Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/revue-hispanique_1908_19

PQ
6001
R5

REVUE HISPANIQUE

1 Vol. 19

Printed in Germany

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME XIX

Reprinted with permission of the original publishers

by

KRAUS REPRINT CORPORATION

New York, 1962

AGUINALDO, AGUILANDO

The Glossary of the Norman dialect of French, by Edelestand Duméril (Caen 1849), s. v. *Hoguignétes*, explained as « New Year's-eve gifts », gives the song sung by children who went round asking for such gifts, crying *hoc in anno*, « just for this year », by way of exciting liberality. The song contains, by way of refrain, the word *hoquinano*, which is merely *hoc in anno* done into Norman; it also contains, by way of a second refrain, the word *haguinelo*, which is only the same thing mispronounced. These cries were transformed, by popular etymology, into some twelve different forms; mostly given in Dr. Murray's New Eng. Dict., s.v. *hogmanay*.

1. Some turned *haguinelo* into *aguinelo*, from an idea that *agui* meant French *à gui*, « to mistletoe ». As this was ungrammatical, it was sometimes *augui* — ; yet this is much less frequent.

2. Some turned *hoquinano* into *hoguinoné* (as if it were *hoc in année*, with Fr. *année* for Lat. *anno*). This was the Jersey form, but of *hoc in année* was made *hog'nannée*, and thence *hógmanày* ; this is the Lowland Scotch and English form.

3. Some turned *hoc in anno* into *hoc in l'an neuf*, « in this new year », mixing Latin and French; this gave *aguilanneuf*, which is the ordinary Parisian form.

4. The same *hoc in anno* reached Spain, evidently with *nd* for *nn*, giving *aguinando*. Then, by dissimilation of one of the *n* s to *l*, it became either *aguinaLdo* or *aguiLando*.

Minsheu's Span. Dict. (1623) gives both forms, with the sense of Xmas or New Year's gift. The only true sense is « New Year's gift. » The change to Xmas gift was due to ignorance of the word's origin, or else to the confusion with French *gui*, « mistletoe », taken in connection with Christmas. — The original sense was really « New Year's-eve gift ».

W. W. Skeat

DOCUMENTS EN LANGUE CATALANE

(HAUTE VALLÉE DU SÈGRE, XIe-XIIe SIÈCLES)

Un des plus savants érudits du Roussillon, Bernard Alart, a dit dans un recueil d'anciens textes en langue vulgaire : « on ne connaît pas de documents entièrement rédigés en catalan avant 1250 ; mais on trouve des mots et l'orthographe de cette langue dès le IXe siècle, des phrases entières au XIe et il serait facile d'en retrouver la syntaxe dès la même époque, sous l'enveloppe du latin, on ne peut plus irrégulier, employé dans les ventes, donations et autres écritures rédigées au sud et au nord des Pyrénées. [1]»

Cette affirmation était exacte quand Alart commença la publication de son recueil. La seule chrestomathie qui existât à cette époque, — celle d'Antoine de Bofarull, — ne renfermait que des textes littéraires [2] ; d'autre part, ce ne fut qu'en 1876 que Milá y Fontanals, dans une petite mais très intéressante collection d'actes des XIe, XIIe et XIIIe s. [3], mit au jour une charte entièrement rédigée en langue vulgaire et datée de 1239.

Jusqu'en 1900, cet acte fut considéré comme le plus ancien des documents catalans connus. Mais en 1900, j'ai publié à mon tour dans mon *Investigación histórica sobre el Vizcondado de*

1. *Documents sur la langue catalane des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne*, publiés par B.-J. Alart. Paris, 1881 (Extr. de la *Revue* des *Langues romanes*, 1872-77).

2. A. de Bofarull, *Estudios, sistema gramatical y crestomatia de la lengua catalana*. Barcelona, 1864.

3. *Revista Histórica*, nº d'octobre 1876. M. A. Bulbena Tossell a publié dernièrement une *Crestomatia catalana*. Primer volum (prosa). Barcelona, 1907.

Castellbó un traité passé en 1211, au sujet de la reddition du château de Llorens, entre le roi Pierre Ier de Catalogne (Pierre II d'Aragon) et le comte d'Urgel Guerau de Cabrera. Plus récemment, j'ai donné une reproduction en phototypie de ce document notable, dans mon travail sur les homélies découvertes à Organyá : *El mes antig text literari escrit en catalá, precedit per una colecció de documents dels segles XIe, XIIe i XIIIe* [1].

Cet acte, cependant, a cessé d'être le plus ancien que l'on connaisse. Je viens de découvrir, en effet, dans le magnifique cartulaire du chapitre de la Seu d'Urgel, dit *Dotaliarum*, un texte écrit, de la première à la dernière ligne, en *parladura catalana* de la haute vallée du Sègre. C'est le serment par lequel Pere Ramon, comte de Pallars, et ses barons, s'engagent à observer fidèlement la trêve que leur a imposée l'évêque d'Urgel. Or, on sait que le comte Pere Ramon, qui commença à gouverner le comte de Pallars en 1100 (à la mort de son père Ramon) sous la tutelle de sa mère Valencia, fille du fameux Arnau Mir de Tost [2], — avait cessé de vivre en 1123. Ainsi, le dit serment date sans nul doute du premiers tiers du XIIe siècle. Voici ce texte curieux, le plus ancien, dorénavant, de tous ceux qui sont rédigés en langue catalane.

Sacramentum Petri comitis, dc. XL.VIIII.

Iuro ego Pere Ramon comte fil de Valenca comtessa che dachesta hora enant treua et paz tenre et a mos omes tener la mannare axi co lo bispe feta la a escriure et si negu monome de Pallars la an ukanta (?) ne la frau a Deu et al bisbe per destrenner e per rederce aitoris lensere et acsi com damont es scrit et hom lige io pod si o tenre et o atendre a Deu et al bispe senes engan per Deu et ista IIIIor euangelia. Arnall Ramon simul. Tedball Ramon simul. Pere Guillem simul. Bernard Guillem. R. Bernard. Pere Rodger. Rodlan

1. *Revista de Bibliografia catalana*, 4e année, no 7. Voy. un compte rendu de ce travail dans *Romania*, octobre 1906.

2. Sur la vie de ce capitaine du comte d'Urgel, voy. *Investigación histórica sobre el Vizcondado de Castellbó*, p. 67.

Rodger. Ramon Pere. Ecard de Mur. Guillem Arnall de Basturc, Bernard Bernard de Tenrui. Berenguer Borrell, Ramon Brocard. Od de Mur. G. Jozfred. Vtalard. Ramon Guinaman. Girbert Amat. Rodger de Montanna. Pepin de Girueta. Dalmaz Isarn. Pere R. de Pugcercos. Arnall Pere de Girueta. R. Mir de Clarmont. Arnall Rodger. Girbert Ug et suos filios. Berenguer Ramon de Mur. Berenguer Ramon de Liminnana. Pere R. de Terraca. Oliuer de Eroles. Marti Pere. Ramon Pere de Cellua. Vg de Guardia. Bernard Amat. Ramon Adalbert. Pere Ferrer. Pere Gid. Mir Ramon de Clauerol. Vidia de Galiner. Ramon Pere de Talarn. Ramon Ramon de Orcall. Bernard Eriman. Bernar Ogger de Tenrui. Bernard Ramon. Pere Ramon de Eril. Bertran At. Arnall Guilabert. Omnes isti iurauerunt treugam et pacem.

Ce qui fait l'intérêt de cet acte, c'est qu'il est entièrement écrit en catalan, car, à part cela, il ressemble fort aux pièces de même nature des XIe et XIIe siècles publiées par Alart et par Milá. Au sujet de cette sorte de documents, Alart a dit avec justesse : « Les plus anciens écrits où l'on trouve, non pas seulement des traces, mais des expressions et des phrases ou formules entièrement catalanes, sont des actes de concession et reconnaissance de fiefs, des conventions entre feudataires et des serments féodaux. Ces serments, ils ne sont presque jamais datés, et ce n'est que par les noms des personnages qui y interviennent et par d'autres données historiques, qu'il est possible d'en déterminer la date approximative. Nous n'en connaissons aucun d'antérieur au XIe siècle en Roussillon ou en Catalogne. Le formulaire était toujours le même. Les formules latines des serments ne sont qu'une enveloppe transparente sous laquelle on reconnaît, sans la moindre difficulté, la langue vulgaire de l'époque. »

En matière d'actes féodaux bilingues, j'ai eu la chance de faire récemment une découverte qui modifie ce qu'avaient connu et affirmé Alart et Milá. Parmi les cinq cents parchemins de l'ancienne collégiale d'Organyá (diocèse d'Urgel), que j'ai trouvés tout à fait oubliés dans la dite église, — personne, à coup sûr, ne les avait vus ni touchés depuis Jaime Villanueva, — et que j'ai acquis, figure une charte relative aux différents survenus

entre le seigneur de Caboet et l'un de ses vassaux au sujet de services féodaux : cette charte est aux trois quarts, sinon plus, rédigée en catalan. D'autre part, comme ce n'est ni un serment, ni une reconnaissance de fiefs, — documents qui étaient jusqu'ici les seuls qui continssent des phrases en langue vulgaire, — mais que c'est un acte beaucoup plus important et qui relate divers faits concrets, cet acte s'écarte du formulaire habituel, et contient un grand nombre de locutions nouvelles et de formes intéressantes, que nous n'aurions pas rencontrées en catalan, dans des pièces authentiques du XIe siècle ; bien plus, la partie latine de cette charte est si réduite, voire même si insignifiante, que nous pourrions presque considérer cet acte de Guitart Isarn de Caboet comme le premier en date des documents catalans connus.

Bien qu'il ne soit pas daté, nous croyons pouvoir démontrer que ce texte appartient aux dernières années du XIe siècle ; peut-être même serait-il permis de le circonscrire entre 1080 et 1095. En effet, dans nos parchemins d'Organyá, le plaignant, Guitart Isarn, nous apparaît pour la première fois en 1065, époque à laquelle, en compagnie de son père Isarn, seigneur de Caboet, il célèbre son contrat de mariage avec Gebelina, fille d'Arnau Dacó [1]. Le père de Guitart dut mourir aux environs de 1070, car, depuis lors, dans les parchemins susdits, nous ne trouvons que Guitart Isarn. Et, assurément, ce dernier ne mourut pas vers 1095, comme le croyait M. Baudon de Mony [2], car nous possédons en original une charte concernant des échanges d'alleux et concédée en 1100 (16 des calendes de juin de la 40e année du roi Philippe Ier) par l'église d'Organyá, ainsi que par Arnal Ramon et sa femme, Handina, — laquelle charte est souscrite par ledit Guitart Isarn et sa femme Gebelina.

1. Ce document est daté du 5 des ides d'avril. 5e année du roi Philippe.

2. Ch. Baudon de Mony, *Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne*, I (1896), p. 70.

De plus, parmi les parchemins que nous avons acquis, il en est un de 1102 (4 des ides d'avril, indiction 10; ère 1140, année 1102 de l'Incarnation), qui mentionne un accord entre le susdit Guitart, seigneur de Caboet, et son vassal Arnal Ramon, le même que nous avons vu deux ans auparavant échanger certains alleux avec l'église d'Organyá. Guitart Isarn dut mourir peu après la conclusion de cet accord, car, en 1104, nous voyons son fils Guillelm et la femme de ce dernier, Agnès, donner à l'église précitée, en tant que seigneurs de Caboet, une métairie sise à Abella.

Pour placer entre 1080 et 1095 le document catalan qui nous occupe, — nous reproduisons ce texte en phototypie, et nous le transcrirons plus loin en entier, — nous ne faisons donc pas état des dates extrêmes auxquelles nous avons rencontré le plaignant, Guitart Isarn, seigneur de Caboet; en revanche, nous faisons état des dates auxquelles nous avons rencontré par ailleurs les personnages mentionnés dans notre document. Il serait fastidieux et fort long d'exposer ici en détail toutes les vérifications que nous avons faites ; aussi nous bornerons-nous à quelques références concernant Guillem Arnal et Mir Arnal, auteurs des offenses qu'eut à subir le seigneur de Caboet. Ces deux personnages, Guillem et Mir, apparaissent, dès 1083, en qualité de témoins, dans un accord conclu entre ledit Guitard Isarn de Caboet et un certain Arnal Ramon, que nous supposons être le père des deux personnages sus-mentionnés, et cela, d'abord en raison du patronymique Arnal qu'ils portent tous trois, ensuite, parce que leur souspcription suit immédiatement, au bas de l'acte en question, celle du susdit Arnal Ramon. D'autre part, la suscription d'*Arnal Remon de Caputhensi* est suivie de celle de *Guillelm Arnall*, dans la charte par laquelle Guitart Isarn, seigneur de Caboet, donne, en 1085, à son gendre Guillem Perot et à sa fille Ermengards, diverses terres et divers privilèges dans le val d'Andorre. En troisième lieu, Villanueva, au tome XII de son *Viage literario*, a publié l'acte de

restauration de l'église d'Organyá, concédé en 1090 par ledit seigneur de Caboet, et là encore, nous voyons parmi les témoins Guillem Arnal et Mir Arnal. Notons encore qu'en 1092, nous trouvons Arnal Ramon, — que nous croyons être le père de Guillem et de Mir, — avec le titre de « *veguer* » (*vicarius*) de Caboet ; nous le trouvons également aux prises avec son seigneur Guitart, à propos de certains droits sur Ceviz, et nous savons, par l'un des parchemins que nous avons acquis, que le litige n'était pas encore réglé en 1102. Enfin, dans la charte de donation d'Abella, concédée en 1097 par le comte d'Urgel à Guitart, seigneur de Caboet, — charte que nous reproduisons ici en phototypie et que nous transcrirons plus loin, — nous voyons que ladite donation se fit en présence de plusieurs personnages, dont Guillem Arnal, Arnal Ramon et Mir Arnal [1].

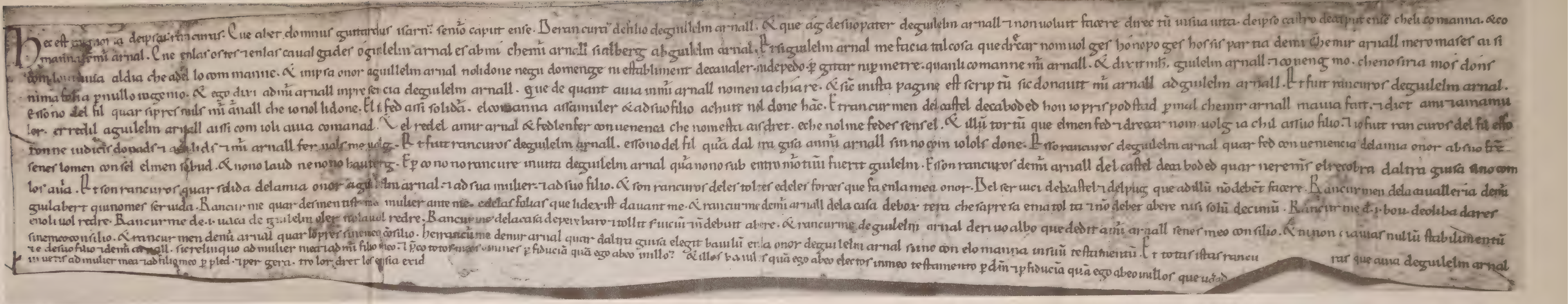
Ainsi, les personnages que mentionne le document qui nous occupe ont tous coexisté entre 1080 et 1095 ; c'est donc entre ces deux dates que l'on placera ce document, dont voici la teneur :

« Hec est memoria de ipsas *rancuras*. Que abet domnus guitardus isarnus. senior caput ense. *De rancuras* de filio *de guillelm arnall*. Et *que ag de* suo pater *de guilelm arnall* et non uoluit facere directum in sua uita de ipso castro de caput ense *che li comanna*. et *comannalem mir arnal*. *Que en las ostes* et *en las caualgades on guilelm arnal es ab mi che mir arnall si alberg ab guilelm arnal*. Et *si guilelm arnal me facia tal cosa que drecar nom uolges ho no poges hos sis partia de mi che mir arnall me romases aisi com lom auia al dia che ad el*

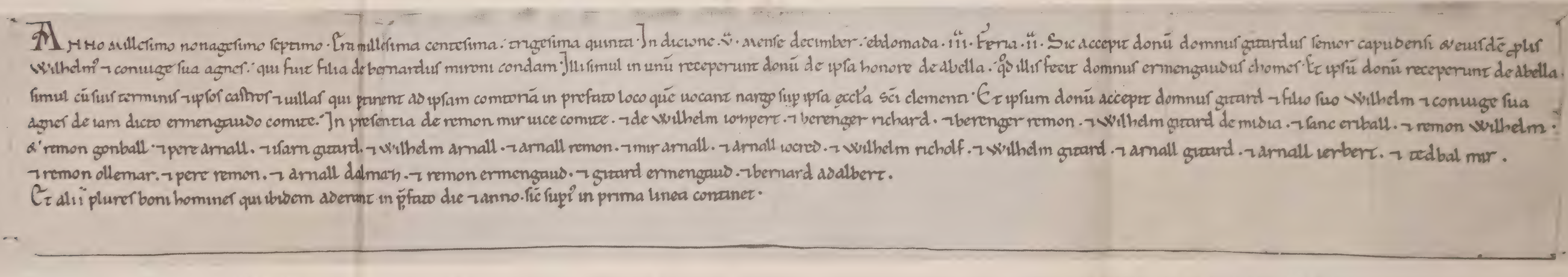
1. Parmi les autres témoins est Guillem Ricolf, qui, en 1069, souscrit une donation faite par Guitart Isarn de Caboet à un certain Bernart, qui, en 1075, souscrit également un acte de vente conclu entre ledit seigneur et Bernard, *palentine sedis episcopo* ; qui enfin, en 1090, accompagnait le susdit Guitard lors de la restauration de l'église d'Organyá. Citons encore, au nombre des témoins, le vicomte Ramon Miró, qui hérita de la vicomté de Castellbó vers 1079, comme nous l'avons prouvé dans notre *Investigación histórica sobre el Vizcondado de Castellbó*, p. 57, et qui, en tant que vicomte du comte d'Urgel, apparaît dans des documents inédits que nous possédons, et dans d'autres publiés par Villanueva, jusqu'en 1114, année où il fit son testament et mourut.

lo commanne. Et in ipsa *onor a guillelm arnal no li done negu domenge ni establiment de caualer ni de pedo per gitar ni per metre quan li comanne mir arnall.* Et dixit mihi *guilelm arnall.* et *couengmo. che no siria mos dons ni ma folia per* nullo ingenio. Et ego dixi ad *mir arnall* in presencia *de guilelm arnall : Que de quant auia in mir arnall no men iachiare.* Et sicut in ista pagine est scriptum sic donauit *mir arnall ad guilelm arnall.* Et fuit *rancuros de guilelm arnal e ssono del fil quar sipres mils arnall che io nol li done. El si fed assi solidar, el comanna assa muler* et ad suo filio *achuit nol done hanc.* Et *rancurmen del castel de Caboded hon io pris podstad per mal che mir arnall mauia fait et dict a mi et a ma muler e rredil a guilelm arnall aissi com io li auia comanad. Et el redel a mir arnal et fedlen fer conuenenca che nomesta cas* (ais?) *dret e che nolme fedes sens el.* Et illum tortum *que el men fed* et *drecar nom uolg ia chil* assuo filio et *io* fuit *rancuros del fil efforonne iudicis donads* et *aculids* et *mir arnall fer nols me uolg.* Et fuit *rancuros de guilelm arnall essono del fil quar daltra gisa an mir arnall sin-no com io lols done. E sso rancuros de guilelm arnal quar fed conueniencia de la mia onor ab* suo fratre *senes lo men consel el men sobud.* Et *nono laud ne nono hau torg. E per co no no rancure* in uita *de guilelm arnal quar no no* sub entro mortuum fuerit *guilelm. E sson rancuros de mir arnall del castel de caboded quar neremes el recobra daltra guisa sino com los auia.* Et *son rancuros quar solida de la mia onor a guilelm arnal* et ad sua mulier et ad suo filio. Et *son rancuros de les toltes e de les forces que fa en la mea onor. Del seruici del Kastel* et *del pug que* ad illum non debent facere. *Rancurmen de la caualleria de mir guilabert qui no mes seruida. Rancurme quar desmentist ma mulier* ante me *e de las folias que li dexist dauant me.* Et *rancurme de mir arnall de la casa de boxtera che sa presa e ma tolta* et non debet·abere nisi solum decimum. *Rancurme de. I. bou de oliba dares e no li uol redre. Rancurme de. I. uaca de guilelm oler no la uol redre. Rancurme de la casa de pere baro* et tollit seruicium et non debuit abere. Et *rancurme de guilelm arnal de* riuo albo que dedit *a mir arnall senes* meo consilio et tu non *auias* nullum stabilimentum sine meo consilio. Et *rancurmen de mir arnal quar lo pres* sine meo consilio. *He rrancurme de mir arnal quar daltra guisa* elegit baiulum *en la onor de guilelm arnal sino con elo manna* in suum testamentum. Et totas istas *rancuras que auia de guilelm arnal* et de suo filio et *de mir arnall* sic relinquo ad mulier mea et ad mir filio meo. Et *per co* totos meos omines per fiduciam quam ego abeo in illos et illos baiulos quam ego abeo electos in meo testamento per directum et per fiduciam quam ego abeo in illos que uos ad iuuetis ad mulier mea et ad filio meo *per pled* et *per gera tro lor dret los en sia exid.* »

Cet acte prouve, une fois de plus et de façon péremptoire, que notre *patrius sermo*, que la langue vulgaire de Catalogne



PLAINTES DE GUITART ISARN, SEIGNEUR DE CABOET, CONTRE SES VASSAUX GUILLEM ARNAL ET MIR ARNAL. 1080-1095 (DIMENSIONS 53 × 10 CM)



Anno millesimo nonagesimo septimo · Era millesima centesima · trigesima quinta · In dicione X̄ · mense decimber · ebdomada · iiii · Feria · ii · Sic accepit donũ domnus gitardus senior capudensi et eius de plus
Wilhelmi ⁊ coniuge sua agnes · qui fuit filia de bernardus mironi condam · Illi simul in unũ receperunt donũ de ipsa honore de abella · qd illis fecit domnus ermengaudus chomes · Et ipsũ donũ receperunt de abella
simul cũ suis terminus ⁊ ipsos castros ⁊ uillas qui ptinent ad ipsam comtoriã in prefato loco quẽ uocant nargo sup ipsa eccla sci clementi · Et ipsum donũ accepit domnus gitard ⁊ filio suo Wilhelm ⁊ coniuge sua
agnes de iam dicto ermengaudo comite · In presentia de remon mir uice comite · ⁊ de Wilhelm lonpert · ⁊ berenger richard · ⁊ berenger remon · ⁊ Wilhelm gitard de media · ⁊ sanc eriball · ⁊ remon Wilhelm ·
⁊ remon gonball ⁊ pere arnall · ⁊ isarn gitard · ⁊ Wilhelm arnall · ⁊ arnall remon · ⁊ mir arnall · ⁊ arnall locred · ⁊ Wilhelm richolf · ⁊ Wilhelm gitard · ⁊ arnall gitard · ⁊ arnall ierbert · ⁊ tedbal mir ·
⁊ remon ollemar · ⁊ pere remon · ⁊ arnall dalmath · ⁊ remon ermengaud · ⁊ gitard ermengaud · ⁊ bernard adalbert ·
Et alii plures boni homines qui ibidem aderant in pfato die ⁊ anno · sic supi in prima linea continet ·

DONATION D'ABELLA FAITE PAR LE COMTE D'URGEL A GUITART, SEIGNEUR DE CABOET, ET AU FILS DE CE DERNIER. (DIMENSIONS 50 × 8 CM)

non seulement était entièrement formée dans la seconde moitié du XIe siècle, mais que, depuis lors, elle n'a pas subi d'altérations essentielles. Nous pensons que, parmi les langues néo-latines, c'est elle qui a conservé avec le plus de persistance les formes primitives. Il est indéniable aussi que, à l'époque de notre charte, la conjugaison catalane était déjà complètement fixée, puisque dans notre précieux document, on ne relève pas uniquement l'emploi de l'infinitif et de la première personne du futur, — seuls temps que l'on rencontre dans les serments et pactes féodaux publiés jusqu'ici, — mais que l'on y relève aussi l'emploi de beaucoup d'autres temps du verbe, par exemple, le parfait de l'indicatif, l'imparfait du subjonctif et le plus-que-parfait de l'indicatif. De plus, on applique, très souvent, la première personne du pluriel du présent de l'indicatif du verbe auxiliaire *ser* à la première personne du singulier, comme on le fait encore aujourd'hui dans l'Ampurdan et dans d'autres régions de Catalogne, *jo son rancurós* (ou *jo som*), forme remplacé actuellement par *jo soc* ou *só*.

Pour bien comprendre ce document, il ne sera pas inutile de rappeler la définition donnée par Balari des violations des pactes féodaux. Balari dit que l'on nommait *rancuras*, ou encore *querellas* ou *querimonias*, indistinctement, l'acte écrit que le seigneur adressait à son vassal pour lui demander la réparation des torts et dommages causés par la non-observation de pactes ou par d'autres délits [1].

Nous transcrirons également le document de 1097, dont nous avons donné aussi une reproduction phototypique :

Anno millesimo nonagesimo septimo, Era millesima centesima trigesima quinta, Indicione V^a mense decimber, ebdomada III^a, feria II^a, Sic accepit donum domnus Gitardus senior capudensi et eiusdem prolis Wilhelmus et coniuge sua Agnes qui fuit filia de Bernardus Mironi condam. Illi simul in

1. J. Balari y Jovany, *Origenes históricos de Cataluña*. Barcelona, 1899.

unum receperunt donum de ipsa honore de Abella, quod illis fecit domnus Ermengaudus chomes. Et ipsum donum receperunt de Abella simul cum suis terminis et ipsos castros et uillas qui pertinent ad ipsam comtoriam in prefato loco quem uocant Nargo super ipsa ecclesia Sancti Clementi. Et ipsum donum accepit domnus Gitard et filio suo Wilhelm et coniuge sua Agnes de iam dicto Ermengaudo Comite. In presencia de Remon Mir uice comite et de Wilhelm Iozpert et Berenger Richard et Berenger Remon et Wilhelm Gitard de Midia et Sanc Eriball et Remon Wilhelm et Remon Gonball et Pere Arnall et Isarn gitart et Wilhelm Arnall et Arnall Remon et Mir Arnall et Arnall Iocred et Wilhelm Richolf et Wilhelm Gitard et Arnall Gitard et Arnal ierbert et Tedbal Mir et Remon Ollemar et Pere Remon et Arnall Dalmaz et Remon Ermengaud et Gitard Ermengaud et Bernard Adalbert. Et alii plures boni homines qui ibidem aderant in prefato die et anno sicut superius in prima linea continet.

De la même époque, c'est-à-dire de la fin du XIe siècle, est une notice énumérant les rentes annuelles perçues par l'église d'Organyà sur la *villa* de Fontanet, document écrit en majeure partie en catalan. L'original, qui appartient aussi à l'auteur du présent article, mesure 43 centimètres de large sur 20 de haut.

« Et erit memoria de ipso censo qui exit de uilla *Fontaned*. In primis *de Kasa de Guilelm Balester sesters .V. de ordi et quarta .I. de frument et sester .I. de reet corent* et alio de *obliesras* et parilio *de gallines* [1] *de oblies* et *Kanades de ui* .XV.

1. Il convient de noter l'emploi de la lettre *ll* dans un substantif. Alart a rencontré le mot *fills* dans un document du milieu du XIe siècle (convention au sujet des abbayes de Besalu et de Banyole, passée entre Guillem et Ramon) et il dit à ce sujet : « le double *l* du mot fills, écrit exactement comme dans le catalan actuel, c'est un cas très rare, et peut-être n'en trouverait-on pas trois autres exemples dans des documents antérieurs au XIVe siècle. » Notre document, qui provient de la haute vallée du Sègre et qui date de la seconde moitié du XIe siècle, nous fournit un autre exemple, d'autant plus intéressant que la lettre *ll* se retrouve au singulier et au pluriel du mot où elle a été employée : *gallina* et *gallines*. Nous avons aussi rencontré le mot *parellada*, avec *ll*, dans un document de 1152. Arnau Berenguer de Anglerola et ses enfants vendent à Guillem Martí « III. parellades de alod in una nostra torre que uocant Algebell », c'est-à-dire une portion de terrain nécessitant, pour être labourée en un jour, trois paires ou couples de bœufs, car le mot *pare-*

De estol dad de iemre donna sester .I. *despelta ras* et *emina rasa de auena. Kanada .I. de ui* et *gallina* .I. *oblies* et alna .I. de ceire iae (?) de *magenc*. Et Petro Oromir *sesters* .III. et emina *de ordi ras* et emines. III. de froment rases. Et *sesters. II. de ciuada* unum corentem et alium rasum et parilio *de gallines* et *Kannaddes de ui* .VII. et argencios .IIII. *de ost.* et argencio .I. *de magench*. Et *de Bernard Guilelm* quarta .I. *de froment* et altera *ordei* et *canades de ui*. XII. Et *Ioan Ioan sesters .V. de froment* et medio modio ordei et *sesters .V. de ciuada* unum corente... et unum porcum de argencios .IIII. et uno moltone et *fogaces* .XX. et unaqueque ad uno Kauallario et argencios. IIII. *de ost. Guilabert Bardina sesters* .VIII. de forment... et argencios .IIII. *de magenc* et *galinas* .II. et argencios .IIII.or *de ost. Guilabert Mir* quarta .I. *de frument*... et cannadas *de ui* .XII. et parilio *de gallines* et argentios .IIII. *de ost..... Guilabert Senfre emines .III. de ordi* et *cannades .V. de ui* et denarios .XII. *de ost..... Guilelm Iofre sesters* .III. *de ordi* et *sesters* .I. *de frument* et *quarta* .I. *de ciuada* unum currentem, *Kannadas de ui* .VII. *fogacas* .XIII. panem ad .XIIII. Kauallarios et porco de precio argencios .VI et *de ost* argencios. IIII..... Et de uilla Fontaned sic exeunt de anno in anno *porc.* .I. de precio de solido .I. grosso et uno moltono de argencios IIII..... Et de alodio de Nargo facit parilio .I. *de galines* et *fogaces*. II. et *madalal* .I. de uino puro et *emina de ciuada*. Et exeunt in primis de

llada désigne ou une mesure agraire ou la terre labourée en un jour par un couple de bœufs. Dans une charte de donation faite en 1167 par Berenguer de Granyena au profit des Templiers, le donataire déclare qu'il reçoit en échange des biens concédés « *una bona mula* cum *una sella* ». J'ai fait connaître ces deux derniers documents dans mon article : *El mes antig text literari escrit en catalá*; in *Revista de Bibliografía catalana*.

En outre, dans le testament de Esteve Guitart, ouvert en 1095 (17 des calendes de novembre, 35e année du roi Philippe), figure le legs suivant : « concessit a Guascha femine archa I. et guadenga I. *escudelles* III ». (Cartulaire du monastère de Sant Cugat del Vallés, doc. no 63); et dans le testament d'un certain Ramon, transcrit sur ce même cartulaire, on voit que ledit Ramon léguait au couvent de Ripoll une *olla* et des *pells*. Enfin, dans la donation de la *batllia* (*bajulia*) de Ullá, octroyée en 1186 par l'évêque de Gérone, à Berenguer Mestrē, ce dernier s'engage à donner annuellement au prélat, entre autres objets, *unas touallas*. (Cartulaire de Charlemagne, de Gérone, fol. 179).

Nous avons donc beaucoup plus d'exemples de l'emploi de l'*l* double que ne le supposait Alart; et ils ne sont pas seulement antérieurs au XIVe siècle, comme le prétendait le susdit érudit, ils sont même antérieurs au XIIIe. Ce qui est rare et difficile, c'est de trouver l'*l* double à l'initiale des substantifs, surtout des noms de lieux et de personnes.

Guilelm Enneg fogaces .III. et argencios. II. *de ost* et *de magenc* argencios. II. Petro Oromir *fogaces* .IIII. *Mir Enneg* et *Guilabert Bardina* .IIII. *Guilelm Iofre de Torre* .IIII. *Guilabert Senfre segara* uno die. *Guilelm Iofre* alio. *Guilabert Bardina* alio. *Ramon Duran* alio. *Guillem Enneg* alio.

Des premières années du XIIe siècle, date également une autre notice, où sont dénombrées des rentes que percevait Arnau de Montcenis à Estimariu, village situé entre la Seo de Urgel et la vallée d'Andorre. Nous avons trouvé cet acte, comme les précédents, parmi les parchemins d'Organyá que nous venons d'acquérir [1]:

Memoria que facit (?) A. de Moncenis et domna Anglesa uxor sua de ipso censu quod homines *de Stamarit* debent eis facere. In primis. *R. Sagrera una perna* et .I. S. (*sester* ?) *de ciuada* et .I. fogaca et *mig pascher* et .I. *galina*. *A. de Vilana miga perna* et *.I. s. de ciuada* et *.I. fogaca* et *mig pascher per la sagrera*.... *G. dez pug* .I. s. *ab sos hereds* et II. fo. et I. *pascher*. *G. de Sala ab sos hereds* .I. qrt. (*cuartera* ?) et I. S. *de ciuada*. *Lo mas de B. de Chabdera* qui fuit .I. qrt. *a lau an* et *al altre no* et I.. s. de ciuada et .II. fo. *Lo mas dels rostans .I. qrt.* ab. *sos hereds* et .I. s. *de ciuada*..... *La honor de la seana .I. espatla ab sos hereds*..... *A. Vilana miga perna per la pertida dels gitards* et *.I. s. de ciuada*..... *B. de les ribes fa per M. barguga* .I. qrt. et. II. fo. et .I. s. *de ciuada e daltra part fa mig* qrt (*quart* ?) *a lau an* et al *altre espatla* et. I. e. *uenal de ciuada*. *G. Gitard .I. pascher ab les uilanes*.... *G. escuder mig* qrt. et .I. e. *uenal de ciuada*. *Lo mas de les moreres .I. perna et .II. ss. de cuida* et II. *fo. ab sos hereds*.

Nous terminerons cet article en citant trois autres actes d'Organyá, qui contiennent des mots et des phrases en catalan, intéressants pour l'étude historique de la langue.

Le premier, daté de 1092, est un accord passé entre Gitart Isarn, seigneur de Caboet, et Arnal Ramon, son *veguer* ou viguier. Il dit que :

de ipsa *vila de Ceuiz de* ipsas *pregeras* que facit ego Gitard et Gobelina et posterita nostra de ipso *blad* ipsa medietate ad *totas horas* sic donamus ad te *Arnald Raimon*. De ipso feuo *de las tores si uoles lo servicio que Gitard* seniore *uol donar*, siat factum et *si nou uoles* recuperat tuo feuo. Et de ipsas *pregeras de Ferera* et de Sancto Ioanne ipsa III, parte de pane et de uino et ipsa *foresteria* de ipso

bosco de *Cogol* sicut reddimus ego *Gitard* et mulier mea ad te *Arnald*..... et ipsa potestate de *Chastel* si no uoluerit petre (?) *Arnald* potestatem donare ad *Arnald Raimon* ego *Gitard* facio *que a ferle naga. De li osto de Mir Oldefret de Polig adobli achela que uage ab el et si acel nou uol si li age I. homen* et I. asino ad suo seruicio. Facta ista conuenientia III. Kalendas aprilis anno XXXII regnante Filippo rege. »

Le second document auquel nous nous sommes référé. est une liste, non datée, mais certainement de la première moitié du XIIe siècle, des rentes qu'un propriétaire, nommé R. Aguilar, percevait à Peramola, localité située près du Sègre et en face de Oliana. Il est entièrement écrit en langue vulgaire :

« Acço es remebranza que fa em R. Daguilar del sens que pren em Peramola. Primerament lo mas del congost perna et III. fogazes et II. galines et I. emina Dagramont de ciuada. Lo mas de Zauila I. an perna et III. fogazes et al altre an III. galines et III. fogaces et III. almuds de ciuada censals et V. garbes II. despelta et II. dauena et I[a] dordi. Lo mas de Saradel I. an perna et III. fogaces et altre III. galines et III. almuds de ciuada censsals et IIII. garbes de ciuada et I[a]. dordi ab lo mas den Caluet. Lo Mas den Caluet III. diners de mageng et II. almuds de ciuada, I. almud dordi et III. meayllals de vi censsals. Lo Mas de Mir de ruid IIII. almuds de ciuada senssal. Lo mas de na Gitarda de Cosconera que te P. Puiolet II. almuds de ciuada et I. almud dordi senssal. Lo Mas den Bonet perna et III. fogaces et II galines et II. fogaces per lo mas de Renart et VI. pols o VI. diners et II. almuds de forment et I[a] emina dordi et VI. almuds de ciuada et toto aço a mesura Dagremont. »

Enfin, voici un document daté de 1115 qui contient quelques phrases intéressantes en langue vulgaire :

« Anno .VII. regnante Leudouico rege. XI[o] Kalendas Madii. sic fuit facta conueniencia inter *Berenger Arnal* et coniux sua domna *Adaleiz* et Sancia et suo genero *Mir Guitard* et coniux sua *Ermessen* que ueniunt in concordia *ab Berenger Arnal* et domna *Adalez que lexe et defenex* ipso alaude *de Linars* et ipsos alaudes *de Figols* cum suis pertinenciis ad Sancia et *Mir Guitard* et coniux sua *Ermessen* et ad sua posterita. Et Sancia et *Mir Guitard* et *Ermessen lexen* et *defenexen* ipsos alaudes de *Ortes* cum suis pertinenciis ad *Berenger Arnal* et ad coniux sua *Adalez* per fidem sine ingenio in uitas illorum. Et de post obitum *de Berenguer Arnal* et *de Adalez* suos infantes *guarir no so podien ab* conueniencia de *Bernard Iozpert o ab acapte o ab auer donant* que remaneat ad Sancia et ad

Ermessen et ad suos. Et ipsa parrochia de sancti Iusti ipsa parte de Sancia que *la li agud a rancurar* suos directos. Et *la ola aguarida* habeat sancia et *Ermesen* tercia parte et *Berenguer Arnal* ipsas duas partes in uita sua. Et de post obitum suum uadit quomodo de ipsos alaudes de *Orts* suprascriptum est. Et dedit *Berenguer Arnal* et *Adalez* a Sancia et *Mir Guitart* et *Ermessen* solidos. C. in res ualentem. Et conuenit *Berenguer Arnal* et *Adalez* ad Sancia et *Mir Guitard* et *Ermessen que li aiudara* suos directos *a retenir* per fide sine ingenio. Et Sancia et Mir *Guitard* similiter faciat ad *Berenger Arnall* quomodo suprascriptum est. Et ista conueniencia fuit facta in presencia *de Arnal Salla* et *Bernard Remon* et *Bernard Guiribert* et *Guillem Mir* et *Guillen Iocfre* et aliorum bonorum hominum qui ibi erant. Guillabertus presbiter qui hanc conueniencia rogatus scripsit die ✠ et anno prefixo. Signum ✠ *Berenger Arnal.* Sig ✠ num *Adalez.* Sig ✠ num Sancia. Sig ✠ num *Mir Guitard.* Sig ✠ num Ermessen qui hanc conueniencia mandauimus scribere et testes firmare rogauimus. »

Ce parchemin est également un de ceux que j'ai achetés à l'ancienne collégiale d'Organyà.

Pour finir, je dresserai un petit glossaire :

ALMUD. Mesure de capacité. Ducange dit : « *almud,* aridorum mensura minor. *Almudi,* maxima aridorum mensura in Hispania Tarraconensis. »

ARGENCIOS. Poids monétaires.

CANADA. Mesure de capacité pour les liquides ; cruche, vase étroit et plus long que large. En français, d'après Littré, canette, vase à un bec.

DOMENGE. Biens-fonds, propriété.

EMINA. Mesure de capacité pour les grains.

ESPALLA. Portion d'un animal mort qui revenait de droit au seigneur. Balari, *Orígenes históricos de Cataluña,* p. 595, dit que la chasse était un droit seigneurial et que les seigneurs prélevaient la cuisse, l'épaule ou une autre partie des ours, des chèvres sauvages, etc. que l'on chassait sur leurs domaines. Ducange : « *Espatla,* armus aut membrum ferarum vel porcorum quod vassalli domini sœpius praestare tenebuntur. »

FOGASA. Tourte — en catalan moderne *coca* et en latin *placenta* — faite avec la même pâte que le pain.

FORESTERIA. Contribution féodale perçue par les seigneurs sur les propriétaires pour la garde des forêts (cf. Balari, *op. cit.*, p. 615).

GARBA. Gerbe, faisceau de blé coupé.

MAGENC. Jeune agneau. Droit que le seigneur percevait sur le bétail de cette espèce.

PEDÓ. Piéton ou fantassin.

PERNA. Jambon. Partie d'un animal ou sa valeur en numéraire, qui revenait au seigneur.

POLS. Poulets. Impôt en nature que percevait le seigneur.

SESTER. Mesure de capacité. Ducange : « *Sextaria*, mensura annonaria ; *septarium*, mensura liquodorum et aridorum. »

SOBUD. Connaissance. Etre informé d'un acte.

Joaquin MIRET Y SANS.

THE POSITION OF THE ATTRIBUTIVE ADJECTIVE IN THE *DON QUIXOTE*

The apparent freedom with which the attributive adjective either precedes or follows the substantive in French territory has been the subject of much consideration during the past twenty-five years, and the laws governing this double position, although peculiarly elusive, have been characterized and reduced to a fair state of order. The same phenomenon in Spanish has never been especially investigated, so that we are confined to the necessarily brief and pratical statements of the grammarians. The problem of adjective position, however, cannot be considered solved until we explain why post-position, or pre-position, corresponds to one kind or another of definite relation between substantive and adjective [1]. Hence, in the present study, formal rules, based on a majority of cases and treating variants as exceptions, have been laid aside, and the logical process has been sought in accordance with which the position of the adjective, or substantive, concept is determined.

It is undoubtedly true in Spanish, as has been clearly shown in French [2], that the adjective has been placed differently at different epochs, also that an explanation of certain modern constructions is to be found only through the discovery of the historical foundation upon which they rest. The present investigation has

---

1. Cf. Tobler, *Zeitschrift für romanische Philologie*, X, p. 307.

2. Schöningh, *Die Stellung des attributiven Adjektivs im Französischen*, 1899, p. 60.

been confined to the *Don Quixote*, hoping that it may be followed by a similar study of the Old Spanish period, and later extended to the usage of the best modern stylists. The aim has been to establish the underlying principles in accordance with which the Spanish language, as used by Cervantes, either invariably places the adjective before the noun, after the noun, or allows a freedom of choice in position. The edition of the *Don Quixote* used is that published by James Fitzmaurice-Kelly and John Ormsby [1], which is based upon the first edition, and contains the important subsequent readings. All references are to volume, page, and line of this text; when the volume number is not stated, the first volume is understood.

To treat of the order of words is, in a manner, to treat of the order of ideas [2], and the relation between substantive and adjective is the same as that between substance and phenomenon [3]. In accordance with the logically arranged word position of the Romance languages [4], the element which first comes into consciousness, when the idea of the object and its quality are considered, is that which retains its full value, while the second element receives color from the idea which has already entered the mind [5]. Everything is seen as if in the light of the first representation. Thus, if the idea of the quality precede, there is more freedom and less definiteness of its elements than in the opposite case; the quality is grasped in its entirety, while the following object is essentially modified by the idea that has been previously

1. London, 1898, 1899, 2 vols.

2. Weil, *De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes*, Paris, 1879, p. 1.

3. Schöningh, p. 12.

4. Weil, p. 50; Cron, *Die Stellung des attributiven Adjektivs im Altfranzösischen*, Strassburg, 1891, p. 85.

5. Tobler, *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, VI, pp. 169, 170 (1869).

expressed. If, on the contrary, the object stand first, it is as yet unrestricted, and is conceived in its complete meaning, while the quality loses such of its elements as cannot be brought into harmony with it. The quality here adds something external which does not change the essential nature of the object.

Inasmuch as the position in which the adjective retains its full value is its most forceful position, it is that which it will naturally assume when there is an appeal to the emotions. Gröber thus makes a practical application of this principle when he says that the adjective which precedes its substantive qualifies from an emotional standpoint, while the adjective which follows characterizes the object logically [1].

Meyer-Lübke, after an examination of the work of his predecessors, tells us that the adjective in post-position individualizes the substantive, while in pre-position it completes its idea [2].

When, then, the speaker unites his personal valuation of the object with the idea of quality, when he expresses his feelings, or desires to arrouse those of his hearers, he places the adjective which denotes this quality in the position which calls out its full meaning and strength. If, on the contrary, he reports disinterestedly, if he merely describes from an objective point of view and in accordance with reason, wishing to define the object more closely or to distinguish it from other like concepts, he first expresses the substantive idea, which is now the important one, and afterward the modification or attribute. In other words, the substantive concept when predominant, being characterized by the distinguishing adjective in accordance with reason, occupies the first place. If, however, the qualification be subjective, addressing the feelings or expressing a personal valuation, the attribute takes the emphatic pre-position.

---

1. *Grundriss* I, p. 214.
2. *Grammaire*, III, 730.

Again, naming the quality first awakens the desire for the representation of the object with which it may unite, and, upon its expression, the union is much closer than in the opposite case, where the suspense is at once relieved by the satisfying object, while the attribute may be added almost as an afterthought. When, therefore, the quality denoted by the adjective is contained in the idea expressed by the substantive, the two are so closely bound together as to form a single concept, and the adjective may stand in pre-position although there is no appeal to the emotions. It is to be noted that the meaning inherent in the adjective is not the decisive factor in determining its position, but the intention of the speaker in each instance.

The normal position of the adjective may be changed by that stylistic element which seeks beauty of form, known as the *aesthetic influence*. It is plainly manifest in the following examples, where the variation of word position is due to an effort to preserve the balance and harmony of the phrase.

Dichosa edad y siglos *dichosos* aquellos á quien los antiguos pusieron nombre de dorados, 85, 35.

Lo primero que se le ofreció á la visita de Sancho fué, espetado en un asador de un olmo *entero*, un *entero* novillo, II, 160, 11.

Vió, dice la historia, el rostro *mismo*, la *misma* figura, el *mismo* aspecto, la *misma* fisonomía, la *misma* efigie, la perspectiva *misma* del bachiller Sanson, II, 116, 23.

Throughout the present study the terms *emotional* and *circumstantial* are used to designate the adjectives on either side of the great dividing line betwen pre- and post-position. These words are to be understood in their most general signification, the emotional adjective exhibiting at least a slight degree of mental excitement, while the circumstantial adjective adds a circumstance or detail from an impersonal and merely objective point of view.

The adjective, when merely emotional, expresses the simple and primitive judgements of the mind respecting the object, without, however, any desire to distinguish it from others or to define it precisely. Such adjectives represent a subjective valuation of the object, which forms with it one single concept.

They qualify only in the most general and indefinite terms; for example, *alto*, *bueno*, *grande*, *hermoso*, *malo*, *nuevo*.

The adjective which usually denotes a circumstantial detail may lose its definiteness and become assimilated in meaning to the emotional adjective, assuming at once the pre-position characteristic of the latter. This assimilation may be complete, as in the following case : haciendo una *profunda* reverencia á los Duques, II, 262,5, by the side of : haciendo una *gran* reverencia á D.Q., II, 532,6. Also : donde podamos mitigar esta *terrible* sed, 161, 19; por tu *inaudita* belleza te ruego las escuches, II, 179,34. This assimilation passes through all degrees of completeness until the qualification can be classed only as *ameliorative*, or as *depreciatory* : le compuso un *discreto* rey de Portugal, 55,21; le traerán un *rico* manton, 182,20; mostrar un *generoso* pecho, 364, 16; como nave con *próspero* viento, 468,17. In these examples the adjectives discreto, rico, generoso, próspero, express directly the excellence or good quality of the object in each case. The approximation to the idea which would be expressed by the adjective *bueno* is not quite so close in the following; la *agradable* historia, 423, title; una *poderosa* armada, II, 16,19; los *ilustres* historiadores, II, 38, 18. Yet the ameliorative idea is plainly present, its degree being dependent upon the will of the speaker.

In elevated rhetorical style, seeking poetical effect through sonorous epithets, the adjective tends to qualify from a subjective standpoint rather than to define the object closely or to distinguish it from others. Such assimilation of the circumstantial to the emotional adjective in oratorical flights abounds in the Don Quixote. The following well-known passage may be quoted as

typical of the class : « Apenas habia el *rubicundo* Apolo tendido por la faz de la *ancha* y *espaciosa* tierra las *doradas* hebras de sus *hermosos* cabellos, y apenas los *pequeños* y *pintados* pajarillos con sus *arpadas* lenguas habian saludado con *dulce* y *meliflua* armoniá la venida de la *rosada* aurora, que dejando la *blanda* cama del *celoso* marido, por las puertas y balcones del *manchego* horizonte á los mortales se mostraba, cuando el *famoso* caballero Don Quixote de la Mancha, dejando las *ociosas* plumas, subió sobre su *famoso* caballo Rocinante, y comenzó á caminar por el *antiguo* y *conocido* campo de Montiel », 29, 15-25. The very humor here is partially dependent upon the transposition of sober circumstantial adjectives like *manchego* or *conocido* to a place beside the exaggeratedly ameliorative epithets. One more illustration must suffice : En estotro escuadron vienen los que beben las corrientes cristalinas del *olivífero* Betis, los que tersan y pulen sus rostros con el licor del siempre *rico* y *dorado* Tajo, los que gozan las *provechosas* aguas del *divino* Genil, los que pisan los *tartesidos* campos de pastos abundantes, los que se alegran en los *elíseos xerezanos* prados, los manchegos ricos y coronados de *rubias* espigas, los de hierro vestidos, reliquias antiguas de la sangre goda; los que en Pisuerga se bañan, famoso por la mansedumbre de su corriente; los que su ganado apacientan en las *extendidas* dehesas del *tortuoso* Guadiana, celebrado por su *escondido* curso; los que tiemblan con el frio del *silboso* Pirineo y con los *blancos* copos del *levantado* Apenino, 147, 9-21.

The term *nature epithet* is applied, in this paper, to the adjective which expresses a quality inherent in the very nature of the object. It adds nothing, but rather draws out and represent verbally an essential characteristic. No personal judgment is given, and there is no attempt to clarify the object or to distinguish it from others. It may be considered as merely an amplification of the substantival idea. Hence, forming with the latter a single concept, it regularly precedes the substantive; for example, las *robustas* encinas, 86, 8; guirnaldas de *amarga* adelfa, 98, 7; una

dura pena, 105, 5; una *redonda* bala de artillería, 323, 13; la *divina* Escritura, 326, 19; somos *flacas* mujeres, 342, 15; una *devota* ermita, 500, 27; las *fieras* bestias, II, 137, 37; el *luciente* Febo, II, 158, 2; una corona de *funesto* cipres, II, 168, 31; las *blandas* plumas, II, 349, 10; *durísimos* diamantes, II, 443, 31. These adjectives denote qualities which are characteristic of the object at all times. It may happen, however, that the adjective becomes a nature epithet for the time being, through a previous description of the object; for example, in the expressions: este *trasparente* alcázar, II, 183, 26; el *cristalino* palacio, II, 184, 11; inherent characteristics of the palace in question are denoted, as shown by the description: un real y suntuoso palacio ó alcázar, cuyos muros y paredes parecian de transparente y claro crystal fabricados, II, 183, 5.

In formulating the principles of adjective position just laid down, every adjective ocurring in the *Don Quixote* has been considered. Yet, inasmuch as they are readily separable from all others, and as they represent the most perfect types of the class to which they belong, the adjectives expressing color and nationality have been selected as especially fitted for illustration. No qualifications can be more *circumstantial*, as this term has been previously defined, than those expressed by these adjectives. The greater part of our examples show them in their regular following the substantive, but the moment that their descriptive or distinctive character is lost, we see them leave the position in which they of all the adjectives seem the most fixed and, in accordance with the posited law, take their place before the substantive which the qualify.

II

THE PROPER ADJECTIVE

The proper adjective, or the adjective which denotes nationality, is the purest type of the circumstantial adjective. It describes or

distinguishes the object from the standpoint of reason, simply making a disinterested statement of fact. It occupies regularly, therefore, the place after the substantive. The following examples represent a complete list of the proper adjectives ocurring in the *Don Quixote*. There are 112 cases of post-position and 16 cases of pre-position of the adjective. These seeming exceptions to the general rule we shall classify and endeavor to explain.

A. Post-position.

a. The substantive is modified by one proper adjective.

agareno

lejos se reiteraban los lelilíes *agarenos*, II, 277, 22.

aleman

siendo esto así, razon seria se extendiese esta costumbre por todas las naciones, y que no se desestimase el poeta *aleman* porque escribe en su lengua, II, 129, 8.

arábigo

Cide Hamete Benengeli, historiador *arábigo*, 75, 21.
Él en lengua *arábiga* le dijo que le pedian se quitase el embozo, 374, 18.

aragonés

en las cuales (justas) podria ganar fama sobre todos los caballeros *aragoneses*, II, 43, 3.
y no los que describia su autor aragonés, II, 457, 29.

asturiano

Servia en la venta asimismo una moza *asturiana*, 125, 21.

benito

otro, (dice) que ninguna iguala á la de los dos gigantes *benitos*, II, 34, 8.

castellano

son los mejores (libros) que en verso heróico en lengua *castellana* están escritos, 58, 32.

Other cases of *lengua castellana* occur : 75, 30; II, 327, 20; II, 483, 34; II, 490, 12; II, 514, 16.

que continuamente en nuestro romance *castellano*, llamamos el rey Artús, 99, 13.
el cual cumplió con ellos nuestro refran castellano, 388, 18.
don Gonzalo de Guzman, caballero *castellano*, 484, 32.
escritos con letras góticas, pero en versos *castellanos*, 507, 6.
no son tan puntuosas y levantadas como las señoras *castellanas*, II, 388, 4.

catalan

diciéndoles en lengua *catalana* que estuviesen quedos, II, 460, 30.

catoniano

son sentencias *catonianas*, II, 269, 28.

demostino

Retórica *demostina*, respondió L.Q. es lo mismo que decir retórica de Demóstenes, II, 256, 24.

elíseos

sus cabellos son de oro, su frente campos *elíseos*, 103, 27.

español

Yo me acuerdo haber leido que un caballero *español*, 66, 16.
Sólo libró bien con él un soldado *español*, 392, 14.
en toda la infantería *española*, 419, 2.
¡ O honor y espejo de la nacion *española* ! II, 62, 18.
es sacada al pie de la letra de las corónicas francesas, y de los romances *esbañoles*, II, 209, 10.
somos dos capitanes de infantería *española*, II, 468, 17.
y fuéle respondido por uno de los cautivos en lengua castellana (que después pareció ser renegado *español*), II, 490, 13.
See also : II, 493, 21 ; II, 495, 23.

flamenco

no parecia sino figura de tapiz *flamenco*, II, 314, 12.
es como quien mira los tapices *flamencos* por el revés, II, 484, 34.
con valonas guarnecidas con puntas de randas *flamencas*, II, 530, 17.

frances

es un caballero novel de nacion *francés*, 146, 21.
pero, por preguntarnos esto en lengua *francesa*, 411, 1.
porque estos sin duda son cosarios *franceses*, 411, 2.
es sacada al pie de la letra de las corónicas *francesas*, II, 209, 9.

galiciano

gallego

Ordenó pues la suerte y el diablo, que andaban por aquel valle paciendo una manada de hacas *galicianas* de unos arrieros *gallegos*, 118, 6.

gascon

Esta figura cubierta con una capa *gascona*, II, 211, 7.
ordenaron de poner en su lugar á un lacayo *gascon*, II, 413, 7.

genovés

adonde tuve nuevas que habia una nave *genovesa* que cargaba allí lana para Génova, 384, 28.

godo

reliquias antiguas de la sangre *goda*, 147, 16.
Ese fué un rey *godo*, II, 273, 32.

gordiano

es un lazo que se vuelve en el nudo *gordiano*, II, 153, 18.

gótico

unos pergaminos, escritos con letras *góticas*, 507, 5.

griego [1]

son más que los del Comendador *griego*, II, 275, 10.

mahomético

Esto dice Cide Hamete, filósofo *mahomético*, II, 407, 11.

1. In the following passage we probably have a case of apposition : se huyó en traje de arnaute, con un *griego* espía, 388, 38. Compare : murió esta mañana aquel famoso pastor estudiante llamado Grisóstomo, 91, 19.

manchego

luz y espejo de la cabellería *manchega*, 74, 8.
buscar todos los archivos *manchegos*, 507, 14.
porque la gente *manchega* es tan colérica como honrada, II, 80, 28.

milanés

Gabrio Cervellon caballero *milanés*, 388, 7.

morisco

y (traia) un alfanje *morisco* puesto en un tahalí que le atravesaba el pecho, 372, 20.
es lo que contiene este papel *morisco*, 394, 33.
El renegado le dijo en lengua *morisca* si estaba su padre en el jardin, 405, 29.
traia un alfanje *morisco*, II, 123, 15.
sin tropezar nada en su lengua *morisca*, II, 416, 23.

napolitano

una redonda pella de jabon *napolitano*, II, 254, 12.

otomano

linajes que descienden de la casa *otomana*, 390, 33.
donde quedó el orgullo y soberbia *otomana* quebrantada, 385, 21.
te sirva de exemplo la casa *otomana*, II, 55, 31.

romano

no es de los antiguos Curcios, Gayos y Cipiones *romanos*, 104, 1.
y á su lado un caballero *romano*, II, 69, 11.
al modo de las cabezas de los emperadores *romanos*, II, 475, 32.
La cabeza, que parecia medalla y figura de emperador *romano*, II, 482, 18.

sabeo

¿ no sentiste un olor *sabeo*, 301, 1.

salmanticense

los patios de las escuelas *salmanticenses*, II, 63, 11.

sardo

Antonio de Lofraso, poeta *sardo*, 57, 24.

siríaco

y en él escritas en lengua *siríaca* unas letras, II, 303, 5.

toledano

eran unos mercaderes *toledanos* que iban á comprar seda á Murcia, 45, 8.
porque yo he oido decir á un boticario *toledano*, II, 293, 6.
mucho os vais tras la opinion del boticario *toledano*, II, 309, 5.

toscano

ha traducido un libro *toscano*, II, 483, 33.

turco

hubo de soldados *turcos*, pagados setenta y cinco mil, 387, 6.
y los más escopeteros *turcos*, II, 490, 10.

turquesco

quedándose agobiado en la mitad del camino como arco *turquesco*, 124, 28.
Vi y noté la ocasion que allí se perdió de no coger en el puerto toda el armada *turquesca*, 386, 8.
y se la trujeron al general de la armada *turquesca*, 388, 17.
en lengua *turquesca*, 390, 29.
al modo *turquesco*, II, 186, 37.

valenciano

Cristóbal de Virués, poeta *valenciano*, 58, 30.
Juan Zanoguera, caballero *valenciano*, 388, 2.
dando el dinero á un mercader *valenciano*, 399, 1.

veneciano

y yo cupe á un renegado *veneciano*, 391, 14.

vizcaíno

Venia en el coche una señora *vizcaina* que iba á Sevilla, 68, 31.

zamorano

Haciales el son una gaita *zamorana*, II, 162, 24.
que retó á todo el pueblo *zamorana*, II, 221, 25.
qué de gaitas *zamoranas*, II, 514, 5.

b. The substantive is modified by more than one proper adjective.

arábigo

Cuenta Cide Hamete Benengeli, autor *arábigo y manchego*, 187, 24.

caldeo

El cual tambien dejó dicho y escrito en letras *caldeas* ó *griegas*, 292-31.

catalan

dijo en su lengua *gascona* y *catalana*, II, 469, 36.

ciceroniano

y la retórica *ciceroniana* y *demostina* para alabarla, II, 256, 20.

demostino, see : ciceroniano.

gascon, see : catalan.

griego

ni otra alguna de las famosas mujeres de las edades pretéritas *griega*, *bárbara*, ó *latina*, 234, 21.

como no sea de las reinas de las lenguas *griega* y *latina* II, 484, 33.

los seis (años) ha estado en Salamanca aprendiendo las lenguas *latina* y *griega*, II, 127, 19.

See also : caldeo.

latino, see : griego.

manchego, see : arábigo.

c. The substantive is modified by a proper adjective and by a second attributive adjective.

andaluz

un *famoso* poeta *andaluz* lloró y cantó sus lagrimas, II, 26, 3.

castellano

le dijo in *mala* lengua *castellana*, 70, 33.

y otro *famoso* y *único* poeta *castalleno* cantó su hermosura, II, 26, 4.

en *buena* y *corriente* moneda *castellana*, II, 215, 20.

cordobés

no sé yo con qué razon se movió aquel *gran* poeta *cordobés* á llamarte dádiva santa desagradecida, II, 336, 36.

español

y desta verdad te pudiera traer muchos exemplos, que en las *verdaderas* historias *españolas* se cuentan, II, 442, 14.

milanés

cubríale la cabeza una gorra *milanesa negra*, II, 183, 11.

romano

el pellejo de un *gran* gato *romano*, II, 164, 34.
Preguntáronle á Julio César, aquel *valeroso* emperador *romano*, II, 198, 10.
la *santa* Iglesia *católica romana*, II, 68, 11,
See also : II, 359, 20 ; II, 367, 7 ; II, 425, 7.

tobosino

la cual se acabará cuando el *furibundo* leon *manchado* [1], con la *blanca* paloma *Tobosina* yoguieron en uno, 458, 26.

toledano

con un bonete *colorado toledano*, II, 15, 23.

valenciano

que era un *principal* caballero *valenciano*, II, 487, 12.

In the above examples the proper adjective occurs in its regular position after the substantive. The presence of additional adjectives in no way influences this position. The attributes are ranged about the substantive as their character is either emotional or circumstantial.

B. Pre-position.

a. Assimilation.

1. Ameliorative qualification.

alemano

en lugar de fuentes y aguamaniles de oro puro y de *alemanas* toallas, II, 262, 27.

The adjective here plainly denotes excellence. The idea of the excellence of foreign cloth may be seen in : cuatro camisas de

1. Variant : manchego.

delgada holanda, 201, 27. Clemencin gives the following note : « Ahora decimos con la misma significacion alemaniscas, adjetivo que se aplica exclusivamente á cierta clase ó labor de manteleria, ó porque fué inventada en Alemánia. » Motteux translates : « fine diaper towels ».

damasquino

> y en lugar de espadas trujesen cuchillos tajantes de *damasquino* acero, II, 54, 5.

In this case, as in the preceding example, there may have been felt a need for variation of position to preserve the balance of the sentence. The stronger influence, however, seems to be the assimilation in meaning of Damascus steel to steel of the finest quality.

2. Rhetorical assimilation.

africano

> ¡ O fuerte y sobre todo encarecimiento animoso, Don Quixote de la Mancha, espejo donde se pueden mirar todos los valientes del mundo, segundo y nuevo don Manuel de Leon, que fué gloria y honra de los *españoles* caballeros! Con qué palabras contaré esta tan espantosa hazaña, ó con qué razones la haré creible á los siglos venideros, ó qué alabanzas habrá que no te convengan y cuadren, aunque sean hipérboles sobre todos los hipérboles? Tú, á pie, tú solo, tú intrépido, tú magnánimo, con sola una espada, y no de las del Perrillo cortadoras, con un escudo, no de muy luciente y limpio acero, estás aguardando y atendiendo los dos más fieros leones que jamás criaron las *africanas* selvas, II, 136, 8-20.

In this mock oratorical passage we have two circumstantial proper adjectives used, not at all to define or to distinguish, merely as high-sounding epithets, and occupying the place of the emotional adjective.

agareno

> y muchas veces le han visto visiblemente en ellas derribando, atropellando, destruyendo y matando los *agarenos* escuadrones, II, 442, 12.

elíseos

See the quotation, page 25.

> ó Dulcinea volverá á la cueva de Montesinos y á su pristino estado de labradora, ó ya, en el ser que está, será llevada á los *elíseos* campos, donde estará esperando se cumpla el número del vápulo, II, 284, 26.

Merlin, the speaker, continually so frames his sentences as to produce poetic or picturesque effect. He first speaks in pompous verse:

> Yo soy Merlin, aquel que las historias
> Dicen que tuve por mi padre al diablo, etc. II, 280, 6.

español, see : africano.
manchego, see quotation, page 25.
masílico

> los montuosos que pisan los *masílicos* campos, 146, 34.

This is a part of the oratorical passage, quoted upon, page 25.
morisco

> De aquella nacion más desdichada que prudente, sobre quien ha llovido estos dias un mar de desgracias, nací yo de *moriscos* padres engendrada, II, 491, 20.

romano

> yo solo fuí el desdichado, pues en cambio de que pudiera esperar, si fuera en los *romanos* siglos, alguna naval corona, me ví aquella noche que siguió á tan famoso dia, con cadenas á los pies y esposas á las manos, 385, 25.

The desire for poetical or rhetorical effect in clearly apparent in both of these exemples. The circumstantial adjective *naval* also falls under the same influence.
tartesio, see page 25.
toscano

> ¡ Cuerpo de tal, dijo D. Q., y qué adelante está vuesa merced en el *toscano* idioma ! — Osaré yo jurar, — que no es vuesa merced conocido en el mundo, enemigo siempre de premiar los floridos ingenios ni los loables trabajos. ¡ Qué de habilidades hay perdidas por ahí ! ¡ Qué de ingenios arrinconados ! ¡ Qué de virtudes menospreciadas ! II, 484, 20-31.

A mock speech in the rhetorical style. Clememcin says : « Estas y las demás expresiones irónicas que siguen debieron dirigirse contra algun traductor, coetáno de Cervantes [1].

turquesco

> y solo fuí el triste entre tantos alegres, y el cautivo entre tantos libres ; porque fueron quince mil cristianos los que aquel dia alcanzaron la deasada libertad, que todos venian al remo en la *turquesca* armada, 385, 37-386, I.

This is a part of the poetical and flowery narrative of the returned captive, already quoted under the adjective *romano*.

xerezano, see : elíseos.

b. Nature epithet.

1. Pure nature epithet.

romano

> y como no tenia estribos, y le colgaban las piernas, no parecia sino figura de tapiz flamenco, pintada ó tejida, en algun *romano* triunfo, II, 314, 12.

There may be a desire here, on aesthetic grounds, to vary the position from that of the adjective in the preceding expression tapiz flamenco. Yet, as no other « triumph » than a Roman one is ever named or thought of, this proper adjective may be considered to express an inherent quality of triunfo, and to form with it a single concept.

2. Nature epithet through previous description.

tobosesco

> ¡ O *tobosescas* tinajas, que me habeis traido á la memoria la dulce prenda de mi mayor amargura ! II, 141, 11.

In this sentence the adjective becomes a nature epithet through the previous description : y muchas tinajas á la redonda, que, por ser del Toboso, le renovaron las memorias de su encantada y trasformada Dulcinea, II, 141, 5.

---

1. *Don Quixote*, VI, 288.

These two examples represent the only cases in the *Don Quixote* of the proper adjective classifiable as a nature epithet. The color adjective, on the contrary, through its signification, readily lends itself to such employment.

III

THE COLOR ADJECTIVE

The adjective which expresses the color of an object, like that which expresses its nationality, is purely circumstantial in its intrinsic character. As previously stated, however, it is not the inherent value of the adjective, but the will of the speaker in each instance, which determines its final classification as an emotional or circumstantial attribute. The following examples show 125 cases of the color adjectives in post-position and 63 cases of pre-position. Thus, one-third of the adjectives expressing color in the *Don Quixote* precede the substantive which they qualify. This is explained by the great facility with which the adjective of color may be turned into an ameliorative qualification or a nature epithet.

A. Post-position.

a. The substantive is modified by one color adjective.

amarillo

envuelto de arriba abajo en una colcha de raso *amarillo*. II, 363, 8.

azul

tres coronas de plata en campo *azul*, 146, 3.
trae las armas de los veros *azules*, 146, 24.
venia vestido con una casaca de paño *azul*, 372, 17.
los calzones eran así mismo de lienzo *azul*, 372, 18.
una mantellina de damasco *azul*, II, 380, 31.

barroso

era hecha de la cola de un buey *barroso*, 248, 19.

bermejo

Bastaros debiera, bellacos, haber mudado — sus cabellos de oro purísimo en cerdas de cola de buey *bermejo*, II, 86, 9.
me atrevo á decir que era ancho de rostro, de color *bermejo*, los ojos bailadores y algo saltados, II, 25, 11.
y mira que este gran caballero de la cruz *bermeja* háselo dado Dios á España por patron y amparo suyo, II, 442, 6.

blanco

habia de llevar armas *blancas*, 28, 30.
En lo de las armas *blancas*, pensaba limpiarlas de manera, en teniendo lugar, que lo fuesen más que un armiño, 29, 6.
que aquí traigo hilas y un poco de ungüento *blanco* en las alforjas, 80, 17.
que los mios (amores) fueron que quise tanto á una canasta de colar, atestada de ropa *blanca*, 189, 14.
un hombre de venerable rostro, con una barba *blanca* que le pasaba del pecho, 190, 34.
guarnecidos con unos ribetes de raso *blanco*, 248, 8.
muy ceñido al cuerpo con una toalla *blanca*, 264, 3.
es un animalejo que tiene una piel *blanquísima*, 324, 33.
¿ Podré señalar este dia con piedra *blanca*, ó con negra ? II, 81, 35.
y viendo aquellas gachas *blancas* dentro de la celada, II, 132, 11.
El uno de los estudiantes traia como en portamanteo — un poco de grana *blanca* y dos pares de medias de cordellate, II, 150, 18.
así habia rimeros de pan *blanquisimo*, II, 160, 24.
traian á las espaldas en pergamino *blanco* y letras grandes escritos sus nombres, II, 162, 32.
la guarnicion es de tiras de lienzo *blanco*, II, 168, 4.
todas vestidas de luto, con turbantes *blancos* sobre las cabezas, II, 186, 36.
vestida de negro, con tocas *blancas*, II, 187, 1.
y notó las empresas que en ellas traian, especialmente una, que en un estandarte ó jiron de raso *blanco* venia, II, 220, 5.
y entre ellos vió una gallarda señora sobre un palafren ó hacanea *blanquisima*, II, 237, 7.
(un carro) tirado de seis mulas pardas, encubertadas, empero, de lienzo *blanco*, II, 279, 4.
¿ Qué canasta de ropa *blanca*, de camisas de tocadores y de escarpines, II, 283, 31.
á mí me llaman Trifaldin, el de la barba *blanca*, II, 291, 13.
todas vestidas de unos monjiles anchos — con unas toças *blancas* de delgado canequí, II, 295, 19.

encendida una vela de cera *blanca*, II, 365, 23.
con ligas de tafetan *blanco*, II, 377, 12.
Junto á sí tenian unas como sábanas *blancas* con que cubrian alguna cosa que debajo estaba, II, 439, 4.
Este dia señalaré yo con piedra *blanca*, II, 487, 14.
por sus gradas ardian velas de cera *blanca* sobre más de cien candeleros de plata, II, 521, 20.
y vestida una tunicela de tafetan *blanco*, II, 529, 18.

carmesí

arrojaron luego el esquife al agua cubierto de ricos tapetes y de almohadas de terciopelo *carmesí*, II, 487, 5.

encarnado

vieron que venia con unas medias de seda *encarnadas*, II, 377, 11.

jalde

Aquel caballero que allí ves de las armas *jaldes*, 145, 36.

leonado

trae en el escudo un gato de oro en campo *leonado*, 146, 15.
calzones, al parecer de terciopelo leonado, 205, 4. Also : II, 123, 12.
vestido un balandran de paño *leonado*, II, 477, 8.

morado

vestido con un capuz de bayeta *morada*, II, 183, 9.

moreno

el cual mostró ser de hasta edad de treinta y cuatro años, robusto, más que de mediana proporcion, de mirar grave y color *morena*, II, 461, 11.

negro

porque aquellos bultos *negros* que allí parecen, deben de ser y son sin duda algunos encantadores, 69, 1.
seis pastores vestidos con pellicos *negros*, 98, 5.
fajas de terciopelo *negro*, 248, 6.
ciñóse por la frente una liga de tafetan *negro*, 248, 13.
dióle un herreruelo *negro*, 284, 6.
todos con antifaces *negros*, 357, 1.
aquellos hidalgos escuderiles, que dan humo á los zapatos y toman los puntos de las medias *negras* con seda verde, II, 29, 35.
no traia otra cosa que dos espadas *negras*, II, 150, 20.

vestido, al parecer, de un sayo *negro*, II, 168, 30.
todos cubiertos de paramentos *negro*, II, 277, 34.
cubierta la cabeza con un velo *negro*, II, 279, 21.
de quien pendia un desmesurado alfanje, de guarniciones y vaina *negra*, II, 290, 31.
cubiertos los rostros con unos velos *negros*, II, 296, 10.
Pusieron asímismo un manjar *negro*, II, 415, 21.
cubierto todo con un grandísimo dosel de terciopelo *negro*, II, 521, 18.
le echó una ropa de bocací *negro* encima, II, 522, 20.

pardo

no es sino un hombre sobre un asno *pardo* como el mio, 176, 23.
See also : 177, 11 ; 179, 25.
traia puesto un capotillo *pardo*, 264, 2.
traia asímismo unos calzones y polainas de paño *pardo*, y en la cabeza una montera *parda*, 264, 4.
vistióle un capotillo *pardo* que él traia, 284, 5.
habia de tener un lunar *pardo* con ciertos cabellos á manera de cerdas, 291, 26.
que si de los zuecos la sacais á chapines, y de saya *parda* de catorceno á verdugado y saboyanas de seda, II, 47, 31.
(un carro) tirado de seis mulas *pardas*, II, 237, 7.
con una saya *parda*, II, 384, 4.

rojo

rucio

hizo una gran barba de una cola *rucia* ó *roja* de buey, 247, 24.
donde hallará un asno *rucio* mio, II, 242, 33.

tinto

vino *tinto*, 348, title; 349, 19; 350, 24; 368, 7; 368, 10; 371, 25; 371, 27.

tordillo

El caballo mostraba ser frison, ancho y de color *tordillo*, II, 429, 29.

verde

(la celada) que traia atada con unas cintas *verdes*, 32, 25.
algunas hojas *verdes* de lampazos y hiedra entretejidas, 86, 31.
púsole una saya de paño, llena de fajas de terciopelo negro de un palmo en ancho, todas acuchilladas, y unos corpiños de terciopelo verde, guarnecidos con unos ribetes de raso blanco, 248, 8; See also : II, 349, 13.

vestida una almilla de bayeta verde, II, 15, 23.
las espuelas no eran doradas, sino dadas con un barniz *verde*, II, 123, 17.
en un lienzo de bocací *verde*, II, 150, 18.
vestidas todas de palmilla *verde*, II, 162, 18. Also : II, 168, 3.
una beca de colegial, de raso *verde*, II, 183, 10. Also : II, 245, 23.
traia cubierto el ojo izquierdo y casi medio carrillo con un parche de tafetan *verde*, II, 203, 14.
y entre ellos vió una gallarda señora sobre un palafren ó hacanea blanquísima, adornada de guarniciones *verdes* y con un sillon de plata, II, 237, 8.
y viéndose así, que el sayo *verde* se la rasgaba, II, 273, 1. Also : II, 284, 9.
Ahí te envio un vestido *verde* de cazador, II, 288, 32.
y pendiente della y de dos cordones de seda *verde* un pergamino liso y blanco, II, 317, 13. Also : II, 336,33; II; 377, 10.
Se halló D. Q. enredado entre unas redes de hilo *verde*, II, 443, 23. Also : II, 443, 30.
y créame, y después de comido échese á dormir un poco sobre los colchones *verdes* destas yerbas, II, 450, 34.
vestido de damasco *verde*, II, 462, 15.

prado verde
yerba verde

These cases are set apart for convenient comparison with the same combinations in pre-position.

aquellas cuatro ninfas que del Tajo amado sacaron las cabezas y se sentaron á labrar en el prado *verde* aquellas ricas telas que allí el ingenioso poeta nos describe, II, 67, 18.
cuando vieron, habiendo andado poco más de una legua, que encima de la yerba de un pradillo *verde*, encima de sus capas, estaban comiendo hasta una docena de hombres vestidos de labradores, II, 439, 1.
En efecto, el tal Camacho es liberal, y hásele antojado de enramar y cubrir todo el prado por arriba, de tal suerte, que el sol se ha de ver en trabajo si quiere entrar á visitar las yerbas *verdes* de que está cubierto el suelo, II, 151, 33.
y sacando un panecillo, él y Sancho se sentaron sobre la yerba *verde*, y en buena paz y compaña despabilaron y dieron fondo con todo el repuesto de las alforjas, II, 510, 26.

b. The substantive is modified by more than one color adjective.

amarillo

que viene armado con las armas partidas á cuarteles, azules, verdes, blancas y *amarillas*, 146, 14.
adonde las menudas conchas de las almejas con las torcidas casas, blancas y *amarillas*, del caracol — hacen una variada labor, 487, 26.
volábanle sobre la celada grande cantidad de plumas verdes, *amarillas* y blancas, II, 113, 34.

azul, see : amarillo.
blanco, see : amarillo.
verde, see : amarillo.

c. The substantive is modified by a color adjective and by a second attributive adjective.

azul

Mire que no hay gigante, ni caballero alguno, — ni veros *azules* ni endiablados, 148, 19.

blanco

vió entrar á una reverendísima dueña, con unas tocas *blancas* repulgadas y luengas, II, 363, 14.
y pendiente della y de dos cordones de seda verde un pergamino liso y blanco, II, 317, 13.

carmesí

al instante salieron dél dos lacayos ó palafreneros vestidos hasta en pies de unas ropas que llaman de levantar, de finísimo raso *carmesí*, II, 242, 2.

colorado

tenia en la cabeza un bonetillo *colorado*, grasiento, que era del ventero, 349, 27.
vestida una almilla de bayeta verde, con un bonete *colorado* toledano, II, 15, 23.

negro

figurósele que iba desnudo, la barba *negra* y espesa, los cabellos muchos y rebultados, los pies descalzos, y las piernas sin cosa alguna, 205, 2.
es un hombre alto de cuerpo, seco de rostro, — de bigotes grandes, *negros* y caidos, II, 109, 24.

cubríale la cabeza una gorra milanesa *negra*, II, 183, 11.
Venia cubierto el rostro con un transparente velo *negro*, II, 290, 32.

pardo

cubrióse un herreruelo de buen paño *pardo*, II, 142, 13.

rucio

no ves aquel caballero que hácia nosotros viene sobre un caballo *rucio*, rodado, 176, 20 : Also : 177, 12.

tordillo

venia sobre una muy hermosa yegua *tordilla*, II, 123, 11.

verde

y una mantellina de otra vistosa tela *verde*, 279, 17.
vestido un gaban de paño fino *verde*, II, 123, 12.

As in the case of the proper adjective, the presence of several attributes does not affect their position before or after the substantive. The position of the adjectives relative to one another remains undetermined; compare, in the illustrations given above; un pergamino liso y blanco; la barba negra y espesa; un bonete colorado toledano; una gorra milanesa negra.

B. Pre-position.

a. Assimilation.

1. Ameliorative qualification.

blanco

finalmente, la infanta volverá en sí, y dará sus *blancas* manos por la reja al caballero, 183, 18.
y á lo que más se extendia mi desenvoltura, era á tomarle casi por fuerza una de sus bellas y *blancas* manos, y llegarla á mi boca, 255, 28.
y ví que por ella salia una muy *blanca* mano que la abria y cerraba muy apriesa, 393, 9.
y la cuarta (doncella) descubiertos los brazos hasta la mitad, y en sus *blancas* manos, II, 254, 11.
y la misma Altisidora con sus *blanquisimas* manos le puso unas vendas por todo lo herido, II, 353, 4.

The color white, when applied to the hand, becomes a qual-

ity of beauty and is evidently so used in the five examples just quoted. In the second case the qualification is strengthened by the synonymous term, bello. No case of mano *blanca* occurs in the *Don Quixote*.

todos vestidos de delgado y *blanquisimo* lienzo, II, 162, 5.
y la otra con dos *blanquisimas* y riquísimas toallas al hombro, II, 254, 9.
Levantaron una riquísima y *blanca* toalla con que estaban cubiertas las frutas y mucha diversidad de platos de diversos manjares, II, 354, 4.

The color white, as a quality of the excellence or beauty of toalla or lienzo is emphasized in the three preceding examples by a second adjective. Compare the passages already quoted : toalla *blanca*, 264, 3 ; lienzo *blanco*, II, 168, 4 ; II, 279, 4 ; and lienzo *azul*, 372, 18. In each case the distinctive idea of color is clearly predominant.

negro

vestida de finísima y *negra* bayeta por frisar, II, 295, 22.

Although this material is not necessarily black (cf. un capuz de bayeta *morada*, II, 183, 9 ; una almilla de bayeta *verde*, II, 15, 23) yet it is probable that this was its most usual color since its plural form has remained with the signification of pall. Salva thus defines *bayetas* : « Los paños de tumba, y los que en algunal partes se ponen en las puertas de las casas miéntras está el cadaver en ellas, ó á la puerta de la iglesia entre tanto que se celebran las exequias. Llámanse así porque ordinariamente son de bayeta[1] ».

Cloth employed for such a purpose would naturally be of the finest quality, and black might easily become associated with this material at its best. In the present instance, whether the adjective be considered an adjective of nature or not, the idea of excellence is plainly expressed.

rubio

1. Diccionario de la lengua castellana.

á todo lo cual se aventajaba la belleza singular de sus hermosos y *rubios* cabellos, tales, que en competencia de las preciosas piedras y de las luces de cuatro hachas que en la sala estaban, la suya con más resplandor á los ojos ofrecian, 258, 27.

El mozo se quitó la montera, y sacudiendo la cabeza á una y á otra parte, se comenzaron á descoger y desparcir unos cabellos que pudieron los del sol tenerles envidia : Los luengos y *rubios* cabellos no sólo le cubrieron las espaldas, mas toda en torno la escondieron debajo dellos, 264, 20.

verde

y tendidos sobre la *verde* yerba, con la salsa de su hambre almorzaron, comieron, merendaron y cenaron á un mismo punto, 161, 3.

y acosados de la sed, dijo Sancho, viendo que el prado donde estaban estaba colmado de *verde* y menuda yerba, lo que se dirá en el siguiente capítulo. No es posible, señor mio, sino que estas yerbas dan testimonio de que por aquí cerca debe de estar alguna fuente ó arroyo que estas yerbas humedece, 161, 13.

si ya no es que se quiere apear, y echarse á dormir un poco sobre la *verde* yerba á uso de caballeros andantes, 165, 18.

y él los llevó á un *verde* pradecillo que á la vuelta de una peña poco desviada de allí estaba. En llegando á él, se tendió en el suelo encima de la yerba, 213, 22.

por aquel *verde* y apacible sitio, 480, 4.

después de haberse sentado todos en la *verde* yerba para esperar el repuesto del canónigo, le dijo, 481, 7.

y haciendo mesa de una alhombra y de la *verde* yerba del prado, á la sombra de unos árboles se sentaron, y comieron allí, 491, 2.

soltó las riendas á Rocinante, el cual sintiendo la libertad que se le daba, á cada paso se detenia á pacer la *verde* yerba de que aquellos campos abundaban, II, 87, 19.

no es segador que duerme las siestas, que á todas horas siega y corta así la seca como la *verde* yerba, II, 166, 27.

Tendieron la arpillera del primo sobre la *verde* yerba, — y sentados todos tres, en buen amor y compaña, merendaron y cenaron todo junto, II, 181, 30.

y al salir de una selva, tendió D. Q. la vista por un *verde* prado, II, 237, 4.

se puso en la mitad de un real camino que no lejos del *verde* prado estaba, II, 448, 2.

se tendieren sobre la *verde* yerba, y cenaron del repuesto de Sancho, II, 536, 11.

In cases like these, where the very color of the object qualifies it as fresh and agreeable, the relation between the idea of color and attractiveness is very close. Compare the English : verdant meadow; fresh green grass. We have, then, the adjective placed before or after the substantive, in accordance with the shade of thought in the speaker's mind. In the above examples of pre-position, we may consider the adjective *verde* as equivalent to *fresca* in the following : vinieron á parar á un prado lleno de *fresca* yerba, 117, 19. In the comparatively few cases of post-position, we assume that the idea of color was conceived even though vaguely and almost unconsciously by the speaker; for example, y después de comido échese á dormir un poco sobre los colchones *verdes* destas yerbas, II, 450, 34.

2. Depreciatory qualification.

negro

No le parecieron bien al ventero las burlas de su huésped, y determinó abreviar, y darle la *negra* órden de caballería luego, antes que otra desgracia sucediese, 38, 34.

pero como la codicia rompe el saco, á mí me ha rasgado mis esperanzas, pues cuando más vivas las tenia de alcanzar aquella *negra* y malhadada ínsula, 164, 3.

En los que escuchado le habian sobrevino nueva lástima de ver que hombre que, al parecer, tenia buen entendimiento y buen discurso en todas las cosas que trataba, le hubiese perdido tan rematadamente en tratàndole de su *negra* y pizmienta caballeria, 381, 36.

negra ventura me esperaba, II, 41, 16.

y todavía se quedó el agua de color de suero : merced á la golosina de Sancho y á la compra de sus *negros* requesones que tan blanco pusieron á su amo, II, 142, 17.

Negro, the color of gloom, is the only color adjective used in the *Don Quixote* to express the dark, evil, or unpleasant quality of the object. As the figurative use of the adjective usually represents the assimilation of the circumstantial to the emotional adjective, it is commonly to be found in pre-position.

b. Nature epithet.

1. Pure nature epithet.

amarillo.

> las manos cruzadas sobre el pecho, y entre ellas un ramo de *amarilla* y vencedora palma, II, 521, 26.

Motteux translates : « a branch of that yellow palm that used to adorn the triumphs of conquerors. » Ormsby reads thus : « a branch of yellow palm of victory. » He also gives this note : « The dried palm branch preserved from Easter Sunday that may be seen in almost every Spanish house. »

blanco

> Sólo digo ahora, que la pena que me ha causada ver estas *blancas* canas y este rostro venerable en tanta fatiga 191, 32.
> la *blanca* bandera de paz, 396, 25.
> ni él estaba á otra cosa atento que á lavarse los pies, que eran tales, que no parecian sino dos pedazos de *blanco* cristal, 263, 29.
> tenia las polainas levantadas hasta la mitad de la pierna, que sin duda alguna de *blanco* alabastro parecia, 264, 6.

In the last two examples the adjective, while primarily an epithet of nature, may also be assimilated to the emotional adjective expressing beauty.

> cuyas frescas aguas corren sobre menudas arenas y *blancas* pedrezuelas, que oro cernido y puras perlas semejan, 487, 22.
> y los líquidos cristales de los arroyuelos, murmurando por entre *blancas* y pardas guijas, II, 286, 21.
> Pues miren cómo le da un beso en mitad de los labios, y la priesa que ella se da á escupir y á limpiárselos con la *blanca* manga de su camisa, II, 210, 23.

negro

> amantado, no que vestido, con una *negrísima* loba, II, 290, 28.
> y cubramos con un *negro* monjil nuestras delicadas ó no delicadas carnes, II, 294, 13.
> arrimada á un báculo de *negro* y finísimo ébano, II, 529, 20.

Black has no descriptive or distinguishing force in these three

passages, while the color is inseparable from the idea which enters the mind when *loba*, *monjil*, or *ébano* are mentioned. Salva thus defines *loba* : « El manto ó sotana de paño negro que con el capirote y bonete formaba el traje, que fuera del colegio traian los colegiales de las órdenes militares. » Of *monjil* he says : « El hábito ó túnica de la monja. Traje de lana que usa la mujer que trae luto. »

rojo

guirnaldas, de verde laurel y de *rojo* amaranto tejidas, II, 444, 8.

verde

sino de algunas hojas *verdes* de lampazos y hiedra entretejidas, 86, 31.

This passage becomes, in the second and subsequent editions; hojas de *verdes* lampazos y hiedra entretejidas.

ofrécesele á los ojos una apacible floresta de tan *verdes* y frondosos árboles compuesta, que alegra á la vista su verdura, 487, 17.
deben ser de *verdes* esmeraldas, II, 88, 20.
Partes son esas, respondió el del Bosque, no sólo para ser condesa, sino para ser ninfa del *verde* bosque, II, 103, 21.
vestidos todos de *verde* hiedra, II, 310, 16.
los cuales se coronaban con dos guirnaldas, de *verde* laurel y de rojo amaranto tejidas, II, 444, 8.

2. Nature epithet in an oratorical passage.

blanco

los que tiemblan con el frio del silboso Pirineo y con los *blancos* copos del levantado Apenino, 147, 20.
¡ O Caballero de la Triste Figura ! no te dé afincamiento la prision en que vas, porque así conviene para acabar más presto la aventura en que tu gran esfuerzo te puso : la cual se acabará cuando el furibundo leon manchado, con la *blanca* paloma Tobosina yoguieren en uno, 458, 26.
sacudiendo de sus cabellos un número infinito de líquidas perlas, en cuyo suave licor bañándose las yerbas, parecia asímismo que ellas brotaban y llovian *blanco* y menudo aljófar, II, 113, 12.
Apenas la *blanca* aurora habia dado lugar á que el luciente Febo, con el ardor de sus calientes rayos, las liquidas perlas de sus cabellos de oro enjugase, cuando, II, 158, 1.

y cuando se cumpliere el escuderil vápulo, la *blanca* paloma se verá libre de los pestíferos girifaltes que la persiguen, y en brazos de su querido arrullador, II, 317, 21.

Hízolo así el espantajo prodigioso, y puesto en pie, alzó el antifaz del rostro, é hizo patente la más horrenda, la más larga, la más *blanca* y más poblada barba que hasta entonces humanos ojos habian visto, II, 291, 8.

Compare also, II, 290, 33.

y no tardó mucho cuando comenzó á descubrirse por los balcones del oriente la faz de la *blanca* aurora, II, 471, 25.

rubio

los manchegos ricos y coronados de *rubias* espigas, 147, 15.

The nature epithet is abundant in all oratorical passages, since it merely amplifies the phrase without adding any distinguishing charasteristic. Compare in the first example given above : *silboso* Pirineo ; *levantado* Apenino.

3. Nature epithet through a previous description.

blanco

pero alcanzando Sancho á ver la señal del *blanco* paño, II, 137, 36.

The previous description is : y D. Q., poniendo en la punta de la lanza el lienzo con que se habia limpiado el rostro de la lluvia de los requesones, II, 137, 31.

Trifaldin, de la *blanca* barba, II, 291, 28 ; II, 295, 22.

At his introduction Trifaldin says : á mi me llaman Trifaldin, el de la barba *blanca,* II, 291, 13. After this descriptive use of the adjective, the adjective becomes a characteristic quality rather than a distinguishing epithet. Compare : era un hombre de venerable rostro, con una barba *blanca* que le pasaba del pecho, 190, 34.

y soy el caballero de la *Blanca* Luna, II, 497, 16 ; II, 497, 36.

The moon is thus described a few lines before :

en el escudo traia pintada una luna resplandeciente, II, 497, 11.

y puso en el escudo la *blanca* luna, II, 528, 6.

negro

si quieres alcanzar el bien que debajo destas *negras* aguas se encubre, 487, 2.
y arrójate en mitad de su *negro* y encendido licor, 487, 4.

The preceding description of these waters is : un gran lago de pez hirviendo á borbollones, 486, 25.

verde

el del *Verde* Gaban, II, 126, 4.

Here again the quality becomes a characteristic of the object through the previous description : los alcanzó un hombre vestido un gaban de paño fino verde, II, 123, 12.

c. Aesthetic influence.

negro

su vestidura era una ropa larga de *negro* bocací, II, 278, 1.

The variaton of adjective position here is probably due to a desire to preserve the balance of the sentence, after the expression, *ropa larga*. That *negro* in this case is not a nature epithet is seen from the following : un lienzo de bocací *verde*, II, 150, 18 ; y llegándose á Sancho le echó una ropa de bocací *negro* encima, II, 522, 20.

vieron que por la quiebra que dos altas montañas hacian, bajaban hasta veinte pastores, todos con pellicos de *negra* lana vestidos, y coronados con guirnaldas, 104, 31.

The inverted position of *vestidos*, for stylistic effect, evidently calls for the pre-position of the adjective, *negra*.

George G. Brownell.

THE SO-CALLED
CANCIONERO DE PERO GUILLEN DE SEGOVIA

While engaged in other studies in the National Library at Madrid during the summer of 1905, I availed myself of the opportunity for making, as carefully as my limited time would allow, an index of the manuscript *cancionero* frequently quoted under the signature M. 320, but bearing at present the mark Ms. 4114. As no full statement of the contexts of this collection is available anywhere, as far as I know, the publication of my index, imperfect though it still be in some respects, may prove useful to the student of the medieval lyric of Spain. I hope that in more than one case where I have failed to trace a composition to its source, others may be more successful.

The cancionero in question, evidently a copy of several older collections of the fifteenth and sixteenth centuries, is written on paper in a hand of the eighteenth century, and consists of 731 unnumbered leaves in large octavo, the first two of which are blank. On the back of its binding, the volume bears in gold letters the title : *Cancionero de poesías inéditas*. A rapid examination of the texts revealed a large number of lacunae, due no doubt to the copyist's lack of familiarity with the letter of the original. For the majority of the 207 compositions contained in our manuscript, no indication is given of the collection from which they were copied. Under 64 pieces, however, we find the statement : *Del Canc° manusc° de Pero Guillen de la Lib^a de Cam^a del Rey*. These are the following : Nos. 1-6, 8, 29, 31-51, 54, 66, 70-94, 201-208.

The *Cancionero* here referred to [1] is the one often named after Pero Guillén de Segovia because, to judge from its supposed copy, it began with six compositions of this poet. It is not to be confused with another collection, now in the Royal Library (Signature : 2-F-5, formerly VII-D-4) [2] which contains an even larger number of works by Pero Guillén [3], but is a wholly different compilation [4]. Of the twelve compositions of Pero Guillén which are preserved in the collection here to be described, only three (nos 4, 6 and 29) are identical with any of the seventeen pieces attributed to this author in X [2]. Not less than twenty-four of the poems of ms. 4114, marked as taken from the former *Cancionero* of the Royal Library, belong to Gomez Manrique, of whose literary circle Pero Guillén was a member. Whether a few anonymous pieces (nos. 201, 202, 208), standing immediately before or after compositions ascribed to Gomez Manrique, belong to this poet, I am unable to say [5].

Antón de Montoro has by far the largest number of compositions, — one hundred. From what source these were copied,

1. According to a statement of Ramón Menéndez Pidal, cited by Cotarelo y Mori in his edition of Anton de Montoro, p. XXVI, note 1, this cancionero no longer exists in the Royal Library at Madrid.

2. Now conveniently marked X², to distinguish it from 2-F-5 = formerly VII-A-3. See Mussafia, *Per gli Cancioneros spagnuoli*, p. 24, and Lang, *Canc. Gallego-Castelhano*, p. 276.

3. See Fernando de la Vera é Isla, Traducción en verso del Salmo L. de David (Madrid, 1879), p. 108-114, and Ticknor-Julius, II, 717. — A revised list of all the poems of Pero Guillen now known will be found at the end of this article.

4. My efforts to study this *cancionero*, a preliminary list of which I had previously prepared on the basis of all the bibliographical material accessible to me, were frustrated by the authorities of the Royal Library. — A description of it, by Mr. A. Wittstein, is soon to be published in the *Revue Hispanique*.

5. They are not mentioned by Paz y Melia who used our manuscript for his edition of the works of Gomez Manrique.

it is impossible to determine without an exact comparison of all the collections containing works of this poet. Menéndez y Pelayo, *Antología* VI, p. XXXVIII, note 1, says : « El códice que contiene mayor número de ellas (i. e. poesías de Montoro) es el de la Biblioteca de la Catedral de Sevilla. De él se sacó en el siglo pasado la copia muy incorrecta que se halla en el ms. Dd.-61 (fol. 123 y siguientes) de la Biblioteca Nacional. De otra copia más exacta que nos ha facilitado el Marqués de Jerez de los Caballeros, nos hemos valido para el presente estudio. Pero aunque el códice de la Colombina sea del siglo XV, ó á lo sumo de los primeros años del siguiente, no está exento de errores del copista y además no contiene todas las poesías de Montoro, faltando en él entre otras muchas las notabilísimas que compuso con motivo de la matanza de los Conversos ». This statement is not in accord with the contents of the only *Cancionero* containing compositions by Antón de Montoro which I have been able to find in the Cathedral Library of Seville (signature AA. E 144, no. 18) [1] or of ms. 13.042 (formerly Dd. 61) of the National Library of Madrid, which is supposed to be an incomplete copy of it. In these two collections we find only 45 poems by Antón de Montoro, arranged in an order entirely different from that of ms. 4114, and not one by Pero Guillén de Segovia who, according to Vera é Isla [2]

1. Of this ms., I intend to publish before long a description in the *Revue hispanique*.

2. L. c., p. 108, note 3, this writer, in speaking of Pero Guillén's *Suplicación* addressed to Archbishop Alonso Carrillo of Toledo, expresses himself as follows : « Esta composición en extremo interesante como trabajo literario y como documento biográfico, se halla íntegre en el ms. de la Biblioteca nacional signado M. 241. Es este ms. una copia exacta y fehaciente de las obras que de Pero Guillén contenía un códice de mucha antigüedad existente en la Biblioteca Colombina, copia sacada por encargo de su bibliotecario D. Diego Alejandro Galvez para remitirla á D. Juan Manuel Santander, que lo era de la Real de Madrid, con una carta que puede considerarse oficial, fecha en 20 de

and Menéndez y Pelayo [1], is represented by several pieces in a cancionero still existing in Seville. If the statements of the latter writer be correct, they must refer to some ms. lost since the copy marked Dd. 61 (= ms. 13.042) was made [2]. This explanation is plausible enough in view of the great losses which the Cathedral Library of Seville has sustained during the last two centuries. It is more likely, however, that Menéndez y Pelayo was not accurately informed in regard to the contents of the Seville *cancionero*. For had the copy of this ms. furnished him by the Marqués de Jerez de los Caballeros been exact, he would

Enero de 1768. No puede, pues, dudarse ni de la autenticidad del documento, ni de la fidelidad de la copia, pues ambas cosas están garantidas con el testimonio de persona tan competente y tan celosa como era D. Diego Alexandro Galvez, verdadero restaurador de la Biblioteca Colombina. » Now, the only letter of Galvez contained in ms. 241 (modern signature : ms. 3742), and which has exactly the date of Jan. 20, 1768, reads thus : « Incluso remito á Vd. essa Copia de Pero Guillen, que es de la misma mano, y antiguedad, que la Carta de el mismo al Arzobispo D. Alonso Carrillo, que remití a Vd. en días pasados. No he tropezado otra cosa de las que Vd. necessita para su Coleccion ; si el reconocimiento de mss. de la Biblioteca la produxere, inmediatamente la copiarè y passarè a manos de Vd. cuya vida conserve el señor como le pido y ha menester ». It will be seen that only two compositions of Pero Guillén are here referred to as having been copied for D. Juan Manuel Santander, and that nothing is said which would justify the inference that ms. 241, which is made up of *three* compositions of Pero Guillén, is an exact and complete copy of the works of this poet preserved in a codex of the *Biblioteca Colombina* of Seville. — I may add that there is no record of any correspondence of Galvez with Santander in the collection of papers (Varios, tomo 119) which that library possesses under the title : Indice de los Papeles mss. que contiene este tomo y que por especiales recogió D, Diego Alejandro Galvez para la Biblioteca de esta Santa Iglesia Patriarcal de Sevilla, y a los que puso algunas notas.

1. *Antologia*, VI, p. CLVII.

2. I was repeatedly assured by the courteous librarian of Seville, Don Simón de la Rosa, that there was no other *cancionero* in the library than the one examined by me, nor could I find any trace of another at the time.

have noticed in it (fol. 117 v., 2[d] col.), written in a different hand (*letra cortesana*), a stanza attributed to Juan Alvarez Gato which neither he nor Cotarelo y Mori [1] appear to know and which, thus far at least, I have not found elsewhere [2].

Both from what has been said, and from the fact that our manuscript contains several compositions of Jorge Manrique, Fray Iñigo de Mendoza and others, which do not appear in other known collections [3], one may infer that it is a copy of an independent compilation representing the poetic circle of Gomez Manrique, and that therefore it deserves more attention than it has hitherto received [4].

List of authors.

Alvarez Gato, Juan *8*, 24, 28 (?), *71*, *76*, *77* [5].
Anonymous 7, 11, *86*, *87* (?), 91, *201*, *202*, *208*.
Barba (Pero Barba de Campos ?), 81.
Bocanegra, Francisco, *49*.
Castillo, Diego del, 9, *36*.
Cota, Rodrigo de, 22.
Escudero, un, 27.

1. Cancionero inédito de Juan Alvarez Gato (Madrid, 1901).

2. The rubric of this composition, which will be published before long, is as follows :

Juan Alvarez Gato, el de Madrid, a su amiga de Alonso Carrillo, en respuesta de un presente q̄ le enbio de una redoma de rosada y una paua y alcorça y nuezes en conserva y carne de membrillas. The beginning is : El presente que me distes.

3. Menéndez y Pelayo, who consulted this ms., takes no account of them in *Antologia* VI, p. cx ff.

4. No mention is made of it in Mussafia's publication « Per gli *Cancioneros* spagnuoli ».

5. The numbers underscored refer to those compositions which are represented as copied from the « Cancionero manuscrito de Pero Guillen de la Libreria de Camara del Rey ».

Galan, un, *83*.
Gonçalo de Cordoba, 68.
Guevara, Fernando de, *38*, *41*, *69*, *80*.
Guillen, Pero, de Segovia, *1*, *2*, *3*, *4*, *5*, *6*, *21*, *29*, 30, *33*, *34*, *35*.
Juan de Cordoba, 193, 197.
Juan de Valladolid (Juan Poeta), 19, 138.
Lemos, Conde de, *85*, *86* (?).
Manrique, Gomez, 13, 14, 16-18, 20, 23, 25, 31, 32, *37*, *39*, *40*, *42*, *44*, *46-48*, *50*, *51*, *53*, *55*, *58*, *60*, *93*, *203*, *205-207*.
Manrique, Jorge, *63*, *65*, *66*, 67, 70.
Mazuela, Juan de, *59*.
Medina, Antonio de, 26.
Mendoza, Fray Iñigo de, 12, *61*, *62*, 75, *78*, *79*, *88*.
Miranda, Francisco de, 52.
Molinero, Juan, *10*.
Montoro, Anton de, 95-107, 109-124, 126, 128, 129, 131, 134-137, 139-163, 165, 167-192, 194-196, 198, 199.
Page del Duque de Medina-Sedonia, 108.
Ponce, Joanes, 15.
Rojas, Diego, *94*.
Rojas, Sancho de, *43*.
Roman, el Comendador, *64*, 125, 127, 130, 132, 133.
Romero, el Canonigo, 72-74, *90*.
Saldaña, Diego de, *54*.
San Pedro, Diego de, *92*.
Sitio, Iñigo, *10*.
Treviño, Conde de, 56.
Vazquez de Palencia, 84.
Velasco, Alonso de, 164, 166.

1) Fol. 1. Suplicacion para el muy reberendo e magnifico señor D^{n}. Alonso Carrillo, Arzobispo de Toledo, cerca de la paz et sociego que en estos tiempos de tanta turbacion es nescesaria, interpuesta por Pero Guillen de Sevilla muy omill sierbo a su señoria. Prologo (fol. 1-5); siguense los metros.

(Fol. 5-23) : Pues que ya nos cupo en suerte,
muy ilustre señor padre,

2) Fol. 24. Segunda suplicacion que fizo Pero Guillen de Sebilla al señor D[n] Alonso Carrillo, Arzobispo de Toledo, por que de la primera non obo aquel efecto que della esperaba. Prologo (fol. 24-28) ; metros (fol. 28-48).

Las sombras impiden Leandro ser visto
Alli do nabegan las ondas marinas.

3) Fol. 49-116 (v° blank). Obra compuesta y ordenada por Pero Guillen de Sebilla, Contador del muy magnifico señor D[n] Alonso Carrillo, Arzobispo de Toledo, primado de las Españas, Chanciller mayor de Castilla, dirigida y difinida a su señoria. Introduccion (fol. 49-56 v°); siguense los metros (— end).

Ya Febo escalienta los vultos humanos
con el mismo fuego que puso Feton.

4) Fol. 117-135 r°. Primera capitulación que fizo Pero Guillen al Sr. D[n] Alfonso Carrillo, Arzobispo de Toledo. Prologo (fol. 117-120); siguense los metros que fizo Pero Guillen (— end).

Al tiempo que Apolo en fuerza crescia
do fiere con rayos el templo de Baco.

5) (Fol. 136-152 v° (153 blank). Obra de Pero Guillen demandando consejo a un su amigo sobre su vida. Prologo (— fol. 145); siguense los metros (— end).

Ante que la luz se apague,
pues queda poco pavilo.

6) Fol. 154-167. Metros de Pedro Guillen sobre los doce estados que son en el mundo.

A ti que persigues por tu voluntad,
ome criado del limo terrestre...

7) Fol. 168-192. Exclamacion que la propia naturaleza de los Reynos de España hacen, y invocacíon a sus naturales, por que la permiten e consienten que se enagena. Prose.

8) Fol. 193-194. D^n Juan Albarez sobre un engaño que le fizo una dama por que habiendosele de mostrar, ella se mostro un...

Ved quengaño de sofrir.

Juan Alvarez Gato (ed. Cotarelo y Mori), p. 15.

9) Fol. 195-198. Coplas que fizo Diego del Castillo al [1] Coronista del Rey D^n Enrique. 13 stanzas.

Bueno fuera mi consejo.

10) Fol. 199-202. Egloga entre Juan Molinero [y] Iñigo Sitio sobrel molino de Vascalon. 11 stanzas.

Habla Iñigo Sitio [2] :

Asmo como caluorea

11) Fol. 203-210. Tractado de una cartaforma de regimiento que la Cibdad de Sebilla con los Regidores y con ellos algunos de los Grandes que del se hallaron enviaron al Rey D. Fernando nuestro Señor quando su Alteza queria embarcar con todo su poder y exercito de guerra que tenia aparejado en su armada, para pasar a conquistar a Africa el año...

Prose, beginning and closing : Muy alto y muy poderoso Catolico Rey et Señor.

12) Fol. 211-238. Coplas compuestas por Fray Iñigo de Mendoza endereszadas a los muy altos y muy poderosos Principes, Reyes y Señores, nuestros Señores el Rey y la Reyna D^n Fer-

1. Read : *el*? In regard to Diego del Castillo, cf. Paz y Melia, Canc. de Gomez Manrique II, 350 ff.

2. Elsewhere written : Sicio.

nando y Dª Ysabel, Rey y Reyna de Castilla y de Leon y de Aragon y de Cecillia. 75 st.

O divina caridad.

Canc. de Fray Iñigo, Escorial ms. III-K-7, fol. 117-124; see Gallardo, *Ensayo* III, col. 752 ff.

13) Fol. 239-278. Por la muerte del bueno y virtuoso Juan de Mena, que fue sin dar fin a esta su obra, que Dios ponga en su gloria, prosigue el muy virtuoso magnifico Gomez Manrique, hasta la definir, e hace un breve proemio en esta manera [1].

Por este negro morir.

Gomez Manrique I, 278.

14) Fol. 279. Gomez Manrique. Cancion en honor de nuestra señora. 1 st.

Santa Virgen escogida.

G. M. II, 291.

15) Fol. 280. Francia, cuenta tu ganancia
por mostrarme ye mi se [2].

8 st., beginning :

Mire Francia, la vitoria
de vuestro humilde Leon.

This is the song composed by Joanes Ponce in 1513, beginning : Francia, cuenta tu ganancia, and closing with a stanza beginning : Mire Francia, la vitoria etc. See Barbieri, Cancion., no. 342.

1. At the foot of fol. 279 rº is written in pencil, in very small figures : 153 ?
2. Read : Par mon âme, je ne sais (or : yo no sé).

16) Fol. 282. Sobre la licion de Job que comienza: Heu mihi. 3 st., beginning:

> Heu mihi sin ventura
> ubi fugiam ay de mi

G. M. II, 304.

17) Fol. 283-287. Obra fecha por Gomez Manrique a los S.S. Principes de Castilla y de Aragon, Reyes de Cecilia, D. Fernando y Dª Ysabel que se llama [Regimiento de Principes].

G. M. II, 164.

18) Fol. 288-291. Gomez Manrique. Fechas para la Semana Sta. 12 st.

> Ay dolor, dolor
> por mi fijo y mi señor.

G. M. II, 292.

19) Fol. 292. Coplas que fizo Juan Poeta a Gomez Manrique, las quales lescribio desde Aragon sobre un monte que habia corrido.

> En loaros sin mudanza
> de raya jamas me salgo.

G. M. II. 140.

20) Fol. 293 v°-295. Respuesta de Gomez Manrique a Juan Poeta.

> Con tormenta ni bonanza.

G. M. II, 142.

21) Fol. 296-297. Atrabesose Pero Guillen a responder, 6 st.

> Mas teneis a mi entender [1]
> del saber que codiciarlo.

1. This and the following *respuesta* are not composed *por los consonantes*.

G. M. II, 138.

22) Fol. 298-299. Atravesose eso mesmo a responder Rodrigo Cota.

Al son del dulce tañer,
al sabor del escucharlo.

G. M. II, 136.

23) Fol. 300. Pregunta Gomez Manrique a Albarez Gato. 3 st.

Tanto ha que ne trobe.

G. M. I, 128, where this *pregunta* is directed to Pero Guillen, without any reference being given to the ms. in which this attribution is made. Cf. also the note of Paz y Melia, G. M. II, 305. The Cancionero de Juan Alvarez Gato (no. LIV), agrees with our ms.

24) Fol. 300 v°-301. Respuesta de Alvarez Gato.

Yo, señor, ya lo dexe.

G. M. II, 305-6, where the poem is not in its right place, being, as it is, an answer to no. 23). Juan Alvarez Gato (ed. Cotarelo y Mori, no LV, p. 100).

25) Fol. 302-303. Gomez Manrique al Principe de Castilla y de Aragon, Rey de Cecilia, quando partio de Alcala a socorrer al Rey daragon su padre que lo tenian los Franceses cercado en Perpiñan.

Tales volvimos, señor.

G. M. II, 161.

26) Fol. 304-307. Coplas que fizo un fraile menor de la observancia llamado Fray Antonio de Medina, contra los vícios y deshonestidad de las mugeres. 11 st., beginning :

Aquestos negros deleites,
aquestos negros placeres.

27) Fol. 308-313. Coplas que fizo un escudero al señor Principe D^{n} Fernando quando vino de Aragon a casar con la señora Princesa que agora es su muger y Rey y Reyna de Castilla.

16 st., beginning :

> Grand Principe de Aragon
> digno de magnificencia.

28) Fol. 314-318. Desafio que fizo un Gentil hombre a su amiga por coplas. 14 st., beginning :

> Pues que crecen mis tormentos
> con aquejado gemir

Attributed to Juan Alvarez Gato, in *Canc. Gen.* I, 234, and thence copied by Cotarelo y Mori in his *Canc. inédito* de J. A. G., p. 196.

29) Fol. 319-331 [1]. Coplas que fizo Pero Guillen en persona de Diego Arias a las que le fizo Gomez Manrique que comienza de los mas el mas perfecto, de los buenos el mejor, que estan antes de estas (see G. M. II, 68).

> O soberano intelecto
> de las cabsas cabsador.

See Vera é Isla p. 114; Ticknor-Julius II, 717; X [2] fol. 8.

30) Fol. 332. Pregunta de Pero Guillen a Gomez Manrrique.

> Nabegando los extremos
> en bajeles voluntarios.

1. Fol. 326 r°. There is a gap extending through the verso, with the note : faltan aqui tres coplas. The copla preceding the gap begins : Pues questa vida se ataja; the copla following the gap begins :

> Pues no son en si perfectas.

G. M. I, 146.

31) Fol. 333-334. Respuesta de Gomez Manrrique a Pero Guillen.

> Mal daragar [1] nos podemos
> de tal[es] sagitarios.

G. M. I, 147.

32) Fol. 335. Gomez Manrrique.

> Si se ha de dilatar
> esta pena tantalea.

G. M. II, 153.

33) Fol. 336-338. Otras de Pero Guillen. 9 st., and *fin*, beginning :

> Quando a orza va el nabio.

34) Fol. 339. Pero Guillen a Gomez Manrique sobre la necesidad de la casa [2]. 3 st., beginning :

> Pues queste mar de Levante
> non tiene seguros puertos [3],

Not mentioned in Paz y Melia's ed. of Gomez Manrique, nor found elsewhere.

35) Otras del dicho Pero Guillen a un gentil ombre anciano fidalgo que estando absente de su noble muger non podia dormir noche sin presa tanto que ya perdia todos los fuegos por falta. 3 st., beginning :

> Como quier quel gavilan
> no duerma noche sin presa.

1. This word is not in the ms., the copyist presumably having omitted it because he did not recognize in it another form of *adargar*.

2. Read : *caza*?

3. Lacunae in 3^d^ st.

36) Fol. 341. Pregunta de Diego de Castillo a Gomez Manrrique.

Si por la ciencia se puede ganar

G. M. I, 135.

37) Fol. 341 v°-342. Responde Gomez Manrique a Diego de Castillo.

Que luenga memoria se puede cobrar [1]

G. M. I, 136.

38) Fol. 343. Pregunta Guevara a Gomez Manrrique.

Suma de saber cordura

G. M. I, 141.

39) Fol. 344-346. Respuesta de Gomez Manrrique a Guebara.

Vuestra gentil [scriptura]

G. M. I, 143.

40) Fol. 347. Pregunta Gomez Manrrique a todos los amantes.

A vosotros los galantes

G. M. II, 145.

41) Fol. 348. [Respuesta de Gueuara [2]].

En las cortes bien andantes

G. M. II, 146.

42) Fol. 349. Gomez Manrrique a Sancho de Rojas.

[Primo] señor que dire
del tormento con que vo [3].

G. M. II, 147.

---

1. Several lacunae in 3d st.
2. In ms., this forms part of preceding composition which has many lacunae.
3. Several lacunae in 2d st.

43) Fol. 349-350. Respuesta [de] Sancho de Rojas.

Ya yo parti y ya llegue [1]

G. M. II, 148.

44) Fol. 351. Pregunta [de] Gomez Manrrique a Dn Jorge, Dn Rodrigo y Dn Fadrique.

Puesta vanderas de Apolo.

G. M. II, 148.

45) Fol. 351. Respuesta de Don Jorge.

Mi saber no es para solo.

G. M. II, 149.

46) Fol. 352. Gomez Manrrique a Juan Poeta que estaba preso.

Poeta quando vos vi.

G. M. II, 116.

47) Fol. 353-354. Otras al dicho (i. e. Juan Poeta), de Gomez Manrique sobre.....

Poeta de la nobleza [2]

G. M. II, 117.

48) Fol. 355-356. Pregunta de Gomez Manrrique a Francisco de Bocanegra.

Por quanto la ociosidad

G. M. I, 13.

49) Fol. 356-357. Respuesta de Francisco de Bocanegra a Gomez Manrrique.

Dexistes muy gran verdad.

---

1. Several Lacunae in 2d st.
2. Lacunae in 1st, 2d and 4th st.

G. M. I, 15.

50) Fol. 358-359. Gomez Manrrique a Juan de Mazuela que posaba en su.....

Dialogue between the two in six stanzas [1], beginning:

Pues no fallo quien se duela

G. M. I, 21.

51) Fol. 360-361. Gomez Manrrique al mesmo Mazuela. Dialogue between the two in five stanzas, beginning!

Tiempo mucho mal gastado

G. M. I, 24.

52) Fol. 362. Pregunta de Francisco de Miranda a Gomez Manrrique.

De los vicios desdeñoso.

G. M. I, 118.

53) Fol. 363-364. Respuesta de Gomez Manrrique.

En las armas venturoso.

G. M. I, 120.

54) Fol. 365. Consejo pedido por Diego de Saldaña à Gomez Manrrique.

De sangre muy escogida

G. M. I, 125.

55) Fol. 365v°-366. Responde Gomez Manrique [con] su parecer.

Vuestra virtud no fingida

G. M. I, 126.

56) Fol. 367. Pregunta de ..... de Ariviño [2] a Gomez Manrique.

Pues no es yerro preguntar.

1. Lacunae in 1st st.
2. Read *Treviño.*

G. M. I, 194.

57) Fol. 367. Respuesta de Gomez Manrrique.

> Las voluntades juntar.

Ibid.

58) Fol. 368. Pregunta de Gomez Manrique a Juan de Mazuela.

> Pues vos vi siempre maestro

G. M. I, 195.

59) Fol. 368 v° 369. Respuesta.

> Mucho mas sé que no muestro

Ibid. 196.

60) Fol. 370-375. Batalla de Amores. Gomez Manrrique.

> Estando bien informado.

Ibid. 168.

61) Fol. 376-394. Sermon trobado por Fray Iñigo de Mendoza tomando por tema la devisa de los yugos del Rey nuestro señor y en su favor.

64 st., beginning :

> Principe muy soberano
> nuestro natural señor.

Canc. Fray Iñigo, no. 2 ; see Gallardo, *Ensayo* III, col. 746 ff. (n°s 3042-3047).

62) Fol. 395-398. No rubric. Anonymous.

> Vengan ya las otras damas
> pues es cierto que hay muchas.

Fragment (i. e. the second part) of the Coplas que hizo fr. Iñigo de Mendoza fraire Menor, doce en vituperio de las malas hembras, que no pueden las tales ser dichas mujeres, e doce en loor de las buenas mujeres, que mucho triunfo de honor merecen. The first part of these *Coplas* begins :

> En este mundo disforme
> Do la virtud e bondad.

Canc. Fray Iñigo, fol. 112-116; see Gallardo, *Ensayo*, III, nos. 3047 and 3044, where these *Coplas* follow immediately upon the *Sermon trobado*. They are printed in *Antología* IV, 335 ff.

63) Fol. 399-404. De D[n] Jorge Manrique, quexandose del Dios de amor, y como razonan el uno con el otro. 17 st,, beginning :

O mui alto Dios de amor.

Not contained in the list of 50 poems by Jorge Manrique which Menéndez y Pelayo gives in *Antología* VI, p. cx ff. The same initial line occurs in the *Testamento de amores*, hecho por D. Diego Lopez [de Haro], *Canc. Gen.* II, Ap. no. 154 (p. 445).

64) Fol. 405-6. Glosa de nunca vi pena mayor. No indication of author. 4 st., beginning :

Serbiros y contentaros

C. Gen. I, no. 248 (p. 452) El comendador Roman. Cf. a later glosa on the same poem, by Juan Urrede, in Barbieri, no. 1.

65) Fol. 407-417. No rubric. 28 st., beginning :

Pues la sangre de los godos
y el linage y la nobleza
tan crecida.

This is a fragment of the « Coplas por la muerte de su padre », by Jorge Manrique, beginning with *copla* 10 (See the edition of the *Coplas* by R. Foulché-Delbosc, in *Bibliotheca Hispanica*, no. XI).

66) Fol. 418. Respondel maestre. 3 st., beginning :

No gastemos tiempo ya.

See *ibid. coplas* 38-40.

67) Fol. 419. Otra pregunta que pregunto D[n] Jorge Manrique a [Gueuara]. 1 st., beginning :

Entre bien y mal doblado.

C. Gen. I, no. 714; X², fol. 148.

68) Fol. 419. Respuesta de.....

Bien amar nunca mudado.

X², fol 148 : Respuesta de Gonçalo de Cordoba.

69) Fol. 419. Respuesta de Guevara.

Sea, señor, arriscado.

C. Gen. I, 715 ; X², fol. 148.

70) Fol. 419-420. Pregunta de Dⁿ Jorge Manrique a Juan Albarez.

Despues quel fuego sesfuerza

C. Gen. I, no. 719.

71) Fol. 420 v°-421. Respuesta de Juan Albarez à Dⁿ Jorge.

No le vale questuerza

J. Alvarez Gato, p. 212; C. Gen. I, no. 720.

72) Fol. 422-424. Coplas que fizo Romero a.....

Pregunta a los amadores. 12 st., beginning :

Decidme que nuebas son,
Amadores, las de un ave.

73) Fol. 425-426. Romero a un espejo que tomo a su amiga. 4 st., beginning :

Espejo claro y sereno

74) Fol. 427 [Pregunta] que fizo Romero à Fray Iñigo por que un día le convido el abad de Vall[adare]s que comiese con el, y no lo acebto — porque estaba en casa de Dª Maria Manrique fablando con su hija Dª Elvira. 4 st., beginning :

Una ley que vos firmastes.

75) Fol. 428-9. Respuesta del dicho Fray Iñigo.

> Porque vos contaron [1] los trastes

76) Fol. 430-431. Loor a la Reyna nuestra Señora por Juan Alvarez Gato. 4 st., beginning :

> Como la fama del fuerte

This piece is wanting in Cotarelo y Morí's edition, which contains, p. 189-195, another *loor*, of twenty stanzas, addressed to the Queen.

77) Fol. 432. D. Juan Alvarez Gato al Rey D^{n} Alfonso nuestro Señor siendo niño. 2 st., beginning :

> Decir ques blanca la niebe
> y que lo bueno s'alabe.

Also wanting in Cotarelo y Morí.

78) Fol. 433-449. Dechado del Regim^{to} de Principes, ofrecido en serbicio por Fray Iñigo de Mendoza a la Reina Da. Isabel nuestra Señora. 42 st., beginning :

> Alta reyna esclarecida
> guarnescida

Canc de Fray Iñigo, no. 8 ; see Gallardo *Ensayo*, III, col. 751.

79) Fol. 450. Del mismo Fray Iñigo sobre que algunos escudriñan la fee. 3 st., beginning :

> Nuestro Dios que nunca niega.

80) Fol. 451-480. Sepultura de amor que fizo Guevara.

> Amor cruel engañoso
> dolor y pena estremada.

1. Read : *Cortaron* ?

See N (Rennert, *Cancionero of the Brit. Mus.* Add. 10.431, publ. in *Romanische Forschungen*, X, 1-176) no. 150, and p. 158 ff. [1].

81) Fol. 481-490. Las que fizo Barbe en respuesta del amor contra las que fizo Guebara de la sepultura.

Manda el alto poderoso [2].

This poem, not found elsewhere, must be the one to which Guevara replies, *C. Gen.* I, no. 213 : Bien publican vuestras coplas, Gentil anciano de Barua !

The Barba in question may be identical with the Pero Barba de Campos who in 1417 was sent with a fleet to seize the Canarian Islands (Cron. de D. Juan II, ed. Rivad. p. 374).

82) Fol. 491-516, Respuesta [de] Guevara.

Agora que me despido

See N, no. 150, 9th st.

83) Fol 517-521. Un galan contra Fray Iñigo.

Discreto Fraile Señor

C. Gen. II, no. 815.

84) Fol. 522-531. Vasquez de Palencia contra Fray Iñigo, sobre las del Vita Christi enderezadas a su amiga por que le embio pedir la de Vita Christi y no estando en casa gelas dio su mozo sin su mandado, y dice asi (30 st.) :

1. According to Rennert, the poem by Guevara entitled : *Quistion* (nº 151 of N) is also contained in our ms. I have not found it there, nor has Mr. A. Wittstein who has recently examined the ms. and has permitted me to consult his card-list. Considering that a poem of no less than 60 stanzas would hardly be overlooked by two students working independently of each other, I am inclined to think that Mr. Rennert's statement is incorrect.

2. To fol. 484, we find 7 syllables ; thence (Introduccion) to fol. 503, *Versos de arte mayor* ; then once more 7-syllables. There are numerous lacunae.

Pon [1] las coplas quenbiastes
Si yo las viera pedir.

C. Gen. II, no. 814.

85) Fol 532. Villancico que fizo el Conde de Lemos. 2 st., beginning :

Para que mi pensamiento.

86) Otro [del mismo [2]]

Andad, muy tristes suspiros.

87) Fol. 533-534. Glosa a los versos del invitatorio que dice : Circumdederunt me gemitus montis que fizo.....

está puntado, es muy buena cosa, y está escrito a la letra punto a punto aqui debajo desto. 6 st., beginning :

Circumdederunt me

Cf. Circumdederunt me dolores mortis et pericula, in the plaint by Luis Enriquez on the death of D. Affonso, *Canc. de Resende* II, 242.

88) Fol. 535-537. Fray Iñigo a la Abadesa de... 7 st., and *fin*, beginning :

Vos, primo de los Herreras [2]

89) Fol. 538-539. Fray Iñigo a la Condesa de Medina-Celi por muestra si le agradasen que le haria ciento dellas. 4 st., beginning :

Es la diforme puntura [3]

90) Fol. 540. Coplas que fizo Romero canonigo de Valladolid para la sepultura del conde D^{n} Pedro Anzures. 3 st., beginning :

Aqui yace sepultado

1. Read : *por.*
2. Numerous lacunae.
3. Read : *pintura* ?

91) Fol. 541-558. Al aposentamiento que se hizo en Jubera. 61 st., beginning :

Por quel perfeto deporte
es prenda, señor, do estais

Copied from our ms. in C. Gen. II, no. 965. Also Canc. de Burlas p. 7 ff. Cf. Menéndez y Pelayo, *Antologia* VI, p. CCCXCI and CCCXCIV.

92). Fol. 559-573. Las siete angustias de nuestra señora la Virgen fechas por San Pedro criado del Conde Durmeña. 48 st., beginning :

Virgen dina de alabanza
a quien todo el mundo adona [1].

Canc. de Ramon de Llavia, fol. LXX (see Mendez, *Tipogr. esp.*, 2ª ed. 1861, p. 67).

93) Fol. 574. Pregunta de Gomez Manrrique a Dⁿ. Diego Rojas su sobrino. 3 st., beg. :

De nobles abuelos nieto

G. M. I, p. 122.

94) Respuesta.

A vos el tanto perfecto.

Ibid., p. 123.

95-199). Fol. 575-718. Anton de Montoro. These nos. contain the compositions represented by the following numbers of the edition of Anton de Montoro by Cotarelo y Mori [2] :

62, 46, 58, 54, 79, 70, 13, 11, 39, 168, 120, 167, 32, 51, 119, 89, 90, 4, 33, 101, 25, 85, 97, 106, 166, 31, 113, 37, 140,

1. Read : adora.
2. For the sake of convenience the Roman figures of Cotarelo y Mori are here replaced by numbers in Arabic.

82, 142, 143, 144, 145, 147 — 149, 152, 150, 151, 154 [1], 2, 156, 157, 158, 5, 93, 124, 95, 127, 136, 88, 141, 71, 22, 14, 77, 121, 117, 160, 81, 103, 3, 24, 50, 128, 59, 34, 12, 26-29, 64, 69, 65, 91, 38, 47, 48, 100, 118, 104, 134, 87, 111, 132, 53, 139, 23, 102, 96, 86, 92, 72, 78, 66, 67, 55-57, 137 [2], 61, 49.

200) Fol. 719. This folio contains the following index of rubrics, written in a different, later hand :

a) A un portugues por que vestia de muchos colores. Cotarelo y Morí, p. 269.

b) A la Reyna de Castilla. Ibid. p. 95.

c) A una mujer que bebia bien. Ib. p. 294.

d) Dando quejas à un alcalde de un ame (*sic*) que le alquiló un rocin e se fue con el [3]. Cf. ibid. p. 173.

e) A unos decidores que estaban en unas..... de Jaen el Conde de Niebla e mandole decir algo. Ibid. p. 223.

f) A una dueña fermosa. Ibid. p. 116, 119.

g) A un escribano. Ibid. p. 224.

h) Contra si mismo porque compró un jubon al obispo de Salamanca que le mando dar unas doblas. Ibid. p. 182.

i) Al condestable Miguel Lucas que le daba racion de sardinas no al. Ibid. p. 211.

201) Fol. 720-723. In the right-hand corner at the top of 720

1. On fol. 633 we find standing separately the four lines beginning : Todo lo tengo y no feo, which are the second part of Cotarelo y Morí, no. 82.

2. After this poem follows, on fol. 716, a piece having the rubric : Cancion de Juan de Cordoba, and beginning :

> Por ti que vives querida
> quiero la pena que quiero.

This piece (no 197 of our collection) is not extant elsewhere, as far as I have been able to ascertain, and may have found its place here for the reason that Juan de Cordoba stood in poetical relations with Anton de Montoro (see Cotarelo y Morí nos. LV and LVII, corresponding to nos. 193 and 195 of our ms.)

3. Under this is the note : 193 A, presumably a reference to the ms. copied.

are the words : *Inpieza asi*, written in a hand different from that of the text. Then follow thirteen stanzas, beginning :

> Et (?) vivo fuego damor
> enemigo vitorioso
> muy secreto matador

202) Fol. 724-726. No rubric. Six stanzas, beginning :

> Vestirme quiero marraña de ufana

203) Fol. 727. Cancion de un gentil ombre anciano a dos hermanas, doncellas hermosas.

> Ya nunca mis ojos vieron
> tan gentiles dos hermanas.

C. Gen. I, no. 72, attributed to Gomez Manrique. Cf. Paz y Melia, G. M. II, 307.

204) Respuesta de otro gentilombre :

> Estas a quien se ofrecieron
> servicios por soberanas.

C. Gen. I, no. 73.

205) Fol. 728. Cancion.

> Con la belleza prendeis,
> doncella, quantos mirais.

G. M. I. p. 49.

206) Fol. 729. Otra Cancion.

> Con la bondad me prendiste
> con la gracia me robastes.

G. M. I, p. 50.

207) Fol. 730. Cancion.

> Esperanza de venir
> alegre si Dios quisiere.

G. M. I, 47.

208) Fol. 731. Cancion.

Pues que mi mal es tan fuerte
e mi morir me conviene.

List of the poetical works of Pero Guillen de Segovia, so far as extant in the ms. cancioneros now known [1]

1) Suplicacion para el muy reberendo e magnifico Señor D^n^ Alonso Carrillo, Arzobispo de Toledo, cerca de la paz et sociego que en estos tiempos de tanta turbacion es nescesaria ; interpuesta por Pero Guillen de Sebilla muy omill sierbo a su señoria.

Pues que ya nos cupo en suerte,
muy ilustre señor padre,.....

Ms. 4114, fol. 1-23 r (Prologo, f. 1-5 r ; siguense los metros, f. 5 r. -end). 64 stanzas.

2) Segunda suplicacion qne fizo Pero Guillen de Sebilla al Señor D^n^ Alonso Carrillo, Arzobispo de Toledo, por que de la primera non obo aquel efecto que della esperaba.

Las sombras impiden Leandro ser visto
alli do nabegan las ondas marinas.

Ms. 4114, fol. 24-48 r. (Prol., f. 23-27 v° ; metros, -end). 82 st. and *fin*.

3) Obra compuesta y ordenada por Pero Guillen de Sebilla, Contador del muy magnifico Señor D^n^ Alonso Carrillo, Arzo-

1. The superscriptions of the compositions contained in X[2] are taken from Ticknor-Julius II, 717 ; for the first lines I am indebted to Mr. A. Wittstein. An edition of the poems of Pero Guillen, by the author of this article, is in preparation.

bispo de Toledo, primado de las Españas. Chanciller mayor de Castilla, dirigida y definida á su Señoria.

Amonestación (1 stanza):
Oyd maravillas del siglo presente.

Comienza la obra y limita el tiempo:

Ya Febo escalienta los vultos humanos
Con el mismo fuego que puso Feton.

Ms. 4114, fol. 49-116 r. (Introduccion, f. 49-56 v. siguense los metros -end). 229 st. and *cabo*.

4) Primera Capitulacion que fizo Guillen al Sr. D^n^ Alfonso Carrillo, Arzobispo de Toledo.

Al tiempo que Apolo en fuerza crescia
Do fiere con rayos el templo de Baco.

Ms. 4114. fol. 117-135 r. (Prol. 117-120; siguense los metros que fizo Pero Guillen, -end). 57 st. and *fin*. This is the same composition as no. 1 of Ms. 3742 which bears the title: Suplicacion que hordenó Pedro Guillen al Sr. Arzobispo de Toledo. Cf. Gallardo, Ensayo III, col. 146-147, and no. 2435. This piece is also found in X^2, fol. 74 v° [1].

5) Obra de Pero Guillen demandando consejo a un su amigo sobre su vida.

Ante que la luz se apague
pues queda poco pavilo

Ms. 4114, fol. 136-152 v°. (Prol., siguense los metros, -end). 25 st.

6) Metros de Pedro Guillen sobre los doce estados que son en el mundo.

A ti que persigues por tu voluntad
ome criado del limo terrestre...

1. In the list given by Ticknor-Julius. II, 717, this piece is omitted.

Ms. 4114, fol 154-167. 47 st. inclusive of *fin*. The same is no. 2 of ms. 3642, where the rubric reads : Siguese otro discurso que fiso el dicho Pero Guillen a aquel que sygue su voluntad en qualquier de los doce estados del mundo, e faltan sus glosas quel los fiso [1]. Also in X², fol. 79, with the rubric : Dezir de los doce estados que olvidan el servicio de Dios.

7) Atrabesose Pero Guillen a responder [a Juan Poeta].

Mas teneis a mi entender
del saber que codiciarlo.

Ms. 4114, fol. 296-297 r. Printed Paz y M., G. M. II. 138.

8) Coplas que fizo Pero Guillen en persona de Diego Arias a las que le fizo Gomez Manrrique que comienza : de los mas el mas perfecto, de los buenos el mejor, que estan antes de estas. (See G. M. II, 68.)

O soberano intelecto
de las cabsas cabsador.

Ms. 4114, fol. 319-331 r. 45 st. inclusive of *fin* [2]. Also in X², fol. 8, with the following rubric : Respuesta en metro a una carta que Gomez Manrique envio a Diego Arias, contador mayor del rey, la qual ordenosele de hazer al gran servicio de dicho señor Diego Arias.

9) Pregunta de Pero Guillen a Gomez Manrrique.

Nabegando los extremos
en bajeles voluntarios.

1. Ticknor-Julius, II, 715 enumerates as separate compositions the sections of this poem entitled respectively *Los diez mandamientos* and *Los siete pecados mortales*.

2. Three more stanzas, which stood before the one beginning : Pues no son en si perfectas, are lost.

Ms. 4114, fol. 332 r.; G. M. I, 146.

10) Otras de Pero Guillen.

Quando a orza va el nabio.

Ms. 4114, fol. 336-8. 9 st.

11) Pero Guillen a Gomez Manrique sobre la necesidad de la casa (caza ?).

Pues queste mar de Levante
non tiene seguros puertos

Ms. 4114, fol. 339. 3 st.

12) Obras del dicho Pero Guillen a un gentil ombre anciano fidalgo que estando absente de su noble muger non podria dormir noche sin presa tanto que ya perdia todos los fuegos por falta.

Como quier quel gavilan
non duerma noche sin presa

Ms. 4114, fol. 340. 3 st.

13) Pregunta que fizo Pero Guillen a un maestro en teologia.

Si el comienço de la cosa
es mayor que su meytad.

G. M. II, 128.

14) Respuesta de Pero Guillen [a Gomez Manrique].

Yo que siempre reproue
lo que fengido syntiese

G. M. I, 129.

15) Continuacion de el Poema de Juan de Mena que comienza : Canta tu, Christiana Musa. Desde aqui acabo esta obra Pero Guillen, por fallescimiento de Juan de Mena, e por que el titulo de la Ira non hera concluso, fiso en el lo que se sigue.

Prosigue la Rason contra la Ira.

Tu te fuyes y deviegas
la paciencia y mansedumbre...

Ms. 3742, no. 3. 67 st. with *fin* and a *conclusion* of 2 st.

16) Coplas en respuesta de Quando Rroma conquistaua.

Es envidia mucho brava.

X² fol. 6 v. Cf. G. M. II p. 360. 17 st.

17) Los salmos penitenciales.

Señor, oye mis gemidos
e rogarias...

X², fol. 44; Canc. Castañeda, fol. 405. Printed, e. g. Canc. Gen. I, no. 29; Antología III, p. 135.

18) Decir sobre la muerte de Don Alvaro de Luna.

Como los tiempos contrarjos.

X², fol. 55. Cf. Ríos, Historia VI, 185 (with extracts); and Antología VI, p. CLIII.

19) Decir a un amigo lisconjero que sus ofertas eran muchas e nyngunas sus obras.

Señor mio quien se ofreçe

X², fol. 56 v.

20) Decir que fiso quando se desposo, en que contiende el seso con el corazon.

Coraçon, moryr moryr.

X², fol. 57 v.

21) Decir que fizo sobre el amor en las salinas de Atençia, en un valle que disen el Val de parayso.

A la ora que Tarquyno

X², fol. 59. Cf. Antologia VI, p. CLVIII.

22) Decir que fizo Pero Guyllen al dia del Juyzio.

Temed, pecadores, el dia aplazado

X², fol. 63 v.

23) Decir que fizo Pero Guyllen contra pobreza, cuyo efeto e calidad a el en tanto grado como otro, el causador lo ha conocido.

Maguer que Saturno my suerte guerrea.

X², fol. 64 v.

24) Decir que fizo al rey nuestro Señor luego que rreyno e fizo paces con Aragon e Navarra.

Ya que se cuñasa (*sic*) [1] la furya de Mares

X², fol. 65 v. Cf. Antología VI, p. CLVIII.

25) Respuesta suya [a Lope d'Estuñiga] por que se loó de mucho amador.

Tu a quyen comedimyentos

X², fol. 66. Cf. Vera é Isla, p. 117.

26) Decir sobre el amor.

Venyd, amadores, vereys maravilla

X², fol. 66 v. Cf. Antología ibid.

27) Cancion que empieza :

« Doled vos de mis dolores ».

X², fol. 73.

27) Dezir que fizo a una dama carytativa que nunca dijo a ninguno « ayude vos Dios ».

Pues perdida la verguença

X², fol 73 v.

29) Dezir sobre los milagros del calabozo.

Porque de nuestra memorya

X², fol, 77.

H. R. LANG.

1. Read : *amansa*.

SAN PEDRO DE CARDEÑA

(RESTOS Y MEMORIAS DEL ANTIGUO MONASTERIO)

Como á diez kilometros al oriente de la ciudad de Burgos está la comarca que hubo de llamarse « Caradigna » en tiempo remoto, y despues « Cardenia », « Cardegna » y « Cardeña », á juzgar por los nombres de vários lugares, no muy apartados unos de otros, que tuvieron y conservan todavía la denominación común : Cardeñadijo [1], Cardeña-Jimeno [2], Cardeña la Alta, Cardeñuela de Rio Pico [3], Cardeñuela de Valdezalamio.

En esa extensión de terreno llano, pedregoso y frio, se abre á modo de grieta un ancho valle más fértil donde, en fecha ignorada, se fundó el monasterio de San Pedro de Cardeña.

Los cronistas de la Orden de San Benito en España hacen remontar al siglo VI los orígenes de la Casa de Cardeña, enlazándolos con una de tantas leyendas venatorias que han servido á la fantasía para iluminar los comienzos oscuros de análogas fundaciones. Pero la novela del Infante Teodorico en que apoyan la tradición genealógica de Cardeña no resiste el análixis de la crítica. El mismo Fr. Prudencio de Sandoval y el P. Florez han hecho ver la inconsistencia del relato, y de éste pudiera quedar,

---

1. En documentos del siglo X aparece con el nombre de « Cardenia de Atilio ». (Cf. Berganza, *Antigüedades de España*, II, Apénd., XXXVI y LXIX.)

2. « Cardenia de Scemeno Piscatore », « Cardegna Ximeno Piscatore », ó Cardenia Scemeno », en docms. de los años 971 y 972. (Cf. Berganza, II, Apénd., LXVI y LXIX.)

3. « Cardennuela. » (Cf. Berganza, II, Apénd. CXV y CLXIX.)

á lo sumo, la edificación del monasterio en fecha desconocida por una señora que se llamó doña Sancha, y que fué enterrada allí, como también un hijo suyo llamado Teodorico.

Aparte de esto, la existencia de la fundación monástica á principios del siglo IX era un hecho indudable y comprobado para quienes tenían por seguro que en la Era de 872 fueron sacrificados allí barbaramente en un solo día por el fanatismo musulman doscientos monjes que, con su abad Esteban, poblaban aquel claustro. Mas la expresada fecha es inadmisible, como adelante veremos, y aquel dato erróneo les llevó á decir que el rey de Asturias Alfonso III reedificó en el año de 899 el monasterio de Cardeña, arruinado por los moros sesenta y cinco años antes; pues no acertaban á interpretar de otra manera esta cláusula de los *Anales Compostelanos* : « Era DCCCCXXXVII. Fuit Cardeña populata. »

Ya en el siglo XIV el anónimo autor de unas *Memorias antiguas de Cardeña*, que publicó Berganza, había escrito, glosando y traduciendo en lengua vulgar la noticia de los *Anales* : « Era DCCCCXXXVII fué poblado el Monesterio de Cardeña por el Rey D. Alfons de Leon. » Los *Anales*, sin embargo, no hacen mención alguna del Monasterio, y más que á él parecen referirse al territorio de Cardeña. El « Fuit Cardeña populata » de los *Anales Compostelanos* equivale, sin duda, á estotra cláusula de los *Anales Complutenses* : « Sub Era DCCCCXX. Populavit Didacus Comes Burgos et Ovirna. » Y nadie tendrá por cosa lícita entender que el Conde pobló monasterios en Ubierna y en Burgos.

Esto no excluye el que pudiera coincidir la repoblación del territorio con la del abandonado monasterio, si existía antes como lo hacen sospechar algunos restos arquitectónicos que examinaremos en otra parte de este artículo.

En 931 confirmaba Alfonso IV un privilegio que Alfonso el Magno había concedido á la casa monacal señalándole por hacienda y límites jurisdiccionales el lugar de Villafria con sus

términos hasta el río Arlanzón [1]. Se ignora la data del privilegio confirmado; pero cabe sospechar que Alfonso III lo otorgaría en 899 cuando repobló la comarca y para favorecer al Monasterio como núcleo de población, según costumbre de entonces. Las reliquias de un santo, aun más que los fueros y cartas-pueblas, fueron en aquellos días de gran fervor religioso medio eficaz de atraer familias á tierras abandonadas al furor de los invasores. En el monasterio de Cardeña se veneraban reliquias de San Pedro y San Pablo, San Juan Evangelista, San Vicente y Santa Eufemia, según consta por escrituras de la primera mitad del siglo x [2]. La devoción de los fieles á esos tesoros de la fé cristiana, su admiración á la vida austera que allí hacían los monjes congregados bajo la Regla de San Benito, muéstranse en el texto de multitud de donaciones que siguieron inmediatamente á la del rey Alfonso el Magno. La más antigua entre todas es una que el conde Gonzalo Telliz y su esposa doña Flámula hicieron al cenobio de San Pedro y San Pablo, á su abad Damian y á los monjes, en 24 de setiembre de 902 [3], tres años despues que el Rey de Asturias pobló á Cardeña.

Los testimonios escritos no permiten remontar á épocas anteriores la existencia de este Monasterio.

Saqueado y destruido, á mediados del siglo x, por los musulmanes que llegaron hasta allí en una de sus incursiones por tierra de Castilla, fué reedificado por el conde Garci-Fernandez, y alcanzó depues fama universal con el recuerdo del Cid Campeador.

De los cláustros de Cardeña — si ha de creerse al juglar del *Mio Cid* — salió al destierro el más famoso Castellano, dejando la mujer y las hijas encomendadas al Abad; en jornadas lúgubres

1. Berganza, I, 197.
2. Cf. Yepes, *Coronica general de la Orden de San Benito*, I, 92; Berganza, II, Apénd., XV, XVI, etc.
3. Berganza, II, Apénd., VIII.

trajeron un día desde Valencia el cadáver de su conquistador para darle honrada supultura en la iglesia de San Pedro, según nos lo dice el anónimo contemporáneo, autor de la *Gesta Roderici Campidocti* [1].

¿ No quedan hoy de aquel cláustro y de su iglesia restos dignos de estudio y de ser conservados por la nación entre sus reliquias históricas ? ¿ Es verdad, como aseguran los más recientes esploradores de Cardeña, que de la vieja fábrica nada está en pie y sólo han llegado á nuestros días algunos dislocados miembros arquitectónicos ?

Para cerciorarme de lo que hubiese de verdad en esto, y practicar indagaciones encaminadas á poner en claro la fecha de matanza de los doscientos monjes, hice una excursión en julio de 1905 á San Pedro de Cardeña. Este artículo, tiene por objeto únicamente exponer mis observaciones acerca del mencionado hecho histórico, y ofrecer al estudio de los profesionales de la arqueología algunos descubrimientos que juzgo de importancia.

*
* *

Al presentarse á nuestros ojos el actual edificio de Cardeña, se

1. Cuandó el P. Maestro Berganza registró los archivos de Cardeña, no halló escritura de ningún genero referente al Cid. Se cree que serían enviadas al embajador don Diego Hurtado de Mendoza, para promover la canonización de Rodrigo de Vivar por encargo de Felipe II. (*Antigüedades de España*, I, 132, 148, 149).

La única prueba documental que existe de haberse hallado el Cid en el monasterio de Cardeña, se guarda hoy en el Archivo Histórico Nacional. Es la escritura de donación de la heredad de Peñacova que el Cid, con su mujer doña Jimena, otorgó en el año de 1076 al monasterio de San Sebastian de Carazo, y rubricó ante el rey Alfonso de León y los nobles del reino, en el cláustro de San Pedro de Cardeña : « Et omnes hic subter notati, in presentia Adefonsi regis legionensis, roboraberunt sub arcis monasterii quem vocitant Karadigna. » (Publicaron este doc., Berganza, II, 442 y Férotin, *Recueil des chartes de l'abbaye de Silos*.)

desvaneció como un fantasma la visión de aquel viejo monasterio que habíamos columbrado en las lejanías de la Historia, y envuelto por los albores de la leyenda con sus poéticos encantos.

No aparecen allí, ni el sombrio cenobio á cuya puerta, antes de ser de día, llamaron el Cid y sus caballeros, saliendo á recibirles golpe de monjes con luminarias, ni la iglesia en donde oyeron misa de maitines poco antes de salir al destierro... Una iglesia del siglo XV unida á vasto edificio conventual, más reciente aun, es cuanto se ofrece á la vista del que llega hoy ante aquel monasterio venerable (*lám. IVª.*)

El plano de la fábrica moderna y las memorias de la antigua, nos han servido eficazmente para orientarnos en nuestras exploraciones, y han de valernos ahora para reseñarlas.

La iglesia anterior á la actual era muy antigua y estaba ruinosa en 1447 cuando el abad don Pedro del Burgo mandó derribarla para construir en el mismo emplazamiento la que hoy existe, como asegura el P. Berganza que registró cuidadosamente el archivo de Cardeña [1].

El cláustro principal del Monasterio hallase hoy al costado de la iglesia (*v. el Plano,*) como lo estuvo antiguamente siguiendo el plan común de las construcciones benedictinas.

Nos consta desde el siglo XIII que la tradición señalaba el viejo cláustro como lugar de enterramiento de los monjes sacrificados allí en un solo día por los musulmanes, y el sagrado lugar era tenido, sin duda, en gran veneración por los fieles, á lo que se deduce de estas palabras de la *Crónica general* del Rey Sabio : « Et de aquella uegada fué astragado el Monesterio de Sant Pedro de Cardenna, et mataron y trezientos monges en un dia ; et yazen todos soterrados en la claustra, et faz Dios por ellos muchos miraglos » [2].

Enrique IV en albalá de 10 de enero de 1473, recuerda la

1. *Antigüedades de España*, I, 455 y II, 225 á 227.
2. Ms. escurialense *Y-i-2*, fol. 81 vº.

historia de este Monasterio y dice : « ... e puso en él docientos religiosos que sirviessen a Dios, e vn dia de San Justo y Pastor, el Rey Zepha vino poderosamente con sus moros sobre el dicho Monasterio, e entraronlo, e robaron quanto en él fallaron, e degollaron todos los monges que en él estaban : los quales fueron sepultados en el Claustro del dicho Monasterio : y por ellos en cada vn año faze nuestro Señor miraglo. que en el dia que ellos fueron degollados amanece el suelo de la Claustra donde fueron sepultados, de color de sangre [1]. »

Muestras de la constante veneración en que se tuvo el *Cláustro de los Mártires*, fueron las visitas que hicieron al mismo algunos reyes, como Isabel la Católica en 1496 [2] y Felipe II en 1592 [3].

Todo ello induce á creer que esa parte del edificio debió de ser mirada como una reliquia desde tiempo inmemorial, y atendida su conservación con preferentes cuidados.

No bastaron estos, con todo, á defender el cláustro en su integridad contra la acción destructora de los siglos; pues ya en el XIV, el abad don Juan III de Mecerreyes mandó fabricar dos paños del cláustro [4], y en la siguiente centuria otro abad, don Fernando de Belorado, trató de construirlos todos de paredes de mamposteria, y los techos de vigas labradas y pintadas según se estilaba en aquel tiempo, y sobre tres de los corredores hizo sobreclaustro [5]. Poco tiempo despues, el abad don Juan VI Fernandez (1448-1457) creyó preciso reparar las galerias del S. y del E. [6].

Se ignora cuál de las galerías quedó entonces sin sobreclaustro, y por qué razón; pero no es caprichoso suponer que fuese la del S. y por respetos á la santidad del lugar.

1. *Arch. municipal de Burgos*, I-P-385c. Publicó este documento Berganza *Antigüedades*, II, 234-248.
2. Berganza, *ibid.*, pag. 269.
3. Id., *ibid.*, 323.
4. Id., *ibid.*, 209.
5. Id., *ibid.*, 222.
6. Id., *ibid.*, 229.

Bien porque el resto del cláustro hubiese ya perdido en sucesivas renovaciones todo el carácter de venerable antigüedad que aun conservaba en buena parte la galeria de que hablamos, ó por estar empotrada en el muro de ésta la lápida commemorativa del degüello de los monjes, á la galeria del S. atribuía exclusivamente la tradición en el siglo XV el enterramiento de los mártires de Cardeña : « Los quales dichos dozientos monges estan todos sepultados en la claustra más cercana a la yglesia del dicho monesterio, donde esta vna piedra de letras góticas en que se declara esta destrucion, e fue fecha esta destrucion en el dicho año de la encarnacion de nro. Señor Xpo. de ochocientos y treynta y quatro, miercoles, dia de Santo Justo y Pastor » [1].

En el siglo XVI, cuando se habla del *Cláustro de los Mártires*, se alude tan solo á esta porción de la galeria claustral. Así resulta de los interrogatorios para el proceso de beatificación, y de las noticias que Fr. Prudencio de Sandoval incluye, al tratar del monasterio de Cardeña, en su Cronica de las fundaciones benedictinas. Por ambos testimonios sabemos que la inscripción commemorativa del martirio ocupaba dos piedras de dimensiones diferentes ; que en los muros del Cláustro estaban abiertas cruces y señales como de consagración, y que entorno de ellos había pintados en tabla, « muchos moros que con su cuchillo iban degollando á los santos monges », y este letrero, ilegible ya en varios puntos : *Venite ad judicivm omnes. In ista parte clavstri svnt dvcenti monachi hvivs cœnobii, qui mortem svstinvervnt pro Fide D. N. Salvatoris et Redemptoris Jesv Christi, et decollati fvervnt... Feria qvarta.... salvs....A.... Eia milites Christi... Semper vivet... si monachvs cor vestrvm et ossa vestra vt herba germinabvnt* [2].

1. *Cronica del famoso cauallero Cid Ruy Diez* (Burgos, 1512), fol. 114ª.

2. Cf. Sandoval, *Parte primera de las fundaciones de los monasterios del glorioso Padre san Benito* (Madrid, 1601), fol. 38 ; Baronio, *Annales* (Paris, 1868), t. XIV, apud anno 834 ; Berganza, *Antigüedades*, I, 150 y 152.

Cuando Clemente VIII autorizó por Breve de 11 de enero de 1603 la renovación del culto tradicional á los Mártires de Cardeña, el abad de este monasterio, don Gaspar de Medina, dispuso dedicar una capilla á los Santos Mártires, en el mismo lugar donde, según la ya modificada tradición, habian recibido sepultura sus cuerpos; pero evitando, que al rendir este culto á su memoria se pisase en la tierra sagrada [1].

El deseo piadoso fué realizable facilmente merced á la circunstancia de estar pared por medio el *Claustro de los Mártires* y la iglesia, y al desnivel que existe entre el piso de la una y el del otro. Bastaba, pues, con añadir un brazo á la iglesia, prolongándola por esa parte sobre el Cláustro, y así se hizo (*num° 2 del Plano*).

Para apoyar el pavimento de la capilla nueva se construyó una bóveda de ladrillo, como de metro y medio de altura, que cruza el Cláustro y divide su longitud en dos secciones, quedando estas completamente cerradas, pues los vanos de la arquería fueron tapiados á piedra y lodo con una pared exterior, así como otros arcos ojivales de la Sala Capitular que forman hoy el costado de la galeria por el E. [2]. En adelante sólo se podría bajar al sagrado recinto por dos puertas que hicieron en la Capilla de los Mártires, una en cada tabique lateral; pues la puerta que antes servia para comunicar la iglesia con el cláustro, se utilizó para ingreso de la nueva capilla [3], y otra portezuela de arco conopial que aun existe en la pared medianera (*num. 5 del Plano*) quedó cegada desde entonces.

1. Berganza, I, 162, 163. Ya en el siglo precedente, Esteban de Garibay (*Los XL libros del compendio historial*... lib. IX, cap. XIX) dice del lugar que entonces se creía enterramiento de los Mártires: « y á causa y reuerencia y deuoción suya, no pasan por alli por no pisar aquella tierra, sepultura de tantos santos martyres. »

2. Berganza, I, 162-163.

3. La puerta de la Capilla de los Mártires á que nos referimos en el texto, aparece hoy debajo de otra de muy mal gusto, que se hizo en 1738, segun dice una inscripción puesta en el dintel.

En la segunda mitad del siglo XVII amenazaban ruina las tres alas restantes del cláustro, y fueron objeto de una total renovación, levantándose de cimientos, y de piedra de silleria, sus muros y corredores [1]. Para completar el patio, el abad don Juan de Valcazar (1669) trató de hacer un corredor paralelo y contiguo al de los Mártires dejando á éste, aislado como estaba, entre la nueva galeria y la iglesia; pero la obra no pasó de los comienzos y permanece en tal estado.

El mismo Abad, « por cuanto se cerró la puera que salía de la Iglesia al Cláustro cuando se hizo la Capilla de los Santos Mártires y no se podía salir á andar la proceción por él, determinó abrir la puerta por donde se sale hoy día para andar la procesión. Esta determinación fué muy notada por causa de haber cortado parte del cláustro en donde estaban enterrados los Santos Mártires [2]. »

A principios del siglo XVIII. el P. Berganza entró en el *Cláustro de los Mártires* para « notar con cuidado las inscripciones de las piedras y tablas, y juntamente las efigies que representan el Martirio » [3] : y á esto se concretaron sus observaciones, por las cuales sabemos que el cláustro, en lo tocante á la lápida y á las pinturas, permanecía de igual modo que en el siglo XVI. De la lápida, dice : « La piedra de arriba, que es la mayor, tiene de largo tres quartas; la de abaxo tiene lo mismo, menos quatro dedos, y cada vna no llega á tener quarta. Estan encaxadas en la pared del mismo paño del Cláustro, y vn estado del suelo, donde fueron sepultados los Santos Cuerpos. La inscripcion tiene estas palabras de letra gotica bien clara, aunque de poco fondo:

1. Berganza, II, 344, 347. En nuestros días, un sr. Arzobispo de Burgos derribó parte de esa obra para aprovechar los materiales en la construcción del Seminario de San Jeronimo. No hay muchas canteras ciertamente que den labrados los sillares, ni tampoco hay, por fortuna, muchos arzobispos á quienes se ocurran tan peregrinas invenciones.

2. Berganza, II, 347, 348.

3. *Antigüedades*, I, 142.

Era DCCC. LXXII. IIII. F. VIII. *Idus Ag. Adlisa est Karadigna et interfecti sunt ibi per Regem Zepham* CC. *Monachi de grege Domini, in die* SS. *Martyrum Iusti et Pastoris* [1].»

En cuanto á lo demás que llamó la atención del P. Berganza en su visita, trasladaremos aquí tambien sus palabras : « Al tiempo de la reedificación del Monasterio parece que consagraron el paño del claustro por respeto de ser sepulcro de tantos Cuerpos Santos, y por señal estamparon dos cruces y cerca de ellas vnas llaves en las paredes extremas del dicho claustro [2]. En la circunferencia, cerca del techo están clavadas vnas tablas de media vara en ancho, en donde dibuxaron el retrato del Martyrio. Son ya muy pocas las efigies que se divisan, por aver saltado los colores. Más abaxo de estas tablas, ay otras escritas de color azul en campo blanco. Las letras que han quedado son muy pocas, asi por aver saltado el color de vnas, como por aver fabricado en medio del dicho paño de Claustro la Capilla que dedicaron a los mismos Santos. » A continuación transcribe la leyenda *Venite ad judicium omnes*, etc., que hemos copiado arriba, y concluye de este modo : « Las letras que estan en estas tablas son góticas y grandes [3]. »

Despues del P. Berganza, no parece que entró en el *Cláustro de los Mártires* ninguno de los viajeros, historiadores ó arequeólogos que visitaron el monasterio de Cardeña ; pues unos se conformaron con repetir lo dicho por el autor de las *Antigüedades de España*, y otros confiesan que no habiendoles permitido romper la clausura, sólo pudieron asomarse á unos ventanillos que hay

1. *Antigüedades*, I, 134.

2. A pesar de lo que dice Berganza, cuando él visitó el *Cláustro de los Mártires*, una, por los menos, de las paredes extremas, había desaparecido al hacer en el siglo XVII la escalera que pone en comunicación el templo con los corredores claustrales. La otra pared que le limitaba por el E., tampoco existe ahora, y fué derribada para prolongar la clausura hasta los arcos, hoy ciegos, de la Sala capitular. Sin duda por esto, no he logrado ver las señales á que aluden Sandoval y Berganza.

3. *Antigüedades*, I, 135.

en las puertas laterales de la capilla [1], desde donde, en verdad, poco se alcanza á ver entre la densa oscuridad de adentro.

A la porción del *Cláustro de los Mártires* que ocupa la capilla, corresponden tres arcos destruidos al fabricar esta; pero subsisten las columnas, y en los flancos del altar asoman, casi á flor del suelo, cuatro capiteles. Tres de ellos (*láms nos V* y *VI*) llaman enseguida la atención por su apariencia clásica, é invitan á pensar en el cláustro del monasterio primitivo, alimentando la esperanza de precioso hallazgo.

Mediante especial autorización del señor Arzobispo de Burgos, se nos facilitó el ingreso en la cripta á la que descendimos por una escala y alumbrados con luz de magnesio.

La galeria del *Cláustro de los Mártires*, tal como hoy se conserva, tiene de largo 23 m. y de ancho 3, 33. (*V. nº 1 del Plano.*)

Sobre un zócalo de muy poca altura corre la arqueria cuyos vanos miden 2'34 × 1'26. Consta de once arcos de medio punto, apeados en columnas, de fuste cilindrico y de una sola pieza, con capiteles de várias formas, y basas en figura de pirámide cuadrangular truncada, con las superficies laterales cóncavas y chaflanadas por sus aristas.

Adornan las enjutas de los arcos florones diversos, y un medallon en que aparecen dos palomas afrontadas, con el pico vuelto hacia la cola.

Todas la apariencias son de que la galeria tuvo techumbre de madera. Las tablas con pinturas y letreros, descritas por Sandoval y Berganza, han desaparecido.

En la sección del Cláustro que está al lado derecho de la Capilla (*lám. nº VII*) permanece aun la famosa lápida de que hablaremos despues. En la sección del lado izquierdo (*lám. nº VIII*) hay un pozo, manantial de la fuente que corre en el patio (*v. el*

1. Cf. Madoz, *Diccionario geográfico-histórico-estadístico de España y Ultramar*; Amador de los Rios, *España, sus monumentos y artes*, etc. *Burgos* (Barcelona, 1888), pags 829-830.

nº 3 del Plano), la *Fuente de los Mártires*, á que Arias Montano dedicó una poesía latina muy hermosa.

Dos clases de piedra contrastan en la arqueria : negruzca la de todos los capiteles de gusto greco-romano y sus fustes respectivos, la de alguna de las basas y muchas dovelas. Las dovelas y basas restantes son de piedra muy blanca, así como los florones de las enjutas, los capiteles adornados con cardinas y los respectivos fustes. El color diferente de la piedra marca, sin duda, la vária antigüedad de la obra.

Ya hemos dicho que en el siglo XV el abad don Juan VI renovó la galeria del cláustro llamada *Cláustro de los Mártires*, y ésta restauración no sólo aparece comprobada allí por la mezcla de materiales distintos, sino porque los ornatos más modernos coinciden con el gusto de la época y estan siempre ejecutados en piedra blanca.

Para convencerse basta observar aquellos capiteles cubiertos de hojas de cardo trepadas y sueltas, y los bien modelados florones que adornan las enjutas de la arqueria, sustituyendo probablemente á otros de flora estilizada, si la restauración se hizo con algún respeto al plan y formas anteriores, como así parece á juzgar por las basas que se labraron de nuevo, ajustándose al patron de las antiguas muy semejantes á las del *martyrium* de la iglesia de San Avito que erigió Childeberto en Orléans.

Aparte de esas obras realizadas durante el siglo XV en el *Cláustro de los Mártires*, no tenemos noticia ni medio de averiguar si anteriormente se hicieron otros reparos en la fábrica. Los elementos arquitectónicos de fecha más remota que aparecen allí, son las basas de ciertas columnas, según queda indicado, y capiteles muy semejantes á algunos de los capiteles visigodos del Hospital de Santa Cruz, la iglesia de San Roman, y la ermita del Cristo de la Luz, en Toledo.

Son los del cláustro de Cardeña tosca imitación de los capiteles corintios. Cubren su tambor una ó dos series de hojas de magnólia, de entre las cuales surgen los caulículos, ó vástagos que se

arrollan á manera de volutas. El ábaco, de planta recortada y angulosa, tiene en cada frente el característico floron, y por coronamiento un gran cimacio cuadrangular, reducción del entablamento clásico, con labores bizantinas á veces. Siguiendo la tradición greco-romana, el astrágalo de estas columnas forma pieza con el fuste, y no con el capitel según acontece en el arte románico.

En una palabra; á nuestro parecer, los miembros arquitectónicos que acabamos de reseñar pertenecieron al primitivo cláustro de Cardeña y se remontan, cuando ménos, á la fecha en que Alfonso el Magno repobló la comarca.

Casi enfrente del medallon de las palomas (*lám. nº VII*), en la pared contigua al templo (*v. el nº 4 del Plano*), está la discutida lápida que se compone de dos piedras de tamaño desigual [1] empotradas, una sobre otra, en el muro, y escritas con caracteres monacales rehundidos (*lám. nº IX.*)

Fr. Prudencio de Sandoval y el P. Berganza pensaron que esa inscripción había sido puesta en el cláustro, para conmemorar el martirio de los doscientos monjes, á raiz del suceso; esto es, en el siglo IX, según ambos ilustres investigadores de nuestras antigüedades[2]. Sin embargo, no estan de acuerdo en la data precisa. Al reducir la Era de 872 años, expresada en el epígrafe, al correspondiente año de Cristo de 834, había notado Esteban de Garibay que en tal fecha el 6 de agosto no cayó en miercoles, y por lo mismo no se pudo celebrar la fiesta de los Santos mártires Justo y Pastor en ese dia de la semana, como allí se dice [3]. Para resolver la dificultad, no tuvo reparo el P. Mtro. Ber-

1. Mide la piedra que está colocada en la parte superior 56×14 cms. y la otra 47×14.

2. Cf. *Parte primera de las fundaciones de San Benito*... fol. 38 r. y *Antigüedades de España*, I, 134.

3. *Los XL libros del Compendio historial*, lib. IX, cap. XIX.

ganza en interpretar arbitrariamente que donde dice Era la inscripción debe entenderse Año [1].

Emilio Hübner que en las *Inscriptiones Hispaniae christianae* publicó el texto de la de Cardeña, según la transcripción de Ambrosio de Morales, aparta esa inscripción desde luego entre las falsas ó sospechosas, aunque sin apoyar su juicio en argumentos de ninguna especie [2]; pero considerando, de seguro, la falta de correspondencia que se advierte entre la Era y el día del mes y de la semana, incongruencia del todo inadmisible en un documento coetáneo.

Quizas Hübner tuvo asimismo presente el hecho de no haber existido ningún rey moro Zepha, como en la inscripción se llama al que dió muerte á los doscientos monjes.

La palabra *zepha*, que los cronistas latinos escriben ordinariamente *ceipha* ó *azeipha*, es término árabe equivalente á expedición de verano, y de ahí toma nombre el ejército que la realiza. El autor del epígrafe ha cometido, pues, la torpeza de confundir un nombre común con un nombre propio [3].

Nuestros cronistas del siglo x y de principios del xii (Sampiro y el Silense) cuando hablan de ejércitos musulmanes y de su entrada en los reinos cristianos, usan de la palabra árabe *cepha*, « azeipha », en su propio sentido de ejército, sin glosa ni explicación alguna muchas veces (« Ex azeipha grandi, quae properabat ad Castellam », « Alia azeipha venit », etc.); por donde se

1. *Antigüedades*, I, 136 y sigts.
2. *Inscrjp. Hisp. christ.* (Berlin, 1871), pag. 105
3. Cf. Dozy, *Recherches*, I, 166-170. Ya el P. Berganza habia hecho notar que Herbelot en su *Biblioteca Oriental*, entre los nombres propios de capitanes de los califas y otros famosos personajes, no menciona á ninguno que se llame *Zepha*, *Azepha* ó *Azeipha*, y que este no es nombre propio sinó voz arábiga que significa ejército y con tal significación la emplearon Sampiro y el Silense (*Antigüedades*, I, pags. 138-139, 231-233).

Es verdaderamente extraño que persuadido de esto Berganza, incurriese todavía en la obcecación de creer que la lápida del Cláustro era coetánea del suceso que recuerda.

vé que el significado de esa expresión era generalmente conocido de los castellanos letrados de la época, como observó muy bien el P. Tailhan [1].

En la primera mitad del siglo XIII ya no ocurre esto. Don Lucas de Tuy desconoce el valor del vocablo, interpreta mal á Sampiro, y por eso nos habla de un capitán moro llamado *Aceipha*, en el reinado de Ramiro II [2], cayendo así en error análogo al del epígrafe conmemorativo de la matanza de los monjes.

Es indudable, pues, que el autor de este epígrafe, hizo grabar su inscripción, donde se confunde *azeipha*, ejército, con *Zepha*, nombre de un rey moro, entre mediados del siglo XII y principios del XIII, más bien en la última fecha á juzgar por los caracteres epigráficos; si bien el texto procede de antiguos documentos escritos quizá en letra isidoriana, mal descifrados y hoy perdidos desgraciadamente.

La propia estructura de la inscripción revela su origen y corrobora nuestra hipótesis. Su texto es una de esas cláusulas breves de los cronicones, escritas en forma de anales, con la fecha al principio.

ERA : DCCC : LXX : II : IIII : F : UIII : ID : AG/
ADLISA EST : KARADIGNA ET : INTE/RFECTI
SVNT : IBI : P : REGE : ZEPH/AM : CC : MONA-
CHI : DE GRE/GE : DN̄I : INDIE : SCORUM : MR̄M
: IUSTI : ET : PASTORIS.

Si esto se hubiese escrito para conmemorar en el Monasterio la muerte de sus monjes, diria «... y fueron muertos *aqui*, « hic », por el rey Zepha ; mas no « ... y fueron muertos *alli*,

1. *Appendice sur les bibliothèques espagnoles du haut moyen âge*, apud *Nouveaux mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le moyen âge... Collection publiée par le P. Ch. Cahier* (Paris, 1791), tom. V, p. 311, nota 5.

2. *Chronicon Mundi*, apud *Hispania Illustrata* de Andrés, Scoto, tomo IV, pag. 83.

« ibi », como aparece en esa lápida, porque evidentemente reproduce un texto que se redactó lejos de Cardeña [1].

Todo viene á confirmar que el epígrafe se hizo en presencia de la copia viciada de un cronicón, y que el copista interpretó á su modo la palabra *aceipha*, y descifró malamente también la letra del original en cuanto á la fecha se refiere. De su error de lectura ó de copia al poner el hecho en la Era de 872, provienen las dificultades de no corresponderse el año de Cristo con el día de la semana, y de que en ese año ninguna expedición militar de los musulmanes penetró en Castilla.

Dozy y el P. Tailhan hicieron ingeniosas combinaciones con los numerales para indagar donde estuvo la equivocación y subsanarla sin caer en las dificultades expuestas. Dozy [2] propone el año de 934, y Tailhan [3] el de 835. Ambas fechas son inadmisibles, como veremos.

No he de emprender yo también el camino de analizar los defectos del copista al transcribir la Era equivocada. ¡ Quién sabe las causas ciertas de su error, ni cómo llegar á descubrirlas por medio de esas múltiples combinaciones, todas verosímiles, pero que en la verosimilitud contradictoria llevan el gérmen de la duda ! Bástenos conocer la existencia del yerro, para no aceptar sinó las indicaciones seguras, cuales son el mes y la memo-

1. Ambrosio de Morales, al copiar la inscripción del Cláustro de Cardeña en su *Crónica general*, suprimió el *ibi*, que sin duda le estorvaba (cf. la edic. de Madrid, 1791, tomo V, pp. 79-80). Algunos autores, después de Morales, transcriben la leyenda modificada de ese modo.

2. *Recherches*, I.

3. Propone leer así la inscripción : *Era DCCCLXXIII. VI. F. VIII. Idus Ag.*, en lugar de *Era DCCCLXXII. IIII. F.* etc. que es como esta escrito. Y añade : En la Era 873 (a. 835) el seis de agosto cayó en viernes. Sabido es que las cifras VI y III en escritura hispano-gótica se parecen hasta confundirse. El error consistiría, pues, simplemente en la aproximación de la última unidad de la Era á la cifra mal leida de la Feria. (*Appendice sur les bibliothèques espagnoles du haut moyen âge*, pag. 277, nota 6, y pag. 346. *Additions.*)

rable fiesta del día en que ocurrio la matanza de los monjes; es decir, sólo se sabe que acaeció este suceso el 6 de agosto, en la temporada veraniega, cuando el ejército musulmán solía hacer sus incursiones por los reinos cristianos.

Los documentos más antiguos que han llegado á nosotros con la noticia de la destrucción de Cardeña son la inscripción del Cláustro y la *Crónica general*, ambas del siglo XIII; pero cada una consigna el suceso en fecha distinta, y difieren también en cuanto al número de monjes sacrificados.

Tales divergencias sirven de fundamento á algunos autores (Sandoval, Argaiz, Berganza) para deducir que en dos ocasiones distintas fué arrasada Cardeña y muertos sus monjes por los musulmanes.

Ningún texto de los que nos han trasmitido ésta memoria hace mención de dos catástrofes; y hubiera sido caso muy singular y no para callado, el de la repetición del hecho y con circunstancias tan extraordinarias como parecidas.

Si la *Crónica general* eleva á trescientos el número de monjes, esa variante numérica, fácil de explicar, no hace imposible en manera alguna la unidad del hecho relatado. En cuanto á la lápida está patente que hubo error cronológico.

La *Crónica* pone el suceso en el siglo X, y añade que los monjes recibieron sepultura en el cláustro, y que el conde Garci-Fernandez reedificó el monasterio destruido por los moros [1].

Cierta Memoria « bien antigua » que vió Argaiz en el

1. « Al tiempo deste conde Garçia Fernandez, seyendo el fuera de la tierra en demanda de aquella su muger, ayuntose grant poder de moros et entraron por Castiella, et corrieron Burgos et toda la tierra, et robaron et astragaron quanto fallaron. Et de aquella uegada fue astragado el monesterio de Sant Pedro de Cardenna, et mataron y trezientos monges en un dia; et yazen todos soterrados en la claustra, et faz Dios por ellos muchos miraglos. Et este monesterio fizo despues commo de cabo el conde Garçi Fernandez, et tomol pora su sepultura. » (*Ms. escur. Y-i-2, fol. 81, v°.*)

archivo de Oña [1], y el llamado *Martirologio antiguo de Cardeña* [2], conservaron también esa tradición respetable, corroborada, aunque indirectamente, por una Escritura de los primeros años del siglo XI. El rey don Sancho el Mayor de Navarra dice, en la Escritura á que aludimos, que restauró en sus posesiones y en su disciplina el monasterio de Cardeña, así como los de Irache, Leire, San Millan, y otros que nombra, destruidos por los moros [3], y claro está que no había de referirse á una remota destrucción de tales monasterios.

Es, pues, necesario prescindir de toda fecha anterior al siglo X, si reconocemos á esa tradición el crédito debido, y aunque sea tan solo en la parte que toca al enterramiento de los monjes en

1. Según esa Memoria, dice Argaiz que Sancho Garcia, hijo del conde Garci-Fernandez « embió á Medina Celi ciertos Caualleros á Algalib Almançor, para rescatar el cuerpo de su padre, el qual sele traxeron, e le recibio con grandes llantos, e le embió á San Pedro de Cardeña á enterrar : el qual monasterio su padre auia reedificado de la destruycion que en él auian hecho los Moros, quando martirizaron los docientos Monges, que en vna claustra estan enterrados. » (*La Soledad laureada por San Benito y sus hijos...* tomo VI, pag. 317.)

2. Berganza, *Antigüedades*, I, 228. En la *Adición á la historia del Real Monasterio de San Pedro de Cardeña, que escrivió el P. Maestro Yepes*, ms. existente en la Bibl. Nac. de Paris, con el num. 321, se lee al fol. 295 vº : « En el Nicrológio de Cardeña que está enquadernado con el Martyrologio, en el mes de Agosto, se lee esta clausula : El Conde Garci Fernandez yace en el choro, en medio de los Reyes. Este Conde Garci-Fernandez refizo el Monasterio destructo de los moros. »

3. Tomada del Cartulario Magno de la Cámara de Comptos de Navarra, publicaron Sandoval, Moret, Llorente y otros, la Escritura de dotación de la Catédral de Pamplona y demarcación de su obispado por Sancho el Mayor en 1027. Refiere el Rey en esa Escritura la destrucción de la iglesia de Pamplona por los musulmanes, y dice que varios monasterios, entre ellos el de Cardeña, habían padecido la misma destrucción : « Similiter etiam monasterium Sancti Joannis Orioli, S. Salvatoris Leiorensis, S. Mariae Irascensis, S. Martini de Albelda, S. Emiliani de Vergegio, S. Salvatoris de Onia, S. Petri de Cardenia, quae per neglígenciam et saevi etiam persecutoris destructa fuerunt, suis possessionibus et regulis restauravi. »

el cláustro, ya que hasta la misma lápida al ser puesta allí, parece dar testimonio favorable al tradicional recuerdo.

Según se halla consignado éste en la *Crónica general*, fueron sepultados los monjes en « la cláustra » ; no tan sólo en la parte del mediodía como se creyó después, sin duda porque allí estaban la lápida conmemorativa y la Fuente de los Mártires, sinó en todo el cláustro ; y aun así se explicaría mejor que lo hizo el P. Berganza, el caso curioso de que al reedificar el ala del Norte en el siglo XVII, después de haber ahondado bastante para socavar los cimientos, « se descubrió gran cantidad de huesos por toda la zanja... y entre los huesos se hallaron hierros de lanzas, y algunas cabezas con señales de haber recibido graves heridas » [1].

Ahora bien ; en tiempos antiguos, los cementerios monacales estaban fuera del monasterio, á más de mil pasos de distancia. Después, los situaron ya dentro de sus cercas en un campo aislado ; pero hasta fines del siglo X no se introdujo la costumbre de que los monjes recibiesen sepultura en el cláustro y los abades en el Capítulo [2].

También Dozy piensa que el hecho ocurrió en el siglo X ; pero no puede admitirse que sucediera en 934, como él quiere. Todas las razones que aduce serían convincentes si, como ya objetó el P. Tailhan [3], una carta de donación de la condesa Munadona, fechada en el siguiente año, no mostrase á Cardeña en pie y con numerosa población monástica [4], lo cual hace

1. *Antigüedades*, I, 229 y II, 344.

2. Cf. Martene, *De antiquis monachorum ritibus* (Lugduni, 1690), tom. II, pags. 817 y sigts. ; y Cabrera, *Varia disciplina que ha observado la Iglesia española sobre el lugar de las sepulturas...*, apud *Pruebas de ser contrario á la práctica de todas las naciones y á la disciplina eclesiastica... enterrar los difuntos en las iglesias y los poblados, por Don Benito Bails* (Madrid, 1785).

3. *Appendice sur les bibliothèques espagnoles...*, pag. 277, nota 6.

4. « Placuit nobis atque convenit ut daremus... tibi patri nostro Adefonso abbati cum omni congerie qui sunt sub ditione tua et militant Deo in sancto cenobio », etc. (Cf. Berganza, *Antigüedades*, *Apendice*, XXIV.)

completamente inverosímil la destrucción total de Cardeña, « adlisa est Karadigna », y la muerte de sus doscientos religiosos en el año anterior.

Mucho importa asimismo que el abad en cuyo tiempo hayamos de fijar la matanza, se llame Esteban ; porque este nombre es el que ha conservado la Casa por tradición [1]. En la fecha de Dozy no se llamó Esteban el abad.

Del primer abad de Cardeña que tuvo ese nombre hay noticias desde el año 932 [2], y se sabe que cuando rigió el monasterio tenía éste doscientos monjes. Dos de ellos, Endura y Sebastian, nos lo declaran en notas de su mano puestas al principio y al fin de una copia de la Exposición de los Salmos por Casiodoro, que hicieron en el *scriptorium* de Cardeña, el año 949, por encargo del noble Munio y su esposa Gugina, copia donada por estos « al abad Esteban, benemerito pastor de doscientos monjes que viven en su compañia con regular observancia, en el monasterio de Cardeña » [3].

1. Hay autores que llaman Sancho al abad, fundándose en que le dan este nombre algunos breviarios y martirologios antiguos : *Sanctii, et Sociorum Martyrum*. Las abreviaturas latinas de los nombres Sancho y Esteban, pueden confundirse, é inducir á error.

En Cardeña, como decimos en el texto, siempre se le llamó Esteban. El *Chronicon de Cardeña* (*Esp. Sagr.*, tomo XXIII) dice : « Era de DCCCLXXII. Vino el Rey Acepha en Castiella, é andido por toda la tierra, e vino al Monesterió de Sant Peydro de Cardeña, e mato y docientos Monges que moraban y. Era Abad estonces D. Esteban. IV Feria, in die SS. Justi et Pastoris en el mes de Agosto. » El analista de Cardeña, como se vé, no hizo más que traducir la lápida del Cláustro, y añadir á su texto el nombre del abad Esteban. Fr. Juan de Belorado (*Cronica del famoso cauallero Cid Ruy Diez*, fol. 114ª) llama también Esteban al abad que gobernaba entonces el Monasterio.

2. *Cartulario de San Pedrö de Cardeña*, fol. 57, col. ª. Este Cartulario á que llamó Berganza *Libro gótico*, hoy propiedad de la Señora Viuda de Zabalburu, será publicado en breve por los PP. Benedictinos del monasterio de Santo Domingo de Silos.

3. Cf. Yepes, *Coronica general de la Orden de San Benito*, tomo I, fol. 91 vº, y Berganza, *Antigüedades*, I, 221-222.

Al principio del códice, se leía : « Labentem praesentis vitae hujus excur-

Las memorias del abad Esteban concluyen en 1° de agosto de 953, y no vuelve á encontrarse noticia de abad, ni donación, ni escritura, que se refieran al Monasterio, sinó después de transcurrir cerca de cuatro años [1], hecho realmente muy significativo. Coinciden en esa fecha circunstancias tales que inclinan á pensar fundadamente si entonces sobrevino la destrucción de Cardeña, y la matanza de los monjes.

Apenas ciñó á sus sienes la corona Ordoño III (951), hubo de guerrear contra su hermano don Sancho que alegaba mejor derecho á ella, favorecido en sus pretensiones por el Rey de Navarra y el conde de Castilla Fernan Gonzalez, quienes con sus ejércitos marcharon sobre la ciudad de León.

Rechazados por las tropas de Ordoño, tuvieron que retirarse; pero aquel sedicioso movimiento se extendio á Galicia donde algunos condes llegaron á desconocer asimismo la autoridad Real. El esforzado monarca leones acudió á mantener su imperio en aquella región, y después de reducir á la obediencia á los gallegos entró victorioso por los dominios musulmanes hasta Lisboa y, saqueando la ciudad, se volvió con ricos despojos y gran número de cautivos [2].

sum, ad saeculi finem tendere, nemo nescit; sed votum fidelium christicolarum synceriter pollicitum et deo fideliter oblatum, non senescit, divino praesertim munere inspirante, est Munnione Christi fidelissimo cultori, nobili orto genere, simul cum conjugue clarissima Gugina, absque aliis muneribus, hoc peculiariter munus offerrent, et obtulerunt optimum pretium ad conscribendum librum Decadae, videlicet omnium Psalmorum, ob honorem sanctorum Petri et Pauli Apostolorum, concessumque jure perenni, fruendum Stephano Abbati pastoralis curae dignè ferenti, ducentorum numero monachorum Caredignae in arcisterio, simul regulariter viventium; hac enim conditione, ut et praesentes eum incunctanter possideant, et successoribus, seu in regimine seu subjectione perpetim habendi gratiam relinquant. » Decía el final : « Magnam ducente, claramque monachorum catervam, patri spirituali Stephano, gratia regiminis priori in ordine constituto. Perfectuo est hic Liber expositionem in se continens omnium Psalmorum, Christi juvante dextera, sub Era DCCCCLXXXVII. »

1. Cfr. Berganza, *Antigüedades*, I, 230ª y 236ª.

2. Sampiro, *Chronicon* § 25; Lucas de Tuy, *Chronicom mundi*, apud *Hispania Illustrata* de Scoto, tomo IV, pag. 85; Jimenez de Rada, *De rebus Hispaniae*, lib. V, cap. IX.

En el ínterin, los generales de Abderramen, aprovechándose de esas discordias y trastornos en los reinos cristianos, invadían continuamente sus fronteras, obteniendo fáciles victorias como las que registra Aben Adhari [1] en junio de 951 y á fines de mayo de 952.

Ordoño, después de sujetar á los gallegos, se disponía á ir contra el conde Fernan Gonzalez [2], cuando Ahmed ben-Yala, gobernador de Badajoz, y el terrible Gálib, gobernador de Medinaceli, con ejércitos poderosos, entraron simultaneamente por tierras de León y de Castilla, en el verano de 953 [3].

Se apresuró el Conde á zanjar sus diferencias con el rey Ordoño, solicitando á la vez sus auxilios [4]; pero Gálib, entre tanto, avanzó sobre San Esteban de Gormaz, se apoderó de la fortaleza, y siguiendo la vía romana que desde Clunia se dirigía por donde hoy estan los pueblos de Tordueles, Puentedura y Palazuelos de la Sierra [5], llegó hasta Burgos devastando todo el territorio [6].

---

1. *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al Bayano'l-mogrib, traduite et annotée par E. Fagnan* (Alger, 1901), tomo II, pags. 361 y 362.

2. Lucas de Tuy, *loc. cit.*

3. *Al-Bayano'l-mogrib*, trad. de Fagnan, II, 362-63.

4. Lucas de Tuy y Jimenez de Rada, *loc. cit.*

5. La calzada que desde *Clunia* se dirigía al Norte por *Deobrigula* (cerca de Burgos), *Tritium* (Monasterio de Rodilla), *Virovesca* (Bribiesca), etc. etc., aparece, solo por lo que toca á esta porción, en el mapa con que don Aureliano Fernandez-Guerra ilustró su estudio acerca de *Cantabria*.

Desde Peñalba de Castro (*Clunia*) á Tordueles, se conservan todavía restos del camino romano en Aranzo de la Torre y Valdeande, registrados por don Francisco Coello en su mapa de Burgos. Documentos del siglo x hacen mención de los trozos restantes entre Tordueles, Puentedura, Palazuelos de la Sierra y Burgos : « ...cum suis terminis, scilicet de calzada que vadit de la Ponte [Puentedura] á Burgos » (Férotin, *Recueil des chartes de l'abbaye de Silos*, doc. 36, pag. 51); « ... per summos de Matavellosa usque ad ripam Milanam, et in gyro per grandem viam quae vadit ad Palaciolos [Palazuelos de la Sierra] et Burgos » (Berganza, *Antigüedades*, II, 408).

6. Lucas de Tuy y Jimenez de Rada, *loc. cit.*

Ambrosio de Morales (*Coronica general de España*, tomo VIII, lib. XVI,

En su camino, un poco desviado al Oriente de la Ciudad, estaba el monasterio de Cardeña, enriquecido con las donaciones de los fieles hasta el punto de poder sustentar á doscientos monjes. Aquel lugar que brindaba á la soldadesca satisfacción abundante á su codicia, no pudo eximirse de la desolación y del despojo.

El día de los Santos Mártires Justo y Pastor, la *aceifa* que diría un cronista de aquel tiempo, saqueó y destruyó á Cardeña, y consumó la matanza horrible de sus monjes.

Pocos días después, el viernes 12 de agosto, se dió lectura en la mezquita de Córdoba á la carta en que Gálib anunciaba los grandes éxitos que había obtenido sobre los cristianos. Más tarde, llegó á la Ciudad un convoy de cruces y campanas, que los musulmanes recibieron con grandes muestras de regocijo [1].

El silencio que interrumpe la historia de Cardeña desde entonces hasta muy entrado el año de 957, como hemos dicho, bien parece el silencio de la soledad y de las ruinas.

Si vale nuestra conjetura, despoblado estuvo el Monasterio durante esos años; y aun después, la vida monástica no recobró allí la normalidad de sus funciones hasta que Sancho el Mayor de Navarra procuró restaurar su disciplina y reintegrar al convento en la posesión de sus bienes [2].

*
* *

El conde Garci-Fernandez, gran bienechor de Cardeña, lugar que había elegido para su sepultura, « refizo el Monasterio destructo de los moros », según el *Necrológio* de la Casa, conforme en esto con la tradición histórica recogida en la *Crónica general.*

---

cap. XXIV) cree que en el año de 953 ó en el siguiente, fué cuando los sarracenos, valiéndose de las discordias entre Ordoño III y el Conde Fernan Gonzales, entraron por san Esteban de Gormaz hasta Burgos.

1. *Al-Bayano'l-mogrib*, trad. de Fagnan, II, 362-63.

2. Vid. arriba, pag. 99.

¿Llegó hasta nosotros algo de la obra de Garci-Fernandez, que sirva para comprobar esa tradición?

El P. Berganza asegura que del ruinoso templo derribado en 1447 para levantar el que hoy existe, sólo quedó en pié la torre de las campanas « que está sobre la capilla de San Benito, al lado de la Epístola [1] (*v. el núm. II del plano*).

A pesar de tan categórica afirmación, esa vieja fábrica parece desconocida á cuantos han escrito acerca del Monasterio en la época presente. No era fácil el extravio de una torre y, sin embargo, nadie dió con ella; solamente así puede explicarse el silencio de todos en este punto [2].

Creo que por dos causas pasó inadvertida la torre de que hablamos: principalmente por su engañosa apariencia exterior, y ademas por la oculta entrada que hoy tiene en el interior del templo.

Sobre la capilla de San Benito, se alza efectivamente una torre cuadrangular; pero nadie sospecha allí obra alguna anterior al siglo XV, viendo los pináculos y gárgolas que coronan sus esquinales, y el escudo real que ostenta uno de ellos (*lám. IV*).

Si nos acercamos para observarla por el costado del Mediodía, como aparece entonces al descubierto desde su base hasta su tejado, pronto se echa de ver que el cuerpo superior es un añadido de fabricación moderna relativamente. Por bajo de él, hay en el muro dos ordenes de ventanas muy interesantes, cegadas á piedra y lodo, que corresponden á otros tantos cuerpos de la torre, indicados también al exterior por ajedrezadas impostas. En alguna

1. *Antigüedades de España*, II, 226-227.

2. Don Rodrigo Amador de los Ríos, en el tomo dedicado á *Burgos* (Barcelona, 1888) por la publicación titulada *España, sus monumentos y artes*..., incluyó entre las ilustraciones de su monografía un capitel de la torre vieja, aunque sin haber visto el original diseñado, ni saber á punto fijo donde estaba. Alguien le facilitó aquel dibujo con inexactas noticias de su modelo, pues de otra suerte, el señor Amador de los Ríos, ni hubiese dejado de referirse á la torre llamando la atención de los arqueólogos sobre ella, ni diria del capitel que es un resto arquitectónico de la primitiva fabrica aprovechado en la nueva.

de esas ventanas, la ornamentación de los capiteles de las columnas que reciben el arco de medio punto, por su escaso relieve y por las rudimentarias formas del ornato, trae á la memoria, las labores repujadas de los orfebres antiguos. Su arte se aproxima al que señala una época en las conocidas jambas de la iglesia de San Miguel y en los medallones de la de Santa Maria, ambas en el monte Naranco, junto á Oviedo.

Apoderado ya de nosotros el interes, nos empuja al interior de la torre con la promesa de hallazgos seguros.

En la capilla mayor de la iglesia, hacia la mitad del lienzo de pared del lado derecho, hay una portezuela medio escondida detras de un banco, y poco visible también por estar pintada del mismo color que el resto del muro. Es la puerta que dá acceso á la torre por una escalerilla de piedra, desarrollada en espiral. (*V. nº 12 del Plano*).

A poco de ir subiendo, se vé que la escalera y su caja son obra postiza, acoplada al exterior de la vieja torre que quedaba en pié cuando se edificó la actual iglesia.

La torre es cuadrangular, de gran espesor los muros, estrecho su recinto. No aparecen rastros ni señales de que hubiese tenido escalera fija de madera ó de piedra, ni hay espacio allí para su desarrollo : por eso, sin duda, en el siglo xv le adosaron la escalerilla de caracol.

Servían las torres monasteriales no sólo de campanario, sinó como atalayas y puntos fuertes de defensa. La escala levadiza era la más adecuada y fué la que tuvieron.

En nuestro Archivo Histórico Nacional [1] se guarda un códice de los *Comentarios de San Beato de Liébana sobre el Apocálipsis*, y tiene un precioso dibujo del siglo x, que representa la torre de San Salvador de Tábara, monasterio fundado por San Froilan, no lejos del río Ezla, en la actual provincia de Zamora [2]. Este

1. *Sala IVª, vitrina* 40 nº 257.

2. Emeterio, presbítero y escriba, fué llamado al monasterio de San Salvador de Tábara para concluir la copia del códice comenzada por su maestro

documento venerable por su fecha, ignorado hasta hoy de la arqueografía, nos permite conocer una torre monasterial en la época de Ramiro III, y comprueba nuestras afirmaciones en el presente caso.

El diseño de la torre de Tábara es policromo y muestra la fábrica en un corte vertical: el dibujante, que ignoraba en absoluto la perspectiva, no supo fingir la posición horizontal de los suelos, y aparecen perpendiculares, como levantados de su asiento en una pieza. Las puertas y ventanas son de arco de herradura; sobre el tejado hay dos cobertizos para las campanas, y en el pavimento de cada piso un boquerón y arrimada á él la correspondiente escalerilla de mano, para subir y bajar á los compartimientos de la torre (*lám. nº XVII*).

En la de Cardeña faltan hoy los tableros del piso correspondiente á las diferentes estancias y, su exploración total se hace

---

Mago. En el *scriptorium*, contiguo á la torre del monasterio, estuvo el copista durante tres meses trabajando hasta que terminó su obra, en el año de 970, según se lee en el explicit, al fol. 163 moderno: « O Birum vere Beatum quem ebustari claustra sarcofogatum! et ille erat desideratum volumini ujus ad portum item consutum arcipictore onestum Magii presbyteri et conversi emittit lavore inoquoatum e quo perenne perrexit ad Christum die Sancti Fausti III idus kalendas novembris diem abuit tertium, et discessit ab evo, era millessima VIª. »

« Ego vero Emeterius presbyter et ad magister meus Magi presbyteri nutritus, dum domino suorum librorum construere eum voluerunt, vocaverunt me in tabarense asceteri, sub umbraculo sancti Salbatoris et de quos inveni inquoatum, de kalendas magias usque VI kalendas augustas inveni portum ad librum cum omni suo magisterio magistrum meum sic eum mereat coronari cum Christo. Amen. »

« ¡O turre tabarense alta et lapidea insuper primateca ubi Emeterius tribusque mensis cucurvior sedit et eum omni membra calamum conquassatus fuit! Explicit librum VI kalendas augustas, Era millessima VIII, hora VIIII. »

Llena toda la plana del fol. 163 vº un dibujo iluminado que representa la torre del monasterio de San Salvador de Tábara y, unido á ella, el *scriptorium*, donde aparece la figura de Emeterio, copista del manuscrito.

imposible, a no construir un andamiaje exprofeso. Sin embargo, para reconocer exteriormente alguna parte de los dos cuerpos últimos, bastan la escalera de caracol y los desvanes que hay sobre la bóveda de la iglesia, pues la torre está embutida casi por completo en la edificación del siglo XV.

Desde esos desvanes pudimos observar dos ventanas abiertas á la parte Occidental, pertenecientes á otros tantos cuerpos del edificio, señalados por fuera con impostas ajedrezadas. Uno y otro hueco estaban tapiados con pared de mampostería, y como el mas bajo era el único asequible, intentamos su restauración con los medios de que entonces disponíamos.

Después de labor muy penosa, logramos al fin nuestro objeto, gracias á los religiosos capuchinos residentes en la Casa que, con verdadero entusiasmo arqueológico, quisieron realizar por su mano la empresa difícil y peligrosa de arruinar la tapia, a riesgo de hundirnos y caer a la iglesia cada vez que los pedruscos y el cascote rodaban por los senos de la bóveda.

Una preciosa ventana geminada quedó al descubierto (*lám. X, XI* y *XII*). Esta, y otra semejante que hay en lo alto del muro oriental, al borde de la escalera adosada á la torre en el siglo XV (*lám. XIII*), fueron las dos únicas ventanas que hemos examinado de cerca. Sus arcos de medio punto y su archivolta de arista viva; el rudimentario corte de las dovelas; el fuste del parteluz que formauna sola pieza con el astrágalo, y la ornamentación funicular de éste; el grosero plinto en que descansan las columnas; los enormes capiteles trapezoidales cuya tosca labor acusa un arte bárbarro, y la tendencia simbólica en sus adornos (ave, vástago de vid, cruz y corderos)..., todo parece propio de nuestra arquitectura latino-bizantina en sus postrimeras manifestaciones, cuando alborea ya el arte románico.

Esa torre fué labrada, sin duda, en los últimos años del X, ó en los primeros del XI, y en cuanto a ella se refiere hallamos confirmada la tradición que atribuye al conde Garci-Fernandez la reedificación del Monasterio.

De aquel monasterio que en sus cláustros vió al Cid, sólo queda en pié esa torre que con júbilo clamoroso de campanas, como dice el Cantar de gesta, recibió al heroe de Castilla cuando, camino del destierro, fué allí huesped del abad don Sancho :

Grand yantar le fazen al buen Canpeador;
Tannen las campanas en San Pero a clamor.

Preciada joya de la arquitectura medioeval, la torre de Cardeña tiene asimismo valor histórico inestimable, y bien merece que los arqueólogos le dediquen un detenido estudio, y que la nación la restaure y la conserve como venerable reliquia de su tesoro tradicional y artístico.

*
* *

Anteriores al siglo XV son también algunos restos de la Sala capitular.

Sabido es que ésta, en los monasterios de los siglos XI y XII, tuvo siempre la misma situación en el edificio. Hallábase en línea con el presbiterio de la iglesia y arrimada á la galeria oriental del cláustro, con el que estaba en comunicación mediante una puerta flanqueada por arcos abiertos á modo de ventanas, sobre un zócalo de poca altura.

A ese tipo responden con exactitud el emplazamiento y disposición de la Sala capitular de Cardeña (*véase el nº 8 del Plano*), en la cual se construyó, durante el siglo XVI, la capilla denominada de Santa Catalina, obra de gusto gótico florido que encanta por el lujo y delicadeza de su ornato.

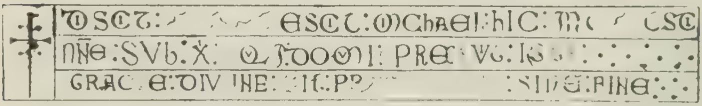
De la vieja sala capitular permanecen en pié la puerta de ingreso y los arcos adyacentes, dos á cada lado (*láms XIV, XV* y *XVI*). Los que estan á mano derecha (*lám. XV*) forman hoy uno de los testeros de la clausura conocida con el nombre de Cláustro de los Mártires. (*V. el nº 6 del Plano.*)

El conjunto de la fábrica pertenece al arte de transición entre el románico y el ojival. Mas no todos los elementos de que la obra se compone parecen del mismo período : la desproporción chocante de algunos fustes de columna y capiteles, la traza y ornamentación de estos, nos induce á reputar á unos y otros como piezas más antiguas aprovechadas allí. Son dos esas columnas á que nos referimos, y se hallan en la parte central de las arcadas respectivas sosteniendo el doble arranque de los arcos agudos, apeados en el otro extremo por columnas gemelas de regulares proporciones.

La puerta de la Sala capitular resalta por su austera sencillez. Un arco agudo, liso, de arista viva, descansa en esbeltas columnas que tienen grandes cimacios sobre sus capiteles, y por base un toro y un plinto. La ornamentación de los capiteles consiste en lazos colgantes, hojas y flores estilizadas : la de los cimacios, en grecas y escaques.

Sobre ese arco embebido en la fábrica, voltea otro más recio, apuntado también, que se afirma en pilares con ajedrezadas impostas. Un baquetón, más grueso en la archivolta que en los pilares, mata las aristas de aquella y de estos.

En el machón de la derecha aparece, por la parte que mira al cláustro y casi á la altura del capitel del arco interior, una lápida rectangular con este epitafio escrito en caracteres monacales :



La aparente lápida (*nº 7 del Plano*), es un sillar del muro que abarca todo el espesor de este, y por ello caben dos suposiciones : que una losa sepulcral antigua fué utilizada allí como elemento de construcción ; ó que el epitafio hubo de ser abierto en la piedra después de construida la Sala capitular. La segunda hipótesis nos parece más probable.

Se refiere la inscripción á un prelado que gobernó aquella casa y cuyo nombre era Miguel. Tres abades de Cardeña se llamaron así : Miguel I del cual se sabe que vivía en 1162, pero la fecha de su muerte se ignora; Miguel II que murió en 1207, y Miguel III, fallecido hacia 1264. No corresponde aquella memoria á este último, seguramente, porque, tuvo su enterramiento según el P. Berganza asegura [1], á la entrada de la capilla de Nuestra Señora que está junto á la capilla mayor, al lado del Evangelio. Hace, pues, referencia la inscripción á Miguel I, ó á Miguel II ; en cualquier caso, data de la segunda mitad del siglo XII, ó de comienzos del XIII, como también lo indican el carácter de la escritura y la forma métrica y rimada del epitafio, muy en uso por entonces.

En vista de ello, parece indudable que la Sala capitular es obra anterior, por lo menos, al año 1207 en que falleció el abad Miguel II.

Juan MENÉNDEZ PIDAL.

1. *Antigüedades*, II, 164b, y 226b.

NUEVOS DOCUMENTOS

DE LAS

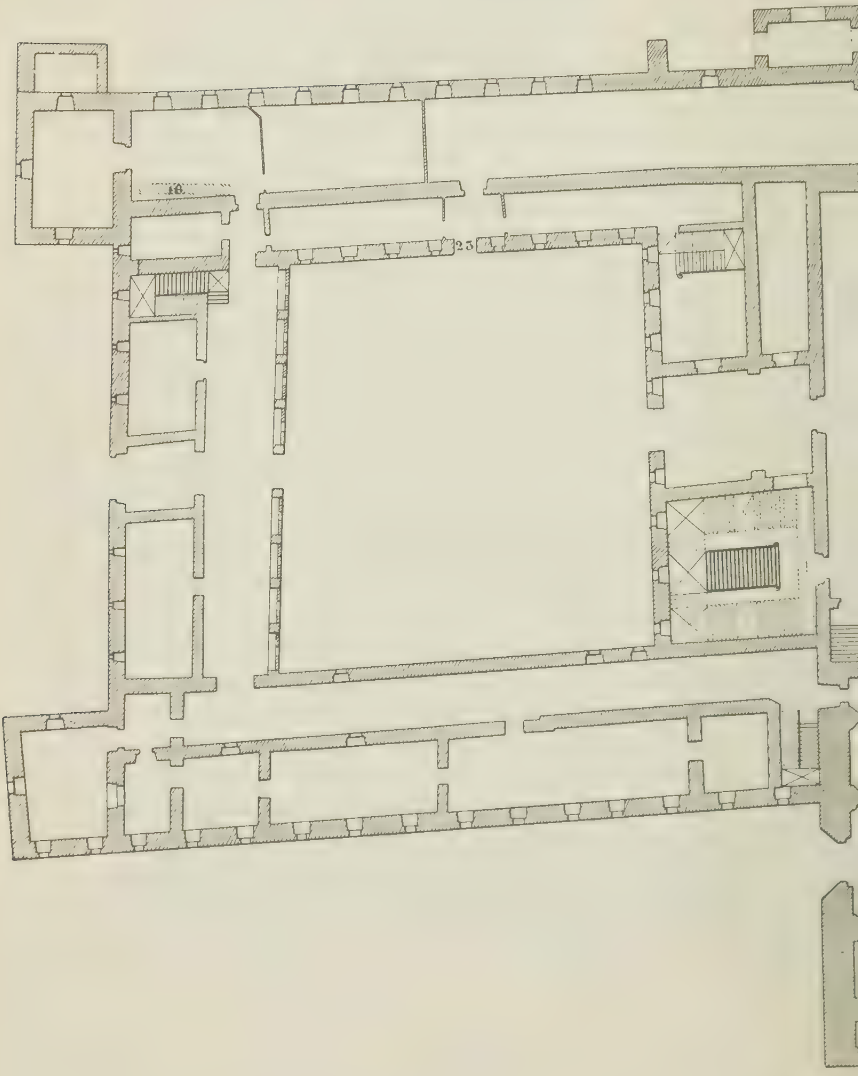
TRES PRINCESAS GRIEGAS

Publiqué en esta Revista, en 1903, un artículo sobre la infanta Lascaris, condesa de Pallars en Cataluña. Tres años después, en el tomo XV de la misma, di á conocer numerosas noticias biográficas de la mencionada condesa y de su hija Vataza y su tía Constanza de Hohenstaufen, ex-emperatriz de Nicea. Posteriormente he hallado en el Archivo de la Corona de Aragón otros documentos inéditos con nuevos datos de estas princesas, que encontraron amparo y protección en la Córte de Jaime I el Conquistador, al huir de Italia, después de la derrota del rey Manfredo, en 1266.

Hasta ahora los más viejos documentos referentes á las princesas griegas que había visto en la Cancillería catalano-aragonesa eran dos donaciones del rey Pedro II á favor de la emperatriz Constanza, de los años 1279 y 1280. Esta antigüedad debe remontarse cinco años más, porque tengo una concesión de Don Pedro como infante á la expresada señora, dada en Torroella de Montgrí á 11 de las calendas de mayo (21 abril, según el estilo moderno) de 1274, en la que se hace referencia á una concesión anterior. Dice así : « Nos infans P. illustris regis Aragonum primogenitus, concedimus vobis illustri domne Costancie Dei gracia olim grecorum Imperatrici quod si forte quod absit vos mori contingat de infirmitate quam nunc patimini possitis hinc ad tres annos proxime venturos et continue completos obligare cui vel quibus volueritis illos omnes denarios quos ex nostra

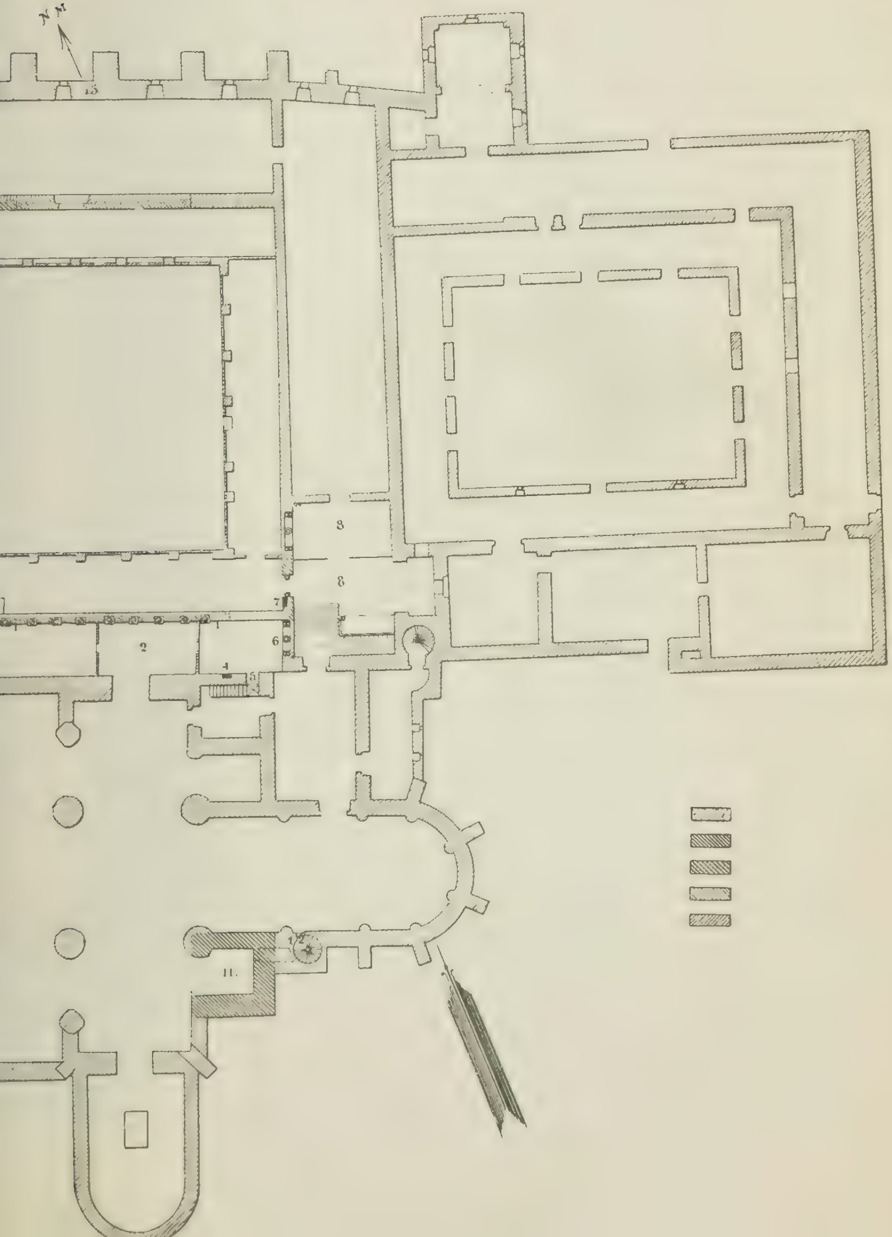
Monasterio de S

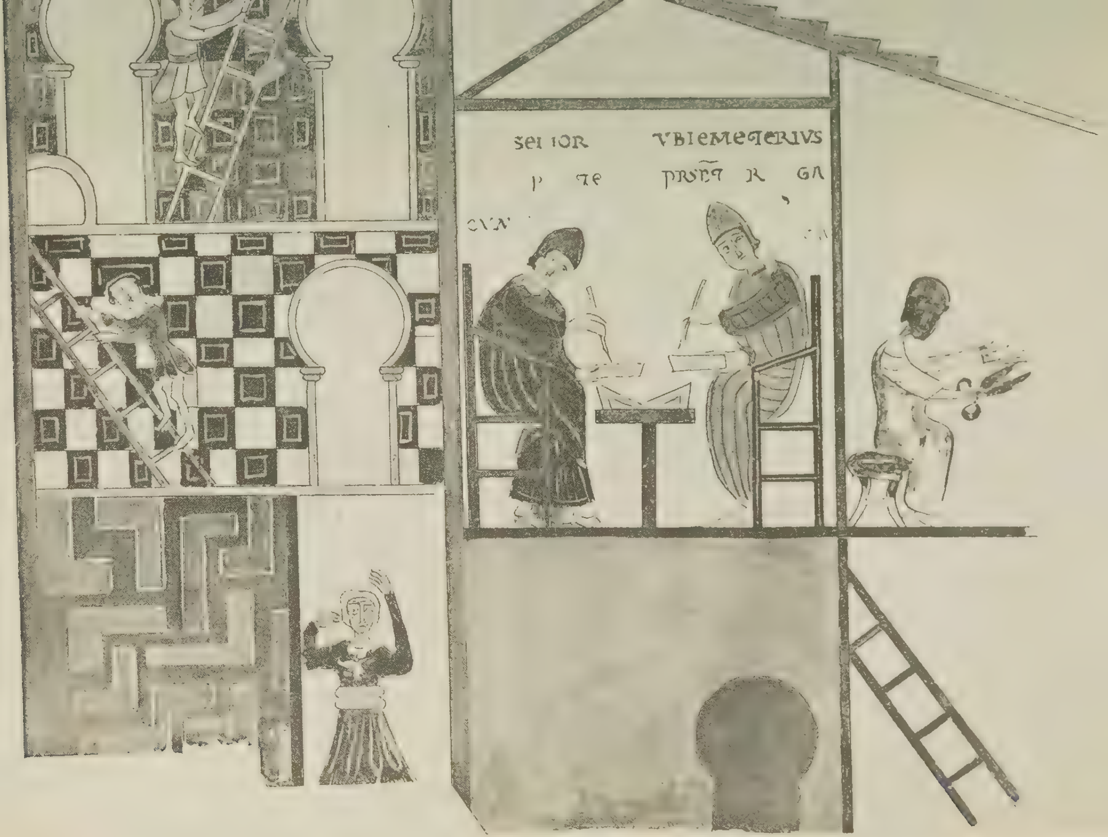
PLA



Pedro de Cardeña

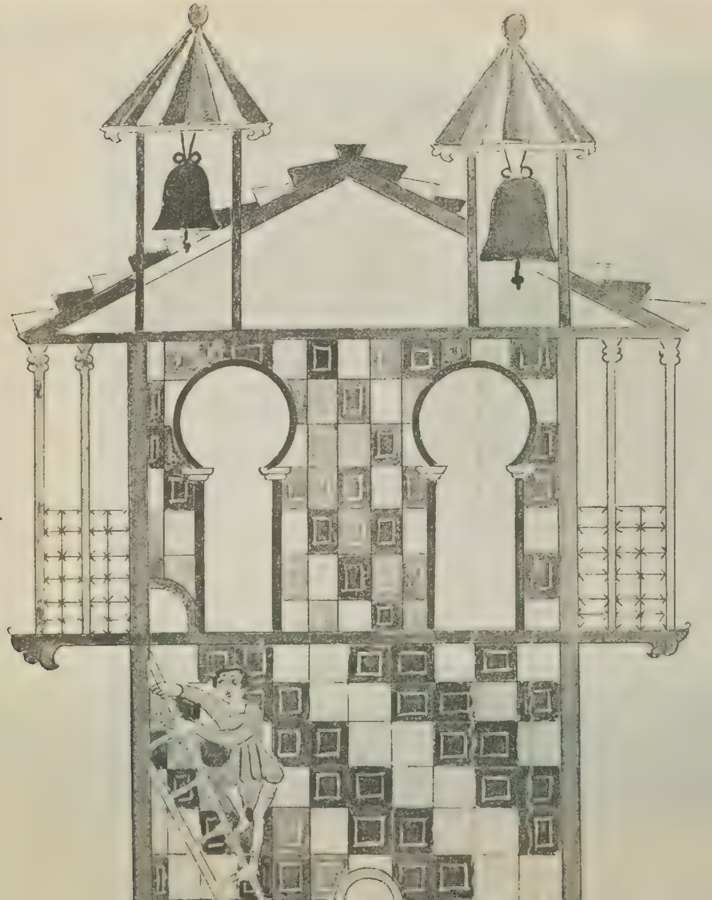
BAJA.





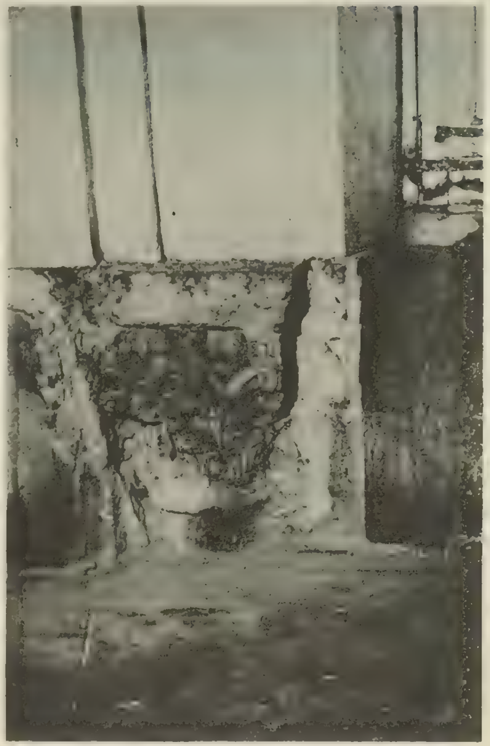
TORRE DEL MONASTERIO DE SAN SALVADOR DE TÁBARA.

Facsímil de un dibujo policromo, al final del códice del siglo x.
« Comentarios de Sn Beato de Liébana sobre el Apocalipsis »
que se guarda en el Archivo Histórico Nacional de Madrid.



SAN PEDRO DE CARDEÑA

Vista exterior de la iglesia del Monasterio



SAN PEDRO DE CARDEÑA

Capiteles del claustro que aparecen en la Capilla de los Mártires
al lado derecho del altar

SAN PEDRO DE CARDEÑA

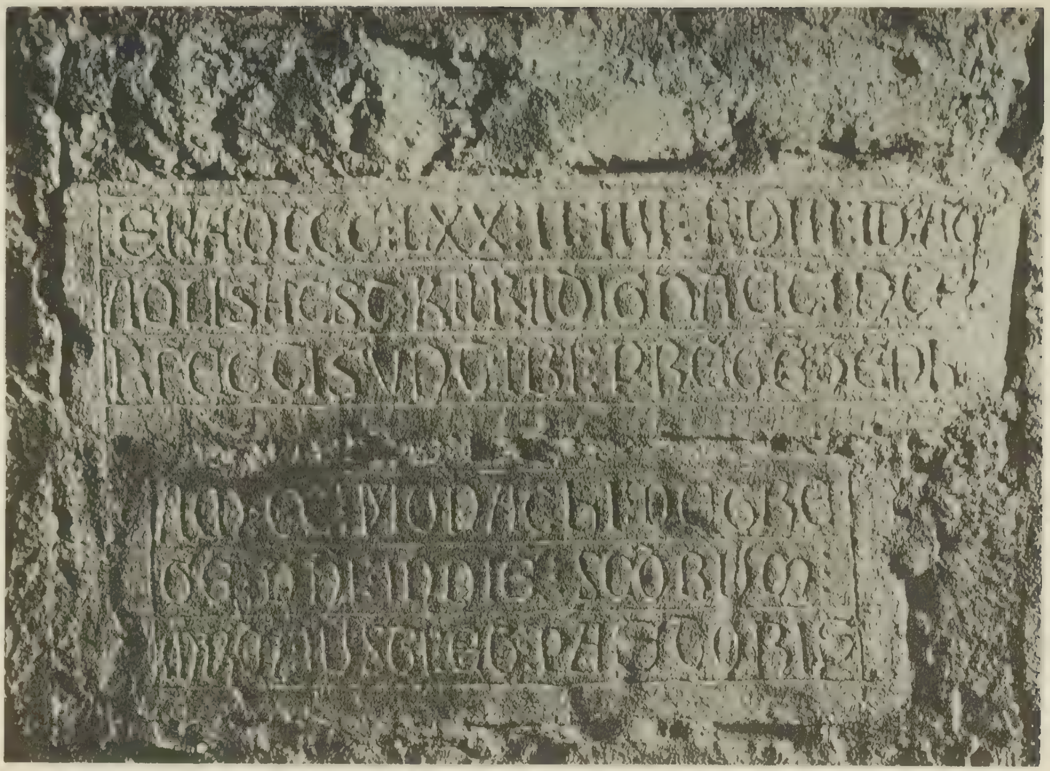
Capiteles del claustro que aparecen en la Capilla de los Mártires
al lado izquierdo del altar

SAN PEDRO DE CARDEÑA

Claustro de los Mártires (Sección del E.)

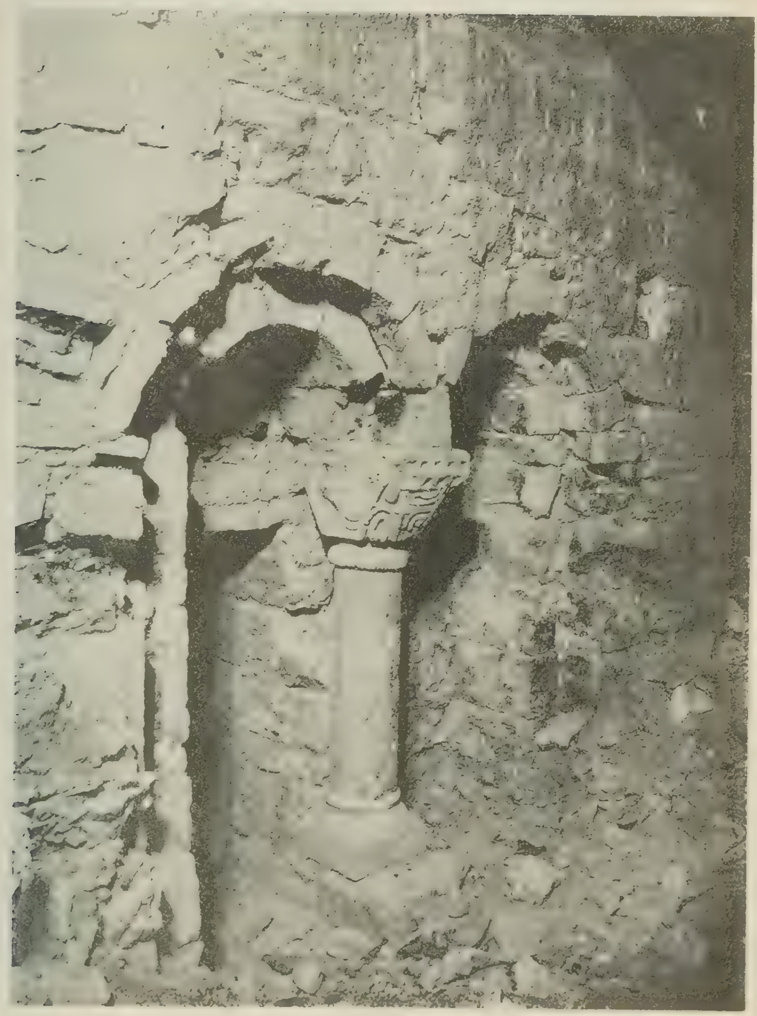
SAN PEDRO DE CARDEÑA

Claustro de los Mártires (Sección del O.)



SAN PEDRO DE CARDEÑA

Lápida conmemorativa en el Claustro de los Mártires



SAN PEDRO DE CARDEÑA

Torre del antiguo Monasterio. Ventana gemela del O.

SAN PEDRO DE CARDEÑA

Detalle de la ventana gemela del O. en la torre
del antiguo Monasterio

SAN PEDRO DE CARDEÑA

Detalle de la ventana gemela del O. en la torre del antiguo Monasterio

SAN PEDRO DE CARDEÑA

Columna de una ventana que se abre al E. en la torre del antiguo Monasterio

SAN PEDRO DE CARDEÑA

Puerta de la Sala Capitular

SAN PEDRO DE CARDEÑA

Arcos laterales de la puerta de ingreso á la Sala Capitular (Sección del S.)

SAN PEDRO DE CARDEÑA

Arcos laterales de la puerta de ingreso á la Sala Capitular (Seccion del N.)

donacione et assignacione habebatis et habere debebatis in redditibus nostris Osce in vita vestra... [1] »

Por carta dictada en Gandia el 7 de los idus de mayo (7 mayo) de 1277, el rey de Aragón mandó á Enego Lopez de Iasa, baile y zalmedina de Huesca que la pensión diaria que el rey Jaime su padre, había concedido á Doña Marquesa de Fraga, sobre las rentas de Huesca, se la haga satisfacer puntualmente y diciendo : « Nos vero dictos denarios eidem restituendos duximus ob graciam et preces domne Costancie olim imperatricis Grecorum [2]. »

Es por consiguiente indudable lo que afirma Zurita, de que fué en los últimos años del reinado de Jaime I cuando Constanza de Hohenstaufen vino á los territorios del rey de Aragón.

A principios del 1279, Doña Constanza percibía de las rentas reales de Huesca una pensión anual de doce mil sueldos jaqueses y con fecha del dos de las nonas de julio del mismo año, el rey ordenó á los bailes de Gandia, Beniope y Alfandech, que pagasen sin demora á la « illustri et karissime amite nostre domne Constancie olim imperatricis Grecorum » de las rentas de estos lugares la antedicha pensión, por haberla trasladado de las rentas de Huesca, según hizo constar nuevamente el rey Pedro en otro documento de 5 de los idus de abril de 1280, que dí á conocer ya en el mencionado artículo de *La princesa griega Lascaris condesa de Pallars en Cataluña* [3].

Nueva prueba de la influencia que la ex-emperatriz tenía en la corte aragonesa es la remisión de pena otorgada por el rey en 3 de las calendas de diciembre de 1279, á favor de Bartomeu Salmó « quam tibi in persone vel rebus tuis possemus infligere pro eo quod fuistis inculpatus quod barrigio et fraccioni morarie nostre

1. Archivo Corona Aragón, registro 37, folio 69.
2. Idem, registro 39, folio 192.
3. Registro 46, folio 12.

Cocentanie interfuisti », hecha á instancia de la mencionada señora [1].

Encontrándose el rey Pedro en Sicilia, expidió á Doña Constanza un documento en el que declaraba : « Illustri domine C. olim imperatrici grecorum. Noveritis nos recepisse a Benedicto Zacarie nomine vestro... persolvente trescentas tresdecim duplas auri mirias bonas et recti pensi de quibus... per parte nostra per fidelem baiulum nostrum Iucefum Ravaya a predicto Benedicto nos aquiciavimus (?) et absolvimus eundem Benedictum », prometiendo por albarán devolver la cantidad expresada. « Date Panormi XIII calendas octobris anno Domini MCC° LXXXII° [2].

Del rey Jaime II he descubierto también nuevos documentos referentes á la ex-emperatriz de Nicea. El primero, dado en Valencia á 13 de las calendas de septiembre de 1296 (20 agosto), con ocasión de haber el monarca cedido el lugar de Beniopa á Mafumet Abenfudell, arraez de Crivillen, á pesar de poseerlo dicha princesa por donación que le había hecho el anterior soberano, Alfonso II, juntamente con los lugares de Alfandech y Mariñen, consigna que en enmienda y compensación de Beniopa, concede el rey la villa de Gandia por durante la vida de Doña Constanza, para que perciba todos los réditos y derechos y ordena á los vecinos que obedezcan fielmente al baile que establezca la nueva poseedora [3].

Al cabo de año y medio, el rey quitó también á dicha señora el citado lugar y valle de Alfandech, que debía poseer por durante su vida, para concederlo al monasterio cisterciense que estaba en construcción. En compensación le dió, por carta firmada en el propio valle de Alfandech, el 15 de las calendas de abril del año 1297 de la Encarnación (18 marzo 1298, nuevo estilo), los valles y lugares de Xalon, Alaguar, Almosros y Alcahui, con todas

1. Registro 44, folio 143.
2. Registro 53, folio 12.
3. Registro 194, folio 243.

ANGIOLILLO

sus pertenencias y rentas, para poseerlo igualmente hasta su muerte [1].

No podía quejarse Doña Constanza del espíritu recto y generoso de Jaime II; empero, su ambición crecía al compás de los favores reales. Parece que el Justicia de Gandia, para aumentar los ingresos de la emperatriz, nueva poseedora del lugar, obligaba á los sarracenos de Beniopa, que ya había dejado de pertenecer á esta señora, á pagar á ella 2500 sueldos por réditos de los últimos tiempos en que lo había poseido. El arraez de Crivillen, nuevo concesionario de Beniopa se opuso á la pretensión del Justicia de Gandia y á la ambición de Doña Constanza, y el Rey por carta dada en Valencia el 9 de las calendas de diciembre (23 noviembre) de 1297, ordenó á Iazperto de Castellnou, procurador del reyno de Valencia, que abriese información sobre el asunto y si resultara que dicha cantidad reclamada por la emperatriz correspondía al arraez, impusiese silencio al Justicia de Gandia; pero, si se demostraba que legalmente debía percibirla Doña Constanza, se obligase á los sarracenos de Beniopa á pagarla [2].

Por decreto firmado en Barcelona el 3 de las nonas de enero del año 1299 de la Encarnación (3 enero 1300), Jaime II concedió á la emperatriz la colecta del derecho de cenas en los siguientes puntos : Comendador y hombres de San Mateo, 700 sueldos; Comendador de la casa del Temple de Burriana, 700 sueldos; lugar de Burriana, 700 sueldos; sarracenos de Uxó, 300 sueldos; Villareal, 500 sueldos; Gandia, 600 sueldos; Comendador de la casa de la orden de Calatrava de Valencia, 300 sueldos; Aljama de los judios de Valencia, 500 sueldos; Aljama de los sarracenos de Valencia, 100 sueldos; Comendador de la casa de la orden de Uclés de Valencia, 300 sueldos; aljama de los sarracenos de

1. Registro 196, fol. 195.
2. Registro 106, folio 101.

Játiva, 600 sueldos. Renunciamos á proseguir esta enumeración, pues con lo apuntado basta para comprender la positiva importancia de la concesión obtenida por Doña Constanza en los comienzos del año 1300. Lo que no se comprende es que necesidades y gastos de ostentación podía tener aquella señora de edad muy avanzada, para que el Rey se desprendiese en su favor de tán notables ingresos.

El 10 de las calendas de diciembre del mismo año, encontrándose el rey en Valencia, dictó orden general á todos los oficiales de aquel territorio, de hacer cumplir fielmente la percepción de las cenas concedidas á *serenissimam dominam Imperatricem domnan Constancia amitam nostram* [1]. Y en los idus de julio (15 julio) 1301, desde Lérida escribió el rey á dicha princesa, que ordenase á su colector de cenas dejase en paz á los Hospitalarios y no exigiese de las casas de esta orden el pago del referido tributo ó derecho, restituyendo las cantidades que ya hubiese percibido por tal concepto, lo que constituye un indicio más de la codicia extraordinaria ó de las constantemente crecientes necesidades de la ex-emperatriz.

Hemos visto que, en 1298, el rey había dado á ella los valles y lugares de Xalon, Alaguar, Almosros y Alcahui, en compensación de otros bienes que le había quitado. En 1300, le retiró nuevamente estos lugares, dándole en compensación no sólo las referidas cenas del reyno de Valencia, sino también los valles de Pego y Uxó. No estuvo, al parecer, satisfecha de la enmienda Doña Constanza y entonces el rey le concedió además, por durante su vida, el lugar de Burriana con sus términos y pertenencias y todo el rédito del derecho ó tributo del herbaje del reyno de Valencia. Así consta en la carta dada en Valencia el 7 de las calendas de mayo de 1301 [2].

---

1. Registro 332, folio 27.
2. Registro 198, folio 298.

Por fin, debo consignar otra notable concesión obtenida por la ex-emperatriz. En 10 de las calendas de mayo de 1306, el rey Jaime le dió el privilegio de que en todos los pleitos que ella sostuviese en lugares de jurisdicción real, sobre censos y otros derechos, pudiese por su propia autoridad mientras disfrutase de posesión del lugar en cuestión, asignar jueces que tramitasen y fallasen tales litigios. Son fáciles de adivinar las intenciones de la obtentora de este privilegio inusitado.

Poco pudo disfrutar de él, pues, como ya demostré en mi memoria *Tres princesas griegas en la corte de Jaime II*, Doña Constanza murió el 15 de abril de 1307, en la ciudad de Valencia. En dicha Memoria no pude fijar exactamente la fecha de sus disposiciones testamentarias y apunté la duda de estar equivocada la data de un codicilo que, en el trasunto inserto en el pergamino 2326 de Jaime II, del Archivo de la Corona de Aragón, aparecía otorgado el 7 de las calendas de septiembre, siendo así que debía ser del mismo día de la otorgación de la escritura de cesión de derechos al Rey para reclamar del Emperador de Constantinopla la dote, joyas y bienes parafernales, ó sea del 17 de las calendas del propio mes de septiembre. Ahora he encontrado prueba documental auténtica de que hizo Doña Constanza el testamento el 3 de los idus de julio 1306, el primer codicilo el 17 de las calendas de septiembre (16 agosto) y el segundo codicilo tres días más tarde, es decir el 14 de las calendas del mismo mes y año. Dice así la escritura :

Translatum clausularum testamenti et codicillorum domine C. olim imperatricis Grecorum super jure patronatus capellanie unius per eam stabilite in ecclesia hospitalis Sancti Johannis Iherosolimitani Valencie concesso domino Regi et suis. Hoc est translatum sumptum fideliter a quibusdam clausulis contentis in testamento predicto quod factum fuit tercio idus julii anno Domini MCCC°VI°, auctoritate Nicholai de Podio notario publici Valencie tenor talis est : Preterea etiam de bonis nostris statuimus et ordinamus ac perpetuo constituimus pro anima nostra et parentum nostrorum ac pro anima Magnifici principis domni Manfredis clare memorie olim Regis Sicilie ac pro animabus illustris domini Petri clare memorie olim Regis Aragonum nec non et illustris domine Constancie eius consortis in ecclesie dicti Monasterii de Xixena unum

presbiterum qui ibidem semper et continue celebret missas de requiem et alia divina officia pro animabus nostri et aliorum predictorum. Cui quidem presbitero de presenti assignamus in anno et damus pro sua provisione..... ad quod ipsi dandum et solvendum anno quolibet volumus et ordinamus quod in Regno Aragone emantur (?) redditus possessiones vel censualia de quibus dicto presbitero perpetuo provideatur..... cuius capellani dicte capellanie dimittimus et damus jus patronatus domino Regi predicto et heredibus suis. Series vero clausularum codicilli unius domine supradicte confecti auctoritate dicti notarii. XVII°. kalendas septembris anno Domini M° CCC° VI° sicut se habet : Nos Constancia imperatrix predicta circa quadam in dicto nostro testamento contenta corrigenda, addenda et mutanda post confeccionem dicti nostri testamenti presentes facimus codicillos in nostro bono sensu et memoria cum loquella firma in quibus revocamus eleccionem sepulture corporis nostri perpetue quam elegeramus in monasterio dominarum de Xixena sito in Regno Aragone et ipsam sepulturam corporis nostri perpetuam constituimus et eligimus in ecclesia sive capella domus fratrum Hospitalis Sancti Johannis Ihierosolimitani Valencie in illo loco quo dominus Rex et alii manumissores nostri et Comendator ipsius domus duxerint ordinandum. Item eciam revocamus prebendam seu capellaniam quam constituveramus (?) in dicto nostro testamento in ecclesia Monasterii dictarum dominarum et ipsam prebendam seu capellaniam perpetuo constituimus et ordinamus in predictam eclesia sive capella dictorum fratrum... Clausularum eciam codicilli alterius domine prelibate auctoritate sepedicte notarii constituti XIIII° calendas septembris anno Domini M° CCC° VI°... Nos C. imperatrix... nostros facimus codicillos in quibus constituimus et ordinamus ac eciam assignamus et damus capellano capellanie nostre constitute in dictis nostris testamento et codicillis in ecclesia sive capella domus fratrum Hospitale Sancti Johannis Iherosolimitani Valencie quadringentos solidos Valencie annuales et perpetuales habendos et recipiendos in redditibus perpetuo emendis in civitate Valencie... Item constituimus in eadem ecclesia pro anima nostra et parentum nostrorum unum aniversarium perpetuum quolibet anno faciendum in die illa que anima nostra ab hoc seculo transmigraverit. Nec non eciam statuimus in dicta ecclesia unam lampadem perpetuo ardenda die et nocte coram tumulo quo ossa seu corpus nostrum fuerit tumulatum... Preterea eciam de presenti assignamus et constituimus in nostrum capellanum capellanie nostre predicti Dominicum de Fontova presbiterum capellanum nostrum et familiarem et de domo nostra et post... illos quam vel quos dominus Rex cui in dicto nostro testamento dedimus et nunc eciam ipsi et suis damus et concedimus jus patronatus » [1].

1. Reg. 24, fol. 70. Este trasunto de las cláusulas testamentarias y de los codicilos fué hecho en Huesca en mayo 1307.

Tenemos, pues, que Doña Constanza dispuso en testamento ser sepultada en el monasterio de religiosas Hospitalarias de Jerusalem, sito en Sigena, diócesis de Lérida, y creó un beneficio en aquella casa, del que dejaba al Rey el derecho de patronato; pero, un mes después cambió de parecer y en un primer codicilo revocó aquellas disposiciones y mandó ser enterrada en la iglesia de los religiosos de la propia orden del Hospital de San Juan, de la ciudad de Valencia, creando en ella el referido beneficio. A los tres días otorgó un segundo codicilo, instituyendo en la misma iglesia un aniversario perpetuo y una lámpara delante su sepultura, designando á su capellán y familiar Domingo de Fontova, para primer obtentor del expresado beneficio, correspondiendo en lo sucesivo el nombramiento al monarca como patrono.

En 15 febrero 1307 aun vivía Doña Constanza, en cuya fecha otorgó la siguiente concesión á su servidor Jaume de Castellnou:

Quos nos domna Constancia illustri domini Imperatoris Frederici clare memorie filia, olim imperatrix Grecorum Dei gratia sororque ordinis Hospitalis Sancti Iohannis Iherosolim et serva humile Ihesu-xrispti, propter multa grata et idonea servicia que vos Iacobus de Castronovo scriptor domesticus et familiaris noster nobis fecistis et cotidie... in remuneracionem dictorum serviciorum... concedimus vobis dicto I. presenti et recipienti scribaniam Curia loci de Borriana dum nos dictum locum de Borriana tenebimus et tenere debebimus... Quod est actum Valencie XV febroarii anno Domini M°CCC°VI°.

El Rey aprobó esta concesión en tres de marzo siguiente, encontrándose también en Valencia.

Por ser otra prueba que añadir á las ya aducidas en mi citada Memoria, de que Doña Constanza de Hohenstaufen murió en abril de 1307 y no en 1313, según equivocadamente afirma Mr. Schlumberger, presento tres cartas reales datadas en Montblanch el 12 de las calendas de mayo (20 abril) y en el monasterio de Sigena el 14 de las calendas de junio (19 mayo) de 1307. En la primera consigna el rey la cesión á su esposa de rentas que había disfrutado hasta la muerte la ex-emperatriz:

Nos Iacobus &. Attendentes nos concessisse cum cartis nostris inclite et carissime amite nostre domne Constancie olim Imperatrici Grecorum ad vitam suam Regale nostrum Valencie... et omnes redditus et exitus villarum nostrarum de Burriana et de Gandia et vallium de Pego et de Uxone et cenas ac nerbagium regni Valencie, concesserimus etiam eidem quod de redditibus... habendis per duos annos post obitum suum continue subsequentes posset facere legata et dimittere... Quia vero dicta dompna Constancia *iuxta* dispositionem divinam viam carnis tenuit universe. Ideo cum presenti carta nostra damus et concedimus vobis excellentissime dompne Blanche Dei gratia Regine Aragonum consorte nostre carissime in subvencionem expensarum domus nostre fructus et expleta dicti Realli et omnes redditus et proventus predictus et dictum herbagium et omnes cenas predictas per nos data dicte dompne imperatrici... Data in Montealbo XII calendas maii anno Domini MºCCCº septimo.

En la segunda, dirigida á los bailes y justicias de Gandia, Burriana, Pego y Valle de Uxó y á los arrendatarios del derecho de herbaje y colectores del derecho de cenas en el reyno de Valencia, dice el Rey : « Cum inclita ac karissima amita nostra dompna C. bone memorie Imperatrix Grecorum in suo ultimo testamento constituerit et ordinaverit manumissores et exequtores ipsius testamenti Nos et reverendum patrem R. Dei Gracia Episcopum Valencie dilectum cancellarium et consiliarium nostrum et dilectum militem nostrum Enrricum de Quintavalle ; et dictus Enrricus pro parte nostra et dicti Episcopi et sua nomine manumisorio predicto ordinaciones factas per dictam dompnam Imperatricem contentas in testamento predicto habeat exequi et complere, mandamus et dicimus vobis quatenus... » que rindan cuentas de los productos recaudados del erbaje y cenas citados en el presente y en lo futuro, al mencionado Enrique de Quintavalle.

En la otra carta, de igual data, dirigida al Procurador, Baile general, justicias y bailes subalternos del reyno de Valencia, dispone el Rey que habiendo la « carissima amita nostra dompna Constancia bone memorie imperatrix Grecorum » nombrado manumisores testamentarios, los oficiales y vecinos de Gandia, Burriana y Pego, lugares que en posesión vitalicia tuvo dicha

señora, deberán responder de todo integramente á Enrique de Quintavalle, uno de los tres albaceas, á quien darán siempre auxilio y protección[1]. Tanto por la frase *bone memorie*, que el Rey aplica á Doña Constanza, como por el contenido total de los documentos, se ve claramente que la ex-emperatriz ya había muerto.

Los nuevos documentos que he logrado reunir referentes á la infanta griega Doña Lascara, llamada por unos Irene y por otros Eudoxia, casada en primeras nupcias con el Conde de Vintimilla y en segundas con el Conde de Pallars, ofrecen curiosos datos para completar su biografía. Además, en los documentos que presenté en mis dos citadas anteriores Memorias, publicadas según tengo dicho en esta misma Revista, tomos X y XV, no se consignaba ni una vez siquiera el enlace de Doña Lascara con el Conde de Vintimilla, mientras que en los que voy á presentar ahora, queda este punto debidamente justificado.

Es el primero en data, un diploma del rey Pedro II de Cataluña, III en Aragón, expedido en Calatayud en los idus de enero (13 enero 1278) del año 1277 de la Encarnación, en el que dice : « attendentes dilectionis affectum quem gerimus erga vos illustrem et karissimam consanguineam nostram infantissam dompnam Alascharam filiam quondam Imperatoris Alaschari et uxorem nobilis Comitis Vigintimillie per nos et nostros damus et concedimus vobis dicte infantisse Alaschare et vestris perpetuo per hereditatem propriam, francham et liberam alcheriam quam G^{us} de Sancto Melione quondam habebat tempori mortis sue circa civitatem Valencie cum omnibus terminis, pertinenciis et juribus suis universis prout de jure adquisivimus ac nobis confiscata est racione criminis heresis de quo dictus G. fuit sentencialiter condempnatus. » Le da también unas casas que dicho *hereje* tenía en la ciudad de Valencia, con entera libertad

1. Reg. 139, fol. 281.

de enajenarlas *exceptis militibus, clericis ac personis religiosis* [1]. En enero de 1278 por consiguiente, Doña Lascara era todavía la esposa del Conde de Vintimilla, enlace que debió disolverse luego, antes del año 1281, sea por muerte del Conde, sea por divorcio.

En una nota de tesorería real se consigna que en dos de las nonas de noviembre del propio año 1278,se entregaron á Doña Lascara, por orden del monarca, 400 sueldos para atender á sus gastos de viaje á Tortosa; y en carta del mismo soberano se ordena, con data del tres de las calendas de julio de 1279, pagar á dicha señora catorce mil sueldos anuales, á percibir de los réditos de Játiva, especialmente de su *moraría* ó barrio de los sarracenos.

Parece que el conde Guillermo Pedro de Vintimilla que había transmitido su esposa al rey de Aragón para que la mantuviese bien, tenía, en 1280, *colocado* igualmente su hijo Juan en la Córte de Pedro II. Es en este concepto muy curioso y significativo el siguiente documento que por desgracia se halla en mal estado de conservación :

Nos P. Dei gratia rex... viro nobili et dilecto G. Petri Dei gratia Comiti Vigintimille salutem et sinceram dilectionem. Vidimus nuncium vestrum quem ad nos misistis qui nobis ex parte vestra quandam literam credencie presentavit et qui nobis exposuit super ipsa credencia quod vos rogabatis nos ut dignaremur ad vos mitere Johanem filium vestrum quem necessarium habebatis eo ut faceritis (?) eidem fieri fidelitatem ab hominibus terre vestre. Unde sciatis quod corde nobis est ut dictum filium vestrum ad vos mitamus set propter impedimentum (?) guerrarum et aliorum negociorum nobis occurrencium in terra nostra, habemus in hoc supersedere ad presens expectantes tempus et opportunitatem verum cum propositum nobis videbitur ipsum filium vestrum domino concedente prout decuerit curabimus destinare. Date Algezire nonas aprilis anno Domini M° CC° LXXX [2].

Este es el único documento que prueba que el hijo del conde

1. Reg. 40, fol. 58.
2. Reg. 47, fol. 95.

Guillermo Pedro de Vintimilla y de Dona Lascara, se llamaba Juan. Por que motivo este niño había salido de su país y venido á Cataluña es cosa que no podemos precisar. Quizás siguió con su madre al abandonar ésta al Conde Guillermo Pedro y al poco tiempo, el padre reclamó del rey de Aragón la devolución del niño, bajo el pretexto de que debían sus propios vasallos jurarle fidelidad. Y en punto á que Doña Lascara era todavía considerada como esposa del Conde de Vintimilla en este año 1280, tenemos también prueba documental. Es una carta del Rey de Aragón á Jaume de Llinars, partidor de heredades en el reyno de Valencia, dada en Alcira en el mismo día que la anterior dirigida al Conde Guillermo Pedro, ó sea en 5 de abril 1280. Dice : « Mandamus vobis quatenus hominibus inclite infantisse dompne Alaschare Comitisse Vigintimillie assignatis hereditates in Finestrat mediocriter in loco videlicet bono meliori... [1] » El Rey hacía repartir tierras laborables á los vasallos de Doña Lascara, *condesa de Vintimilla,* en el reyno de Valencia.

El Conde Guillermo Pedro murió seguramente antes del año 1296, en cuyo tiempo vemos á su citado hijo Juan en posesión del condado. El rey Jaime II dirigió una carta al « nobili et dilecto Johanni Comiti Vigintimilia ac domino Vallis de Vermenalla carissimo consanguineo suo, salutem et graciam : Cum nobilis dompna Alaschara infantissa grecorum mater vestra habeat et habere et percipere debeat quosdam redditus in civitate Ianue et aliqui eidem super percipiendis dictis redditibus molestiam inferant indebite vel gravamen et nobis pro parte dicte matris vestre extitit intimatum vos attente rogamus quatenus nostri amoris et honoris intuitu eidem matri vestre vel eius nuncio seu procuratori super percepcione dictorum reddituum nullum impedimentum vel gravamen fieri permitatis. Nos enim istud regraciabimur vobis multum. Date in obsidione de Elch XII kalendas julii anno Domini MCCXC° sexto [2] ».

1. Reg. 42, fol. 245.
2. Reg. 340, fol. 155. Al propio tiempo escribió el rey á los capitanes de

Al ver que Doña Lascara buscaba la influencia y recomendación del Rey de Aragón para que su propio hijo Juan, Conde de Vintimilla, no pusiese obstáculos á su reclamación de cantidades al Común de Génova, debe presumirse que las relaciones entre madre é hijo eran poco cordiales, efecto quizás del supuesto divorcio de dicha señora del padre de Juan y de los disgustos y dificultades que debieron seguirse de su nuevo enlace con el Conde de Pallars. Empero, lo cierto es, que con los tres documentos que presento queda probado como la infanta griega, hija de Teodoro Lascaris, estuvo realmente casada, por lo menos hasta el año 1280, con el Conde Guillermo Pedro de Vintimilla y que fueron padre del Conde Juan, el que estuvo refugiado con

---

Génova, Conrado Spinola y Conrado Oria, diciéndoles que « ex parte nobilis infantisse dompne Laschare filie nobilis Imperatoris Grecie quondam fuit nobis humiliter suplicatum quod cum ipsa habeat et habere et percipere debeat quosdam redditus in civitate Ianue et aliqui sibi super dictis redditibus molestiam indebite inferant vel gravamen dignaremur vos rogare ut dicte infantisse... nullum impedimentum vel contrarium fieri permiteretis immo nuncium suum manuteneretis... »

Diez años mas tarde, en 1306, aun duraban las cuestiones entre madre é hijo por las rentas y derechos de Génova. En carta fechada en Valencia, nonas diciembre 1306, decia el rey Jaime á Doña Lascara que habia recibido su misiva comunicándole el convenio que acababa de celebrar con su hijo Juan « super jure quod habebatis in comitatu et redditibus Janue », mediante cierta cantidad que dicho Juan le haria pagar en la mencionada ciudad ó en la de Montpeller. El rey aprobó esta transacción y circuló orden á todas las autoridades para que diesen auxilio y libre paso á la infanta griega que marchaba á Montpeller. En este sentido escribió á Miguel Pedro de Arbe lo siguiente : « Cum inclita dompna Lascara infantissa Grecorum proponat et habeat ire apud Montempessulum et Januam pro quibusdam suis negociis dirigendis et velit vos iturum secum et concomiturum eandem; id circo rogamus vos... dictam dompnam Lascharam sequemini et concomitemini in viagio antedicto, hoc quippe erit nobis placidum et acceptum et regraciabimus vobis. »

Con la misma data (Valencia, nonas diciembre 1306) Jaime II dirigió tambien cartas al Podestá y Común de Génova y al noble Cristiano Spínola, recomendando recibiesen bien á Doña Lascara y la favoreciesen en todo.

su madre en la corte de Pedro II. Y como en las muchas obras consultadas referentes á los Lascaris y á los Vintimillas, no he visto documento alguno que justifique estos hechos, creo son los únicos justificativos conocidos.

Anduvo por aquel tiempo por las tierras de Cataluña y Aragón otro individuo de la familia de Vintimilla que obtuvo igualmente la protección real. Por carta de 14 de las calendas de diciembre de 1284, firmada en Zaragoza, el rey Pedro ordenó al baile de Tarragona que « visis presentibus incontinenti donetis nobili Jacobo de Vigintimille mantellum cotum et tunicam panni coloris et calligans de preset vermel et pennas albas et frisium et erminia ; item detis eidem nobili unam gramasiam panni coloris ». Ignoro quien era este Jaime de Vintimilla, calificado de *noble* y á quien el rey regaló tan ricas vestiduras, por no figurar en la *Histoire généalogique de la maison de Vintimille* de Robert, ni en otras obras históricas de dicha familia. Es posible fuese un hermano del Conde Guillermo Pedro.

Jaime de Vintimilla prestó servicios militares á nuestro rey, pues por otra carta de Pedro II, hecha también en Zaragoza, el 15 de las calendas de diciembre, del repetido año (1284), se ordenó á Guillem de Sant Climent que pagase 702 sueldos al *nobili viro dompno Iacobo de Vintimilla vel cui voluerit loco sui... quos sibi debemus per quitacione sua a tercia die. mercuris mensis septembris preteriti usque ad terciam die mercurii presentis mensis novembris*. Esta forma de pago de salario sólo se usaba para el servicio militar que prestaban los nobles. Tenemos otra orden real de pago de cantidades al propio Jaime, enviada desde Torroella de Montgrí al tesorero Muza de Portella, en nonas de abril de 1285. Y aun en marzo de 1286, el nuevo rey Alfonso II ordenaba satisfacer 4772 sueldos a *dompno Jacme de Vintimilla* por su quitación y asignación.

En nuestros anteriores trabajos, no pudimos precisar la fecha del segundo matrimonio de Doña Lascara. Ahora hemos hallado documentos que nos permiten presumir que celebró su enlace con

el Conde de Pallars en el primer semestre de 1281. Vease la siguiente carta del Rey Pedro II:

Noverint universi, quod nos P. Dei gratia rex... recognoscimus et confitemur quod licet vos A. Rogerii comes Pallariensis recognoveritis et confessus fueritis in quodam publico instrumento confecto per manum R. de Munterols publici notarii vos recepisse et habuisse sex mille morabatinos in auro boni et recti ponderis ex causa dotis a nobili dompna Alasquera uxore vestra et quod ipsam summam morabatinorum nondum habuistis nec recepistis ab ea sicut continetur in instrumento predicto. Immo nos ob hoc ad dicta sex mille morb. in primo venturo festo Sancti Micheli et aliam medietatem in subsequenti festo Natale Domini et non hoc in dubium manant presens albaranum sigillo nostro jussimus sigillari. Date Xative IX. calendas julii anno Domini MCC° LXXXI° [1].

De este documento parece desprenderse que el matrimonio del Conde era reciente.

Seis meses después expidió el Rey un segundo decreto sobre el asunto del dote de Doña Lascara y decía: « Assignamus vobis nobili et dilecto nostro A. Rogerii comiti Pallariensi illos sex mille morobatinos auri quos vobis debemus pro dote dompne Alasquere uxoris vestre cum albarano nostro, habendos et percipiendos in denariis presentis questie quam universitas Barchinone nobis dare debet... [2] ».

En este tiempo continuaba Doña Lascara obteniendo concesiones y facilidades de toda clase del monarca. Parece que tenía dificultades en cobrar pensiones de los censos que habían sido de G. de Santmelió, en término de Valencia, y que, en enero de 1278, le había dado el Rey Pedro, según ya he referido. Hallándose este en Alcira en abril de 1280, ordenó al Justicia de Valencia que obligase á todos los que debían pagar pensiones á la infanta griega *dompna Alaschere* como sucesora del citado G. de Santmelió, á satisfacerlas puntualmente á ella ó á su escudero

1. Reg. 46, fol. 59.
2. Dado en Valencia el 14 calendas de enero (19 diciembre) 1281.

Francisco Espelta. Y á este Espelta *de familia illustris domine Lascare olim filie Imperatoris Grecorum*, el propio monarca dió licencia, por carta expedida en Valencia el día antes de los idus de julio de 1281, para vender en representación de dicha señora todos los bienes que tenía en Valencia y su huerta, como sucesora del *hereje* Guillem de Santmelió.

Un pequeño rozamiento se produjo entre el Rey y Doña Lascara, por que el procurador de ésta, el mencionado Espelta, se resistía á tener debidamente acondicionado el castillo de Moxen, que el monarca había cedido en comanda á la infanta griega. Don Pedro II, por carta dada en Logroño, el dos de los idus de agosto de 1283, ordenó terminantemente á Doña Lascara « faciatis ipsum castrum stabiliri et poni in eo familiam, arma et victualia que ad ipsius custodiam fuerint necessaria ».

Restablecióse pronto la cordialidad y algunos años después, el rey Jaime II (decreto dado en Játiva, 6 calendas abril 1298) concedió permiso á Doña Lascara de Grecia « quod posetis facere populacionem xhrisptianorum in loco vocato Moxen », permiso que fué luego suspendido por razones políticas. En 1301, Doña Lascara y en su representación su hija Iolanda, vendió el castillo de Moxen á Gonzalo Garcia, consejero del rey. El Rey aprobó la venta por carta fechada en Lérida el 3 de las calendas de junio del citado año [1].

Finalmente, otra concesión obtuvo del monarca la infanta griega, por privilegio expedido en Barcelona el 6 de los idus de noviembre de 1296 : « Nos Jacobus... propter multa grata et idonea servicia que vos inclitam et karissimam consanguineam nostram domnam Lascheram infantissam grecorum nobis et predecessoribus nostris per vos exhibita. Id circo in remuneracionem ipsorum serviciorum damus et assignamus vobis pro sustentacione vite vestre. xv. mille solidos Barch. percipienda

1. Reg. 198, fol. 307.

quolibet anno toto tempori vite vestre super redditibus et exitibus nostris montanarum de Pradis et in defectum ipsorum reddituum et exitum super denarium coffrorum nostrorum [1]. »

Doña Lascara no pudo percibir ninguna de estas pensiones anuales de quince mil sueldos, por lo que reclamó con insistencia y el rey, deseando no faltasen recursos á dicha señora para vivir con arreglo á su rango, dispuso, en 1301, que dicha pensión, en vez de estar consignada sobre las rentas de las Montañas de Prades, áspera comarca del sudoeste de Cataluña, lo sería en adelante sobre los réditos reales de la villa de Castelló de Burriana, en el reyno de Valencia [2].

La esposa de Jaime II, Doña Blanca, también protegió y favoreció á la infanta griega. Por escritura de 13 agosto 1307, le dió habitación en su palacio de Huesca:

Nos Blancha Dei gratia Regina Arag... tradimus et comendamus vobis inclite dompne Laschare infantisse de Grecia dilecte consanguinee nostre palacium domini Rege et nostrum civitatis Osce pro habitagio vestro toto tempore vite vestre, ita quod vos habitetis in dicto palacio et teneatis ibi res vestras sive in presencia sive in absencia. Mandantes itaque per presentes baiulo nostro Osce presenti... concessionem nostram firmam habeat et observet... Retinemus tamen quod quando dominus Rex et nos aut infantes filii nostri fuerimus in dicta civitate habeamus ipsum palacium ad voluntates nostras. Date Osce idus augusti anno Domini M CCC° VII°.

En una de las anteriores Memorias dijimos que Doña Lascara había vivido en Barcelona, en 1297. Por un documento que hemos hallado se sabe que habitaba una casa propia del rey, junto al Palacio. En carta fechada en Barcelona, á 13 de las calendas de febrero de 1299 de la Encarnación (20 enero 1300, estilo moderno) decía el monarca : « Concedimus vobis fideli nostro P° de Cardona de domo nostra, quod teneatis et custo-

1. Reg. 194, fol. 306.
2. La fecha del documento es de Zaragoza, 3 nonas noviembre 1301.

diatis pro nobis illas domos nostras contiguas palacio nostro civitatis Barchinone in quibus nobilis dompna Lascara olim infantissa grecorum, nunc inhabitat dum de nostre fuerit beneplacito voluntatis [1]. »

Concluiremos este suplemento á los dos anteriores trabajos, dando á conocer los nuevos datos de las hijas de Doña Lascara. Ya dijimos que una de ellas, Beatriz, contrajo matrimonio con Guillermo de Montcada ; pero, como por error de pluma salió equivocada la data y el nombre de alguno de los firmantes del acta de constitución dotal (en cantidad de mil marcas de plata), que otorgó la infanta griega á favor de su citada hija, hemos de advertir que la fecha es *pridie idus* de abril 1282 ó sea el 12 de dicho mes, y que los firmantes fueron Pons de Cervera, Juan de Prócida, Gilabert de Noguera y Arnau Taberner [2]. Publicamos entonces, un fragmento del *Lumen Domus* del convento de Predicadores de Zaragoza (apéndice II), donde consta que la infanta Doña Lascara, *madre del conde Juan de Vintimilla*, y su hija Beatriz, esposa de Guillem de Montcada, estaban sepultadas en la iglesia del citado convento. Hemos encontrado un documento que confirma la nota del *Lumen Domus*. Dice asi :

Jacobus Dei gracia &. Venerabilibus et dilectis R° de Muntanyana archidiacono Terantone ac vicario venerabilis Ilerdensis episcopi et Capitulo ecclesie eiusdem &. Cum nobilis dompna Beatrix uxor quondam nobilis G. de Montecatheno elegisset in vita sua suam sepulturam in eo loco ubi inclita infantissa de Grecia quondam mater sua suam sepulturam eligeret prout apparet per testamentum ipsius. Et nunc Prior Monasterii Religiosarum dominarum habitus fratrum predicatorum Monasterii Cesarauguste in quo dicta domina Infantissa suam elegit sepulturam de voluntate nobilis dompne Iolant uxor nobilis Petri domini de Ayerbe sororis dicte dompne Beatricis filieque et heredis infantisse predicte proponat corpus sive ossa eiusdem quod depositum fuit in dicta Ecclesia Ilerdense, inde extrahi facere et ad dictum monasterium aportari ibique sepeliri honorifice sicut decet. Id circo rogamus et requirimus vos

1. Reg. 197, fol. 57.
2. Reg. 55, fol. 1 y 2. Veáse registro 52, fol. 26.

quatenus corpus sive ossa dicte defuncte extrahi permitatis de Ecclesia predicta per dictum priorem vel procuratorem ipsius honorifice prout decet. Date Barchinone nonas madii anno Domini MCCC° nono [1]. »

Esta orden del rey parece que no fué cumplimentada, pues el citado *Lumen Domus* dice que no había los restos en el sepulcro. De todos modos, el nuevo documento nos revela que la infanta Lascara y su hija Beatriz habían ya fallecido en mayo de 1309.

No sabemos si sería esta Beatriz ó su hermana Yolanda, la que el Rey Jaime II se propuso casar con Mariano, Juez de Arborea. Este proyecto viene incluido en las instrucciones dadas al mensajero ó embajador catalán Berenguer Dezmas, en marzo de 1293. Extractamos la parte más interesante:

Aquests son los capitols que en Berenguer Dezmas deu dir al noble en Mariá, vescomte de Bas e senyor Darborea, de part del senyor rey Daragó et de Sicilia. Primerament quel rey Daragó quel saluda molt et que li plauria et seria molt pagat de saber la sua salut et bon stament... Item, com lo senyor Rey a entes lo dit Mariá aver un fil ia gran et axi que si ell o volia que preses cavaleria del dit senyor Rey Darago que plauria molt al Rey en seria molt pagat... Item diga lo dit B. Dezmas al dit en Maria que con lo dit senyor Rey aia entes ell esser sens muller que ha entes et te per bo si ell o vol, ques faça matrimoni entre ell et la filla de la Infanta de Grecia qui es de alta sanch et de gran linatge et si ell no volia pendre muller on volia dar a son fill, que tendria el senyor Rey per bo quel dit matrimoni se fahés es complis entrel dit fill seu et la filla de la dita infanta de Grecia, et qualque cosa a ell daço mas placia que o faca saber al dit senyor Rey et el ordonar e a e fer ho a en guisa per amor dell que ell ne sera pagat.

Mariano, juez de Arborea, era el verdadero príncipe y señor de la isla de Cerdeña en aquella época y ejercía el gobierno desde el año 1264. Su hijo Juan heredó los estados de su padre, por muerte de éste, en 1299 ó poco antes. Es muy significativo el empeño de Jaime II en querer casar la hija de Doña Lascara, de manera que para proteger á esta señora extrangera llegaba hasta meterse á casamentero.

1. Reg. 143, fol. 247.

En la tantas veces citada Memoria *La princesa griega Lascaris, condesa de Pallars en Cataluña*, apunté ya que, en 1296, Doña Lascara estaba en cuestiones con Ramon de Urg, tutor de sus hijas y que el Rey había ordenado que este entregase las tres pupilas á Guillem de Anglesola, mientras se sustanciaba el pleito. Tengo ahora un documento que da más detalles de este asunto. Es una carta del rey á Ramon de Urg, dada en el sitio de Elche, en nonas julio 1296 :

Si bene recolens nos nuper in causa seu controversia que vertebat inter nobilem dompnam Lascharam comitissam Pallariense ex una parte et vos ex altera coram nobis, racione filiarum suarum pupillarum et Arnaldi Rogerii quondam Comitis Pallariensis viri sui, pronunciavimus quod pupille ipse tradentur nobili G° de Angularia pro eum custodiendas fideliter et tenendas et cum nos predicta de causa contra vos quia pupillas predictas juxta pronunciacionem predictam dicto nobili tradere nolebatis procede faceremus ad instanciam... Ita tamen quod vos in posse P. de Aragay pupillas predictas per eum sub certis pactis et condicionibus tenendas et custodiendas poneretis infra terminum iam elapsum... [1].

Y como Ramón de Urg tampoco obedeció el mandato real, entonces se le señaló un ultimatum para la entrega de las doncellas al caballero Francisco Alamany, servidor de Guillem de Anglerola. Á los pocos días escribió el rey á Pedro de Montcada, baile de Barcelona, que si Ramon de Urg continuaba resistiendo, se pusiese de acuerdo con el veguer de Ausona y Bages, para reunir ejército y dirigirse al sitio de residencia de las hijas de Doña Lascara.

Finalmente, en punto á hechos ya apuntados en la Memoria anterior, *Tres princesas griegas*, de Yolanda, hija de Doña Lascara y esposa de Pedro de Ayerbe, hemos hallado recientemente los siguientes documentos : Primero, escritura de creación de una pensión anual de cinco mil sueldos por el Rey á favor de

1. Reg. 340.

Yolanda, en libre y franco alodio, á percibir de los réditos del lugar de Berbegal, en cuyo punto podría poner baile la interesada, recibiendo el monarca por esta creación un capital de cien mil sueldos de terno. *Acta fuerunt hec in Valencia in Regali dicti domini Regis kalendas decembris anno Domini MCCC° decimo* [1].

Segundo; carta del Rey á los Jurados y Concejo de Berbegal, avisándoles haber constituído la pensión en favor de doña Yolanda sobre los réditos de la población y, en su virtud, que deben reconocer sus derechos. Dada en 15 calendas abril 1310 (18 marzo 1311, estilo moderno).

Tercero; convenio entre el Rey y Yolanda transfiriendo la pensión aludida de los réditos de Berbegal á los réditos de Liria, dando el monarca como fiador su consejero Gonzalbo Garcia. Hecho en Calatayud el 15 calendas enero 1312 (18 diciembre 1312, estilo moderno).

Cuarto; carta del Rey á los Jurados y prohombres de Liria comunicándoles haber establecido la susodicha pensión sobre los réditos de esta villa y que estaban obligados á reconocer el derecho de Yolanda. Hecho en Calatayud el 16 calendas febrero 1312 (17 enero 1313). Ya dijimos en la otra Memoria que Yolanda aprobó el traspaso de la pensión á Liria, por acta otorgada en Valencia el 5 calendas enero (28 diciembre) 1312, firmándola P. Calderer *alumpnus sive nutricius* del Infante Ramón Berenguer y Marti de Alfat, *supracocus hospicii inclite infantisse Elienoris* [2]. Esta infanta Leonor era la hija del rey de Castilla, prometida esposa del infante Jaime, heredero de Aragón.

Quinto; escritura de venta otorgada por el Rey Jaime II « vobis nobili et dilecte nostre dompne Yolanti de Grecia et vestris » en franco alodio y perpetuamente « castrum nostrum vocatum Tibi cum turri vocata Torrosela que est infra terminum

1. Reg. 207, fol. 212.
2. Reg. 210, fol. 14 y 17.

castri nostri de Castailla... et terminatur ipsum castrum cum termino de Alacant et cum termino de Sexona et cum termino Alcaree de Sarganella subscripte et cum termino de Cabanes et cum termino de castro de Castailla et cum termino de Petrer et de Agost. Et pervenerunt inde nos ipsum castrum de Tibi cum turri de Torrosella predicta titulo vendicionis inde nobis facte per nobilem Bernat de Crudiliis... Item vendimus vobis dicte nobili Yolant Alcaream de Sarganella sitam in Foya dicti castri de Castailla quam dictus nobilis B. de Crudiliis emit per alodio a nobili Bernardo de Serriano » ; y comprende además esta venta el lugar de Benifalim, en término del castillo de Penaguila. El rey da por fiador del contrato el infante Alfonso, conde de Urgell, su hijo, *Acta sunt hec in civitatem Ilerde in Regio palacio sive castro X° calendas augusti anno Domini MCCC° XV°* [1]. En virtud de esta venta quedó anulada la pensión que percibía Yolanda de los réditos de Liria.

Sexto ; carta del rey á « nobilem Yolantem de Grecia consanguineam meam », concediéndole el inmediato cobro de una pensión anual sobre los tributos de los sarracenos de Huesca, por valor de mil sueldos ; fechada en Zaragoza á 10 calendas diciembre (22 noviembre) 1316 [2].

Hay, además, dos cartas del rey á su tesorero sobre pagos á Yolanda de Grecia, fechadas en Barcelona, el 16 calendas septiembre 1318 y 3 calendas abril 1319 [3].

Por esta minuciosa investigación hemos visto cuatro sucesivos reyes de Aragón desvelarse para proteger y auxiliar á las princesas griegas, á pesar de tener una de ellas vivo y en brillante situación el marido, el Conde de Vintimilla.

Las concesiones y privilegios se contaron por docenas y el interés para procurarles buenos matrimonios fué extraordinario.

1. Reg. 214, fol. 78.
2. Reg. 213, fol. 249.
3. Reg. 259, fol. 140 y 205.

Todo esto no se explica suficientemente por la vanidad de tener amparadas á tan ilustres señoras. Esta nueva investigación tampoco nos ha permitido poner del todo en claro si Doña Lascara, condesa de Pallars era la propia infanta griega, aunque tenemos la creencia firme de su identidad. En esta cuestión subsiste pues, la dificultad ú obscuridad con que ya había chocado Zurita y que puede verse comparando lo que escribió sobre Lascara en los capítulos 19 y 105 del libro quinto de sus admirables *Anales*.

Joaquín Miret y Sans.

UNA PÁGINA HISTÓRICA FOTOGRAFIADA

LA EJECUCIÓN DE ANGIOLILLO

La historia se escribe documentalmente, pero el documento histórico varía. Varía tanto que aun en la época moderna muchas historias tienen que rehacerse á modo judicial en virtud de las llamadas pruebas de convicción.

Muy poco, casi nada, se ha escrito acerca del atentado que privó de la vida al más grande hombre de la Restauración. El suceso fué enteramente inopinado y á la sacudida originada por la sorpresa, vino á suceder un olvido tan grande que apenas se preocuparon los que debieran inquirir estas cosas en el orden histórico de la historia palpitante, de investigar las causas y de precisar los órdenes de influencias determinantes de un suceso tan inopinado y de tales consecuencias en la marcha de la política española.

¿Quién era Angiolillo? Ni la investigación policiaca ni la curiosidad de los pesquisidores de la crónica contemporánea trataron de averiguarlo. Para suplir estas deficiencias sería enteramente inútil procurarse los folios de la causa porque en ella, de seguro, no habrá más que el testimonio del trágico suceso ocurrido en el balneario de Santa Águeda, y las declaraciones de Angiolillo, que no darían luz alguna acerca de su familia, de sus antecedentes, de sus relaciones y de sus pasos por el mundo.

De cierto modo pueden suplir la falta de esa base documental, los dos únicos testimonios que nos sirven para desarrollar este estudio : el artículo de Nakens publicado en EL IMPARCIAL y que consta en su libro MUESTRAS DE MI ESTILO, página 109, y una interesante colección fotográfica que, por obra de un curioso

aficionado á la instantánea, ha conservado de modo indubitable y con el testimonio de la luz, los momentos más emocionantes del acto de la ejecución del matador del Presidente del Consejo de Ministros.

Las revelaciones de Nakens constituyen no solamente una prueba de sinceridad, que nadie pone en duda conocido el carácter de su autor, sino que al mismo tiempo la sinceridad consigna datos cuyo valor científico desconocería, probablemente, quien los consignó, pero que permiten reconstituir, si no para la historia, para la psiquiatria, un tipo de muy antiguo existente y más tarde filiado para la ciencia en virtud de las interesantes investigaciones del Dr. Régis, el alienista francés. Trátase de una variedad del tipo regicida, enteramente análogo á este, y que es llamado, por la diferenciación de la víctima sacrificada, magnicida.

Empezaremos, por lo tanto, haciendo constar el referido y sincero escrito publicado en El Imparcial por Don José Nakens.

LA REVELACIÓN

Serían las once de la mañana de un día de la segunda quincena de Julio de 1897, cuando me pasaron esta tarjeta :

EMILIO RINALDINI

TENEDOR DE LIBROS

Corresponsal del periódico « Il Popolo »

¡ Que pase ! dije, é inmediatamente entró en la redacción, donde nos hallábamos Juan Vallejo, Nicolás Díaz Pérez y yo, un joven como de 26 á 28 años, de mediana estatura, cara expresiva, finos modales, vestido con un traje de americana claro. Me manifestó que venía en nombre del periódico de Milán que representaba á celebrar conmigo una interview acerca de la guerra de Cuba.

Contestéle que yo no tenía talla política para celebrar interview, pero me replicó que sí ; que él conocía *El Motín* desde que estuvo hace años en Barcelona, y que había leído mis libros *La Piqueta* y *Juan Lanas* ; que éste lo había prestado, no se lo habían devuelto y lo sentía. Pedí un ejemplar y se lo dediqué,

creo que en esta forma : « A mi distinguido compañero en la prensa italiana, Emilio Rinaldini. »

Intervino Díaz Pérez en la conversación, preguntándole por no sé cuántos personajes políticos que había conocido en Italia. Charlaron un gran rato, y se despidió Rinaldini anunciándome que volvería á insistir en lo de la interview.

A los cuatro ó cinco días se me presentó con un libro en la mano. Insistió en su pretensión, neguéme nuevamente, y entonces, mostrándome el libro, me preguntó si lo conocía. Le respondí que no. Era el escrito por Tarrida del Mármol relatando los tormentos dados á los anarquistas en Montjuich.

Al explicarme lo que el libro contenía, se entró por el terreno de la cuestión social, y, conforme avanzaba, su exaltación iba en aumento. Le hice una observación y disparóse. Discutimos. Después de condenar yo con tanta dureza como él los horrores de Montjuich, combatí la propaganda por el hecho; él la defendió con gran calor, llegando yo á brutalidades de palabra y de concepto que seguramente le hicieron formar mediana idea de la educación de los periodistas españoles. Le dije que yo no comprendía al anarquista tirando una bomba y huyendo cobardemente como en el Liceo y en la calle de Cambios Nuevos, sino cayendo con sus víctimas, ó dando su cabeza en cambio, como Pallás y Caserio; que el anarquismo iba á conseguir que se entronizara la reacción en toda Europa, y que esto únicamente á la Iglesia le convenía. Á lo segundo calló; á lo primero asintió con un movimiento de cabeza.

Sus conocimientos en ciencia social eran superficiales, pero cuando hablaba en nombre del ideal, resultaba elocuente. Pintóme á su manera un mundo mejor donde no habría explotadores ni explotados, ni hambre, ni miseria, lo que daría por resultado que todos los hombres fueran buenos y justos; y habia en su acento tal serenidad y en su mirada tal fe, que me desconcertaron un poco; mas por defecto incorregible de mi carácter, antes que confesarme á mí propio aquella derrota moral, forcé la máquina en la discusión.

Cuando él notó que yo ponía el diapasón de mi voz al tono de disputa, bajó la suya, y se dibujó en sus labios una leve sonrisa. A poco se levantó y despidióse con finura no afectada. No había llegado seguramente al portal de la casa, cuando yo sentía ese malestar que sigue á los arrebatos injustificados.

A los dos días volvió; yo no estaba; habló con Vallejo sin sentarse y quedó en volver. Vallejo advirtió que estaba preocupado y triste.

Vino efectivamente, no por la mañana como las otras veces, sino á las tres de la tarde. Parecía otro hombre; tal era su estado de abatimiento. Hablaba sin ilación, cambiaba de asunto bruscamente, quería decirme algo y se detenía.

Aprovechando una oportunidad, me disculpé del arrebato que tuve la última vez que nos vimos... Esto le animó. Me dijo que era cajista, que deseaba trabajar, y, balbuceando y con los ojos llenos de lágrimas, me confió por fin que lo habían echado de la casa, que llevaba dos días sin comer y dos noches sin

dormir, y que si le hacía el favor de que le dirigiesen á la redacción una carta que iba á escribir á un amigo. Le contesté que sí.

En el correo de aquel día había recibido yo una libranza de diez pesetas. Era domingo y no podía cobrarse. La envié á descontar.

¿ Y sus correligionarios ? — le pregunté. — Uno me ha dado de comer dos veces y una peseta. Se lo he agradecido mucho. Es pobre.

Continuó hablando de su madre, de su hermana, á quienes quería mucho... ¡ Y qué disgusto voy á darles ! exclamó en voz baja, cual si se lo dijera á sí propio. Creí que aludía á la noticia que les habría enviado de la situación en que estaba.

Al despedirse tropezó en mi mano derecha con la mitad de mi fortuna. Me la cogió nerviosamente entre las suyas y me la besó sin decir palabra. No pude evitarlo. Noté luego en ella algo parecido á lo que ya asomaba á mis ojos. De esta manera regia me pagó el anarquista la seguridad del albergue y la comida de aquella noche.

Al abrir la puerta, volvióse precipitadamente y me silbó al oído estas palabras : « Ya que usted ha sido tan bueno conmigo, voy á confiarle un secreto. He venido á Madrid á matar á Canovas, al Rey ó á la Regente. » Me sonreí. ¡ He oído decir á tantos algo parecido ! Si cada uno que me lo ha dicho, y no anarquista precisamente, lo hubiera hecho, habría yo visto lo menos cincuenta ó sesenta reyes nuevos y quinientos ó seiscientos presidentes del Consejo de Ministros. Hay muchos aficionados á sacrificarse verbalmente por su ideal.

— ¿ Y qué adelantaría usted con eso ? — le pregunté. — Vengar á los de Montjuich, me contestó.

Volví á sonreirme, le alargué la mano y se marchó.

Y no he vuelto á verle.

A los dos días se presentó un joven preguntando si Rinaldini había ido por allí. Le contesté que no.

Un día antes ó un día después (que esto no lo recuerdo), llegó para él una carta. La guardé en el cajón hasta que fuera.

Y no fué.

EL HECHO

Al regresar á mi casa la noche del 8 de Agosto de 1897, oí pregonar un extraordinario, « con la muerte de Cánovas ». Me dió, como vulgarmente se dice, un vuelco el corazón, y la figura de Rinaldini surgió ante mí.

Compré un ejemplar y lo leí á la luz de un farol. No decía el nombre del asesino. Quizás no fuera él. Indudablemente no era. Si no tenía para comer ¿ cómo podía haber viajado ?

Entré en mi casa, é intenté leer. Imposible. Pasaban las hojas del libro sin enterarme.

Me acosté y no pude dormir. Y pensé « ¿ por qué le dedicaría yo el libro? Si él es el matador, y se lo cogen, y ven la dedicatoria... »

Por fin me rindió el sueño, allá sobre la una. Desperté á las dos y dieciocho minutos.

¡ Cuánto tardaba el día !...

« ¡ Con aquella mirada insinuante y aquel rostro sonriente !... ¡ Sí, sí ; él es el asesino ! Y ¡ claro ! dirá que me ha visto... que me ha hablado... Así dará largas al proceso, y... No debí recibirle. »

Me levanté con el alba, me eché á la calle y me dirigí á la Puerta del Sol. Eran las cuatro.

« ¿ Por qué no habrán salido ya los periódicos ? ¡ Y dicen que la rotativa es un adelanto ! »

Recordé el grandioso artículo de Víctor Hugo *Una tempestad bajo un cráneo.*

« ¡ Aquel beso que me dió en la mano !... Un hombre que besa así y que solloza, no puede asesinar á nadie... No, no es él. ¡ Qué ilógico es el miedo ! »

Después de muchas vueltas, me encontré sin saber cómo frente á la redacción de *El Imparcial*. Un hombre cruzó por la calle del Desengaño. « ¡ Es él ! » exclamé, y corrí á alcanzarle... En nada se le parecía.

¡ El Imparcial de hoy ! oigo gritar. Compro un número y lo primero en que me fijo es en este nombre : ¡ Rinaldini ! ¡ Si ; él había sido el matador !

Sentí que se agolpaba toda mi sangre al cerebro.

« ¡ Oh, cuánto engañan las apariencias ! ¡ Quién hubiera creído esto en aquel que balbuceaba al decirme que no había comido en dos días ! ¡ Qué cómicos son los italianos ! »

De pronto me dije :

« ¿ Si habrán ido ya á buscarme ? Porque irán... No tengo duda... Tomaré precauciones para entrar en casa. »

Y así, en esta tensión de espíritu, pasé unos cuantos días. Nada más disculpable que Angiolillo (lo llamaré desde aquí por su verdadero nombre), hablara de mí en el proceso, para retrasar unos días su muerte. ¡ Es tan amable la vida á su edad ! Y si él no me nombraba, le encontrarían el ejemplar dedicado de *Juan Lanas*, y sería lo mismo. Tal indicio en tales momentos y con tantas pasiones en ebullición, habría ascendido á prueba plena.

¡ Qué de dudas ! ¡ Cuántas perplegidades ! En un segundo pasaba yo del temor á la esperanza. Unicamente á los cinco ó seis días comencé á recobrar alguna calma, interrumpida á cada paso y por cualquier incidente.

Detalle olvidado.

El día 9, apenas llegué á la redacción, escribí una carta á mi querido amigo Manuel Troyano relatándole lo ocurrido, y se la entregué á Vallejo para que se la llevara en el momento que me prendiesen. Publicada en *El Imparcial* á tiempo, podría ser mi salvación.

Otro detalle :

Antes de esto, quemé sin abrirla la carta que guardaba. No me arrepiento. Hay secretos que pesan mucho. Y yo hubiera ido cargado con el peso de aquél toda mi vida.

Terribles días pasé, mas ninguno como aquél en que, apoyada mi frente en el cristal del balcón que daba á la glorieta de Bilbao, ví pasar aquella cabalgata macabra que escoltaba el cadáver de Cánovas. Á aquel mismo balcón se había asomado un par de semanas antes Angiolillo ; en aquella misma habitación me había dicho que iba á matar al hombre cuyo cadáver desfilaba ante mis ojos sobre un armón de artillería seguido de carrozas llenas de coronas y de tropas de caballería y artillería.

No podía sustraerme á esta idea : « En mi mano estuvo evitar eso. » Ni á esta otra : « Á pesar de sus errores y del mal que ha causado á España, el muerto era un hombre ilustre. »

Los días pasaron, el proceso de Angiolillo terminó, fué condenado á muerte y ¿ por qué ocultarlo ?, cuando llegaban á mí noticias de su indiferencia ante el porvenir que le aguardaba, como luego de su valor sereno en el patíbulo, y de aquel « Germinal » lanzado al espacio, me alegraba de haberle conocido. Y me arrepentía de haber tratado tan mal á un hombre que, al hablarme, ya se había sentenciado á muerte.

El día que lo ejecutaron me recogí en mí mismo, y mentalmente me trasladé á un rincón de Italia, y me confundí en el dolor con aquella madre y aquella hermana de que oí hablar una tarde con tanta pena, con tanto cariño...

LAS DETERMINANTES DE ANGIOLILLO

En la segunda visita que en la segunda quincena del mes de Julio 1897, le hizo Angiolillo á Nakens, se le presenta con un libro en la mano : « Era el escrito por Tarrida del Mármol relatando los tormentos dados á los anarquistas en Montjuich. »

Al debatir con Nakens acerca del contenido de ese libro, la exaltación de Angiolillo iba en aumento. De este crescendo exaltante del ánimo preocupado del anarquista, dá Nakens una nota de expresión psicológica completa : « Le hice una observación y *disparóse.* »

Nakens dice que cuando este anarquista « hablaba en nombre del ideal, resultaba elocuente ». Añade luego que « había en su acento tal sinceridad y en su mirada tal fé, que me desconcertaron un poco ».

Pocos días después vuelve á visitar á Nakens. « Parecía otro hombre; tal era su estado de abatimiento. Hablaba sin hilación, cambiaba de asunto bruscamente, quería decirme algo y se detenía. » Este cambio se explica con lo que después se hace constar. « Me dijo que era cajista, que deseaba trabajar, y, balbuceando y con los ojos llenos de lágrimas, me confió por fin que lo habían echado de la casa, que llevaba dos días sin comer y dos noches sin dormir, y que si le hacía el favor de que le dirigiesen, á la redacción, una carta que iba á escribir á un amigo. Le contesté que sí. »

Otra prueba del temperamento emotivo recogida por Nakens, es la siguiente : « Continuó hablando de su madre, de su hermana, á quienes quería mucho........ ¡ Y que disgusto voy á darles, exclamó en voz baja, cual si se lo digera á sí propio. Creí que aludía á la noticia que les había enviado de la situación en que estaba. »

Inmediatamente se testimonia que, además del temperamento emotivo, lo que se manifiesta en el anarquista es un estado emocional correspondiente á la idea y al sentimiento dominante en el ánimo de este exaltado. « Al abrir la puerta, dice Nakens, volvióse precipitadamente y me silbó al oído estas palabras : Ya que usted ha sido tan bueno conmigo, voy á confiarle un secreto. He venido á Madrid á matar á Cánovas, al Rey ó á la Regente. »

En efecto, aunque se ignora de donde venía Angiolillo, con los datos que se consignan y con la acción realizada, se puede afirmar á lo que iba.

Angiolillo podía venir de Barcelona. En el artículo de Nakens está testimoniada su residencia en esa ciudad : « que él conocía El Motín desde que estuvo hace años en Barcelona. » La impresión dominante en Angiolillo, en Barcelona tuvo su escenario. Una fina investigación judicial hubiera procurado inquirir este extremo tan interesante, incluso para aclarar si durante la residencia en Barcelona había tenido que ver con los anarquistas que intervinieron en alguno de los atentados de que fué teatro la gran urbe.

No es precisa esa relación inmediata para definir el atentado de Angiolillo que es tan personal como los de sus congéneres regicidas y magnicidas. Caserio no atenta contra el Presidente Carnot por relación íntima con los anarquistas á quienes quería vengar. De seguro lo mismo le ocurrió á Angiolillo.

Uno de los caracteres de los regicidas y magnicidas, es su impresionabilidad para que les produzca efecto una idea muy destacada en el ambiente. Esta idea fué entonces la de los tormentos de Montjuich. La agitación producida en Europa fué enorme y llegó á todas partes. No es de extrañar que llegara también á la residencia de Angiolillo, estuviera donde estuviese. Y llegó á él para producir efectos que en ningún otro produjeron. Esto ocurre siempre. Una idea dominante hace reaccionar á los temperamentos personales de manera que la protesta, más ó menos viva, sea equivalente en los que la manifiesten de palabra ó por escrito, en privado ó en público ó en el meeting. La reacción sólo varía cuando existe una personalidad que por su especial constitución asuma en sí toda la fuerza propulsiva y se conceptúe con resolución suficiente para hacer ella sola lo que todos puedan sentir y anhelar. Estas personalidades son aquellas que antes de las ideas anarquistas y después, han realizado atentados sorprendentes por la elección de víctima y la osadía al ponerlos en ejecución.

Los testimonios sinceros del artículo de Nakens indican que Angiolillo fué poderosamente impresionado por el relato de los tormentos de Montjuich y que en virtud de la obsesión producida en él venía resueltamente á realizar una venganza.

En la obra de Fredrik Lindholm, *El anarquismo según las fuentes suecas y extranjeras*, se precisa esta tendencia, que suponemos predominante en Angiolillo : « Los crímenes, dice en la página 79, de los tres franceses, Ravachol, Vaillant y Henry y de los tres italianos Caserio, Lucheni y Bresci constituyen como una cadena de delitos unidos unos á otros. El motivo de todos ellos ha sido siempre el mismo : el deseo de venganza. » Esto lo justifica con

la enumeración de las motivaciones de todos los atentados cometidos hasta llegar al asesinato del Presidente Carnot que, según la declaración de Caserio, no obedeció á otra causa que á querer ser el vengador de Vaillant y Emilio Henry.

No son definibles en Angiolillo todos los caracteres del tipo regicida ó magnicida por faltarnos los antecedentes personales indispensables, pero con los rasgos que consigna Nakens en su artículo y con el estudio físico que con su imagen fotográfica podemos hacer, hay las suficientes indicaciones para referir este proceso á la constitución individual del agente que lo realizó y no á ninguna de las influencias que explican los crímenes políticos debidos á la conspiración sectaria.

Angiolillo, como los regicidas, era joven. No consta su edad en las referencias que tenemos, pero no hay más que ver su retrato. Era también como los regicidas de talla elevada, de constitución vigorosa y de aspecto simpático y agradable. Nakens nos dice que « sus conocimientos en ciencia social eran superficiales ». Lindholm, con referencia á los criminales anarquistas antes enumerados, manifiesta que « ninguno de ellos pertenecía á las clases instruidas, pero en todos se ha observado inteligencia y un grado de cultura que ellos mismos se habían procurado. Algunos tenían facilidad de palabra. » Esto último parece corresponder á lo que de Angiolillo dice Nakens, que « cuando hablaba en nombre del ideal, resultaba elocuente ». En los regicidas se manifiestan alguna vez anomalías congénitas y este estudio es difícil precisarlo en Angiolillo. Ni siquiera es posible un estudio de aproximación en lo concerniente á la confirmación craneana por estar retratado con el sombrero puesto. La frente es espaciosa y corresponde á la fisonomía amplia, pareciendo indicar que la forma del cráneo es más bien braquicéfala, ó mesaticéfala que dolicocéfala. Ninguna particularidad se nota ni en los pómulos ni en la mandíbula, ni en las orejas. La expresión de la fisonomía no parece afectada en modo alguno ; es serena, sin frialdad. En su actitud no parece haber alarde. Téngase en cuenta que la foto-

grafía está hecha en la Cárcel de Vergara, á donde fué conducido después de cometer el crimen en el balneario de Santa Águeda. Probablemente concurren en este sujeto otros caracteres de los regicidas y los magnicidas como, por ejemplo, el no acomodarse á una profesión regular y continuada, debido á sentirse agitados por el descontento, experimentando repulsión á cuanto los rodea y atrayéndolos lo desconocido. Probablemente en Angiolillo encontraríamos pormenores de vida aventurera ó errabunda, determinada por la agitación interior motivo de estas desavenencias de conducta que hacen considerar á los regicidas y magnicidas como desarmónicos ó desequilibrados.

Recientemente, hay tendencia á explicar ese desequilibrio ó desarmonía por una teoría psicológica que podía ser calificada de los dos yo. Supónese que en cada individuo existe un yo propiamente individual y que rige todas las armonías de la vida endógena y existe al propio tiempo un yo social que en el individuo caracteriza las representaciones externas á su ser. El primer yo, el individual, es el dominante en casi todas las naturalezas, hallándose el yo social en aquella proporción en que pueden estimarse en casi todos los individuos las propensiones egoistas y las altruistas. Nuestro régimen de vida es un ego-altruismo, con predominio significado del ego.

El altruismo es desequilibrante, no sólo de las normas orgánicas sino de las sociales. El desequilibrio psíquico por predominio de ese yo social, es tan perturbador que origina las personalidades trágicas de los regicidas y magnicidas, que podrían ser llamados con toda propiedad los auto-trágicos. La tragedia que desenvuelven se despliega en el desequilibrio ó desarmonía del conjunto de las funciones psíquicas, apareciendo en ellas un sentimiento encumbrado sobre los demás é imperante casi en absoluto. Ese imperio hay que referirlo, con las nuevas insinuaciones de la psicología, al predominio absorbente del yo social sobre el yo individual.

Las indicantes de ese yo social en la psiquis de Angiolillo, nos

las ofrece el artículo de Nakens en la exaltación del anarquista al explicar el contenido del libro de Tárrida del Mármol; al defender con gran calor la propaganda por el hecho, y al *dispararse* á la más mínima contradicción. Conviene con esto su elocuencia cuando habla en nombre del ideal. Este ideal corresponde al de los regicidas y magnicidas, aunque no sean anarquistas. « El regicida — hemos dicho en otro estudio — ve la imperfección en lo que existe, la perfección en lo que cree, y el obstáculo en la personalidad que representa el poder. Se atribuye una misión reductora y se considera elegido para realizarla. Procede con una decisión, una energía y un aplomo sólo explicables por la fortaleza que dan el conocimiento que se tiene, el deber que se cumple y el bien que se realiza. Ni huye, ni se defiende, ni se recata; no oculta sus propósitos, ni esquiva su responsabilidad. Va al suplicio más como estoico que como mártir; y prefiere no vivir á vivir como se vive. » Algo análogo nos ofrece Nakens en lo concerniente á la persona de Angiolillo. « Pintóme á su manera un mundo mejor donde no habría explotadores ni explotados, ni hambre, ni miseria, lo que daría por resultado que todos los hombres fueran buenos y justos; y había en su acento tal sinceridad y en su mirada tal fé que me desconcertaron un poco; mas por defecto incorregible de mi carácter, antes que confesarme á mí propio aquella derrota moral, forcé la máquina en la discusión. »

Con todo lo expuesto, no se abrigarán dudas en cuanto á que la tragedia de Santa Águeda se determina, antes de su ejecución material, en el desequilibrio psíquico del tipo auto-trágico que la realizó, destacándose como entidad determinadora el exagerado yo social que asume en sí toda la protesta ocasionada por los llamados tormentos de Montjuich, atribuyéndose la misión redentora, con la ejecución de una venganza en la personalidad más elevada de la política española. Sólo le faltó á Angiolillo para corresponder por entero á los caracteres del tipo regicida ó magnicida, realizar su crimen en un momento de exhibición

aparatosa. Pero esto, que es preferente en las determinantes de los regicidas ó magnicidas, puede ser modificado por las circunstancias, y como Angiolillo buscaba su víctima en donde se hallase, la encontró en un recojimiento veraniego, en vez de en una ceremonia cortesana, parlamentaria ó militar.

En la manera de ejecución, también procede conforme al modo de obrar de los regicidas ó magnicidas que atacan directamente. Corresponde también á la acción significada de los otros anarquistas italianos, pareciéndose más que á ninguno á Bresci.

Hay un detalle que pudiera precisar, sin que el tipo se desvirtúe en lo más mínimo, alguna cooperación extraña en la realización de los propósitos de Angiolillo. En la última visita que le hizo á Nakens, este partió con él la mitad de su fortuna, dándole un duro y con él « la seguridad del albergue y la comida de aquella noche ». ¿ De donde sacó Angiolillo los recursos para trasladarse á Santa Águeda y permanecer en el balneario ? He aquí la incógnita de esa supuesta cooperación.

Para despejar esa incógnita pudo servir la investigación procesal y no puede servir, de seguro, el sumario que se instruyó, porque no hubo tiempo para precisar y seguir las pistas más indicadas. El sumario obedeció sencillamente á procurar una justicia rápida y por eso se le confirió á la jurisdicción militar que en menos de doce días llenó su cometido en el sumario, en la sentencia y en la ejecución.

He aquí porque para llenar esta parte de nuestra historia contemporánea, hayamos de acudir á la documentación fotográfica debida á la diligente curiosidad de un aficionado.

EL ESCENARIO DE LA EJECUCIÓN

EL TABLADO Y EL GARROTE

Dice el artículo 102 del Código penal : « La pena de muerte se ejecutará en *garrote* sobre un *tablado.* »

La información que ofrecemos es el primer documento foto-

gráfico acerca de la manera viva de ejecutarse en España la pena de muerte. No conocemos, ni creemos que exista, una información gráfica como la presente. Tal vez el *garrote* haya sido fotografiado por primera vez para presentarlo en esta información.

El tablado, cadalso ó catafalco, ya se puede ver en que consiste. Es una plataforma de madera montada sobre pies derechos, cercada de una tosca barandilla de tablas anchas verticalmente colocadas. En su centro aparece el madero de la ejecución.

La ejecución de la pena de muerte en *garrote* ha sido pública, fuera de la Cárcel y en sitio abierto y amplio; pública, en el interior de la Cárcel, y de manera que fuese visible desde el exterior, y privada, en el interior de la Cárcel, sin más testigos presenciales que los designados especialmente por la Ley. En las dos primeras formas de ejecución, el tablado era necesariamente muy alto. En la última forma, que es la vigente y la que correspondió á Angiolillo, el tablado puede ser bajo.

En las Prisiones españolas es lo regular que no exista ni siquiera el material disponible para montar el tablado cuando lo exige una orden de ejecución. Ese material se encontrará tal vez en el almacén de alguna de las grandes Cárceles; nunca en las pequeñas. El tablado para la ejecución de Angiolillo se arbitró para este solo fin y de aquí la tosquedad de su aspecto.

En el tablado lo importante es el madero á que se ha de ajustar el garrote. En este madero se dispone, adosado á él, un tosco asiento donde el reo se ha de acomodar de manera que su cuello se ajuste al aparato estrangulador.

Ya que hacemos una información acerca del modo de ejecutar en España la pena de muerte, pueden ser aportadas algunas referencias históricas.

La pena de muerte se ha ejecutado en España por degollación con cuchillo, por decapitación con hacha, por estrangulación en la horca y por estrangulación en *garrote.*

Los procedimientos de degollación y decapitación se verificaban en tablado. El procedimiento de suspensión que era el

más usual, exigía postes fijos ó mudables, de madera ó de piedra, que en su extremo superior sostenían un travesaño del que pendía la cuerda estranguladora.

En los tiempos en que estuvo muy generalizada la aplicación de la pena de muerte, había numerosas horcas dispuestas para realizar la ejecución, sin más que añadir la escala para la subida del reo y del verdugo y la cuerda del suplicio.

La ejecución de la pena de muerte en horca, exigía un verdugo profesional. Todavía el verdugo se llama « el ejecutor de las altas obras ». Alto era el tablado, pero la horca lo era mucho más. En cuanto á dificultades de ejecución, la horca exigía en el verdugo condiciones de vigor físico, de agilidad y arrojo que en ninguno de los otros procedimientos eran necesarias. Después de colocar el nudo corredizo en el cuello del reo, tenía que lanzar al aire la víctima y era corriente que el verdugo se lanzase con ella acaballado sobre los hombros, realizando una gimnástica macabra.

Apuntamos estas indicaciones para significar el origen de la ejecución de la pena de muerte en *garrote*. No en todas las localidades existían verdugos profesionales, y esto se dice en las peticiones de las Cortes de Madrid de 1435, en el reinado de D. Juan II. « Otrosi sepa Vuestra Alteza que en muchas cibdades é villas é logares de vuestros rregnos é sennorios non ay nin se puede auer oficial que sea verdugo para executar é fazer la justicia criminal cada que acaesçe que las vuestras justicias la mandan fazer.... » En este pedimento se refieren al verdugo profesional, pero como dicen que no hay oficial que sea verdugo, aluden indudablemente á un funcionario municipal que era el *andador* ó alguacil, á quien le incumbían muchos menesteres, entre otros, según el Fuero de Plasencia « enforcar á los malhechores ».

Si se tienen en cuenta las dificultades de ejecución de la pena de muerte en horca y la carencia de verdugos profesionales en muchas ciudades, villas, y lugares, parece natural que en las

localidades más modestas y de menos recursos para atender al sostenimiento de los diferentes funcionarios municipales, se apelara á una manera más sencilla de ejecución de la pena de muerte. La razón económica influyó de un modo directo en las formas de la penalidad antigua. El no existir presupuesto carcelario explica lo tardío de la adopción de penas de privación de libertad. La pena de muerte, las de mutilación, azotes y vergüenza pública, estuvieron indefinidamente mantenidas por lo que pudiera llamarse la economía en la ejecución. Juntamente con estas penas, y sin ese extremoso rigor, se aplicaba la de destierro, que tenía también un carácter eliminativo. La razón económica que exigió remeros para las escuadras de galeras y desterrados — destinados unos al servicio de armas y otros á las obras de fortificación, — para atenciones y conveniencias de los presidios militares, transformaron hondamente la penalidad antigua.

Es muy presumible, por lo tanto, que el *garrote* en su primitiva sencillez, se adoptara por razón económica, facilitando de ese modo que el *andador*, ó alguacil, ejecutara las sentencias de muerte que mandaban hacer las justicias. El *garrote* no se aplicó primeramente para estrangulaciones en vivo, sino para sugeción de fardos. *Garrote* significa un bastón grueso. *Agarrotar* quiere decir « apretar fuertemente los fardos ó líos con cuerdas, que se retuercen por medio de un palo, dándole vueltas ». Ese palo ha sido denominado *garrote*, — de *garra* — por la función que ejerce *agarrando* las cuerdas y retorciéndolas sobre lo que ha de ser sujetado. Como lo hemos de ver, esta mecánica del primitivo garrote ha sido la determinante del aparato de suplicio con que se realizan en España las ejecuciones de pena capital. Las primitivas ejecuciones de pena de muerte en *garrote* consistieron, de seguro, en una cuerda retorcida con un bastón grueso. El reo fué estrangulado de ese modo, teniendo apoyado el dorso y el cuello sobre un palo vertical.

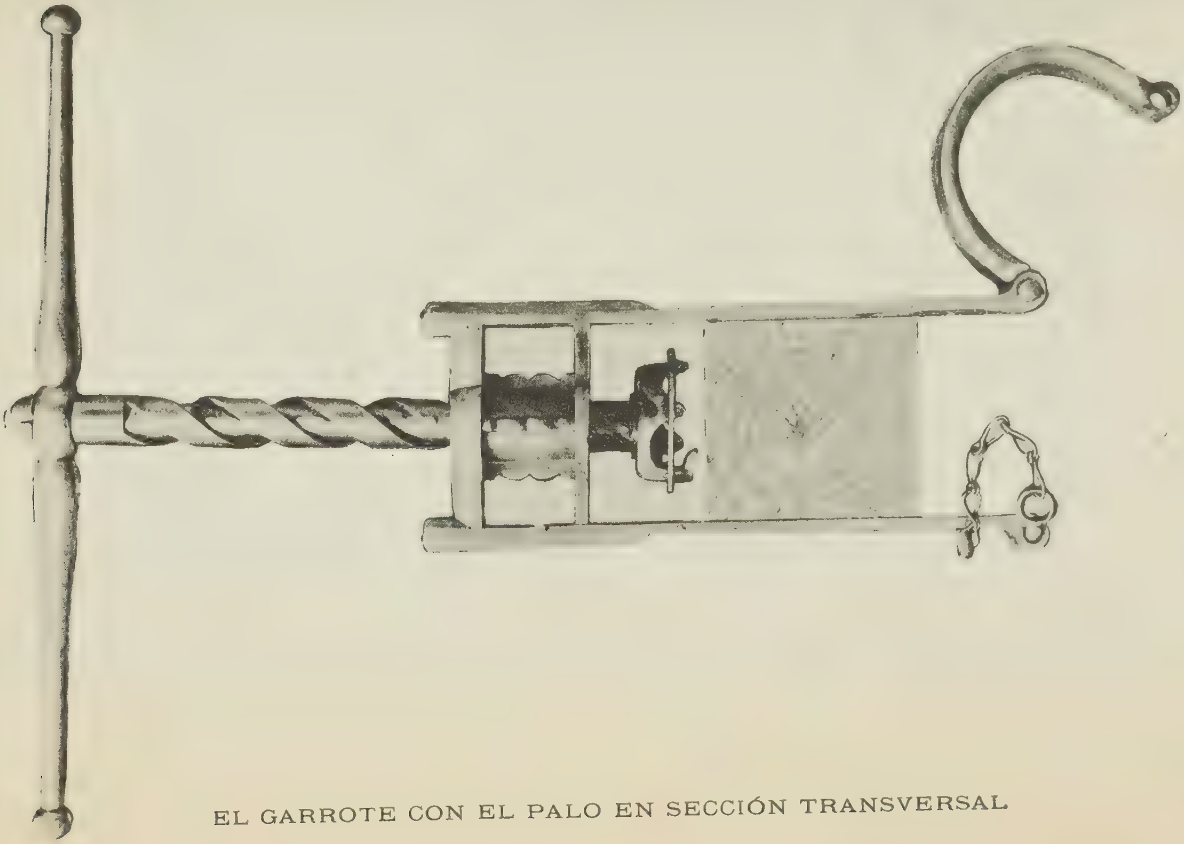
El Capitán de *El Alcalde de Zalamea*, fué ejecutado en *garrote* sentado en una silla.

Hay un tiempo, que alcanza hasta el primer tercio del siglo XIX, en que aparecen vigentes las formas de ejecución de la pena de muerte en horca y en *garrote*. Esta última manera debió ser considerada como la más vejatoria é infamante. Así lo manifiesta la locución legal de *garrote vil*. La vileza consistiría, seguramente, en que esta última forma de ejecución estaba tomada de los procedimientos más elementales é inferiores, correspondientes á las prácticas seguidas en los lugares más pequeños y no en las villas y ciudades. Todo tiene su alcurnia, incluso los medios de matar; el cuchillo y el hacha son instrumentos de nobleza; la horca, aunque no presuma de tales privilegios, fué considerada superior al más vil ó villano de los procedimientos para ejecutar.

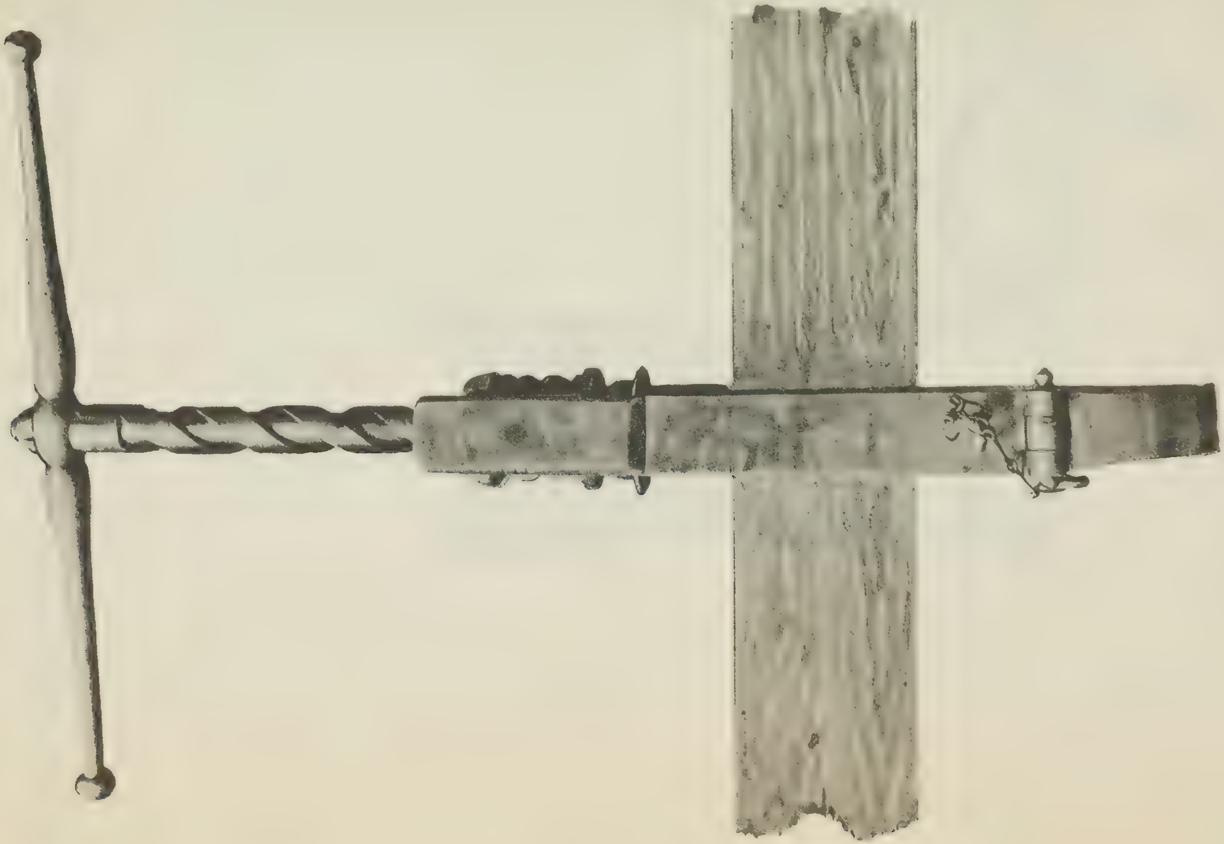
No obstante, al unificarse el proceder en las ejecuciones, el garrote prevaleció y fué convertido en máquina. Consiste ésta en una armadura metálica ajustada al madero en que se ha de acomodar el reo, y colocada á la altura del cuello del que ha de ser ejecutado. Partiendo de la posición del madero, podemos describir la función de este aparato. La parte anterior del madero y del aparato corresponde á la posición del reo y la parte posterior á la posición del verdugo. El reo, en posición sedente, ha de estar atado al madero por el cuerpo y los brazos y por las extremidades inferiores. El cuello del reo queda ajustado entre los dos vástagos metálicos salientes del garrote, uno de los cuales tiene una pieza semi-circular novible que se cierra y ajusta al extremo del otro vástago, dejando así sujeta la garganta. Esta pieza se denomina la argolla.

Desde la posición del verdugo se ve que los vástagos laterales se continúan hasta el ajuste de los dos extremos. Hay una pieza central, que es un tornillo, que agarra en la parte posterior del madero. Á esta pieza se le une una palanca con la cual el verdugo, en un giro rápido, atrae todo el aparato con la argolla anterior hacia el madero realizando así no solamente la estrangulación asfixiadora, sino hasta la trituración de las vértebras cervicales.

Como se ve, toda la armadura metálica del aparato asume el



EL GARROTE CON EL PALO EN SECCIÓN TRANSVERSAL.



EL GARROTE DE PERFIL

papel de las cuerdas en la sencillez del garrote primitivo, y el tornillo y la palanca realizan, de otra manera, la torsión, que en el procedimiento primitivo le estaba encomendada al bastón grueso llamado *garrote*.

LOS MOMENTOS DE LA EJECUCIÓN
Y LOS ÚLTIMOS MOMENTOS DE ANGIOLILLO.

La colección fotográfica que publicamos, además de su interés histórico, constituye la primera información de esta índole acerca de la ejecución de la pena de muerte en España. Los momentos están bien elegidos para obtener las instantáneas.

Primer momento. — El verdugo á la izquierda y un ayudante ó carpintero á la derecha del poste. Están haciendo los últimos preparativos. El reo sube las gradas del siniestro catafalco.

Segundo momento. — El reo aparece sentado en el poste de la ejecución. Antes de sentarse le han puesto en la cabeza el gorro. Al subir llevaba la cabeza descubierta. También le han atado las manos, que al subir las llevaba libres. El verdugo hace la prueba de ajuste para ver si la posición del reo corresponde á la disposición del aparato.

Tercer momento. — El reo tiene el cuello ajustado á la argolla. El verdugo, después de haberle atado por la parte del tronco y brazos, lo está atando al madero por las piernas.

Cuarto momento. — El reo está ya completamente atado. El verdugo asegura los últimos ajustes de la argolla.

Quinto momento. — El verdugo en actitud de dar vuelta á la palanca para realizar la estrangulación.

Las dos últimas fotografías representan el reconocimiento médico inmediatamente después de terminada la ejecución, y la exposición del cadáver del ajusticiado. Al verificarse el reconocimiento la cabeza del reo aparece cubierta con un pañuelo. Quiere

esto decir que el verdugo al terminar la ejecución, después de dejar atada la palanca para que no gire, cubre la cabeza del reo y se retira, volviendo nuevamente á subir al patíbulo para dejar la cabeza descubierta. El verdugo vuelve á subir al patíbulo para proceder al levantamiento del cadáver y colocarlo en el ataúd.

No están las fotografías lo suficientemente ampliadas para poder hacer aquellos estudios fisionómicos á que fué tan aficionado el gran pintor Leonardo de Vinci. Él se proponía sorprender las expresiones emocionales en los que iban á experimentar la última pena. Á nosotros nos guiaría únicamente aquella curiosidad, tan propia del público, que parece no preocuparse de otra cosa que de si el reo afronta el último trance con ánimo sereno ó conturbado.

Acerca de esto no se puede generalizar. Recientemente, un criminalista francés ha aseverado que los reos no se preocupan de otra cosa que de ganar á la vida aunque sólo sea un segundo. Cierto es que lo último que se pierde es la esperanza, pero es particularizar demasiado concentrar en esa desapoderada ansia de vivir toda la psicología de un reo de muerte. Si así fuera, no tendría nada de extraño. Esa podría decirse que es la psicología de todo agonizante. La vida, en cualquier circunstancia, lucha por mantenerse hasta el último respiro. Por eso se dijo lo de « no encontrar árbol donde ahorcarse ».

Nosotros tenemos una experiencia confirmada acerca de las últimas manifestaciones de los reos de muerte. Nos la conservó Cristóbal de Chaves en su *Relacion de la Cárcel de Sevilla.* Entonces las ejecuciones eran muy frecuentes y se hacían con cierto aparato escénico y con ostentosa publicidad. Á esta manera teatral correspondía la actitud de los reos que se presentaban como actores, disponiéndose de modo que, según Chaves, algunos se componían de manera que más que á morir parecía que iban de boda.

En la expresión del reo influye mucho la manera de ejecutar la pena de muerte. Todo el estímulo teatral lo suprime la

EJECUCIÓN DE ANGIOLILLO

Primer momento

EJECUCIÓN DE ANGIOLILLO

Segundo momento

EJECUCIÓN DE ANGIOLILLO

Tercer momento

EJECUCIÓN DE ANGIOLILLO

Cuarto momento

EJECUCIÓN DE ANGIOLILLO

Quinto momento

ejecución privada y lo aviva la ejecución pública. Hemos dicho que el regicida ó magnicida merece ser llamado el auto-trágico. Ningún tipo elije semejante aparato de magnificencia para realizar su crimen y en nadie se pueden suponer más adecuadas disposiciones para afrontar con gallardía la pena de muerte. De esta ostentación es testimonio el retrato de Angiolillo hecho en la Cárcel de Vergara. Sin embargo, en las imágenes de la ejecución, Angiolillo no se muestra ostentoso. Su actitud parece serena y reposada en lo que cabe. Dentro de esta serenidad deben apreciarse las instantáneas que nos presentan al reo en los instantes supremamente agónicos. La agonía, en la ejecución de la pena de muerte, comienza al presentarse el verdugo en la Capilla para vestirle al reo la ropa y pedirle perdón.

En España los reos de muerte están muy acompañados y asistidos por las asociaciones religiosas que en sus estatutos tienen como principal obligación ó como una de sus obligaciones, la de atender en todas sus necesidades á los reos de muerte, no abandonándolos hasta dejar el cadáver sepultado y encargándose también de cumplir sus diposiciones testamentarias.

Angiolillo no tuvo esta compañía, seguramente porque la recusó. En el patíbulo lo esperan cuatro soldados, uno en cada esquina. Van detrás de él, un Oficial, un Sargento y dos soldados con armas. Tal vez el Oficial fuera su defensor. Su actitud parece indicarlo. No manifiesta actitud de mando. En una de las fotografías aparece retraído en el ángulo de la derecha y en las demás en el de la izquierda, muy próximo á la escalera. Á estos supuestos puede añadirse que la escolta de dos soldados, que con los cuatro de guardia suman seis, que constituye un pelotón, no corresponde al mando de un Oficial.

La figura de Angiolillo al subir no está lo suficientemente destacada para formar idea de su actitud. Sólo hay un detalle que permite afirmar un acentuado estado de emoción [1]. Angio-

1. Véase Lámina 21.

lillo se apoya con su mano derecha en la valla de la escalera del patíbulo. Sin embargo, su actitud es erguida, tanto que de primera intención nadie diría, por la naturalidad de la figura, que se trataba del que iba á ser ejecutado. Parece obtenida la instantánea en el momento en que Angiolillo columbra el palo de la ejecución y se detiene á contemplar la escena.

En las demás figuras, es apreciable el reposo del reo mientras el verdugo realiza los tremendos preparativos. En ninguna ocasión acusa la instantánea el menor rasgo de rebeldía ó de protesta. La expresión fisiognómica corresponde, dentro del dominio del reo para afrontar serenamente el angustioso trance, á la inevitable contracción que las diversas sensaciones han de producir. En los diferentes momentos parecen acusarse las siguientes expresiones : contracción de la fisonomía y estado de recojimiento al sentir el contacto de la armadura metálica del garrote [1] ; la misma contracción un poco más acentuada, por el estado de inmovilidad de la cabeza y tronco y la sensación de las nuevas ligaduras en las extremidades inferiores [2] ; más acentuada la misma impresión al ser la inmovilidad completa y al sentir el amago del momento decisivo [3] ; cuando va á comenzar la estrangulación todo el cuerpo del reo aparece como contraído y retorcido tendiendo la cabeza á inclinarse hacia atrás con los ojos cerrados [4]. Este es un momento interpretable ya por las primeras manifestaciones del efecto estrangulador.

La que interpreta la instantánea, permite afirmar que Angiolillo afrontó serenamente y sin alarde la muerte á que fué condenado por su crimen, confirmándose en esto uno de los caracteres del tipo regicida. Lo único que la crónica nos ha conservado de este momento de la ejecución es la palabra con

1. Véase Lámina 22.
2. Véase Lámina 23.
3. Véase Lámina 24.
4. Véase Lámina 25.

que Angiolillo se despidió de la vida : *Germinal*. Recuerda esto lo que dijo á Nakens pintándole « á su manera un mundo mejor donde no habría explotadores ni explotados, ni hambre ni miseria, lo que daría por resultado que todos los hombres fueran buenos y justos ».

EL VERDUGO

Estudiando la figura principal del siniestro cuadro fotográfico, la índole de la escena hace también interesante el estudio de las figuras accesorias.

Primer lugar merece la figura del verdugo. La pena de muerte se comprende, pero el verdugo, aun en nuestros tiempos de realismo, parece una figura misteriosa.

¡ Y sin embargo no lo es ! El misterio se aclara fácilmente. Trátase de una de las representaciones más vulgares. Á los oficios bajos acuden bajas naturalezas. Dentro de esta bajeza, el anuncio de una vacante de ejecutor de las sentencias de muerte, constituye sobre todo un anhelo económico. Hay gentes que buscan la manera de asegurar la vida con poco esfuerzo, y para los despreocupados de ciertas aprensiones, ningún oficio menos exijente que el de ejecutor de justicia. Se refiere un caso de bien extraña previsión. Hubo quien hizo el cómputo de las ejecuciones capitales en un largo período y en una de las regiones españolas, y encontrando que con toda probabilidad transcurrirían muchos años sin una ejecución de sentencia de muerte, solicitó la plaza de verdugo y disfrutó el salario durante un cuarto de siglo. Al ocurrir el primer amago de ejecución de una sentencia de muerte, el experto calculador abandonó la plaza que tan pacíficamente le había permitido una vida cómoda.

De seguro, que esa comodidad es la predominante en los cálculos de los que se acomodan á un oficio tenido por vil. Con muy pocos trabajos y algunas emociones — si es que el sistema nervioso de los ejecutores de las sentencias de muerte de adolece de

falta de sensibilidad — realizan el mismo fin que se propuso aquel que disfrutó la plaza de verdugo sin serlo.

El verdugo que figura en esta colección fotográfica, realizando la ejecución del anarquista causante de la tragedia de Santa Águeda, es un hombrecillo de tipo vulgar que en todas las posiciones en que está retratado parece exento de emoción y hallarse cumpliendo, como cualquier otro menestral, una obra indiferente, aunque se trate de suprimir un hombre de la vida.

Examinándolo en todas las fotografías y en todas sus actitudes, lo mismo cuando hace los últimos preparativos al subir el reo [1], que al hacer el ajuste del aparato [2], al poner las ligaduras [3], al cerrar la argolla [4] y al dar vuelta al tornillo [5], lo característico es su aplomo fríamente profesional.

Otra cuestión plantea la imagen del verdugo que nos permite fundamentar estas consideraciones. ¿ El verdugo es un ser anómalo ? Por de pronto, la profesión no puede ser más anómala. Todos la repugnan ; solamente algunos la apetecen ó la aceptan. No influyendo en tales apetencias aquellos motivos sentimentales que eran tolerados en la época romántica, sino las determinantes económicas á que antes hemos aludido, la anomalía moral es evidente. ¿ Se exterioriza á la vez en algunos rasgos de conformación anómala ?

Por los detalles que permite estudiar la fotografía, se ve que el verdugo ejecutor de Angiolillo tiene tipo duro. Las acentuadísimas entradas de las sienes, ó indican voluminosos senos frontales, ó una frente prominente sobrepasando la glabela. Se junta esto con la nariz deprimida en su arranque, los ojos enfosados, los pómulos salientes y, probablemente, las orejas en asa.

1. Véase Lámina 21.
2. Véase Lámina 22.
3. Véase Lámina 23.
4. Véase Lámina 24.
5. Véase Lámina 25.

LOS ASISTENTES A LA EJECUCIÓN.

No debe desaprovechar la psicología aquellos documentos gráficos que permiten conocer los estados emocionales cuando se asiste á un espectáculo que de seguro ha de impresionar con impresiones de muy diferente índole.

Para precisar los movimientos emocionales en los soldados que sobre el patíbulo presencian la ejecución, hay que tener en cuenta, en primer término, que no son asistentes voluntarios, sino forzosos.

Esta circunstancia es la característica en la primera fotografía, cuando Angiolillo sube las gradas del patíbulo y el verdugo, con su ayudante ó carpintero, hace los últimos preparativos [1].

El primer soldado de la izquierda, parece que tiende á esquivar la vista del reo y la de los ejecutores. El otro soldado de ese mismo lado, parece en actitud abandonada y que tampoco se fija en ninguna de las dos cosas que pudieran atraer su atención. El primero de la derecha, ha vuelto enteramente la espalda. El segundo, en actitud indolente ó de apoyo, acusa un estado de indecisión. Todo este conjunto descubre que los cuatro soldados están de mala gana en el puesto que ocupan.

La segunda fotografía, no permite un examen psicológico tan individualizado como el anterior. Las actitudes acusan una formalidad de ordenanza. Los soldados, en actitud rígida, escoltan al reo para que el verdugo realice sus operaciones [2].

En la fotografía siguiente, cuando el verdugo ata al palo las piernas de Angiolillo, el momento emocional es muy intenso [3]. Es singularmente expresiva la actitud de los dos primeros soldados de la derecha y se ve que no pueden resistir la impresión patibu-

1. Véase Lamina 21.
2. Véase Lámina 22.
3. Véase Lámina 23.

laria. El otro soldado de ese mismo lado, que se halla en actitud de firmes, también vuelve la cara y aparta la vista. En el otro grupo, donde se halla el Oficial, la actitud es de recogimiento y las miradas todas se dirigen á lo bajo, esquivando la escena, singularmente la del soldado que hace el número tres en el grupo y que parece más bajo que los demás, entre otras cosas por tener la cabeza abatida. Este soldado es el Sargento.

En la fotografía siguiente [1] los grupos adquieren distinta animación. Los soldados de la derecha, que habían apartado la vista del reo, lo miran fijamente, uno de ellos apoyándose en la barandilla del patíbulo. En el otro grupo el cambio es de distinta índole. El recogimiento de las figuras aparece más acentuado y el Sargento en vez de tener baja la cabeza la tiene vuelta para no ver. Algo de esto le ocurre al Oficial. Los demás tienen la cabeza baja.

Del momento de la instantánea anterior á la en que el verdugo se dispone á dar vuelta á la palânca en el supremo instante [2], media tan poco tiempo que las figuras de los soldados casi conservan la posición anterior. El grupo más movido es el de la izquierda. Comparando este grupo con el anterior, se vé que el momento emocional ha sido tan intenso que ha dado lugar á un cambio de posiciones en las cabezas, manifestándose la tendencia á mantener la vista baja. En el soldado que hace el cuarto, á contar desde la escalera, el cambio ha consistido en volver la cabeza, que antes la tenía abatida.

Por el estudio expresivo de las instantáneas de los soldados asistentes á la ejecución, no se podrá decir que tienen nada de inquisidores, sino, por el contrario, que se manifiesta en ello aquella piedad que el historiador inglés Buckle reconoce, entre otras buenas cualidades, á los españoles.

Rafael SALILLAS.

1. Véase Lámina 24.
2. Véase Lámina 25.

EJECUCIÓN DE ANGIOLILLO

El reconocimiento médico

EJECUCIÓN DE ANGIOLILLO

La exposición del cadáver

TRAGEDIA DE MIRRHA

Siguese la tragedia de Mirrha : en la qual se recuentan los infelices amores que ouo con el rey Ziniras su padre. Compuesta por el Bachiller Villalon : dirigida al licenciado Diego Martinez, su muy grande amigo [1].

M. D. XXXVI

Carta del auctor dirigida al licenciado Diego Martinez, su muy gran señor y amigo.

Señor : Enlos ratos hurtados de mi cotidiano estudio para mi recreacion, se me ofrescio pensar hazer alguna cosa dirigida a vuestra contemplacion ; y andando ymaginando que seria, acordeme de vnas piadosas lagrimas que breuemente escriue Ouidio que derramo Mirrha por amores de su padre el Rey Ziniras : y aunque sea materia agena de mi profession, acorde dela dilatar con la mayor industria que bastasse mi juyzio, solo por exercitar el ingenio. Veys la ay : si os contentare el estilo, plazer me a y tomar lo he por galardon y dar me eys animo para mas. E sino os aplaziere, rasgar lo eys, porque acaso no tope con ello quien riendose dello tome vengança de mi. Muy breue embiare a vuestra merced el libro dela republica scholar que he scripto, porque casi le tengo puesto en limpio para le poder comunicar. Veso las manos de vuestra merced.

Siguese la historia delos infelices amores dela desdichada Mirra, que ouo con el rey Ziniras su padre

En la ysla de Paphos ouo vn Rey llamado Ziniras, muy

1. Réimprimé d'après l'exemplaire du British Museum. — R. Foulché-Delbosc.

poderoso, el qual ouo vna hija muy hermosa llamada Mirrha, que le fuera mejor no la auer engendrado, porque no le succediera tan gran fortuna con ella. Porque, segun cuenta Ouidio enel dezimo libro de sus Transformaciones, demandandola muchos ricos mancebos en casamiento ella todos los menosprecio por estar presa de amores del Rey Ziniras su padre. Permitieron sus tristes hados de la tanto afligir que su mas contino exercicio era llorar muy amargamente. Consumia sus dias en vn frequente sospirar sin hallar remedio de su pena. Saliasse por los campos, loca, dando bozes, desesperada de su salud : fingia con todos los que la veyan (por satisfazer su apassionado spiritu) ser enferma de frenesi. No admitia consuelo por no ser sana : huya de qualquier deporte que su amado padre la procuraua. Entre sus mas familiares tenia vn ama vieja que la crio, que la amaua mas que assi. Esta continamente con doloridas lagrimas trabajaua por la consolar, mas poco aprouechaua : tanta era su cuyta en ver a su padre sin poder cumplir con el su desseo. Por que quanto mas le via, mas se encendia su amor y mas emprendia el fuego en sus tiernas entrañas, y como era mochacha reuentaua su passion por los ojos con muy continas lagrimas, y consolaua su spiritu en lamentar su desdichada suerte. Quando se hallauasola con, muy doloridas razones dezia assi :

« O cielo y planetas, principal causa de mis males, no os satisfariades ya de mi pena, y ala desdichada de Mirrha acabariades de atormentar? Qual dia o qual noche sera aquella que fenezca mi dolor y sera fin de mi vida? Qual desdichada donzella fue enel mundo tan mal hadada como yo? Qual muger fue tan desacordada dela naturaleza filial, que sin consideracion ala paternal deuda presuma tener acesso con el que la engendro? O desuenturada de mi suerte que a tanto miserias me a traydo! O padre mio, que con tu hija eres tan cruel que me hieres sin poder me sanar! Quien vido mayor mal quel mio, que mientra mas me regalas mas me deguellas? O, si en mi lengua ouiesse esfuerço para te descubrir mi pena, verdaderamente creo que comouido

de piadad, doliendo te de mi dolor, me matarias antes que indinarte contra mi, viendo mi yerro. O naturaleza cruel, que permitas que los brutos, sin mirar parentesco, se junten en vno (enlos quales va ningun interes), y a mi que tanto me va, me viedas abraçar a mi padre que assi me hirio! O si yo fuesse, por commiseracion delos dioses, conuertida en fiera, como fue la hija de Ynacho! que entonces yo satisfaria mi voluntad. O padre mio, si nunca me engendraras, porque a mi saluo quisieras gozar los primeros despojos de mi honestidad, ꝛ sino quisieras, yo te bastara induzir por ser cosa tan conueniente a mi salud! O si yo nunca te conosciera ni de ti fuera amada, porque tus besos nunca emprimeran en mi coraçon aquella dulçura que agora me atormenta! O madre mia, que gran villania te cometo, y que ruin pago te doy porel dolor que passaste en me parir! Tu lo meresces, pues pariste hija tan desdichada como yo! ya pluguiesse a los dioses que te reuelassen mi culpa, porque con la muerte te procurassen vengar de mi. Lo mas seguro me seria desamparar esta tierra, pues me es tan contraria, ꝛ yr me a abitar las seluas desiertas, donde creo que aura de mi mas piadad. Mas ay de mi, como podre? que estoy captiua, y perdi junto conla libertad el alegria que me pudiera dar el esfuerço : quanto mas que no me sufrire a hazer enojo aquien yo tanto amo, porque mi amado padre con mi absencia peligrara. Una sola cosa consuela mi spiritu, que es el pensar morir : lo qual espero ser solo remedio de mi dolor. Porque assi como veo que las piedras hundidas : y los maderos derribados son memoria de los superbos y altos edificios que el tiempo acabo, assi confio que mi mal fenescera. Mas ay de mal que absencia de morir bien le a de remediar! pues con solo morir espero tener descanso. O anima mia cansada de padescer! si ya desamparasses mi cuerpo, porque me librasses de carcel de tanto dolor! O mal auenturado mal mio sin esperança de salud! pues la causa no le permite comunicar. Desesperada de remedio, desseo que de improuiso se abra la tierra y me sorba : porque ya se diesse a mi mal fin. O que los vientos contrarios causen vn

terremoto o tempestad, que el vniuerso conuiertan en el primer chaos, porque con su perdicion fenezca yo, o ya me arrebatassen las infernales furias indignadas de mi blasfemia, y enlas tinieblas orribles aposentassen mi afligida anima por me lleuar de esta misera vida! O tres crueles hermanas, Aletho, Thesiphonte y Megera, desastradas os veays, pues en me cortar el hilo dela vida tanto os deteneys, por dar me mas tormento. »

En estas lamentaciones y en semejantes gastaua su misera vida la desdichada Mirrha sin esperança de remedio alguno; y aun que pensaua ella que de sus lagrimas no tenia testigo, no estaua sola, que porel mucho amor que la tenia su vieja ama que la crio, no la osaua desamparar: juzgaua por propia su passion, y assi con gran solicitud assechaua si de sus quexas podria colegir la causa o calidad de su mal. Y assi este dia entre otros muchos, llego casi al cabo de su razonamiento: ꝛ como la hallo assi afligida, vertiendo lagrimas de sus ojos, la començo a hablar assi: « Amada hija mia, que es la causa de tu turbada alteracion? que mudança a sido sufficiente, agora del cielo, agora dela tierra, assi maltratar? Si acaso en tu sueño alguna sombra te espanto, dexa locas presunciones; que no tienen mas fuerça de quanto dormimos, y despiertos son deshechas enel ayre. Bien sabes que su ocasion prouiene de algun no digestido vapor que subito del estomago ocupa los retretes del cerebro: y tanto dura la fantaseada ymaginacion quanto no son disueltos. Y si por dicha turbada te recelas, mira que estoy yo aqui, que primero morire que algun triste acontescimiento te sobrevenga. E si algunā noturna vision te causo tristeza, quiero yr a llamar musicos que espelan con dulçura tu enojo. Comunica, hija mia, comigo qualquiera genero de rencor que tu coraçon ocupe, pues sabes que aliuia la pena relatar la causa, y principalmente a quien por suya propia la estima; y si a caso tienes pensado algun acontescimiento, no presumas por tu consejo solo desmandarte a gran cosa: pues se dize que quien de aconsejar se desuia, de arrepentir se procura. O quan bien es aconsejado quien sus cosas cuerdamente mira! y

quan cobarde es aquel que con la muerte quiere remediar sus males! No maltrates, amor mio, tu florido gesto con apassionadas tristezas; no seas vista de Ziniras tu padre, y por dolor de tu pena cobre algun accidente mortal. No temas de descubrir qualquiera llaga que te fatigue, antes que affistolada desconfiemos de remedio. De mi te hago cierta que no te faltare enlos mas señalados trances de tus afrentas. No te receles de mi secreto, pues sabes quan fiel siempre te fue : porque si otra cosa en ti viesse, pensaria yo tener lo mesmo en ti que tu pensasses de mi. Ni tampoco pienses que algun caso de amores espantara mi vejez, pues tu gentileza y mocedad te escusa de ser culpada. E si esto es assi, confia de mi, que por la mucha esperiencia podre mas facilmente buscar el remedio de tu salud. No sean, yo te suplico, aqui necessarias mas offertas que te seguren el camino para hablar : pues soy madre enel amarte ꝛ criada enla voluntad de seruir te. »

Como la desdichada Mirrha estuuo atenta alas piadosas offertas de su vieja ama, y conoscio proceder de sano coraçon, començo se de nueuo a lastimar indignada de su mala suerte, porque sentia ser de tal calidad su mal, que daua de si menos esperança poniendo se en conuersacion. Porque se temia que siendo descubierta ninguno podria tener piadad a tan gran incesto, y persuadia se que por esta causa no se podria hallar remedio enla tierra, que para tan nefando pensamiento fuesse medezina de su dolor. Solamente se confiaua s'er consolada con lagrimas, pensando que tantas podrian ser que le bastassen en algun tiempo consumir la vida; y ansi todo su tiempo gastaua en llorar. E por no dexar sin respuesta a su vieja ama, pensando que enesto daria fin a su importunacion, ansi le dixo : « Gran pesar tengo, ama mia, de ti, porque siento que por ninguna via se puede remediar tu dolor. Piadad tengo ala lastima que tienes de mi, porque se de mi mesma que puedo morir segura sin esperança de salud. E pluguiera a Dios que esse tu piadoso desseo te pudiera yo cumplir, porque de tu satisfacion dependia gran parte de mi bien. Mas ay de mi, que me hirieron de tan nefando mal mis tristes hados : que no es menos vedado

ser traydo enla conuersacion que se vedo de naturaleza su remedio. Assi que si yo tengo de ser aborrescida delos hombres por me descubrir, z naturaleza nuestra madre me desespero de poder me remediar, que aprouecha ? yo te ruego contar te lo yo. Ninguna cosa, por cierto, mas antes añadire gran daño a mi : pues hasta aqui solos los dioses son sabidores de mi pecado, alos quales doy la culpa por mi creacion : y sabiendo la tu, quedo infame a los hombres, que es doblado mal. O naturaleza (si eres acaso otra cosa que diffieres de Dios), no madre, mas madrasta te puedo llamar, pues sin culpa me produxiste ansi. Que sacrilegio he cometido contra ti ? en que te he pensado offender ? Que es la causa que con tantas fuerças te as armado contra mi ? o porque tan sin justicia me procuras maltratar ? Contentas te agora con priuar me la vida, pues es el mayor bien que alos fauorecidos das. Grandes indicios me dan estos tus effetos : auerte yo injuriado en algo, pues el remedio de mi pena la reseruas solo para ti. Por suma piadad te demando la muerte, que enesto lo justo me daras, pues me muestras que te la merezco bien, y assi esta en tu pecho determinado que por lagrimas mela gane yo; pocas gracias te deuere, pues ya corrompido el juyzio de llorar, no podra la muerte escusarse de venir. Pues como quieres, ama mia, que me consuele con tanto dolor ? dimelo tu, que yo te satisfare. (Ama) Hija mia z mi bien, porque me encareces tanto tu pena y el auer me la de descubrir ? Si acaso es porque no te paresce que merezco de ti tanto fabor, razon fuera que conel amor que te he tenido te conoscieras ser me deudora del. Ruego te que trabajes por no ser acusada de ingratitud, porque es vn pecado del qual nunca los dioses dan perdon. Mira, mi bien, lo mucho que me deues, porque sin comparacion medeues mas que ala madre que te pario : porque despues que della naciste, a mi sola dio la encomienda z cargo de tu biuir. Y delante de tu padre me dixo : « Ama mia, esta hija te doy que es el fin y assiento de mi querer. Ruego te mucho, que pues tanto credito tengo de ti, que te confio todo mi bien : tengas en memoria de me pagar el amor y estima que tengo a tu

bondad enla emplear toda aqui. Cria me la de buena leche y doctrina de tal suerte, que la deuda dela vida que ella me tiene a mi, pues la engendre, muestre deuer la a ti por la doctrina con que la reengendraras. » Con tanta efficacia emprimieron estas palabras en mi coraçon, que hasta agora ni por infinitos tiempos las podre oluidar : y tomando la sus reales manos, se las bese, ofreciendo mi anima ala obedescer. Despues aca nunca te desampare, amamantando te a mis pechos, velando te de noche y de dia, hasta que fueste de edad. Y despues que fueste crescida, yo te enseñe buena criança, de la qual no me eres menos deudora, pues este es el segundo ser. De todo este contino tratamento, yo te ame mas que a mi : y assi pospornia mi vida por te complazer. Pues creo que por todo esto en algun cargo me seras. (Mirrha) No te le puedo negar. (Ama) Paga me le, pues hasta aqui no me has hecho alguna merced. (Mirrha) Concluydo me has si puedo yo. (Ama) Y piensas de me satisfazer con solo predicar al vniuerso que me eres deudora ? (Mirrha) No : mas quando no tengo poder, paga te la voluntad. (Ama) Pues quien te impossibilito ? (Mirrha) Naturaleza. (Ama) Naciste sin lengua ? (Mirrha) No : mas empacha me la verguença que me dio. (Ama) Pues antes mi no ayas verguença ni temor. (Mirrha) Gran culpa es descubrir el hombre sus faltas aquien no las puede remediar : porque sin necessidad se infama. (Ama) Por donde sabes tu que yo no las remediare ? Este magnifiesto achaque es para no te me descubrir. (Mirrha) Ay que las leyes de naturaleza lo impossibilitaron que no se pueda remediar mi dolor. (Ama) Mira, hija, que aun que naturaleza dio infinitas flaquezas y enfermedades a nuestra humanidad, enesto se mostro verdadera madre : en que juntamente proueyo de remedio para su salud. E si a nos otros que poco sabemos nos le encubrio, no falto alguno con quien lo quisiesse comunicar. Emos pues de acorrer alos sabios medicos, alos quales naturaleza engendro para el remedio de nuestras enfermededes. Y creo yo que la pesara, si desesperados della nos dexamos morir ansi. Possible es que la naturaleza quieria hazer te por esperiencia en tus llagas

maestra, o que yo muestre en ti mi saber. (Mirrha) Ay, madre mia, que la medecina de esta llaga no la quiso dexar en virtud de yeruas ni de piedras, ni en industria de algvn varon. Mas permitio que nos pudiesse doler, z hizo leyes por las quales no se pudiesse remediar sino con el morir. (Ama) Poco sabes, hija, pues agora tienes por saber, que de muchas cosas nos impossibilito naturaleza alos hombres : las quales venimos a executar por industria que nos da nuestra propia necessidad. Dime que cosa hizo mas impossible que los hombres volar ? mas la industria y necessidad de Dedalo le hizo hallar alas, y con ellas caminar en estrañas prouincias. Que cosa mas contraria que vsar el papagayo nuestra humana lengua, y saber seguir nuestras bozes con pausa en diuersidad de razones, alas quales le haze facil la necessidad del comer ? Pues sobre todas estas cosas, dime que cosa pudo naturaleza con mas leyes vedar, que enamorada Pasiphe del toro, pudiesse con el esecutar su amor ? y con quanta facilidad la industria de Dedalo lo executo ? Assi que, hija mia, no desconfies por tu ygnorancia que ha de faltar medecina para tu llaga porque no la alcances tu : descubre me la, que podra ser que yo la alcançare. E si me faltare a mi, yo trabajare con cautelas z ficiones sacar la dentre los sabios medicos o delos esperimentados varones o viejas matronas, agora fingiendo me yo el enfermo agora representando yo por fingidas palabras tu necessidad. No perezcas, hija mia, por tan pequeña ocasion : y si de ti mesma ni de mi no tuuieres piadad, ten la del buen padre Ziniras que no te meresce la pena que por tu dolor le daras. E no permitas que muera el tras ti, si algo le amas, pues tanto le aplaze la vida por gozar de tu dulce amor. »

Como la desdichada de Mirrha oyo en nombre de su padre Ziniras, porque su ama acaso z innocente le nombro, començo con mucha lastima a llorar y a mesar sus dorados cabellos. E subitamente le fue ocupado el coraçon de vna emponçoñada colera que la amortiguo. Enclauijaua las manos, torcia la boca, boluia los ojos, echaua espumajo, arrojaua coces, reuolcaua se por la cama, rasgaua las bestiduras, representando que se queria arrancar el

coraçon; sospiraua tristemente, y sudaua, y lloraua muy gruessas lagrimas. La triste ama, casi muerta de ver a su amada hija padescer, daua grandes vozes por ser remediada dela gente de casa : dezia grandes lastimas de piadad, ruciando la con aguas olorosas el rostro. Y despues de gran rato que Mirrha voluio en si, començo a dezir : « Soberano Jupiter, padre del vniuerso, si acaso estas injuriado de nuestra patria ⁊ reyno : y con mi muerte apaziguaras tu indignada deydad, yo doy por bien empleado mi fin. E si tienes por bien que por el vniuersal pueblo yo te sacrifique mi vida por te aplacar, yo me determino de me ofrescer, como hizieron aquellas dos virgines Phigenia ⁊ Stinphalida, las quales viendo en nescessidad a sus patrias, por aplacar la yra delos Dioses, de su voluntad se ofrescieron ala muerte. Porque terne yo por supremo bien morir ya vna vez, antes que morir mil. Haz me, señor, digna de tu fauor, porque enlas aduenideras edades de tu socorro me pueda loar. » Era yda el Ama a llamar al padre Ziniras, pensando que con su venida aplacaria su passion : y con el apresuramiento que lleuaua, todo el palacio se altero; y ansi todos acorrieron ala camara y aposento de Mirrha por poder en algo remediar, confiando que quando no fuesse rescebido el seruicio della, le aceptaria el Rey, porque amaua aquella hija mas que a ssi. E como vio Mirrha en su aposento tan gran tumulto de gente, espantada començo a dezir : « Ama mia, que es de ti ? porque me desamparaste ? Estas son las offertas y fauor que me hazias de nunca te apartar de mi ? Da me la mano que te quiero hablar. »

Como el Ama llego al buen padre Ziniras, y le represento ansi aquella turbacion, con palabras que casi no las podia hablar, ni el desuenturado padre las podia entender, assi confuso, y medio entendida la sentencia dellas de que su hija tenia algun dolor, sin mas aguardar se dexo correr : y llegado al aposento de Mirrha, tomando la sobre la cama en sus braços, llorando de sus ojos fuentes de lagrimas, sin hablar por vna gran pieça, la beso y abraço y despues le dixo ansi : « Hija mia ⁊ mi bien, que has ? porque estas enojada ? Que accidente es este

que te atormenta y muda tu linda haz? Di me lo; no me des tanta passion. Mira bien que de tu contento depende mi salud, y del yo verte y amar te mi gloria : yo no tengo nescessidad de mas razones que esto me esfuercen hazer mas que ver yo tu virtud : la qual tengo visto que excede alas hijas nascidas de buenos padres. Quanto dello me deua yo glorificar visto esta : pues la limpia vida del hijo biuo haze gloriosa la fama del padre muerto. Y porque no es acepta la buena obra donde no es conoscida la voluntad con que se haze, ten seguridad de mi contentamiento, pues yo le tengo de tus obras. Ten pues, hija mia, respecto a mi mucho amor; y descubre me tu voluntad, y huelga de no me dar pena, pues yo siempre me desuele en te dar alegria; y si descontento o tristeza aflixe tu coraçon, yo prouehere en te alegrar. E si Cupido, por tener de ti memoria, ennoblescio tu animo de amor, no te pene, que yo lo remediare. Escoge, entre todos los nobles varones que aqui vienen por te requestar, qual de ellos mas te plaze : que yo te le elligire por marido y heredero de mi possession; y si absente esta, yo le embiare mis embaxadores, que venga a tomar te por muger. No llores, hija mia, que de passion no lo puedo sofrir, porque siento tu pena por mia. » Esto dezia el buen Rey Ziniras a su muy querida hija; y llorando muy tristemente la besaua muchas vezes, teniendo la abraçada consigo por vna gran pieça. Mirrha se esforço mucho con tener entre sus braços aquien tanto amaua : y con aquellos dulces vesos que su padre la daua, estaua su espiritu algo consolado. Bien quisiera la pobre niña morir se alli o satisfazer su voluntad. Todas las lagrimas que delos ojos de su amado padre descendian, las cogia ella en su boca para mitigar el fuego que atormentaua su coraçon. E quanto mas en sus braços le sentia, mas se encendia de su amor el tierno pecho. Y por muchas vezes penso entre si de hablar lo que le cumplia, agora fingiendo se loca, agora dezir se lo en cancion : mas la verguença de la niñez la empachaua tan del todo, que estaua fuera de si. Con la variedad delos pensamientos estaua trasportada, y dezia entre si : « O padre mio, si del mesmo dolor te hiriesses, luego yo me podria consolar.

Mas mientra tuuieres respecto a tu virtud, no espero alegria. » Y como desto se acordaua, començaua a llorar, pensando que el padre la vesaria; mas ya que el hecho tuuo algo sossegado, mirando a su padre Ziniras, le dixo assi : « Padre mio, amado de Mirra tu querida hija, no fatigues tu honrrada faz ni amanzilles tu coraçon con lagrimas : porque con verte a ti (que es lo que mi spiritu mas dessea) mi passion afloxo, ɀ ya me dexo en mucho plazer. La ocasion fue de vn sueño, porel qual durmiendo me senti afligida y con temor me turbe. Buelta ya sobre mi, con tu vista soy muy alegre y esforçada. A lo que me mandas, que escoja marido para mi compañia, digo que mientra tu biuieres no quiero otro sino a ti, porque despues de tu muerto yo no quiero biuir. Y aquel amo mas que tiene mas semejança tuya : porque mi mayor contento esta en ver tu representacion, y en tu ymagen consiste mi bien. Tus abraços me son gloria ɀ tu vista me es alegria. De oy mas biue seguro que otra cosa no entiendo hazer; y porque quiero vn poco reposar, ve en paz. » Avn que estas palabras las entendia Ziniras porel amor que Mirra le tenia como hija, la desdichada donzella otra cosa entendia que la queria dezir.

Besando por muchas vezes Ziniras el rostro de su hija, por la complazer, se salio fuera : y como ella quedo con sola su ama y se vio absente de su padre, encendida por los passados besos començo a llorar, messando sus dorados cabellos y rasgando su hermosa haz. Dezia amargamente assi : « O Jupiter, si quando del cruel naufragio saluaste al buen Eneas para matar ala desdichada Reyna Carthaginense, pues ya ella gozo de sus amores, no la eres en algo deudor. Mas a mi, que de solo tormento me mantienes, di me si as de dar de mi algun fin ? y si a caso esperas que hago yo sacrificio de mi, haz me, yo te suplico, digna de tu oraculo, porque yo execute tu voluntad. Desdichada fue mi preñez, y el dia que mi padre me engendro, pues fue para tanto mal mio. Salid, lagrimas mias, satisfazed mi triste coraçon, no deys lugar al reposo porque mi anima cansada me dexe ya. O dioses crueles, que teneys por mejor dissimular el nombre de injustos, porque penando yo por

mas tiempo se dilate mi mal, antes que matar me, pues de tan nefando crimen peque, no es mucho que peruertays vuestras leyes con quien primero las peruertio y vseys de nueuo tormento con quien en nueuo pecado os ha injuriado? No llores, ama mia, si algo me amas, porque se suelen consolar en alguna manera los atribulados, si veen que de sus penas tienen amigos que se duelan con tanto sentimiento que lloran con el. Y pues el consuelo de tus lagrimas tomo me, dilata la misera vida, ten piadad de mi, y porque mas presto me muera, no llores tu, que yo llorare por ambas a dos. Y si de los Dioses estoy tan aborrescida, que por me dar mayor tormento pusieron en tu pecho tanta piadad y misericordia que te comueuen a llorar, comuta lo, yo te ruego, en otra mayor merced, pues sabes que essas lagrimas me son mayor pena y dolor. Haz tus manos tan liberales de bien, que enlas aduenideras edades te affames por piadosa. Sacrifica me alos dioses en nombre tuyo: ganaras con mi muerte su gracia, y a mi me haras contenta en morir. (Ama) O triste donzella, yo no se que fuentes tan caudales tienes en tu generoso pecho, que tanto te sufren llorar, o que lagos te pueden bastecer de tantas lagrimas. Ruego te mucho no señales por miserable ocasion tu agraciado rostro: perdona entre las partes de tu hermosura tus graciosos ojos, porque, lastimados con la frequencia de tus lagrimas, puedes cegar; y si por dar algun descanso a tu coraçon lloras, mira que no son en ti ellos de menos estima para los conseruar; y si de ti mesma estas tan oluidada que te quieres ser cruel, ten piadad de mi, porque mientra tu llorares, yo te he de acompañar hasta morir; y a qualquiera cantidad de lagrimas que tu viertas, yo me determino sobre pujar por la sobrada obligacion en que te soy. Esfuerça, hija mia, tu spiritu, y comunica te a mi, que despues de ser yo tu madre para te amar, soy criada para te obedescer, ⁊ tu eres señora para me doctar de galardon. Y pues lo vno y lo otro me haran solicita a buscar industria para tu salud, di me que as, descubre te a mi, no me niegues tan alta merced, ten algun res-

pecto a mi mucho amor. No me hablas, mi señora ꝛ mi bien? En que piensas? porque no me respondes? que ymaginaciones son las que tanto te atormentan? di me algo, y consolar me as, y hablando consolar te as a ti, y assi remediar nos hemos ambas a dos. (Mirra) Di me, ama mia, que balsas o espongia ymaginas tu en mi pecho que pueda embeber las lagrimas que me ves derramar? o si acaso la ouiesse, para que las auia yo de retener en mi? Agora te siento enemiga de mi salud, pues aquello que suele descansar alos doloridos me procuras reprehender. Pero yo sola me conozco deudora de tu buena intencion, porque consideras que, reteniendo las en mi, podrecerian mis entrañas, y assi podria yo mas presto morir. (Ama) Di me agora, señora, la causa de tu pena : no me hagas tanto padescer, que yo te prometo de poner la possible diligencia para tu remedio. E si fuesse el negocio tan difficultoso, que ni industria mia ni possessiones tuyas no bastassen a satisfazer tu voluntad, alomenos podra de aqui succeder vn tener con quien comunicar tu passion, lo qual sera gran parte para te la desminuir. (Mirrha) Ama mia, mucho me esfuerças a hazer aquello que los mis tristes hados an vedado hasta aqui, y porque la frequencia delas lagrimas an enflaquescido el estomago y la lengua esta sin vigor, haz me tanto plazer que vayas presto por alguna conserua que me de esfuerço para te lo dezir. (Ama) Plaze me, mi señora, yo voy. »

Quedando Mirra sola, pensando mejor conjeturar assi lo que eneste caso la conuenia, puesta la mano sobre la mexilla, la sobreuinieron diuersos pensamientos, agora que la trayan aca, agora que la lleuauan aculla, sin ningun reposo ni sossiego; y como vagando se viesse enesta confusion, puestos los ojos por vna ventana, mirando al cielo, dixo assi : « O Jupiter, padre celestial, si en algun tiempo por piadad te comouiste, y si fatigas ꝛ trabajos propios te dieron passion, suplico a tu sacra deydad sientas mis lagrimas, y comouido de compassion veas mi triste suerte y te duelas de mi. No permitas que, enesta tan estremada afrenta, me desfallezca el consejo, y veda, señor, que todos los dioses y

deessas me sean aduersos, pues es gran baxeza enlos principes ɀ supremos aplicar contra. el misero ya rendido todo su poder. Alumbra, señor, mi spiritu enesta necessidad, para que sepa discernir si descubrir me a mi ama o callar me sea mejor. Desdichada de mi, yo para que me quiero descubrir ? a caso es porque se espera algun remedio para mi salud ? Si por esta causa ha de ser, obligada soy a callar, pues alguna criatura no podra suplir lo que naturaleza vedo, y puesto caso que naturaleza lo consintiera, la bondad de mi padre lo negara. Pues como puedo yo ser remediada, sin saber el mi mal ? y despues que el lo supiesse, auia de consentir en nuestra conuersacion ? Pues sabido, que hara o que dira ? « O hija maldita, qual demonio se lanço en ti que assi te corrompio ? O qual mal hado o furia infernal troco tu ser ? No eres tu mi hija, mas algun mago con embaymientos te me representa por me burlar, y si eres tu, malditos tus pensamientos y maldita tu. Maldita la tierra que pisas, y los primeros paños de que te adorne, porque antes no te fueron mortaja triste, que municion con que, polida ɀ atauiada, me pudiesses mejor caçar. Maldito el amor que en ti emplee, si a tan gran mal te dio alguna ocasion. Aborrezcan te los dioses y quanto enla tierra ay. Maldiga te todo lo criado sin querer te socorrer. Estrañas tierras vagues sin tener alguno piadad de ti. Desterrada y corrida seas, muerta de hambre y de sed. » Y diziendo esto, o el me mate con su espada o le huya yo. Que hare ? donde yre ? Quien me accorera ? O que puede ser de vna muger sola, sino vender vilmente mi cuerpo aquien rescebir le querra, por que tomen vengança los dioses de mi lasciuo apetito ? O desdichada de mi, que hare ? qual me sera mejor seguir ? O infeliz y mal hadado el dia en que mi madre me pario ! Pues vengamos por otra parte a considerar lo que mi ama dira y hara. Cerrara los ojos y oydos, escupiendo enla tierra, pensando que reyne en mi pecho alguna furia infernal, y huyra de mi como de alguna noturna fantasma, y blasfemando contra mi, inuocando los dioses, maldezir me ha. Pues veamos que esfuerço se espera de mi para se lo auer de

dezir. O en que verguença se acostumbro mi niñez, o en que burdel me crie, para que sin empacho pueda yo hablar? Pues que tengo de hazer sola? tengo de dexar me morir? Mi ama es vieja y sabe mas que yo, y podra ser que sobre lleuara mi yerro con su mucho amor; y sino hallare remedio absoluto, alomenos lloraremos juntas mi mal, y gustando ella mi pena, ambas la passaremos. Assi podra ser que de consejo suyo ꝛ mio, vn dia o otro, se hallara alguna ocasion por la qual reuiuire, y avn que nunca pueda yo ser remediada y biua yo sin esperança de salud, si sola lo quisiesse passar, sera el mal doblado. Pues de dos males se deue escoger el menor, muera o biua yo, se lo quiero descubrir. Pues o tu, verguença, que alas honestas y generosas donzellas sueles ser empacho y compañia celestial, y les eres rienda ꝛ ligadura en sus castos acometimientos, absenta te agora de mi y dexa me sola porque no me seas embaraço para impedir mi salud.»

Enestos debates y contiendas estaua la desdichada Mirrha consigo sola, mientra su ama se absento, y como la sintio venir, cesso de hablar y mando la sentar junto assi; y por que ya no la cabia enel pecho la passion, relanpagueando los ojos, miro, temblando le las manos y el cuello, como sentenciada. Y despues que recato con su vista todos los lugares de su camara, porque segura pudiesse hablar, enclabo los ojos enla tierra, de verguença y temor ocupada. Y cubierto el rostro de vn empachado sudor, acompañado de vn color de rubi que enlos tiempos alas honestas donzellas suele embaraçar, assi començo a dezir: «O mi querida ama y madre, quanto de mi fueste siempre amada, bien creo que el buen tratamiento de tu persona lo a mostrado, y tu discrecion lo a conoscido, bien por lo qual me eres obligada a ygual gratitud. La obligacion te excusa de ofrescimientos, y a mi me plaze segura, sin tener de que dudar. Y si de mi pena hasta aqui no has participado, no te marauilles, pues el velo dela verguença suele alas flacas y tiernas donzellas empachar de tal suerte, que permitimos antes nuestra muerte que por hablar ser remediadas, y venimos con nuestras passiones a tal estado, que affisto-

lada la llaga, no tiene cura, y ella mesma se muestra quando no ay agradescimiento ni ya se espera salud. Tu honrada y graue vejez me a hecho callar, y mi estraña passion me manda que hable. El temor de infamia me enmudescia, ꝛ mi dolor me da ya mas sufrimiento. Mis demasiadas lagrimas ꝛ trabajos me mandan buscar remedio quexando me, y la calidad de mi pensamiento me acobarda sin poder hablar. Mi herido coraçon me esforçaua la lengua ꝛ la ley de naturaleza y verguença de mi mesma me la cortaua. O quantas vezes eche la palabra para hablar y emmudesci! Mis continos dolores y gemidos me son desto de cada dia verdaderos testigos, porque tanto tiempo los sufri sin atreuer me a hablar. Amor y temor combatian en mi juntos, sin de mi tener lastima; por tanto a gemir mi mala suerte era aqui lançada enesta camara, manteniendo mi coraçon de doloridas lagrimas ꝛ sospiros continos. Bendito sea el dia de oy enel qual a hablar me esforce para me descobrir a ti. De oy mas no temo padecer, pues los hados me dieron tan buena madrina y consejera para me gouernar. Y porque el spiritu no me sufre dilacion, tu sabras que son passados algunos dias que se enseñoreo en mi pecho vna ponçoña infernal, que con nefando argullo me forço poner mi amor enel mesmo padre que me engendro. Bien se que el atreuimiento es mayor que ningun pensamiento humano pudo nunca comprehender, y conozco que es nefanda y detestable mi desuerguença. Mas por conoscer tambien tu prudencia, me he atreuido a hablar. Notorias son a todo el mundo las fuerças del amor, y que en los lugares vedados es mas efficaz. Que mas clara la quieres esperimentar, que hazer que la madrasta perezca de amores por su hijastro y andado, como hizo Phedra por Hipolito, hijo de su marido Theseo? No creo que con exemplo alguno se puede mas encarecer. Son tan grandes sus fuerças, que no a sido algun dios hasta agora enel cielo que le aya podido resistir. Quantas fatigas y trabajos passo el dios delos dioses, padre vniuersal Jupiter, por Alchumena! Y por Yo, hija de Inaco, y por Parasis,

hija de Lichaon, y por Semele, hija de Cadino! Y Febo por Ariadne! y Venus por Ypomenes! pues ves quan disconueniente cosa es el luxuriar a dios. Y lo que peor es, que no solamente padescieron tormento, enamorados de dueñas y donzellas de quien alguna manera se podia sufrir, mas lo que es detestable, que siendo dioses se enamoraron de varones, como Jupiter porel hermoso Ganimedes, y Phebo por Jacinto, y executaron sus libidinosos effectos en menosprecio de ambas naturalezas, humana ꝛ diuina. Assi que, ama mia, por estas muchas cosas, te esforçaras a compadescer con mi aflicion, buscando industria para me remediar; y porque la congoxa de mi spiritu me impide la habla, baste a tu discrecion esto. »

Como Mirrha acabo su razonamiento, enel qual descubrio a su vieja ama su passion, y justamente deffendio su pecado ser sin culpa, luego la ama (avn que alegre por saber la causa de su pena), mostrando mucha yra, la començo a reprehender su locura, haziendo con los ojos semblante de gran espanto. Con gran seueridad assi la hablo : « Pluguiera alos Dioses, hija mia, que de tan nefando pensamiento no fuera yo tu secretaria, porque no me dieras ocasion a blasfemar con tan justa causa de ti. Y no porque en tus necessidades no me preciara yo padescer qualquiera afrenta contigo, mas porque nuestro mesmo natural nos fuerça a aborrecer delito digno de tanta abominacion. Y mucho me marauillo yo de tu generosa sangre y real pecho que tal penso, porque si avn aquellos que la miseria y baxo linage abatio huyeron delos acometimientos viles por no inabilitar sus personas y por no incurrir enlas penas a que las leyes humanas los obligan, quanto mas sera razon que aquellos que se precian venir de alta prosagia huyan avn de pensar cosa que los pueda menoscabar su valor! Assi he oydo vna sentencia de vn sabio que dezia que las dueñas delos principes no solamente an de ser limpias del pecado, pero avn dela sospecha del. Y tiene mucha razon, porque no la infama menos el dar ocasion de sospechar della que saber que le cometio. Porque los altos edifficios de

torres y templos mas prestos son heridos delos rayos y mas les dañan los fuertes ayres que los bajos ꝛ humildes : y assi los valerosos principes y varones que o por la nobleza de su sangre o por la elegancia de sus juyzios son tenidos en mucho del pueblo, como siempre esten puestos alos ojos y notabilidad delos hombres, tanto los infama vna simple resbaladura en que muestren querer caer, como si caydos a risa de todos se le leuantaran del lodo embarrados. Esto todo he dicho, hija mia, por te mostrar a quanto peligro ayas puesto tu honrra en solo pensar tan grande delicto y tan admirable abominacion, y quanto mayor te pornas si por nuestra desdicha le executasses, lo qual los dioses no permitan. Por su alta deydad les suplico aparten de tu pecho tan nefando error, y no consientan por ninguna culpa que avn pienses tan abominable nefandidad. Teme, hija, las furias que son crueles enel castigo, y conuierte tu spiritu alos dioses y demanda les perdon, no proceda adelante tu pena. Mira bien en que les eres delinquente; cata que moriras. Mira la bondad de tu padre, lo que deues a tu madre, la gloria de tus antecessores, lo que te deues a ti en augmentar tu honra y valor. No indignes aquien tanto te ama, ni seas ingrata aquien padescio por te parir, ni innomines tu sangre, ni fenezcas por vil ocasion. »

Pues procediendo en semejantes razones la discreta ama para persuadir a su hija el buen biuir, no pudiendo tener mas paciencia Mirrha alos buenos consejos de su ama, llorando y mesando sus dorados cabellos, y rasgando su perfecto rostro, la estoruo su razon diziendo esta : « Ama mia, toda era la esperança que me daua la industria de tu vejez ? Para todo esto me importunaste que descubriesse mi pena ? O quanto mas seguro me fuera callar, pues de tus consejos no se espera mas remedio! Amenazas me con la furia de los dioses si cumplo el desseo de mi voluntad : di me, que perdere yo, pues, del effecto (avn que padeciesse los tormentos possibles) quando agora por vn pequeño descanso me pornia mil vezes a peligro de morir ? Pues muera yo y padezca, pues ningun remedio ay que me de salud. » E diziendo esto, despe-

daçaua los paños que tenia vestidos y bolcauasse por la cama, llorando y sospirando de dentro del coraçon. Y la Ama, acompañando la enlas lagrimas, teniendo la fuertemente por las manos, la dixo : « Hija mia, ruego te que reposes vn poco tu espiritu, que yo trabajare por le remediar. » Como Mirrha oyo palabra de alguna esperança, ceso enel llorar. Y buelta a ella la dixo : « Mi buena madre, di me tu parescer, que yo obedescere. » La ama la dixo : « Escriue, hija, vna carta a tu padre, en que le descubras tu passion, que yo se la dare, y trabajare por le induzir a te amar. » Esto hazia la ama con intencion de dilatar algo el pecho, apassionado por entonces, de Mirrha, pensando que, passado algun tiempo, afloxaria su dolor, y rasgando la carta, fingiera respuesta que en alguna manera la pudiera consolar. Mirrha pues, pensando ser buen consejo, dixo que ella le queria escreuir. Y mientra la escriue, dixo la ama que queria yr al templo a hazer particular sacrificio alos Dioses, porque hiziessen aceptas sus letras. Y dexando la sola, se salio.

Pues quedando sola Mirrha, començo a disponer su mano y juyzio para escreuir vna carta a su padre por le manifestar su dolor. E avn que se temia que ningun remedio le seria, antes la parescia que perderia la vida por acometer le tan manifiestamente, penso que no le era aborrescido el morir, por se hallar tan desesperada de salud. Y porque muchas vezes antes ouiera tomado la muerte con su mano, por tanta holgo que se le ofreciesse agora esto por consejo de su ama, lo qual esperaua que sino la remediasse de salud, bastaua para su consuelo ser ocasion para morir; y por tanto lo eligio. Pues tomada la pluma enla mano, començo a escreuir el papel destas palabras : « Amado padre de mi Mirrha, tu hija desuenturada. » Y quando esto ouo escrito en principio dela carta, arrojo lexos con furia la pluma y el papel, y borrando las dezia : « O desdichada donzella, padre llamas aquel del qual presumes ser muger ? E hija me nombro yo de aquel que eligio por marido para mi ? No permitan tal cosa los Dioses. Mas seguro me sera ahorcar me por fenescer mas breue

antes que tal consienta mi pluma ꝛ coraçon. » E pensando vn poco enlo que deuia hazer, boluio a tomar la pluma ꝛ torno a escreuir diziendo : « Otra via quiero tomar, por tentar si aura algun camino que me pueda ser descanso. Y diziendo esto, escriuio : « Poderoso rey Ziniras, la desdichada Mirrha te escriue haziendo te saber que por tu amor muere, ꝛ si breuemente no remedias, muy presto fenescera. » Torno otra vez desesperada a borrar lo escripto con gran furia, y blasfemaua cruelmente delos Dioses; no hallando via alguna que pudiesse satisfazer a su desseo y proposito, dezia : « O desuenturada Mirrha, que as tu de nombrar en tu carta aquel que te engendro, desseando tener acesso con el ? Maldito sea spiritu que tal penso, si tal cobdicias executar. Muera yo antes, y pues nunca terne mejor lugar que agora, quiero me ahorcar, que sola estoy. » E diziendo estas palabras, tomo vn cordon de seda torcido con el qual ceñia su delicado cuerpo, y mirando por vna viga que enlo alto estaua, se puso de pies sobre vna silla, ꝛ atado enlo alto el vn ramal, el otro ato muy fuerte a su cuello de marfil, y los ojos puestos enel cielo, començo a esclamar : « Adultero Jupiter, pues a ti te perdono Amphitrion quando te hallo con su Alchumena, y naturaleza te sufrio casar con tu hermana Juno; y a ti, adultera Venus, te callo el cornudo de tu marido Vulcano, quando te tomo en acesso con Mars, con quanta mas razon os deuiades comouer a piadad de mi, pues no es tan graue entre los hombres que la hija ame al padre de amor conjugal! Injustos soys sin alguna comparacion, pues en vosotros se dissimula, seyendo passada, la obra, y en mi castigays solo el pensamiento que me toco. No sabeys que es iniqua la ley que a todos no es ygual ? sino dixessedes que la ley no obliga al dador. E no veys que el principe mas ha de mandar y ser obedescido por exemplo que por precepto ni ley ? Y pues agora es vuestra determinacion que muera innocente, yo quiero padescer por cumplir vuestra voluntad. Con solo esto me consuelo, que con esta muerte acabo de morir. O maldito Cupido! » Y diziendo esto, procurando abreuiar sus razones porque no fuesse estorbada,

llego el ama, la qual como ansi la vio, començo a dar grandes vozes; y quitando le la lazada dela garganta le dixo assi : « Hija mia, que es esto? Porque hazes tan gran mal? Tienes a caso perdido el seso, o estas fuera de ti? Tienes enel cuerpo alguna furia infernal o demonio que assi te mudo? Nunca tan gran baxeza sospeche poder caer en tu generoso pecho. Los baxos, los viles, los miseros desesperados, conla torpeza de sus pensamientos, si ven aflixido su spiritu de alguna necessidad, no la saben remediar sino con el morir. Mas aquellos que por linage z nascimiento son nobles por la sangre de que descienden, vistos en alguna aflicion no abaten su spiritu a baxos acontescimientos, mas leuantan se a considerar diversos remedios, y proueen se de sabios consejos hasta que ponen sus negocios en buen fin. Que cuenta das alos hombres de tu prudencia y saber? Que dirian en toda nuestra prouincia tus subditos de ti? Da, hija mia, mejor fama de tu persona; no permitas tan facil tu perdicion. Yo sacrifique alos Dioses, y enel humo que subia del encienso muy alto me certificaron ser aplacados contra ti y prometen prosperidad. La desdichada Mirra, a todo esto, sentada enel suelo, mesaua sus rubios cabellos, gastaua su rostro y vestidos, z avn quel ama la deffendia sus manos, no se lo podia vedar. Dezia : « O fortuna ciega, desuenturada, cruel, que acuerdas hazer de mi? O Cupido, misero niño, yo en que te injurie? Ama mia, pues me estorbas la muerte, para que effecto me procuras conseruar? Que acuerdas hazer? (Ama) Sossiega, hija mia, tu spiritu, que yo remediare tu pena. No desesperes, estando yo aqui, di me, que as hecho dela carta? Da me la aca, que conella yo comouere a tu padre a compassion, (Mirrha) Ay dolor de mi, que no tengo atreuimiento para le escreuir. No se que haga : si tu, madre, no remedias, yo me matare. (Ama) Esfuerça pues, hija mia, que yo te dire lo que sera conforme alo que tengo pensado; plega alos Dioses que administren enello buen fin. » Luego que Mirrha oyo auer hallado algun camino para su salud, afloxo sus lagrimas, y procuro tener la atencion. Y la vieja le dixo ansi : « Ya sabes, hija mia, que oy

sacrifica nuestro pueblo la fiesta solemne de Ceres, enla qual las dueñas buscan sus yguales para celebrar esta festibidad, apartadas de sus maridos y varones, y los hombres procuran solos su solaz. Pues como esta noche, que es la mas solemne de toda la fiesta, la Reyna tu madre se vaya al tiempo, yo llegare a Ziniras tu padre, y lo ofrescere de le dar vna graciosa virgen conla qual en vno por toda la noche aya sus deleytes; y ansi tu, adornada y vntada con vnguentos olorosos, sin candela entraras a su cama, y por toda la noche gozaras de tus desseados abraços. » Como la triste Mirrha oyo tan manifiesto socorro de sus lagrimas, regozijada de nueuo plazer, puesta las manos humillada ante su ama, por sclaua perpetua se le ofrescio, prometiendo le perpetua seruidumbre. De gozo penso enloquecer, no se atreuiendo llegar al tiempo assignado. En varias offertas passaron ambas aquel tiempo que restaba hasta que vino la noche.

Venida la noche, començo se a encender por el pueblo la fiesta de Ceres. Solemnizauan la en Paphos todas las dueñas por si, y los varones quedauan en sus juegos en casa, o ruauan por las calles viendo los corros graciosos que las dueñas hazian por la ciudad. Pasada vna gran parte de la noche, dexaron todos los caualleros al Rey solo, porque sintieron que se queria retraer a dormir. Estaua Mirrha deseando su partida, temiendo que la dilacion la auia de estorbar su bien. Maldezia los plazeres de aquellos, porque era menoscabar el suyo. Cada momento que passaua le sentia por año, y parescia le a ella que le auria menos en su plazer. Desque el Rey se entro en su camara, el ama se entro para el, y hallando le en su lecho le dixo : « Señor, curiosa de te seruir, he considerado esta noche tu soledad, y con piadosa industria he auido vna donzella que te tenga compañia en tu deleyte; es tal, que meresce ser deseada del mayor principe del vniuerso. Si te plaze, traer te la he. » El Rey Ziniras, quando oyo al ama, rescibiola de voluntad y acepto la el seruicio, y en offertas muy grandes la rogo que le hiziesse participante de tanto bien. Pues ella la riquirio que no quisiesse luz, porque de alguno no fuessen sentidas,

por donde la Reyna no viniesse a saber. Salida pues el ama fuera, dixo a Mirrha como su padre holgaua de su conuersacion; z muy alegre la tomo por la mano y la metio alla. Yendo la desdichada porel camino, estropeço; mas la agonia la hizo no considerar ser pronostico de su dolor, y despojada de sus ricos paños se acosto junto a el. Olia de muy olorosos vnguentos; traya sus carnes amaestradamente labradas por la vieja, por lo qual enel acesso comouia a mas dulçor. Desque fueron juntos los dos desseados enamorados, gozauan se los coraçones sin se conoscer ligados en vno: vieras la lucha de Hercules y Antheo trabajar sobre qual vencera. Quanto mas Ziniras desseaua vencer, tanto mas Mirrha le desseaua vencedor. Mas porque el deffender se enlas tales peleas arguye honestitad, y tambien porque enciende al hombre a mas estima y amor, de industria y consejo del ama, por gran pieça se le deffendio. Quedo el campo por ambos; avn que fue la pelea sangrienta y reñida, quedaron tan en paz y amor que no auia quien de abraçados los pudiesse destrabar. Dauan se muy dulces besos en vno, passauan muy apazibles requiebros entre ambos a dos. Passaron la noche en gran dulçor, porque si mucho le plazia ella a el, mucho mas el a ella.

Venida la mañana, el Ama se los recordo. Maldezia Ziniras el dia y mucho mas se maldezia Mirrha, porque la estoruaua su plazer. Quanto mas el ama los importunaua, tanto mas ellos se procurauan abraçar alegres y muy contentos de si. O Dios, quan miserable es nuestro ser! quanto mas se nos vieda el pecado, tanto es mas dulce ala execucion, breue es el solaz y eternal la pena. Si la meytad de los trabajos de Mirrha fueran padescidos porel interes celestial, quanto mas no diera Dios sin comparacion! O mundano deleyte, maldito seas tu, pues mientra mayor eres, das peor fin. Pues voluiendo a nuestra historia, como el dulçor los detuuo hasta que amanescio y el Sol los comunico sus rayos, mostrando dentro enla camara su claridad, Ziniras, desseoso de saber de quien auia gozado tanto a su plazer, alço las cortinas; y como vio que era su hija Mirrha, admirado, quedo confuso sin hablar; y con

ayrado spiritu la començo a maldezir assi : « O Mirrha desdichada, indignada de mi tu padre, qual furia infernal mouio assi tu spiritu para incesto tan abominable ꝛ digno de aborrescer? Qual locura te embeodo para acometimiento tan nefando? Qual sueño o fantaseada ymaginacion emprimio en tu pecho pensamiento tan espantoso al mundo y detestable alos dioses? Qual razon te podra escusar o qual escusa te bastara saluar de culpa ? Si a caso nascio del amor que yo te tenia, maldito amor que pario tanto odio de si! O malditos sean quantos besos yo te di! a caso fueron ocasion de tan gran mal; y maldita seas tu porque tan mal los supiste rescebir! O quanto mejor ouiera sido que, aborrescida desde tu niñez, te embiara desterrada con las fieras alas montañas! Desdichada a sido mi suerte, por venir a maldezir cosa que yo tanto ame, avn que mas desdichada es la tuya por me dar tan grande ocasion. O pecho maldito, que de tan odioso fuego se esforço a encender, tuuieras agora respecto a mi virtud para te abstener de tan nefanda ymaginacion! Miraras que si en ti auia juuentud viciosa, en mi auia vejez recogida; y si tu eras comouida de lasciuia, yo estaua abraçado de continencia. Y sobre todo, si tu seguias el deleyte y apetito de las furias, yo cobdiciaua el culto de los dioses. Assi que con tu desman as injuriado su deydad ꝛ indignado los contra ti, por lo qual seras perpetuamente dellos condenada; y por la alebosia ꝛ incesto que me as hecho cometer, te sacrificare por los aplacar. Estas bodas meresceras agora, porque muriendo te haran obsequias, y por rica vestidura te dare amarga mortaja, y en lugar de graciosa cama te dare desabrida sepultura, y los opulentos combites seran entregar te alos hambrientos gusanos que royan coraçon que fabrico tan nefando pensamiento. Ve, maldita de mi y de todos tus antecessores, y maldito sea el dia en que nasciste, pues tan infeliz fue para mi. » Acabando de dezir esto, tomo con emponçoñada furia de su espada para la matar, y la triste Mirrha, huyendo por la camara, procuraua su salud. Ponia le delante el amor del qual no se auia podido deffender, mas el padre, afrontado de vna religiosa verguença, la procuro matar, pensando que de otra manera

no ternia los dioses propicios assi. El poeta Ouidio dize que, comouidos los Dioses de piadad, se la apañaron al padre delas manos, z la conuertieron en aquel arbol de olorosa especie llamado Mirrha, la qual los principes tienen en tanta veneracion que vngen conel licor los cuerpos enlos sepulcros. Otros dizen que se escapo delas manos de su padre el rey Ziniras y se acogio al templo dela diosa Palas, donde entre las virgines que alli estauan biuio, hasta que pario vn gracioso niño de aquella preñez. Qualquiera de estas cosas que sea verdad, el buen Ziniras procuro tomar vengança del ama qual merescia su error. Los poetas affirmando que fuesse conuertida en aquel arbol, dizen que porque siempre en su vida lloro, assi el mesmo arbol destila este precioso licor de si, a manera de lagrimas que derrame agora.

Fenesce la Tragedia de Mirrha enla qual se recuentan los infelices amores que ouo con el Rey Ziniras su padre.

Fue impresso en Medina del Campo por Pedro Touans.

MARCO ANTONIO Y CLEOPATRA

A TRAGEDY BY

DIEGO LOPEZ DE CASTRO

The play here published for the first time, is contained in Ms. 14648 of the Biblioteca Nacional, Madrid [1]. Of its author nothing seems to be known, save what he himself tells us at the end of the manuscript : « The Licentiate Diego López de Castro, native of Salamanca, residing in Madrid, finished this tragedy on September, 7, 1582. »

Spanish plays which antedate the appearance of Lope de Vega as a dramatist are rare, and the fact that *Marco Antonio y Cleopatra* falls into this category would alone, aside from all other considerations, justify its publication. But its early date is not the only claim this tragedy has to our attention. It possesses, in fact, excellent and positive qualities, which place it far above the majority of plays of this period that have reached us. Its very date, however, lends an additional interest to this tragedy, for it was written but a year or two after the tragedies of Cristóbal de Virués and Juan de la Cueva, and in the very year, so far as we know, in which Cervantes's first play, *Los Tratos de Argel* was produced. Its importance therefore in the historical development of the Spanish drama will hardly be questioned, besides, its versification and general style are distinctly in the direction which but four or five years afterward triumphed at the hands of the great Lope de Vega. This is the type of play which occupied the Spanish stage about the time his dramatic career commenced. We do not know for certain when Lope first began to write for the public stage, but that he was a well-known dramatist, whose plays were sought by all the prominent theatrical managers as early as 1587-88, is certain.

Marco Antonia y Cleopatra clearly shows the influence of Juan de la Cueva, though it is not inferior to the best work of that author and easily surpasses

---

1. See the *Catdlogo de Piezas del Teatro manuscritos*, by Paz y Melia, nº 2002.

any play that Virués has left us; excepting his *Elisa Dido* [1]. It is divided into four acts, as Cueva's tragedies are, though it employs a greater variety of verse forms, for the plays of Cueva are written almost wholly in *redondillas*, *octavas* and *tercetos*. Of the verse-forms employed by López de Castro, the *redondilla* is the most frequent, followed by the *endecasílabo suelto*, the *terceto* and the *octava*; the sonnet, too, occurs (at the beginning of act II.). The *endecasílabos sueltos* generally end with a rhymed couplet (*pareado* : v. ll. 232-273, 722-735, 818-833), the *octavas*, also, sometimes have an added *pareado* (ll. 206-321, 637-670).

The versification is remarkably smooth and flowing, but López de Castro is not only a skillful versifier, — his lines sometimes rise to pure impassioned poetry.

For those of us whose mother tongue is English a play upon a theme that has received such wonderful poetic treatment at the hands of Shakspeare cannot fail to be of interest, which is, moreover, heightened at the moment when the iconoclast is abroad, ruthlessly destroying all hitherto accepted notions concerning this grand love-tragedy.

The subject of this tragedy has often been treated in modern dramatic literature and the many versions « will show how ever present in the minds of men have been these immortal loves of Anthony and Cleopatra [2] ». These versions have been discussed by Georg Hermann Moeller [3], but strangely enough this writer has wholly neglected the literature of Spain, which adds a

1. Virués was a true poet — a much better one, unquestionably, than Cueva, — and no one can deny the charm of his versification, the elegance of which is universally acknowledged; but that his tragedies possess very decided defects and that he was no dramatist, is a point upon which critics are likewise united. His favorite verse-forms are the *octava*, the *endecasilabo suelto*, the *redondilla* and the *silva*, though he also employs the *quintilla*, so much used by Torres Naharro, but which is absent in our play. His *Obras Tragicas y Liricas*, of which I possess copy, has not been reprinted since 1609, and has become excessively rare. It deserves to be made more generally accessible to students.

2. Horace Howard Furness, in Shakespeare's *The Tragedie of Anthonie and Cleopatra*, Variorum edition, Philadelphia, 1907, p. XVIII.

3. *Die Auffassung der Kleopatra in der Tragoedienliteratur der Romanischen und Germanischen Nationen*, Ulm, 1888. These various versions will be found commented upon by Dr. Furness, in the edition of Shakespeare's tragedy just mentioned.

not inconsiderable quota to those enumerated by him. Of Spanish versions none is earlier, so far as I know, than the one here published. All the others noted by Barrera in his *Catálogo bibliográfico y biográfico del Teatro antiguo español* are of the seventeenth and one of the eighteenth century. They are as follows : *Los Aspides de Cleopatra* by D. Francisco de Rojas Zorrilla, printed in the « Segunda Parte » of his *Comedias*, Madrid, 1645.

Marco Antonio y Cleopatra, by Francisco de Leyva Ramírez de Arellano, an author born in Malaga in 1630. The play is one of those mentioned by Vera Tassis as being wrongly ascribed to Calderón.

Marco Antonio y Cleopatra. Printed in 1682, and different from the play of Rojas. The author seems to be unknown.

Marco Antonio moribundo, an inedited play of the first half of the eighteenth century, by D. Alonso de Anaya y Espinosa.

But it would be strange, indeed, if Lope de Vega, among the vast number of subjects treated by his inexhaustible pen, had not chanced upon so attractive a theme as Anthony and Cleopatra. Yet the only play that we find noted is *Los Triumphos de Octaviano*, in which Cleopatra not improbably played a part, but about which we know nothing, for the comedia has apparently perished, and the only information that we have concerning it is its registry in the first list of Lope's *El Peregrino en su Patria*, which proves it an early play, written before 1604.

In the following pages the orthography of the manuscript (which apparently is not an autograph), has been carefully preserved. In this regard it does not differ from the current practice of the period : *b* is constantly used for *v* and vice versa : vasta = basta (l. 1374). So initial *h* where none is required : *husado* = usado (l. 1375). The cases of the absorption of the preposition *a* in a following word beginning with the same vowel, are frequent : ll. 113, 263, 311, 364, 414, 525, 545, 573, 582, 620, 936, 1048, 1175, 1205, 1342, 1489.

I wish to thank my colleague, Dr J. P. W. Crawford for an excellent copy of the play here published. Comparison with another which I possess, shows the painstaking care with which his copy is made.

Hugo A. Rennert.

Figuras.

MARCO ANTONIO	FULBINO
CLEOPATRA	TORCATO
MARCELA	FABRICIO
DORISTA	OCTABIANO
FULBIO	OCTABIA
FLAMINIO	SULPICIO
SERBIO	[HEROS]

JORNADA PRIMERA

ANTONIO, FULBIO, FLAMINIO, MARCELA, DORISTA

MARCO: ¿Decid, amigos mios, an partido
mis gentes?
FLAMINIO: Señor, sí, ya ban marchando.
MARCO: ¿Qué dicen de mi canpo?
FLAMINIO: Que es lucido
el velico aparato; mas loando
ban que la misma gente.
MARCO: Dí, ¿no es buena
mi gente? ¿Quien ba della murmurando?
FLAMINIO: Nadie, supremo Antonio, la condena.
¿Quien, dí, repugnara tu sabio echo,
y tu rara virtud que la refrena?
MARCO: Dejado me as, Flaminio, satisfecho;
mas díme, por tu fee ¿es bien partido
el imperio entre nos? ¿Ba con derecho?
FULBIO: Supuesto que, Señor, as merecido
que te aya el cielo mil imperios dado,
del mundo es lo mejor á tí cabido.
MARCO: Díme ¿el bagage todo èstá prestado?
FULBIO: Marchando ba, Señor.

MARCO : Pues de mañana
los quiero yo siguir. Díme ¿ as ablado
á mi Marcela hermosa ?
FLAMINIO : A su ventana
ayer la bi bien triste y congojosa.
ANTONIO : ¿ Como toma mi ir ?
FLAMINIO : De mala gana.
ANTONIO : ¡ Ay mi Marcela dulce ! ¡ ay dulce diosa !
¿ quien, dí, se partirá de tu presencia,
con cuya vista mi dolor repossa ?
al cuerpo de partir le da licencia,
que Jobe sabe bien que ba forçado,
y el alma queda acá con tu asistencia.
FULBIO : Dé tu imperial persona al ansia bado,
que allá en Oriente ay damas tan hermosas
quanto las goça acá nuestro Senado.
ANTONIO : Concedo que las ay, y muy graciosas,
mas, Fulbio, mi Marcela, ¿ no es dibina ?
Por cierto, sí ; dejemos estas cosas,
bamos do el hado y suerte mia malina
me conpelen á ir, O cielo crudo !
ya boy do ese rigor tuyo destina.
Otabia, mi muger, un celo agudo
por mi Marcela siente, mas no ago
casso de su dolor, que yo no dudo
por ella ni Otabiano dalle el pago
que merece su fee y amor constante,
y solo desto yo me satisfago.
Corre, Flaminio amigo, be delante,
avissa á mi Marcela como quiere
della se despedir su firme amante.

18. The ms. originally read : as te oluidado De mi M. — 21. The ms. here begins to substitute *Antonio* for *Marco*.

Si la celosa Otabia algo sentiere,
procurala engañar, pues eres sabio,
y mi dolor fingido le refiere.
Bamos adentro, llamarás me á Fabio. [*Vanse.*]

MARCELA Y DORISTA

MARCELA : Dorista, si no mirara
mas que solo á mi contento,
este triste apartamiento
bien cre(er)as que le escusara;
mas como cassos de onor
contrasten á la alegria,
es fuerça seguir la bia
que quiere raçon, no amor.

DORISTA : Dices, Señora, verdad,
que los que estais encumbrados
siempre sois mas obligados
á guardar la grabedad.
No a de auer ninguna mancha
en la señoril alteça,
bien dicen que en la pobreça
consiste bida muy ancha;
y ansi es refran : á do quiera,
aunque el oro y plata sobre,
no ay tal bida qual del pobre,
que es bida ancha y halaguera.
Que en lo que bosotros es
do se pierde grabedad,
en (en) pobres es necedad,
y anda el mundo ansi al rebes.
Mas díme ¿ como el amor,

69. Ms. : taleguera.

segun, Señora, en tí crece,
se sufre y se compadece
con las leyes del onor?
Nunca miró inconbinientes
quien perfectamente amó,
y quien todo lo miró
no sacó buenas simientes.

MARCELA: Vibes, Dorista, engañada
en pensar que a de tener
amor mayor el poder
que la raçon bien fundada.
Amor que bence raçon
es un abuso maldito,
pues pretende el apetito
lo que impugna discrecion.
Y aunque gran desasosiego
causa el amor en quien ama,
concluye que á su gran llama
la mata la raçon luego.

DORISTA: Mas philosopha que amante,
mas que amante recatada
te juzgo, y por mas prendada
de onor que de fee constante.

MARCELA: Dorista necia, ya calla;
de tal herror te retira,
que quien todo no lo mira
atras dicen que se alla.
Si quiero ó no quiero Antonio,
sabe el cielo la verdad,
y el perder mi onestidad
sea, Dorista, testimonio.

DORISTA: Esa raçon es escassa,
pues es propio de mugeres
en gustando estos placeres

lançalla luego de cassa.
Y cese esto por aora,
porque á nuestro ser combiene,
y apartate aqui, que biene
Flaminio ablarte, Señora.

MARCELA : As dicho bien, aguardemos
sin que aqui sentirnos pueda,
asta que pare la rueda
de sus groseros estremos.

[*Sale Flaminio*]

FLAMINIO : Por Jupiter! que es contento
estos amorosos laços
que el amor echó en mis braços,
que de flojos no los siento.
Y quando mucho me aprietan,
y en tal confussion me beo,
la rienda suelto al deseo,
con que todos se sujetan.
Porque si el amor me engaña
con una rara hermosura,
yo busco para mi cura
una discrecion estraña.
Y en empeçando á querer
con amor firme y perfecto,
busco por contrario objeto
el amor de otra muger.

DORISTA : ¡ Maldito sea tal amante, [*Aparte.*]
tan desleal y tan grosero!
cuchillo de melonero...

MARCELA : Dejale, que es un pecante.

113. ablarte = á ablarte, and so frequently in this ms

FLAMINIO : Mas ¡ O Benus ! yo, ¿ qué aré
en esta batalla nueba,
donde es dificil la prueba,
y siempre crece la fee ?
Por Otabia, mi Señora,
padezco, (¿ qué digo ? muero),
tambien á Marcela quiero,
y mi coraçon adora.
En la amorosa conquista
no lleba el menor despojo
la gracia, el cabello, el ojo
de mi querida Dorista.

DORISTA : Mejor te bea yo abrasado, [*Aparte.*]
pues que te quiera yo á tí,
¡ qué buen humor para mí,
amor trompero y pelado !

FLAMINIO : Todas tres me dan contento,
en todas ellas me enpleo,
quiera Dios salga el deseo
á medida del tormento.
Que pues excesibo es,
yo daré tal traça y modo,
como se me allane todo,
ó el mundo andará al rebes.
Mas Marcela me a sentido,
¡ ay Dios, qué necio que e andado !
quiero le dar mi reca(u)do
que yo aré lo prometido.
Si obiera, Marcela mia,
murmurado contra tí,
bien cerca estabas de mí
para oir mi billania.
Pero ¿ quien tal testimonio,
Señora, lebantará
á quien el cielo le da

por amante á Marco Antonio?
Mandóme que te abisase
que se biene á despedir
del alma, que en su partir
solo el cuerpo con él base.
¿ Qué respondes, dí, Marcela,
al amoroso reca(u)do ?
que si la fee no a faltado,
serbirá el amor de espuela.

MARCELA : Dices bien, Flaminio amigo,
mas ¿ como se quiere ir,
ó de mí se despedir
el que está siempre conmigo?
Mas con todo, dí, ¿qué espero,
segurisima y contenta,
para que por mi mal sienta
quan por estremo le quiero?
Anda, be, Flaminio luego,
sin que mas tiempo se pase,
porque amor cele, no abrase,
mas el encendido fuego.
Yo me entro. [*Vase.*]

FLAMINIO : Pues be en buenora,
que Antonio luego verná.
¿ No beis qué entonada está,
y prendada la Señora ?
Pues por Jupiter lo juro,
que si no me da contento,
que e de cambiar en tormento
su estado alegre y seguro.
Y porque la prebencion
siempre fue de mente sabia,
boy á relatar á Otabia
mi maraña y mi traicion. [*Vase.*]

[*Salen Antonio y Fulbio.*]

ANTONIO : Aquel que fuere indomito, atrebido,
y contra mis editos insolente,
sin que le sea descargo alguno oido,
al fuego le entregad, duro, inclemente :
y si Octabiano desto está sentido
en que fui contra Marcio ansi inpaciente,
su caso feo y su traidor delito
me hiço procediese en infinito.
Y si agrabiado está, poco me peno,
que aqueste vigoroso y fuerte braço
sabrá á quien me ofendiere echar tal freno
que tenga en le quitar grande enbaraço.
Lo que mandare yo, sea malo ó bueno,
eso se cumpla, lo demas rechaço.
Si Otabiano se queja, mucho yerra,
que él bale para paz, yo para guerra.
Al biento arás que dé la inchada vela
esa soberbia flota y nos partamos
Flaminio quede acá por centinela,
para que lo que pasa allá sepamos.

FULBIO : Aráse asi, Señor, y á tu Marcela
será raçon que á uerla luego bamos,
pues creo que esperará.

ANTONIO : Sufra, y espere
al que con su hermosura ausente muere.
Con todo, Fulbio mio, bamos luego;
daré bado al dolor, remedio al fuego. [*Vase.*]

[*Sale Heros.*]

HEROS : ¡ O dioses inmortales ! ¡ qué camino
para la perdicion y ruina grande

de Antonio, mi Señor, abeis tomado!
Subisle en lo mas alto por que caya
con curso mas veloz asta el abismo
de las miserias y trabajos grandes.
El medio es su insolencia, infame y barbara,
que no mirando la corriente rapida
con que le ba fortuna fluctuando,
(pues le a subido casi de plebeyo
á ser Emperador), ¡ ay suerte humana !
aprisa precitandose ba el misero,
y del pasado estado ya olvidandose,
codicia de mandar, fiera, insaciable
le hace quebrantar con Otabiano
el firme pacto, y ceremonia santa
de la ferial costumbre, (ansi inbiolable
que quien la quebrantase es ya sacriligo),
por se encontrar con el cuñado prospero.
De sus terminos fuera y su dominio
ordena cient mil fueros injustisimos,
que contra los antiguos plebiscitos,
y senatos consultos venerandos
ablan expresa y muy difusamente.
¡ Antonio ! ¡ Antonio ! ¿ quien, me dí, cuitado,
te lleba á miserable fin y muerte ?
Si aquesto acaso sabe Otabiano,
yo sé que ronperá presto contigo.
El mundo me parece está preñado,
y que dará prestissimo estanpido,
y parirá infinitas nobedades,
las quales sean faustisimas Antonio.
Yo parto á le pedir consigo llebe

263. *Read :* que sean infaustisimas Antonio = á Antonio.

al perfido Flaminio, que si él queda,
yo fio que forge algun traidor enredo
qual a enpeçado, que si en mucha sangre
no se desenmarañe... ¡ O mal Flaminio !
¡ Maldito seas, Flaminio ! ¿ No baruntas
que so(lo) un(a) color, aunque aparente,
quiça en inbidia perfida fundado,
procura Otabiano?... O mal Flaminio!
será el profundo infierno tu dominio. [*Vase.*]

[*Sale Otabia.*]

OTABIA : ¡ Ay Otabia desdichada !
¡ ay sin ventura muger !
¿Como, sin lo merecer,
tal traicion te estaba armada ?
Acabame de contar
Flaminio como queria
acortar la bida mia
Antonio, y es sin dudar.
Porque el desden que me muestra,
y el amor de su Marcela,
lo uno sirbe de espuela,
lo otro de clara muestra.
El tiene ya decretado
de llebarme, mas no iré,
y aun sin ir me guardaré
de algun dañoso bocado.
Sabe el cielo que quisiera
seguir mi caro marido,
mas aunque me aya aborido,
mi fee estará muy entera.
Pesariame que mi hermano
algo de aquesto entendiese,

y por esto se encendiese
algun fuego fiero, insano.
Yo boy á lo deshacer,
si por ventura algo entiende,
porque si Antonio me ofende,
solo ofende á su muger. [*Vase.*]

ANTONIO Y MARCELA

ANTONIO: Si ymaginas que el partir,
Señora, de tu presencia
se soldara con la ausencia,
prometote de no me ir.
Porque me será consuelo,
pues mi bien en ti se encierra,
que abandone poca tierra
con que goce mucho cielo.
Y no me juzgues por tierno,
ni que amor le doy victoria,
porque por goçar de gloria
avorrezca el duro infierno.
Pues supuesto que no obiera
Amor flechas ni despojos,
en mirando aquesos ojos
qualquier alma se os rindiera.
Sin amoroso acidente
sois, mi Marcela, bastante
al rendido hacer amante,
y al indomito obediente.
MARCELA: Porque el amor me mostró
por dichosisimo modo
que os obedeciese en todo,
no os contradiré eso yo.
Y una cierta presuncion

tengo que me da contento,
pues cupe en un pensamiento
donde ay tanta discrecion.
La gloria por que yo peno
es ver en mí esos despojos,
pues en mí poneis los ojos,
algo debe en mí auer bueno.

ANTONIO : No, sino que es como passa
qualquiera lo podra ver,
no teneis que agradecer,
nada pongo de mi cassa.

MARCELA : No me querais obligar,
pues no ay para qué, mi Antonio,
y el tiempo dé testimonio
como os lo pienso pagar.

ANTONIO : Quede ansi, yo soy contento,
haced eso, mi Marcela,
que si el amor os desvela,
la firmeça es sufrimiento.

MARCELA : Pues que os bais, Antonio mio,
decí, ¿ no me escribereis ?

ANTONIO : Tantos recaudos vereis
que os an de causar estio :
y pues que falta ventura
al que le sobra el vivir,
Adios, que con el partir
quiça verná muerte dura.

MARCELA : ¡ Ay Antonio de mi vida !
¿ adonde, Señor, os bais ?
y á vuestra amante dejais
con cuerpo sin alma y vida.
Quiero me allá dentro entrar
á desfogar mi agonia,
pues siento la griteria
que tienen al enbarcar. [*Vase*]

JORNADA SEGUNDA

FLAMINIO, OCTABIANO, DRUSIO, MARCELA, DORISTA, ANTONIO.

FLAMINIO : ¡ Amor, sabroso acibar, dulce freno,
beneno sabrossimo ocultado,
pan con çaraças, buelto fuego elado,
contento triste, mal de bienes lleno !
Si por Marcela y por Dorista peno,
si Octabia el coraçon me a sujetado,
¿ como consientes, dí, rapaz maluado,
que do tu estás esté traidor beneno ?
Amor en tantas partes dibidido,
amor cuyo sustento son traiciones,
no sé quien te produjo, ni á do mores.
Con mi deseo debiste ser crecido,
y bibes donde mueren mis pasiones,
e inpugnas lo que quieren mis señores.
No sé, Amor, lo que pretendas
con tu malicioso juego,
que en tres partes nazca el fuego
y que en mi pecho lo enciendas.
Y aunque esté tan dibidido,
me siento que estoy prendado,
y si allí ocupo el cuidado,
acá enpleo mi sentido.
Tengo una aficion casera
de mi natural costumbre,
que aunque me echen mucha lumbre,
nunca se enciende la oguera.
Por cierto que es gran locura

376. Ms. pretendes.

que me deje yo morir,
porque en solo un buen reir,
y una seña sea mi cura.
Aunque no puedo negar
que estos mis negros amores
me an causado mil dolores,
mas al fin callar y obrar.
Por Marcela enpeçaré
esta amorosa conquista,
daré luego tras Dorista,
y en Octabia acabaré.
A todas tres apercibo
que si no me dan contento,
que pasarán un tormento
crudelissimo y nocibo.
A Octabiano boy ablar
para dalle testimonio
como está ya nuestro Antonio
libre y fuera de la mar.
Para Egito ba marchando
con su exercito por tierra,
si el tiene gana de guerra,
yo la estoy aca forjando. [*Vase.*]

[*Sale Heros.*]

HEROS : Gracias al cielo doy porque e alcançado
de Antonio, mi Señor, lo que e querido,
en que consigo llebe aquel malvado.
! Ay mal Flaminio, si as acaso urdido
algun enredo perfido y malino
lo poco que as en Roma residido !
Un recaudo de Antonio ayer me bino
para que so color de una mejora

Flaminio para aliá tome el camino.
Yo tengo de ir con él y sea en buen ora,
que segun el necio es desbocado
beré si en él traicion alguna mora.
Ir quiero á lo aprestar, que me e tardado.
[*Vase.*]

[*Sale Dorista.*]

DORISTA : Por cierto cosa es donosa
quan loco Flaminio está
por mis amores, mas ya
no le serbiré de cosa.
Heros solo es mi contento,
de Antonio fiel camarero;
á Heros tan solo quiero,
Heros es mi pensamiento.
¡ Ay amor, quan disgustadas
son tus infames mercedes !
pues atas las rotas redes,
y rompes las anudadas.
Quando Heros me queria,
y estaba ya en el garlito,
me le destierras á Egito,
y me aumentas la agonia.
Aquesto dejo, y volbiendo
á Flaminio, yo bien beo
que el amoroso deseo
le fuerça á que esté muriendo.
Pero dalle algun remedio
á su dolor no es cordura;
sí, no le doy, muerte dura
entiendo a de ser el medio.
No le mostraré á la clara

ningun desden, mas amor,
si se quitase el dolor,
haciendole buen cara.
Porque á galan tan grosero
no sé quien le puede ver,
que en viendo á qualquier muger,
se abrasa en amor tronpero.
Que si Flaminio quisiera
solo goçar de mi vista,
entendiera que Dorista
desdeñosa no le fuera.
Nadie tendrá de mí queja,
ni llamen al amor culpa,
pues Marcela me disculpa
de mas linaje y mas bieja.
En el mundo aquesto se usa,
esto se pratica y trata,
y pues tanto se abarata,
pareceme no se escusa.
Pues siendo casada mi ama,
y de muy gran grabedad,
ya pierde su onestidad
con Antonio y ya le ama.
Mas partes para querida
tengo que Marcela bella,
moça graciosa y doncella
discretissima y pulida;
blanca mas que el alcanfor,
mi cabello mas que el oro,
al fin zifró su tesoro

451. *Read* : asi se quita el dolor.
456. Ms. : se abrasa es amor trompero.

de dos mil gracias amor.
Y porque es cosa sabida,
cese aquesto por aora,
porque llama mi Señora,
y della no sea sentida. [*Vase*]

[*Sale Flaminio.*]

FLAMINIO : Cegueçuelo rapaz, traidor grosero,
ijo de aquella infame y zipria diossa,
fementido ladron, mal vallestero,
sujeto vajo de una infame cossa,
en la rusticidad y tosco apero
de groseros pastores, poderosa
se muestra vuestra sucia y torpe mano.
¿ Quien os creyese mas, traidor tirano ?
Aora que pensaba á mi agonia
remedio salutifero auer dado,
agora que la rueda de alegria
pensé que la fortuna me a ensalçado,
por desusado modo y baria via
me abeis de mi contento desterrado.
Pues yo os daré tambien á vos de mano
con no os creer jamas, amor tirano.
Sin bos prometo dar puerta al contento,
que biendo como el cuerpo se desparte
de su alma, que es Marcela, del tormento
á ligurino mago le di parte.
El, como bió mi amor y pensamiento,
me dijo : yo prometo de librarte,
pero consiste aqui tu bien sucesso
que luego perderá el desden ó seso.
Yo boy por el remedio aora luego,
y á Jupiter supplico que aprobeche

porque antes que me parta aplaque el fuego
ó el agua del oluido en él se eche.
Resumese de amor el fiero juego
ya solo por Marcela, y aunque aceche
y insidie mis pisadas su cuñado,
no temo, que el temor no es de prendado. [*Vase.*]

OCTAVIANO Y DRUSIO.

OCTABIANO : Dices, Drusio, muy bien que un pecho infame
jamas desinio leal a concebido,
jamas sosiega sin que traicion trame.
DRUSIO : Venturoso Octabiano, esclarecido,
qualquier intento vil lo bueno estraga.
¿ Contentate, Señor, lo prometido ?
OCTABIANO : Sabras, Drusio, que el Rey solo se paga
de la traicion, mas no del autor della;
que al fin si al otro escupe, aqueste amaga.
Abrasado Flaminio en vil centella
de amor un hyerro infame a perpetrado.
Si apago su lasciba y fea querella,
si licito me fuera auer ablado,
mi Drusio, te contara mil traiciones.
DRUSIO : ¿ Y en daño de quien ? dí.
OCTABIANO : De mi cuñado.
DRUSIO : ¡ O falsas quejas ! ¡ falsas aficiones !
mira, Señor, no llores lo que ries :
mira, tu Magestad, donde la pones.
OCTABIANO : Bamos.
DRUSIO : De falsos no te fies.
[*Vanse.*]

DORISTA, MARCELA.

MARCELA : Dorista, gusto infinito
del amoroso cuidado

que en Antonio está cifrado,
segun por su carta a escrito.
A Fulbino, mi marido,
y á mí promete llebar
á donde él está, y nos dar
un excesibo partido.

DORISTA : Y ¿ qué respondes, Señora,
aqueso ?

MARCELA : Que luego sea,
pues mi alma lo desea.

DORISTA : ¡ Ojalá fuese en la ora !

MARCELA : Dí, ¿ qué entre dientes digiste ?
¿ No iras, Dorista, conmigo ?

DORISTA : A do quiera iré contigo.

MARCELA : Eso sí; ya estaba triste.
Una cosa me molesta.

DORISTA : ¿ Qué tienes ? dí, ¿ qué te pene ?

MARCELA : Como Flaminio no biene
para llebar mi respuesta.

DORISTA : Otras veces dará enfado
que es en parlar una broma.
Mas besle allí, luego asoma
el necio en siendo nombrado.

[*Sale Flaminio.*]

FLAMINIO : En este guante traigo aquel beneno [*Aparte.*]
ó antidoto del mal del cruel Cupido,
y para sus disinios crudo freno.
Ansi como le calce soy querido ;
diré como le enbió su Marco Antonio,

557. que = lo que (?).

y si perdiere acaso su sentido,
el cielo es de mi pena testimonio.
Allí parece estar, ¡ O fausta suerte !
que allí se pierde bida ó gana muerte.

MARCELA : Flaminio, ¡ como as tardado !

FLAMINIO : Señora, mas no e podido.

MARCELA : Ya pensé que eras partido.

FLAMINIO : ¿ Y sin llevar tu reca(u)do ?

MARCELA : Dale Antonio aquesta carta,
y dirásle como quedo
tan firme y leal que puedo
mostrar amar á gente arta.

FLAMINIO : Muestras son estas de amantes
por ventura esageradas,
mas que ciertas infundadas,
y mas falsas que constantes.
Mas por lo mucho que os quiero
yo lo encareceré Antonio,
y diré soy testimonio
de vuestro amor verdadero.
Si las albricias me pagas
yo sé dél que te daré.

MARCELA : ¿ De mi Antonio ? por tu fee,
que mas penar no me agas.

FLAMINIO : Entre las joyas preciosas
que á tí y á Octabia enbió,
sabe que se me olvidó
traerte no sé qué cosas.
Unos guantes mayormente,
Señora, se me olvidaron.
Veslos aqui, y no quedaron
allá maliciosamente.

MARCELA : Ansi por cierto lo creo.
No digas tal cosa, amigo,

mas Jupiter sea conmigo,
¿qué siento en mí? que no beo.

DORISTA: ¡Ay de mi, sola! ay cuitada!
¿qué sientes, Señora, dí?
Echa la cabeça aqui.

MARCELA: ¡Ay Marcela desdichada!

FLAMINIO: En bano sale mi suerte,
¡O infelice y cruel sucesso!
si Marcela pierde el seso,
yo gano dello la muerte.
Verdad es, tiene remedio
su mal, y Dios se le dé.
Yo me boy, pues que ya sé
que el mio no tiene medio.
Aquesta carta que tengo
no perderá su saçon,
bien sé que sabe á traicion
aunque no la ay donde vengo.
Y porque el furor insano
de aquesta yo no padezca,
porque de culpa carezca
boy ablar á Otabiano.
Antonio diré despues
que Marcela me queria,
y que por mí se moria,
aunque ello es bien al rebes.
La carta le mostraré,
con que al momento lo crea,
mayormente quando bea
su firma al cabo por fee.
Bien endereçado está,
al sabor de mi apetito,
yo la ronpo el sobreescrito,
porque no sepa á quien ba;

y diré que me la enbiaba,
y yo que la recibí,
para que viese él allí
si en Marcela amor duraba. [*Vase.*]

[*Salen Marcela y Dorista.*]

MARCELA : Dorista, Venus soy, soy Venus bella,
mi hijo es el ceguelo dios Cupido,
mi efecto es apagar qualquier centella
que de mi infame hijo a procedido.
Mortales, si teneis de mí querella,
vení por el remedio muy cunplido;
yo soy diosa del mar, soy Citherea,
venga por flechas y arco quien desea.
Ninphas de mi ancho mar que sumergidas
cerneis en linpios cribos el puro oro,
vení, yo os sanaré vuestras heridas,
daré remedio á vuestro amargo lloro.
Aqui surco las hondas escondidas,
Cupido es este, aqui está el sacro coro
de mis sirbientas que con goço inmenso
ofrecen en mis aras sacro incenso.
Ya me quiero bañar, amigas mias,
que á diosa no combiene algun vestido.
DORISTA : No digas, mi Señora, niñerias,
por Dios, que estás pribada del sentido.
MARCELA : ¡Qué claras, qué blandissimas, qué frias
estan las aguas donde me e metido!
Focas, venirme á uer, vení delphines,
vereis en mi nadar dichosos fines.
Ningun mortal se acerque do estubiere,
que es sacrilegio á mi deidad indino,
si el poderoso Marte me quisiere

huya de Phebo inbido malino;
pues Jupiter en forma se transfiere,
á mi diuinidad tambien conbino
en potro me transforme, y daré prestas,
conforme á todos gustos, las respuestas.
No quiero mas nadar; ya subo al cielo
para abrasar de allí todo este suelo.

DORISTA : ¡Ay Dorista desdichada!
Marcela está sin sentido.
Tras ella boy, pues se a ido,
no se mate la cuitada. [*Vase.*]

OCTABIANO Y FLAMINIO

OCTABIANO : De manera, Flaminio, que queria
Antonio ansi matar mi cara hermana...

FLAMINIO : Qual dices es.

OCTABIANO : Gentil vellaqueria.
En mucho te lo tengo; fuese vana
su alebe voluntad, mas yo prometo
que él sienta bien lo que por ella gana.
Pues eres, mi Flaminio, tan discreto,
cumpliendo lo que está capitulado,
verás lo que redunda deste efecto.
¿A Egito iras, Flaminio?

FLAMINIO : Sí, si el ado
no dispone, Señor, de mí otra cosa.

OCTABIANO : Pues mira no se sienta lo tratado.
¿Ay tal maldad? ¿ay tal alebe cosa,
que á su muger, y hermana mia querida
le embiase ansi una joya ponçoñosa?

FLAMINIO : En un guante, Señor, benia metida.

677. *The ms. reads* : potreo.

Yo, que lo sospeché, sin arrojarme,
la prueba hice en Marcela conocida.

OCTABIANO : Combiene me de presto aparejarme.
Yo aré que Marco Antonio se arepienta,
y le cueste el vivir el enfadarme.
¿Ansi querias, Antonio, hacerme afrenta?
Al cabo lo verás. Tú, amigo, parte,
y á nadie deste caso no dés quenta.

FLAMINIO : Pues yo me boy, y ayudete el dios Marte.
Mas ten punto, Señor : mira á Marcela,
que no ay á quien su mal triste no duela. [*Vase.*]

[*Sale Marcela.*]

MARCELA : Cochero, el carro apareja,
que quiero subir al cielo.

OCTABIANO : ¡Por Jupiter! ¡qué le e duelo,
y su desastre me aqueja!

MARCELA : En el quinto cielo está
el gran Marte aposentado,
ya yo boy, si me e tardado,
es por si está Juno allá.
Ya no quiero Venus ser,
yo soy Marte velicoso,
este yelmo luminoso
me quiero aora poner.
¡Ea, soldados! ¡que se iera
el militar aparato!
¡Alto! sus! toca arrebato!
¡toca al alma! ¡guer[r]a! guer[r]a!
¡Los muchachos la vatalla
traben! ¡que no ay enbaraços!

717. alma = arma.

¡Alto, vengamos á braços!
valióte, traidor, la malla... [*Vase.*]

OCTABIANO : ¡Los dioses inmortales sean contigo!
gran lastima es de ver ansi á Marcela.
Cier[r]a con ella, Drusio, y como puedas,
allá dentro la mete, y sea curada
con gran cuidado, más que mi persona,
y arás que esté la gente prebenida
que contra Marco Antonio e de partirme
á le quitar su inperio y cara vida.
Mi poderosa flota esté aprestada
dentro de doce dias, porque quiero
vengar mi coraçon, y mientras tanto
arás hacer reseña en mi presencia,
que aqui mi voluntad solo se cierra :
no suene ante mí cosa sino es guerra.

JORNADA TERCERA.

CLEOPATRA, ANTONIO, HEROS, FLAMINIO, TORCATO, SERBIO.

ANTONIO : Cleopatra, dulce Señora,
en cuyos hermosos ojos
depositó los despojos
aquesta alma que os adora,
no teneis que recelar
de mí, Señora, si os quiero,
si el traslado verdadero
dentro en bos podeis mirar.
Y si en mí lo quereis ver,
podeis, pues que sois tan sabia,
en ver que desecho á Octabia,

721. *Read* : valgate (?)

mi legitima muger.
Mi cuñado Octabiano
está indignado conmigo
por seguiros como os sigo,
y porque á él doy de mano.

CLEOPATRA : Antonio, dulce Señor,
si yo estubiese segura
que es vuestra fee firme y pura,
mitigaria mi dolor.
Mas bien sabeis que recelos
son propios de enamorado,
que mientras mas bien prendado,
mas le persiguen los celos.
Salsas son con que se come
amor, y avasalla un pecho,
y ansi no es querer derecho
el que en sí no se carcome.
Octabia no me desvela,
¿ Saveis lo que me a penado ?
Es sauer que estais prendado
del amor de una Marcela.

ANTONIO : ¿ Marcela ?

CLEOPATRA : Marcela digo.

ANTONIO : No trateis cosas pasadas.

CLEOPATRA : ¿ Y si no son olvidadas ?

ANTONIO : Deso sereis vos testigo.
Si decis que en vuestro pecho
estoy, Señora, estampado,
mirame en él tan prendado
quanto alegre y satisfecho.
Y mira que ese temor,
mi Cleopatr(i)a, es gran locura,
pues vuestro rostro asegura
qualquier celoso dolor.

Y si os dijeron que amé,
yo os prometo que no amaba.
CLEOPATRA : Pues ¿ qué aciades ?
ANTONIO : Me ensayaba
para en bos poner mi fee.
CLEOPATRA : ¿ Sabeis, Señor, qué destierra
mi enamorado contento ?
ANTONIO : ¿ Qué os da pena ?
CLEOPATRA : El turbulento
aparato desta guerra :
porque está muy cierto y llano,
y en ello no ay que dudar,
que os aueis de concordar
luego con Octabiano,
y todo el mal lloberá
sobre mí.
ANTONIO : No os dé eso pena.
No es tan devil la cadena
que tan presto romperá.
Que como no tiene el cielo
dos soles, mas solo uno,
y no consiente ninguno
que mire su claro velo,
ansi el mundo no terná
dos Señores, ni es posible ;
el mandar no es dibisible,
en él ó en mí quedará.
Por mar pretendo y por tierra
resistir á Octabiano,
ya su esfuerço y pecho bano
yo los pienso artar de guerra.
Y ansi es justo que orden demos,
pues todo está prebenido,
que en siendo Phebo salidò

á la mar nos alarguemos.
CLEOPATRA : Solo por mi onestidad
os suplico, Antonio mio,
vaya en diverso nabio. [*Vase.*]
ANTONIO : Haced vuestra voluntad.

[*Sale un paje.*]

PAJE : Poderoso Señor, Flaminio y Heros
al puerto an arribado, y quieren veros.
Aqui Señor, estan.
ANTONIO : Pues entren luego.

[*Salen Heros y Flaminio.*]

HEROS : ¡ El poderoso Jobe esté contigo !
ANTONIO : Vengais, amigos caros, en buen ora.
Venis buenos....
FLAMINIO : Señor, á tu mandado.
ANTONIO : ¿ Como os dejó venir Octabiano ?
que me dicen que el mar con muchas velas
rompiendo viene contra mi persona.
HEROS : Ansi qual te le pintan pasa cierto,
El nos dejó venir, á lo que creo,
para que su potencia te contase.
ANTONIO : Pues otra tanta aca allará, yo fio.
Tú, Heros, guardarás Alexandria,
y tú, Flaminio, con un grueso campo,
de capitan arás el cauto oficio.
Marchando irás por tierra.
FLAMINIO : Aráse luego.
ANTONIO : ¡Sus, sus, alto ! á enbarcar ! que no sosiego. [*Vanse.*]

[*Sale Marcela.*]

MARCELA : Esta enojosa reierta,
dioses, ¿ no se acabará ?

¿ No me concedereis ya
que soy Marcela y soy muerta ?
Muerta estoy, muerta y no bibo,
mi espiritu está en el cielo ;
Marcela fui en el suelo,
de que contento recibo.
Fui Emperatriz Romana,
de Marco Antonio muger,
¿ qué, no lo podeis creer,
O caterba bruta, insana ?
Dioses banos, bujarones
mentirosos, ¿ qué decis ?
¿ Por qué, falsos, os reis
de mis tan ciertas raçones ?
Juno dice lo a creido,
y á fee que hiço como cuerda,
porque si no, á fee que pierda
el amor con su marido.
Jupiter anda penado
por mí tanto que se muere,
pues quien á Mercurio viere,
verá que es mi amartelado.
Con Hercules me cassé,
y él dejó su Deyanira.
¿ Quien dijo aqui que es mentira ?
¿ La luna ? ¿ á do la allaré ?
Mira que son desconciertos,
dioses vanos, los que haceis,
pues á burla(i)s os poneis
con los que estamos muertos.
Mas no se me da una paja,
ninguna ofensa recibo,
pues que sabeis ya no bibo,

beldo bien, ved la mortaja.
Mas por otra parte entiendo
que bibo ; ¿ no es esto ansi ?
Vulcano dice que sí,
pues este arbol quiebro yendo.
No sé á qué mortal pregunte
si yo bibo y soy diosa,
sin que esta canalla astrosa
de dioses cosa barunte.

Aqui entran las demas.

FULBINO : Gracias al cielo doy, pues e aribado
en busca de quien ando tan perdido.
Así de aquesta loca con cuidado,
que con presteza tanta asi se a huido.
MARCELA : ¿ Qué sacrilegio es este, Marte amado ?
FULBINO : Asilda ; no la oyais ; tiempo es perdido.
MARCELA : Pluton recibe aqueste allá en tu centro,
que yo lo mando.
FULBINO : Entrarás tú dentro. [*Vanse.*]

TORCATO Y SERBIO.

TORCATO : Amor, maldito cebo, aca benido
para el mortal sosiego y comun daño,
¿ como, rapaz, se sufre que bibido
ayas donde reside el propio engaño ?
Antonio, Antonio, obiera mas balido
que se diera lugar al desengaño.
Mas ya remedio no ay, á lo que entiendo,
Salí sin duelo lagrimas corriendo.

---

869. beldo = vedlo. 880. así = asid.

893 and 901. salí = salid. These two verses are from Garcilaso de la Vega's first Eclogue.

SERBIO : Maldito sea el amor y sus placeres,
que al fin son amistades de rapaces,
y mas maldito aquel que por mugeres
oluida onor y ama vicios falaces.
Antonio, Antonio, ¿ ansi arruinarte quieres,
y tanto á tu Cleopatr(i)a satisfaces ?
Lo que ganas verás, á lo que entiendo,
Salí sin duelo lagrimas corriendo.
Los dioses, mi Torcato, sean contigo.

TORCATO : ¡ Ay Serbio, Serbio, quanto te deseo !
¿ Es, por ventura, cierta la tristisima
nueba que ya de Antonio se publica ?

SERBIO : ¡ Plubiera al cielo que dudosa fuera !
mas es, Torcato, por mi mal bien cierta.
Yo, que de bista della fui testigo,
te lo podré contar mejor que nadie.
¡ Malditas seais, mugeres, seais malditas
que tanta perdicion abeis causado !

TORCATO : Quentame, Serbio, como aquesto pasa.

SERBIO : A mí me place ; escucha el caso triste,
que yo seré en contallo bien sumario.
Partiendo Marco Antonio con su armada
en busca de Octabiano presuroso,
aquella cruel, aquel orendo monstruo,
aquella vestial hembra de Cleopatra,
de misero interes precipitada,
perpetra una traicion y un mal nefando,
y fue que desampara á nuestro Antonio,
y sigue otra derrota á prisa grande.

TORCATO : ¿ Como lo pudo hacer ? dí, su nabio,
¿ no ba en conserva de la armada nuestra ?

SERBIO : Sí, ba, Torcato amigo, y un nordeste
que en sus inchadas velas fue soplando
la hiço se alongase, y ella biendo

la prospera ocasion que deseaba,
alargase á la mar y deja Antonio.

TORCATO : ¿ Qué hiço entonces él ?

SERBIO : Muy prestamente
saltó en un barco que era velocissimo,
y aprisa la siguió, y al fin la alcança.
Ella, con sus fingidas roncerias,
le empieza á cariciar de tal manera
que sin ablalle mas en lo passado
la popa buelben luego Alexandria.
Antonio, de su flota no acordandose,
con ella contentissimo camina ;
finalmente, despues que Otabiano
al fondo echó las naos que resistieron,
su inbicta fuerça y las demas llebando,
la buelta fue tanbien de Alexandria,
donde cercado, Antonio está en aprieto.

TORCATO : ¡ O dioses grandes ! bamos, Serbio mio :
daremos orden como esté aprestada
nuestra lucida gente por si acasso
metersele pudiese algun socorro.

SERBIO : Bamos, y el cielo santo se le enbie. [*Vasen.*]

[*Sale Fulbino.*]

FULBINO : ¡ Ay Marcela, muger mia,
quan mal as mi fee pagado !
bien dice que ba engañado
el que de mugeres fia.
Mi estado, persona y honrra,
Marcela, de tí confié,
y fue el fruto que saqué
grande ynominia y deshonrra.
Sin auello merecido

me hiciste, falsa, tal mengua
que anda de lengua en lengua
mi honrroso nombre abatido.
Con esto me satisfago,
y se mitiga el dolor,
que no podrá tanto amor
que yo no te dé tu pago.
Del furor está ya sana,
y con su entero juicio,
justo es saque del vicio
el fructo torpe que gana
con tan nephando sucesso.
Yo aplacaré mi tormento,
pues que perdi mi contento
por la causa que ella el seso.
Aqui me la esperaré
pues que urdió tan falsos modos,
y ¡ ojalá que hiciesen todos
en todas lo que yo aré !

[*Sale Marcela.*]

MARCELA : Bien dicen que en la muger
nunca muere la bengança,
pues sustenta la esperança
el contento de la ver.
Cruda soy, cruda soy cierto.....
FULBINO : Pues mas seré yo llamado. [*Aparte.*]
MARCELA : En auer el orden dado
como Flaminio sea muerto.
Por llebar su torpe vicio
á su no debido efecto,

959. Ms. ande.

mi bida puso en aprieto
y me pribó de juicio.
Pues aora pagará
el insulto cometido,
muera, que pues lo a debido,
agrabio no se le ará.
¡ Ay Antonio, Antonio mio !
¿ Como, desde que te fuiste
bibo descontenta y triste,
y lloro quando mas rio ?

FULBINO : Que aun aora se te acuerda
tu traicion y mi deshonrra,
toma, falsa, que mi honrra
no es rraçon por ti se pierda.

MARCELA : ¡ Ay Fulbino, ay triste suerte !

FULBINO : ¡ Ay Marcela engañadora !
¿ acuerdaste, falsa, aora
de tu Antonio ó de tu muerte ?
Quiero la dentro meter
porque el crimen sea ocultado,
que si pago su pecado,
al fin fin es mi muger.

MARCO ANTONIO Y SULPICIO

ANTONIO : ¿ Qué tienes tú, Sulpicio, que avisarme ?
¿ No bes, dí, que esa es barbara insolencia
querer tu fragil seso gobernarme ?

SULPICIO : Antonio poderoso, en tu clemencia,
que á todos se concede, osé fiarme,
y ansi tomé, Señor, esta licencia.
Perdona, venturoso Marco Antonio,
que Jobe de mi celo es testimonio.
Quererte yo avisar de lo que sabes

bien sé que es indecencia á tu persona,
mas la propia pasion en cosas grabes
el mas cendrado juicio no perdona.

ANTONIO : ¡ Quita, arogante necio ! ¡ no me alabes !
pues me das de insolente la corona.
¿ Qué puedes tú decir que no sea risa ?

SULPICIO : Lo que raçon y mi lealtad te abisa ;
y ansi por cierto tengo vas errado
si otra ocasion mejor que esa se alla :
tú flaco, y Octabiano reforçado,
¿ le quieres presentar, dí, la batalla ?
El mundo, todo le promete el hado
al que venciere.

ANTONIO : ¡ Majadero, calla !
¡ atrebido traidor, necio cobarde !
no quiero mi bengança mas se tarde.
Ganale dos encuentros espantosos,
él con lucida, y yo con poca gente ;
los mios ya con la sangre corajosos
los suyos vencerán mas facilmente :
son prestos, atrebidos y animosos,
y ansi acometen muy balientemente ;
mas bale un hombre mio que docientos
suyos, y estos son veros fundamentos.
Aora el anbiciosso de Octabiano
con la nabal pelea desbanecido,
refuta el campo que de mano á mano
mi persona á la suya le a pedido,
diciendo que un camino muy mas llano
para morir honrrado que e elegido
sin aqueste allaré, y por otras vias

1033. *Read* Ganéle ? 1037. Ms. sosprestos.

podré dar fin onrroso aquestos dias.
De suerte que el cobarde aora inputa
mi esfuerço á voluntaria y triste muerte,
y porque mas mi onor no esté en disputa,
ofresco al ado duro el braço fuerte :
y si él con voluntad cauta y astuta
repugna aquesto, aclarese la suerte
y el cielo dé el imperio á quien quisiere,
porque mi coraçon por esto muere.

SULPICIO : Dios quiera, mi Señor, que con dichoso
fin salga todo aquesto que as contado.

ANTONIO : Sulpicio, el braço fuerte y pecho honrroso
tuercen y traen atras el duro hado.
Despues que al sueño placido y sabroso
mi victorioso campo esté entregado,
en horden se pondrá.

SULPICIO : ¡ Ay, qué se yerra !

ANTONIO : Hacierte ó yerre, acabase esta guerra.

JORNADA QUARTA

FLAMINIO, MARCO ANTONIO, HEROS, CLEOPATRA, FABIO, SULPICIO, OCTABIANO, FULBIO.

[*Sale Flaminio.*]

FLAMINIO : ¡ Por los dioses ! que confusso,
y con gran rraçon estoy,
pues se pierde Antonio oy
por la gran traicion que uso.
A Octabiano e prometido,
no sé si lo cumpliré,
mas que e dicho, sí aré,
de pasarme á su partido.

Su estandarte y rica tronpa
de todos a de ampararme,
oy prometo de pasarme
antes que lança se rrompa.
Todos aprueban mi echo,
mi campo ya lo desea
antes que su muerte bea,
pues tiene el agua asta el pecho.
Yo me boy á negociallo,
pues hace la noche escura,
y en biendo la coyuntura,
al momento executallo.
Que, pues que la gente calla,
debe de ser ya bien tarde,
y á la aurora arán alarde,
y luego darán vatalla. [*Vase.*]

ANTONIO Y SERBIO

ANTONIO : Dí, Serbio, ¿ está aparejado
mi campo ? porque este dia
demos fin á la porfia
de mi anbicioso cuñado.
Grandes humaredas siento,
risa y grita y voces varias,
sin duda son luminarias
de mi alegre vencimiento.
SERBIO : Quiera Dios que ello ansi sea,
pero yo lo beo al rebes.
ANTONIO : ¿ Qué digiste, Serbio ?
SERBIO : Que es
eso lo que se desea.

1093. Ms. humaradas.

ANTONIO : ¿ Todo está ya prebenido ?
SERBIO : No falta ninguna cosa.
ANTONIO : Demos fin á la enojosa
guerra á que abemos venido. [*Vanse.*]

OCTABIANO, FABRICIO

OCTABIANO : Fabricio.
FABRICIO : Señor.
OCTABIANO : ¿ Hiciste
todo lo que te e mandado ?
FABRICIO : Todo está ya aparejado
del modo que lo pediste.
OCTABIANO : Ya sabrás como se pasa
Flaminio y su infame gente
á mi parte.
FABRICIO : ¿ Y quien consiente
en tu exercito tal brasa ?
Mira que le quemará ;
desecha de tí ese fuego.
OCTABIANO : Sirba aora en esto, y luego
para quien él es se irá.
FABRICIO : Tú, Señor, eres discreto,
y sabrás lo que as de hacer.
OCTABIANO : ¡ Calla tú !
FABRICIO : Oy podrás ver
mi lealtad y mi secreto.
OCTABIANO : Bamos, porque ya despunta
el aurora ; bamos ya,
porque entiendo que ya está
la contraria gente junta. [*Vanse.*]

HEROS Y TORCATO

TORCATO : ¿ Qué es lo que estaba tratando
oy Marco Antonio contigo ?

HEROS : Un caso que, si lo digo,
mi dolor ba renobando.
TORCATO : Díme, Heros, ¿ podré sabello ?
HEROS : Sí, como guardes secreto.
TORCATO : Eso yo te le prometo
que á nadie dé parte dello.
HEROS : Lo que él me dijo, Torcato,
fue que le diese la muerte,
si acaso la varia suerte
no le da un sucesso grato.
TORCATO : Y tú, ¿ qué piensas hacer ?
HEROS : Eso despues lo verás,
y bamos, porque tendrás
segun pienso en que entender.
TORCATO : Dices bien, Heros amigo,
porque Antonio está perdido;
y el pago es bien merecido
que el vicio le dé el castigo.

[*Vanse.*]

[*Sale Marco Antonio.*]

ANTONIO : Aqui deste requesto estoy mirando
mi vencedora y valerosa gente,
que ya con los contrarios careando,
en horden puestos van osadamente.
Aqui y alli socorro yré yo dando
donde flaqueza entenderé se siente,
que á un bueno un vil á vezes corronpe,
y un pequeño descuido un campo rompe.
El general Flaminio está delante
de todos, como debe, en orden puesto :
yo sé que en me serbir es tan constante
quanto esforçado, leal y bien dispuesto;

mi anbicioso cuñado, que arrogante
se me mostraba tanto, rronpa presto.
Aqui consiste el premio de la guerra.
¿ Qué haces, Flaminio ? ¡ Cierra ! ¡ cierra !
Mas, ¡ ay, qué traicion grande ! ¡ O cruel fortuna !
¡ inabitable mal ! an se abraçado.
Ya la contraria gente y mia es una,
¡ y él transfuga ! ¡ Flaminio se a pasado !
¡ O perfida cruel más que ninguna !
¡ Egiciana Cleopatra ! as me burlado.
Traicion son tus alagos y caricias,
y al que tú quieres más le desperdicias.
Pues dió mi bicio causa á mi flaqueza,
y tu lascibo amor me a ansi rendido.
Mi bida acabaré si sin cabeza
tu misero cadaver veo tendido,
¡ O falsa más que quantas fama reça !
Antonio, una muger te a ansi vencido.
Yo boy á me vengar Alexandria,
do está la causa de la infamia mia. [*Vase.*]

TORCATO, CLEOPATRA.

CLEOPATRA : Torcato, no seas molesto.
TORCATO : ¡ Huye, falsa ! que á tu culpa
ninguna escusa disculpa.
¡ Huye de aqui ! ¡ huye presto !
díme, alebosa muger,
¿ como bibes ? ¿ es posible
que al que siempre fue invencible
le pudiste tú vencer ?
¡ Y ojala fuera vencido !
que al fin al fin se pasara,
pero ya á la Parca abara

el triste se abrá rendido.
Por creer tus roncerias
viene Antonio á tal estado,
y es justo se ayan cambiado
en muertes sus alegrias.

CLEOPATRA : Confieso tienes, Torcato,
en lo que dices raçon,
mas genero de traicion
nunca fue á mi gusto grato.
Sus civiles contenciones,
Torcato, ¿ quien las forjó ?
Todo ello ¿ no emanó
de inbidiosas anbiciones ?
Concedo que un cruel castigo
merezco de gran deshonrra,
pues abandoné la honrra,
y le tomé por amigo.
Díle Antonio, si ya bibe,
que me boy á dar el pago,
y que con muerte le pago,
si muerte por mí recibe. [*Vanse.*]

DRUSIO Y FLAMINIO.

DRUSIO : Sabe el cielo que quisiera
no traerte este recado,
pero pues que soy mandado,
recibe mi fee sincera;
que el ingrato Octabiano
manda, Flaminio, seas muerto
por tu gran traicion, y cierto
que lo hace como tirano :
pero al fin e de cumplillo.
Perdoname, dulce amigo.

FLAMINIO : Bien dado es cierto el castigo,
y yo gusto de sufrillo,
porque quien, Drusio, abandona
su lealtad, ser y Señor,
su linaje, hacienda, onor,
merece bien tal corona ;
y su traidora memoria
discurra de gente en gente,
y que quede eternamente
tal traicion en toda istoria.
La muerte no la rehuyo,
no te duela executalla,
pero ruegote que al dalla
te acuerdes fui deudo tuyo.

DRUSIO : Por picas as de pasar,
como es costunbre de guerra.

FLAMINIO : ¡ Ay ! que quien en guerra hyerra
su fabor no a de goçar.
Y pues manda Octabiano
lo que habia de hacer Antonio,
de vengança y testimonio
me sirua esta daga y mano.

DRUSIO : ¡ O caso tan sin segundo
al fin por Romano echo !
¡ O valentissimo pecho,
suene tu nombre en el mundo !
Que aunque tu traidora culpa
ninguna cosa relieba,
buen descargo es el que lleba
esta animosa disculpa.
Quierole dentro meter,
que pues al cielo le plugo
fuese in vida su berdugo,
quiero en muerte deudo ser. [*Vase.*]

TORCATO, ANTONIO, HEROS

TORCATO : En las adversidades, o caro Antonio,
el indomito pecho, el brio subido
sirben á la memoria en testimonio.
Con animo robusto auer sufrido
los trances de fortuna engañadora,
y escudo de paciencia auer tenido,
alli, dibino Antonio, se athesora
la mas alta virtud que tiene el cielo,
alli prudencia, alli el esfuerço mora.
No digo esto, Señor, por dar consuelo
á tu constancia, pues que se te sobra,
aunque ocultada aora esté con velo;
y pues tan animosa y rara obra,
una enpresa tan rara y atrebida
obró Cleopatra, por do fama cobra;
pues ya nuestra esperança va perdida,
pues ya todo el socorro te a faltado,
imitala en la muerte qual en bida.

ANTONIO : Ya yo, Torcato, tengo eso acordado.
Corre, ve, anda, ve amigo,
y llama aca el camarero.
¡ Ay, cielo ! que si no muero,
sabes porqué, y sé testigo.
Mas ¿ para qué es dilatar
lo que al fin fin se a de hacer ?
Si muger me echó á perder,
mi muerte me ará ganar.
Heros biene, con quien ya
mi muerte está concertada,

1261. Ms. muera.

no es justo sea dilatada,
pues Cleopatra esperará.
Ya boy, Cleopatra graciossa,
buen pago cierto llebastes
por lo mucho que me amastes,
que es muerte y bida afrentosa.

HEROS : Señor, Torcato me fué
á llamar que prestamente
ante tí fuese presente :
mira, ¿ en qué servir podré ?

ANTONIO : En que, sin duda ninguna,
cumplas lo que está acordado,
pues me bes en tal estado,
y en tan misera fortuna.
Y no entiendas que cruel
serás, sino muy piadoso,
pues darás, Heros, reposo
al que está y bibe sin él.

HEROS : Mira, Señor, lo que haces.
¿ Por qué te quieres matar ?

ANTONIO : Si no es en lo executar,
en nada me satisfaces.
Cumple luego mi mandado.
¿ Qué te tardas ?

HEROS : Yo lo aré,
mas no que no perderé
el nombre de leal criado.
Y pues ya tu infausta suerte
á tal cosa te conbida,
yo me pribaré de bida
antes que darte la muerte.

ANTONIO : ¡ O Heros, baron famosso !
¡ O echo jamas oido !
si yo obiera Heros sido,

fuera cierto más dichoso ;
que tu lealtad no permite
darme la deseada muerte,
que aun no consiente mi suerte
que mi ignominia se quite.
Sulpicio.

SULPICIO : Señor, ¿ qué mandas ?

ANTONIO : Que Heros, mi fiel criado,
al momento sea llebado,
y tus braços sean andas.
Dí á los mios que me pesa
no mi muerte, el auer sido
por una muger vencido,
con que mi dolor no cesa.
De mi muerte sé testigo,
porque puedas referillo,
y dí, si amor fue el cuchillo,
que mi esfuerço fue el castigo.

SULPICIO : ¡ Tente, Antonio desdichado !
mas, ¡ ay cielos, que es ya tarde !
jamas bi pecho cobarde
de perfecto enamorado.
Quierole dentro llebar
con Eros, que bien podré,
quiça por ventura haré
como pueda mejorar.
Mas ¡ por Jupiter, qué a rato
que el camarero está muerto !
Ayudarme biene cierto
para los llebar Torcato.

[*Sale Torcato.*]

TORCATO : ¿ Sabe Antonio que e benido ?
Mas, ¡ ay Dios ! ¿ qué cosa es esta ?

ANTONIO : Díme lo que te molesta.
TORCATO : ¡ Ay, Señor ! ¿ y estás herido ?
[ANTONIO.] Herido estoy ; deja aora
eso ; dílo, ¿ qué decias ?
TORCATO : Que bibe, qual tu querias,
tu Cleopatra.
ANTONIO : ¡ Mi Señora !
procurame de llebar
adonde está : enpeço á ir...
con ella es mejor morir
que sin ella bibo estar. [*Vanse.*]

OCTABIANO Y DRUSIO

OCTABIANO : ¿ Qué, ya es Antonio muerto ? ¡ O desdichado !
DRUSIO : Señor, sí, en el regaço de su dama.
OCTABIANO : ¡ O mal morir ! ¡ O fin desventurado
del capitan que muere ansi ó en cama !
Dichoso aquel que en campo acaba armado,
que alli consigue onor y eterna fama.
Dichoso aquel que bala presurosa
ó dura flecha muerte a dado honrrossa.
¡ Plubiera el cielo, Antonio, que pudiera
nuestro civil rencor determinarse
sin un medio tan crudo y muerte fiera,
y el hado de tus años apiadarse !
que bien creerás de mí que si pudiera
de otro arte como digo decretarse,
que un medio no escogiera tan dañoso
que te costara ansi el vital reposo.
DRUSIO : Señor, pues no ay remedio á lo que es echo,
dé tu imperial persona al ansia vado,
y la clemencia vasta, que tu pecho
con los vencidos tristes oy a husado.

OCTABIANO : No estoy, Drusio, con esto satisfecho,
que con los muertos guerra no e trabado;
con el soberbio, sí, y rebelde brio
qual fue el del infeliz cuñado mio.
Deboto incienso y victimas se ofrezcan
al alma que en el Orcho está penando,
porque sus penas tristes mas no crezcan,
y del Eliseo campo esté goçando.
Las santas ceremonias no carezcan,
todo se cumpla qual aqui lo mando,
lo uno por la piedad y suerte esquiba,
lo otro porque Cleopatra alegre biba.
Recelame, mi Drusio, que no muera,
ó, ablando claro, que ella no se mate,
y mi soberbio triunpho en gran manera
con su omicidio crudo mas se abate.
Cuchillo alguno, hueso ni arma fiera
ante ella no se ponga ni se trate
que ella la pueda auer, y desta suerte,
aunque quiera morir le falte muerte.
Bamos, amigo Drusio.

DRUSIO : Señor, bamos,
y fausto sea, y feliz enprendamos.

CLEOPATRA, CLAUDIA

CLAUDIA : No des, Señora, lugar
tanto al tierno sentimiento,
que pribe el vital aliento
sin que te puedas uengar.

Note : All that follows l. 1397 is crossed out in the Ms., and in the margin is written in another hand : " en el medio pliego está esto mas difuso y concertado. " The name *Claudia*, it will be observed, does not occur elsewhere in the play.

CLEOPATRA : No espero de parte alguna,
Claudia, ninguna vengança,
pues se acabó mi esperança
quando enpeçó mi fortuna.
Yo daré á mis males vado,
como presto podrás ver,
que aunque amé como muger,
moriré con pecho osado.
CLAUDIA : Ese es pensamiento bano,
Señora, de tí lo aparta.
CLEOPATRA : Calla, Claudia, y da esta carta
al momento á Octabiano.
CLAUDIA : Ya yo boy.
CLEOPATRA : ¡ Ay suerte esquiba !
¡ Ay dolor terible y fuerte !
¡ ayer con dichoso suerte,
ayer Reyna y oy catiba !
No esperes más sacrificio,
Antonio, de aquesta mano,
pues boy al pueblo Romano,
tú quedas en el Exipcio.
Reserban me, Antonio mio,
para testigo y afrenta
de tu triumpho, y la violenta
muerte tuya y bano brio.
No pienses, caro Señor,
que tu Cleopatra querida
acabará con tu vida
el antiguo y firme amor.
No me notarás de ingrata,
que yo corresponderé
á tu amor y firme fee
con equibalencia grata.
Y si no lo hiçe al momento,

no tengas de mí despecho,
que aun para ronper el pecho
me a faltado el instrumento.
Aqui se cifró mi suerte
despues que me bi sin tí,
pues huye muerte de mí
mientras más sigo la muerte.
¿ Es posible que estás muerto ?
Dí, ¿ por qué no me respondes ?
¡ Ay ! que sí, pues que tú escondes
tu rostro de mí, ya es cierto.
¿ Qué es esto ? dí, sancto cielo,
¿ porqué me abeis transplantado ?
¡ a mi Antonio, Antonio amado !
que te cubre mortal velo.
Antonio descomedido,
dí ¿ por qué sola me dejas ?
haceste sordo á mis quejas,
mas, ¡ ay loca sin sentido !
que mi Antonio está indinado
conmigo pues que me quejo,
y de su vista me alejo,
y la muerte e dilatado.
Mas nada será bastante,
que bien pudo suerte esquiba
hacerme pobre y cautiba,
[pero] no desleal amante.
Dos aspides ponçoñosas
pongo á mi rendido pecho,
para que ronpan de echo
vida y ansias amorosas.
Esto será testimonio
de mi amor firme y cendrado,

1461. Here the Ms. in torn, and the first word is illegible.

y pues ya se acaba el hado,
enpieze el goçar de Antonio.

OCTABIANO, DRUSIO, FABRICIO.

OCTABIANO : ¿ Quien fue el desobediente y atrebido
que ansi á Cleopatra dió tan triste muerte ?
Porque en auerle ansi el conque traido
participó de la nefanda suerte.
DRUSIO : Si por el aire claro no an venido,
nadie las pudo dar.
OCTABIANO : ¡ O caso fuerte !
¡ Ay, tiernos años ! ¡ O enbidiosos ados !
Llorad sin descansar ojos cansados
Llorad sin descansar cansados ojos,
pues se convierte en polbo una figura
á quien rindieron siempre mil despojos
las gracias, el valor y la hermosura.
Cojan de varias flores mil manojos,
y adornen su temprana sepultura ;
su fresca edad, sus años mal[ogrados]
Llorad sin descansar ojos cansados.
FABRICIO : La nueba, mi Señor, es clara y cierta
que ya Cleopatra hermosa está sin vida.
Aqui la puedes ver : mirala muerta,
que su velleza, aun muerta, amar conbida.
OCTABIANO : ¿ Quien fue el que abrió al morir, decí, la puerta ?
¿ Quien de tan rara cosa fue omicida ?
DRUSIO : Dos aspides, Señor, emponçoñados.
Llorad sin descansar ojos cansados.

1484. The Ms. is torn, and the last part of the word has disappeared.

OCTABIANO : Y porque el tiempo su valor no multe,
y esté su claro nombre eterniçado,
llebalda luego, y gusto se sepulte
con el consorte suyo desdichado.
No quiero un caso tal que mas se oculte,
sino que eternamente sea contado;
llebalda luego en hombros y con esto
se acabará este triumpho tan funesto.

Prosiguense las estancias.

DRUSIO : ¿ Qué sirbe frequentar el son lloroso
quando tu campo esta rregocijado ?
Desecha aquese effecto lastimoso,
Señor, pues no ai remedio al mal pasado.
OCTABIANO : Dices, Drusio, mui bien y estoi goçoso
en uer mi uencimiento sublimado;
dignissimo dé muestras de alegria
qual se berá en el triumpho y fiesta mia.
No atribuias, amigo, que por esto
en mí no rreina un goço soberano,
si el desastrado caso y fin funesto
no me mouiera, no fuera Octauiano.
Sus, sus, bamos de aqui, y ordenen presto
fiestas, pues ya llorar es caso uano.
Bamos á lo ordenar, perdon pidiendo
al inclito Senado que estoi uiendo.

Fin.

Acabó esta tragedia el L^{do} Diego Lopez de Castro, natural de Salamanca, rresidente en Madrid, en siete de Setienbre de 1582. J. Diego Lopez de Castro.

1501. Immediately after this line is the signature : J. diego lopez de castro. What follows is in a different handwriting from the rest of the manuscript.

LA VIE DE LAZARILLE DE TORMES

SES FORTVNES, ET SES ADVERSITEZ

TRADUITE EN VERS FRANÇOIS PAR LE SIEVR DE B*** [1]

AV LECTEVR

Si ces Rimes se vendent, ie consens qve mon nom soit mis à la seconde Partie, qui vaut mieux que celle-cy ; mesmes à la troisième, dont l'inuention plaist à plusieurs qui l'ont veuë. Achetez donc viste cette premiere, Vous m'espargnerez l'argent que ie donneray au Libraire pour esuiter ses reproches, et me monterez comme vn S. George sur le Cheual qu'il m'a promis en luy donnant la seconde Partie. Si vous trouuez vostre argent mal employé, à tous pechez misericorde. Du moins apprendrez-vous à trucher en rime, ce qui ne se fait d'ordinaire qu'en prose. Et si vous ne trouuez rien qui delecte dans le sens literal, qui n'est que l'escorce, vous sentirez l'ayant leué, de fort bonnes moralitez. Il y a peu de gens à Liures qui n'ayent celuy de Lazarille : ils peuuent, sans se faire tort, le tenir sous l'habit que ie luy ay baillé, qui n'est que le sien mesme changé de forme par la rime, et enrichy de galands par l'inuention de la 3. Partie. Le dessein de la quatriesme est formé, qui ne manquera pas à paroistre, si la premiere rencontre le bonheur : C'est à luy à qui les Liures ont le plus d'obligation, quelques bons qu'ils soient : Il faut que le mien en ait vn grand pour estre vendu, puis qu'il ne vaut gueres, toutefois c'est selon la saison et le caprice. Vogue la Barque, et puisse estre menée à bon vent. Adieu.

LAZARILLE DE TORMES

CHANT PREMIER

Preface hagarde. — Sommaire imparfait et confus des deux parties originalles de Lazarille. — Excuse d'humilité. — La libre et naifue intention de l'Au-

---

1. A PARIS, chez LOVIS CHAMHOVDRY, au Palais, vis à vis la Sainte Chappelle, à l'Image Saint Louis. M.DC.LIII. in-4, 3 ff. n. ch. — 169 pp. — D'après un exemplaire m'appartenant. J'ai réuni les notes marginales au commencement de chaque chant. — Albert Th. FOURNIER.

theur. — Commencement de la version. — Caprice remarquable d'vn ieune garçon, qui se rencontre aux personnes extraordinaires. — L'ordinaire des gens du mestier. — Déguisement prophane du Texte Sainct. — Mort du Pere de Lazarille. — Les plaintes de sa Mere. — Sa consolation. — Sa bonne résolution. — Ses chetifs efforts pour subsister. — Le peu de fruit qu'elle en tire. — Ses secondes amours. — Ses artifices. — Effets de l'amour d'vn Valet. — Leur operation. — Dissimulation dans le commencement d'vne amitié future. — L'horreur que donne vn homme laid. — Effacée par l'vtilité qu'il apporte. — Ce que produisent les presens et la frequentation. — Les effets naturels sans iugement. — Ressentiment humain. — Moralité Chrestienne. — Description de la pratique des Valets. — Fureur qui suit cette pratique. — Inuectiue contre les mauuais Ecclesiastiques. — Suplice en Espagne. — Hipocrisie. — Necessité. — Effets de la Nature. — Effets du besoin. — Prouidence de Dieu enuers les hommes dans le commencement de leurs occupations. — Lascheté que fait le besoin. — Vanité. — L'opinion adoucit les trauaux. — Soin de l'vtile. — Reconnoissance naturelle. — Sentiment de mesme nature. — Excuse raisonnable. — Aduis pieux. — Excuse douloureuse. — Espreuue sur un Nouice. — Application de remonstrance. — Reflection de celuy qui se veut instruire. — Bonne resolution à mesme fin. — Effet de cette resolution. — Exemple de bonté et de deuoir. — Vn bon maistre vn bon dissiple. — Inuectiue contre les gueux hipocrites. — Contre ceux que le gain rend vicieux. — Le vice engendre son semblable. — La défiance d'vn Aueugle ou d'vn vieil homme. — Auidité d'vn ieune garçon. — Subtilité que la faim inuente. — Injuste souplesse. — Déplaisir que produit l'infirmité. — Reproche. — Ressentiment ingrat. — La passion qui nous domine est vne inuentrice admirable. — L'interest rend l'esprit subtil. — Les delices nous font negligens. — Vengeance furieuse, au lieu de chastiment moderé. — Son cruel effet. — Pitié ridicule. — Souhait coupable. — Ressentiment brutal. — Effet d'un iugement solide. — Trait impudent d'vn Valet vers son Maistre. — Pretexte. — Excuse menteuse. — Preuue violente. — Punition plustost que chastiment. — Repentir malicieux. — Vengeance cruelle auec ingratitude. — Et moquerie.

Tovs les Rimeurs du temps passé
Auoient assez mal resvassé,
D'admettre seulement neuf Muses,
Les autres ne sont pas si Buses ;
Les Rimeurs de ce temps icy
Ont vn nombre moins estrecy :
Châcun fait la Muse à sa guise,
Celuy qui la fait, la courtise,
La menace, ou luy fait des vœux,
Et quelquefois fait tous les deux ;
Il en est de belles et de riches,
Il en est de laides et chiches,
Il en est du prix d'vn denier,
Et d'autres qu'on veut desnier :

Châcun se sert et s'accommode
D'vne Muse faite à sa mode ;
Et suiuant cette liberté,
Ie choisis par humilité
Vne Muse assez malheureuse,
Qui s'appelle Muse trucheuse ;
Si ie m'attache à l'inuoquer,
Qu'aucun ne veuille s'en choquer.
Sus donc, Muse, en ta competence,
Dy moy quelle fut l'indigence,
Les gestes, et faits de coquin,
De ce malheureux Harlequin,
Qu'on entend nommer Lazarille,
Des bords de Tormes en Castille,
Ou d'autre domination
De l'Espagnolle Nation.
Non que i'ignore son Histoire,
Ie la sçay comme ie sçay boire ;
Mais ie demande seulement
Termes vsitez rarement,
Si ce n'est entre la Gueusaille,
Qui conuiennent à ma Rimaille,
Afin que ie puisse Rimer
Ce qu'en Prose on fist imprimer
Des aduentures de Lazare,
Et de sa fortune bizare ;
Si le Prestre luy fist du mal
Plus que l'Escuyer sans cheval ;
Et comment ce rusé Maneuure
Trouua le trou de la Couleuure ;
Les maux que l'Aueugle souffrit
Par ce malicieux Esprit ;
De son lien en mariage,
De son visible Cocüage ;
De la sorte qu'il se vengea
De l'Escuyer qui l'outragea ;
Et comme quand il fut Hermite,
Il fist si bien la chattemite ;
Quand il fut pris sans hameçon ;
Les maux qu'il eut estant Poisson ;
Et comme tout fut en cadence,
Iusqu'a la moindre circonstance ;
M'approchant tant que ie pourray
De la Prose que ie verray.
Non afin d'enchasser ma gloire
Dans le Temple de la Memoire ;
Qu'on y mette plustost l'Autheur,
Mesme le nom du Translateur ;
Ils ont mérité les loüanges
Que l'on départ aux petits Anges ;
Le premier pour l'inuention,
L'autre pour la traduction,
Dont ie parcours vn exemplaire.
Tout mon but ne tend qu'à me plaire,
Et faire discours Rimassez,
Pour mon Iaquet que i'aime assez,
De fine amitié cramoisie,
D'amitié qui n'est pas moisie ;
C'est pour luy que fera son cours
Le Tormesan, en ce discours
Que ie donne pour vne prune :
Mais oyez, voicy sa fortune,
Qu'il raconte naïuement,
Ennemy du déguisement,
A celui qui faisoit l'enqueste ;
Monsieur, tenez l'oreille preste.
Vous entendrez premierement,
Qu'on m'appelle non seulement
Lazare, mais qu'on me surnomme
De Tormes, issu d'vn prud'homme ;
Thomas Gonçale fut son nom,
Et ma Mere auoit en surnom
De Perrez, pour nom Antoinette,
Belle, et pauure, ieune, et finette ;
De Tejares furent natifs,
Non pas riches, mais bien chetifs,
Comme sont ceux à qui tout manque ;
C'est vn fauxbourg de Salamanque :
Tormes, Riuiere, passe aupres.
Dessus son bord humide et frais,
Est vn Moulin où feu mon Pere,

En s'ébatant avec ma Mere,
Me fist, me bastit, me planta,
Ma Mere en neuf mois m'enfanta
Dans ce Moulin leur domicile,
Ou le vray lieu de leur azile ;
Car bien qu'il n'en fust pas Meusnier,
Il y seruit quinze ans d'Asnier.
Ie n'ay pas obserué les formes
Pour chausser le surnom de Tormes ;
Ie l'ay fait sans peine et sans coust,
Gonçale m'estant à dégoust ;
Suiuant le mouuement Celeste,
Ie l'abhorrois plus que la Peste.
Ce Caprice m'a soulagé,
Car si tost que ie fus âgé
De huit ans, le Seigneur Gonçale
Fut accusé d'vn cas bien sale ;
Sçauoir, de grande lezion,
Pour faire sa prouision,
Aux sacs que l'on donnoit à moudre ;
Il fut adroit à les descoudre,
Se fournissant couuertement
De leur grain pour nostre aliment ;
Mais la mesche estant descouuerte,
Luy-mesme eust bien gagé sa perte.
Le bon homme estant donc grippé,
Par interrogats fut duppé,
Le pauuret qui ne sçauoit mie
Le chemin par où l'on desnie,
De ses amis abandonné,
Sur son adueu fut condamné :
Le Seigneur luy sera propice,
Car il a souffert en Iustice.
Bien me fut de m'estre nommé
De Tormes, nom tant estimé,
Car ayant celuy de mon Pere,
I'eusse receu grand vitupere ;
Servant de matiere aux deuis.
Au mesme temps l'on eut aduis
Que les Maures dans nostre terre
Vouloient renouueler la guerre ;
On voulut contr'eux cheminer,
Les battre, et les exterminer,
Afin que iamais cette Race
Ne conceut vne telle audace.
Mon Pere qu'on auoit banny
Pour n'auoir sceu dire nenny,
Voulut estre de la partie ;
Sa condition assortie,
Fut propre à penser le Mulet
D'vn qui le prist pour son valet ;
Ils perdirent en ce voyage
La vie, avec tout l'equipage.
Ma Mere ayant sceu ce malheur
Ouurit la bouche en sa douleur,
Du deplaisir de se voir seule ;
Enfin elle ferma la gueulle.
Se voyant veuue et sans support,
Elle fist voille en autre port ;
Deliberant en elle-mesme,
Par vne modestie extrême,
D'auoir recours aux gens de bien,
Trauailler, ne desrober rien :
Et comme elle estoit tres-habille
Du fauxbourg entrant dans la Ville,
Fist deux mestiers qu'elle affecta,
Blanchit du linge, et Gargota.
Toutefois sa pauure boutique,
Auoit bien chetiue pratique ;
N'ayant que Goinfres d'Escoliers,
Et les Laquais, et Palfreniers,
Du Commendeur la Madelaine,
Qui n'auoient pas la bourse pleine.
Tandis que duroient ces trauaux,
Vn Maure pensant les Cheuaux,
La voyant dans son Escuirie,
Ressentit que sa Seigneurie
Tenoit bien mieux que par le pié,
Et que sans nommer amitié,
Ce qu'il sentoit amour et flâme,
Il brusloit iusqu'au fond de l'ame.
Elle voyant par ses regards

Aussi perçans comme des Dards,
Qu'il en estoit frappé dans l'aile,
Faisoit la finette et la belle;
Laissoit decouuert à dessein
Vn petit morceau de son sein ;
Se deffendoit par negligence,
Quand il prenoit quelque licence ;
Et luy, pour la gratifier,
Luy fournissoit à morfier
Quelque bon morceau de Bizette;
Et luy portoit en sa pochette
Des restes de chair du repas.
Ce furent les charmans apas,
Qui forcerent en sa misere
La bien-veillance de ma Mere,
En faueur de cette beauté
Qui soulageoit sa pauureté.
Leur amitié fut contractée,
Les bribes l'auoient enchantée :
Sur le soir il nous visitoit,
Au matin du logis sortoit :
Il trauailloit la matinée,
Et reuenoit l'apresdinée,
Ne cessant de nous visiter;
Et feignoit vouloir acheter
Oeufs, Salade, Choux, ou Porée,
Fromage, ou quelqu'autre denrée,
Que ma Mere en gros achetoit,
Et par le menu debitoit.
D'abord son horrible grimace,
Sa couleur, et sa libre audace,
M'obligerent à luy parler,
Et luy parlant, le quereller ;
Mais comme il croissoit la pitance,
Et moy de passer en souffrance
La partie, afin d'alonger
Le pain qu'il nous faisoit manger,
Et le bois qu'en nostre mesnage
Il fournissoit pour le chauffage.
Ce bout de chere dura tant,
Qu'eux d'eux firent en s'ébatant,
Le diray-ie ? non, pas encore,
Pourquoy ? ce fut vn petit Maure,
Fort ioly, qu'on me fit berser,
Tenir, moucher, mener pisser,
Non pas si blanc comme sa Mere,
Mais tres-lippu comme son Pere.
Et comme il deuint grandelet.
En voyant son Pere si laid,
Principalement à la teste,
Il s'escria, Maman, la Beste ;
Il l'appela fils de Putain,
D'vn ton arrogant et hautain :
Bien que ieune, cette parole
Me seruit d'vne bonne Escole ;
Me mettant dès-lors à penser,
Qu'en ce Monde qui doit passer,
La vérité souuent choquante
Attire vne injure piquante,
Faisant descouurir sans besoin
Ce qu'on doit cacher auec soin ;
Si ce ne furent mes pensées,
I'en eus de semblables tracées
Dedans mon petit Ceruelet,
Qui n'estoit encore que du lait.
Mais nostre fortune branlante
Deuint tout à coup inconstante,
Estant arriué par malheur,
Que le vigilant Controlleur
Du Commandeur, maistre du Maure,
Qui n'auoit descouuert encore
Le larcin de cet homme noir,
Commençant à s'aperceuoir
De ses Amours auec ma Mere;
Et que pour faire chere entiere,
Il n'auoit aucune pitié
Des Cheuaux, vendant la moitié
Du foin, du son, et de l'auene,
Qu'on luy bailloit châque semaine
Pour seruir à leur aliment;
N'espargnant aucun instrument,
Mors de brides, canons, montures,

Estrilles, draps, et couuertures,
Que tout ne fust pris et vendu,
Puis disoit qu'il estoit perdu.
Quand il n'auoit plus rien à vendre,
Et que le cœur luy venoit fendre,
Oyant ma Mere soûpirer,
Il se mettoit à déferrer
Tous les Cheuaux de l'Escurie,
Et couroit d'extreme furie
Vendre les fers, pour acheter
Des viures, et la contenter.
Ne trouuons donc pas trop estrange,
Qu'vn Prestre, vn peu moindre qu'vn [Ange,
Dérobe les Pauures souuent,
Ou quelque Moyne son Conuent,
Pour aider à quelque mesnage,
Ou Deuote, qui les engage;
Puis qu'Amour a bien incité
Vn Maure en sa nécessité,
D'exercer ces tours de souplesse,
Afin de plaire à sa Maistresse.
Le Maure en eut bien dans le cu,
Estant atteint et conuaincu,
Ce qui ne fut pas difficile;
Car moy ieune et d'esprit debile,
Estant enquis en menassant,
Ie descouvris tout en enfant;
N'oubliant certaines pentures
De portes, et d'autres ferrures,
Dont i'auois tiré de l'argent,
Estant tousiours tres-diligent,
Comme vn enfant d'obeïssance,
A la chasse de la pitance.
Mon Beaupere fut esperdu,
Estant flambé de lard fondu,
Après auoir senty la touche
Du bouquet qui chasse la mouche.
Ma Mere eut l'esprit interdit,
A cause qu'on luy defendit,
Sur vne peine tres-amere,
Qu'on nomme Psaultier ordinaire,
D'entrer iamais dans la maison
Du Commendeur, ny par saison
Aucune qui fust en l'année,
Ny le soir, ny la matinée,
Retirer, ny donner support,
Aide, assistance, ny renfort,
Conseil, ny secours fauorable,
Salutaire, ny profitable,
Ny soulager en ses trauaux,
Le noir deferreur de Cheuaux.
La pauure femme desolée
Rauala plus d'vne esculée
De flegmes, qui par petits flots
Sortoient auecques ses sanglots;
Pleure, plaint, crie, crache, et tousse,
Se mouche des doigts, et du poulse;
Mais enfin elle se força,
Et se forçant, elle acquiesça
A la Sentence rigoureuse,
Qui faisoit sa face pleureuse;
Et fuyant de deuant les yeux
Des médisans malicieux,
Elle choisit sa Tramontane
Dans la maison de la Solane,
Se resoudant d'y bien seruir;
Où force luy fut de grauir
Contre mainte chose importune
Qu'on trouue en faisant sa fortune.
Toutefois les difficultez
Ne vainquirent pas ses bontez ;
Elle nourrit mon petit Frere,
Sans l'assistance de son Pere,
Et le tira de son linceul
Au temps qu'il pût aller tout seul.
I'estois alors en la posture
De demander ma nourriture;
Car mon Frere suççant le lait,
I'estois deuenu grandelet,
Et capable d'aller en Ville
Acheter du vin et de l'huille,

Et tout ce que me demandoient
Les Hostes, qui me commandoient,
Logez sous mesme couuerture.
  Or il arriua d'aduenture
Vn Aueugle, assez grand Docteur,
Qui me print pour son conducteur,
M'en estimant assez capable,
M'ayant tres-bien au préalable
Requis à la bonne Maman,
Qui tâchant d'amoindrir l'ahan
De sa pauureté vagabonde,
Me laissa courir dans le Monde:
Disant à Cupidon l'aisné,
Que i'estois vn enfant bien nay,
Que mon Pere estoit vn prud'homme,
Qui pour hausser la foy de Rome,
En la Bataille se rangea
Contre les Gelues, et vengea
Sur eux, la Mort qui la fist veuve,
Apres avoir fait grande espreuve,
Et baigné de sang tout le lieu
Où son Ame il rendit à Dieu;
Auquel elle auoit confiance,
Et iugeoit bien dès mon enfance,
Que le defunt viuoit en moy;
N'en ayant plus aucun esmoy,
Puis que son Altesse Aueuglesse
Venoit de luy faire promesse
De me traitter en Orphelin,
Pourueu que ne fusse malin.
  Cette premiere seruitude
Ne fut point fâcheuse ny rude,
Et l'Aueugle de son costé
N'estoit pas trop mécontenté.
  Vn jour il me dist, Salamanque,
Ne donne pas ce qui nous manque,
Le plus gros butin n'est qu'un liart,
I'aurois vn patart autre part;
Qui ne suit le gain n'est pas sage,
Hastons-nous de trousser bagage.
  Après que i'eus vn peu songé,
Ie m'en allay prendre congé
De celle qui me mist au Monde;
Elle, et moy r'ouvrismes la Bonde
A maint fleuue d'eau prouenant
Du Cerueau, puis en me donnant
Benediction Maternelle,
Me dist, la larme à la Prunelle,
Mon fils, ie ne te verray plus,
Mais ces regrets sont superflus;
Dieu te garde qui t'a fait naistre,
Ie t'ay mis auec vn bon maistre,
T'ayant au moins mal que i'ay peu
Sauué de la faim, et du feu;
Le trauail passe la science,
Songe à toy, prens à patience;
Ne fais iamais de faux devis,
Mets en pratique mes aduis,
Tu n'auras point d'autre richesse
De ta pauure Mere en détresse.
  Ayant redoublé nos adieux,
I'allay trouver l'homme sans yeux,
Qui me blâma de negligence,
M'attendant en impatience.
  Estant donc temps de dénicher,
Il falut partir, et trucher :
Comme nous sortions de la Ville,
Il m'en bailla d'vne subtile :
  Pres le Pont où l'on passe l'eau,
Est la figure d'vn Taureau,
Formé d'vne pierre bien dure :
L'Aueugle, suiuant sa nature,
Pour se ioüer à petit frais,
Me dist, approche-toy bien pres
De la Beste, et preste l'oreille,
Il s'y fait du bruit à merueille.
  Moy qui n'estois pas eraté,
Me mis la teste de costé,
Pour entendre ce grand murmure;
Mais luy roidissant sa main dure,
Aussi viste comme vn Carreau,
Me poussa contre le Taureau

Auec assez de violence,
Pour exercer ma patience.
  I'en perdis toute la couleur,
Et sentis trois iours la douleur;
Il ne fist pas la tromperie
Sous le titre d'affronterie;
Car il dist, pour me consoler,
Il ne faut pas se desoler;
Mais tâche en ton aprentissage
De sçauoir vn poinct dauantage
Que le Diable; C'est la leçon
Que ie te donne, mon garçon.
  Il faut bien éuiter le vice,
D'estre abusé comme vn Nouice;
Et chercher tousiours les bihais
Par où l'on duppe les niais.
  Comme en peu de temps Dieu [labeure !
Me resueillant à la mesme heure
De ma sotte simplicité,
Ie reconnus qu'en verité
Il faut aider à sa fortune,
Et rechercher l'heure opportune;
Car aussi le mal qu'il me fit,
N'estoit rien que pour mon profit.
  Deslors ie vins à me resoudre
De me tirer hors de la poudre;
Et taschant d'y mieux paruenir,
Humble et diligent deuenir;
Cependant nous faisons voyage,
L'Aueugle m'apprend le langage
Vsité parmy les Pecheurs,
Que le monde appelle Trucheurs.
  I'auois la memoire assez bonne,
I'apprens si viste, qu'il s'estonne ;
Ie fis en peu de temps mon Cours,
Au bout duquel i'eus ce discours.
  Ie suis assez fâché, Lazare,
De ce que la Fortune auare
Ne m'a pas donné de l'argent ;
Mais i'vse d'vn bon entregent,
Qui me donne tout à largesse
Quand la necessité me presse ;
Ne pouuant t'aider du premier,
Ie te veux donner le dernier;
T'enseignant à gagner ta vie,
Comme est celle que i'ay suiuie :
Reçoy donc les instructions
De toutes mes inuentions;
Prens peine à les mettre en pratique,
Et fais chef-d'œuure en ma Boutique.
  Ainsi l'Aueugle sermonna,
De sa faconde il me donna ;
Et m'ayant tiré hors de Page,
Au bout de mon apprentissage,
I'auois acquis la faculté
De n'auoir iamais pauureté,
Ayant tiré sain de Meziere,
Et des tenebres la lumiere ;
Car celuy qui n'auoit point d'yeux,
Faisoit que ie voyois des mieux
Au mestier de faire vn bon Prosne,
Capable d'attirer l'aumosne ;
Et prononcer mainte Oraison,
Selon le temps et la saison,
D'un ton graue et de vehemence,
Comme vn prescheur de penitence ;
Estant payé, les redisois,
L'humble et deuot contrefaisois,
Sans changement d'yeux ny de face,
Ne faisant aucune grimace,
Estant assis, non à genoux,
Comme on voit faire les Cagoux.
  A celles qui n'auoient lignée,
I'impetrois nombreuse maignée,
Et les trois quarts de tout le mal
Que donne vn petit Animal,
Lors qu'vne Matrice feconde
S'en vuide pour le mettre au monde.
  Pour les femmes dont les Maris
Estoient le plus souuent marris,
Ie prononçois vne priere,

Qui bailloit devant pour derriere,
Et faisoit que leur amitié
S'augmentoit de plus de moitié.
Voyant quelques femmes enceintes,
Ie pronostiquois mille feintes,
A les flatter fort diligent,
Afin d'attraper leur argent.
I'auois vn remede propice
Pour maux de Dents et de Matrice,
Deffaillances, et pasmoisons.
On nous appeloit aux Maisons,
Où chacun nous contoit sa chance ;
Et tousiours moyennant financė,
De quelque mal qu'on fust chargé,
Châcun se trouuoit soulagé.
A l'vn ie disois vn Prouerbe,
A l'autre il faut auoir telle herbe;
Prenez cette racine-la,
Dites cecy, faites cela ;
Et par ces diuers artifices,
Nous auions l'argent des Nouices;
Notamment femmes abusions,
Qui prenoient tout ce que disions,
Pour la response d'vn Oracle ;
Et ne trouuans aucun obstacle,
Nous gagnions plus en trente iours,
Que cent autres durant le cours
Des quatre saisons de l'année.
Toutefois cette ame damnée,
Cet Aueugle, estoit si taquin,
Qu'il me faisoit mourir de faim,
Desniant ce que la Nature
Demandoit pour ma nourriture.
Si bien qu'en pure verité,
Si i'eusse eu moins d'actiuité
A luy faire quelque falace,
Et n'eusse pris dans sa Bezace
Dequoy me tirer des abois,
Ie fusse mort plus d'vne fois.
Mais ayant passé l'estamine,
Ie luy faisois la contremine ;
Et se trouuoit que bien souuent
I'auois l'aumosne, et luy du vent.
Pour auoir les tripes guaries,
I'vsois de mille tromperies;
Dont ie veux faire le recit,
Bien que non toutes à profit.
Il enfermoit pain et viande
Dans vne Bezace bien grande,
De toille, ou de gros canneuaz,
Sous la clef d'vn bon Cadenaz,
Tenant aux deux bouts d'vne boucle;
Et lors que ce rusé Maroufle
L'ouuroit pour y mettre dedans,
Ou bien pour exercer les dens ;
C'estoit avec autant d'estude,
De soupçon, et d'exactitude,
Qu'il eust bien prouué sans tesmoins
Ce qui luy restoit plus ou moins.
Il me départoit des béchées,
Que i'avois bien-tost dépeschées;
Et refermoit au Cadenaz
Sa Besaze de caneuaz,
Faisant mon chetif ordinaire
Le plus souuent imaginaire.
Mais voyant qu'il n'y pensoit plus,
Du grand sac ie tirois l'inclus,
Du moins vne bonne partie
De l'aumosne mal départie ;
Descousant le sac par vn coin,
Pour subuenir à mon besoin;
Ie trouuois dans cette Bezace
Des morceaux d'assez bonne grace,
Andoüille, Lard, Ail, Pain, Oignons,
Morceaux de Tripes, et Rognons,
Pieds de Mouton, Gesiers, Cols, Testes
D'Oiseaux avec les rouges crestes,
Morceaux de Gasteau my-mengez,
Des os plus que demy rongez,
Des petits restes de fromage,
Enfin de tout, fors du potage :
Ie prenois ainsi gentiment

La pluspart de mon aliment,
Rendant ma Tripe soulagée,
Quand la faim l'auoit affligée,
Puis d'vne esguille et de filet,
Du sac ie cousois le goulet.
Au surplus vous deuez entendre
Que tout ce que ie pouuois prendre
Des Aumosnes qu'on luy faisoit,
Dans ma bouche se reposoit;
Et comme on donnoit d'ordinaire
Vn double à châcune priere;
De moy promptement excroqué,
Aussi-tost ie l'auois troqué,
Mettant vn denier à la place,
Par vne si prompte falace,
Qu'au dommage de ce vilain,
C'estoit fait en vn tourne main.
N'ayant pas ma ruse preueuë,
Ny veuë, estant priué de veuë,
Ie reduisois à my-valeur
Les aumosnes à sa douleur;
Et de regret son ame atteinte,
Luy faisoit faire cette plainte :
Que Diable veut dire cecy,
Que le monde est si retrecy?
Depuis que nous sommes ensemble,
Tu portes guignon ce me semble.
I'auois auant cette saison
Vn double pour châque Oraison,
Par fois on donnoit dauantage;
Que veut dire ce badinage,
Qu'à present tous ces lanterniers
Ne donnent plus que des deniers?
Il faut bien que ce malheur vienne
Non de ma part, mais de la tienne.
C'est le discours qu'il me faisoit,
Ce changement ne luy plaisoit,
Et l'Oraison estoit reduitte
A proportion d'vne Pite;
Car suiuant son commandement,
Ie le tirois tout doucement
Par sa casaque fort étrette,
Quand le donneur faisoit retrette,
Et lors de ses mots le dernier,
Estoit, voila pour ton denier.
Quand nous prenions nostre pitance,
Il donnoit pour ma subsistance
Bien souuent seulement du pain,
Du vin, il ne m'en donnoit brin.
Il observoit cette maxime,
Qui n'estoit pas trop legitime;
Mais moy souuent sans dire mot,
Ie baisois sourdement le Pot,
Sans voir si le vin estoit trouble,
Le reduisant comme le double;
Dont le Traistre s'apperceuoit,
Comptant les voltes qu'il beuuoit;
Et pour éuiter la surprise,
Le pot au vin de terre grise,
Pres de sa cuisse il amenoit,
Et de sa main l'ance tenoit.
Ce me fut vn aspre martire,
Mais la pierre d'Aimant n'attire
Si bien par occulte vertu
Le fer, que par vn creux festu,
Coupé sous vn Espy de Saigle,
I'attirois le vin de mon Aigle.
Or ie pense qu'il me sentit,
Car depuis il ne consentit
Que du vin la grise potée
Fust mise ailleurs, ny repotée,
Qu'entre ses iambes de Chiart,
Qui ne valoient pas vn liart,
Tenant sa main à l'ouuerture,
Pour lui seruir de couuerture;
Ainsi beuuoit en seureté
Le Demon de la Chicheté.
Mais celuy qui porte les Ames
Dedans les infernales flâmes,
N'estoit pas encor assez fin,
Pour m'oster l'vsage du vin;
Car ie suis fait d'vne vestée

De vin que ma Mere a portée,
Et la Nature absolument
Remet tout dans son Element;
Le mien estant à la vendange,
Il ne faut pas trouuer estrange,
Si pour le bien de m'y ranger,
Ie faisois l'Aueugle enrager.
Voyant donc son esprit habile,
Attentif à rendre inutile
L'inuention du chalumeau,
Ie m'aduisay d'vn trait nouveau ;
Grauant le Pot de terre dure,
I'y fis au fonds vne ouuerture,
Bouchée avec discretion,
Pour éuiter perdition
De vin d'vn petit rond de cire ;
I'y trouuois mon compte, beau sire,
Car comme il prenoit ses repas
Pres du feu, ie n'oubliois pas
De tenir ma gueule estendüe,
(Tant que la cire fut fonduë)
Dessous la maison du Bachus,
Qui valoit plus de cent Escus :
Et cette petite fontaine,
Me payant fort bien de ma peine,
Au diable ce qui s'en perdoit,
Tout en mon ventre descendoit.
Mais quand le pauuret vouloit boire,
Ne comprenant rien en l'histoire,
Et ne trouuant rien dans le pot,
Il estoit pire qu'Astarot.
Au moins, disois-ie en raillerie,
Ie ne fais point de tromperie,
Le vin est en captiuité
Qui ne peut estre escamouté.
Or la mine fut esuentée,
Car la Cruche fut tant tastée,
Haut et bas, par icy, par là,
Que ce Diable de Quinola,
Trouuant la bouche sauoureuse,
Dont la mienne estoit amoureuse,
Dissimula son Maltalent.
Le lendemain tout bellement,
Faisant près du feu la Disnée,
Me couchant la face tournée
En haut deuers mon Createur,
Deuers le vin mon bienfacteur,
Pour en auoir quelque gorgée,
En ma posture negligée,
Pensant que bien-tost la chaleur
Feroit voir sa rouge couleur ;
Ne songeant point à la malice
De l'Aueugle, qui pour suplice
De son vin qui fut transferé,
A ma mort s'estoit preparé.
Luy voyant son heure opportune,
Pour satisfaire à sa rancune,
Leue le Pot amer, et doux,
A deux mains, et de grand couroux
Le fit tomber dessus ma teste,
Aussi fort comme la tempeste,
Croyant qu'vn tonnerre embrasé
A l'instant m'auoit escrasé.
Il exerça cette vengeance,
D'vne si rude violence,
Qu'en recevant ce chastiment,
Ie fus priué de sentiment.
Le Pot fendant par cette touche,
Me rompit les dents en la bouche,
Sans lesquelles vous me voyez ;
Et les tests du Pot foudroyez,
Par la fureur de ce Caprice,
Me firent mainte Cicatrice ;
Sur le visage tout gasté,
Haché comme chair à Pasté.
Ce Demon ne s'en fist que rire,
Et me pensant se mist à dire,
Celuy qui t'a si mal traitté,
Au moins te veut donner santé.
Que t'en semble, mon cher Lazare ?
Mais moy ie maudissois l'auare,
Et souhaittois qu'il fust damné,

Pour le coup qu'il m'auoit donné.
Lors qu'à demy les meurdrisseures,
Les dents et les autres blesseures,
Eurent cessé de me greuer,
Et moy dispos de me leuer,
Resolu de prendre vengeance
De la cruelle violence
Que ce Bourreau trop inhumain
M'auoit fait sentir de sa main.
Ce qui la fit moins aduancée,
C'est que i'auois en la pensee,
De prendre mon temps à propos,
Et l'enuoyer chez Atropos :
Et bien que douceur naturelle
Voulut appaiser la querelle,
Et pardonner le coup du Pot,
Sans me venger ny dire mot,
Iamais il ne me fust possible :
Car depuis, il fut si terrible,
Que sans pretexte, ny raison,
Par fureur, et par trahison,
Plumoit les cheueux de ma teste,
Et me frappoit comme vne Beste.
Si quelqu'vn se formalisoit
De ce qu'il me tirannisoit,
N'en ayant sentiment ny honte,
Mettoit le Pot au vin en compte ;
Adioustant que i'estois garçon
Tres-innocent à ma façon ;
Mais que i'auois l'esprit fort souple,
Et que i'affronterois un couple
Des plus fins grimaux de mon temps.
Eux luy disoient, ie vous entends,
Cette malice est sans seconde ;
Pour estre heureux en l'autre monde,
Espoudrez-moy ce garnement :
Il suiuoit leur enseignement.
N'ayans donc plus de dents en [bouche,
Sentant à toute heure la touche
De ce Barbare sans pitié,
Ie n'eus plus pour luy d'amitié :
Au contraire tout mon Courage
Tendoit à luy faire dommage ;
Et ne pouuant pas aduancer
Le mal que ie voulois brasser :
Ie le conduisois à ma mode,
Tousiours en lieu tres-incommode,
Fust en penthe, ou marescageux ;
Caué, Pierreux, Bossu, Fangeux,
Où par fois il prenoit bedaine,
Mais i'auois ma part de la peine ;
Toutefois i'y prenois plaisir :
I'estois mesme dans le desir,
Si c'eust esté chose possible,
Tant la vengeance estoit sensible,
De le priuer de deux bons yeux,
Et n'estre que la moitié mieux.
Se doutant de ma tromperie,
Il me pousse, et bat de furie,
Me donnant sans compassion,
Plus que mon sou d'affliction :
Et combien que ie luy jurasse
De le conduire sans falace,
Ie me parjurois vainement,
Car il auoit du Iugement,
Ayant la Caboche munie
D'vn fort et penetrant genie ;
D'ailleurs il estoit ombrageux,
Cauteleux, fin, mais outrageux,
Bonne memoire, esprit solide ;
Mais d'argent Diablement auide,
Pour lequel il estoit deuot,
Sans lequel, de Dieu pas vn mot.
Pour connoistre s'il estoit Buse,
Vn echantillon de sa ruse,
Se peut connoistre en peu de mots
Au recit d'vn de nos escots.
En quittant la fameuse Ville
De Salamanque la gentille,
Il voulut aller se nicher
Dans Tolede pour y trucher ;

Car bien que le Peuple y soit chiche,
Il donne plus, estant plus riche,
Que ne fait en sa pauureté
Le pauure plein de Charité.
Ce Diable donc qui ne voit goutte,
Vers là voulut tenir sa route ;
Les bons Vilages frequentant,
Dans lesquels il demeuroit tant
Que duroit le gain et la chere ;
Aux autres il n'y duroit guere,
Car tousiours le troisième iour
Estoit la fin de son seiour.
Il arriua par aduanture,
Comme nous cherchions la pasture,
Qu'vn vendangeur proche voisin
D'Almorox , donna du Raisin :
Mais comme la grape estoit meure,
Le grain en tomboit à toute heure ;
Le mangeant, c'estoit son regret,
Mais aussi l'vnique secret ;
Car de le mettre en la Besace,
Il se fust reduit en Pigrasse ;
Eust gasté ce qu'il eust touché,
Et se fust commis vn peché,
De perdre ce que la Nature
Nous donne pour la nourriture ;
Ne pouuant donc le transporter,
Voulant aussi me contenter,
A cause qu'en cette iournee
I'auois eu mainte bastonnée ;
Il accorda tout d'vn sacquet,
Que nous en ferions vn banquet.
Lors que nous fusmes en posture,
Assis sur vn peu de verdure,
Il me dit auec grauité,
Reçoy ma libéralité ;
Ie veux qu'en cette belle grappe,
A son profit chacun attrape,
(Mettant à part tous nos chagrins)
Autant comme il pourra de grains ;
Aujourd'huy que ie te regale,
Ie te veux faire part esgale ;
Nous en prendrons à châque fois,
Chascun vn, du bout de nos doigts,
Iusqu'à ce qu'ayons terminee
Cette grappe qu'on m'a donnee.
Suiuant cette conuention,
Nous commençâmes l'action,
Mais luy dès la seconde touche
En enfourna deux en sa bouche ;
Pensant (il estoit aduenu)
Que ie l'aurois bien preuenu.
Quand ie vis que son iniustice
Estoit esgale à ma malice,
En rompant la conuention,
I'vsay d'vne autre inuention.
Châque fois que deux il en happe,
I'en arrache trois de la grappe,
Qui luy demeura dans la main :
Quand nous eusmes osté le grain,
Il se mist à hocher la teste,
Me dist que i'estois fausse beste,
Qu'il iureroit le Roy des Roys,
Que i'auois mangé trois à trois ;
Car (dit-il) en doublant la touche,
Il n'est sorty mot de ta bouche ;
Et puis que tu ne t'es pas plaint,
Ie crois que tu ne t'es pas feint.
Ie me mis à rire en moy-mesme,
Et deguisay le stratagesme,
Bien que tousiours son iugement
Se moquast du déguisement.
Il auoit l'esprit tres-capable
De mainte chose delectable ;
Mais la grande prolixité
Pourroit vous rendre dégousté :
Afin donc que cela n'arriue,
Et qu'en déplaisant ie n'escriue,
Ie veux vous dire seulement,
Et puis finir à ce moment,
Les maux que nous eusmes en troque
Par nostre haine reciproque ;

Iusqu'à ce que pour le passé,
Il se trouua le front cassé.
Estans dans vne Hostellerie
Dans la Ville d'Escalorie,
De la Besace il fit sortir,
Et me bailla pour le rostir,
Vn bon morceau de grasse Andoüille;
Ie la rostis, il en barboüille
Du Pain rosty qui s'engraissa,
Et l'Aueugle s'en ageança.
Il tire vn Patart de sa bourse,
Me dit que ie prinse la course,
Le Pot en main, pour acheter
Quelque bon vin à banqueter;
Mais le Diable qui tousiours tente,
Voyant l'occasion presente,
Qui comme on dit fait les Larrons,
Me fist connoistre aux enuirons
De l'astre, vne blanche Racine,
Vn Nauet de mauuaise mine,
Qui n'estant bon à mettre au Pot,
Tenoit la posture d'vn sot.
Cependant que nostre bon homme
Tiroit de sa bourse la somme
D'vn sol, pour acheter du vin,
Ie prends le Nauet d'vne main,
Et le place au lieu de l'Andoüille,
Dont la Gueule ie me barboüille,
Et l'auale sans la mascher,
Afin de la mieux despescher.
En allant faire mon voyage,
Ie craisgnois vn peu le dommage,
Et me mis à craindre et resver
Sur ce qui pouuoit arriuer:
Cette action desesperée,
Se fit pour l'auoir trop flairée;
Ce qui me mit en appetit,
N'en esperant grand ny petit:
Et mon ame estoit trop charmée
Du doux flairer de sa fumée,
Pour perdre cette occasion,
Sans commettre la Lezion.
Luy craignant qu'elle fust bruslée,
Tira pour l'Andoüille aualléе
Le petit Nauet vermouty,
Qui pour Andouille fut rosty.
Reuenant avec ma Cruchée,
Ayant sa Racine cachée,
Beaucoup plus seiche que Sapin,
Entre deux bons morceaux de Pain:
Il pensoit trouuer vn bon ordre
Pour la facilité de mordre
Tout ensemble, ce luy sembloit,
Mais en vain il les assembloit;
Il fut assez loin de son compte.
Sentant le Nauet, il eut honte,
Et tout esmeu, me dit ainsi:
Quoy? Lazarille, qu'est-cecy?
Ne suis-ie pas bien miserable,
D'instruire et de nourrir vn Diable?
Car au lieu de me secourir,
Tu voudrois me faire mourir.
Las! dis ie, prenez vos lunettes,
Si les choses ne sont bien faites,
Vous sçauez que ie viens du vin,
Vous verrez que ie suis Devin,
Et que pour rire, en mon absence,
Quelqu'vn a fait cette insolence,
Estant entré sans faire bruit
Inuisible à l'œil qui ne luit.
Non (dit-il) cela ne peut estre,
C'est toy qui l'as fait comme vn [traistre;
Depuis que tu t'es destourné,
Ma main n'a point abandonné
La grille; et partant ie t'aduise,
Que m'ayant fait cette sottise,
Il te faut iustement payer;
Toute peine requiert loyer.
Desniant auoir fait l'iniure,
Ie iure, et si ie me pariure,
Mais ie ne garissois pas bien

Le iugement de ce vaurien ;
Qui des deux mains me prend la teste,
Pres de mon nez le sien arreste,
Et par vn aspir attractif
Me sent comme eust fait vn Metif ;
Pour encor mieux se satisfaire,
Dans le transport de sa colere,
Il m'empoigna de ses deux mains,
Et par des efforts inhumains,
Il m'ouvrit la bouche bien grande
Du nez y chercha sa viande,
Dont mon pauvre cœur abatu,
(Car il estoit long et pointu,
Et du dépit de cette trousse
S'alongea pour le moins d'vn poulse,
De sorte que iusqu'au gesier
Il m'atteignoit par le gosier)
Ioint l'Andoüille mal digerée
Dans ma bedaine transferée,
Tout ensemble ayant concuré ;
Ce qui n'estoit pas digeré
Vint derechef à la lumiere,
Et sortit de telle maniere,
Que ce grand nez fait comme vn bec,
Sortant, tira l'Andoüille auec,
Noire, liuide, et mal maschée ;
Les Chiens en eurent la bêchée ;
Mais l'Aueugle en auoit receu,
Auant que s'en estre apperceu,
Son nez aussi long qu'vne trompe
Ayant tiré comme vne Pompe.
O grand Dieu ! que deuins-ie alors?
Ie me souhaitois chez les Morts,
Et luy de mesme auoit enuie
De m'oster tout d'un coup la vie ;
Mais quelqu'un qui survint au bruit,
De son desir perdit le fruit,
Qui fut de m'oster la Ceruelle.
Euitant donc sa main cruelle,
A ce coup ie fus bien heureux
D'estre quitte pour mes cheueux,
Quelques sanglantes escorcheures,
Coups de baston, esgratigneures ;
Ce que ie meritois assez
Pour pechez presens et passez,
Dont le vieillard faisoit le compte
Pour accroistre tousiours ma honte,
Ne pouuant le redire assez
A ceux qui s'estoient amassez.
Enfin, sa fureur adoucie,
Il en fist vne facetie,
Et n'oublia pas le Raisin,
L'Andoüille, ny le pot au vin :
Tous ceux qui passoient en la ruë,
Venoient ouïr ce nez de Gruë,
Qui ne laissa pas de mentir,
Et dire vray, pour diuertir :
C'estoit vn si plaisant vacarme,
Que bien que i'eusse aux yeux la larme,
Son discours ayant tant d'appas,
Ie pechois de n'en rire pas.
Cependant me vint en pensée
Vne mienne faute passée ;
Si ie m'en estois aduisé,
Son nez eust esté diuisé ;
La moitié du coup estoit faite,
Dans mon ventre il eust eu retraite,
Ie n'auois qu'à serrer les dents,
Le nez fust demeuré dedans,
Et la bouche se fust vengée,
En aualant cette gorgée ;
Plût à Dieu que ie l'eusse fait,
Aucun n'eust découuert ce trait ;
Supposé qu'on eust fait enqueste,
La niance estoit desia preste,
Il se fust fait digestion
De la nazarde portion,
Bien mieux que de l'Andoüille noire,
Qui m'auoit r'ouuert l'aualoire ;
Et ce nez ne paroissant plus,
Les procez estoient superflus.
Enfin la venerable Hostesse,

Et toute cette grande presse
De gens qu'il alloit déceuant,
Nous mirent bien comme deuant.
Ie fus derechef en sa grace,
De vin on me laua la face,
La gorge, et tous les autres lieux,
Où ses ongles iniurieux
Auoient atteint ; et luy, pour rire,
En raillant, se mist à me dire :
Lazare, n'es-tu pas malin ?
Tu me gastes bien plus de vin
Dans vn an en maint lauatoire,
Qu'en deux ans ie ne fais à boire :
N'as-tu pas obligation
Au vin, pour sa protection,
T'ayant sauué cent fois la vie,
Qui de coups t'eust esté rauie,
Que tu ne dois auoir d'amour
Pour celle qui te mist au iour.
Puis me reprochoit par brauades
Le grand nombre des bastonnades
Dont il m'auoit venaisonné ;
Le bon coup qu'il m'auoit donné
Du pot au vin, les cicatrices
Faites en chastiant mes vices,
Et comme il m'auoit appliqué
Les mains au chef, mordu, piqué :
Cependant on lauoit ma playe
En riant, et i'estois sans ioye.
Pour acheuer de me piquer,
Il se mist à pronostiquer,
Faisant des Vers à ma loüange
Touchant le ius de la vendange ;
Disant que i'y serois heureux,
Plus qu'Adon ne fut Amoureux ;
Mais bien que ce fust facetie,
Ce me fut aussi Prophetie,
Dont ie vis l'accomplissement
Apres quelque temps de tourment.
Depuis, lors que i'eus fait retraite,
Quand ie pensois en ce Prophete,
I'admirois les tours qu'il m'aprit,
Et la force de son esprit,
Regrettant toutes les Cassades,
Et les diuerses Algarades
Dont ie l'auois importuné,
Et le coup qu'il s'estoit donné,
Lors que faute de preuoyance
Il satisfit à ma vengeance,
Selon que tout presentement
Ie vous diray succinctement.
Considerant la raillerie,
Et la peruerse mocquerie
Que l'Aueugle faisoit de moy,
Ie fis vœu de quitter sa loy ;
C'estoit chose bien asseurée,
Que i'auois pourtant diferée,
Mais ce dernier coup de sa main
M'aterma pour le lendemain.
Confirmé dans cette pensée,
Si tost que la Nuit fut passée,
Sans perdre temps ny s'amuser,
Nous cheminasmes pour gueuser :
Mais la Nuit quasi toute entiere
Estoit cheute aqueuse matiere,
Et presque tout ce matin là
La Pluye en terre deuala ;
Ce qui fit faire promenade
A couuert dessous vne Arcade,
A cet Aueugle, qui priant,
Ressembloit vn Asne brayant ;
Et comme l'eau fut importune,
Et dura iusques à la Brune,
Ayant sceu qu'il estoit saison
De retourner à la Maison,
Il s'enquit de moy du passage,
Mais le ruisseau l'eust mis à nage ;
Ie l'aduertis qu'à quinze pas
On le pourroit passer plus bas ;
Luy, trop frilleux de sa Nature,
Qui craignoit l'humide froidure,
Et d'auoir le pied barboüillé,

Pour éuiter d'estre moüillé,
Trouua mon aduis salutaire.
Moy, non pas tant pour luy com-
[plaire,
Comme pour le mieux immoler,
Le fis quinze pas deualer,
Estant l'heure toute apprestée
A ma vangeance meditée.
Le Ruisseau passoit au milieu,
De Pilliers bastis en ce lieu,
Pour soustenir maint Edifice,
Ils seruirent à ma malice :
Ie le mis au droit d'vn Pilier,
Et luy dis, leuez le Soulier,
Sautez, vous aurez iambe nette,
C'est icy l'eau la plus estrette;
Dieu, par son iuste iugement,
Luy fit perdre l'entendement ;
Pour vn Patar de preuoyance,
Eut fait redoubler ma vengeance.
Il me dist donc, place moy droit,
Et saute par le plus estroit :
Ie saute en bihais, et le passe,
Et passé, le Pilier iembrasse,
M'approchant comme du Taureau,
Sans peril d'vn pareil horeau ;
Sautez donc (dis-ie à ce vieux Pere)
Le plus loin que vous pourrez faire :
Il estoit desia balançant,
Et d'vn pied s'alloit aduançant,
Pour sauter de toute sa force ;
Comme vn Bouc qu'amoureuse amorce
Rend leger contre son Riual,
Quand il veut luy faire du mal ;
Ayant donc fait vn pas arriere,
Pour tant mieux franchir la Carriere,
A la fin ce traistre Belier ;
En sautant, choqua le Pilier,
Qui du coup hautement raisonne;
Il fut veu de mainte personne,
Renuersé, tout plat estendu,
Demy-mort, et le test fendu.
En tiens-tu, vieux flaireur d'An-
[doüille ?
Sus, debout, la patte se mouille,
Va flairer l'odeur du Charnier,
De mes mots ce fut le dernier ;
Car plusieurs soudain acoururent,
Et tandis qu'ils le secoururent,
Ie quittay la Ville sans bruit,
En sortant auant qu'il fust nuit,
Et paruins à perte d'haleine
A Torijos, la pance peu pleine ;
Sans sçauoir si ce front cassé
De ce coup estoit trespassé,
Ie n'en eus point d'inquietude,
Quand ie quittay ma seruitude.

CHANT II.

LAZARILLE SERT VN PRESTRE

Le crime produit la frayeur. — Vanité Espagnolle. — Loüange de l'Aueugle. — Defauts du Prestre. — Marque d'vn chiche taquin. — Manquemens de sa maison. — Triste prouision. — Sa chicheté fastueuse. — Malheureux ordinaire. — Liberalité ridicule. — Lazare regrette l'Aueugle. — Par interest. — Se plaint de ce que le Prestre a trop bonne veuë. — Aussi par interest. — Le Prestre exorte. — Se loüe et pratique le contraire. — Par interest. —

Souhait denaturé. — Par interest. — Continuation de ce mauuais souhait. — Reflections de iugement. — Consolation d'accident. — Prise à propos. — Priere à Dieu. — Par interest. — Le Magnen trauaille aussi par interest. — Sollicitude deffiante du Prestre. — L'inquietude qu'elle produit en luy. — Sans donner de certitude. — Remede exact. — Le déplaisir qu'en a Lazarille. — L'expression de sa douleur. — Sa licence craintiue. — Comparaison. — Effet d'inquietude. — Autre comparaison. — Consolation. — Industrie de la faim. — Pratiquée. — Mal expliquée par le Prestre. — Sa plainte vaine. — Le vain remede qu'il y apporte. — La crainte de Lazarille. — Le remede qu'il se donne. — Dont le Prestre est irrité. — Il y cherche remede. — Lazarille le rend inutile. — Comparaison. — Autre comparaison. — Son nouueau remede. — Mis à neant par Lazare. — Le Prestre s'en met en fureur. — Se plaint aux voisins. — Leurs fausses opinions. — Receuës du Prestre. — Son inquietude. — Les effets de son inquietude. — Ses veilles extraordinaires. — Preuoyance de Lazare. — Qui luy reüssit mal. — Le malheureux accident qui lui suruint en suite. — Sa souplesse découuerte. — Ses blesseures. — Son estonnement. — Il est moqué. — Et finalement chassé.

Mais au silence de la Nuit,
Successeur du Iour, et du bruit,
Ruminant sur la violence
Que me fist faire la vengeance;
Et me trouuant si pres du lieu
Où la Iustice (non de Dieu,
Mais des Hommes) me faisoit craindre,
Ie craignis qu'on me vint estreindre :
Ie dors vn peu, mais au resveil,
Me leuant auec le Soleil,
Cette crainte estant trop cruelle,
Ie cours, acheuant la Semelle
Du meschant cuir rapetassé,
Dont i'estois tristement chaussé.
  Ie me trouuay dans le village
De Maquada, pour mon dommage.
Où, sans doute pour mes pechez,
Tant les patens, que les cachez,
Ie rencontre en habit de Prestre
Vn homme, qui se fist mon Maistre;
Auquel ie fus bien obligé,
Car de fain i'estois affligé;
M'estant addressé pour l'aumosne,
Il commence à me faire vn Prosne
Qui ne soulageoit point la fain,
I'eusse bien mieux aimé du pain;
Il s'enquit si i'auois l'addresse
De luy bien respondre à la Messe;
Ie dis qu'il pourroit bien m'ouïr :
Tu pourras donc, dit-il, iouïr
Du bonheur d'estre à mon seruice,
Sans doute que Dieu t'est propice :
Mais au contraire ce Brutal
Me tira de fievre en chaud mal;
Car si l'Aueugle estoit trop chiche,
Il pouuoit bien, n'estant pas riche,
Estre d'en garder excusé,
A quand il seroit tout usé.
  Aussi diray-ie à sa loüange,
Bien qu'il fust asprement estrange,
Que tousiours son intention
Me portoit à deuotion,
M'ayant instruit dans le seruice
Qu'on rènd au Diuin sacrifice;

Ce qui me fist et m'instala
Seruiteur de ce Prestre là,
Dont ie ne puis dire autre chose,
Sinon qu'il estoit (dit la glose)
Professeur en la Faculté
D'vne fort ladre chicheté ;
Ayant toute celle du Monde
Enclose en sa Carcasse immonde :
Vice fâcheux, cruel, maudit,
Qu'il annexoit à son habit.
L'ayant eu par Dame Nature
Bien plustost que la Prelature.
Son coffre, qui ne marquoit plus,
Tant estoit vieil, auoit inclus
Tous les pains qu'on donnoit d'of- [frande,
En enfermant vne legende,
Que l'auarice du Butor
Gardoit mieux qu'vn riche tresor,
Sous clef pendante à sa Ceinture,
Qui fermoit tres-vieille serrure.
En toute sa triste maison
Il n'auoit chair de venaison,
Gibier, pasté, iambon, fromage,
Reste de chair, ny de potage,
Raues, choux, pasnais, ny cheruis,
Ny morceaux de pain desseruis,
Dont on se garnist la memoire,
Puis on le trouue dans l'armoire.
Dans vn panier, en vn recoin,
Qu'on pourroit manger au besoin,
Dont l'aspect pour le moins console
Vn homme que la faim affole.
Il auoit mis tant seulement
Dans le plus haut apartement,
D'Oignons vne assez grosse botte,
Dont ce fol faisoit sa Marotte,
Et moy de splendides festins
D'vn d'iceux pour quatre Matins.
Et si par fois en la presence
De quelqu'vn ie prenois licence
Tres-humblement luy requerir
La Clef pour en aller querir,
Se mettant en graue posture,
La detachoit de sa Ceinture,
Et me disoit, sans marchander :
Cours, et ne fais que friander ;
Comme si toute l'abondance
Des confitures de Valence
Eussent esté dans ce grenier
Au pillage du Vermenier :
Où l'on ne voyoit qu'vne Hotte,
Auec la malheureuse botte
D'Oignons si bien enregistrez,
Qu'ils ne pouuoient estre chastrez ;
Et si (ce qui n'arriuoit guere)
I'en prenois plus qu'à l'ordinaire,
L'auare Prestre me disoit,
Que la chose luy déplaisoit ;
Enfin ie mourois de famine,
Qui tous animaux extermine.
A l'ordinaire son Boucher
Bailloit pour cinq blanques de chair
A despenser en la iournée,
Tant au soir qu'à la matinée ;
Mais c'eust esté faire vn peché,
Si ma main en eust approché ;
I'avois du boüillon assez fade,
Et du pain peu, mais tres maussade ;
S'il m'en eust donné quantité,
I'eusse rayé sa qualité.
En Espagne, la Saincte Eglise
Au Samedy nous authorise
De manger, sans faire aucun mal,
Testes et Tripes d'Animal,
Afin d'éuiter qu'il arriue,
Que par la chaleur excessiue
Elles viennent à se gaster
Et qu'on n'en puisse plus taster.
I'allois acheter vne Teste,
Et quand elle estoit toute preste,
(Ayant fait le deuotieux)

Il mangeoit la Langue, et les Yeux,
Les Oreilles et la Machoire,
Mettant tout net comme l'Yuoire;
Le Cerueau mesme estoit mangé;
Et quand il auoit tout rongé,
Me disoit, mange, oste la nape,
Tu vas mieux disner que le Pape;
Triomphe, et ne gaspille rien,
Ton lot est meilleur que le mien;
Malheureux (disois-ie en moy-mesme)
Ie triomphe comme en Caresme.
  Plus de vingts iours estans passez,
Mes membres de faim harrassez,
I'estois si gresle, et si debile,
Qu'on m'eust passé par vne esguille,
Me voyant presqu'à tout moment
Dessus le bord du Monument :
Si Dieu qui suruint à mon aide,
Ne m'eust donné quelque remede.
  Ie ne pouuois pas l'abuser,
Ny comme à l'Aueugle en vser,
Il n'auoit que trop bonne veuë,
Mais point de Besace pourueuë,
Comme auoit le pauure choqué,
Par moy tant de fois excroqué,
A qui Dieu pardoint sans reproche,
S'il est mort de cette taloche;
Ie l'atrapois impunément,
Priué de ce clair sentiment.
  Mais quant à ce Prestre Barbare,
Pour aide à son humeur auare,
Vn Linx n'a pas de si bons yeux
Qu'auoit cet auaricieux.
  Durant que l'on faisoit Offrande,
Sa vigilance estoit si grande,
Qu'ayant tousiours double dessein,
Il auoit vn œil au Bassin,
Et l'autre dessus l'assistance ;
Et contentant sa deffiance,
Comme vn homme fort diligent,
Tout ce qu'on offroit en argent,
Estoit escrit en sa memoire,
N'ayant pas besoin d'Escritoire.
  Si-tost qu'on auoit acheué,
Le Bassin m'estoit enlevé;
Si que durant le dur suplice
Que ie souffris à son seruice,
Ie ne pus jamais dérober
Rien qui me seruit à gober.
  De vin il n'en achetoit goute;
I'estois ignorant de la Route
Par où l'on trouve vn Cabaret;
Il auoit des yeux de Furet,
Tousiours attachez sur l'Offrande;
Elle duroit, petite ou grande,
Vne semaine pour le moins,
Dont mes ieusnes sont les témoins.
  Neantmoins faisant bonne mine,
Et couurant chicheté taquine,
D'vn voile clair et transparant,
Blasmoit ceux qui vont deuorant,
Se donnant los de Continence
Contre les loix de bienseance ;
Bien qu'il mangeast en éhonté,
Et qu'il beust comme vn trou d'Estê,
Ou qu'vn conjurateur de Bestes,
Estant prié de quelques festes;
Ou bien quand quelqu'vn se mourroit,
Alors le drolle deuoroit,
Et me laissoit faire ventree,
Sa bourse n'en estant chastree ;
Mais il sçauoit me desnier
Ce qui luy coustoit vn denier.
Aussi (le bon Dieu me pardonne)
Quand il mouroit vne personne,
Mon Maistre en estant conuié,
Ie m'en venois rassasie,
Mais ennemy de la Nature :
Souhaitant pour auoir pasture
Qu'il en mourut vn tous les iours,
Pour auoir vn pareil secours.
  En portant l'Onction extréme,

Ie faisois priere en moy-mesme
A Dieu de bonne volonté,
Non que sa Diuine bonté
Redonnast la Conualessence,
(Ainsi que faisoit l'assistance)
Au malade, plein de langueur;
Mais que n'vsant pas de rigueur,
Il pardonnast la coulpe immonde,
Et le tirast en l'autre Monde.
  Quand il reuenoit en santé,
I'en auois l'esprit irrité;
Mais quand on le portoit en Biere,
De rire ie trouuois matiere;
Il avoit mes deuotions,
Et moy de bonnes portions.
  Durant les six mois de l'année
Que ma demeure y fut bornée,
L'aualoire du Monument
Huma vingt corps tant seulement,
Qui moururent à ma requeste;
Car si la Mort n'estoit pas preste,
Enuers Dieu i'estois bien deuot,
Pour auoir vn haut-le-gigot;
Et le Seigneur tout debonnaire
Regardant ma faim ordinaire,
Pour me l'oster, laissoit mourir
Ceux-cy qu'il pouuoit bien guarir.
  Toutefois la faim enragée
N'estoit pas demy soulagée,
I'auois plus de mal qu'vn Lutin,
Tel estoit mon fascheux destin,
Que chez les Morts i'auois Curée,
Chez les viuans nulle denrée,
Que ma bouche peut aualer,
Dont ie pûsse me regaler :
Si bien qu'apres la bonne chere,
S'augmentant famine ordinaire,
Sa rigueur de son viue effort
Faisoit que ie voulois la Mort,
Tant à moy pauure miserable,
Qu'à ceux que ie donne au Diable,
Faute de mourir promptement,
Et me laisser quelque aliment,
Attendant par mainte iournée
Cette hideuse et décharnée;
Mais elle estoit sous mon pourpoint,
Bien que ie ne la visse point.
  Ie pensois donc à ma retraitte,
Mais cette pensée indiscrette
Fut remise en autre saison :
I'en auois plus d'vne raison;
La première de ma foiblesse
Venant d'auoir ieusné sans cesse;
Et de ne pouuoir pas finer
De mes iambes pour cheminer;
La seconde estoit authentique,
Prouenant de Dame Pratique,
Qui me faisoit considerer
La fain qu'il fallut endurer
Chez l'Aueugle mon premier Maistre,
Et qu'estant plus mal chez ce Prestre
Qui me poussoit dans le tombeau,
Si i'avois vn Maistre nouueau,
Qui fist mestier et marchandise
D'enfermer les Pains de l'Eglise,
On feroit mon appartement
Au fonds d'vn triste Monument.
  Ayant donc de quitter enuie,
Ie n'osois, craignant pour ma vie,
Tenant pour article de Foy,
Que tombant sous vne autre Loy,
La derniere seroit la pire,
Mon destin estant au Martire;
Et que pour le moindre accident
Qui m'ostast le Pain de la dent,
Le trespas du pauure Lazare
L'osteroit des mains de l'auare,
Et n'en seroit iamais parlé,
Tant que le Monde fust bruslé.
  Soûpirant parmy cette angoisse,
Pour tirer mon Cul de la presse,
Qui n'estoit plus du tout fluant,

Qui n'estoit plus guere puant,
Pour n'y passer nulle fumee,
La feste au Pain estant chommee,
Comptant de mes iours le dernier ;
Il arriua qu'vn Chaudronnier
Demanda, selon l'ordinaire,
Si nous auions rien à refaire :
C'estoit vn Ange en cet habit,
Enuoyé de Dieu (comme on dit :)
Mon malheureux et chiche Maistre
Estoit allé traisner sa guestre
Hors du Village ce iour-là :
Si-tost que l'Ange me parla,
Ie sentis la ioye secrette
Qu'apportoit iadis vn Prophete,
Quand de trois mots doux comme un [Lut
Il predisoit nostre Salut.
  I'eus sur la bouche de luy dire,
Qu'il pouuoit souuent faire pire,
Que me refondre et r'habiller
Qu'il trouueroit à trauailler ;
En suitte je luy fis vn offre,
Pour auoir vne Clef du Coffre,
S'entend d'vne qui pût l'ouurir ;
Luy disant, vous pourrez couurir
Le defaut de ma negligence,
Et sauuerez de violence
Mon corps, qui de faim abatu
Craint encor d'estre bien batu.
  Le crasseux Maignen Angelique
Mettant la main dans sa Boutique
De Cuir à tout le poil rousseau,
Fit sortir vn petit trousseau
De Clefs, dont la force il espreuue
Et de la vieille, et de la neuue :
Et moy dans la deuotion,
Durant son occupation,
Auec vne Oraison ardente,
Ny trop longue, ny trop feruente,
Demandois pour ma guerison,
L'ouuerture de la Prison,
Où le Prestre mettoit sa Miche,
Plustost par besoin, que par niche ;
Le Maignen ayant rauaudé
Toutes les Clefs, et nigaudé
Au coffre, et perdant espérance
De l'ouurir, la saincte assistance
De Dieu, nous aidant par sa main,
Ie vis l'ouuerture, et du Pain ;
L'vn desquels au Maignen ie baille,
Pour sa peine et pour sa ferraille,
N'ayant ny double ny denier,
Dont la Clef ie pûsse payer :
Il s'en bailla mieux par les lippes,
Qu'vn chien qui dérobe des trippes,
Et demeura tres-satisfait,
Mais moy beaucoup plus en effet.
  Voyant tant d'auoine en ma creche,
Ie n'y fis pourtant nulle breche,
Car le maistre estant reuenu,
L'eut sans doute bien reconnu ;
Et puis dans l'excès de ma ioye,
Voyant vne si belle proye,
Ie faisois nargue à l'apetit,
Qui s'éuanoüit de dépit.
  Tost apres le Prestre maussade
Retourna de la promenade,
Diligent, son pain visita ;
Le voyant tout, se contenta.
  Le lendemain en son absence,
Garny de clef et de licence,
Ie me mis le ventre à gogo ;
Car en moins de deux fois Credo,
L'vn des pains fut fait inuisible ;
Puis estant soigneux au possible
D'éuiter encombre ou meschef,
Ie mis le reste sous la clef ;
Et sentant doubler mon courage,
Me mis à faire le mesnage,
Esperant que ma clef en main,
Ie ne mourrois iamais de fain ;

Et que par le moyen d'icelle,
Tant qu'elle me seroit fidelle,
Ie pourrois bien à l'auenir
Trouuer dequoy m'entretenir;
Sinon auec tant de largesse,
Au moins pour le bast qui nous [blesse.
Ainsi mon cœur se réioüit
Ce iour et l'autre qui suiuit;
Mais le troisiesme, la Fortune
Se remit à m'estre importune,
Le triste accident qui suruin
Causa la fievre qui me print.
Au soir qu'il estoit heure inaeüe,
Le Prestre fist vne reueüe
Des pains dans le coffre enfermez,
Des entiers et des entamez ;
Et moy durant qu'il ouure et foüille,
Qu'il tourne, vire, compte et broüille,
I'inuoque Dieu secrettement,
Et Saint Iean, qu'vn aueuglement
Luy frappe soudain la prunelle,
Et qu'à iamais la fain cruelle
Que i'abhore comme vn procez,
Luy face esprouuer son excez.
La fin du miserable compte
Ne vint pas à course bien prompte,
Dans la place il fist mille tours,
Il compta par doigts et par iours,
Il me soupçonne et se r'asseure,
Il trouue la place bien seure,
Il ne sçait ce qu'il en dira,
S'il se doit plaindre ou s'il rira :
A la fin (dit-il) si la place
Ne m'ostoit soupçon de falace,
Ie dirois qu'à mes pauures pains
Ont touché de mauuaises mains ;
A present ie veux faire en sorte,
En barrant du soupçon la porte,
Qu'il soit fait vn compte tout neuf
De mes Pains, il en reste neuf,
Outre vne piece d'importance,
Digne d'vne assez large pance.
O grand Dieu ! vins-ie à dire alors
A part-moy, voicy mes ressorts
Tous vsez par ce chien de compte ;
Donnez luy tousiours perte et honte.
L'estomach me vint pantheler,
De douleur ie ne pûs parler ;
D'ailleurs la disette passee
Me vint affliger la pensee ;
Le regret du bon temps passé
Me rendit comme vn trespassé.
Quand il fut sorty de la Case,
Ie mis vn pied contre la Base
Du coffre ; et pour me consoler,
L'ouurant, ie fus prest d'affoler,
Voyant ce pain qui le dêcore ;
N'osant y toucher, ie l'adore,
Ie souhaitte au Prestre la hart,
Et recherche si par hazart
Il auroit bien mis en pratique
La premiere d'Arithmetique ;
Mais il comptoit, le franc goulu,
Bien mieux que ie n'eusse voulu.
N'osant pas couper à mon aise
Du Pain, ie le prends et le baise ;
Et m'estant enfin animé,
I'en coupe vn peu de l'entamé,
A l'endroit où son alumelle
Auoit coupé piece nouuelle,
Mais tres mince ; auec ce peu là
Ma misere se consola,
Non pas auec tant de liesse,
Qu'auant qu'il eust compté par piece ;
Aussi le fruit de mon délit
Ne me fist pas chier au lit.
Ma clef à neant devenüe,
La fain fut bien-tost reuenüe,
Qui doublant en moy son effort,
Me mist à deux doigts de la Mort ;
Car du vieux coffre l'ouuerture

Me donnant ample nourriture,
L'estomach fut habitué
A manger, et destitué
Du pain qu'il eut trois iours de suite,
Ressembloit la uuide Marmite
Qu'on laisse encore aupres du feu
Qui l'enflâme, et perd peu à peu ;
Ainsi la chaleur naturelle
A l'estomach se rend cruelle,
Et le fait à rien deuenir,
Si l'on ne vient l'entretenir.
Estant remply d'inquietude,
Et me voyant en solitude,
Ie ne fais qu'ouurir et fermer
Le coffre, et de me confirmer
En la cruelle connoissance
Que i'ay d'estre là sans pitance.
Mais que dis-ie ? sans en auoir !
Ie l'auois toute en mon pouuoir,
Plus heureux cent fois que Tantale,
Bien que ma peine fut esgale ;
S'il eust pû, n'eut-il pas voulu ?
Il estoit assez bon goulu,
Au rapport du Seigneur Ouide ;
Moy ie puis, et demeure vuide,
Par vn sot et nigaux respec,
Qui me priue de pain le bec,
Contre les Loix de la Nature,
Et le Dogme de l'Escriture.
Mais ce grand Dieu donne secours
Aux affligez, ayans recours
A sa bonté, qui leur suggere
Dans cette course passagere,
Les moyens de venir à bout
D'un lopin, et souuent du tout,
De l'affliction importune
Qui leur fait sentir sa rancune.
Voicy l'espreuue que i'en fis :
En resvant à part-moy, ie dis,
Ce coffre, outre la vermoulure,
A des trous par où, ie m'assure,
Que la Souris pourroit passer :
Le Maistre pourra bien penser
Qu'elle a mangé le pain d'offrande,
Si la piece n'e·t pas trop grande,
Que ie voudray rompre ou couper
Pour en vser à mon souper,
Car d'oster vne miche entiere,
L'auare auroit trop de matiere,
De connoistre et s'aperceuoir
Que i'aurois passé mon deuoir.
Ayant donc sur des seruiettes
Promptement fait plusieurs mietes,
A force de broyer du pain,
Rompu de l'vne et l'autre main,
Prenant au premier, au deuxiesme,
Au trois, et puis au quatriesme,
Receuant le reste à mercy,
Ie me contentay de ceux-cy ;
Les mangeant comme la dragée,
Pour oster la fain enragée,
Et consoler aucunement
Ma pauure pance en ce moment.
Le maistre connut son dommage,
Quant il voulut tailler potage ;
Mais il crut qu'vn rat l'auoit fait,
Car ie l'auois bien contrefait.
Il visita la vieille hache,
Et trouuant des trous il m'ahache,
Me dist qu'il est persecuté,
Que les Rats l'ont executé
Par la prise de sa mangeaille,
S'y fourrans comme Rats en paille.
Qaund il eut cessé de prosner,
Nous commençasmes à disner ;
Il me fist belle deliurance
A ce coup de double pitance,
Ne voulant à rien me compter
Ce que le Rat voulut gratter,
Dont le couteau coupa la marge
D'vne mesure bonne et large ;
Ce pain fut receu, fut mangé

Par moy Rat qui l'avoit rongé,
D'vne bouche peu soucieuse
Que dent de Rat fut venimeuse ;
Quoy qu'il l'eut coupé pour cela,
Quand il me dit, tien le voila :
Ainsi l'ordinaire pitance,
Et le fruit de ma vigilance,
Ayant fait ensemble amitié,
Mon pain accreut de la moitié.
Aussi-tost vne autre surprise
Rendit ma cheuelure grise,
Le voyant roder çà, puis là,
Icy prendre vn ais, vn clou là,
Qu'auec vn martel il affiche
Aux trous du grand coffre à la miche :
O Seigneur ! dis-ie alors, combien
Les plaisirs du val terrien
Sont-ils trauersez de miseres,
Trauaux, et fortunes ameres ?
A combien de maux composez
Les viuans sont-ils exposez ?
Si-tost que la fortune m'offre
Vn remede contre le coffre,
Dont ie puis estre soulagé,
Ie suis derechef affligé :
Mon sacré Maistre d'aduenture,
Conseruant vn peu de pasture,
Auec vn marteau dans la main,
Me fait vn ouurage inhumain ;
Pensant au Rat fermer l'entrée,
Il me tolist mainte ventrée ;
Mon mal se fait sans Iugement,
Il se fait hazardeusement.
Tandis que ie perdois courage,
Le Prestre acheua son ouurage,
Il boucha, dis-ie, tous les trous,
De tablettes et de maints clous ;
Disant aux Rats : messieurs les [traistres,
Il faut traisner ailleurs vos guestres,
Estans forclos, et deboutez
Des pains que vous auez grattez ;
Mon Maistre alla voir le village,
Et moy i'allay voir son ouurage ;
Il n'auoit aucun trou laissé,
Qui ne fut bien rapetassé :
L'ais et le clou châque trou bouche,
Si bien qu'vne petite Mouche,
Quand elle eust fait dessein d'entrer,
Grand obstacle eust pû rencontrer.
I'ouure pourtant sans esperance
De trouuer aucune allegeance ;
Mais voyant les pains entamez,
Que le Prestre auoit estimez
Estre mangez de la vermine,
Mon couteau vers eux i'achemine ;
I'en coupe aussi legerement,
Qu'un bon escrimeur dextrement
Porte le fleuret au Nouice.
Or la necessité complice
De la fain qui nous fait mourir,
Me fist penser à recourir
Aux moyens de sauuer ma vie,
Sur le poinct de m'estre rauie.
La fain hausse l'esprit tousiours,
Le ventre plain fait le rebours ;
Tout desduit et compté, ie treuue
Qu'à ce coup là i'en fis l'espreuue.
Dans cette pensée, vne Nuit
Veillant sans lumiere et sans bruit,
Le chiche ronflant en yurogne,
Sentant mon heure, ie l'empogne ;
Et comme le iour precedent,
Par vn dessein assez prudent,
I'auois resolu mon affaire,
Ie trouuay pour y satisfaire,
Vn couteau qui me consola ;
Mis à part pour ce dessein là,
Duquel de famine et de rage,
Le Coffre manquant de courage,
Fut assailly, battu, forcé,
Et comme d'vn foret percé

Au bout de la planche moins dure ;
L'antiquité, la vermoulure,
L'empeschant de mieux resister
Au siege que i'y vins planter.
Et cherchant promptement remede
Au mal de faim qui me possede,
I'ouuris le coffre desolé,
Où de pain ie fus consolé ;
Puis retournant à ma paillasse,
Ie dormis assez long espace ;
Ce qui n'arriuoit pas souuent,
Le Cerueau n'ayant que du Vent,
Au defaut de bonne pitance ;
Car les soucis du Roy de France,
Vint-il, ou non, de Marcomir,
Ne m'empeschoient pas de dormir.
Le lendemain le sieur mon maistre
Voulant faire de la menestre,
En voyant le sac de son pain,
Et du Coffre, donne au Lutin
Tous les Rats qui sont dans le Monde,
Et dit que cette race immonde
N'auoit aucun droit, ny raison,
D'affliger ainsi sa maison,
N'ayant fondement d'habitude,
Grande ou petite seruitude,
De laquelle par le passé
Le Rat s'estoit fort bien passé.
C'estoit la verité bien pure,
Car iamais Rat de sa Nature
Ne cherche rien à mesnager,
Qu'aux lieux qui donnent à manger.
Pour mettre à l'abri sa mangeaille,
Il arracha de la Muraille,
Ais, et clous, afin d'estouper
Le trou, puis se mist à souper.
Durant la Nuit et le silence,
Retournant à ma vigilance,
I'estois le bouchon que sur iour
Il auoit mis à ce tambour :
Icy le Prouerbe se trouue,
Vne porte ferme, et l'autre ouure,
L'auare estoit enuelopé
Dans la toile à Penelopé,
Mais le dessein estoit contraire,
Car le Prestre vouloit parfaire ;
Et la Reyne tout au rebours,
Desiroit trauailler tousiours,
En attendant son cher Vlisse ;
Moy ne pensant en aucun vice,
Ce que le Prestre auoit ourdy,
D'ais, et de clous, en plein midy,
Ie le mettois en décadence
Durant la nuit et le silence.
En peu de iours et peu de nuits,
Ais, clous, et nef, furent reduits
Dans vn estat si déplorable,
Qu'il vint à soupçonner le Diable :
Quiconque l'eut oüy parler,
Eust assez ry pour affoler ;
Icy se bouchoit d'vne emplastre
Le trou du Rat opiniastre ;
Les grands ais estoient encroustez,
D'autres petits tres-bien cloustez,
Comme ces antiques Iaquettes
De cent morceaux toutes refaites.
Ce coffre enfin vieil et chenu,
Bien attaqué, bien soustenu,
Donnant à penser à son maistre,
Voicy le discours qu'il fist naistre.
Lazare (dit-il) tu vois bien
Que mon trauail ne sert de rien ;
Ce pauure coffre est trop antique,
La vermine luy fait la nique ;
Et ce qui me donne martel,
Il est desia deuenu tel,
Que si dauantage on y touche,
C'est vne dent hors de ma bouche,
Car il ne pourra plus seruir,
Et ne pourray pas me cheuir,
Sans acheter vn autre coffre ;
Mais voy le remede qui s'offre,

Bien meilleur que les precedens;
Il faut l'armer par le dedans,
Et nous n'aurons plus rien à craindre,
Ny le Rat rien de quoy se plaindre.
  Vne Rattiere il emprunta,
Dans le vieux coffre la bouta,
L'ayant gentiment amorcée
De fromage et de noix cassée;
Cecy me seruoit de ragoust,
Les gobant sans crainte du coust,
En les tirant de la Rattiere;
Non que i'eusse aucune matiere
De ragoust, ny grand, ny petit,
Il n'est sausse que d'apetit :
Ie n'auois dessein que d'accroistre
La fureur de l'auare Prestre;
Car du reste i'ostois ma fain
Auec des grateures de pain.
  L'auare avoit l'ame esperdüe,
Trouuant Rattiere destendüe,
Plus de fromage, ny de nois,
Ses pains pires qu'aux autres fois;
Et disoit, se donnant au Diable,
Ce malheur m'estonne, et m'accable;
Le Rat auale mes appasts,
Et le traistre ne se prend pas.
  Aux voisins il en fait tumulte,
Il s'enquiert d'eux, et les consulte;
L'vn dit, que si c'estoit vn Rat,
Il se fut pris sous le rabat
De la Rattiere bien tendüe;
L'autre dit, i'ay veu de la rüe
Se traisner en vostre maison
L'an passé dans cette saison,
Vne Couleuure tortueuse;
Et qui doit estre la mengeuse
Des noix, du fromage, ou du pain,
Dont vous appastez vostre engin :
I'y trouue beaucoup d'apparence,
Car comme la teste s'aduance,
Afin de prendre vos appas,
Le reste du corps n'y va pas;
Et bien que la petite trappe
En tombant la Couleuure atrappe,
Elle peut bien se retirer,
Le corps venant à se virer.
  Cette opinion fut trouuée
Bonne, et de tous bien approuuée,
Dont mon maistre si fort s'esmût,
Que depuis dormir il ne pût :
Car de tous les bruits, si le moindre
A son oreille venoit ioindre,
Tandis que nous estions au lit,
N'appelant plus le Rat maudit,
Il ne songeoit qu'en la Couleuure;
Et croyant faire vne belle œuure,
Pres de luy tenoit des bastons,
Pensant l'assommer à tastons;
Et pour la rendre espouuantée,
Frappoit sur la huche cloustée
Des coups de baston si pesans,
Que sentant abreger ses ans,
Si Dieu l'eust faite huche humaine,
Elle eust chanté fievre quartaine.
  Les voisins mattez de ce bruit
Ne pouuoient sommeiller la Nuit;
Il me disoit, il faut qu'elle aille
Se fourrer sous toy dans la paille;
Il y venoit chercher souuent,
Mais il ne trouuoit que du vent.
  Il ne pensoit qu'en cette affaire;
Il estoit si fort en altere,
Qu'il ne dormoit point toute Nuit;
Et sur le moindre petit bruit
D'vn craquetis, ou d'vne Mousche,
Soudain abandonnant sa couche,
Il venoit la beste chercher.
  I'aprehendois de m'aprocher
Du vieux coffre, et du pain d'offrande,
Sa vigilance estant si grande,
Qu'il m'eust pû prendre sur le fait,
Dont i'eusse esté mal satisfait :

Mais la Nuit m'estant importune,
Le iour ie poussois ma fortune,
Durant qu'en l'Eglise il estoit,
Ou qu'au Village il s'arrestoit.
  Voyant son Coffre sans defence,
Il redoubla sa vigilance;
Ce qui me fist aprehender
Qu'il s'aduisast de regarder
Parmy la paille, et la fretille,
Dans mes nippes, et ma guenille,
Et qu'il trouua la clef au pain,
Que l'Ange m'auoit mise en main.
  Faisant donc la Sainte n'y touche,
Ie l'auois de Nuit en ma bouche,
Estant assez accoustumé
A me tenir le bec fermé,
Qui me seruoit iadis de Bource;
Demandez-vous pourquoy? c'est pource
Que i'y mettois tout mon argent;
L'Aueugle estant trop diligent
A le chercher en ma pochette,
Ou dans quelque niche secrette,
En tastonnant soigneusement,
Iusqu'au moindre rapiecement.
  I'auois donc pris cette coustume
De faire enfler mon Apostume,
Y mettant, ainsi que ie dis,
Par fois douze Marauedis,
En blanques, et d'autres monnoye,
Selon la valeur de ma proye,
Sans que ce tresor passager
M'empeschast en rien de manger.
  Il ne fut donc pas difficile
D'emboucher la tournante vtile,
Et dormir, sans me soucier
Des recherches du vieux Sorcier.
  Mais quoy! des Astres l'influence
Fait nargue à nostre preuoyance;
Quand vn malheur doit arriuer,
On ne gagne rien d'y resver;
Vne Nuit mes pechez voulurent,
Ou bien les Destins resolurent,
Que la Clef qui tant me seruoit,
En telle sorte se tenoit,
Moy dormant, en ma bouche ouuerte,
Ce qui fist ma honte et ma perte,
Que de mon Poulmon le souffler
En sortant la faisoit siffler,
Si haut, que mon surpris de Maistre
L'entendant, crût que ce dût estre
De la Beste le sifflement,
Il en approchoit grandement.
  Luy voulant faire vne belle œuure,
Tasche à massacrer la Couleuure
Qui luy faisoit tant de dépit;
A ces fins se leuant du lit,
De la main vn baston empogne;
Et pour acheuer la besogne,
Marche vers moy tout doucement,
Suiuant tousiours le sifflement
Que faisoit la Clef en ma bouche;
Et comme il fut pres de ma couche,
Commençant à s'éuertuer,
Pensant la Couleuure tuer,
Il fist descendre sur ma teste
D'vn coup de baston la tempeste,
Tant enorme, et si rudement,
Qu'il me priua de sentiment,
Sans pouuoir crier, ny me plaindre,
Dont enfin il se mist à craindre;
Car ayant long-temps ruminé
Sur le coup qu'il auoit donné,
Il eut soupçon de mon dommage;
Et desirant s'en faire sage,
Pour m'esveiller, à haute voix
Il m'appela diuerses fois,
Sans entendre aucune responce
A sa charitable semonce.
  Dessus mon corps ietta la main,
Et la trempa de sang humain;
A ce coup cherchant la lumiere,
Il print combustible matiere,

Court l'alumer ; et reuenant,
Me trouua sanglant, et plaignant.
La Clef estant demy-sortie,
Ne voulut quitter la partie,
Tenant son poste aduantageux,
Non pour moy, mais pour l'outrageux,
Qui la tire, qui la regarde,
La contemple, et voit que la garde
Est comme celle de la Clef
Qu'il portoit de sa vieille Nef,
Dont aussi-tost il fist l'espreuue,
Essayant la vieille et la neuue,
Et par ce moyen il trouua
Le Rat qui son pain enleua.
Ie passay trois iours d'vne haleine
Dans le ventre de la Baleine ;
Car ayant eu ce Horion,
Il me fut fait vn Morion
De chiffons, d'huiles, et d'emplastres,
Qui furent tres-opiniastres
A se tenir contre mon Chef,
Tout dolent du son de la Clef.
On me laissa dessus la paille,
En attendant ma releuaille,
Pour me faire le compliment
D'vn tres-maigre remerciment.
I'y fus donc trois iours d'vne suite,
Sans memoire grande ou petite ;
De ce temps ie n'en diray rien,
Ie ne sçay pas quel entretien
Il eut auec le voisinage
Sur le sujet de ce carnage :
Mais quant à ce que i'ay compté,
Le traistre l'a bien debité,
Quand ma douleur diminuée,
La memoire fut retournée.
Ces trois iours estans escoulez,
Estonné de tant de gouletz,
Et de ce gros Turban de chiffes
Qui m'auoient appliqué ses griffes ;
Et luy demandant, qu'est-cecy ?
Le cruel respondit ainsi.
Vous estes vn rusé Manœuure,
C'est que i'ay chassé la Couleuure,
Et les Rats qui me ruinoient,
Et mon pain d'offrande prenoient,
Ie me regarde et me contemple,
Et voyant mon mal sans exemple,
Ie crûs bien estre descouvert,
Et pris, comme l'on dit, sans vert.
Là-dessus vne grosse presse
De Voisins, et la Charmeresse,
Arracherent de mon coupeau
L'emplastre, l'huile, et le drapeau ;
Curerent assez bien ma playe,
Et tesmoignerent de la ioye
Du sens qui m'estoit reuenu ;
Mais mon fait leur estant connu,
Iamais il ne fut raillerie
Pareille à leur bouffonnerie ;
Le suiet leur estant offert
Du mal par moy fait et souffert,
Ils me liurerent mainte alarme
Dont ie pleurois à chaude larme.
Enfin cessans de m'outrager,
Ils me donnerent à manger
Si peu, veu ma fain, qu'auec peine
S'en sentoit ma vuide bedaine,
Mais par quatre fois tous les iours,
Durant que mon mal eut son cours.
Dans quinze iours i'eus esperance
D'vne prompte conualescence,
N'estant entierement guery,
Mais de fin tout triste et marry.
Le lendemain i'eus vne Crise,
Car cet auare homme d'Eglise,
Sans demander si i'avois fain,
Me tira dehors par la main,
Et me dist entre les deux portes :
Lazare, il est temps que tu sortes.
Tu n'as esté que trop à moy,
Dès maintenant ioüis de toy ;

Va-t'en chercher vn autre Maistre,
Ne traisne plus icy ta guestre,
Tu me sembles trop diligent,
Et ie gageray mon argent,
Que quelque Aueugle chattemite
T'a pris pour estre sa conduite.

A moy mesme il me resigna,
Et de la Croix il se signa,
Estant obsedé de Saturne,
Ou d'vne vision nocturne,
Qui luy renuersa le Cerueau,
Pour me laisser là comme vn Veau.

CHANT III

LAZARILLE SERT VN ESCUYER

Preface Chrestienne. — Lazarille gueuse. — Son Maistre nouueau. — Fanfaronnade de son Maistre. — Sa pauureté. — Marques de sa pauureté. — Angoisse de Lazarille. — Prouenant de cette pauureté. — Excuse ridicule de l'Escuyer touchant son triste ordinaire. — Douleur de Lazarille. — Reflections sur sa vie passée. — Sa dissimulation humble et prudente. — Autre dissimulation de l'Escuyer. — Dont Lazarille se moque. — Et mange ses bribes, presence de son Maistre. — Qui luy aide. — Leur triste boisson. — Leur malheureuse couche. — Vanité continuée de l'Escuyer. — Ses sotes raisons. — Ses excuses. — La consolation qu'il donne. — Ce que Lazarille en pense. — Ils se couchent. — Comparaison. — Autre comparaison. — Vne mesme cause produit deux effets contraires. — Leur leuer, et la description du deshabillé. — Vanterie. — Mocquée. — Ses postures. — Sa sortie. — Remarque de son fast, et de sa disette. — Admiration de Lazarille. — Inuectiue contre le pauure vain. — Instruction Chrestienne. — Le pauure vicieux. — Les femmes lasciues ne se payent pas de paroles. — Lazare espere vainement à manger de son pauure Maistre. — Il en gueuse tristement. — Sa pitoyable intention. — Il trouue à manger du pain. — Des Trippes. — Les porte au logis. — Son Maistre l'en loüe, et luy recommande le secret. — Dit qu'il a disné, et ment. — Lazarille mange ses bribes. — L'Escuyer le regarde faire, n'ose en manger par honte. — Lazare le reconnoist et n'ose luy en offrir. — La necessité plus forte que la honte. — Oblige l'Escuyer à manger. — Auidement. — Disette continuelle. — Reflections de Lazarille. — Sa bonté pour son Maistre. — Son scrupule. — Il s'en éclaircit. — Ce qui redouble son amitié. — Inuectiue contre l'auarice. — Et contre la sottise des pauures glorieux. — Surcroist de Calamité au Maistre, et au Valet. — Chetif, et pieux reconfort. — Loüable pitié. — Comparaison. — Peu de chose fort estimée selon le besoin. — Comparaison. — Surprise bouffonnement interpretée. — Par vne niaise opinion. — Qui produït vne terreur ridicule à Lazare. — Le remède qu'il apporte. — Qui

donne de l'estonnement à son Maistre. — Puis le fait rire. — Il remet Lazare auec peine. — L'Escuyer recite sa vie auec vanité. — Le lieu de sa naissance. — Son Education. — Sa dispute auec vn sien parent. — La cause qui luy donne occasion de voyager. — Vn valet ne doit pas conseiller son Maistre, s'il ne luy demande aduis. — L'Escuyer continuë ses vanitez, qui sont conuenables à plusieurs Nobles. — Colere brutalle de l'Escuyer. — Reprise par son Valet. — Il s'en irrite, et s'enfle d'orgueil. — Il fait le denombrement superbe de son chetif patrimoine. — Marauedis est la huitième partie d'vn sol. — Le but de son voyage à Tolede. — Son souhait. — Description d'vn mauuais domestique. — Defaut de plusieurs Seigneurs. — L'hoste demande à l'Escuyer le loüage de la Maison. Et une vieille, celuy de son Lit. — Il feint d'aller changer de l'or, et sort sans reuenir. — Ils reuiennent au soir. — Et le lendemain. — Apprennent son evasion. — Et sa pauureté. — Font ouurir la maison. — N'y trouuent. — Accusent Lazare d'auoir osté les meubles. — L'Huissier le saisit. — Il nomme la place à bastir et le Coulombier. — Ils le laissent aller.

Quand la necessité nous presse,
Nous auons à Dieu nostre adresse ;
Et quand nous sommes exaucez,
Il nous donne du cœur assez,
Accompagné d'intelligence,
Pour soulager nostre indigence ;
Ce que Lazarille esprouua,
Quand le Prestre le reprouua.
  Ie n'auois ny santé, ny maistre,
I'auois grand besoin de repaistre ;
Mais le Ciel exauçant mes vœux,
Me donna bien-tost tous les deux.
  Quant à la fain hereditaire,
I'auois peine à la faire taire ;
Elle estoit par monts et par vaux
La compagne de mes trauaux ;
Elle suiuoit tousiours ma piste ;
Et qui pourroit faire la liste
Des endroits que i'ay frequentez,
Dans les Hiuers ou les Estez,
La Nuit, le iour ; elle deuance,
Ou suit mes pas pres d'vne Lance,
Ou m'enuironne en Estafier.
  N'ayant donc rien à morfier,
Ie vins chercher quelque remede
En cette ville de Tolede ;
Pour y paruenir, gens de bien
Me ficherent morfe et soustien :
Ie marchois à pas d'airaignée,
Gardant tousiours vne poignée
Des bribes que la Charité
Donnoit à ma necessité.
  Enfin en cette insigne Ville
Se rendit mon corps tres-debile,
Qui par charitables secours
Fut rendu sain en quinze iours.
  Autant que dura ma blesseure,
Ma nourriture estoit bien seure ;
Mais guary, ie n'auois plus rien
Que les noms de gueux et vaurien,
Et plusieurs autres Epithetes,
Qui n'emplissoient pas mes pochettes,
Ny mon ventre deuenu plat,
Qui desiroit faire le Rat.
Car quand ie demandois l'aumosne,
C'estoit à qui feroit vn prosne ;
L'vn me disoit, va-t'en ailleurs ;
L'autre, voicy mes esgrailleurs ;

L'autre crioit, guare la bourse ;
Vn autre, es-tu bon à la course :
Si tu veux mon Conseil tenir,
Cherche vn Maistre pour l'aduenir.
Helas ! ce disois-ie en moy-mesme,
Qu'il plaise à la bonté supresme
En créer vn dans l'Vniuers,
Ie n'en trouue que de peruers.
Gueusant ainsi de porte en porte,
La fain deuenant la plus forte,
A cause que la Charité
Dans le ciel auoit remonté;
Vn Escuyer par aduanture,
Bien peigné, de graue posture,
En s'arrestant, me regarda,
Et moy luy ; puis il demanda
D'vn ton lustré, pour mieux paroistre,
Petit garçon, cherche-tu Maistre ?
Ie ne respondis pas nenny,
Pensant trouuer la Pie au ny;
Mais disant oüy fort à la haste,
Il me répliqua, viens et taste
Que quelque pieuse Oraison
Te fait seruir en ma maison.
Cette parolle gracieuse,
Et sa démarche aduantageuse,
Me firent suiure avec soin
Cettuy-ci dont i'auois besoin;
Si le cœur bon par excellence
Eust esté suiuy de finance,
Nous estions deux gueux, à peu pres,
Comme vous verrez puis apres.
Au matin se fist la rencontre,
Huit heures estoient à la montre;
Le pinpant me fist bien lasser,
Pour le suiure il fallut passer
A trauers les Places publiques,
Où l'on vendoit pain aux boutiques,
M'attendant qu'il en dût choisir ;
C'estoit l'obiet de mon desir,
Et l'heure que châque voisine
Faisoit porter à sa Cuisine,
Afin de fournir au repas:
Mais il passoit outre, à grands pas.
Ie disois donc en ma pensée,
L'heure n'est pas si fort pressée,
Il en veut acheter ailleurs,
Desirant choisir les meilleurs.
Desia le quadran marquoit vnze,
Mon corps, qui n'estoit pas de bronze,
De cheminer las, et vaincu,
Pensa tomber dessus le cu.
Mais il entra dans vne Eglise,
Châcun fist ses vœux à sa guise ;
Là ie le vis tres-humblement
Ouïr Messe deuotement;
Puis quand on eut fait le Seruice,
Et finy le saint Sacrifice,
Que le Seigneur fut adoré,
Que châcun se fut retiré,
Nous quittâmes aussi l'Eglise,
Et d'un pas plein de galantise
L'Escuyer se mist à marcher :
Moy ioyeux de ne plus trucher,
Voyant que pour aller plus viste
On n'auoit point pris d'eau beniste,
Ie faisois ma conclusion
Qu'il auoit sa prouision ;
Que la Table estoit bien bastée,
Châque sausse bien apprestée.
Cependant vne heure sonna,
Dont mon triste cœur s'estonna;
De dépit i'en hoche la teste,
Au moment le pinpant s'arreste,
Et laissant pendre son manteau
Sur le bras comme vn Damoiseau,
Mist la Clef dans vne Serrure,
Ouurant vne maison obscure,
Où nous ne fumes pas entrez,
Que ie reconnus à ses traits
Sa richesse et son abondance,
Et la malheureuse influence

De l'Astre sous qui ie fus nay,
Qui me fist pire qu'vn damné.
Aussi la maison effroyable
N'estoit propre que pour le Diable,
Lugubre iusques à la Cour,
N'ayant que seize pas de tour.
Ce Monsieur de chaude pratique,
A qui la fain faisoit la nique,
Aussi bien comme à Lazaril,
D'vn ton graue, doux, et gentil,
Demanda si i'auois mains nettes,
De mes deux, faute de vergettes,
Son manteau luy fut nettoyé,
Espoudré, battu, bien ployé ;
Puis il souffla sur vne pierre,
Et l'y mist comme on fait vn verre
Quand on a peur de le casser.
Alors ie pensay trespasser,
Du grand nombre de ses enquestes,
Qui valloient bien moins que mes [questes,
Estant l'heure, ce me sembloit,
Que pour manger on s'assembloit.
Ie ne fis responce bien grande
Au contenu de sa demande ;
Toutefois ie sceus luy mentir,
Et le faux en vray conuertir.
Verité n'estant tousiours bonne,
En tout temps, à toute personne.
Il ne dist plus ny bien, ny mal,
Ce me fut vn mauuais signal ;
Ie maudissois ma destinée,
De voir aduancer la iournée,
Sans que de droit fil, ny de tort,
Ie mangeasse non plus qu'un mort.
Ce qui me faschoit dauantage,
Estoit son chetif equipage,
Considerant à mon meschef,
Qu'il fermoit sa porte à la clef ;
Qu'on n'entendoit marcher personne,
Ny de voix en haut qui bourdonne ;
Signe asseuré qu'en ce Solier
Il estoit premier et dernier ;
N'y voyant ny petite Selle,
Table, Tresteau, Banc, Escabelle,
Marmite, Pot, Cuillier, ny Plat,
Ny Pain, pour amuser le Rat ;
Point de Coffre pour la Couleuure.
On eust estimé de cet œuure,
De mesme que si c'eust esté
Quelque vieux Palais enchanté.
Enfin il plût à l'excellence
Du Fanfaron, rompre silence,
Me demandant : as-tu disné ?
Moy plus malheureux qu'vn damné,
Luy dis que non ; Or ie t'aduise,
Dit-il, que ie hay gourmandise,
Et que qui m'a veu desjeuner,
Iamais ne me verra disner
En mesme iour ; Et ta rencontre
S'estant faite, lors qu'à la montre
Sur huit l'esguille auoit tourné,
Nonobstant i'auois desjeuné :
Partant que ta fain soit bornée
A la fain de cette iournée.
Quand i'y pense, bien peu s'en faut
Que ie ne tombe de mon haut,
Non tant pour la fain lors presente,
Que pour la douleur violente,
Dont à present ie me souuiens,
D'auoir esté dans ses liens
Tout autant qu'a duré ma vie,
Qui de tout temps en fut suiuie.
Je vins à me representer
Quand i'estois chez le Presbiter,
Que si ie quittois son Empire,
I'en pourrois bien trouuer vn pire :
Ie versay chopine de pleurs
Au souuenir de mes douleurs ;
Autant pour la saison passée,
Que pour ma mort bien aduancée :
Mais dissimulant mon soucy,

Neantmoins ie luy dis ainsy :
Monsieur, ie cheris l'abstinence,
Ie ne vous sers pas pour la pance,
Dieu mercy, ie me puis vanter
Que ie passe pour contenter,
Autant que garçon de ma sorte,
Vn Maistre qui m'ouure sa porte ;
Tous les Maistres que i'ay seruis
Signeront sous ce mesme aduis.
Sans mentir (dit-il) ie t'en aime
Peu s'en faut autant que moy-mesme ;
Ce n'est à faire qu'aux Pourceaux
A chercher tousiours les morceaux,
Et la vertu bien auerée
Est abstinente et moderée.
Ie t'entends (ce dis-ie à part moy)
C'est sans doute à qui n'a dequoy ;
Quelle diable de Medecine
Ont pû trouuer en la famine
Trois Maistres que i'ay rencontrez ?
Ie voudrois les avoir chastrez.
Ennuyé de cette abstinence,
Dans vn coin ie prins ma seance,
Et liurant la guerre à la fain,
Ie tiray trois morceaux de pain
D'entre ma chair et ma chemise,
Qui n'estoit plus blanche, mais grise ;
C'estoit le reste du passé
Qu'en truchant i'auois amassé.
L'Escuyer d'abord les regarde,
Et d'vne parole mignarde,
Me dist, approche-toy, garçon,
Tu manges de bonne façon,
Tu despeches comme sonnettes ;
Ce pain est-il fait de mains nettes ?
Sans doute qu'il doit estre bon ;
Bon (dis-ie) peut-estre que non,
L'ayant porté cette semaine,
Il s'est engraissé d'huile humaine,
Les Gots ont bien pû s'y tapir,
Ie ne vous veux rien garentir ;
Mais comme n'ayant autre chose,
Le poinct sur lequel ie repose,
Et qui me iette hors d'esmoy,
L'Huile, et les Poux, sont tous de moy :
Ainsi pour éuiter famine,
I'aualle pain, huile, et vermine,
Supposé qu'il en soit resté,
N'estant nullement dégousté.
Et bien soit (dit mon pauure maistre)
Cela peut estre et ne pas estre ;
Et prenant le plus gros Trillon,
Graissé d'huile de ventrillon,
De la dent luy baille vne atteinte ;
Il en seigne, et la crouste est peinte,
Si que dans trois fils de Coton
Il deuida ce peloton.
Tandis qu'il en faisoit des siennes,
Moy de mesme en faisoit des miennes ;
La fain qui le faisoit clocher,
Me fist penser à despescher ;
Craignant que sa bribe aualée
Ne parfist pas bien sa soulée,
Et qu'il vint, s'estant bien hasté,
A ce qui me seroit resté.
I'aualois chascune touchée,
Auant qu'estre demy maschée ;
En mesme temps se rencontra
La fin du tout, puis il entra
Dans vne petite chambrette,
Bût de l'eau qui n'estoit pas nette,
Dans vn vieux test de pot inclus
Qui fut autrefois plein de glus ;
M'inuita d'en faire de mesme,
Mais estant modeste à l'extréme,
Pour des breuuages inhumains,
Ie dis, ie vous baise les mains :
Pensant en moy, si mon angoisse
N'estoit qu'en la fain qui me presse,
Mes costes faites en rasteau,
Ne paroistroient pas sous ma peau.
Nous fusmes en cette posture

Iusques à la nuit bien obscure,
Faisans mille contes, afin
De nous dérober à la fain;
Il me mena dans la Chambrette,
M'apprit à faire sa couchette;
Tres belle en sa proportion,
Et de grande perfection.

Cette malheureuse Litiere
Estoit d'vne estrange matiere,
Quelques Roseaux entrelassez
L'vn dans l'autre assez mal passez,
Tenans à la charpenterie
D'vne piece de bois pourrie;
Au dessus duquel entrelaz
Fut vn horrible Matelaz,
Beaucoup plus dur, faute de laine,
Que le Roc de la Madelaine.

Nous l'estendismes à l'instant,
A dessein de le mouuoir tant,
Que sa durté seroit flexible :
Mais c'estoit tenter l'impossible,
Du moins il se voit rarement
Que le dur soit mol aisément.

La Couuerture estoit plus noire
Que n'est vn Diable de grimoire,
Ou plustost de nulle couleur,
Comme aussi de nulle valeur.

Le lit fait, et la nuit venuë,
Il chanta sa desconuenuë,
Me disant que s'il n'estoit tard,
Il voudroit acheter du lard;
Mais qu'aussi d'aller à la place,
Toute Nuit le Larron tracasse,
Qui surprend l'argent, et l'habit;
Et quand mesme on auroit credit,
Les chercheurs de franche lippée,
Bien armez de dague et d'espée,
Sont au Guet, afin d'attraper
Les morceaux dont on veut souper.

Passons donc cette Nuit entiere
Sans manger; et quand la lumiere
Du matin nous éueillera,
Dieu sans doute nous aidera;
Au passé n'ayant eu personne,
Ma prouision n'est pas bonne,
Ayant pris mes repas dehors;
Mais demain nous serons plus forts.

Et d'ailleurs c'est là ma pensée,
Que la santé n'est pas blessée
Quand on vit ainsi sobrement,
Mesme on en vit plus longuement.

S'il est ainsi, dis-ie en moy-mesme,
Iamais la Parque triste et blesme
Ne me pourra tirer d'icy,
Ayant bien gardé, Dieu mercy,
Cette règle, qui pour escorce
Me fait passer, mais c'est de force;
Et ie crains d'achever le cours
De ma vie, en ieusnant tousiours,
Ne voyant que trop d'apparence
De perpetuelle abstinence.

Or enfin comme il se fist tard,
L'Escuyer mettant Robbe à part,
Au noir lit promptement se peausse,
Fist cheuet de son haut de chausse,
Commandant à l'infortuné
Lazarille, en mal-heure né,
D'estaller au pied de son Maistre
Son corps plat, faute de repaistre.

Ie le fis assez promptement,
Et souffris ma part du tourment;
Le Simbole de la tristesse
Ressembloit à nostre allegresse,
Le Portrait en naïueté
En eust esté bien acheté.

Ie passay cette Nuit entiere
Sans pouuoir clore la paupiere,
Car mes costes et les roseaux
S'entrechoquoient comme fuseaux,
Lors que quelqu'vn fait de la gance:
Ils n'eurent point de patience,
Mais tousiours à se quereller;

Et d'ailleurs ie n'osois parler,
Craignant d'esueiller ce pauure homme,
Qui d'ennuy faisoit vn bon somme,
Son Cerueau tout debilité
De douleur estant enchanté ;
Et par vn effet tout contraire
La famine m'en vint distraire,
Et ne pus nullement dormir,
Ne faisant que plaindre et gemir.
Le matin, à la belle Aurore,
L'Escuyer qui dormoit encore,
En sursaut s'estant éueillé,
Par Lazare fut habillé,
Mes mains luy seruans de vergettes
A rendre ses besognes nettes;
Ce que ie fis tout à loisir,
A quoy ie prenois grand plaisir.
Ayant eu la main occupee
A se peigner; print son espee,
Et la passa dans le pendant,
Et dist, en faisant le fendant,
Elle a le surnom d'inhumaine,
L'artisan n'espargnant sa peine,
Le plus fin acier y mesla,
Deux mots de grimoire y parla :
Enfin l'on peut bien dire d'elle,
L'ouurier a tiré l'eschelle ;
Ie gagerois bien d'en couper,
Si ie m'y voulois occuper,
De laine vne grosse poupee.
Et moy (disois-ie) sans espee,
Et sans faire le fanfaron,
De pain trois liures, ou viron,
Afin d'apaiser la famine
Qui me poursuit et m'assassine :
Ce petit discours fut pensé,
Mais ne fut iamais prononcé.
Il rengaigna donc sa Raspiere,
Et d'vne contenance fiere
L'ayant ceinte, se promenoit
D'vn pas graue, et son corps tenoit
En assiette douce et modeste,
Changeant à tout moment de geste.
Estant à son aduis fort beau,
Il mist sous le bras son manteau,
Et sur son costé la main droite,
Puis sortit par la porte estroitte :
Me dist, prens garde à la maison,
Ie vais faire mon Oraison ;
Fais le Lit, puis ferme la Porte,
Cours au fleuue, et nous en aporte
Plain le Pot, et regarde bien
Qu'au logis on dérobe rien ;
Mets la Clef dans cette cachette,
Pour entrer, si ie fais retraitte.
Il sortit ainsi bien poly,
Et marcha d'vn maintien ioly ;
Les gens, sur sa belle apparence,
Faute d'auoir sa connoissance,
Eussent bien seruy de tesmoins,
Qu'au Comte d'Arcos, pour le moins,
Il attouchoit leur parentelle.
Leur voyant l'opinion telle,
Seigneur, dis-ie, qui voyez tout
Depuis l'vn iusqu'à l'autre bout,
Où pourroit estre la personne
Qui sçachant cecy, ne s'estonne?
Qui sera-ce qui troúuera
Ce mien Maistre, et ne iugera
A la vanité qui l'emporte,
Qu'hier il soupa de bonne sorte?
Qu'il repose enclos de satin,
Qu'il a desieuné ce matin?
Voyant son habit et sa iuppe,
Ne seroit-on pas pris pour Duppe?
Croira-t-on qu'hier il se passa
Du pain que Lazare amassa,
De la bribe qu'il auoit mise
Entre son ventre et sa chemise,
Où long-temps elle auoit esté,
N'ayant eu grande netteté?
Que de son manteau la doubleure,

Ny trop neuue, ny pas trop meure,
Ait seruy pour vn essuy-main
Quand il s'est leué ce matin?
On croirait à ce miserable
Faire vn affront irreparable.
O Seigneur! combien deuez-vous
Dans le Monde auoir de ces fous,
Qui par vanité sotte et beste,
A toute heure se font de feste,
Se donnant du tourment assez
Pour aller chez les Trespassez.
Mais quand il s'agist du seruice
De vous, ô Dieu! bon et propice,
Châcun d'eux se trouue si sot,
Qu'il ne branleroit pas l'ergot.
I'estois sur le pas de la porte,
Considerant de quelle sorte
Le Monde a son flus et reflus,
Iusqu'à tant que ne voyant plus
L'Escuyer, ny ses pieds de Gruë,
Dans l'estroitte et tres-longue ruë,
I'allois faire le noir dodo,
L'acheuant en moins d'vn Credo.
Ie cours, ayant fait la Litiere,
Le pot en main, à la Riuiere;
Où m'estant arresté tout court,
Ie vis dans vne bassecourt
Mon Maistre, avec deux Damoiselles,
N'ayans pas bruit d'estre cruelles;
De celles qui le temps d'Esté,
Pour auoir le cuir esventé,
Vont chercher au bord agreable
De la Riuiere, vn sot sortable,
Qui ne craigne à se ruiner;
Donnant, outre le déieuner,
Mainte piece blanche, ou dorée,
Pour le pot à faire purée,
Selon qu'y sont accoustumez
Les ieunes d'amour affamez.
Mon Maistre parloit mieux qu'Ouide,
Mais d'ailleurs sa bourse estoit vuide;
Elles et luy furent trahis,
Surpris, déceus, bien esbahis.
Châcun de son dessein auorte,
Par la necessité trop forte;
L'Escuyer qui mouroit de fain,
D'Amour ne perdoit pas le soin;
Et pensoit bien en estre quitte,
Sans faire boüillir la Marmite,
Estimant que le beau discours
A pauureté donne secours.
S'attachant donc à la plus belle,
Il se brusle dans sa prunelle;
Elle qui vouloit déieuner,
Se lassa de l'oüir prosner:
Ignorant comme il se gouuerne,
Luy parla d'argent, de Tauerne;
Quand il oüit cette leçon,
De crainte il en eut le frisson,
Changea de couleur, et paroles,
Et n'en disoit plus que de foles.
Elles qui connurent son mal,
Chercherent ailleurs le Regal,
L'abandonnant en ces allées,
Car elles estoient dessallées.
Durant ce commerce amoureux,
Le mal de fain, tres-rigoureux,
Me soufflant en l'œil vne ordure,
De trognons ie fis ma pasture
Des Choux au Iardin negligez.
Aussi-tost qu'ils furent mangez,
A la maison ie m'en retourne,
Et dans ce lieu plus ne seiourne,
N'estant nullement apperceu
Du gueux d'Escuyer bien déceu.
Ie pensois qu'a Midy l'horloge
Feroit faire Iacques-desloge
A mon Maistre, où qu'il fust niché;
Mais ie fus assez empesché,
Estant priué de l'esperance
De son retour avec pitance;
(Car il ne reuint point du tout,)

Et la fain me mettant à bout,
Ie fermay la Case enchantée,
Pris la Clef, et l'ayant plantée
Tout droit au lieu qu'il auoit dit,
N'ayant pain, argent, ny credit,
I'allay demander à voix basse
L'aumosne, comme vn qui trespasse,
Mais qui n'en auoit pas dessein,
Ayant les deux mains dans mon sein,
Et le nom de Dieu dans la bouche,
Mes habits en mauuaise couche.
I'auois aussi la vision
De faire la prouision
Pour tous deux, car mon pauure [Maistre
N'auoit rien dont il pût repaistre.
I'auois si bien mon temps passé
Auec l'Aueugle au front cassé,
Qu'apres auoir esté Nouice,
I'estois gueux en titre d'office.
Et quoy que l'année eust esté
Sterile, et que sans charité
Fust le peuple de cette Ville,
I'estois toutefois tant habile,
Et tant expert de longuemain,
Que le cœur le plus inhumain
N'auoit aucune resistance
A ma forte perseuerance,
Aidant ma visible langueur
Contre leur cruelle rigueur.
Si bien qu'auant qu'il fust quatre [heures,
Truchant en toutes les demeures,
I'auois desia du pain au corps
Quatre liures, et deux dehors,
Tant dans le sein, que dans la manche.
Ce fait, vers la maison ie panche,
Et formant vn nouveau dessein
Sur les Trippes d'vn grand bassin,
Dont de bonheur ie fis rencontre,
Qui faisoient assez belle montre,
N'estans cuittes que du matin.
I'obtins vn morceau de Patin,
Qu'on appelle vn ongle de Vache,
Rebuté de quelque Gauache ;
Mesmes vn morceau de Boyau,
Qui me fut plus cher qu'vn ioyau.
Entrant auec cette abondance,
Ie voy mon Maistre, et crains qu'il [tence,
Pensant bien l'avoir colere,
D'auoir vn peu trop demeuré.
Mais les biens dessus cette boule,
Comme les maux, viennent en foule :
Dieu le rendit vn des meilleurs,
Et la crainte courut ailleurs.
Seulement il me fist enqueste
Où i'auois fait si bonne queste ;
Ie luy dis l'auoir attendu,
Et que ne s'estant point rendu ;
Vaincu de la fain importune,
I'auois esté busquer Fortune,
Ayant bien trouué, Dieu mercy,
Du pain, et des trippes aussi,
Luy montrant le tout en ma chiffe,
Afin qu'il ioüast de la griffe.
Il les regarde incontinent,
Et voulut faire l'abstinent ;
Toutefois montrant bon visage,
Me dist, tu fais en homme sage ;
Quand tu n'as point dequoy gober,
Demande, et n'en va dérober ;
Ne pense pas que ie m'en fâche,
Le Larron est vn homme lâche ;
Ie t'aduise tant seulement
Que tu demandes finement,
Et ne dis pas à la malheure
Le nom de ma triste demeure.
Toutefois depuis peu venu,
Ie ne puis estre prevenu.
Monsieur, luy dis-ie, ostez la crainte,
Vous n'en ferez iamais de plainte ;

De la Peste puisse mourir
Qui desire s'en enquerir ;
Ou que ie meure de Martire
Si iamais ie viens à le dire.
Ie t'aduise pareillement,
Qu'à midy i'ay pris aliment ;
Disne donc (me dit-il) Lazare,
Ie croy que le Destin bizare
Nous ostant de la pauureté,
Nous mettra sans necessité :
Mais il faut changer cette Case,
Dont le pied, le fonds, ou la base,
Pour mon malheur ont esté mis
Par quelques Sorciers ennemis.
Creuons les yeux à la Fortune,
Attendons la fin de la Lune ;
En ce temps n'y demeurans plus,
Nous aurons des biens superflus.
Ce dit, m'asseant sur la pierre,
A mon pain ie liure la guerre,
Luy taisant que i'auois gousté,
Car il m'eust gourmand reputé.
Aualant donc et pain, et tripes,
Il sortoit du feu de mes lippes,
Et ses yeux iettoient vn esclat
Au haillon qui seruoit de plat.
En voyant ce malheureux homme,
Qui d'vn faux honneur se consomme,
Tout esmeu de compassion,
Ie plaignois son affliction,
A cause que la fain blesmie
Tous les iours ne le quittoit mie ;
Mais si ie sentois son effort,
Ie trouuois quelque reconfort.
Plus de cent moyens imagine,
Pour luy donner de ma Cuisine ;
Mais craignant d'estre refusé
De ce malheureux abusé,
Qui disoit auoir fait ventrée,
Ie n'osois pas faire l'entrée
Du Conuiue de mon Ergot,
Mais il estoit bien le plus sot.
Enfin Dieu bon et pitoyable,
L'ayant rendu plus raisonnable,
Voulut faire qu'en mesme temps
Nos deux desirs furent contens.
En mangeant, sans y prendre garde,
Se promenant, il me regarde,
S'approche, et dist pour m'obliger,
Que i'auois bon air à manger,
Autant que nul qui fust en vie ;
Et qu'on ne pouuoit, sans enuie
D'en faire de mesme vn petit,
Me voir auec tant d'appetit.
Sans doute que la fain cruelle
Te fait iuger ma grace belle,
(Dis-ie en moy) puis sans marchander,
Voulant luy complaire, et l'aider,
De ma basque ie luy détache
La moitié de l'ongle de Vache :
Au premier regard de ses yeux,
Il en deuint tres-enuieux ;
Et s'en faisant la pance ronde,
Le trouua le meilleur du Monde ;
Aussi delicat et plaisant,
Que s'il eust mangé d'vn Faisant,
Dépeschant en mesme voiture
Deux morceaux de pain de mouture
Qui lui furent baillez auec,
Faits au Calibre de son bec.
L'ayant ainsi mis en curée,
Il se ietta sur ma denrée,
N'espargnant boyaux, ny patin,
Rascleure, ny morceau de pain.
Honteux de le voir au Carnage,
Ie me destournois le visage ;
Et quand il fut las de ronger,
C'est vn tres-delicat manger
(Disoit-il) mais son équipage
Est sausse d'ail et de fromage.
Sans sausse (disois-ie tout bas)
Tu luy trouues assez d'apas ;

Et luy ne monstrant que l'yuoire,
Dist, c'est fait, cela vaut à boire ;
Ce qu'estant tres-bien entendu,
Le pot à l'eau luy fut rendu ;
Sa soif n'en fut pas soulagée,
Car il n'en bût qu'vne gorgée ;
Des yeux il demandoit du vin,
Ou ie suis vn mauuais Deuin ;
Mais il pouuoit bien se promettre,
Que n'ayant pas en quoy le mettre,
En cas que l'on m'en eust donné,
Ie l'auois fort bien entonné ;
Sans doute ayant cette pensée,
Sa douleur en fut moins passée.
Mais pendant que dura la Nuit,
Nous n'eusmes pas d'autre desduit,
Que comme la Nuit precedente ;
Toutefois la fain moins ardente
Donnant vn peu treve au repos,
Cela me vint bien à propos.
Huit ou dix iours tout d'vne suite
N'ayans ny soupe, ny marmite,
Point de credit, ny pas vn sou,
Ie seruis de teste de Lou ;
Nourrissant sa gueuse arrogance,
Du gueux fruit de ma vigilance.
Le pauuret partant au matin,
Dessus le bec de son patin
Humoit l'air au bout d'vne ruë ;
Et faisant sur vn pied la Gruë,
Attendoit auec pauureté
Secours à sa necessité.
Ie considerois mon desastre,
Disant des injures à l'Astre
Qui domina quand ie fus né,
D'estre à ce point infortuné,
Qu'eschapant plus d'vn meschant [maistre,
En cherchant vn bon pour mieux estre,
Cettuy-cy, loin de me guerir,
Me reduisoit à le nourrir.
Toutefois voyant sa detresse,
I'auois pour luy quelque tendresse ;
Reconnoissant son amitié,
I'auois conceu tant de pitié,
Qu'il auoit sa part et la mienne
De la truche Cotidienne,
Quand de malheur la Charité
Dans le Ciel auoit remonté :
Alors ie me faisois disette,
Luy donnant toute la Bisette.
Il ne me restoit seulement
Qu'vn scrupule en l'entendement ;
Sçauoir qu'il eust quelque Pistolle,
Mais cette pensée estoit folle ;
Ie pechois de m'en défier.
Vn matin qu'il alloit chier
En haut, n'ayant que sa chemise,
Ses chausses et pourpoint i'aduise ;
I'y foüille et cherche vainement,
Trouuant la bourse simplement,
Sans argent, ny sans apparence
Qu'elle eut enclos nulle finance,
De nouveau, ny de longue main.
Cela me rendit tres-humain
Enuers la pauure creature :
Ie disois, nul de sa Nature
Ne peut donner quand il n'a rien ;
Mais ie pouuois tirer du bien
De l'Aueugle et du Prestre chiche,
Châcun d'eux estoit assez riche ;
L'vn donnant sa main à baiser,
Et l'autre pour bien matoiser ;
L'vn auoit des Chapellenies,
L'autre chantoit les Litanies ;
Ce qui les rendoit trop heureux,
Et ne faisoient rien pour eux.
Aussi i'estois à leur seruice,
Comme vn criminel au supplice ;
Mais quant à ce gueux d'Escuyer,
Bien loin d'en attendre loyer,
Ie le tirois de la famine,

Et ne dansoit de la Babine
Que sous l'Auspice du mestier,
Qu'en vulgaire on appelle ostier.
Et Dieu m'est tesmoin sans reproche,
Qu'à present, alors que i'approche
De quelqu'vn, ayant son maintien,
Sa demarche, et son entretien ;
La pitie me liure bataille,
Ie pense au besoin de mangeaille,
Et comment on pourroit offrir
Dequoy l'empescher de souffrir.
Mais ie leur en veux d'vne chose,
C'est que si quelqu'vn leur propose,
De regler leur ambition
A la iuste proportion ;
Consideré leur indigence,
Ce discours leur fait violence ;
Mesme verge les a touchez,
Ils mourront dedans leurs pechez.
Or comme il n'est rien de durable,
De mon estat tres-miserable
Il me falut voir tresbucher :
Le bled s'estant trouué bien cher,
Et l'Année asprement sterille,
On publia parmy la Ville,
Que tout mandiant estranger
Eust à vuider et desloger,
A peine d'auoir la broustille
Tout alentour de la hastille.
Cet Edit me donna martel,
Et me porta le coup mortel ;
Suiuant donc cette loy nouuelle,
Quatre ou cinq iours après icelle,
Ie vis une procession
De pauures en affliction ;
Avans tous les Espaules nuës,
Qu'on chatoüilloit parmy les rües.
Ce spectacle non attendu,
Rendit mon cœur tout esperdu ;
Et voyant la verge mouuante,
I'eus vne si forte espouuante,
Que craignant d'en estre touché,
Ie fus tousiours depuis caché.
Alors nous faisions demeurance
Dans le Palais de l'abstinence ;
Châcun en eust ietté des ris,
De mesme qu'on pleure à Paris.
Fain, rage, silence, et tristesse,
Nous accompagnerent sans cesse,
Durant trois iours que le danger
M'empescha de courre au manger.
Ma vie enfin fut conseruée,
Moyennant l'aumosne priuêe
Des voisines, qui me voyant
L'œil triste, et le genoüil ployant,
Le ventre plat, la voix debile,
Comme la Veufue en l'Euangile,
Auec toute leur pauureté,
Me firent grande charité ;
Me donnant, en leur indigence,
De grand cœur, petite allegeance,
Dont ie me passois, bien passé,
Sans quoy ie fusse trespassé.
Dans cette affliction extréme,
I'en auois bien moins pour moy-[mesme,
Que pour le Maistre mal traitté
De vaine gloire et pauureté.
Ces deux le tenans en la Case,
Luy faisoient faire le viedase ;
Fors que comme il fut aux abois,
La fain tirant les Loups du Bois,
Il chercha sa bonne aduenture.
Mais s'il faisoit bonne voiture,
Où, quand, pour combien, à quel prix,
S'il receuoit, s'il auoit pris,
Il ne m'en faut pas faire enqueste,
Car la responce n'est pas preste.
Seulement cecy ie vous dy,
Que comme il venoit à Midy,
Son corps auoit meilleure grace
Qv'un Levrier de bonne race ;

Estant plus long, plus estendu,
Le goulier aussi bien fendu.
  C'estoit chose tres-importante,
Que sa vanité fust contente ;
Ce qui l'obligeoit à sortir,
En feignant de se diuertir.
  Et comme s'il eust fait ripaille,
Curoit ses dents d'vn brin de paille ;
Mais n'ayant pris nul aliment,
Curoit le Chancre seulement.
  Puis rentrant dans le domicile,
Me disoit qu'il estoit facile
De iuger que cette maison
Estoit pire que du poison,
Estant lugubre, triste, et sombre,
Luy causant malheureux encombre,
Et qu'il attendoit sans mentir
La fin du mois, pour en sortir.
  Estant donc en cette détresse,
Vn iour, de bonheur, ou d'adresse,
Vn Real entier apporta,
Entre les mains me le bouta.
Me disant, tien Lazare, aduise,
Voicy le Tresor de Venise ;
Dieu commence d'ouurir sa main :
Va-t-en querir chair, pain, et vin,
Afin de creuer l'œil au Diable,
Ie ne seray plus miserable ;
Nous allons changer de maison,
Et ie veux n'estre qu'vn Oyson,
Si passé la Lune nouuelle
I'y demeure, maudit soit-elle,
Et ceux qui m'ont fait rencontrer
Le malheur qui m'y fist entrer :
Depuis ie n'ay veu chair, ny soupe,
Ny goute de vin dans ma Coupe :
Cours donc viste, et sans te lasser,
Tâche à faire ma fain passer ;
Nous disnerons comme des Comtes,
Que tes alleures soient bien promptes.
  Ie prins ma Realle et mon pot,
I'estendis les nerfs du gigot,
Et hastant mes pieds, ie chemine,
Pour faire mourir la famine ;
I'auois l'œil et le corps penché
Deuers la place du Marché,
N'ayant pas l'ame plus marrie
Qu'vne Veufue qu'on remarie.
  Ie benissois le Tout-puissant,
De voir mon malheur finissant ;
Et pensant d'vne Ame loyalle
A bien employer ma Realle,
Ie rencontray de grand malheur
Vn Equipage de douleur,
Vn corps mort, enfin vne biere,
Que l'on portoit au Cimetiere.
  Ie me tins contre un Mur placé ;
Et lors que le corps fut passé,
Suiuit vne femme dolente,
Qui d'vne clameur violente,
Portant le deüil en ses habits,
Ses pas d'autres femmes suivis,
Faisoit sa plainte en cette sorte.
  Quoy ! souffriray-ie qu'on t'y porte,
Mon cher Mary ? Quelle prison !
Obscure, et lugubre Maison,
Où iamais l'on ne boit, ny mange,
Hélas ! faut-il que l'on t'y renge ?
  Ie crus que l'on portoit ce Mort
Chez nous, à cause du rapport,
Et la parfaite conuenance
D'obscure, et sombre, et d'indigence :
Ce qui me fist quitter ce lieu,
Et trauersant par le milieu
Du conuoy, ie doublay ma course,
Et repris la Case pour Ourse,
Y gagnant tout precipité ;
Où d'vn Coffre ayant accotté
L'huis, pour en deffendre l'entrée,
A noire troupe rencontrée ;
I'appelay, pour me secourir,
Mon Maistre, qui pensa mourir,

Cuidant qu'vn malheureux esclandre
Eust fait du sang humain espandre.
Mais comme il fut remis vn peu,
Et voulant esteindre mon feu,
S'enquist d'où venoit ma furie :
A quoy ie dis sans raillerie,
La rencontre du Cadauer,
Et comme on nous venoit trouuer
Auec cette Pompe des Parques;
Luy designant toutes les marques
Que la femme fist en criant.
Luy qui n'estoit pas trop riant,
Rit tant, sans en auoir enuie,
Qu'il en cuida perdre la vie,
Et fut long-temps sans dire mot,
Transporté du conte falot ;
Moy transporté d'vne autre sorte,
Auois bien verroüillé la porte;
Et pour plus grande seureté,
Mon dos contr'elle auois bouté.
Cependant le trespassé passe,
Sans que ie me persuadasse
Qu'on le voulut mettre en prison
Ailleurs que dans notre maison.
Mais enfin lors que mon bon Maistre,
Plus sou de ris, que de repaistre,
De rire se fut satisfait,
Il me dist que i'auois bien fait,
Et qu'il approuuoit ma pensée;
Mais que la Biere estant passée,
Il falloit auoir à disner,
Estant assez las de ieusner.
Et comme son trop d'indulgence
Auoit fomenté ma licence,
Il fut contraint de me forcer,
Me faisant la porte passer.
Ma sottise estant secouruë,
Ayant vn pied dedans la ruë,
Ie fis nargue à l'émotion
Que causa lugubre action.
Au Marché ie cours, et achete ;
Ie mets le tout en ma pochette ;
I'apporte au logis ; puis enfin
Nous chantons goguette à la fain,
Qui fist voille ailleurs qu'en nostre
[antre,
Où la paille estoit iusqu'au ventre,
Sans que i'y pûsse prendre goust
Bien que ie fusse exempt du coust.
Prenant tousiours la chose au pire,
Dont mon Maistre venoit de rire,
Qui me causa les Nuits d'apres,
Tousiours des Resves de Cypres;
Et quand ie venois à les dire,
Le gueux recommençoit à rire.
C'est comment il falut ployer
Sous le ioug du pauure Escuyer,
Mon plus que chetif et tiers Maistre.
Ie desirois tousiours connoistre
L'occasion qui l'amena,
Qui le mist et le confina
Dans cette Ville de Tolede.
Car s'il y cherchoit du remede
Contre la fain qui l'affligea,
Iusqu'à tant qu'il en deslogea,
Il n'auoit point de preuoyance ;
N'ayant aucune connoissance,
Argent, credit, Art, ny mestier,
Qui luy donnast à morfier.
Enfin mon desir s'achemine,
Vn iour que nous auions cuisine,
Et qu'assez raisonnablement
Nous estions garnis d'aliment,
Il me fist sçauoir son histoire;
Alors prenant mon Escritoire,
Ie me mis à la rediger,
Afin de l'oster du danger
D'estre dans l'oubly submergée.
Voicy comme elle est redigée.
Sçache, Lazare, mon garçon,
Que dès que i'estois enfançon,
Natif de la vieille Castille,

Mon Ame estoit assez gentille,
Et mon corps souplement dispos
Exerçoit assez à propos
Tous les petits ieux de l'enfance ;
Puis venu dans l'adolescence,
L'esprit et le corps enforcez
Des petits ieux s'estans lassez,
Succeda le rude exercice
De rompre vne Lance en la Lice,
Faire des Armes, et danser,
Toucher vn Luth, chanter, chasser,
A nombrer par Arithmetique,
Perspectiue, et Mathematique ;
Enfin tous les Arts liberaux,
Que n'apprennent point les Maraux.
Ie fus instruit en ma ieunesse
Auec autres fils de Noblesse ;
Entr'autres vn, nostre voisin,
De qui i'estois vn peu Cousin :
Nostre amitié fut reciproque,
Elle s'anime et se prouoque
A faire protestations
D'eternelles affections.
Mais sortis de l'Academie,
Nostre amitié ne dura mie ;
Sa vanité qui la rompit,
Fut la cause de mon despit.
Son Pere auoit force pecune,
Luy preparant haute fortune;
Le Buffle enorgueillit son cœur,
Me regardant d'vn œil moqueur ;
Lors que ie luy tirois le feutre,
Il rendoit le salut en neutre :
Moy lassé de le preuenir,
Le voyant tousiours deuenir
Plus orgueilleux et difficile,
Ie fis voyage en cette Ville,
Aimant mieux quitter mon fumier,
Que le saluer le premier.
Monsieur (dis-ie) estant le plus riche,
Ce n'estoit pas vous faire niche,
Puis qu'il tiroit le feutre aussi ;
C'est le cours de ce temps icy ;
Peut-estre estant d'humeur hagarde,
Il faisoit cela par mégarde :
Au fonds, les Grands veulent de nous
Quelquefois iusques aux genous ;
Et quoy qu'il soit bien difficile
De faire vne action seruile,
Il faut pourtant s'accommoder,
Et ceder quand il faut ceder.
Tu dis vray (repliqua ce maistre)
Mais ie ne puis pas me repaistre
De ta triste et lâche raison ;
Tu ne parle pas en grison,
Ignorant qu'au temps où nous sommes,
Estans naiz tous deux Gentilshommes,
L'ayant preuenu tant de fois,
Si du Castor ou de la voix
Il m'eust fait vne reciproque,
I'eusse esté content de la troque.
Mais ieune encor, tu ne sçais pas
Que l'honneur a de grands apas
Et qu'en luy la sage Noblesse
Establit toute sa richesse.
Or tu sçais dès auant-hier
Que ie ne suis qu'vn Escuyer ;
Toutefois si, trouuant le Comte
Dans la ruë, il ne faisoit compte
Du salut, quand ie l'aurois fait,
Ie l'estimerois comme vn pet.
Par apres le trouuant en face,
Pour éuiter telle disgrace,
L'abhorant comme du poison,
I'entrerois en quelque maison,
En feignant d'auoir bien à faire.
Ou quittant la voye ordinaire,
Auant qu'il approchast de moy,
Pour éuiter sa dure loy,
Ie prendrois par vne autre ruë,
Où faisant sur vn pied la Gruë,
I'attendrois, en vn coin mussé,

A dénicher, qu'il fust passé,
Afin de n'auoir pas la honte
De tirer le feutre à ce Comte.
Vn Gentilhomme ne doit rien
Qu'au Ciel, et qu'au Roy son main-
[tien,
N'estant iuste ny raisonnable
Qu'à son Esgal il soit ployable;
Ny qu'il se laisse maistriser
Par ceux qui le doiuent priser :
Sur ce poinct consiste la Gloire.
Escoute vne chose notoire;
En mon Païs, vn Artisan,
Aussi lourdaut qu'vn Païsan,
Rude et fâcheux de sa Nature,
Quand il me trouuoit d'aduanture,
Me saluant d'vn ton hagard,
Me disoit Monsieur, Dieu vous gard :
Moy (disois-ie) sot que vous estes,
Sont-ce-là des saluts honnestes?
Me prenez vous pour Allemand?
Regardez à qui, quand, comment.
Par apres ce rude Maneuure
Ne voulant pas faire l'espreuure
Du chastiment qu'a merité
Vn rustaut, m'ayant irrité;
Me faisoit humble reuerence,
Obseruant tousiours le silence,
Sinon quand termes il trouuoit
Pour me parler comme il deuoit.
Monsieur (dis-ie) sans raillerie,
Faites-moy sçauoir, ie vous prie,
Si l'honneur, pour vous saluer,
Venoit à se diminuer?
Ie trouue cela beaucoup pire
Que ce que vous venez de dire,
Qu'estiez bien fort desobligé
Quand on vous auoit negligé;
Car le salut, de sa nature,
Tend au bien de la creature,
Estant passé pour vn souhait
Qui tient lieu d'vn heureux effet;
Et si de pres on y regarde,
De salut qui dit, Dieu vous garde,
Et vous sauue, regarde tout
De l'vn iusques à l'autre bout,
Tant la félicité presente,
Que celle du Ciel permanente.
A la malheure, vil garçon,
(Dit-il) me fais-tu la leçon;
Apprens que c'est ce qu'on peut dire
A quelque Artisan tout au pire;
Mais quant aux plus grands comme
[moy,
Tu ne sçais pas, comme ie voy,
Qu'il faut dire vos mains ie baise,
Seigneur, qu'il ne vous en dêplaise;
C'est ce qu'il doit dire du moins,
I'en produirois mille tesmoins.
Mais qui prendroit cette licence,
Doit estre de noble naissance;
Et iamais ne le souffriray,
Autrement, d'aucun, fors del Rey.
Attendu, poursuiuit ce Here,
Que i'ay du bien de feu mon Pere
Non pas trop loin d'où ie suis nay,
Sur vn Costeau bien fortuné,
Pres Vailladolid, vne place
Qui contient assez bonne espace,
Où l'on peut bastir des Maisons
Qui pourroient en quelque saisons,
Selon qu'elles seroient basties,
Et de Iardins bien assorties,
Valloir (sans mentir ie le dis)
Deux cent mille Marauedis.
Outre vn Coulombier en ruine
Qui pourroit fournir la Cuisine
Tous les ans, s'il estoit refait,
De deux cens Pigeons en effet;
Sans compter quelqu'autre Richesse
Que dans mon Païs ie délaisse,
Afin de ne faire pas tort

A l'honneur que i'aime si fort.
Ie pensois trouuer toute preste
Vne condition honneste,
Venant en cette Ville icy,
Mais ie n'ay pas bien reüssy.
I'ay trouuay des Seigneurs d'Eglise,
Chanoines à l'aumuse grise;
Mais ce sont gens si limitez,
Que ie les ay tous rebutez.
Les Nobles de Classe moyenne,
Quand on les sert, font de la peine;
I'ay refusé de ces gens là,
Car il faut estre Quinola,
Ou bien vous perdez la partie,
Dansant le bransle de sortie;
Et payé, Dieu sçache comment,
Bien souuent du simple aliment.
Si par acquit de Conscience
Ils vous font vne recompense,
Ce sera quelque vieux pourpoint,
De neufs, il ne s'en donne point;
Quelque manteau, quelque vieux saye,
Qui rompent quand on les essaye.
Si le bonheur vous a porté
Chez vn Seigneur de qualité,
On y passe vn peu la misere,
Mais cette occasion est chere;
C'est là que ie voudrois grauir,
C'est là que ie voudrois seruir:
Mais ie suis assez miserable,
Pour n'en estre iugé capable.
Si i'en auois trouué quelqu'vn,
Ie ne luy serois importun,
Mais tousiours souple à luy complaire,
Estant pres de luy d'ordinaire,
Et dans peu ie serois marry
De n'estre pas son fauory;
Ie sçaurois mentir comme vn autre,
Virant adroitement la peautre,
Approuuant ses complexions,
Loüant toutes ses actions,
Luy disant qu'il a bonne grace
A quoy qu'il die, ou quoy qu'il face;
En parlant, ie voudrois tâcher
A ne rien dire pour fâcher,
Quoy que ce fust chose importante,
Mais tousiours de chose plaisante;
Deuant luy, tousiours diligent;
Arriere de luy, negligent;
Et de lieu dont il pût m'entendre,
Crier ses gens, et les reprendre,
Afin qu'en me voyant groigneux,
On m'estimast tousiours soigneux.
Si quelquefois, ou d'ordinaire,
Il se venoit mettre en colere
Contre quelque sien seruiteur,
Quoy que ie dûsse estre menteur,
I'aduancerois quelque parole,
Qui faisant la double bricole,
Sembleroit douce au querellé,
Bien qu'il fust de coups bourrelé.
Il faut priser ce qu'vn Maistre aime,
Ie l'aimerois plus que moy-mesme
Deuant luy, mais au fonds du cœur
Ie serois vn rusé moqueur;
Ie ferois mainte calomnie,
Ie causerois ignominie
Aux seruiteurs de la maison,
Médisant d'eux en trahison.
Ma langue seroit tousiours preste,
Apres que i'aurois fait enqueste
Iusqu'au moindre déportement
Des autres, d'estre l'instrument,
Pour en faire vne raillerie:
Le disant par galanterie
Au Seigneur, afin qu'irrité,
Quelqu'vn d'eux fust bien souffleté.
C'est à present comme on en vse,
Car vn grand Seigneur est si buse,
(Sauf l'honneur de qui ne l'est pas)
Que la vertu n'a point d'appas
Capables d'obliger son ame,

Se seruant plustost d'vn infame,
Que de quelque homme vertueux
Qu'il trouuera défectueux ;
Le mesprisant de telle sorte,
Que son ame n'estant pas forte,
Souhaitera quelque Escuyer
Qui le puisse des-ennuyer.
  Ie ferois bien encores pire
Que tout ce que ie viens de dire ;
Ne m'estant pas trop expliqué,
Ie l'aurois bien mieux pratiqué
Chez vn Seigneur de cette Classe,
Supposé que i'en rencontrasse ;
Ie ne serois pas moins accort
Qu'vn autre, dont ie me fais fort.
  Mon Maistre iasant de la sorte,
Nous vismes entrer par la porte
Vn homme s'estant abendé
D'vne Vieille, au front tout ridé :
Châcun d'eux faisant sa demande,
Il trouua la somme bien grande ;
L'homme dit, il me faut payer
De cette maison le loyer ;
La Vieille, qui des doigts se mouche,
Demanda celuy de la Couche ;
Ils firent le compte à deux fois,
Et trouuèrent que pour deux mois,
Il demeura leur redeuable,
De bien plus que ce miserable
N'eut pû gagner durant vn an,
En seruant auec grand ahan.
  L'Escuyer dit de bonne grace
Qu'il alloit changer sur la place
Vn doublon, et que sur le soir
Ils reuinssent pour receuoir
Le loyer de maison obscure,
Et du lit, plus sale qu'ordure.
  Ils demeurerent au Paruis ;
Mais luy qui n'estoit pas d'aduis
De tenir tousiours sa parole,
Les paya tous deux de Bricole ;
Il fit gille sans reuenir,
Ie ne sçay qu'il pût deuenir.
  L'hoste ayant la puce à l'oreille,
Et la femme alerte à merueille
Retournerent deuers le soir,
Châcun auec vn doux Espoir,
Qui fut déceu par son absence ;
Ils murmurent d'impatience,
Et s'en reuont iusqu'au matin
Attendre l'Arrest du Destin.
  Eux sortis, et la nuit venuë,
Ie pleure ma deconuenuë,
Craintif, et sot comme vn Oyson,
De me voir seul à la maison ;
I'en sors froid comme la Cuisine ;
Et m'accostant d'vne voisine,
Elle qui me vit pris sans vert,
La nuit me donna le Couuert.
  Le Matin paroissant l'Aurore,
Hoste, et Vieille vinrent encore,
Pour estre payez du Loyer
Deub par le chetif Escuyer ;
Mais n'en trouuans ny pas, ny trace,
Ils se douterent de fallace ;
Ils auoient tres bien deuiné ;
Ils sceurent par le voisiné
Que i'auois la clef de la porte,
Que ma douleur estoit bien forte,
D'estre ainsi demeuré seulet,
Moy son pauure petit valet.
  Tous deux se mirent en furie,
L'vn menace, et l'autre me prie
De dire où s'en estoit allé
Cet Escuyer éceruelé ;
A la semonce gracieuse,
Responce ne fut ennuyeuse,
Ne pouuant leur rendre raison
S'il reuiendroit à la maison ;
Ie dis que c'estoit vne baye
D'aller chercher de la monnoye ;
Et que n'auions, ny luy, ny moy,

Or, argent, ny point d'autre alloy.
  M'entendans parler de la sorte,
Ils voulurent ouurir la porte;
Mais venans à se défier
De procez, eurent vn Greffier,
Accompagné d'vn Commissaire
Aussi rogue qu'vn Jannissaire
Appellans, pour estre tesmoins,
Moy quatorziéme pour le moins.
  Apres auoir ouuert la Porte,
Firent entrer cette Cohorte,
Esperans de saisir le bien
Du Maistre aussi grand que le mien.
  Le Commissaire estant auide,
Trouuant toute la maison vuide,
Et que les Parois estoient nus,
Demanda qu'estoient deuenus.
Les Coffres, et Tapisseries.
  Respondant à leurs resveries,
Par vn triste, ie n'en sçay rien,
Auec eux ie ne fus pas bien;
M'accusant d'auoir fait voiture
La Nuit, des meubles en Peinture,
La force de la Passion
Peignant l'imagination.
  A m'outrager châcun s'attache,
Croyans que je sçauois la Cache;
L'huissier se iette à mon Collet,
Comme vn Renard sur vn Poulet;
Menace de me mettre au Louure
Des voleurs, si ie ne descouvre,
Comme c'estoit bien la raison,
Tous les meubles de la maison.
  Me voyant en cet accessoire,
Ie promis de dire l'histoire,
Afin de moderer vn peu
La violence de son feu;
Pleurant de tristesse et de crainte,
Dont ie sentois mon ame atteinte,
N'ayant iamais veu mon Collet
Saisi, sinon qu'estant valet
De l'Aueugle traistre et barbare,
Il me passoit sa main auare
Dans le Collet, mais doucement,
Pour aider son aueuglement.
  Le Greffier s'assist sur la pierre,
Et pensant me tenir au tierre,
Me dist qu'il estoit bien pressé
D'escrire ce qui fut laissé;
Et qu'en voulant faire Inuentaire,
Ie n'auois nul temps à me taire.
  Là dessus ne voulant mentir,
Ie nommay la place à bastir,
Et le Coulombier en ruine;
Alors chacun d'eux s'imagine
Que leur ouurage est acheué,
Et qu'ils en ont assez trouué;
Qu'il n'en faloit pas dauantage.
  Mais ayans sceu que l'heritage
Estoit assis en son Païs,
Ils demeurerent esbahïs,
Sçachans qu'il estoit de Castille.
  C'est vne chose bien gentille,
Dit en colere le Sergent,
Vous ne tenez pas vostre argent.
  Châque voisine là présente,
Dit que i'auois l'ame innocente;
Qu'il ne faloit pas chastier
Le valet, mais bien l'Escuyer;
Ne sçachant rien de son affaire,
Non plus que defunt mon grand-pere;
Et que mesme le plus souuent,
Me voyant repaistre de vent,
Par la pitié de ma disette,
Ils me donnoient de la Bizette,
Et de ce qu'ils auoient auec,
Deux ou trois fois, à plain le bec,
Et me renuoyoient à la Case
Coucher auec ce grand viedase.
  Quand ils eurent tout escouté,
Ils me donnerent liberté.
  La chose ne fut pas de mesme

Touchant l'hoste et la vieille blesme,
Qui ne vouloient pas gratifier
Ny Commissaire, ny Greffier,
Faute d'auoir fait la saisie ;
Ils en entrent en fantaisie,
Leur salaire ils ont demandé,
Et n'ayant pas trop marchandé,
La couuerture est enleuée
De leur authorité priuée,
Par le Sergent tout enragé,
Qui n'en estoit pas trop chargé ;
La Vieille qui le suit à peine,
Luy chante la fievre quartaine,
Sa couuerture veut r'auoir,
Laquelle auoit fait son deuoir
De bien seruir en sa ieunesse,
Et desiroit en sa vieillesse
Auoir lettres de veteran,
Et se reposer sans ahan.
  Ainsi le Destin, lasche et traistre,
M'enleua mon troisième Maistre,
Et d'vn trait non accoustumé,
Ce qu'on n'auroit pas presumé,
Me fit esprouuer sa puissance,
Par une telle extrauagance,
Qu'au lieu qu'on voit châque valet
Ne tenir que par vn filet,
Et que sur le moindre Caprice,
Il quitte et fait nargue au seruice ;
Mon Maistre s'esloigna de moy,
Me laissant en piteux esmoy.

CHANT IIII

LAZARILLE SERT VN MOINE DE LA MERCY

Ce petit Chant contient vne Satire fort ample contre les sottes, et quelques mauuais Ecclesiastiques qui ne sont qu'en trop grand nombre.

Mainte voisine Charitable
Voyant mon estat lamentable,
Et la cause de mon soucy,
Print le soin de moy, Dieu-mercy.
  Ie n'auois plus ny pain, ny Maistre,
I'eusse assez trouvé dequoy paistre,
Mais ie n'auois point où gister :
Ces femmes, pour me contenter,
Et me faire gagner l'auoine,
Me placerent auec vn Moine,
Suiuant l'ordre de la Mercy ;
Il en suiuoit d'autres aussy.
  Châcune s'en disoit parente,
Il estoit d'humeur violente,
Iamais ne mangeoit au Conuent ;
Visitoit les femmes souuent,
Amy d'affaires seculieres,
Beaucoup plus que des regulieres,
Aimant ce qu'on met aux Celiers,
Assez grand vseur de soulliers
Autant qu'autre qui soit en vie ;
Il me rendit l'ame rauie,
M'en donnant des siens mesprisez.
  Tous ces Moines sont bien rusez,
Ce n'estoit pas pour mon merite,
Mais cette fine Chattemite
De se voir suiure estoit rauy ;
Moy bien las de l'auoir suiuy,
Tant que durerent les semelles,
L'empaigne estant tout en brindelles,
Ie ne pouuois plus resister
A le suiure, et le dêcroter.
  Ce trauail, et quelqu'autre chose,
Que i'expliquerois bien en Prose,

Voire en Vers s'il estoit secret,
Me firent quitter sans regret
De mes Maistres le quatriesme,
Auec vne allegresse extresme.

CHANT V.

LAZARILLE SERT VN BULISTE

Nouuelle inuoquation à la Muse, pour ce Chant, qui parle de l'impieté horrible du Buliste, et de son sergent. — Exclamation, et Dogme Chrestien. — Qualitez du Buliste. — Son équipage. — Son artifice. — Son but. — Fourberie. — Ingenieuse et hardie. — Recit de l'artifice abominable du Buliste, et de son Sergent. — Apast trompeur. — Collusion. — Feinte Colere du Sergent. — Et du Buliste. — Qui trompe les assistans. — Verité apostée. — Qui fait mépriser la Bulle. — Le Buliste l'exalte. — Le Sergent la contredit. — Hipocrisie du Buliste. — Sa priere prophane. — Son effet dissimulé. — La feinte du Sergent en faveur de la Bulle. — Les opinions du peuple. — Qui se trouue abuse. — Et prient pour le Sergent qu'ils estiment possedé du Diable, pour auoir calomnié le Buliste. — Qui feint de le deliurer par priere. — Comparaison. — Et luy mettant la Bulle sur la teste. — Il se resveille peu à peu. — Feint d'estre reuenu en son sens. — Demande pardon de sa calomnie. — Le Buliste luy accorde. — La Bulle est approuuée. — Et debitée. — Extraordinairement. — Lazare abusé comme les autres. — Découure la ruse. — Comment. — Quand. — Il quitte le Buliste.

Puis que le quatriesme est peint,
Approchez-vous Maistre le quint,
Qu'on sçache vn peu vostre malice ;
Trucheuse, montre-toy propice,
A tout bon entendeur salut,
Ie n'entends point ioüer du Lut,
Du Violon, ny de la Lire,
Vn vieux sabot pourra suffire :
Ie veux le monter de filet,
D'vn Coaspeau faire vn Cheualet,
Et poursuiuant ma vieille piste,
Continuer par vn Buliste.
O graue et damnable prescheur
Qui se pert, et sauue vn pecheur !
Comment cela se peut-il faire ?
C'est que châcun pour son salaire
Aura de la Diuinité,
Ce que son œuure a merité ;
Et bien que la Bulle soit fausse,
Toutefois son peuple il exauce,
Ayant suiuy de bonne foy
De l'Eglise la douce Loy.
Mais du faussaire, le seruice
N'a pour but que son auarice,
Vers les bons il operera,
Et luy sans doute perira ;
Voyons de ce Prescheur inique
Comment Lazare s'en explique.
Ma fortune me fist (dit-il)
Trouuer vn Maistre fort subtil,
Estant en ordre le cinquiesme ;
Il fut prescheur, non du Baptesme,

Mais de Bulles distributeur,
Et de fourbes grand inuenteur ;
I'ay bien de la peine à me taire,
Mais d'elles on n'auoit que faire,
Consideré leur fausseté.
Or le malheureux eshonté
Vsoit de ruse tant subtile,
Fust au village, ou dans la Ville,
Que tousjours son inuention
Eschauffoit la deuotion.
Quelque part qu'il portât sa Bulle,
Estant descendu de sa Mulle,
Faite en Cheual de Cordelier,
Il n'auoit garde d'oublier
A faire au Curé sa visite,
Et l'entretenir du merite
De sa Bulle, et de la priser,
Le priant de l'authoriser ;
Et pour debiter sa denrée,
Faisoit à ce Curé curée,
Pour mieux exciter sa chaleur,
D'vn present de peu de valeur ;
Selon le temps, d'vne Laittuë,
Et de mainte Raue pointuë,
De deux Citrons, ou d'vn Melon,
De deux Poires de Madelon,
D'vne Pesche, et de quelque Orange,
Auec deux mots à sa Loüange,
Afin de l'auoir pour amy ;
Et s'employast, non à demy,
A faire que dans sa Parroisse
Le peuple deuant luy paroisse ;
Qu'au matin il fut assemblé,
Et s'en vint le gousset doublé
Pour acheter sa Mercerie ;
Cette ruse n'est pas pourrie.
Des fourbes c'estoit le plus fin,
Deuant ceux qui parloient Latin
Il n'en crachoit nulle goulée ;
Mais ayant la langue affilée,
Il debitoit en son patois
Tout ce que peut dire un matois.
Et quand il connoissoit qu'vn Prestre
Ignorant, indigne de l'estre,
Ne sçauoit ny Grec, ny Latin,
Il en disoit plus qu'vn Lutin ;
A tout le moins en apparence,
Embeguinant leur ignorance
Du iargon par luy composé,
Que dire ailleurs il n'eut osé ;
Mais la Balourde Couronnée
Ne voyant goute, estoit menée
Auec ce beau Latin d'Ergot,
Comme vn Aveugle d'vn falot.
Quand le peuple faisoit la Mule
A ne vouloir point de la Bulle,
Quelque Latin qu'il eust craché,
Quelque Salut qu'il eust presché,
Il faisoit ioüer l'artifice,
Et n'estoit sorte de malice
Que ce Diabolique Artisan
N'exerçast contre le Païsan.
L'histoire en seroit ennuyeuse ;
Mais pour la rendre moins fascheuse,
Ie veux estaler seulement
Vne piece de Iugement,
Qui vous donnera connoissance
De la subtile suffisance
Du Buliste, et des tours adroits
Dont il vsoit en tous endroits.
Au Diocese de Tolede
Voulant trouuer quelque remede,
Pour auoir vainement presché
Dans vn village desbauché,
Où son sermon dessus la gloire
Ne les pouuoit tirer de boire,
Pour venir sa Bulle acheter ;
Ayant soin de la debiter,
Ce qu'ils n'auoient point agreable,
Il pensa se donner au Diable ;
Mais de sa resolution,
Il forma cette inuention.

Il fist vn assez bon visage
A tout le peuple du village ;
Le priant comme d'vn festin
Pour le lendemain au matin ;
Qu'il desiroit leur faire entendre
Ce qu'enfin il vouloit pretendre,
Touchant la bulle et le Pardon
Dont le Saint Pere faisoit don.
Cette assignation donnée,
Afin d'acheuer la iournée,
Il ioüa contre son Sergent
Qui sçauoit bien son entregent :
Estans au ieu, se querellerent ;
Faussaire, et Larron s'appelerent ;
Le Sergent, l'espée à la main,
Vouloit faire vn coup inhumain ;
Le Buliste empoigne vne Pique,
Et veut faire au Sergent la Nique ;
Les hostes, et tous les voisins,
Separerent ces assassins ;
Châcun d'eux s'en montre sensible,
Et contrefaisant le terrible,
Fait mine de s'éuertuer
Au dessein de s'entretuer,
Feignans estre en perte d'haleine ;
Mais lors que la maison fut pleine
De ceux qui vouloient accorder,
Ils s'efforcent de s'aborder ;
Leurs menaces sont furieuses,
Leurs paroles iniurieuses ;
Enfin ce madré de Sergent,
Dit que pour auoir leur argent,
Et le mettre en son haut de chausse,
Mon Maistre preschoit Bulle fausse.
En vain on leur parla d'accort,
Le Sergent aimoit mieux la Mort ;
Dequoy les habitans murmurent,
Consulterent ; et resolurent,
D'emmener en autre maison
Le Sergent priué de raison.
Le Buliste en fist la grimace,
Conseruant tousiours son audace ;
Mais les hostes et les voisins
N'en estoient pas trop ses cousins ;
Toutefois apres leur priere,
Il quitta pasture guerriere ;
Châcun apres se despescha
De souper, et puis se coucha.
Le iour vint, et la matinée,
Lors que la Messe fut sonnée,
Et qu'on s'attendoit au Sermon
D'ouïr quelque chose de bon ;
Le peuple en murmurant s'assemble
Dit que la Bulle, ce luy semble,
Est fausse, et qu'vn trait de galant
S'est découuert en querellant,
Si bien qu'ils n'auoient pas enuie
De la receuoir de leur vie ;
Dès-lors elle faisoit horreur,
Et les mettoit tous en fureur.
Cependant ce maistre Belistre
Se mist à prescher au Pulpistre,
Il fict choix de ses plus beaux mots,
Pensant les prendre pour des Sots,
De tout son pouuoir les anime
A payer le fruit de son Crime,
C'est à dire, à donner leur bien
Pour la Bulle qui ne vaut rien ;
Les exortant en cette sorte,
Le Sergent entra par la porte :
Quand il eust fait son Oraison,
Choisissant fort bien la saison,
Il se leue, et d'vne voix haute,
Sans faire en parlant nulle faute,
Commença courageusement
A prononcer ce compliment.
Gens de bien, oyez ma parole,
Qui ne fasche pas, mais console ;
Et puis apres vous entendrez
Les Charlatans que vous voudrez.
Ce Caffart icy qui vous presche,
Et vous fait vn discours de Blesche,

Comme il a bien sceu m'engeoller,
N'a pour but que de vous voller ;
Ie dois aider sa vollerie,
Tant il eut de caiollerie,
Sous la promesse qu'il me fit,
Que i'aurois ma part du proffit ;
Mais ne voulant pour cet infame
Perdre vostre bourse, et mon ame,
Me repentant de mon peché,
Ie vous dis ce qui fut caché.
Maintenant donc ie vous declare,
En quittant ce Prescheur auare,
Que tout ce qu'il a debité,
N'est rien que pure fausseté ;
Ne souffrez plus qu'il vous muguette,
Pour moi ie quitte la baguette ;
Si ce faussaire quelque iour
Est chastié de son bon tour,
Vous me porterez tesmoignage
Que i'ay quitté le personnage,
Et vous ay dit la verité
De sa perfide lascheté.
Ces paroles non attenduës,
Furent de tous bien entenduës ;
De mon Maistre patiemment,
Du peuple auec estonnement ;
Aucuns à cause du scandale,
Veulent que le Sergent détale ;
Le Buliste les arresta,
Et fit qu'au long on l'escouta ;
Luy tenant mesme ce langage,
Voulez-vous dire dauantage ?
A quoi le Sergent respondit,
Il suffit de ce que i'ay dit,
Et contrefaisant le modeste,
C'est pour vne autrefois le reste.
Alors le plus grand des filous,
Mon Maistre, se mist à genous,
Regardant en haut les mains iointes,
Et dist à Dieu qui hait les feintes :
Seigneur à qui rien n'est caché,
Vous sçauez bien si i'ay peché ;
Ce qui m'est fait ie le pardonne,
Car vostre bonté me l'ordonne ;
Mais ce qui touche vostre honneur,
Ie n'en suis pas le pardonneur ;
Vous en pouuez faire Iustice,
Afin que la noire malice
De celuy qui ce tort vous fait,
Ne produise pas son effet ;
Et que ce peuple trop credule
Ne prenne pour fausse la Bulle,
Et ne lui fasse mespriser
Ce que ie viens de proposer,
Qui le rendroit digne de blasme,
Et feroit grand tort à son ame.
Montrez donc vn Miracle icy,
Qui soit tel, que si cestuy-cy
Dit vray, que la Bulle soit fausse,
Ce Pulpitre au lieu qu'il me hausse,
Fonde sous moy cent pieds auant ;
Et que i'abisme tout viuant
Dans les entrailles de la Terre,
Ou que ie meure du Tonnerre.
Mais si i'ay dit la vérité,
Et qu'il ait dit (estant tenté
Du Malin) vne menterie,
Par Malice, ou galanterie,
Faites-le connoistre à nous tous,
Ie vous en prie à deux genous ;
Et chastier son impudence,
Nous octroyant vostre Indulgence,
Telle que la Bulle promet,
De la plante jusqu'au sommet.
A peine l'oraison fut dite
Par la bouche de l'hipocrite,
Que le Sergent eut vn grand saut,
Tombant rudement de son haut ;
Ce coup fist retentir l'Eglise,
De la Bulle c'estoit la Crise ;
Il falloit voir en cet endroit
Comment la feinte se prendroit.

Fust à profit, fust à dommage,
Le Sergent feint le mal de Rage ;
Il tire la langue et mugit,
En mille sortes il agit,
Il escume et tourne la bouche,
Il fait de ses yeux comme vn louche,
Se debat de pieds et de mains,
Et fait des efforts plus qu'humains ;
On ne reconnoist plus sa face,
Tant il fait horrible grimace ;
Maint assistant bien estonné,
Auoit peur qu'il ne fust damné ;
Ils prennent tous pour vn Oracle
Celuy qui fait ce faux Miracle ;
L'vn à prier est diligent,
Que Dieu deliure le Sergent ;
L'autre dit : ce n'est pas dommage,
Attendu le faux tesmoignage ;
Et tous ont l'espouuantement
D'vn si notable changement.
Aucuns en tremblant approcherent,
Et du faux possedé tascherent
A tenir le bras, ou gigot,
Mais il frappoit sans dire mot ;
Il gourme celuy qui le Corse ;
Si de le tenir on s'efforce,
L'on en reçoit comme vn valet,
Qui regarde au pied d'vn Mulet.
Ils estoient bien quinze en besogne
A retenir cette Charogne,
Qui leur donna du mal assez,
Pour aller chez les Trespassez.
Pendant cecy, le sieur mon Maistre
En sa posture voulut estre ;
C'est à dire, comme il estoit,
Les yeux fichez deuers le toit ;
Sur ses deux genoux à mains iointes,
Sortant de ses yeux mille pointes,
Il paroissoit si transporté
Enuers la Diuine bonté,
Que le bruit et le Tintamarre
Prouenant de cette bagarre,
Ne pouuoient troubler l'action
De cette contemplation.
Ces hommes de bien l'approcherent,
De l'oraison le débaucherent,
A force de maint hurlement ;
Et le prierent humblement,
En oubliant la calomnie,
Qu'il voyoit bien estre punie,
De n'estre pas trop negligent
A venir guerir le Sergent,
En cas qu'il y pût quelque chose ;
Et pour ce châcun luy propose
Prendre la Bulle, et la payer,
Sans se faire plus abayer,
Ayans bien veu qu'à sa requeste
Le Seigneur vengeoit sur la teste
Du Sergent, son iniquité,
Pour tesmoigner la verité
De l'Indulgence, et de la Bulle,
Et conuaincre tout incredule.
Luy comme s'il eust sommeillé,
Fist feinte de s'estre éueillé ;
Puis ayant ietté la lumiere
De ses yeux deuant et derriere ;
Mesme dessus le garnement,
Il leur dist ainsi posément.
Gens de bien, iamais il n'arriue
Que Dieu de son honneur se priue ;
Il a tousiours le bras leué
Pour écraser vn dépraué
Qui trauaille contre sa gloire ;
Il dit, si i'ay bonne memoire,
Qu'il nous veut tous gratifier,
Mais qu'il se veut glorifier ;
D'où ie tire ma consequence,
Que c'est vne pure ignorance,
De prier pour vn reprouvé.
Mais ie me trouue releué,
Considerant que Dieu commande
Le pardon, soit qu'on le demande

Ou bien qu'il nous vienne inspirer
A nous vaincre, et nous moderer.
Prions-le donc d'estre propice,
(Et que son œuure il accomplisse
Qu'il a déia bien aduancé)
Au Sergent, quoy qu'il ait pensé
Apporter vn puissant obstacle
A la Bulle qui fait Miracle;
Prions-le tous deuotement,
Qu'il restablisse entierement
L'esprit et les sens, et qu'il chasse
Le Diable, qui par sa falace
Auoit instigué pour mentir,
L'Huissier, s'il veut se repentir.
Alors les genous ils ployerent,
Et tous ensemble supplierent
Le tout Puissant à basse voix;
Cependant qu'auecques la Croix,
Et l'eau beniste, mondit Maistre
Aupres du Sergent voulut estre :
Dessus son corps il la planta,
Luy ietta de l'eau, puis chanta,
Tousiours les yeux deuers la voûte,
Si bien cachez dedans la crouste,
Qu'on n'en voyoit qu'vn peu du blanc.
Ce fait, les coudes sur le flanc,
Il chante au Ciel vne Gauote
Aussi longue que peu deuote;
Auec laquelle il fist pleurer
Ceux qui le venoient admirer,
Pipez de son ton hipocrite,
Sur le chant de la Chattemite.
Comme il arriue bien souuent,
Dans le Caresme, ou dans l'Aduent,
Soit en l'vn, ou l'autre, il n'importe,
Qu'vn Predicateur se transporte;
Et traittant de la Passion
Qu'il émeut nostre affection.
Il prioit pour son aduersaire,
Bien qu'il l'eut appelé faussaire,
Que Dieu tout pitoyable et bon,
Voulut bien luy faire pardon
De la faute par luy commise,
D'auoir scandalisé l'Eglise;
Estant à ce faire incité
Par l'Autheur de meschanceté.
Il se fist apporter la Bulle,
En couurit le feint incredule,
Qui la sentant dessus son chef,
Feignit qu'il viuoit derechef.
Mais la beste n'estoit pas lourde,
Craignant qu'on découurit la bourde,
Tantost il allonge vn ergot,
Il ouure vn œil sans dire mot,
Incontinent il ouure l'autre,
Se leue vn peu, puis se reueautre,
Fait vn petit gemissement,
Puis se releue en vn moment
Sur le Cu fait l'ame dolente,
Le tout d'vne action fort lente;
Puis feignant d'estre reuenu
En son sens, et d'auoir connu
Le mal qu'il a fait au Buliste,
Il en fait grandement le triste,
Et luy demande humble pardon;
Il se met à son abandon,
Confessa que ce fut l'organe
Du Diable qui le fist prophane;
Premierement pour se venger,
S'estant veu par trop outrager;
Et secondement, pour la peine
Qu'auroit le Diable par la gehenne
Qu'il souffre en voyant repentir
Les gens que Dieu veut garantir,
Leur enuoyant par sa clemence
La Bulle, auec son Indulgence.
Le sieur Buliste pardonna,
Son amitié luy redonna,
Qui n'auoit bougé de sa place,
S'y tenant dessous la grimace.
Il rendit par cette action
La Bulle en sa perfection;

Châcun la veut et la demande;
La presse n'estoit que trop grande;
On y venoit de tout le Bour,
Comme quand on oit le Tambour;
Ieunes, et vieux, filles, et femmes,
Se persuadans estres infames,
Et sentir l'Inquisition,
S'ils n'auoient la deuotion
D'acheter cette Bulle en feilles,
Qui leur fist voir tant de merueilles,
Dont l'esclat et la nouueauté
Dans ce Bourg ne fut arresté;
Il ne trouua que trop entrée
Dans tous les Bourgs de la Contrée,
Où, sans y faire aucun Sermon,
Le Buliste fils de Simon,
N'auoit qu'à tendre son escuelle,
Elle estoit plaine de moüelle
De Gousset, en vn tournemain.
  Et sans attendre au lendemain,
Quand tout auoit sa fourniture,
Il poursuiuoit son aduenture
Dans les villages d'alentour,
Sous la faueur de son bon tour;
Châcun accourant à la foulle,
Garny de l'argent de sa poulle,
De son beurre, ou de ses œufs frais,
Vendus au marché tout exprès,
Pour payer Monsieur le Buliste :
Plusieurs le suiuoient à la piste,
Tant l'appast de son hameçon
Donnoit de presse à son Cresson;
De sorte qu'ayant fait sa Course,
Il fist hidropique sa bourse,
Ayant espuisé le blasin
Dans le Territoire voisin.
  Il ne faut pas que ie vous mente,
La piece estoit moult excellente,
Sur toutes emportant le prix,
Comme les autres i'y fus pris;
Mon corps estoit tremblant de crainte,
Espouuanté de cette feinte;
Iamais ie ne fus mieux déceu,
Et n'en eusse iamais rien sceu,
Sans le ris et la moquerie
Que faisoient de la tromperie,
Le fin Buliste, et le Sergent,
Quand ils départoient leur argent.
  Ce trait plaisoit à ma ieunesse,
I'y resvois à part-moy sans cesse,
Et disois, combien ces meschans
Font-ils de mal à ceux des champs,
Abusans de leur innocence.
  Enfin la haute Prouidence
De Dieu, plus forte que les Roys,
M'ayant laissé par quatre mois,
Au seruice de ce Gauache,
Finallement ie m'en détache,
Apres cent mille maux souffers,
Qu'on ne souffre point aux Enfers.

CHANT VI.

LAZARILLE SERT VN CHAPELAIN.

Lezine sordide d'vn Prestre. — Orgueil produit par le gain.

Ie deuins aussi sot qu'vn Lievre,
Le Chaut-mal me laissa la fievre;
Mon affaire allant au rebours,
Vn Maistre Peintre de Tambours,
M'ayant trouué par aduenture,
Me print pour brayer sa Peinture;

I'y fus grandement fatigué.
Mais le Ciel m'ayant instigué
D'oüir Messe en la grande Eglise,
Vn Prestre Chapelain m'aduise,
Et m'emmeine pour son valet;
I'estois grand, non plus grandelet.
Cestuy-cy me bailla la charge
D'vn fort Asne à la croupe large,
D'vn foüet, et quatre vaisseaux,
Qui contenoient huit ou dix seaux;
I'allois vendre l'eau dans la Ville,
Cet employ me fut tres vtile;
Ie le trouuois fort à mon gré,
Ce me fut le premier degré
Pour monter à la bonne vie;
Ma bouche estoit desia polie,
Tous les iours, fort les Samedis,
Donnant trente Marauedis,
Ie mettois le reste en ma bourse;
Demandez-vous pourquoy? c'est [pource
Qu'il estoit ainsi conuenu.
C'estoit vn ample reuenu
I'exerçay quatre ans cet Office,
Sans vser de fraude ou malice,
Le tribut estant designé;
En ce temps i'auois espargné
Dequoy me vestir à la mode;
Pour mon argent ie m'accommode,
Puis en habit d'homme d'honneur,
Dans l'excès de son grand bonheur,
Raspiere au costé pour paroistre,
Ie rendis Martin à son Maistre,
L'equipage, et tous les vaisseaux,
Ennuyé de vendre les eaux.

CHANT VII.

LAZARILLE SERT VN SERGENT, DEUIENT CRIEUR DE VINS, ET SE MARIE

Les Sergens sont souuent frottez — Par les violents, puissants, ou soustenus. — Reflections de Lazarille sur sa vie passée. — Sa resolution — De trauailler — Sans peine. — Est fait crieur de vins. — Les fonctions de cette occupation. — Lazarille se marie, à la seruante d'vn Prestre — Qui le met à son aise. — Il se moque des médisans. — La querelle de luy, et de sa femme. — Leur accord par l'entremise du Prestre. — Son repos dans le Cocuage.

Voyez vn peu quelle sottise;
Quand i'ay du bien, ie le mesprise,
Ie trouvois le mestier vilain,
De mener l'Asne au Chapelain
Croyant auoir trop bonne mine;
I'auois passé par l'estamine,
Sans que l'esprit me fust venu,
Ie l'ay depuis bien reconnu;
Enfin ie hantois la Tauerne,
Qui vit ainsi, mal se gouuerne.
Quand i'eus tout mangé mon argent,
Ie me mis Recors de Sergent;
Mais cet employ me sembla fade,
Il sentoit trop la bastonnade.
Vne Nuit nous fusmes courus,
Et de nos iambes secourus,

Du moins moy, qu'on ne peut
[atteindre,
Ie craignois autant qu'on peut craindre ;
Ce qui me fist bien aduancer :
Cependant on faisoit danser
Mon Maistre, avec vne Caresse
Qui luy reprochoit sa Paresse ;
I'entendois bien les violons
Qui font danser à reculons ;
Ie n'aime pas cette Cadence,
Elle sent trop sa violence ;
C'est pourquoy n'en voulant taster,
Ie prenois peine à me haster ;
Cette Cadence estoit apprise
Par des retirez en franchise,
Qui n'auoient pas crainte du mal
Que peut faire vn procez verbal.
Ainsi mon Maistre en cette course
N'auoit pas besoin de sa bourse,
Mais bien plustost de prendre l'air,
Car vn Sergent sçait bien voler.
Estonné de cette disgrace,
L'ayant attendu long espace,
Et ne sachant que deuenir,
Force fut de m'en reuenir,
Blasmant du Destin le Caprice
Qui me faisoit tant d'iniustice.
Ie faisois donc reflection
Sur châcune profession,
Que i'aouis trouuée et suivie
Dans le cours de ma triste vie ;
Ce qui m'en auoit retiré,
Le mal que i'auois enduré,
Et celuy que l'on pouuoit faire,
Au Recors qui suit d'ordinaire
Vn Sergent qui veut exploiter ;
Ie resolus de le quitter,
Et d'amasser en ma ieunesse
Quelque chose pour la vieillesse,
Prenant quelque occupation
Pour ma douce inclination,
Du repos amie et complice ;
Le Ciel à mes vœux fut propice :
Car à l'aide de mes amis,
Sans grande peine ie fus mis,
Crieur des vins en cette Ville ;
C'est vne charge fort vtile,
Enfin c'est vn Estat Royal,
Il faut estre franc, et loyal,
Publier les choses perduës,
Que les clameurs soient entenduës,
Assister ceux qui sont punis,
Declarer tout haut leurs delits,
Bref le doux fruit de cette charge
Me met à l'aise, et bien au large,
Ie l'exerce encor à present,
Outre le droit i'ay maint present ;
Grace à Dieu i'y suis à mon aise,
I'en sçay bien le pair, et la praise ;
Châcun s'est tousiours contenté
De ma grande facilité,
Ie suis à leur gré tres-vtile,
Aucun habitant de la Ville
Ne veut iamais vendre son vin,
Si Lazare n'y met la main.
En ce temps le sieur Archiprestre
De saint Sauueur, mon dernier Maistre,
Qui se dit vostre Seruiteur,
Que ie sers encor de bon cœur,
Reconnoissant mon bon mesnage,
Me voulut mettre au mariage,
Me connoissant de longuemain,
Comme luy criant tout son vin,
Auec vne sienne seruante,
Belle, bonne et bien auenante,
C'estois le party des partis,
Ce qui fit que ie consentis.
Depuis le iour de l'espousaille,
Ie n'ay point eu de repentaille ;
Outre qu'elle amasse du bien,
L'Archiprestre donne du sien,
Auan-l'an chez nous se descharge

De froment vn sac long et large,
Et tousiours à Pasques sa chair
Pres luy nous a fait approcher,
Pour nous donner de son domaine ;
Nous en viuions châque semaine,
Au Dimanche et iours Feriez ;
Mais dans ce Monde vous diriez
Que châcun se plaist à mal faire :
Nous quittasmes cet ordinaire,
Par des gens tres mal-aduisez
Qui s'en estoient scandalisez ;
Et dont l'iniuste médisance
Iugeant sur la simple apparence,
Parloient souuent d'elle et de moy,
Et s'entremendaient pourquoy
Ma femme apprestoit à repaistre
Tous les iours à cet Archiprestre ?
Au matin luy faisoit son Lit,
Et si c'estoit ainsi qu'on vit ?
  I'estois ennuyé des harangues
De toutes ces meschantes langues,
Qui médisoient mal à propos
Pour venir troubler mon repos ;
Car outre que la pauure femme
Ne voudroit faire trait infame,
L'Archiprestre m'a bien promis
Que c'estoit verue d'ennemis.
  Vn iour il me dit deuant elle,
Tout cela n'est que bagatelle ;
Quand on y prend garde en effet,
On ne peut estre satisfait ;
I'ay plus d'ennuy que tu ne penses,
De tant de lasches mesdisances ;
Mais ie feins de n'en faire cas,
Toy de mesme ne t'y prens pas :
Et bien que ta femme entre ou sorte,
Tousiours la verité plus forte
Te doit enfin persuader,
Que ie ne veux rien demander,
Non plus qu'auant son mariage,
Chose qui soit à son dommage ;
Et partant songe à ton profit,
Ils en chieront tous de despit.
  Monsieur, que ce soit chose vraye,
(Dis-ie) ou que ce soit une baye,
Ie veux tousiours estre des bons,
Et me contenter de vos dons ;
On dit qu'elle fut abusée
Auant que ie l'eusse espousée,
Et qu'elle auoit eu par trois fois
Des enfans au ventre neuf mois,
Mais soit dit auec reuerence,
A cause de vostre presence.
  Alors ma femme commença
De faire vn serment qui pensa
Mettre la maison en ruine,
Et l'abatre sur mon eschine,
Plaint, et pleure, et maudit le iour
Qu'elle me donna son Amour ;
Ie craignois qu'elle en deuint folle,
I'eusse voulu que la parole
Eust esté moins prompte à sortir,
I'auois vn triste repentir
D'auoir descouuert ma science.
  Afin donc d'auoir patience,
Ie fis serment que desormais
Ie ne luy parlerois iamais
Du passé ; Mais tout au contraire,
Desirant son amour attraire,
Ie consentois que nuit et iour
Elle entrast, et fist long seiour
Dans la maison de l'Archiprestre,
Mon venerable et riche Maistre.
  Luy de sa part la conuia
D'oublier ce qu'elle oublia,
Sçauoir la fascheuse goulée
Que i'auois dite à la volée ;
Ainsi nous fusmes tous d'accord,
Du depuis iamais nul rapport
Ne m'a troublé pour cette affaire ;
Au contraire ie faisois taire,
Ceux qui voulaient en bargouler,

Aussi-tost qu'on vouloit parler,
Leur donnant assez à connoistre,
Qu'en ce faisant on ne peut estre
Mis au nombre de mes amis ;
Et que ie tiens pour ennemis,
Lasche, Poltron, Gauache, Infame,
Celuy qui parle de ma femme ;
Que i'aime sans comparaison,
Mieux que toutte autre, auec raison ;
Tant parce qu'elle est fort fidelle,
Qu'aussi par le moien d'icelle,
De mal'heureux qui n'auois rien,
Dieu m'a donné beaucoup de bien ;
Voire au dessus de mon merite ;
Leur disant : si quelqu'vn m'irrite,
Et ne la tient femme de bien,
I'auray son cœur, ou luy le mien ;
On n'en parla pas dauantage,
Et i'eus la paix en mon mesnage.
  Ce fut au temps que l'Empereur,
Victorieux, et conquereur,
En cette Ville de Tolede
Tint sa Cour qui n'estoit pas laide,
Ou comme vous auez apris,
Se fist despense de haut prix ;
En tournois, et resjouissances,
Bals et grandes Magnificences.

CHANT VIII.

LAZARILLE RACONTE L'AMITIÉ QU'IL EUST AUEC DES ALLEMANS, ET LA VIE QU'IL MENOIT AUEC EUX

Lazarille exerce sa charge de Crieur. — Humeur de la Nation Allemande. — Liberalité. — Leur franchise, — et bonté — Ennuy de Lazare apres leur départ. — Sa femme accouche d'vne fille. — Ses soupçons qu'il estoufle pour auoir du repos. — Liaison de la seconde partie.

  I'estois en ma prospérité
Esloigné de la pauureté,
Dans le comble de la Fortune,
Qui ne m'estoit plus importune ;
Ie portois vn Eschantillon
Dans vn assez grand Corbillon,
Des fruits que ie criois en ville ;
Cela ne m'estoit inutile ;
I'en auois l'entrée aux maisons
D'vn châcun en toutes saisons ;
D'où ie tiray grand advantage,
En cela plus heureux que sage,
  Car soit que ie fisse pitié,
On me portoit tant d'amitié,
Mesmes les Grands de Germanie,
Estans venus de Compagnie
Auec cet insigne Empereur ;
Que si par sottise ou fureur
I'eusse fait vn meurtre, ou bien pire,
L'on n'eust trouué que dequoy rire ;
A ces Seigneurs i'eusse eu recours,
Qui m'eussent donné leurs secours.
Ils aimoient tellement la Creche,
Que iamais n'auoient bouche seche ;
Au bon vin que i'auois crié,
De les mener i'estois prié ;
Châcun d'eux en estoit auide ;
Nous y faisions chere splendide ;

Sans peine on les pouuoit mener,
Mais non sans peine r'atraisner ;
Nous y courions sur nos semelles,
Et retournions sur haridelles ;
Bacus en sa necessité
Ne doit pas estre mieux monté.
Durant ce temps, Diantre la maille
Que pour boisson, ou pour mangeaille,
Lazare de Tormes employa ;
Ce fut en vain qu'il desploya
Quelquefois pour la bienseance
La Bourse où gisoit sa finance ;
Ils prenoient cela pour affront,
Et me disoient, ridans le front,
Quand vous payer, moy se courrousse,
Moi payer toute la Carousse ;
Ce qui m'enflâmoit tout d'amour,
Pour ces Messieurs qui nuit et iour
Me garnissoient fort bien le ventre,
Depuis le feste jusqu'au Centre ;
Dequoy ne se contentans pas,
Ce qui restoit de leur repas,
Estoit fourré dans ma pochette,
Pour emporter faisant retraitte,
Comme des morceaux de Iambon,
Du Pasté, des Pieds de Mouton,
Reste de pain, et chairs salées,
Qui ne pouuoient estre auallées
Dans la semaine qui couroit,
Tant leur abondance duroit.
Alors i'auois en la pensée
L'angoisse de ma fain passée ;
En loüant Dieu deuotement,
D'auoir tout si commodement,
Que iusqu'au ventre i'auois l'herbe.
Mais comme dit l'autre prouerbe,
Celuy qui du bien te fera,
Fera gille, ou bien se mourra ;
I'en fis vne fascheuse espreuue,
Dont me vint douleur toute neuue.
Estant arriué que la Cour
Alla faire ailleurs son seiour,
Il fallut fausser compagnie
A ces Seigneurs de Germanie ;
Apres m'estre bien excusé
De ce que i'auois refusé
De les suiure, sur la promesse,
De me faire tousiours largesse ;
De châcun d'eux je pris congé,
La larme à l'œil bien affligé,
Douleur au cœur, tristesse en l'ame,
Le tout pour l'amour de ma femme ;
Car si ie n'en eusse pas eu,
Sans doute que i'eusse bien pû
Suiure par tout à la Campagne,
Cette Noblesse d'Allemagne ;
Et mesme ne les quitter pas,
Tant ils auoient pour moy d'appas.
Ils estoient d'humeur tres commode,
Nous beuuions ensemble à la mode,
Entr'eux vn fantasque ou Mutin
Eust trouué mespris ou desdain,
Vne Tauerne rencontrée
Aussi-tost s'y faisoit entrée,
Tousiours le chapeau dans la main,
Pourueu qu'on y beust de bon vin,
Gens ronds, sans scrupule, agreables :
Bien garnis d'argent, honnorables,
Et tels que pour bien m'expliquer,
Le Seigneur ie veux inuoquer,
N'enuoyer iamais rien de pire,
D'Allemagne dans cet Empire ;
Car ils estoient tous gens d'honneur ;
Mais ie l'ay dit à ma douleur,
Que ce qui rompit le voyage,
Fut l'Amour et le Mariage.
Quand ils eurent gagné le haut,
Iamais ie ne fus plus penaut ;
I'estois comme en la Solitude,
L'esprit chargé d'inquietude ;
Car bien que i'eusse en ce Païs
Vn assez bon nombre d'amis,

Ie n'estois plus d'humeur Païsane,
Ie regrettois la Courtisane.
  Toutefois selon mon desir
D'auoir enfant i'eus le plaisir ;
Ma femme estant bien empeschée,
D'vne fille fut accouchée ;
I'aymois beaucoup cet enfançon,
Mais ie n'estois pas sans soupçon,
Ie croy pourtant qu'elle estoit mienne,
Sa Mère en iura la Mordienne ;
Il falloit bien le croire aussy,
Sans se donner tant de soucy ;
Nous eusmes donc grande allegressé,
Qui nous dura depuis sans cesse ;
Iusqu'à ce qu'vn cruel Destin,
Fils de quelque double Putain,
Ialoux de me voir en delice
M'apprestant vn double supplice,
Pour faire compensation
De ioye auec affliction,
Desploya sur moy tant de rage,
Que de tous humains, le plus sage,
Fist-il marchandise et mestier,
D'aimer qu'on le vint chastier,
Auroit eu de l'impatience
D'vne si rude violence :
On ne pourroit pas sans douleur
Rediger vn si grand malheur ;
Et pour en escrire les Carmes,
Au lieu d'encre il faudroit des larmes :
Mais pour y bien mettre la main,
Attendons iusques à demain.

FIN

GUSTAVO

NOVELA INÉDITA DE ADELARDO LÓPEZ DE AYALA

En la página 510 de su traducción castellana de la *Historia de la Literatura Española* del Sr. D. J. Fitzmaurice-Kelly [1], D. Adolfo Bonilla y San Martín escribe : « Hay un aspecto de la personalidad literaria de Ayala completamente desconocido : nos referimos á Ayala considerado como novelista. Entre los papeles del insigne dramaturgo que han llegado á mis manos, conservo una primera parte de cierta novela inédita del mismo, titulada : *Gustavo, novela original*. Son 256 cuartillas autógrafas. No creo llegase á escribir Ayala la segunda parte, por las dificultades que hubo de hallar la publicación de la primera. En efecto, á la vuelta de la cuartilla 256 está la siguiente nota, de puño y letra del Censor : *Censura de novelas. — Madrid, 27 de Mayo de 1852. — Se prohibe la publicación de esta novela. — José Antonio Muratori.* La obra se divide en diez y seis capítulos, y está escrita en estilo elegante, severo y harmonioso. »

Por azares de la suerte, es hoy de mi propiedad la novela á que se refiere la mencionada nota. Me decido á publicarla, teniendo en cuenta, no sólo su mérito literario, sino también el hecho de que da á conocer una fase, totalmente ignorada hasta el presente, del gran dramaturgo español Adelardo López de Ayala (1828-1879).

Consta el manuscrito de 256 cuartillas autógrafas, que miden, por término medio, 145 × 211 mm. de caja de escritura. Hay algunas palabras tachadas, que indicamos en notas. En el ángulo superior de la derecha de la 1ª cuartilla, se leen estas líneas :

> « GUSTAVO
> Novela original.
> Tomo primero.
> Advertencia :
>
> Donde dice : el poeta, léase el artista ó el compositor. »

Al respaldo de la cuartilla 256, se lee, de distinta letra, esta nota :

> « Censura de novelas.
> Madrid, 27 de Mayo de 1852.
> Se prohibe la publicacion de esta novela.
> José Antº Muratori. »

La prohibición del Censor, dado el carácter de la época, se explica por el atrevimiento de algunas escenas de la obra. Desanimado por el obstáculo, Ayala, probablemente, no pensó en terminarla, y más tarde, los pudibundos

1. Madrid, *La España moderna* (sin a.)

ADELARDO LÓPEZ DE AYALA

editores de la colección de *Obras* [1] del autor de *Consuelo* en la *Colección de escritores castellanos*, si de la novela tuvieron noticia, no creyeron conveniente publicarla.

La corrección propuesta por Ayala, para sustituir las palabras: *el artista*, ó *el compositor*, donde puso *el poeta*, obedeció quizás al deseo de evitar que se tomase por autobiografía (como en parte lo era) lo que pretendía ser únicamente narración novelesca. De todos modos, el tono de sombrío pesimismo que en algunos momentos se advierte en la obra, acomódase admirablemente al carácter de aquella ilustre bohemia literaria que se distinguía en Madrid á mediados del siglo XIX. En este sentido, *Gustavo* es un documento histórico del mayor interés, aparte de sus condiciones como producción literaria.

Esta obra fué presentada á la Censura en 1852. Tenía entonces Ayala 24 años, y había dado ya á la escena, el año anterior, uno de sus más hermosos dramas: *Un Hombre de Estado*. En aquel famoso *Parnasillo*, del Café del Príncipe, donde solían ir, entre otros, los Fernández Guerra, Bretón de los Herreros, Gil de Zárate, Hartzenbusch, Campoamor, y Cañete (introductor de Ayala), se le auguraba al joven poeta un porvenir envidiable.

Después del período de sensiblería cursi que representa en la historia de la novela española el primer tercio del siglo XIX; después de los imitadores de Walter Scott, entre los que sobresale indiscutiblemente Enrique Gil con su *Señor de Bembibre*, había llegado la influencia de Eugenio Sue, Jorge Sand, Victor Hugo y Dumas (Padre). Al influjo de éstos, y especialmente de Sue, obedecen algunas obras de Antonio Flores (uno de los contertulios del *Parnasillo*), autor de *Fé, Esperanza y Caridad*, y de otro amigo de Ayala: Antonio Hurtado, cuya novela *Cosas del mundo* se publicaba en *El Español* por los años de 1850. Francisco Navarro Villoslada, que dirigió la segunda época de *El Español* y que en 1854 había de colaborar con Ayala y con su amigo del alma Emilio (Juan Pascual) Arrieta en *El Padre Cobos*, rivalizaba en su *Doña Blanca de Navarra* con el autor de *El Señor de Bembibre*. Pero Ayala no sentía inclinación á la novela histórica, á pesar de haber acudido á la historia para su drama *Un Hombre de Estado*, sino que prefería el nuevo aspecto social de la corriente francesa. Y á esta tendencia responde, sin duda, la novela que ahora publicamos, á pesar de la terminante y campanuda prohibición del Censor que estampó su solemne *veto* al respaldo de la última cuartilla [2].

Antonio Pérez Calamarte.

1. Siete tomos en 8º. Madrid, 1881-1885.
2. Respetamos escrupulosamente la ortografía del original, aunque variamos la puntuación y la acentuación en algunos lugares. Acompañamos una fototipia del magnífico retrato de Ayala, pintado por Suárez Llanos y propiedad del Sr. Bonilla y San Martín, á quien agradecemos la amabilidad con que se ha prestado á facilitarnos copia.

GUSTAVO

PRIMERA PARTE

CAPÍTULO PRIMERO [1]

JUVENTUD, AMOR Y VINO

¡ Qué bello, qué delicioso aparece el mundo á los ojos de un joven que por primera vez se enamora y se embriaga ! A medida que el Champagne ensancha su corazón y acalora su mente, más dulce y encantadora se le aparece la imágen de la muger querida y es más profundo el inmenso amor que la profesa. El cielo se esclarece, el orizonte se dilata ; la brisa es más suave ; los campos más amenos, y de lo más íntimo de su corazón, ébrio de amor y de vino, sale un acento de tiernísima gratitud, que bendice al Creador por haberle colocado en medio del Paraiso. ¡ Qué figura tan agradable y sinpática la de un jóven enamorado y borracho !

Perdonad, queridos lectores, estas reflecsiones estravagantes, inspiradas por el bullicioso espectáculo de una brillante y esplendorosa orgía, en que varios jóvenes se han reunido, nó como la cansada vejez para olvidar sus penas, sino para celebrar sus placeres y aumentar el estruendo de sus alegrias.

---

1. Al respaldo de la 1ª cuartilla figuran, en lápiz, estas notas autógrafas de Ayala, que revelan su primer pensamiento acerca de la obra :

« Describir la lectura de la ópera. — Carácter de Gustavo. — Ama al amor. — No se atreve á desperdiciar el amor de la Condesa. — No desecharia amor ninguno. — Todo le parece poco. — No tiene la edad en que basta y sobra con un amor. — El acoge todo lo que llega. — No cree lo de Elena, porque amengua su fortuna y ataca su vanidad. »

Todos los circunstantes no corresponden esactamente al tipo que con tanta ligereza acabamos de describir; pero uno de ellos, favorecido por las contínuas atenciones de todos, es un perfecto modelo de vigorosa juventud y de espontáneo y arrebatado entusiasmo. Nada revela en su morena y aguileña fisonomía la más ligera huella de esa repugnante gangrena de nuestra presente juventud, la duda y el escepticismo. Su frente lisa, ancha y desembarazada, anuncia la fecundidad de sus pensamientos, y su mirada ardiente y luminosa, demuestra [1] la virginidad de su corazón.

Dos meses apénas se habían cumplido desde el dia en que el jóven Gustavo había pisado por primera vez la deleitable capital de las Españas. Nacido en un modesto pueblo de la provincia de Castilla la Vieja, había hecho sus primeros estudios artísticos [2] en la antigua y célebre Universidad de Salamanca, y [3] á los 22 años se presentaba en la córte, rico de ilusiones, escaso de dinero y autor de una ópera [4], admiración y espanto de cuantas personas habian escuchado sus melodías [5].

En todas partes la envidia levanta sediciones contra el génio; pero el entusiasmo se encarga de recompensarle generosamente con abundante cosecha de amigos y admiradores. Antiguos condiscípulos de Gustavo, literatos de todas clases, aficionados inteligentes, honrados y ricos, de esos que deseando contribuir eficazmente á los adelantos de las artes [6], no se les ocurre otro medio que emborrachar á los artistas [7], todos se prestaban sinceramente á celebrar el triunfo del nuevo genio [8].

1. Tachado : demostraba.
2. Idem : literarios.
3. Idem, después de *y* : por primera.
4. Idem : obra dramática, espanto.
5. Idem : asistido á su lectura.
6. Idem : la literatura.
7. Idem : literatos.
8. Idem : poeta.

Ya se habian apurado las doce primeras botellas, y el vino, enemigo irreconciliable de las diferencias sociales, á todos los había convertido en verdaderos hermanos; cada uno de los profesores concurrentes [1] estaba altamente satisfecho de sí mismo, porque nunca se había creido capaz de tanta sinceridad.

— ¡ Brindemos á la salud de la hermosa que reine en el pensamiento de nuestro Bellini [2] ! — dijo Moncada, estudiante bullicioso que se enamora perdidamente de la primera muger que encuentra en la calle, que se dejaría matar por el amigo que hace ocho dias aun no le era conocido, y que, sin embargo, hace alarde de escepticismo [3].

— ¡ Brindemos ! esclamaron todos. Alzaronse las copas, y en la vecina estancia estalló de pronto el armonioso estruendo de una orquesta.

Gustavo levantó su copa, quiso llevarsela á los labios, y se detubo un momento : al fin la apuró, pero con tales muestras de indeciso, que cualquiera hubiera conocido que, ó no tenía muger ninguna á quien hacerle aquel obsequio, ó que varias se disputaban la preferencia.

— Lo mismo es ocho que ochenta, — dijo Moncada, reparando la indecisión de Gustavo, — aunque para mí no hay mas que una muger en el mundo, que se compone de todas las que he conocido y me faltan que conocer : ¡ juro ser un modelo de constancia !

— Así comprendo yo la constancia, repuso Guillermo, estudiante metafísico y muy dado á esplicar absurdos ; nadie se enamora de una determinada persona, como dijo no sé quién, sino del amor, y mientras no se averigua de quién es la culpa, si de la muger, que no sabe seguir agradandonos mucho tiempo, ó de nosotros, que no sabemos seguir queriendola, yo estoy.....

1. Tachado : Cada uno de los literatos concurrentes.
2. Idem : poeta.
3. Tachado lo siguiente : para tener ocasión de lucir sus buenas ocurrencias.

— Tú estás... dijo Moncada, queriendo acabar la frase de otro modo.

— Aún no es tiempo : me faltan muchas copas ; — y apuró la que tenía en la mano.

Dividida estaba la concurrencia en diversas secciones, y en cada una de ellas se ventilaban diferentes asuntos. Unos tarareaban[1] con grande entusiasmo algunos trozos del nuevo *spartito* [2] : otros escuchaban con interés á un joven condiscípulo de Gustavo, que, dándose mucha importancia, les refería algunas insulsas aventuras de los primeros años del artista [3] : aventuras de que nunca se hubiera acordado el impertinente narrador, si la celebridad del protagonista no se las hubiera traido á la memoria.

Gustavo, sentado en medio de sus dos predilectos condiscípulos, Moncada y Guillermo, parecia absorto en profundas meditaciones : sin embargo, Gustavo no meditaba : no hacia otra cosa que fijar su mirada analítica y penetrante en los diferentes cuadros que su ecsaltada imaginación le ofrecia. Las escenas de su vida de estudiante ; las secretas y contínuas turbulencias de su ambición de gloria ; la prodigalidad con que la suerte parecía satisfacerla : la atmósfera de luz y de perfumes que respiraba de pronto su corazon sediento ; todo lanzaba mil diversas imágenes á su desconcertada fantasía, y colocaba al pobre compositor [4] en un estado imposible de describir. Imaginaba que en aquel momento debía ser completamente dichoso, y con ánsia de penetrar todos los secretos del corazon humano, quería, estudiandose á si mismo, formar una idea esacta de la dicha. ¡ Pobre muchacho [5] ! El ignoraba que el único medio de ser feliz es no pen-

1. Tachado : recitaban.
2. Idem : drama.
3. Idem : poeta.
4. Idem : poeta.
5. Idem : Pobre poeta.

sar [1] en la felicidad; que no hay dicha que después de profundamente analizada lo sea; y que el mundo no puede satisfacer el deseo abrigado por mucho tiempo en el vírgen corazón de un niño y en la insaciable mente de un artista. Gustavo, en el seno de sus venturas, se agitaba turbulento y ansioso; el esceso de vida producía en el fondo de su corazón los mismos efectos que suele producir el escepticismo: la ansiedad y el vacío.

— ¡Miserable naturaleza humana! — esclamó para sí, levantándose bruscamente de su asiento; — ¡tan fuerte para el dolor, tan débil para los placeres [2]!

¿Dónde estás, felicidad? ¡Por qué yo no te siento halagar mi mente, ensanchar mi corazon y serpear por mis venas?..... ¡No hay duda!; ¡el hombre sólo es grande sufriendo! Cuando yo sentia todos mis nervios próximos á estallar de rabia y de violenta desesperación, con sólo la idea de que nunca conseguiría mi ambicionada gloria, era más grande y mas feliz que lo soy ahora: más grande, porque me sentia capáz de más violentas sensaciones: más feliz, porque [3] el considerar que solamente en los corazones privilegiados se alimentaban mis estraños dolores, halagaba mi orgullo con un placer tan nuevo y tan intenso como ellos mismos.

Esto diciendo, apuró una copa hasta el fondo.

Moncada, acostumbrado a leer en los espresivos ojos de Gustavo, aunque incapaz de adivinar los estravagantes pensamientos del artista [4], conoció que distaba mucho de gozar [5] la espontánea alegría que en todos los corazones reinaba.

Cogióle del brazo sin hablarle una palabra, y seguidos de Guillermo, atravesaron la sala de la orquesta y se pararon en medio de un elegante salón de descanso.

1. Tachado: acordarse.
2. Sigue, tachado: ¡No hay duda!; ¡el hombre sólo es grande sufriendo!
3. Idem: sólo.
4. Tachado: poeta.
5. Idem: participar.

— ¿Que nueva impertinencia te se ha ocurrido? — dijo Gustavo sin incomodarse.

— No se trata de mis impertinencias, — respondió Moncada, — sino de que tú pongas en olvido las tuyas; si hoy, que todos mimamos á porfía al niño recien nacido, nos pones esa cara avinagrada y *feroce* ¿qué cara reservas para la noche que te silven [1]?

— Es muy natural, — dijo el metafisico Guillermo, — que cuanto más contento esté un artista [2], ponga una cara más feroz.

— No entiendo eso.

— Yo te lo esplicaré : dejarse arrebatar de la alegría, es propio de almas vulgares : cuanto mayor sea la alegría, más trabajo debe costar el disimulo : este esfuerzo descompone la fisonomía, luego...

— En fin, — Gustavo : ¿ de dónde dimana ese aspecto tan melancólico, que no bastan á disiparlo el vino, la música y la amistad? Si amas, no comprendo que ninguna muger pueda ser esquiva contigo.

— ¡ Yo sí ! — dijo Guillermo; — es muy natural que una [mujer] sea más esquiva con el hombre que más le agrada [3], por muchas razones, pero me contento con deciros seis : la primera, porque ecsistiendo amor en su pecho, temen que la menor demostración venda su secreto, y este temor las hace más retraidas que si no estubiesen enamoradas. La segunda, porque ellas saben que el desdén las engrandece, y quieren aparecer más grandes á los ojos del hombre que más les agrada. La tercera,...

— Suprime las restantes. Dime, Gustavo, es ese el carácter de tu Elena?

— El carácter de Elena no sois vosotros capaces de comprenderlo. Yo voy formando un bajo concepto de mí mismo, porque

1. Sigue, tachado : el drama.
2. Tachado : poeta.
3. Idem : gusta.

siento que no hay en mi corazón todo el amor que ella se merece...

— ¿ Y en dónde conociste ese serafín?

— En Salamanca.

— ¿ En Salamanca?

Moncada y Guillermo se miraron con sorpresa y malignidad.

— ¿Es blanca?

— Sí

— ¿Ojos negros, lánguidos y suaves?

— Sí.

— ¿Cabello negro y rizo...?

— Sí.

— ¿Estatura mediana?

— Sí.

— ¿Delgada?

— Sí.

— ¡La misma! esclamaron á un tiempo Moncada y Guillermo, soltando una carcajada que puso á punto de estallar todos los nervios del espantado artista [1].

— ¿Quién es? ¡respondedme!: ¿quién es?

— ¡La querida de mi catedrático!

— ¡Moncada!

— La burladora de Enrique.

— ¡Guillermo!

Gustavo, con los ojos desencajados, pálido y temblándole la musculatura de la cara, cojió por las manos á sus dos condiscípulos y después de mirarles con fijeza:

— ¡Si es una broma, — dijo, — os juro por la sombra de mi madre!...

— ¡Nada de juramentos! — respondió [2] Moncada tranquila-

1. Tachado : poeta.
2. Idem : dijo.

mente; — te aseguro, bajo palabra de honor, que de ese nombre y de esas señas...

— ¡Es imposible, imposible!

— Nada más natural que una muger perversa aparezca la mejor del mundo: una muger cándida y enamorada, segura de su inocencia, no se cuida de ciertas esterioridades que la malignidad [1] del hombre antes las tiene por malicia, que por candideces; pero una muger mala y de talento, puede formarse una idea esacta de la inocencia y representar su papel con más propiedad que la que es inocente de veras. A mí siempre que una muger me parece buena, saco por consequencia que debe ser mala; ahora, cuando me parece mala, saco por consequencia que lo es.

Nunca habian sido escuchadas de Gustavo las absurdas disertaciones de Guillermo; sin embargo, como ahora se trataba de amancillar la virtud de un ángel, todas sus palabras se gravaron profundamente en su corazon. — Estubo un momento suspenso y como delante de la imágen de Elena, y al fin, sacudiendo bruscamente su cabeza:

— ¡Oh! ¡no es posible! — esclamó con íntimo convencimiento: — no creo tampoco que mis mejores amigos, por vía de pasatiempo, se entretengan en atormentarme de esta suerte: todo debe ser hijo de alguna horrible casualidad.

— Por de pronto, repuso Moncada, te aconsejo que no cierres las puertas á esa ilustre Señora que tan generosamente te ha brindado con su amor [2].

Oyéronse en este momento más estrepitosos los brindis y el estruendo de la orgía. Los dos estudiantes, cojiendo por los brazos á Gustavo [3]:

---

1. Tachado: malicia.

2. Sigue, tachado: Esa condesa debe valerte al menos gloria y dinero porque sabrá inspirarte dos ó tres dramas de buenas situaciones.

3. Tachado: al poeta.

— Mañana tratarémos de este asunto — dijeron, precipitandose con él en medio de sus compañeros.

Gustavo, cuya ausencia ya se había estrañado, fué recibido con grandes voces y algazara por la acalorada concurrencia.

El pobre compositor [1] retrocedió espantado ante el aspecto atronador y disforme que presentaba el salón. Le hizo el mismo efecto que le haría [2] el verse rodeado de frenéticos principiantes que con destemplados instrumentos le desgarrasen los oidos. — Permanecer allí en el estado en que se encontraba, era un tormento espantoso; retroceder, era imposible.

Gustavo tomó el partido más prudente, que fué coger las dos primeras botellas que encontró llenas, y beberselas de un trago como si fueran una sola copa.

Al cuarto de hora, el noble defensor de Elena lanzaba sangrientos sarcasmos contra su virtud, y forjaba grandes planes de seducción y de escándalo, de que pensaba hacer víctima á su enamorada Condesa.

Vosotras, amables y delicadas lectoras, nunca podreis conocer á fondo el corazon humano, porque nunca habeis asistido á una orgía.

CAPÍTULO SEGUNDO

Los cuatro [3] *consejos.*

Han pasado algunos días después de las escenas que dejamos descritas.

Las sombras que habían enjendrado en la mente del artista [4] las imprudentes palabras de sus dos amigos, habíanse desvane-

1. Tachado : poeta.
2. Sigue, tachado : á un músico de esquisita sensibilidad.
3. Tachado : tres.
4. Idem : poeta.

cido enteramente ante la victoriosa presencia de Elena. Ni aun quiso pedir esplicaciones[1].

Gustavo estaba persuadido de que Elena era la muger más digna de ser amada, y su arrogante Condesa la muger más deslumbradora del mundo. La idea de ser el dueño de ambos corazones, circundaba su frente de una aureola de orgullo y de felicidad [2]. Imaginaba, después de ecsaminar su nueva posición, que debía ser completamente felíz, y comenzaba á serlo de veras [3]. Una de las cosas que más eficazmente contribuían á su presente dicha, era el recuerdo de la noble sinceridad con que todo el mundo le había manifestado su entusiasmo la referida noche de la orgía. De donde puede colejirse que las dichas no se conocen hasta después de pasadas, ó que las primeras palabras de Gustavo sólo manifiestan el indomable orgullo del hombre, que se goza en creerse superior á las felicidades humanas.

Sea de esto lo que quiera, lo cierto y seguro es que nuestro jóven [4] se paseaba por las calles de Madrid con muestras de muy ufano, gallardo y venturoso caballero. *El sol iluminaba su alegria*, según el hermoso verso de Espronceda. Si al pasar por delante de alguna sobervia fachada, llegaba á sus oidos el armonioso acento de algun piano, él se daba á entender que debía espresar el pensamiento amoroso de la bella que con delicada mano lo pulsaba, y se dejaba enternecer dulcemente por su agradable melodía.

Las aéreas y gentiles mugeres que descendían al Prado en sus gallardas carretelas forradas de seda blanca y arrastradas por fogosos y espumantes corceles, representaban en su mente la verdadera imagen de la madre del amor, apareciendo en su concha de plata en medio de las espumas del mar; y finalmente, hasta la

1. Sigue, tachado : de ellas.
2. Tachado : ensanchaba su pecho y acaloraba sumente.
3. Idem : en realidad.
4. Idem : poeta.

inarmónica murga que solía encontrar en las calles, marcaba en su fisonomía la espresión del entusiasmo, la ternura ó la ira, segun la tocata que sus mugrientos musicos se empeñaban en destrozar¡ tal era el estado, la esquisita sensibilidad en que sus venturas le habían puesto! ¡Oh breves y venturosos instantes! ¡Quién pudiera haceros eternos sobre la frente del joven Gustavo!

Embebido en éstas y en otras semejantes emociones, despues de haber dado algunas vueltas por el Retiro, entró Gustavo en su casa, y paseando tranquilamente por sus dos habitaciones estudiantiles, halló á sus dos predilectos é inseparables amigos. Cruzaron algunas palabras indiferentes, que en nada hacían relación á la contienda de la orgía; pues conociendo ambos el mal efecto que sus palabras habían producido, y teniendo presente que el artista [1] era bastante conocedor del corazón humano para tener á una aventurera por un ángel, convinieron [2] tácitamente en que todo era efecto de una funesta casualidad, y no se volvió á tratar más del asunto.

Gustavo agitó una campanilla y se presentó un criado.

— Comeis conmigo.

— No; estamos convidados para comer con el diputado de nuestro distrito.

— Entonces no insisto, por que nada ganarias en el cambio. Ponte la mesa, muchacho.

— Sabrás que nos batimos, dijo Moncada.

— ¿ Quienes?

— Tú y yo.

— No lo entiendo.

— Así á lo menos se dice por Madrid.

— Y ¿ cual ha sido la ocasión de esa mentira?

1. Tachado : poeta.
2. Sigue, tachado : todos.

— Los gritos que tu diste en el salón de descanso y el aspecto desencajado y amenazante que llevabas cuando de nuevo apareciste en la orgía.

— De suerte que todas las gacetillas de la capital hablarán del lance.

— Indudablemente.

— La infecundidad de los gacetilleros es el tormento de las personas conocidas.

Ya estaba puesta la mesa, y Gustavo [1] empezó á comer con admirable apetito.

Guillermo, que hace algunos días anda buscando una ocasión propicia para darle á Gustavo algunos consejos acerca de su nueva posición, juzgó que ninguna era mejor que la presente : el hombre que come no tiene más remedio que escuchar, y el apetito con que Gustavo lo hacía, le prometía á su presunto consejero una atención, si no muy profunda, al menos no interrumpida.

Esto advertido, tomó la mano á razonar de esta manera :

— Regocijándonos mútuamente, amigo Gustavo, veniamos Moncada y yo al considerar la favorable ocasión que de hacer fortuna te se presenta. Tén presente que sólo una vez se reunen en la vida las favorables circunstancias que te rodean : ya que tu génio ha sabido proporcionártelas, no hagas por donde tu inesperiencia y falta de consejo las pierda. Has dado el primer paso necesario para crearte una buena posición, que es dezir á la multitud : « Tened cuenta con que yo ecsisto y tengo talento. » Tiempo es ya, querido Gustavo, de que todas tus acciones sean rejidas por un cálculo prudente y un razonable egoismo. ¡ No arruges la frente ! ; los aplausos pasan como el humo ; las ilusiones se desvanecen, y sólo dejan en el corazon el remordimiento de haberles sacrificado los intereses materiales de la vida.

---

1. Tachado : el poeta.

Dos mugeres te aman; dos amigos te quieren : con esto tienes bastante pasto para el corazón : cuantas nuevas relaciones adquieras, que sólo te sirvan para conocer al hombre y adivinar la manera más segura de esclavizarlo. — Repasa de nuevo las obras políticas de los más notables autores : busca una opinión que te sirva de pretesto : hazte diputado : adquiere tanta malicia como talento tienes, y yo te juro que serás ministro. — Sí, Gustavo : la ambición es la pasión más digna del corazon humano. Ella no es otra cosa que la satisfacción de todas las pasiones. — ¿ Eres amigo sincero y leal ? satisface tu ambición y harás felices á tus amigos ¿ Eres amante apasionado ? satisface tu ambición; que tu amada te vea *en ruedas de marfil* y *envuelto en seda*, y nunca apartará sus ojos de los tuyos. ¿ Anhelas gloria ? Levántate un pedestal, habla sobre [1] él á la muchedumbre, y serás escuchado con asombro.

Mucho tiempo debió gastar el metafisico Guillermo en confeccionar tan elocuente [2] discurso. Gustavo se dejó arrebatar de sus últimas palabras, imaginóse ministro, y siguió comiendo más de prisa.

Moncada, disgustado de los egoistas consejos de su amigo, se levantó de su asiento, diciendo con voz alterada:

— No pretendas arrugar la tersa frente del artista [3] con los siniestros sueños de la ambición. Convengo en que este mundo es sólo una farsa pasagera; pero en esa farsa hay diferentes papeles, y á mí me gusta más el del hombre que sabe hacerse estimar esclusivamente por su talento. El día que Gustavo se haga ministro, perderá el noble é intenso placer que ahora disfruta, el de ver que todo el mundo le aplaude, no movido del interés que envuelven los aplausos que se tributan á un ministro, sino del entusiasmo, de la admiración que inspira su genio.

1. Tachado : desde.
2. Idem : elocuente; y sobrepuesto, de distinta letra, más reciente : absurdo.
3. Idem : poeta.

Gustavo, tu has nacido para dominar á la muchedumbre, y es más noble y generoso que la domines con la frente ceñida de una corona de laurel, que de una de oro.

El discurso de Moncada, como era improvisado, no pudo ser ni tan razonado ni tan largo como el de Guillermo. Sin embargo, tambien produjo su efecto; Gustavo, dejando en el plato el centro de un pastelillo que iba á meterse en la boca, levantó la cabeza entusiasmado, y fijó su mirada penetrante en un retrato de Bellini [1], que [2] se ostentaba en el testero de la sala. Quiso hablar, pero habia comido mucho y estaba poco inspirado; y no ocurriendosele nada digno de los discursos anteriores, dió á entender el efecto que le habían producido, permaneciendo un rato suspenso y silencioso. Los dos oradores quedaron muy satisfechos de sí mismos; semejantes en esto á la mayor parte de los que aconsejan, que antes vierten sus mácsimas por que sean escuchadas, que por que sean seguidas, y más atentos á ostentar su superioridad, que á corregir los defectos del aconsejado.

En esto dieron las seis, hora á que estaban citados Guillermo y Moncada : los tres amigos se pusieron en la calle, separándose al poco tiempo, Gustavo con dirección al café Suizo, y sus dos condiscípulos á la calle del Príncipe, donde su diputado los aguardaba.

Al entrar en el café, se encontró Gustavo con el conde de San Román. Ya darémos algunas esplicaciones acerca de este personage : bástenos saber por ahora que los dos se saludaron muy cariñosamente y como dando á entender que si bien hacia poco tiempo que se conocían, cada uno de ellos había formado empeño en ser amigo del otro.

— Si la natural agitación en que deben tenerle sus muchos aplausos, no le sirviera de disculpa, tendría motivo para acusarle de olvidar con facilidad á sus amigos.

1. Tachado : del Petrarca.
2. Sigue, tachado : con la frente ceñida de laureles.

— Me creo con derecho para dirijirle á V la misma acusación, Sr Conde.

— Dos veces he estado en su casa ¿ su gloria y sus amores no le dejan espacio ni aun para leer las targetas de los amigos ?

— ¡ Tanto honor !

— El genio siempre es buscado.

— La juventud es siempre animada por el talento.

Durante este corto dialogo, el Conde había conducido á Gustavo á una de las últimas habitaciones del café : tomaron asiento en una mesa de las más apartadas, y permanecieron un instante silenciosos. Un mozo se les puso delante : « lo de siempre » dijeron los dos, más bien por señas que por palabras; volvió á continuar el mismo embarazoso silencio, propio de dos personas que se han impuesto la obligación de no decirse vulgaridades y que de pronto no les ocurre ningun asunto importante de qué tratar.

— Y bien, Gustavo : ¿ que le parece á V. el mundo, contemplado al través del prisma que las circunstancias han puesto delante de sus ojos ?

— Mientras no me falten amigos que con su noble afecto me animen, fuera un ingrato si no me creyera en medio del paraiso.

— ¡ Juventud y genio ! ¡Oh ! ¡cuánto os envidio, amigo Gustavo ! ¡Quién poseyéra [1] un corazon tan vírgen como el suyo [2], para tener el placer de destrozarlo de nuevo !

Gustavo contempló al Conde con sorpresa, y le siguió escuchando con más atención — ¡ Grandes días le aguardan de amores y de felicidad ! Vá V. á verse rodeado de las mugeres más encantadoras del mundo. Aproveche V. los momentos, amigo mío. Todos los instantes de la vida pueden igualmente

1. Tachado : pudiera tener.
2. Idem : vuestro.

aprovecharse en beneficio de la virtud : los instantes del placer son breves; huyen y nunca vuelven.

Gustavo redobló su atención.

— Nada de cálculos ambiciosos, nada de trabas de ninguna especie; no le quite Vd. á la juventud el don que la hace más encantadora, la libertad. Desde luego que uno se sujeta á más proyectos ambiciosos, á la moral ó á la virtud, no parece sino que entra de soldado en una compañía ó de fraile en un convento, donde tiene que vivir segun reglas establecidas por otros hombres antes de que él naciera : ¡ vergonzosa esclavitud, indigna de un alma joven y valiente ! Por eso me ha gustado á mi siempre el libertinage [1], por que es la única vida independiente y libre, vida que uno mismo se crea sin tener en cuenta para nada lo que han establecido los demás hombres, ni lo que piensa la estúpida multitud. ¡O Gustavo [2] ! El amor abre de repente [3] ante tus ojos las puertas de marfil de sus cien jardines, poblados de bosques silenciosos y humbrios, mecidos por la brisa embalsamada, regados por fuentes de mármol y alumbrados por la melancólica luna. Hallarás mugeres encantadoras, que se dejarán gustosas destrozar el alma, con tal que les consagres una melodía [4] en tus óperas [5] ó un remordimiento en tu corazon; otras, que arrebatadas de una mezcla incomprensible de violenta lascivia y de sublime espiritualidad, estamparan frenéticas sus rosados labios en tu frente, queriendo con el estruendo de sus besos despertar en tu mente nuevos y vigorosos pensamientos. Otras,..... ¡ oh Gustavo ! ¡Gustavo ! ¡ Quién tubiera otro corazon que entregarles !

No era menester tanto para acalorar la ecsaltable imaginación

1. Tachado : la distracción.
2. Idem : ¡ Vida de poeta !
3. Idem : pronto.
4. Idem : un verso.
5. Idem : dramas.

de Gustavo [1]; sus ojos lanzaban rayos de inspiración; no ya sueños de ambición y de gloria, sino la imágen de Lovelace y Tenorio dominaba su fantasía : ansiaba en aquél momento ser el protagonista de mil dramas desgarradores, y su sangre juveníl latía alborotada y sedienta de impuros y deshonestos placeres. ¡ Pobre jóven [2] ! Creyéndose el hombre más independiente del mundo, se hacía esclavo del primero que ecsaltaba su imaginación.

A poco sonó un reloj del café, y los dos amigos se separaron.

Quisiera Gustavo verse en aquel momento delante de la Condesa, pero recordando que hacía dos días que no visitaba á Elena, mudó de propósito y se encaminó á la casa de la segunda.

Además, deseaba tener una escena dramática con su deslumbrante Señora, y quería meditar despacio los resortes de que había de valerse.

Las palabras del Conde no dejaban de resonar en sus oidos : particularmente aquello de « Todos los instantes de la vida pueden igualmente aprovecharse en beneficio de la virtud ; los instantes del placer son breves : huyen y nunca vuelven », le pareció de perlas, y pensó decírselo á la primera muger que se encontrara.

En esto llegó á la casa de Elena. Tiró de la campanilla ; abriéronle la puerta y sin preguntar por nadie entró en la sala.

Figúrese el lector una sala bastante espaciosa y adornada con más elegancia que lujo. El suelo está cubierto de una delicada estera de junco [3].

Las flores de los fanales, y algunos retratos de familia sacados en miniatura, recuerdan la habilidad de las lindas manos de Elena. A la izquierda hay dos anchos balcones, cuyas puertas estan cubiertas de pabellones blancos y encarnados : los bisillos

1. Tachado : del poeta.
2. Idem : poeta.
3. Sigue, tachado : hace tres dias que quitaron la alfombra bordada por Elena.

que cubren los cristales, son chinescos, y dando paso á la luz, dibujan en la fachada de enfrente sus caprichosas labores.

En el espacio que media entre los dos balcones, hay una mesa cubierta de mil juguetes de China y de preciosas conchas y caracoles de América. Sobre esta mesa está colocado el bellísimo retrato de una niña, que empieza á ser muger sin dejar de ser Angel.

En el testero de en frente hay blando sofá, rodeado de cuatro elegantes butacas : sobre todo se ostenta una bellísima copia del pasmo de Sicilia, y varios otros cuadros religiosos cubren el resto de las paredes, que, vestidas de un papel rojo, bordado de grandes ramos negros, é imitando perfectamente el relieve del terciopelo, reflejaba sobre los objetos una luz indecisa [1] y agradable.

Gustavo miró en torno suyo, y hallandose solo se dirijió al gavinete inmediato. Dió en la puerta dos golpecitos para anunciarse.

— ¡ Adelante !, dijo la conocida voz del tutor de Elena.

Gustavo se halló en un gavinete sencillo, adornado con dos estantes de libros y varios mapas. El tutor escribía delante de su bufete.

— ¡ Tu por acá, Gustavo ! dijo el tutor soltando la pluma, quitándose los anteojos y alargandole la mano [2] :

— ¿ Tanto tiempo hace yá que no nos vemos, mi querido papá ?

El tutor de Elena había [3] sído condiscípulo del padre de Gustavo : vivía en Salamanca con su pupila, cuando Gustavo empezó á estudiar filosofía en aquella universidad. Como era natural, su padre lo recomendó eficazmente á su antiguo amigo : éste cumplió tan bien con su encargo, que el bondadoso artista [4],

1. Tachado : tinte indeciso.
2. Sigue, tachado : al poeta.
3. Tachado : era.
4. Idem : poeta.

no sabiendo de que manera recompensarle, le llamaba padre : á poco murió el suyo verdadero, y sentía un placer melancólico en darle este nombre al que fué su mejor amigo.

— ¡ Ese es un nuevo ultraje ! — respondió el tutor á las últimas palabras de Gustavo, — ¡ estar sin vernos dos días y parecerle poco tiempo !

— ¿ Y mi hermanita ?

— Si ¡ contenta tendrás á tu hermanita ! ¿ No la has visto en la sala ?

— No, Señor.

— Pues ya vendrá. Siéntate. No te pido cuentas del tiempo que hace que no nos vemos, ni te doy quejas; porque yo conozco tu genio bondadoso, y esto sería obligar á que nos visitaras diariamente, lo que en estas circunstancias te sería molesto, y tanto tu hermanita como yo sufririamos mucho al ver que nos visitaba por bondad, quien siempre nos ha visitado por cariño.

— ¿ Merezco tanta crueldad ? ¿ No es disculpa...

— Si ; ¡ no hablemos más de ello... pero esta es la primera vez que te veo buscar disculpas... ! ¡ si vieras que mal efecto me hace ! — dijo el tutor enternecido y no pudiendo á pesar suyo pasar lijeramente sobre un asunto que era para el harto [1] interesante. Comprendió Gustavo que el enternecimiento del anciano por causa tan leve, no era nacido de lo que había pasado, sino un triste presagio del porvenir. Gustavo recordó que efectivamente había vivido dos días completamente olvidado de aquella familia que siempre había sido la suya « ¿ que vida, dijo para si, es la que me aguarda, cual es el fin que en ella me espera, cuando empieza por robarme los afectos más nobles de mi corazon ? »

Esta reflecsión cubrió de un tinte melancólico la frente del artista [2]. Llegóse al tutor, y tomandole la mano, le dijo con cierta solemnidad :

1. Tachado : muy.
2. Idem : poeta.

— Padre, por Dios, respondame V. la verdad de lo que voy á preguntarle : ¿ cree V. posible que yo deje de ser lo que siempre he sido ? Vd., que ha estudiado mi carácter ¿ no encuentra en él algo que le convenza de que es imposible que mi corazon se mude ? Al decir esto Gustavo, se marcaba en su fisonomía un temor tan grande de ser malo, que el tutor, ya repuesto y seguro, se apresuró á tranquilizarlo :

— Sosiégate, Gustavo : efectivamente, hay en tu alma una tendencia al bien tan constante é irresistible, que ella espero que en las mayores tempestades sabrá sacarte á puerto seguro. Sin embargo, es preciso no descuidarse ; y ahora mucho ménos. Así como hay ocasiones en que los poros estan abiertos y las enfermedades físicas se adquieren con más facilidad, de la misma manera en algunas ocasiones de la vida, abierta el alma á toda clase de sensaciones, puede recibir heridas incurables que deciden de la ecsistencia del hombre. Tu corazón es bueno ; pero es muy ecsaltable tu fantasía, y una imaginación grande es una eterna tendencia á la desorganización. Ecsamina bien las nuevas personas que te rodean antes de hacerlas dueños de tu afecto : mira que todo ha de parecerte ahora bello, y poner el cariño en una persona indigna, no es solo sufrir un desengaño, sino concebir la duda, enfriar el corazon y cerrarse la puerta á todos los nobles afectos ; si; ¡ una vez concebida la duda por uno de esos hombres que se gozan en analizar el corazon humano, no se desvanece jamás ! Perdona si me atrevo á darte consejos : tú tienes más talento que yo : si los acontecimientos de la vida se presentasen juntos, bastaría una mirada tuya para comprenderlos todos ; pero como esto no sucede así, siempre el talento deberá escuchar la voz de la esperiencia.

Ecsamina muy detenidamente la persona de quien vayas á recibir beneficios ; no te ofendas ; un corazón generoso admite favores con facilidad, porque no le asusta la idea de recompensarlos ; pero ten entendido que á todos los hombres se les pueden hacer beneficios, pero de muy pocos se pueden recibir.

Finalmente, Gustavo, ten presente que la fortuna todo lo gobierna á su despótico arbitrio; sobre todo ejerce su imperio; puede hacer á los hombres más opulentos ó más pobres; pero nunca podrá destruir la paz imperturbable que reina en el corazon del hombre que siempre ha sido honrado.

Gustavo, profundamente conmovido por las palabras del viejo, recordó el discurso del Conde y avergonzóse del buen efecto que le había producido. La imágen de Séneca y de Catón cruzó por su mente.

El tutor quedó muy satisfecho del buen resultado de sus consejos. El pobre ignoraba que también quedaron satisfechos Guillermo, Moncada y el Conde.

En este momento se dejaron oir en la vecina sala las blandas pisadas de Elena. El tutor tomó la pluma, como para advertirle á Gustavo que podia salir á recibir á su hermanita y aun hablar con ella en la sala.

Así lo comprendió Gustavo, y así lo hizo.

CAPÍTULO III.

Elena.

« ..... su alegria,
es el nacer del Sol; si mira triste,
es la tristeza con q^e^ muere el dia ».

(SELGAS.)

Antes de haber escuchado los saludables consejos del Tutor, con mucho recelo se hubiera presentado Gustavo delante de Elena, temeroso de que hubiera conocido en sus ojos la verdadera causa de su ausencia, y aunque él todavía no sabía darse cuenta de cual había sido, por el conato que instintivamente ponía en ocultarla, debemos sospechar que no era muy buena. Pero se hallaba en este momento tan poseido de las sublimes mácsimas

del tutor [1], que conociendo que en su flecsible fisonomía debía reflejarse lo que pasaba en su alma, no temía ya la mirada de la niña, esa terrible mirada de la muger que nos ama y que lee en nuestros ojos el secreto más íntimo del corazon.

Ostentando en su frente los nobles sentimientos que le dominaban, como pudiera una corona de laurel, se adelantó Gustavo á recibir á su hermanita, como el solía llamarla.

— ¡ Perdón, Elena ! : — la dijo, tomandole cariñosamente la mano.

— Mal empiezas, Gustavo; — respondió la niña, sonriendo con tristeza y dulzura; — pues tu primera palabra indica que me has ofendido.

— ¡ Ofenderte, Elena ! ¡Grande deberá ser el castigo del que te ofenda !

— Mal demuestras que así lo crees, cuando tan poco cuidado pones en evitarlo. En fin, siéntate, si es que no estás deprisa.

Estas ultimas palabras, después de dos dias de ausencia, encerraban toda la crueldad de que era capaz el corazon de Elena.

Sentáronse los dos : Elena en el sofá y Gustavo en la butaca más inmediata.

Reinó un momento de silencio, que entristeció profundamente el corazon de Elena. « Gustavo no sabía qué decirla » ; esta idea helaba la sangre de la joven.

Mil veces en Salamanca había presenciado tranquila las profundas y silenciosas meditaciones de Gustavo [2] : « Después me dirá lo que piensa », solía decirse; y halagaba dulcemente su orgullo el considerar que á su presencia concibiese el artista [3] sus mejores pensamientos.

Hoy le observaba pensativo, y la pobre niña no se atrevía á preguntarle cuál era el objeto de sus meditaciones. « Rompióse

1. Tachado : que había escuchado.
2. Idem : del poeta.
3. Idem : poeta.

la celeste armonía que reinaba en nuestras almas, y Gustavo y yo ya no somos una misma cosa », dijo para sí, apoyando sobre una mano su cabeza, llena de melancólica hermosura.

Gustavo quería consolarla, pero era incapaz de mentir, y no podía pronunciar la palabra que Elena necesitaba para salir de su profunda tristeza.

Gustavo nunca había amado á Elena; si acaso, la había querido como á una hermana. La conoció antes de ser célebre, y entonces era imposible que él hubiese amado á ninguna muger. Esplicarémos esto. El hombre que ha concebido la ambición de la gloria, no puede concebir ninguna otra pasión secundaria; la satisfacción de todas la remite al dia en que consiga satisfacer la principal; no quiere entonces ecsijir el amor de ninguna muger, por que se figura que no ha de inspirarlo tan intenso, tan entusiasta, tan sublime, como el día que lo ecsija con la frente ceñida de laureles; se le figura que entónces no ecsiste, sino que está trabajando para nacer, y no quiere gastar su corazon, para entregarlo vírgen á las grandes emociones que su gloria satisfecha ha de proporcionarle. Nunca Gustavo hubiera sentido dentro de su alma melodías tan dulces y melancólicas [1], si antes no hubiera conocido el sublime carácter de Elena. No puede un genio, por inspirado que sea, conocer en la soledad y por sí solo el corazon humano. Elena era un libro precioso donde el artista [2] leía diariamente todos los misterios, todos los encantos, toda la grandeza de un alma sublime y enamorada; muchos [3] cantos [4] de su opera [5] no eran otra cosa que la sencilla espresión de los sentimientos de Elena : todo su mérito consistía en haber sabido inter-

1. Tachado : hubiera escrito un drama con tanta verdad y ternura.
2. Idem : poeta.
3. Idem : muchas.
4. Idem : escenas.
5. Idem : drama.

pretar sus miradas; pero el insolente artista [1] imaginaba que todos sus pensamientos eran hijos esclusivamente de su genio, y que Elena no era más que [2] la casualidad que se los desarrollaba [3].

Así un pintor, al acabar de trasladar al lienzo la dulce y consoladora imágen de una vírgen, en vez de adorar á la muger que le sirvió de modelo, se enamora esclusivamente [4] de la pintura.

Por otra parte, Gustavo entraba por primera vez en Madrid: su imaginación se había desencadenado, y su ambición de gloria empezaba á satisfacerse, y él necesitaba representar en una muger los encantos y turbulencias de su nueva vida. La modesta Elena no podía representar este papel.

Porque ¡ cuán diferente era el amor de la jóven [5] ! Si Elena hubiera conocido á Gustavo después de haber adquirido la gloria que ya le circundaba [6], le hubiese admirado en el fondo de su corazón, pero su natural modestia le hubiera impedido el amarlo; le conoció muy niño [7], y aunque desde luego presintió su grandeza, entonces no le espantaba, porque Gustavo [8] se la hacía comunicable con la espontaneidad del niño.

Aquella mezcla encantadora de mancebo [9] candoroso y de hombre grande, despertó esclusivámente para el amor toda la adormecida ecsistencia de la niña; después de conocer á Gustavo, delante de otra cualquier persona sentía muerta la mayor parte de su alma; sólo la luminosa mirada del poeta, que siempre

1. Tachado : poeta.
2. Idem : otra cosa sino.
3. Idem : inspiraba.
4. Idem : perdidamente.
5. Idem : amor era el suyo !
6. Idem : escrito sus obras literarias.
7. Idem : jóven.
8. Idem : el poeta.
9. Idem : jóven.

revelaba algún grande pensamiento, lograba infundirle vida. La peligrosa franqueza con que Gustavo le comunicaba sus grandiosos planes, ecsaltaba su vírgen imaginación con las más dulces esperanzas, y léjos de despertar su orgullo, manifestándole que ella era capaz de comprender sus grandes pensamientos, sólo en ella veía una muestra de la bondad y modestia de su amante; nuevo encanto que acrecentaba su amor. Elena se juzgó amada.

Ella había visto un lindísimo cuadro que representaba un soberbio león á quien Cupido conducía á su antojo, sin otro freno que una hebra de seda. La idea de que ella representaría en la brillante ecsistencia del poeta el papel del niño alado, inundaba sus ojos en lágrimas de ternura, de amor y felicidad. — Finalmente, acostumbrada á vivir delante de los ojos de su amante, el día que de ella los apartara, no sabría la pobre niña para qué pudiera servirle la ecsistencia.

Pocos meses antes de salir Gustavo de Salamanca, murió una anciana que había servido de aya á Elena : su tutor, con el pretesto de aliviarla de la grave melancolía que esta desgracia le había producido, vino á establecerse á Madrid; otro en realidad era su objeto; pero más le valiera no haber salido nunca de Salamanca.

—¡ Nada me dices, Elena ? — dijo Gustavo, como dando á entender que él había callado, no por otra cosa, sino por que aguardaba á que ella hablase la primera, — tu silencio me castiga más cruelmente que pudieran hacerlo tus palabras.

— ¿ De qué sirven las quejas, Gustavo ? Ademas, si tu tubieras alguna disculpa satisfactoria que darme, no esperarías á que yo me quejase : cuando tu me la callas, más me valdrá no saberla [1].

— Elena, ¿ de dónde nace la nueva reserva con que me tratas ? ¿Es acáso que tu orgullo no te consiente tratar con igual franqueza al autor celebrado que al estudiante oscuro ?

1. Tachado : escucharla.

— ¡ Mi orgullo, Gustavo ! ¡ no me insultes ! estudia tu corazon, y en el encontrarás la causa de mi reserva. — En otro tiempo, es verdad, no había secretos entre los dos : poco me importaría que tu penetrases cuanto está pasando en mi corazon ; pero díme : ¿ tú te atreverías á manifestarme lo que pasa en el tuyo? No : no te atreverías, y yo te lo agradezco. Ya lo ves, Gustavo, no hay miedo de que pierdas mi afecto, pues la misma razón por que otra dejaría de quererte, á mi me esfuerza á quererte más. Quizás esto será para tí una desgracia.

Elena reprimió su llanto, no por otra causa sino por el dolor que causaría á Gustavo el ver correr unas lágrimas que no podía enjugar. Gustavo, que era joven y bueno, condolido de la penosa situación de su hermanita, empezó á llorar ; los ojos de Elena se convirtieron en dos fuentes ¡ Escena rara é incomprensible ! Elena vertía lágrimas de dolor por que no era amada, y Gustavo lloraba por que no podía amarla como él quisiera y ella.

— ¡Amar á otra muger...!

— No será dificil : tú á cualquier muger inspirarás un amor digno de ser correspondido. Y¿ quién sabe? Quizás me ames algún día, pero me dice el corazón que será tarde. Pero... tu ecsaltada imaginación te saca de tí mismo con mil fantasmas deslumbradores que te arrastran en pos de sí ; empiezas á sospechar que son mentidos ; pero no tienes valor para resistir á la tentación de someterlos á la experiencia ; después de esa prueba ¿quién me asegura que tu corazón quedará capaz de corresponder á un amor como el mío ? ¡ Ai Gustavo ! En tu grande imaginación yo no veía al principio más que una fuente inagotable de placeres para la muger á quien amases : hoy en ella contemplo el enemigo eterno de tu tranquilidad y de tu dicha. Por tí lo siento. ¡ Que vida tan inquieta y azarosa te aguarda ! Si alguna vez se apaga ese fuego voráz que te consume, y que, lejos de alumbrarte, oscurece el camino de tu felicidad, no sufras entonces de nuevo con el recuerdo de las penas que me has causado. ¡ Yo

te las perdono de todo corazón y conozco sinceramente que no ha estado en tu mano el evitarlas!........................
... Además, Gustavo, en el fondo de mis penas encuentro cierto placer melancólico que no deja de tener sus encantos para un alma como la mía..... Yo viviré con el recuerdo de lo pasado, de los primeros años que nos conocimos. ¡ Qué necia, Gustavo! ¡yo creía que habían de venir otros años mejores!... me figuraré que tenía un amante tiernísimo que se ha muerto, y que mi vida debe reducirse á pedirle al cielo que lo salve. Pero tú... ¡Dios mío! Dios mío!

Elena levantó al cielo sus brillantes ojos, que volvieron á inundarse de generosas lágrimas.

Gustavo no podía ya llorar : estaba espantado de sí mismo, y maldecía mil veces su corazón, que en aquél instante latía silencioso y frío [1].

— ¡ Elena, por Dios, no me anonades más con el peso de tu grandeza!.... Hablas de mi ecsaltada imaginación, y es la tuya la que perturba nuestra dicha. ¿ Qué otra cosa es el amor que este afecto tiernísimo que nos une? ¿ Yo, no soy desgraciado, cuando tu sufres? Entonces ¿ quién te asegura que no te amo?

— Mal comprendes el amor, Gustavo : nada ganaría mi felicidad con que ecsaminasemos el afecto que yo te inspiro.....

Reinó un instante de silencio.

— ¿ Cuándo estrenan [2] tu ópera [3]?

Esta última frase era el candado del corazón de Elena. Gustavo lo comprendió de este modo, y no quiso cometer la crueldad de contestarla. Se levantó de su asiento y empezó à pasearse por la sala.

Elena permaneció silenciosa y pensativa.

---

1. Tachado : mudo.
2. Idem : ejecutan.
3. Idem : drama.

—¡ Qué soledad me aguarda, aun en presencia de Gustavo !

En este momento sonó la campanilla : Gustavo tomó el sombrero.

— ¡Hasta mañana!, dijo, sin acordarse del tutor. Elena no pudo contestarle.

— El Conde de San Roman — dijo un criado anunciando.

— ¡El Conde aquí! murmuró Gustavo. Elena no pareció turbarse. Una sospecha horrible brotó en el corazón del artista.

El conde apareció en la puerta, y Gustavo se retiró, después de saludarle ligeramente.

CAPÍTULO IV.

Bandera negra.

— En ese gabinete está mi tutor, dijo Elena, sin aguardar á que el Conde dijese una palabra.

— No seré yo por cierto quien le distraiga de sus ocupaciones, y más cuando sé de seguro que todas ellas redundan en beneficio de su pupila, dijo, sentándose en la misma butaca que había ocupado Gustavo. ¿Le ha dicho á V. algo el poeta de su duelo?

— ¡Gustavo un duelo! — Elena se puso pálida como la muerte. — ¿Cuándo? ¿Por qué? dijo, levantándose de su asiento, y presta á precipitarse en la estancia donde estaba su tutor.

— ¡Por una muger!...

— ¡Por una muger! ¿Dice V. verdad, Señor Conde?

— ¡Elena!

— ¿Por una muger? — Elena se contubo, sospechando que el Conde pudiera tener alguna mira interesada en engañarla.

— Al menos de ese modo se cuenta.

— ¡Oh! ¡yo no puedo...! — dijo, volviendo á su cruel incertidumbre y queriendo de nuevo llamar á su tutor.

— Deténgase V., señora : asi se ha contado, pero todo ha sido ecsageración.

Elena respiró.

— ¡Cuanto interés! ¡cuanto amor! increible parece que tantas perfecciones enjendren en V. tan poco orgullo. ¿Es por ventura el amor silencioso y desdeñado digno del corazón de Elena?

— ¿V. me asegura bajo palabra de honor que no es cierto el duelo de que me hablaba?

Apenas pudo el soberbio Conde disimular su despecho.

— Señora, no le amenaza otro duelo que el que V. podrá proporcionarle si ecsagera un punto más el rigor injusto con que me trata.

— Y V., Señor Conde, que me hablaba de orgullo ¿podrá admitir la condescendencia con que le escucho, cuando sabe que la debe al amor que le profeso á otro hombre?

— Espero que esa condescendencia, que hoy debo á tan odiosa causa, ha de llegar un día en que la alcance por mí mismo. De otra suerte, esté V. segura de que no la admitiría.

— V. dice que me conoce y que por eso me ama; ¿no encuentra V. en mi carácter algo de inmutable, algo que destruya esperanza tan ilusoria?

— El carácter de Elena es justo y bondadoso. y yo fundo mi esperanza en su bondad y en su justicia. No es posible que V. se resigne por más tiempo á ver que se marchiten sin fruto las virtudes de su pecho por la ingratitud de un solo hombre. El alma en quien Dios ha depositado tantos dones, tiene deberes muy santos que cumplir sobre la tierra y V...

— ¿Irá V. á sacar por consecuencia, señor conde, que mi deber es amarle?

Esta ironia hizo palidecer al conde de rabia.

— Elena, si hubiera un hombre que hubiera dudado del amor, de la virtud y de la eternidad; si hubiera un hombre sumido en las tinieblas, sediento de la luz y fundando la esperanza de su regeneración en el amor de una muger; ¿no fuera egoista y criminal esta muger, si le dejase sumido en el abismo,

por no iluminar su alma con una parte siquiera del amor que tributa al hombre que al despreciarla se aparta de la virtud y de la fé?

— Y esa muger ¿ seguiría siendo tan sublime á los ojos de ese hombre, después que se enamorase de un licencioso? Y ese hombre ¿dá las primeras muestras de su arrepentimiento, ecsijiendo la perfidia de una muger?

— ¡Cuánta crueldad con el hombre que se arrepiente, y que sólo implora que le ayuden, para no apartarse nunca del bien! ¡Cuánta dulzura con el insensato que á pesar de vuestro amor se lanza al precipicio! Si amara á V. menos, creería que obraba sólo movida de su caprichosa voluntad, y no del impulso de la justicia.

— Y ¿ quién le ha dicho á V. que abrigo la pretensión de ser el premio de la virtud sobre la tierra? Y aunque fuese tan vana, ¿V. se figura que así saldria más ventajoso?

Mucho sufría el orgullo del conde al ver la debilidad de las redes en que pensaba enredar á Elena. Gozaba fama de terrible seductor y así era la verdad; pero nunca había tenido que habérselas con alma semejante á la de Elena. La indomable independencia con que siempre la niña le habia tratado, le iba haciendo formar un bajo concepto de si mismo, y empezaba á sufrir un agudo tormento desconocido. Casi empezaba á convencerse de que existía la virtud, y esta idea le desesperaba.

El tutor de Elena había sido el administrador de los bienes que poseía en Salamanca : vino á la corte, y como era natural entraron en relaciones. Prendose el Conde de la lozana juventud y fresca hermosura de Elena y, según su antigua costumbre, empezó á entretenerse en enamorarla. A medida que fué conociendo el alma enérgica é indomable de la niña, se iba cambiando su inclinación en un firme y decidido propósito : conoció después el terrible rival que se le oponía y desde entonces el asunto se hizo cuestión de orgullo : el orgullo de un libertino acostumbrado á vencer, no habrá cosa que no intente en contra de la

infeliz que ha tenido la desgracia de irritarlo. Además, el Conde daba por disculpa de sus inconstancias y perfidias, la poca ó ninguna virtud de las mugeres : una muger virtuosa era por lo tanto una eterna acusación contra él, y yá trataba de perderla, no sólo por el íntimo placer que le resulta á un libertino de pervertir [1] á un alma, sino para justificar de este modo su opinión y su escandalosa conducta.

Elena conoció por instinto que el conde valía muy poco, y embebida en los amores del compositor [2], ni aun se tomó la molestia de estudiarlo. Las almas grandes son como una piedra de toque en que de pronto se conoce la calidad de las almas que las rodean.

Otra joven hubiera necesitado mucho tiempo para conocer, quizás demasiado tarde, lo que á Elena le dijo su instinto en la segunda visita que el Conde la hizo. Una de las cosas que más irritaban al Conde era la facilidad con que Elena se daba inmediatamente cuenta [3] de la poca verdad de sus palabras.

Aquella mirada tan inocente como penetrante, helaba su corazón y le impedía el ser tan buen actor como él acostumbraba á serlo en semejantes ocasiones. Apenas le restaba medio ninguno que ensayar y sin embargo le era imposible retroceder.

— Pienso, Señora, dijo el Conde, respondiendo á las últimas palabras de Elena, que V. no debe pertenecer á la multitud de esas mugeres vulgares que se imponen la obligación de ridiculizar los afectos que no admiten. — El ridículo es un arma tan vil, que nunca esperaba ya verla en vuestras manos inocentes.

— ¿Teme V. al ridículo, Señor Conde? Ese temor indica que debe V. estar muy fuera de su centro cuando habla de enmienda y de sublimes amores.

El conde quiso mentir con entusiasmo; Elena le miró y per-

1. Tachado : perder.
2. Idem : de su poeta.
3. Idem : apercibía al instante.

maneció silencioso. Sufría horriblemente, porque en aquel momento se creía estúpido.

— No le ha dicho á V. Gustavo las nuevas relaciones que ha adquirido?

— Ni yo se las he preguntado.

— No le ha hablado á V. de la Condesa...

— ¡Qué pobre recurso!

— No trato de buscar un recurso para nada, Señora: sólo quiero devolver á V. alguna parte de las penas que me está causando. Pues Gustavo está enamorado perdidamente de la muger más deslumbradora de Madrid; si esto fuera finjido, valdría muy poco; pero como es cierto, bien puede servirme de venganza.

— Y bien? si Gustavo está enamorado, lo que no creo imposible, jamás oirá de mis labios ni una palabra en contra de la muger á quien ame, ni una queja ni una suplica á favor de mi amor. Y no por eso dejaré de amarle; el amor y el egoismo no se parecen en nada. Sepa V., señor conde, que aquel es amor verdadero, que sólo desea la dicha del objeto amado; aunque sea lejos de nosotros, aunque sea en brazos de otra persona. Si Gustavo la ama de véras; si sólo con ella puede ser dichoso, no sentiré tanto que él la ame como que ella no le corresponda. — Elena, sin procurarlo, se había vengado cruelmente. Al Conde le desesperaba la idea de que ecsistiese un amor tan sublime, sin que él lo hubiese inspirado.

— Virtud en que no creo, dijo friamente, queriendo á toda costa producir algún efecto en aquella muger.

— No lo dudo.

— Las últimas palabras de V. me han consolado, pues ellas manifiestan que no es de Gustavo de quien V. está enamorada.

— ¡Estraña consecuencia!

— El amor verdadero en un corazón juvenil, nunca puede ser tan desprendido. V. no está enamorada de Gustavo.

— Pues ¿de quién, Señor Conde?

— De la imágen de una pasión sublime.

— Sírvase V. esplicarse más claro.

— Lo que á los ojos de un necio sería un amor sublime, á mis ojos no es otra cosa que una sublime vanidad.

— ¡Señor Conde!

— V. se ha figurado que es capaz de sentir una pasión purísima; y trata de llenar la imágen que de ella tiene concebida, nó por Gustavo, sino por si misma, para poder V. convencerse de que es una muger sublime. ¡Orgullo, vanidad! Ménos vale esa pasión que V. manifiesta á Gustavo, que el desprecio con que me trata. No cambio mi posición por la suya.

— En esa habitación está mi tutor, dijo Elena, retirandose pálida de ira.

El Conde salió tranquilamente de la sala, meditando el medio de perderla.

CAPÍTULO V.

Fascinación [1].

Enterado Gustavo de la circunstancia de haber sido el Tutor de Elena administrador de los bienes del Conde en Salamanca, desvanecióse la terrible sospecha que al escuchar su nombre había concebido. Volvió á creer á Elena tan pura como siempre, y volvió á sentir remordimientos porque no la amaba. Sin embargo, como los hombres de mucha imaginación no ven nunca las cosas bajo su verdadero punto de vista, Gustavo ecsajeró al principio las fatales consecuencias que había de producir su desamor; desvanecidas luego las negras imágenes que su ecsaltación había producido, miró las cosas con más calma y se disgustó mucho, creyendo que su vanidad le había forjado males imaginarios : esta consideración bastó para traerle al estremo opuesto. Se figuró que, si bien Elena sentiría el desengaño, el

1. Tachado : Incertidumbre.

tiempo y los muchos atractivos de la corte irían desvaneciendo su pena, y hasta llegaría un día en que le viera tranquila en los brazos de otra muger. Esto pensando, se sentía más sereno y más capaz de lanzarse al deslumbrante amor que la Condesa le prometía.

Durmió perfectamente una noche, y levantóse muy bello al otro día. Miróse maquinalmente al espejo y su instinto de artista no pudo menos de quedar halagado y satisfecho al contemplar las bellas proporciones de su aguileña y morena fisonomía. Peinóse su pelo negro como el ébano, que, dócil como nunca, parecía que de *motu propio* se prestaba á aumentar la hermosura del artista. Tarareando un ária de su ópera, vistiose elegantisimamente [1] sin el auxilio de ningun criado [2], tomó su sombrero, embozose en su gallarda capota, y siguiendo su tarareo y sin pensar lo que hacía, llegó á las puertas de la Condesa y con la mayor tranquilidad agitó la campanilla y acabó muy de prisa de ponerse los guantes.

— ¿ Está la Señora ?

— Pase V. adelante.

Entró el poeta en una elegante antesala. — Descolgó la capota de sus hombros, quitóse el sombrero, y, con apostura teatral, esperó el aviso del lacayo que había entrado á anunciar su visita.

— Entre V. caballero, dijo el lacayo, levantando una cortina.

El artista se encontró en otra antesala más elegante que la primera, que daba paso á dos magníficos salones.

— Por aquí, dijo otro lacayo, levantando una rica y pesada cortina de terciopelo [3].

Nuestro heroe pasó triunfante por debajo del pabellon.

---

1. Tachado : del... (?), empezó á vestirse.

2. Sigue, tachado : Se puso un pantalón y un frac negro, con un magnífico chaleco de terciopelo blanco ; colgóse su reloj.

3. Tachado : damasco.

Hallóse agradablemente sorprendido en medio de una estancia tan suntuosa como sencilla. Nada revelaba en ella la caprichosa mano de una muger; todo parecía hijo del pensamiento de un artista. El pavimento estaba cubierto de una tersa alfombra, en cuyo centro con tanta propiedad estaba dibujado un hermoso mastín, que el artista de pronto retiró el pié, temeroso de despertarle. Las paredes, pintadas al fresco, representaban los pasajes más notables de la mitología. En el cielo raso, de que pendia una magnífica campana, estaba pintado, con un grande conocimiento de la perspectiva, el coro de las nueve hermanas, presidido de Apolo.

Tres mesas de brillante mármol de Carrara, sustentaban tres relojes, que todos marcaban la misma hora; prueba del grande esmero con que estaban asistidos. Pero lo que más hirió la imaginación del jóven, fueron ocho colosales espejos de Venecia, que daban un aspecto solemne y deslumbrador à los cuatro frentes de la sala. Blandos y mullidos almohadones orientales, incitaban en torno al descanso y á la molicie : no se veía otra silla que una ancha y cariñosa butaca, colocada al lado de un elegante sofá forrado de terciopelo blanco, que indicaba el frente principal de la sala. Gustavo dió un paseo por toda ella y los ocho espejos reprodujeron mil veces su elegante figura.

Abrióse una pequeña puerta sin ruido y apareció la Condesa.

La hermosura deslumbrante de esta muger, estaba en perfecta armonia con el adorno del salón. Contaba apénas 25 años : sus formas redondas y perfectamente desarrolladas, estan cubiertas de una finísima bata de seda, que presta un encanto irresistible á su elevado seno y á su flecsible y voluptuoso talle. Su tez es blanquísima y pálida; sus ojos no pueden llamarse grandes, pero en ellos brilla un fuego etermo y reconcentrado : cuando los cierra un poco, se convierten en rayos : sus labios finísimos estan continuamente rebosando gracia, sarcasmos ó voluptuosidad.

Alargó al artista con seductora familiaridad su fina y transpa-

rente mano y muellemente se dejó caer sobre el sofá, que gimió de placer al sentir sobre sí tan hermosa carga. Sacó su lindo pié, adornado de una zapatilla blanca bordada de oro, y lo puso sobre un almohadón de terciopelo [1] que había delante. Gustavo tomó asiento en la butaca. ¡Pobre Elena!

— ¿Me atreveré á pedirle á Vd. cuenta del tiempo que hace que no nos hemos visto?

— ¿Seré yo tan dichoso, Señora, que V. me la pida?

— Siempre son interesantes las primeras emociones de un jóven que entra por primera vez en Madrid y yo tengo curiosidad por que V. me describa las suyas.

— Es imposible describirlas cuando se están sintiendo; son tantas y tan veementes, que las unas borran la imágen de las otras, pero yo sé que si transcurrido algun tiempo quiero recordarlas, un solo objeto será en mi mente la representación de todas ellas.

— ¿Un solo objeto podrá representar emociones tan diversas?

— El corazón humano, á pesar de su grandeza, no puede contener aisladas muchas sensaciones : todas adquieren vida de una sola y esa...

— Esa, si no me engaño, es el amor que inspira una muger. Hábleme V. de sus amores, Gustavo. El haber sido la primera que le ha brindado su amistad en Madrid, juzgo que me dá derecho á ser su confidente.

— ¿Si esta muger no me amará? dijo para si Gustavo.

— Muy feliz debe llamarse la que consiga agitar con su amor el corazón y la mente del nuevo y celebrado artista.

Gustavo respiró.

— ¡Oh! ¡Cuanta sería mi ventura y mi orgullo, si pudiera convencerme de que tengo en mi mano la ventura de esa muger!

1. Sigue, tachado : negro.

— Un corazón capaz de sentir una pasión tierna y arrebatada; una mente inspirada y fecunda, capaz de describirla con las imágenes más dulces y encantadoras; una frente coronada de laurel... ¿ que otra causa puede ecsijir una muger para ser feliz?

Estas eran las mismas palabras que Gustavo había pensado mil veces de decirle á la escondida deidad con que soñaba : al oirlas en boca de la Condesa, se figuró que la tenía delante y estuvo á punto de caer de rodillas. La imágen de Elena cruzó por su mente y lo contubo.

— ¿Y esa muger á quien mas que el amor incita hoy la curiosidad de penetrar en los misterios del alma de un artista, ya llegará un día en que, abrumada por la grande, por la inmensa pasión que ha inspirado, fatigada del sublime papel que el artista la hace representar á sus ojos, anhele la calma y se arroje, buscando reposo, en brazos del hombre mas vulgar?

— ¡Mal conoce el poeta al corazón de una muger! No es la violencia de la pasión que inspiramos la que engendra en nosotras el cansancio; esa, por el contrario, á cada instante nos rejuvenece con nueva vida. Además, Gustavo; hay en el corazón de un artista un vago é insaciable deseo que cada día acrecienta el amor de la muger amada, ansiosa de satisfacerlo. ¡Oh! Gustavo! ¡la unión del génio y del amor es una fuente de las mayores venturas de la vida!

Todos los placeres del mundo hablaban á Gustavo por la fresca y rosada boca de aquella muger encantadora; — volvió á levantarse la imágen de Elena, pero Gustavo no tubo valor para renunciar á la vida : arrebatado de una fuerza irresistible, cojió la blanca y delicada mano de la Condesa y estampó en ella sus labios temblorosos.

— ¡Gustavo!

— Háblame del amor y de la vida : yo estaba dormido; me cansa mi sueño : yo quiero despertar.

La Condesa, que estaba sedienta de los primeros arrebatos de la pasión de Gustavo, le contemplaba con una espresión de sorpresa y de felicidad, imposible de describir.

— ¡ Oh ! ¡ Gracias, Gustavo ! Hasta hoy no he conocido toda la inmensa ventura que cabe en la pobre ecsistencia humana. Mi corazón, también dormido, se agitaba sediento de vida en medio de su pesado sueño : despierta á tu voz y despierta esclusivamente para amarte. ¿ Qué fué mi vida hasta hoy ? ¿ Cual sería hoy, si no te hubiera conocido ? ¡ Oh ! ¡ Gustavo ! ¡ Cuánto te adoro !

Gustavo puso la mano de la condesa sobre su corazón.

— Pero ¿ es cierto cuanto nos pasa ? He soñado contigo tantas veces antes de conocerte, que me parece á cada momento que voy á despertar de este sueño delicioso. ¡ Es posible que apenas nos hemos visto seis veces y ya frenéticamente nos amamos !

— Hace mucho tiempo que nuestras almas suspiraban por encontrarse. — ¡ Oh ! me horroriza la idea de que pude perder mi juventud y mi hermosura en medio de los hombres que me rodeaban y sin haberte conocido. ¡ Que estéril hubiera sido entonces mi vida, y que pobre concepto hubiera formado de la ecsistencia humana !

— ¡ Oh ! ¡ jamás había concebido en mis sueños de felicidad que pudiera escuchar unas palabras [tan] halagueñas. Hoy es el gran día de mi ecsistencia : hoy empiezo á creer que tengo un alma de poeta, cuando á mi voz despierta tu corazón para amarme. Tu amor será siempre la mejor creación de mi genio. — ¡ Oh ! ¡ qué feliz soy !

— Si ; Gustavo ; si bastan los encantos del amor mas ardiente para hacer á un hombre feliz, yo te juro que lo serás. ¡ Oh ! la idea de que los cielos han puesto tu ventura en mis manos, engrandece mi espíritu y me hace formar un alto concepto de mí misma.

Gustavo estaba completamente fascinado : las dulcísimas palabras de aquella muger arrebatadora, conmovían su alma con mil nuevas sensaciones que nunca su génio había podido imaginarlas [1].

1. Sigue tachado : No pensaba el poeta que fuese la naturaleza humana capaz de tanta ventura.

La Condesa, por su parte, estaba encantada de ver el candoroso arrebato de aquel niño : los dos corazones rebosaban vida en aquel momento ; pero todo dimanaba del corazón de Gustavo.

— Ya es tiempo de que pensemos despacio en nuestra felicidad. De aquí en adelante me será imposible vivir sin verte un solo día. Después de haber escuchado tus palabras de amor, no habrá en el mundo armonías que halaguen mi corazón léjos de tí. ¡ Cuánto he sufrido estos días ! Estaba celosa de todo Madrid : de tu gloria, de las actrices.... cuidado que no dejes de verme ni un solo día [1].

— Tengo que comunicarte los pensamientos de mis nuevas obras [2].

— ¡ Oh ! ¡ Gustavo ! ¡ cuantas horas de felicidad me prometen esas palabras ! ven á verme á las ocho : estaré sola y concertaremos la hora de vernos todos los días.

— El Señor Conde de San Román : dijo un lacayo anunciando.

— Que pase á la otra sala.

— ¡ Siempre el Conde ! dijo para sí Gustavo.

— Te espero á las ocho.

— A Dios : no faltaré.

El acento de profunda ternura con que la Condesa pronunció sus últimas palabras, borró completamente el mal efecto que el nombre de San Román había producido en Gustavo. Además, en aquél momento estaba él demasiado lleno de su amor para dar abrigo á ninguna sospecha. Por otra parte ¿ qué cosa más natural que un Conde visitase á una Condesa ?

Ufano, desvanecido, lleno de ventura y de orgullo, cruzó Gustavo varias calles, despreciando intimamente á cuantas per-

1. Sigue, tachado : — ¿ Y piensas que después de haber contemplado tus ojos brillantes con el fuego del amor, no estará en todas partes mi corazón sediento de tus miradas ?

2. Tachado : dramas ; quiero que tú me enteres de los secretos de la sociedad de Madrid : que la describamos entre los dos.

sonas se encontraba. Tan fuera de si le tenían sus venturas, que en vez de encaminarse directamente á su casa, como presumo que era su intención, torció la vía, y al cabo de algún rato se encontró maquinalmente delante de los balcones de Elena. Estaba de Dios que nunca el artista [1] había de ser enteramente felíz. Mudó de camino y se dirigió á su casa; pero la sombra de su hermanita pálida y triste caminaba á su lado.

Al entrar en su calle, encontróse casualmente con un criado de Elena; preguntóle por la familia, y oyó que la señorita estaba indispuesta.

Subió á su cuarto más triste todavía: entónces, para colmo de desdicha, recordó que la hora en que había quedado citado con la Condesa era la misma en que él solía visitar á Elena. ¿ Cómo faltar precisamente la noche en que la pobrecita estaba indispuesta? ¿ Cómo no asistir á la primera cita amorosa de la Condesa?

El jóven [2] estaba casi desesperado; pero como su crítica posición era nacida del grande amor que dos mugeres hermosas le tenían, á pesar de sus estremos de dolor, yo creo que el fondo de su corazón estaba en aquél instante altamente satisfecho.

CAPÍTULO VI.

El Convenio

— Adivino por vuestros ojos, hermosa Condesa, cual es la persona que acaba de salir.

— Adivino por los vuestros, Sr. Conde, cual es la última muger que habeis visitado.

— ¡ Oh! Pues entonces es mayor la penetración de V. que la mía. ¿ Qué dicen mis ojos, Condesa?

1. Tachado: poeta.
2. Idem: poeta.

— Hay en ellos algo de fría desesperación.

— ¿ Nada más ?

— Algo de esperanza brilla en ellos, pero la creo infundada. ¿ Necesitaré deciros que habeis visto á Elena ?

— ¡ Oh ! si yo fuera capaz de abrigar algún pensamiento en contra de V., mientras quisiera reservarlo en mi pecho, no me atrevería á ponerme en su presencia.

— Pero aun no me ha dicho V. el nombre que mis ojos le han revelado.

— ¡ Válgame Dios ! : ¿ tan lleno dél está su corazón, que no quiere apartarlo de la memoria ni un momento ?

— Si ; Conde : no quiero negarlo ; soy completamente feliz. Yo no tenía idea de un corazón como el de Gustavo.

— Le advierto á V., Condesa, que hace mucho tiempo que me ha conocido.

La Condesa se sonrió con muchísima gracia.

— En cuantos hombres me habían brindado su amor, V. sabe que no he sido desgraciada, ni uno siquiera he conocido completamente penetrado de la pasión que me ofrecía. La vanidad, el orgullo, reinaban en el corazón de todos. Cuando Gustavo me mira, me muestra un alma enteramente penetrada de mi amor. ¡ Oh ! ¡ qué dulce es infundir tanta vida, inspirar tan grandes pensamientos como reflejan las miradas de ese jóven ! Me he convencido, Conde, de que en Madrid no se crían corazones, y es preciso que tratemos con dulzura á estos lindos provincianos que vienen á embalsamar nuestros salones con el perfume de su alma vírgen.

— ¿ No basta la crueldad con que V. adivina que Elena me ha tratado ?

— No, Conde : si esto es abrirle á V. el camino, para que ahora con toda libertad desahogue su corazón, describiéndome los nuevos encantos de su linda provinciana.

— La linda provinciana ama á Gustavo.

— Lo sé.

— ¿ V. la conoce ?

— No.

— ¡ Ah ! pues entonces no me estraña que haya permanecido tranquila al recordarla que ama á Gustavo.

— ¿ Es tan temible ?

— Cuando yo la he creido digna...

— ¿ De su amor ?

— No : de inspirarla á V. celos, me parece inútil hacer su elogio.

— Y yo casi empiezo á sentirlos al saber, no que ama á Gustavo, si no que ha sabido hacerse amar de V.

— Es lisonja que no admito por lo tardía.

— Bien : no me enojo.

— Dificil sería enojarla á V. hoy.

— ¿ Por qué ? dijo la Condesa, queriendo insistir en el asunto que tanto le halagaba.

— Me irrita tanta felicidad.

El Conde se levantó y empezó á pasearse. La Condesa, como si no hubiera oido sus últimas palabras, empezó á pensar á Elena.

— Siempre tendré una grande ventaja sobre Elena.

— ¿ Cuál ?

— Las circunstancias en que Gustavo me ha conocido. Ser la primera muger que él ha amado.

— Pensais que ese jóven no ha amado nunca á Elena.

— Asi lo creo.

— No alcanzo la razón.

— Tiene Gustavo mucha imaginación para enamorarse de la primera muger que encontraba en su provincia, cuando estaba soñando con venir á Madrid.

— Sin haber herido la imaginación del artista, bien puede esa joven haber penetrado en su corazón. El afecto que sin duda la tiene, por menos violento es mas seguro : ¿ piensa V. que una pasión repentina, hija esclusivamente de la fantasía, podrá sofocarlo por mucho tiempo é impedirle que se convierta en amor verdadero ?

— ¡ Oh ! ¿ Cómo evitarlo ? Yo amo á ese joven, y quiero que me ame esclusivamente ; V. ¿ cómo no ha logrado enamorar á Elena ? ¡ Qué torpeza ! ¡ Una muchacha inocente, sin esperiencia, que entra en Madrid por primera vez, que á pesar suyo se habrá olvidado de lo pasado, embebecida en contemplar lo que la rodea ! Vamos, no es V. tan temible como creía.

Estas palabras, pronunciadas con cierto desprecio, acabaron de fijar los siniestros planes que en la mente del Conde se revolvían. La sentencia [1] de Elena era irrevocable.

— Pues bien, Condesa ; á pesar de los muchos elementos de seducción que la nueva posición de Elena me ofrecía ; á pesar de los muchos recursos propios con que yo cuento : (perdone V. que sea tan vano ; V. en otro tiempo dijo que me amaba) á pesar de todo, me ha sido imposible fijar un instante su atención. Estoy seguro de que no le he merecido otro sentimiento que la constante violencia con que me recibe. Me parece, Condesa, que una niña hermosa y de este temple es temible rival.

— ¡ Oh ! Tengo deseos de conocerla.

— Haría V. mal.

— ¡ Por que ?

— Sería imposible que después no la devorasen los celos.

— Conde, ese temor es muy poco galante.

— Su tranquilidad y la mía me imponen el deber de hablarla con más verdad que galantería ; V., según dice, ama á Gustavo. Yo, no sé si amo á esa jóven, pero sé de cierto que me ahogaría el despecho el día que la viese en otros brazos. Ahora bien ; hagamos un convenio de socorros mutuos : los mismos esencialmente son nuestros intereses : no puede haber sociedad más sincera que la nuestra.

— Me parece, dijo la Condesa, queriendo en vano disimular sus celos, que es ofender á Gustavo abrigar temores de que pueda venderme.

1. Tachado : pérdida.

El Conde conoció desde luego la falsedad de estas palabras; sin embargo, por galantería se dispuso á contestarlas.

— No ofenden los temores que son nacidos de la violencia del amor.. Tal vez suele ofenderse un amante de la demasiada confianza.

— Y ¿ cuáles son las condiciones de ese convenio?

— Está V. ahora demasiado segura del amor del artista, para que yo me atreva á proponerle mis planes.

— ¿ Tan perversos son, Conde ?

— ¡ Ps ! no me paro en vanas calificaciones : lo que sé es que para que V. se mueva á segundarlos, será preciso que se sienta más agitada por los celos.

— De suerte que hará V. por que Gustavo me dé motivo.

— No trato de eso : Gustavo ha dado bastante : solo quiero que V. lo reflecsione. Las miradas ardientes del artista están brillando todavía delante de sus ojos. Me retiro, Condesa. De que pasen dos horas, medite V., con toda la calma que pueda, la conducta de Gustavo : recuerde V. su lucha, sus remordimientos, sus ausencias inesperadas, y yo estoy seguro de que le ofreceran pasto abundante para sus celos.

— Un momento.

— ¿ Qué me dice V. ?

— Tengo que decirle.... se me ha olvidado, pero siéntese V. ¿ Cuales son sus planes ?

— Dispenseme V. que los calle todavía. A las ocho volveré.

— No : á las ocho no.

— ¿ Por qué motivo ?

— Porque Gustavo me ha prometido volver á esa hora.

— Gustavo ha prometido venir á las ocho !

— Sí.

— Sin embargo, volveré.

— ¿ Así cumple V. el convenio propuesto ?

— Aun no me ha dicho V. que está admitido : pero no tema V. que la interrumpa.

— ¿ Como ?

— V. á las ocho estará sola.

— ¿ Que fin se puede V. llevar en impedir que Gustavo me visite ?

— Y ¿ quien le ha dicho á V. que yo trato de impedirlo ?

— Entonces no comprendo...

— Es que Gustavo se olvidó, al hacer esa promesa, de que esa es la hora en que tiene costumbre de visitar á Elena.

— Pero una vez hecha, aunque sea por olvido, la cumplirá.

— No, señora.

La Condesa se mordió los labios de ira.

— Hasta hoy, según V. me ha dicho, Gustavo no la había declarado su amor abiertamente [1].

— Dispense V., Conde : yo no le he dicho nada.

— No sólo se habla con palabras, Señora.

Pues bien ; al salir de aquí, quiero decir, al encontrarse libre de la fascinación que ejerce V. sobre él, sus remordimientos debieron ser más agudos que nunca.

— ¡ Sus remordimientos !

— Si, por el agravio que acababa de hacer á Elena, á su hermanita, como él la llama. Llegaría á su casa pesaroso y arrepentido.

— ¿ De amarme ?

— No : de haber ofendido á su hermanita. Recordará la promesa que á V. le ha hecho ; querrá cumplirla ; pero como esa es la hora en que visita á Elena, de seguro no tiene valor para hacerle tantos agravios en un día. Con que, abur, Condesa : hasta la noche.

— Sin perjuicio de que vuelva V. á la noche á consolar mi soledad, bien pudiéramos hablar ahora de sus planes. Hijos de su ingenio y de su amor, sospecho que han de ser muy entretenidos.

1. Tachado : espontáneamente.

— Hijos de mi despecho y de mi rabia, puede que sean...

— ¡Cómo!

— Hasta la noche, Condesa.

CAPÍTULO VII.

La targeta.

Las ocho menos cuarto acababan de sonar en los tres relojes del magnífico salón de la Condesa. Las cien luces de la araña, reflejadas en los soberbios espejos, prestan nuevo realce á todos los objetos. Las pinturas al fresco producen un efecto sorprendente. Apolo ha recobrado toda su gravedad, y las nueve hermanas toda su hermosura y toda su gracia. La hermosa Reina de aquella deslumbrante mansión, había cambiado su voluptuosa bata por un vestido de terciopelo negro. Está desdeñosamente reclinada y medio tendida sobre el sofa. Una mano sostiene su hermosa cabeza, y la otra parece una blanca paloma que se ha posado entre los pliegues de su trage. Su pecho late agitado : el menor ruido la sobresalta : sus ojos se fijan con avidez en la puerta de entrada : á pesar de las palabras del Conde, espera á Gustavo. Suenan pasos en la antesala vecina. Levántase radiante de esperanza y de amor : un lacayo levanta la cortina de damasco y apareció el Conde.

— Siento infinito causarle á V. tan desagradable sorpresa. En verdad que yo también me encuentro sorprendido, porque, á pesar de cuanto dije, esperaba hallar á su lado al venturoso artista [1].

La Condesa volvió á sentarse. « Aún no han dado las ocho », dijo para sí; pero no quiso manifestarle al Conde su esperanza, porque empezaba á temer que sería defraudada y no quería comprometer de nuevo su orgullo.

---

1. Tachado : poeta.

— ¿Creo que ya no tendrá V. inconveniente en anunciarme sus planes?

— Aún no han dado las ocho.

— Muy malos han de parecerme, Conde.

— ¿Por qué razón?

— Por que no hay cosa que después de esperada tanto tiempo, parezca buena.

— Por de pronto, estan reducidos á que V. me entregue una targeta suya despidiéndose para Francia.

— ¡Despidiéndome para Francia!

— O para Alemania.

— ¿Quiere V. desterrarme, Conde?

— ¡Oh! ¡no quiero yo tan mal á la sociedad de la corte!

— Y ¿con qué objeto?...

— Para entregársela yo mañana á Gustavo. Con ella le haré ver que V., resentida de su conducta, trata de vengarse saliendo de Madrid.

— ¡Humillarme hasta ese punto! ¡Oh! ¡Nunca!

En este momento dieron las ocho: el Conde, que aun no se había sentado, empezó á pasearse. La Condesa se figuró oir ruido de pisadas, y no pudo disimular un movimiento de repentina y profunda atención.

— No; no es nadie: dijo el Conde con una sonrisa sardónica que hizo estremecer todos los nervios de la inquieta Condesa.

Reinó un momento de silencio.

— Además, ¿piensa V. que ese medio había de producir ningún resultado favorable?

San Román conoció que estas palabras querían decir que debía darse prisa á convencerla; pero él estaba muy embebido en sus perversas meditaciones y quiso ahorrarse este trabajo. Siguió paseándose. — Sin embargo, sufría más que su compañera de augustias y fatigas.

Cada uno tenía en aquel momento delante de sus ojos á Gustavo y á Elena.

San Román se sentía ahogado por llamaradas de orgullo, de rabia y de celos. Era hombre de profundo talento, y por su desgracia había comprendido el carácter de Elena. Sólo una muger sublime había encontrado en el mundo, y esa le despreciaba. Esta idea era un demonio que se había introducido en sus sesos y en sus venas. Conquistarse el aprecio de esa muger, era imposible; no le quedaba otro arbitrio para recobrar su calma, que romper el fanal misterioso que la cubría. En el semblante de la Condesa se mostraban la inquietud y los celos, sin muestra alguna de la fría desesperación del Conde; como su amor era nacido de causas, había en él algo de verdad.

San Román, aunque se había propuesto ser muy lacónico con la Condesa y aguardar á que ella tomase la iniciativa, viendo que permanecía silenciosa, sentóse á su lado, con animo resuelto de alcanzar cuanto antes la targeta, y como dándose prisa á separar á Gustavo y á Elena, que en aquel momento los contemplaba mirándose tiernísimamente.

— Con que V., por lo visto, se resigna con su humillación: la sufre gustosa por venir de manos del lindo artista: ¿no es esto?

La Condesa levantó la frente, y sin querer fijó la vista en los relojes. Dieron las ocho y cuarto, y le parecieron séres animados que le lanzaban una carcajada de burla.

— ¡Resignarme con mi humillación! ¡Oh! ¡Nunca! La fálta de esta noche, después de lo que hoy ha pasado, es un agravio sangriento; y si desde luego no me decido á vengarlo, es por que temo que, si mi venganza se fustra, aumentará mi humillación el vano deseo de conseguirla.

La Condesa hablaba ya francamente.

— Entrégueme V. esa targeta, y yo respondo de su efecto.

— Y ¿cuál ha de ser?

— Gustavo le escribirá á V. una carta muy apasionada, dándole una cita, á que no faltará. V., en pago de mis buenos oficios, me entregará esa carta.

— Y V. la pondrá en manos de Elena, para convencerla de la perfidia de su amante. ¿ No es esto ?

— ¡ Oh ! nada de eso : me ofende mucho que V. me haya supuesto autor de un plan tan vulgar.

— Entonces no comprendo.

— Lo demás es cuenta mía, y puesto que son los mismos nuestros intereses, debe V. fiarse de mí. Sólo por V. puede Gustavo separarse de Elena ; luego es imposible que yo la perjudique en su amor, sin perjudicarme en el mío.

— Pero esa carta...

— Condesa, no se trata de la carta, sino de la targeta.

— Y ¿ piensa V. ?

— Yo pienso que es el único medio que tiene V. de salvarse. Esta noche ha muerto completamente la influencia de Elena con Gustavo.

— ¿ Pues V. no me ha dicho que en este momento se halla á su lado ?

— Pues esa es la razón.

— No lo entiendo.

— Gustavo, dejando de verla á V. esta noche, ha hecho por Elena el sacrificio más grande que puede hacer : un afecto débil muere sin remedio cuando llega á imponer un grande sacrificio. Gustavo esta noche visita á Elena, y mañana amanece queriéndola la mitad menos y amándola á V. otro tanto.

— Según eso, debo darme por muy satisfecha de su ausencia.

— Sin duda alguna. En este momento Elena sufrirá más que si lo tubiera ausente, porque no logrará fijar un solo instante su atención.

— Bien ; pues entonces no sé yo qué falta pueda hacernos la targeta.

— Quisiera que me entendiese V., dijo el Conde, casi grosero.

La Condesa arrugó su linda frente y miró á San Román de alto a bajo.

— Si V. por ese medio, prosiguió con un tono suave y natu-

ral, no le manifiesta todo el mal efecto que su ausencia le ha producido y la arrojada determinación que es capaz de tomar en un caso estremo, el sacrificio que Gustavo imagina haber hecho por Elena, se desvanece completamente y se sentirá más capaz de repetirlo. Por otra parte, como hombre de imaginación, él habrá ecsagerado el estado violento en que V. se encuentra, y si vé luego que su ausencia sólo ha producido pasageros enojos, que hacen más dulces las paces, empezará á no fiarse de su imaginación y desde entonces empezará á debilitarse el amor que V. le ha inspirado.

Como estas palabras encerraban mucha verdad, produjeron un grande efecto; sin embargo, la Condesa procuró disimularlo.

Dieron las ocho y media. Hasta este momento había conservado una esperanza remota .. Decidióse, pues, á entregarle al Conde la targeta que le pedía, pero procurando darle á todo aquello un caracter de poquísima importancia. Así pensaba que sufriría menos su orgullo, si aquel ardid no producía el efecto esperado.

Tomó una targeta, y con su linda mano escribió en ella que se despedía para el estrangero.

— ¡ Pero aun no me ha impuesto V. en los pormenores de sus ingeniosos ardides ! dijo, alargándole la targeta.

— No corre prisa; por de pronto, yo le aseguro á V. que esta targeta le proporcionará una deliciosa entrevista con el compositor [1].

Despidióse San Román, después de una breve conversación, agena del principal asunto, como para mostrar [2] la poca importancia que le daban, y quedóse sola la Condesa.

Nunca el tiempo le pareció una carga más pesada; no sabía que hacerse ni á donde ir. El teatro le parecía una prisión fatigosa;

1. Tachado : poeta.
2. Idem : finjir.

las visitas una comedia insoportable, en que tendría que representar el papel de protagonista.

Resolvióse en fin á entrar en su coche; salió de Madrid, y á todo escape empezó á correr por los paseos más solitarios.

CAPÍTULO VIII.

La Carta.

I[a]

— ¡A Dios, ínclito maestro [1]!

— Me alegro infinito de que hayais venido; en este momento me disponía para salir á buscaros.

— Es muy natural que así lo hicieras, pues sabiendo que todas las mañanas venimos á verte, salir á buscarnos era el medio mejor de no vernos en todo el día.

— Tienes los ojos brillantes y la tez pálida; ¿has pasado la noche en alguna orgía?

— Tomad asiento y escuchadme con juicio, que tengo un asunto muy importante que consultaros.

Ya habrá sospechado el lector que estamos en casa de Gustavo, y que Moncada y Guillermo le acompañan. Figúrese una habitación cuadrada, vestida de un papel de bastante mal gusto: un balcón á la izquierda; una cama de acero en el frente: á su izquierda, una mesa llena de libros revueltos, manuscritos y comedias: encima de la mesa, y formando una cruz [2], un juego de floretes, pendiente de un clavo; dos guantes y dos caretas, rodando por el suelo; una vela caida [3] á los pies de la

1. Tachado: poeta.
2. Sigue, tachado: hay colgado.
3. Tachado: un belón derramado.

cama : una percha vacia, y unas sillas y un sofá llenos de ropa, y tendrá una idea esacta del lugar de la escena.

Moncada y Guillermo tomaron asiento en el sofá, después de trasladar á la cama la ropa que lo ocupaba. Gustavo tomó una silla y se sentó delante de los dos.

— Con que dínos, Gustavo.

— Habeis de saber que estoy perdidamente enamorado.

— ¿De Elena?

— No. De la Condesa; pero Elena está perdidamente enamorada...

— ¿De su tutor?... dijo Guillermo.

— De mí.

— ¿Y bien?

— ¿La Condesa te corresponde?

— Con un amor inmenso.

— Entonces ¿de qué dimana el grave dolor que manifiestas? Del amor que Elena me tiene, que me obliga á ser ingrato con un Angel.

— Vaya, chico, dijo Guillermo, tú quieres hacer alarde del amor que has inspirado á esa jóven, y para disculpar tu vanidad ecsageras tu pena. Habla francamente y no seas hipócrita.

— Os juro por lo más sagrado, que diera seis años de vida...

— ¿Por no haberla conocido?

— No; porque no me amara.

— ¿Y bien? ¿qué piensas hacer?

— Eso es precisamente lo que quiero que me aconsejeis.

— Desengaña á la muger que no amas, y entra en relaciones con la otra, dijo Moncada.

— Si; pero Elena es de complecsión muy delicada, está algo quebrantada de salud, y un desengaño completo pudiera costarle la vida.

— No, chico; el engaño es el que puede matar á una muger; el desengaño á tiempo no ha matado á ninguna.

— Y ¿quién te ha dicho que ya es tiempo de desengañarla?

Anoche estube á su lado; ¡qué belleza tan melancólica! ¡qué resignación! ¡qué delicadeza tan sublime!

— Que el diablo me lleve, dijo Guillermo con esplosión, si creo en el amor ni en la virtud de esa muger. Se me ha encajado en los cascos que debe ser la hipócrita más redomada del mundo.

— ¡Guillermo! si no sabes respetarla, no hablemos mas del asunto.

— Pero vamos á razones, Gustavo. ¿Piensas tú que si esa muger fuera lo que aparece, tu dejarías de amarla? La conociste jóven, lleno de entusiasmo, de nobleza y de vida; cuando tú no la amas, ella no es la muger que describes.

Este argumento no convenció á Gustavo; pero logró sin embargo enfriar el entusiasmo con que la defendía.

— Esa es una sutileza y nada más. No todas las mugeres dignas de ser amadas, inspiran amor.

— En las circunstancias tuyas, todas.

— Pues bien Gustavo, dijo Moncada; mientras más apreciable te parezca esa muchacha, más leal debe ser la conducta con ella. Desengáñala cuanto antes.

— Ya te he dicho que está indispuesta.

— El desengaño la curará.

— No lo creo.

— Toma, toma: mientras ella advierta que sus males te producen efecto, por sólo el placer de verte triste, será capaz de dejarse morir.

— Estás insufrible, Guillermo.

— Como que siempre digo la verdad.

— Puesto que eres tan sensible que no puedes desprenderte de ninguna, entra en relaciones con las dos á un tiempo.

— Si; ¡voto al Diablo! el corazón de un artista no debe satisfacerse de un amor solo: una muger no es bastante para poner á un artista al corriente en todos los secretos de las pasiones amororas; pero entre dos mugeres ya componen entero

todo el corazón mugeril. ¡Ah! ¡bribón! ¡eso es lo que tu querías, y nosotros tan torpes que no dabamos en ello!

— A nadie sé mentir; pero á Elena no le mentiría por cuanto hay en el mundo.

— Valgate Dios por Elena, y qué gana tengo de que se la lleven todos los demonios.

Gustavo hizo un gesto de repugnancia.

— Pues, Señor, otro plan se me ocurre mejor que el de Moncada.

— ¿Cuál es?

— Mañana recorro yo el paseo, la Universidad y el Teatro: formo una lista de todos los muchachos bizarros y emprendedores que conozco, que son innumerables: tú, puesto que no tienes valor, ó desprendimiento más bien, para desengañar á Doña Elena, harás por lo menos por que ella se figure que tú no la amas; en este estado empiezan mis galanes uno en pos de otro, y de modo que su señoría no sospeche el plan, á declararle su amor. Ella, al verse tan solicitada, ó concebirá un grande orgullo que le dará energía para olvidarte, ó encontrará algun lindo pisaverde que le haga gracia, y Cristo con todos. El plan es escelente y seguro; pero te advierto que el día que consigas lo que deseas, te has de hallar mas apesadumbrado que hoy.

— El plan es como tuyo. No seré yo quien haga objeto de esa farsa á là muger más noble del mundo.

— Eres el mentecato más grande que he conocido, el único hombre de talento que dá importancia á las cosas de las mugeres.

— Para esos necios que hacen alarde de despreciarlas, yo no le pido al cielo otro castigo más que su misma ignorancia, que les prohibe disfrutar los placeres que encierra un amor verdadero. El que desprecia á las mugeres, ó le falta el corazón...

— O le sobra la cabeza.

— El Señor Conde de San Román, dijo un criado.

— Que pase á la sala.

— A buena hora llega el Conde : tu verás como es de mi misma opinión.

— Vamos allá.

Salen los tres.

Figurese el lector una prosáica sala de recibo en una casa de huéspedes, y con eso me evitará la molestia de describirla.

— Servidor de V., señor Conde.

— ¡Guillermo! ¡Moncada! ¡Oh! no esperaba yo que fuese tanta mi satisfacción.

Sentiré mucho haber venido á interrumpirles...

— ¡Oh! nada de eso. Estabamos tratando... Gustavo miró á Guillermo con grande inquietud; él, con un movimiento imperceptible, le dijo que se tranquilizara.

— ¿Del plan [1] de una nueva partitura [2]?

— Nó; del amor y de las mugeres en general.

— Pues si es algo la esperiencia, dijo Moncada, yo sé que el Señor Conde podría decirnos muy buenas cosas sobre esa materia.

— Si hay algo que se resista al ecsámen de la esperiencia, son las mugeres, porque cada una de ellas es un mundo nuevo.

— No estamos de acuerdo, Señor Conde; dijo Guillermo; á mi las mugeres me parecen montones de naranjas chinas, que todas son iguales.

— Se engaña V. mucho, amigo mío; desde la estremada y dulce timidez de la melancólica rubia, hasta el arrojo y el orgullo indomable de la arrogante morena, hay tantos grados y diferencias, como astros hay en el cielo.

En esto se presentó un criado y le entregó á Gustavo una targeta. Gustavo la lee, y permanece un instante pálido y silencioso.

— ¡Se despide para el estrangero! dijo entre dientes.

1. Tachado : proyecto.
2. Idem : un nuevo drama.

— ¿ Quién ? dijeron á un tiempo Guillermo y Moncada, aprocsimándose á leer la targeta.

— ¿ Qué tal, chico ? le dijó Guillermo aparte ; si la que es amada se despide para el estrangero, sigues creyendo todavía que la sensible Elena se morirá de *achaques* de desamor ?

Gustavo no oyó estas palabras.

— Conde, tengo que hablarle.

— Estoy á sus órdenes, amigo mío.

— A Dios, Gustavo.

— Ya sabreis despacio...

— Bien, bien ; pero sosiégate, que es una mala vergüenza verte de ese modo.

— ¡ Cuándo querrá Dios, dijo Moncada, saliendo, que dejen trabajar en calma al pobre poeta !

— Dejalo que se entretenga, replicó Guillermo ; él está gozando mucho en crearse todas esas penas, porque yo no creo que por causa tan leve sufra tanto como aparenta.

— Digame V., Conde : ¿ tenía V. noticia del viaje que me anuncia la Condesa ? dijo Gustavo, alargándole la targeta.

— Hace algunos meses que me está hablando de su viaje á París ; pero últimamente lo tenía tan olvidado, que yo creí que ya había desistido completamente.

Gustavo empezó á pasearse con grande agitación.

— Pero sea V. franco : ¡ V. la ama !

— Si, Conde ; la amo ; me será imposible perderla : partiré á París.

— ¡ Oh ! pues no veo sus asuntos en tan mal estado. La Condesa, hayer tarde, me hablaba de V. con grande entusiasmo. ¿ Porqué no le ha declarado V. su amor ántes de arreglar definitivamente su viaje ?

— Ya lo sabe.

— ¡ Lo desdeña !

— Me corresponde.

— Entónces...

— Pues bien, Conde ; voy á ser franco con V., porque quiero, si no es mentira el afecto que V. me manifiesta, que me ayude á recobrar el amor de esa muger, que, según presumo, ha de tener gran influencia en el destino de mi vida.

— Le juro, bajo palabra de honor, hacer cuanto esté en mi mano por que la Condesa le adore.

Gustavo le estrechó la mano.

— Y bien ?

— Yo la adoro, Conde...

— Ya lo sé.

Hayer no pude menos de manifestarle mi violenta pasión : quedamos convenidos en vernos á la noche, y motivos que no puedo revelar me impidieron asistir á la cita.

— ¡ Cómo ! Faltar á una cita pocas horas después de la primera declaración, es un desprecio sangriento, que una muger del carácter de la Condesa no lo perdona nunca.

— ¿ V. cree que será capaz de realizar su viaje ?

— Dudo que esté en Madrid á estas horas.

— Acompáñeme, Conde.

— ¿ Donde ?

— A su casa.

— O estará despidiéndose, ó tendrá la casa llena de gente, ó habrá dado orden para que no le reciban.

El pobre Gustavo no sabía qué hacerse. Le desesperaba la idea de perder á su Condesa. Había escuchado sus primeras palabras amorosas, y su corazón estaba sediento de aquella música nueva y arrebatadora. El Conde vió llegado el momento que aguardaba.

— Un medio se me ocurre.

— ¿ Cuál ?

— Escribala V. una carta.

— ¿ Cómo ? Disculpando....

— No.

— Pues ¿ qué le digo ? Que la seguiré á todas partes ; que si se ausenta...

— Nada de eso.

— Pues ¿ qué ? ¡ Diga V. !

— Veo que en el estado violento en que V. se encuentra, le será muy difícil notarla. Si V. me otorga sus poderes......

Gustavo toma una pluma maquinalmente.

— *Amada mia*, dijo el Conde notando.

— ¿ *Amada mia* ? no me atrevo, después de lo que ha pasado, á hablarle de este modo.

— Pues de otro modo empieza V. confesando el agravio, y yo creo que debe empezar negándolo.

— *Amada mía*, escribió Gustavo.

— *Si estima en algo mi vida...*

— ¡ Cómo ! ¡ Alarmarla de este modo !

— No dice V. mas que la verdad, amigo mío : V. no se miró al espejo, cuando recibió la targeta. Yo creí que le habían comunicado la muerte de su madre.

— *Mi vida...*

— *Esta noche, á las once y media...*

— *Y media......*

— *Te espero en el jardín de la casa de baños.*

— ¡ Cómo !

— Después hablarémos. Siga V. : *C^e de S^n Dionís, nº 12.* GUSTAVO.

— ¿ Y piensa V. que acudirá á una cita tan estravagante ?

— ¡ No tanto como á V. se le figura !

— No entiendo.

— Ya le he dicho á V. que esta noche estarán todas las habitaciones de su casa á disposición de sus amigos. Hablarle en ella á solas, es imposible ; delante de gente hará V. probablemente un papel ridículo. En el cuarto principal de la casa á que V. la cita, vive una íntima amiga suya á quien visita con mucha frecuencia ; puede, por lo tanto, sin que nadie lo estrañe, entrar en el jardín un momento y escuchar en él cuanto V. tenga que decirla. Por otra parte, á ella no dejara de halagarle el ver que

V. ha tenido ya el cuidado de averiguar cual es el sitio en que pueden hablarse más comodamente. Si esto no bastara para hacerla acudir á la cita, el estilo lacónico y alarmante de la carta, bastará de seguro para hacerla suspender su viaje.

Gustavo cerró la carta, escribió el sobre, y agitó con violencia una campanilla.

— ¡ Corriendo ! dijo á un criado, entregándole la carta.

Recojióla el obediente fámulo y salió de la sala tan de prisa como le habían mandado, y leyendo el sobre al mismo tiempo : lo que fué causa de tropezar en una silla y de estar á punto de romperse los cascos.

2ª

La Condesa está sentada delante de su tocador : es la primera vez que se deja vestir maquinalmente sin hacer á sus [1] camareras ninguna advertencia acerca del peinado, y sin gozarse en contemplar las acabadas formas de su hermosura.

Dos muchachas gemelas parecen muy complacidas en embellecer á su señora : en efecto, no debe haber ocupación tan agradable como vestir á muger tan hermosa.

En los cuatro ángulos de la estancia hay cuatro medias columnas de blanquísimo marmol, encima de las cuales se ostentan riquísimos floreros de China, coronados de aromáticas rosas. Dos anchos estantes de oloroso cedro encierran las caprichosas invenciones de la moda ; cuatro lunas de Venecia les sirven de puertas. En el techo, con arrogante pincel, está retratada una risueña Deidad coronada de flores, que representa la frescura, el encanto y el armónico estruendo de la Primavera.

Reina en toda la estancia un agradable desórden, de que nacen las imágenes más vivas. Aquí unas lindas y breves zapatillas,

---

1. Sigue, tachado : dos lindas.

manifiestan el delicado pié que han aprisionado ; más allá, un vestido de seda nos habla de una cintura delgada y de un talle flecsible ; otro, de pesado terciopelo, lo han arrojado encima de un sofá ; el aire, al caer, hinchó los pliegues del pecho y denuncia á la vista las delicadas y redondas formas que ha cubierto. En la estancia vecina, y al través de un pabellón encarnado, se descubre un lecho revuelto. En todas partes los sentidos enagenados respiran la hermosura de aquella muger.

Tres bellísimas estatuas, que representan las tres Gracias, sostienen el espejo que copia en este instante los encantos de la Condesa.

— ¿ Está bien así, señora?

— Sí.

— ¿ Cuál de los adornos ?

— El que quieras.

— ¿Qué vestido quiere V. E.?

— El de hayer.

— ¿ Llamaron ?

— Sin duda.

— Corre, Julia.

Reinó un momento de silencio, en que solo se oyó el imperceptible ruido de las pisadas de Julia sobre la alfombra.

— Esta carta, señora.

La Condesa, que habia visto el manuscrito del drama de Gustavo, conoció la letra y abrió la carta con avidez.

— Dejadme sola, dijo antes de leerla.

— ¿ Qué significa esto ? ¿ qué cita es esta ?

— El señor Conde de San Román, dijo Julia, volviendo después de algunos instantes.

La Condesa permaneció suspensa un momento, como queriendo que el nombre que acababa de oir le esplicase el misterio de la carta. Una idea terrible cruzó por su mente.

— Que pase al salón.

Estamos en el salón de los espejos.

— Abur, Conde.

— No dirá V., querida Condesa, que no he sido fiel á nuestro convenio [1].

— Acabo de recibir esta carta.

— Pues si V. hubiera visto el modo con que el pobre muchacho la escribió, estaria V. aun más satisfecha de mi ardid. Digo que tiene V. mil razones en haber perdido la libertad después de haber conocido á ese jóven. Es imposible encontrar un alma más llena de vida y de amor. Se puso pálido y tembloroso al recibir la targeta. Por supuesto, hice que un criado se la entregara estando yo en su casa. Queriendo encontrar en mí un ausilio, y para interesarme á su favor, me declaró el frenesí con que es V. adorada, quería en aquel momento venir á su casa y arrodillarse á sus pies, tomar una posta y salir inmediatamente para París... En fin, Condesa, era la verdadera imagen de los primeros amores.

Estas palabras pusieron en olvido las sospechas terribles que la Condesa había concebido al recibir la carta, y dieron á su semblante una espresion tan cariñosa y tierna, que parecía que en aquel momento tenía á Gustavo delante de sus ojos.

— Espero la paga prometida, Condesa.

— ¿ Cual ?

— La carta que tiene V. en la mano.

— ¡ Ah ! La Condesa volvió en sí y leyó la carta de nuevo. ¿ Querrá V. esplicarme qué significa la cita esta ?

— Esa carta está dictada por mí : el músico [2] se encontraba en aquel momento incapaz de pensar, y yo le persuadí de que en esa casa vive una íntima amiga de V. y que sería facil... En fin, está V. dispensada de asistir á la cita.

— ¿ Cómo ?

1. Tachado : que no he cumplido bien con su encargo.
2. Idem : el poeta.

— ¡ No se alarme V. ! Yo le diré al joven maestro [1] que la amiga se ha mudado y que no es posible por lo tanto que V. acuda.

— Está V. muy enigmático.

— Para V. señora, no debe haber enigma ninguno. Gustavo la adora ; yo le respondo de que no ha de faltar en adelante á ninguna cita que V. le dé. Está V. completamente satisfecha, y espero que no será tan ingrata.

— ¿ Insiste V. ?

— Señora, lo que hay aquí de estraño no es mi insistencia, si no que V. retarde tanto el cumplimiento de su palabra.

— Ha hecho V. muy mal en describirme tan vivamente el arrebato de Gustavo. ¿ Cómo quiere V. que me desprenda de una carta escrita en aquellos momentos, aunque su contenido sea tan estravagante ?

— En eso echará V. de ver, Condesa, que, cuando yo la dicté, no fué con el objeto de que V. la conservara.

— ¿ Será V. tan poco galante ?

— Acabemos, Señora.

El Conde, que estaba altamente disgustado de lo mucho que se dilataba un incidente que él pensó terminar en pocas palabras, no pudo menos de dar indicios de su carácter indomable y violento en la grosera frase que dejamos escrita. La Condesa vió en ella confirmada la sospecha que había concebido.

— ¿ Qué delito ha cometido esa jóven en amar á un hombre que V. mismo confiesa que es tan digno de ser amado, para que sirva de disculpa á la horrible venganza que está V. tramando ?

— Y ¿ en qué conoce V. que trato de vengarme ?

¿ En qué lo conozco ? En la siniestra y reconcentrada meditación que contrae su fisonomía : en la confesión que V. me ha hecho de la indiferencia con que ha sido tratado por esa jóven, indiferencia que debe haberle inspirado los proyectos más criminales ; en...

1. Tachado : poeta.

— ¡ Valgame Dios, Condesa, cualquiera que la oiga me creerá un traidor de melodrama!

— Pues bién; pruébeme V. que me engaño, permitiéndome romper esta carta.

— Señora, V. sabe que yo soy hombre que le cobro [1] grande amor á mis planes y á mis reconcentradas meditaciones, como V. dice : si V. ha imaginado que esa carta puede tener alguna relación con ellos [2], le aconsejo que no se empeñe más en negármela!

— Si no hubiera sospechado el uso que V. vá á hacer de ella, podría entregársela sin remordimiento; pero yá sería una iniquidad tan grande como la que V. medita.

— No soy hombre que me pago de frases teatrales... Acabe V., señora, de leer en mi alma la resolución que tengo de adquirirla, y acábese tan enojosa cuestión.

— Perdone V., Conde; pero su empeño de adquirirla aumenta mi deseo de romperla.

— ¡ Romperla! Le advierto á V. que yo no he roto ninguna.

— ¿ Qué quiere V. decir?

— Que conservo cuantas cartas he recibido.

La Condesa palideció. Una augustia mortal se apoderó de su pecho.

— Qué puedo hacer...

— Con que no hay medio, dijo la Condesa interrumpiéndole, de salvar á esa joven?

— ¿ Qué medio de salvación nos queda, si el amor enjendra en VV. el desprecio, y la resistencia el deseo de la venganza?

— ¡ Oh! Cuanto la dicha ennoblece los corazones! ¡ V. abogando por su rival! ¡ Válgame Dios, y todo por que Gustavo no la ama! Si así no fuera, V. meditaría planes de venganza, y estoy seguro (vea V. lo que somos), que á mi entonces se me había de antojar hacerme el defensor de la inocencia.

1. Tachado : tomo.
2. Idem : mis planes.

Conoció la Condesa que no tenía fuerzas para luchar con semejante hombre. Inclinó la cabeza sobre el pecho comprimido [1] Un rayo de amor iluminaba su alma; ecsaminó á su luz su pasada conducta, y conoció la infeliz que no hay mayor tormento para una muger de dignidad, que tener que inclinar la frente delante de un libertino.

Acercóse el Conde á su lado y la tomó una mano: en ella estaba la carta.

— ¡ Oh ! ¡ qué mano tan encantadora ! Aún no puedo estrecharla entre las mías sin conmoverme todo.

Quiso llevarla á sus labios, y la Condesa la retiró vivamente. La carta quedó en poder del Conde.

— Sosiéguese V., Señora ; V. ya ha hecho bastante para tener la dicha de desprenderse de una rival sin ser responsable de nada. Envidiable posición es la suya; queda V. bien á un tiempo con su amor y con su conciencia. ¡ Abur, Condesa !

— ¡ O Dios mío ! ¡ grande es el delito que he cometido, según el remordimiento que me deja !

3ª

— Buenas noches, Elena.

— ¿ Qué ? ¿ tan pronto se vá V. á la cama ?

— ¡ Cómo tan pronto ! Son cerca de las once : he dormido poca siesta y quiero recojerme temprano. Y tú debes hacer lo mismo : anoche, segun dices, dormiste poco : ya se vé, si no comes nada... A ver el pulso... Como siempre, nervioso. Hija, yo no sé esto en que ha de venir á parar. Te aseguro que me vas poniendo en cuidado...

— No se retire V. tan pronto.

— Tú no tienes apetito y te niegas á hacer ejercicio; tú estás triste y no quieres asistir á paseos, á teatros...

1. Tachado : agitado.

— Bien; pues siéntese V. y me reñirá despacio.

— Desde mañana, si es verdad que me quieres, has de mudar de vida. Haz un esfuerzo: asiste cuatro ó seis noches seguidas al teatro, y tu verás, de que pase algún tiempo, como la soledad te causa tanto hastio como ahora te parece que ha de causarte la concurrencia. Pero no quiero desvelarte: que duermas bien... ¿Porqué me miras tan tristemente? ¿Qué te pasa, hija mía?

— Nada; no tengo nada.

— Buenas noches: que duermas bien... Tén confianza en Dios, hija mía: tú eres muy buena, y no es posible que seas muy desgraciada...

— Pero por Dios, Señorita ¿qué significa ese llanto tan desconsolado? decía la buena Luisa, hermana de leche de Elena.

— No sé, Luisa; te aseguro que no sé por qué lloro; pero así que alguna persona me trata con dulzura, me dan unas ganas de llorar... y es que me digo á mí misma: « Todos me aman menos él. » Esta idea me deshace el corazón en llanto.

— Y ¿quién le dice á V. que no le ama? ¿acaso el señorito deja de visitarnos? ¿No le trata á V. con el mismo cariño que siempre?

— ¿Quien me dice que no me ama, Luisa? Mi corazón, que gime en la más profunda soledad. Nos visita, es verdad; eso es lo que más siento, el ver que su bondad le encadena á mi lado. ¡Qué carga tan grabosa debo serle! ¡O Dios mío...! ¡es fuerza que acabe por aborrecerme! ¡Si él tubiera valor para olvidarme del todo, te aseguro que sufriría mucho menos!

— ¡Olvidarla á V.! ¡Aborrecerla! Es claro que sufriría V. mucho ménos, porque un hombre capaz, no digo yo de aborrecerla, de dejarla de amar, es indigno de que nadie le quiera. Pero ¿porqué piensa V. tanto...?

— ¡Si no puedo menos, Luisa! figúrate tú... bien que tú lo sabes: yo no he conocido á mi madre, á nadie de mi familia, si — no á mi buen tío, que me sirve de tutor, de padre tiernísimo, eso sí. Tenía doce años cuando conocí á Gustavo, cuando empezó

á tratarme como una hermana. ¡Ai Luisa! él absorvió todos los sentimientos de mi alma, que empezaban entonces á despertarse. Yo nunca tube celos; yo creía que era imposible que dejase nunca de amarme; imposible que un amor como el mío no enjendrase eterna correspondencia. Yo no conocía á Gustavo; ignoraba cuán léjos de mí podía arrastrarle aquella insaciable imaginación que tantas veces me hizo estremecer de placer y entusiasmo.

— Pero él ¿ qué le dice á V?

— Nada; que me quiere mucho, y algunas veces, cuando me vé muy triste, que me ama.

— Entónces...

— ¡Ai Luisa! ¡ yo me ahogo, yo me ahogo!

— ¡ Señorita...! ¡ por Dios!... ¡ yo no sé que decirla!... ¡hermanita mía! ¡ Otra vez llorando!

— Déjame, hermana : el día que me falten las lágrimas, yo estoy segura de morirme.

— Pero ¿ por qué no sale Vd.? ¿ por qué no se distrae? En Madrid se olvida todo lo que se quiere. Los paseos, los teatros, los grandes edificios...

— Todo eso pensaba yo verlo en compañía de Gustavo : el día que salga sin él, me parecerá que yá está convenido y resuelto que hemos de vivir sin amarnos, y creo que ese día se me ha de declarar una enfermedad mortal.

— ¡ Jesús! ¡ qué pensamiento!

— Y aunque soy tan desgraciada, mientras él viva, sentiría mucho morirme.

— ¡ Válgame Dios! ¡ nunca hubiéramos conocido al dichoso poeta!

— ¡ No, Luisa, eso no! Entónces ¿qué idea tendría yo del amor?

— Y ¿ de qué nos sirven esas ideas, si la hacen á V. tan desgraciada?

— Pues á pesar de todo, Luisa, ¡ es mi amor tan sublime, me

siento tan ennoblecida con él, que aunque me cueste la vida, yo no puedo menos de agradecerle á Gustavo el habérmelo inspirado!

La pobre Luisa bajó la cabeza y permaneció un instante pensativa, queriendo en vano penetrar el misterio de los sentimientos de Elena.

— ¿ Llamaron, Luisa ?

— Sin duda.

— ¡ Ah ! pues dile á Julia que no abra la puerta ¿ Quién puede ser á esta hora ? Por Dios, Luisa, corre que no abra.

Salió Luisa, y Elena se quedó escuchando con la mayor atención en la puerta de la sala. El profundo silencio que en la modesta casa reinaba, la permitió oir distintamente las siguientes palabras.

— A la Señorita Elena, en propria mano y á solas.

— Esta carta, Señorita, dijo Luisa, volviendo.

— Quién la ha traido ?

— No se sabe, porque Julián la recibió por la ventanilla.

— Dame. ¡ Cielos ! ¡ El sobre es de Gustavo !

Elena permaneció un momento suspensa y temblorosa : le faltaba valor para abrir aquella carta, que irremisiblemente le anunciaba alguna desgracia. Lo primero que se le previno fué que Gustavo se despedía en ella para siempre. La pobre niña no tenía valor para arrostrar frente á frente su desgracia.

Quiso dársela á Luisa para que la abriera ; pero otra idea aun más terrible la contubo : el Conde le había hablado de un desafio : su semblante tomó repentinamente una espresión de espanto indescribible, y ahogando un grito involuntario y nervioso, rasgó el sobre con la mayor ansiedad.

— « Amada mía : si estimas en algo mi vida, esta noche á las doce te espero en el jardín de la casa de Baños, C[e] de San Dionis, n° 12. Gustavo. »

Su terrible [1] sospecha estaba confirmada : su amante iba á

1. Tachado : primera.

batirse y quería verla antes ó después del duelo. ¿ Qué podría hacer que correspondiera al inmenso favor que él la hacía, acordándose de ella en tan solemne instante ? Este fué el primer impulso de su corazón. « Gustavo me ama. » Esta idea fortaleció sus nervios desconcertados. Un movimiento de profunda alegría se insinuó en lo más íntimo de su corazón ; pero la idea del riesgo que corría su amor, lo ahogó en su nacimiento.

— Luisa, corriendo, dijo entregándole la carta, un manto, un coche. Gustavo está en peligro. — ¡ Oh, Dios mío, que cara me cuesta la primer prueba de su amor !

Luisa acabó de leer la carta.

— ¿ Y piensa V. salir, Señorita ?

— ¡ Lo dudas ! ¿ Cómo pudiera?... ¡ Pero corre... un coche !... ¿ que hora es ?

— Las once y media.

— ¡ Ah ! tenemos tiempo.

Luisa permaneció pensativa : la agitación en que su ama se encontraba, no le permitía pedir esplicaciones sobre el asunto : ella había oido hablar del duelo ; pero á pesar de todo, no pudo menos de considerar que su ama era una niña lindísima y Gustavo un joven que la citaba de noche á un paraje desconocido. Elena tenía delante los cuadros más espantosos ; oía crujir espadas y silvar floretes ; su débil cabeza, no acostumbrada á contener imágenes tan terribles, empezaba á desvanecerse.

— Corre, Luisa : avisa el coche.

— Cerca está la puerta del Sol ; aun sobra tiempo.

— ¡ Qué noche tan oscura !

— No, Señora ; ¡ si está estrellado !

— ¿ Oyes, Luisa ? ¿ Qué ruido es ese ? Parece una procesión.

— No, Señora ; si es la gente que sale del teatro.

— ¡ Ea ! no tardes, sal, avisa al coche : yo te espero rezando.

Salió Luisa, y Elena se puso de rodillas delante de una virgen que había en la sala : cruzó sus manos temblorosas y le pidió que

salvara á su amante. La infeliz no se acordó de rezar por sí misma. Un coche pára á su puerta: se levanta involuntariamente, recoje el manto que Luisa le había dejado encima de una silla, y como si fuera huyendo de una sombra, sale la trémula vírgen de su casa.

CAPÍTULO IX.

Preparativos.

— ¿ Estás en todo ?

— Descuide V., Señor Conde, que á buenas manos está encomendado el asunto.

— Son las doce menos cuarto. ¿ Está solo el jardín ?

— Sí, Señor.

— No pudo arruinarse á mejor tiempo el estúpido empresario de estos baños : imposible me hubiera sido encontrar un lugar más apropósito.

— Mañana empiezan la nueva obra.

— En no empezándola esta noche... Pero ¿ no oyes ?

— Sin duda : un carruaje.

— Yo me retiro : si me viera, todo se perdería. ¿ Están dispuestos los dos muchachos ?

— Están en la portería, y así que yo tosa, saldrán hablando del asunto que se les ha dicho. Pierda V. cuidado.

— El carruaje se acerca. Cuenta con todo.

Subió el Conde la escalera, y la muger con quien había estando hablando, quedó en el portal delante del pasadizo que conducía al jardín, como esperando á la persona que debía descender del coche.

Un carruaje se acercó á la casa y pasó de largo. La muger estubo escuchando hasta que se perdió el ruido.

— Baje V., Señor Conde, que no era el que aguardamos.

— Pues bien ; yo me retiro ; vuelvo á encargarte la mayor prudencia. Cada plan de esta naturaleza es la máquina de un reloj ; en faltando la pieza más insignificante, se paraliza toda.

Llegóse el Conde á un coche cerrado, tirado de dos briosos caballos, que le aguardaba á la puerta.

— Para el Café Suizo : dijo al entrar.

La calle estaba solitaria y los caballos salieron al galope.

— V. se ha olvidado de nosotros, Dª Martina, dijeron, asomando la cabeza por la portería, dos hombres de mala traza, vestidos de frac. Uno de ellos tenía un chirlo en la cara, y el otro, de barba poblada y tez morena, parecía, á pesar de su frac, que contínuamente se estaba echando mano á la faja.

— Tened calma, hijos míos : que ya llegará la hora de que cada uno gane lo que tiene recibido y se haga acreedor de lo que le espera.

Los dos volvieron á esconderse.

— ¡ Maldita niña ! y ¡ cuanto tarda en caer en la percha ! dijo Dª Martina, sentándose en la escalera.

Dª Martina era una muger de algo más de cuarenta años : morena, alta, gruesa, de cara redonda, de pelo negro y poblado, de aspecto estúpido y grosero, que se esforzaba en ser cariñoso y sin embargo helaba la sangre. Permaneció sentada en la escalera, y su fisonomía no dió muestras de que el más ligero pensamiento ocupara su mente. Dª Martina no pensaba nunca : cuando estaba callada, parecía una muger dormida con los ojos abiertos.

Oyese de nuevo el ruido de un carruaje, que se aprocsimaba andando cada vez más despacio ; prueba de que pensaba parar en alguna casa de la calle.

— ¡ Este es sin duda ! Dª Martina se puso de pie, escuchó un momento, tosió, y se dirijió al jardín.

Los dos hombres de que hemos hablado salieron de la porteria ; esperaron un momento, y asi que vieron que una muger cubierta de un velo negro bajaba del coche, se dirijieron con ademan tranquilo á la calle.

— Gustavo es hombre de valor, dijo el del chirlo á su compañero.

— No es el valor, respondió el otro, el que decide de estos

lances. Su contrario es el tirador más diestro que hay en Madrid, y yo juzgo su muerte segura.

— Lástima será : ¡tan jóven y tan guapo!...

— Caballeros, dijo Elena con voz temblorosa, después de haber escuchado lo que hablaban los dos, ¿tienen VV. la bondad de decirme donde está el jardín de la casa de Baños?

— Señora, está cerrado y me parece imposible que pueda V. penetrar en él.

Elena estubo á punto de desmayarse. Luisa acudió á sostenerla.

— Pero espere V. un momento. Chico, avisa á Dª Martina, que es quien tiene la llave.

Un momento después apareció Dª Martina.

— Esta Señorita quiere penetrar en el jardín.

— Señora, si V. me lo permite...

— Sólo tengo orden para consentir el paso á una Señorita.

— Pues bien; yo soy, vamos corriendo...

— Mientras V. no me diga su nombre, que es la contraseña que tengo...

— Elena.

— Puede V. pasar, dijo Dª Martina, tomándola de la mano.

— ¿Es esta jóven, dijo el del chirlo á Luisa, que se disponía á seguir á su ama, pariente del caballero que va á batirse á muerte?

— ¡Cielos! ¡á muerte!...

— Sin duda.

— ¡O Dios mío, le va á costar la vida á la pobrecita! Pero ¿es el duelo en el jardín?

— No, Señora; pero aquí debe venir el que quede vivo.

— ¡Oh! Qué atrocidad!

— Perdone V. si he cometido alguna imprudencia... no creía...

En esto Dª Martina había llegado al jardín, había introducido á Elena, y había echado la llave.

— ¿ Y mi ama ?

— Está en el jardín; pero no tengo órden para dejar entrar á nadie : V. puede aguardarla en el coche, que no puede tardar mucho tiempo.

La pobre Luisa no sabía lo que le pasaba : volvióse al coche y en él se estubo, con la cabeza asomada por la ventanilla, para ver si vivo ó muerto traían al Sto Gustavo.

CAPÍTULO X.

Un lance imprevisto.

— ¡ Gracias á Dios, Conde! Intenciones tenía de marcharme solo.

— ¿Tan tarde es?

— Las doce en punto, dijo Gustavo, sacando su reloj, en la puerta del café Suizo.

— Las doce menos cinco, dijo el Conde sacando el suyo.

Con esto entraron en el coche, después de dar el Conde varias instrucciones á su cochero.

— Y ¿ piensas que asistirá á la cita?

— No lo dudo : tengo echas á favor tuyo muy buenas indagaciones.

Gustavo y el Conde habían apeado el tratamiento.

— Pero este coche camina muy despacio.

— ¿ Qué coche quieres que camine tan de prisa como tus pensamientos amorosos?

— Y ¿ qué indagaciones son esas ?

— ¿ Ayer por la mañana le mandaste la carta ?

— En tu presencia salió con ella mi criado. Y ¿ qué?

— Yo la visité á las cinco.

— Y bien? ¿Qué efecto la había producido? ¿Qué te dijo? ¿ De qué hablasteis?

— Del viaje.

— ¡Cómo! ¿Insiste...?

— Nada de eso.

— ¡Con que se queda!

— Indudablemente.

— Pero chico, este demonio de cochero [1] parece que lo hace adrede.

— Yo le hice notar su inconstancia.

— Mal hecho.

— A lo que ella me contestó con una gracia encantadora: « Conde, uno de los mejores privilegios que tenemos las mugeres, es poder hacer lo que nos dé la gana, sin tener en cuenta para nada lo que hemos dicho antes. »

— Chico, si tu cochero no anda más de prisa, yo soy de opinión de que vayamos andando y llegaremos más pronto.

— Muchacho, á galope.

— ¡Oh! ¡cuánto sentiré que haya llegado antes! ¿Me esperará en el jardín ó en casa de su amiga?

— Todo puede ser: llegamos á la puerta del jardín; si allí no está, subimos y yo te presento.

Hubo un momento de silencio, en que Gustavo involuntariamente y por primera vez empezó á meditar en los muchos inconvenientes que tenía la cita que había dado á la Condesa. Puesto que tan pronto su carta la había hecho desistir del viaje, le parecía que hubiera sido más oportuno verla en su casa. Pero en fin, ya no tenía remedio, y por otra parte su amigo y consejero no estaba obligado á saber toda la violencia del amor que la Condesa le tenía.

« Si él lo hubiera adivinado, decía para sí el artista, no se hubiera creido obligado á aconsejarme un expediente tan enfadoso. »

Como en esta refecsión había algo que halagaba su orgullo,

1. Tachado: carruaje.

se fijó en ella particularmente y no pasó á otras que tal vez le hubieran hecho desconfiar de la sinceridad del Conde.

El coche, que había caminado con grande velocidad, se paró de pronto.

— ¿Qué es esto? ¿Llegamos ya?

— ¡Malditos escombros! dijo el Conde, después de haberse asomado por el ventanillo; una casa recientemente derrivada nos hace retroceder y dar un rodeo de tres minutos lo menos.

Gustavo tembló de rabia. El coche retrocedió y aumentó su velocidad.

— Pero no te inquietes: si ella ha venido, no es natural que se vuelva, sin esperarte siquiera cinco minutos.

— Pero ¡hacerla esperar, después de haber faltado á su cita, y de haber asistido ella á la mía!

Gustavo se revolvió casi desesperado.

— A escape ¡muchacho!

El látigo crujió y los caballos arrancaron con nuevo brio.

Pocos momentos después el coche paró, y un lacayo abrió la portezuela. Un coche de alquiler, que estaba en la puerta, se retiró á un lado para dejar el paso libre al del Conde.

— ¡Ah! ¡Gracias á Dios!

— Lleguemos al jardín: yo te acompaño hasta la puerta y tú te adelantas.

Cruzaron el pasadizo y llegaron á la puerta, que estaba cerrada.

— ¿Qué es esto?

— ¿No lo ves? que está cerrada. ¿No viste un coche a la puerta?

— Si.

— Pues arriba ha de estar esperándote.

Subieron tres escalones, y el Conde agitó una campanilla.

— Pero, si mal no recuerdo, me dijiste que vivía esa Señora en el piso cuarto.

— No; pues estoy seguro de que es aquí: entonces me equivocaría.

— ¿Qué se le ofrece á VV., Caballeros?

— La Sra. de Mendoza está en casa?

— ¡Ai! esa Sra. hace tres días que se ha mudado á la Ce de la Encomienda, no recuerdo el número.

Gustavo acabó de desesperarse del todo.

— ¿Se llama alguno de VV. el caballero Gustavo?

— Yo, Señora: ¿porqué lo dice V.?

— Por que una Sra. que acaba de retirarse, y que también preguntaba por la Sra. que se ha mudado, me encargó muy encarecidamente que si venía un caballero del nombre que he dicho, que tubiera la bondad de decirle que mañana á la una le aguardaba [1] en su casa. Yo le pedí esplicaciones; pero se retiró, asegurando que con esto bastaba.

Gustavo respiró.

— Chico, ya ves que nada hay perdido.

— Sí, podemos retirarnos.

— Sra., V. dispense la incomodidad.

— V. mande, Caballero.

— Pero ¿ qué miro! ¡Da Martina!

— ¡Sr. Conde!

— ¡Oh! ¡amiga mia! ¿ Cómo vamos?

— Muy bien, y echando siempre de ménos á los amigos ingratos que nos abandonan. Pero entren VV. y descansarán un rato.

— Chico, es una antigua conocida y siquiera por la buena noticia que nos ha dado...

Gustavo, que por la traza de Da Martina y por la manera marcial con que había saludado á su amigo, vino en conocimiento de la noble profesión que ejercía, se negó resueltamente á pasar adelante, pensando que en otra parte cualquiera correría con más velocidad el tiempo que le faltaba para ponerse en presencia de su Condesa.

1. Tachado: podía pasarse por.

— Vamos, Caballero, que hasta mañana á la una no tiene V. que ver á la gallarda Señora que buscaba. ¡Oh! ¡qué voz tiene tan dulce y que aspecto tan señoril! No estraño yo la ansiedad que V. manifestaba.

El atrevimiento de elogiar á su Condesa, aumentó la repugnancia con que Gustavo miraba á Dª Martina. Volvió la espalda sin decir una palabra y saltó de una vez los tres escalones. El Conde no pudo contener un gesto de profunda desesperación : aquella inesperada resistencia fustraba todos sus planes. Dª Martina quiso hablar; pero habiendo ya dicho las palabras que tenía estudiadas como suficientes para conseguir el efecto que deseaba, no hizo otra cosa que lanzar un sonido informe, quedarse suspensa, mirar al Conde, y encojerse de hombros.

— ¿Te vienes ó me marcho?, dijo Gustavo, con ademán resuelto.

El Conde mismo no sabía qué partido tomar, cuando de repente estalla dentro de la casa un estruendo confuso y atronador.

— ¡Que me matan! ¡Socorro! ¡Socorro! gritó la voz aguda de una muger.

— ¡Ah! bien me lo temía, dijo Dª Martina, lanzando un grito horroroso y precipitándose dentro.

El Conde se puso pálido como un cadáver. Gustavo, que oyó la voz de una muger que pedía socorro, llevado de un impulso irresistible, de un salto se puso en la puerta y del segundo se colocó delante de Dª Martina. El Conde permaneció un instante suspenso; entró por fin; cerró la puerta, y amartilló dos pistolas que llevaba siempre consigo.

CAPÍTULO XI.

Ángela.

El generoso artista no pudo ménos de contenerse un instante suspenso y espantado al contemplar el cuadro repugnante y san-

griento que presentaba la primera habitación de la casa. Una muger bellísima estaba tendida en el suelo en el mayor desorden : la espresión de su fisonomía, a pesar del violento terror que la agitaba, era purísima y angelical : sus formas de vírgen; sus ojos lánguidos, claros y azules como el cielo [1] más sereno ; su cabello rubio abundante, sedoso y desordenado : estaba cubierta de una bata blanquísima, que armonizaba perfectamente con la espresión de inocencia y candor que de todas sus facciones se desprendía. Un hombre de aspecto feroz, de pelo negro y enroscado, de ojos pardos y bañados en un humor rojizo, de nariz abultada, de labios gruesos y de musculatura desarrollada y salvaje, le tenía puesta una rodilla sobre el vientre, y con la mano derecha trataba de ahogarla. Dos mugeres jovenes y bellas trataban en vano de contenerle.

— Pero... ¿ vas á matarme ? dijo con voz sofocada y trémula la desgraciada jóven.

— ¡ Infame ! ¡ no te salva ni Cristo !... y con la mano izquierda se registraba los bolsillos del pantalón. Al fin sacó una navaja y trató de abrirla con los dientes.

— ¡ Miserable ! » dijo Gustavo, cojiéndole del pezcuezo y dando con él de espaldas en medio de la sala. Lanzó un grito confuso y ahogado al dar en el suelo, y con tal velocidad volvió á levantarse, que parecía que en las baldosas del pavimento había botado su robusta musculatura : abrió rápidamente su navaja, con ademán resuelto de lanzarse al artista. El Conde, que entraba en este momento, le contubo en mitad del camino poniéndole una pistola en el pecho ; retrocedió un paso, y la rabia más desesperada y estúpida se marcó en su musculosa fisonomía. Gustavo entretanto levantó del suelo á la aflijida criatura, que cayó desfallecida sobre una butaca : otras dos mugeres jóvenes y bellas se apresuraron á socorrerla.

1. Tachado : sol.

— ¡ Cómo ! ¡ Roberto ! nunca pensé, dijo el Conde, que fueras tan mandria que sacaras tu navaja para una muger.

Roberto reconoció al Conde y permaneció silencioso. Al fin guardó su navaja, pero prometiendo interiormente acabar la hazaña comenzada así que se le ofreciera más cómoda ocasión. Roberto era uno de los dos que salieron de la portería, hablando del duelo de Gustavo, cuando entró Elena. Aun conservaba el frac que el Conde le había vestido y que contrastaba notablemente con sus ademanes toscos y groseros.

— ¿ Son estas las hazañas que te han conquistado el nombre de valiente ?

— Y ¿ qué es una muger ? V. mismo me ha dicho lo poco que valen.

— Por lo mismo...

— Por lo mismo á ningún hombre se le debe llevar á mal que cuando una molesta demasiado, se la quite del medio.

— ¡ Infame ! ¡ Conmigo habías tu de dar ! dijo Fernanda, una de las dos muchachas que cuidaban á Ángela ; ¡ yo te juro por la que me dió el pecho, y en paz descanse, que habías de soñar conmigo !

— Tan perdida y tan deshonrible eres tú...

— Oye, grandísimo pillo : ¿ ella perdida? dijo Dª Martina, levantando el grito. Cada cual en su clase puede ser tan honrado como el primero : y ella y todas las muchachas que vienen á mi casa son buenas y honradas, y capaces de hacer una obra de caridad, y tú eres una víbora ingrata, que no cabes en tí de orgullo por que nosotras y esa infeliz te hemos matado el hambre y te hemos cubierto las carnes. ¡ Verdugo, sal de mi casa ! ; ¡ tu vas á ser nuestra perdición ! ; véte, véte !...

— Dª Martina, dijo Roberto con mucha sorna, á fé mía que no me dice V. que me vaya, cuando hay algún insolente á quien enseñarle á tener respeto. ¡ Bruja de Satanás, á tí también...

— ¿ Qué importa que por la fama de perdonavidas que te hemos dado, sepas mantener el respeto de mi casa, si luego tu se lo pierdes todos los días ?

— Y ¿quién tiene la culpa, Dª Martina? No me lo pierde á mi esa mosquita muerta, á quien tengo que desollar viva y V. no se lo consiente?

— ¡Vaya, que te hemos hecho escrupuloso! dijo Ramira, la que en unión de Fernanda estaba socorriendo á su aflijida compañera. Acuérdate de cuando viniste á casa, que no te atrevías á acercarte á mí, y ahora no te contentas con menos que con toda la fidelidad de la Ángela.

Roberto, repuesto ya de la sorpresa que la inesperada aparición del Conde le había causado, empezaba de nuevo á recordar su agravio aun no vengado, y los ímpetus más violentos agitaban su corazón. La sangre le ormigueaba, y su vista empezaba á turbarse. La idea de ser respetado por todos los hombres [1] y constantemente rendido por aquella mugercilla, como decía, á quien á pesar de haberla intentado matar, profesaba un amor de tigre, empezaba á remover su sangre, á trastornar su cabeza y á presentarle como digna hazaña la muerte de aquella desdichada. El Conde, acostumbrado á leer en su fisonomía, conoció lo que le estaba pasando, llegóse á él y con tono amistoso:

— Véte, Roberto, le dijo, yo te prometo que Ángela conocerá en adelante lo que vales y no volverá á serte infiel.

Apuradillo se hubiera visto el Conde si le hubiesen obligado al cumplimiento de su promesa. Conoció Roberto, á pesar suyo, que no era posible su venganza, al menos en aquella noche, y por evitarse el tormento agudo que la presencia del agravio le causaba, salió sin hablar una palabra ni saludar á nadie [2]. Apénas se vió solo, se le ofreció más viva la imágen de su afrenta. Recordó que un hombre le había cojido por el pezcuezo y lo había tendido en el suelo; empezó á creerse cobarde y digno de desprecio, y sus nervios crujían de rabia; en fin, para calmarse

1. Tachado: que todos los hombres le respetaban.
2. Sigue, tachado: se puso en la calle.

un poco, se prometió por de pronto matar á aquella muger en la primera ocasión que se le presentara.

Sosegáronse los ánimos con la salida de Roberto y todos los corazones empezaron á latir tranquilos. Sin embargo, Dª Martina no las tenía todas consigo, por que sabía muy bien que no era hombre el matón que después de irritado tan fuertemente se resignase á deponer su ira antes de haber causado alguna desgracia ó de haber concebido algún proyecto inícuo, que por lo tanto sería ejecutado. La presencia y autoridad del Conde la tranquilizaba en parte, y le servía de consuelo el ver que por medio de aquel desgraciado incidente había conseguido que el poeta penetrara en su casa y que pudieran llevarse á efecto los planes del Conde, que tanta utilidad le reportaban.

— ¡ Ah ! ¡ Gracias á Dios ! — Y ¿ cómo te sientes, hija mía ?

— Ya me siento mejor, dijo Ángela, respirando con ánsia y mirando á Dª Martina con una sonrisa dulcísima.

— ¡ Infame ! ¡ Y tubo valor para ofender á un ángel de los cielos, como eres tu !

— ¡ Y luego dice que me quiere ! dijo la jóven, con la espresión más inocente del mundo.

Ramira y Fernanda acababan de darle un refresco y para que respirase con más libertad le habían desabrochado la blusa. Su seno redondo y transparente latía medio desnudo, y dos gotas de sangre resaltaban sobre la brillante blancura de su garganta.

— Buenas noches; Caballeros, dijo una figura ridícula, abriendo una puerta vidriera y ecsaminando la sala con ojos recelosos.

Ramira y Fernanda soltaron una estrepitosa carcajada.

— ¿ Viene V. á defender á su dama ?

— ¿ Necesita V. todo ese tiempo para hacer coraje ?

— Señoras, yo no sabía los derechos que ese caballero...

— Pero ¡ Jesús ! ¿ Donde ha estado V. metido ? dijo Dª Martina, sacudiendole el polvo de que tenía cubiertas las mangas del frac y las rodilleras del pantalón.

— No sé; me habré caido...

— ¿ Quiere V. un refresco ?

— Gracias.

— ¿ No se sienta V. á descansar ?

— Gracias.

— Mire V. que ya se ha marchado.

— ¿ Quién ?

— Él.

— Yo no lo decía... tengo prisa.. con que...

— Pero ¿ y esa corbata ?

— Y ese pelo ?

Miróse al espejo nuestro hombre, arreglóse la corbata, compúsose el pelo, acabó de cepillarse los pantalones, y alisó el sombrero.

— Servidor de VV.

Ramira y Fernanda soltaron la carcajada de nuevo, lo que dió motivo á una severa reprensión de Dª Martina, en que les mandaba que mirasen más por los intereses de la casa.

CAPÍTULO XII.

El Convite.

— ¿ Está todo preparado ? dijo el Conde, aparte, á Dª Martina.

— Todo esta listo.

— ¿ En la sala que tiene los balcones al jardín ?

— ¡ Por supuesto !

— ¿ Y los músicos ?

— Pronto vendrán.

— ¿ Y Julián ?

— De aquí salió hace una hora á buscar á esos dos caballeros que V. le había dicho que convidara.

— ¡ Oh ! ¡ mucho tarda ! Y si Gustavo se empeña en marcharse antes que lleguen...

— Lo que es por ahora no tiene trazas de eso : ¿ V. no mira con que sorpresa contempla á la Ángela ?

En este momento sonó la campanilla.

— Esos serán.

— ¡ Quieralo el Diablo !

El hombre á quien el Conde estaba aguardando, entró en la sala, acompañado de Moncada y de Guillermo.

— Señora, dijo, dirijiéndose á Dª Martina, tengo el honor de presentarle mis dos íntimos amigos, de quien varias veces le hé hablado.

— ¿ Los caballeros Guillermo y Moncada ?

— Servidor, dijeron ambos, inclinándose entre burlas y véras.

— Muy Señores míos.

— ¡ Señor Conde ! ¡ V. por aquí ! dijo Julián, finjiendo sorpresa, según el Conde le había prevenido.

— ¡ Gustavo ! ¡ tú por estos barrios ! dijeron á la vez, verdaderamente sorprendidos, Moncada y Guillermo. ¿ Habrás venido, por supuesto, con intención de acompañarnos ?

— ¡ Acompañaros ! ¿ á qué ?

— ¿ Nada te ha dicho nuestro amigo Julián ?

— ¿ Qué Julián ?

— ¿ Pues qué ? ¿ tú no le conoces ?

— Amigo Gustavo, dijo el Conde, tengo el gusto de presentarte á mi antiguo amigo Don Julián de Mendoza.

— Muy Señor mío.

— Deseaba conocerle : el entusiasmo que ha inspirado su drama, me había hecho su amigo y admirador.

Gustavo se inclinó, sin saber que decir.

— Espero que sereis muy amigos, dijo el Conde ; este es un libertino de primera, y por lo tanto tiene mucho de artista.

Gustavo se sonrió : en estas ocasiones solía estar muy poco felíz.

— ¿ Por supuesto, amigo Conde, que V. será esta noche de los nuestros ? Precisamente hemos ido en busca de dos amigos á quien no hemos hallado y á quien VV. remplazarán ventajosamente.

— Yo nunca he desmentido mi bien adquirida reputación, y espero que Gustavo no tendrá ningún inconveniente...

— Pero ¿ de qué se trata?

— Se trata de pasar la noche en una orgía. Una noche en la *torre de Nesle*; con la diferencia que las mugeres que nos escanciarán el vino serán tan bellas como las hermanas de la Reina Margarita, y en vez de arrojarnos al Sena cuando estemos borrachos, nos adormirán tranquilamente entre sus brazos amorosos.

— Si, Gustavo, dijo Guillermo, tú pasarás la noche con nosotros. ¡ Cuánto me alegro de verte aquí! Un poeta dramático debe conocer el mundo, y la mejor escuela son las Bacanales; nunca le conocerás á fondo, mientras no te hayas emborrachado cincuenta veces.

— ¡ Basta, Caballeros! ¡ no se necesita tanto para hacerme aceptar tan gustosa compañia! ¡ soy completamente de VV.!

El Conde respiró, y todos los amigos saltaron de contento.

— Pero ¿ y las muchachas? ¿ dónde demonios han ido?

— Se están vistiendo, dijo Dª Martina : queremos darle á la fiesta todo el honor que se merece.

— ¡ Magnífico! Que vengan con los senos desnudos, coronadas de flores, con la sonrisa en los labios y el amor en los ojos, — dijo Moncada.

— Pero ¿ cual ha sido la ocasión de tan alegre fiesta?

— Chico, para alegrarse no se necesita más ocasión que tener un corazón [1] joven, generoso y valiente; y en cuanto á la fiesta, no debemos hacerle al vino tan poco favor que supongamos que para beberlo se necesita otro estimulo que el placer y el contento con que nos brinda.

— A pesar de ser muy poderosas las razones que ha espuesto Moncada, otro es el motivo que me proporciona la satisfacción de conocerle, dijo Julián.

1. Tachado : pecho.

— Ha sido nombrado ausiliar del ministerio de la Gobernación, repuso Guillermo, y nos prometió gastarse la renta de un año del primer destino que consiguiera.

— Y cumpliré fielmente mi palabra.

— Pues entonces, se espone V. á sacar dinero de su bolsillo, porque será muy facil que antes de acabarse el año le hayan declarado cesante.

— Así lo espero, y pienso por lo mismo beberme esta noche seis copas más.

— ¡Magnífico! El modo de no llevarse nunca chasco es no pensar en el día de mañana, en la inteligencia de que á pesar de todos los cálculos humanos, él amanece vestido del color que ménos se piensa.

— Tan cierto es eso, dijo Julián, que yo á los 22 años estudiaba tercer año de Jurisprudencia; pensaba ser abogado y, lleno de mil ilusiones, propias de la edad, soñaba con el venturoso día en que mis clientes se dejarían su vida y su hacienda entre mis manos, cuando de pronto un tío mío tubo la humorada de morirse y de instituirme heredero de una cuantiosa herencia, á condición de no volver á abrir un libro de leyes; la elección no era dudosa; acepté la herencia y me despedí de la Universidad.

« ¡Pues Señor, había nacido para propietario! », dije para mí. Por vía de entretenimiento, entré en la Bolsa, y á los pocos años me hallaba sin dinero y sin carrera. « ¡Pues, Señor, me había equivocado, dije entonces, nací para vago! » En esto hicieron ministro á un amigo mío, y me brindó con tres destinos. « ¡ Nací para empleado! » dije entonces; pero como la elección era muy dudosa, por que á mi me costaba mucho dolor desprenderme de ninguno, permanecí indeciso algunos días: cayó mi amigo: hube de gritar por los cafés que aquello no estaba bien hecho, y el gavinete entrante tubo por oportuno mandarme á Filipinas.

« Travé amistad allí con una Criolla rica; estaba para casarme;

pocos días antes de ir á celebrar nuestra unión se publicó la amnistia; los recuerdos de mi patria me arrancaron de los brazos de mi novia, y al poco tiempo me hallaba otra vez en la corte. Tantas equivocaciones con respecto al día de mañana, irritaron mi orgullo, y me propuse no volver á echar más cuentas acerca dél, y devolverle las muchas burlas que me ha hecho, aguardándole siempre con la copa en la mano. Desde entonces vivo y engordo. »

En cuanto á lo gordo, no tenía mucha razón, porque su cara más tenía de enferma que de sana.

Todos celebraron la relación de las aventuras de Julián, y era en efecto la mejor para disponer los ánimos á una orgía. Cuando el hombre se figura que no sigue con la constancia que debiera los planes que para hacer fortuna se ha propuesto, oye con sumo gusto cuanto tienda á encarecer el omnímodo poderio del acaso y de la suerte; pues desde luego que por un momento se convence de que otra mano más poderosa que la suya ha de concertar á su antojo sus asuntos, disculpa consigo mismo el poco esfuerzo que pone de su parte. Apesar de esto, el Conde meditaba profundamente hasta la más ligera circunstancia del plan que tan bien le iba saliendo. « Si es tan poderoso el influjo de la suerte, dijo para sí, lejos de entregarnos al abandono, debemos aumentar nuestra vigilancia para contrarrestarlo. » Juicio digno y propio de la prudencia.

El Conde salió de la sala.

Guillermo y Moncada fiaron en aquel instante á la suerte el écsito de su prócsimo ecsámen; Gustavo el de su drama; Julián la duración de su cargo, y todos se agitaron sedientos de vino.

— Pero ¿ cuándo demonios acaban de aderezarse esas muchachas ? ¿ Tanto tiempo necesitan tus alumnas para ponerse bonitas ?

— ¡ Si hace un instante que salieron !

— No importa; déles prisa, que al fin son mugeres y bonitas,

y se dormiran delante de su espejo : díles que en nuestros ojos brillantes con el vino, podrán acabarse de arreglar el tocado.

— No corren tanta prisa : los músicos aun no han venido.

— ¡ Hola ! ¡ música tenemos !

— ¡ Sí, vive Dios ! ; dijo Moncada : el vino engrandece el espíritu, y el alma agitada necesita torrentes de diversas armonías que sean la espresión de sus sentimientos.

En esto sonó la campanilla.

— Ellos serán.

— Dª Martina, dijo Julián, si es algún antiguo parroquiano de la casa, que pase adelante ; ¡ nada de miserias ! el Estado paga.

— Eso, Julián : ¡ magnífico ! Maldiga Dios al que es avaro de su alegría, que nunca encontrará consuelo en sus penas, dijo Guillermo.

Un caballero de menos de treinta años, vestido con elegancia y descuido, se presentó en la sala.

— ¡ A Dios, inclito periodista ! ; ¡ tú por aquí ! dijo Julián, saliéndole al encuentro.

— No soy tan dichoso, dijo el periodista, echándose desdeñosamente sobre una butaca y descomponiéndose el pelo más de lo que estaba, que ésta sea la primera vez que en estos sitios nos encontramos. De que te sorprendes ?

— No he querido hacerte el agravio de suponer que eres nuevo en esta casa ; mi sorpresa ha nacido de la oportunidad con que la suerte te ha traido á nuestra compañía.

— ¿ De qué se trata ?

— De emborracharnos.

— Bien lo necesito, para desterrar la nube que envuelve á mi alma.

El tono con que el periodista pronunció estas palabras, fijó la atención del poeta y sus dos predilectos amigos. Guillermo hizo un gestillo imperceptible é involuntario, dando á entender lo poco que aquel personage le agradaba : Moncada lo halló poco

simpático, y Gustavo aguardaba oirle otra palabra para formar su juicio definitivo.

— Y ¿en qué periódico escribes ahora? dijo Julián.

— En ninguno : la prensa ofrece un porvenir muy incierto, y quiero emplear mi talento en trabajos más productivos.

— ¿Meditas alguna obra?

— Trato de regenerar la novela española.

— Empresa valorosa. ¿Conoces á este caballero? le dijo, señalando á Gustavo.

— No tengo el honor.

— Gustavo, el nuevo poeta.

— Muy Señor mío.

— Servidor.

— En fin, pronto el vino estrechará su amistad, más de cuanto yo pudiera decirle.

Gustavo y el que se daba el nombre de periodista, se ecsaminaron friamente.

— Pueden VV. pasar al salón, que las muchachas irán al momento, dijo Dª Martina.

La campanilla sonó de nuevo : poco después la reducida sala en que se encontraban, estaba llena de músicos é instrumentos. Los ánimos renovaron su contento con la esperanza de la cercana orgía.

— Venid conmigo, felices productores de la armonía, dijo Julián, venid á ocupar vuestro trono : las diosas del placer y de la hermosura van á descender á nuestra morada, y es necesario que sean recibidas cuando menos con marcha real. Esto diciendo, pasaron por el salón en que estaban las mesas preparadas, llegaron al inmediato, y empezaron á tomar asientos delante de unos banquillos en que ya tenían colocados sus papeles, y dieron principio [1] á templar sus instrumentos.

1. Tachado : empezaron.

— Yo os avisaré con una palmada, dijo Julián, saliendo cuando sea tiempo de romper la marcha.

Los instrumentos acabaron de templarse; las muchachas salieron de su tocador; sonó la palmada de Julián, y á son de marcha real penetraron todos en el salón.

CAPÍTULO XIII.

Fernanda, Ramira y Ángela.

Encantadoras y deslumbrantes estaban las tres alumnas de Dª Martina: cada una presentaba un tipo distinto y perfecto. Todos los corazones se inflamaron con la presencia de la hermosura y los acentos de la armonía, y no pudiendo de pronto dar una forma fácil y elegante á sus sentimientos, anhelaban la verbosa facilidad que inspira el vino para prorrumpir en torrentes de licenciosa elocuencia [1].

El salón estaba espléndidamente iluminado. Su adorno nada tenía de notable. Tres balcones cerrados de cristales y cubiertos de cortinas blancas y encarnadas, no consentían en la pared de la derecha más adorno que dos sillones y dos cuadros: en la pared de enfrente había un lienzo [2] con marco dorado, que representaba [3] de tamaño natural la Venus de Medicis; los demás cuadros eran gravados que representaban las escenas más deshonestas del *Judío Errante* y de otras novelas francesas. En los ángulos había cuatro mesas, sobre las cuales estaban colocadas en desórden multitud de botellas de todas clases de vinos y licores: cuatro candelabros, con seis ramales cada uno, hacían con su luz más brillante el líquido encerrado en los cristales. En el medio estaba la mesa principal, adornada de flores y

1. Tachado: armonia
2. Idem: cuadro.
3. Sigue, tachado: al natural.

cubierta de toda clase de dulces y reposteria. Dª Martina y otras dos mugeres, gastadas y destruidas más por los escesos que por su edad, eran las encargadas de mudar los platos y las botellas.

— Caballeros, dijo el Conde, yo, si VV. me conceden este derecho, me encargo de colocarlos.

— Es V. muy dueño.

— Verémos que tal lo haces.

— Una orgía es un espectáculo altamente poético que debe ser presidido por un hijo de las musas.

— Muy bien.

— Gustavo, este es tu asiento.

Gustavo tomó asiento delante de los tres balcones.

— Señores, somos seis, y tres no más son las ninfas que nos rodean; es preciso, por lo tanto, que cada una se encargue de repartir sus favores entre dos caballeros; con esto nos los hará más gratos el tener que disputarselos á nuestro rival. El amor que en este momento sentimos, es el más delicioso del mundo, porque está ecsento de la ponzoña de los celos.

— Ángela, haz dichoso con tus caricias á tu valeroso libertador.

La sonrisa de los Ángeles brilló en el rostro de la jóven: tomó asiento al lado del poeta y le besó la mano cariñosamente; vestía un traje descotado de seda blanco, y una corona de azucenas circundaba su frente.

— Tú, Ramira, con tu buen ingenio y con tus agudos sarcasmos, te encargarás de revolverles los cascos á Guillermo y al novelista.

Ramira se sonrió con mucha gracia, y fué á sentarse entre sus dos caballeros. Cualquiera otra de su clase hubiera dicho en esta ocasión una grande sandez. Ramira era una muchacha de hasta veinte años: de estatura mediana, gruesecita, de tez blanca y suave, cabello negro y ojos vivísimos y penetrantes, que se apercibían con grande facilidad de cuanto malo estaba pasando en el corazón que ecsaminaban. Estaba vestida con un traje de

seda azul, más descotado que el de Ángela : del cuello le pendía un lazo encarnado, que, queriendo cubrir en parte su seno medio desnudo, hacía más vivo el efecto que producía.

— Y tú, Fernanda, continuó el Conde, digna por tus ojos negros, húmedos, rasgados y brillantes, por tu tez morena, por tu pelo negro y por la dulce y eterna voluptuosidad que mana de tus labios, de ser la favorita de un sultán, tú eres digna también de ser adorada por el escándalo y el libertinaje ; por eso haz de colocarte en medio de Julián y de mí.

— Acepto : ni en un trono me encontraría más honrada.

Moncada tomó asiento al otro lado de Ángela. Destapáronse las botellas ; llenáronse las primeras copas ; las ninfas hicieron el licor más sabroso tocándolo con sus labios de rosa ; brindaron por la larga vida y ascenso del destino de Julián ; chocaronse las copas, y fueron apuradas. La orquesta empezó á tocar los dulces y voluptuosos valses de Straus.

— Oye, Moncada, dijo Gustavo ; repara bien la fisonomía de nuestra divina compañera. ¿ Es quizás mi acalorada imaginación la que le presta la espresión de Ángel purísimo que en ella admiro, ó ecsiste efectivamente en su rostro ?

Moncada ecsaminó detenidamente á Ángela.

— Chico, toda es suya : deben tenernos mucha envidia nuestros compañeros.

— ¡ Qué sarcasmo tan horrible ! dijo Gustavo, sin apartar la vista de la jóven.

— ¿ Qué dices ? ¿ no te entiendo ? dijo Ángela, con el acento de la más candida inocencia.

— Moncada ¿ no te hiela la sangre esta muchacha ?

— ¡ Ah ! si yo no te agrado, puedes elejir á cualquiera otra. No te incomodes por eso.

— ¿ Estás loco, Gustavo ? ¿ qué dices de helar la sangre la muchacha más linda que he visto en mi vida ?

— No me entiendes.

— Bebe otra copa y sabrás esplicarte mejor.

Gustavo bebió maquinalmente y siguió pensativo.

— Venus y Cupido, dijo Julián á Fernanda, se han encargado de adornarte : ese traje negro y encarnado ; esa graciosa abertura que en vano pretenden unir los lazos y los cordones, al traves de los cuales se deja ver lo blanco del vestido interior, es la red más peligrosa que han inventado los amores.

— ¡ Lisonjero !

— Mirate en mis ojos, y tú misma te enamorarás de tu hermosura.

Fernanda le miró de tal manera, que el Conde, por destruir el efecto de esta mirada, le pareció oportuno interrumpirla.

— Acuérdate de que somos dos.

— Tú estás esta noche demasiado entretenido contigo mismo para que tengas celos de tu rival : si lo haces por galantería, te dispenso desde luego de usarla conmigo.

— ¿ Te soy tan indiferente ?

— Chico, las leyes de la cortesía deben ecsijirlas las pobres que de otra manera quedarían olvidadas ; mientras yo sea capaz de inspirarle á tu amigo todo eso que me ha dicho de Venus y Cupido, creo que puedo ecsimir á cualquiera de su cumplimiento.

— ¡ Orgullosa !

— ¡ Vive Dios, que lo has parlado también, que has de apurar en pago toda esta copa !

— Chico, guarda el vino para las mugeres con quien deba servirte de tercero, bien para que te infunda valor de solicitar sus favores, ó bien para que en ellas inspire deseo de concedértelos, que yo sin ese ausiliar...

— No, bebe : olvida tus penas y lánzate conmigo al vértigo que en tus brazos me espera.

— ¿ Yo penas ? ¿ por qué ?

— ¿ Eres dichosa ?

— ¿ No me llamas bella ?

— Y es bastante,..

— A la edad en que yo me encuentro, esa es la mayor felicidad de las mugeres.

— Y ¿ qué es eso ?

— Te aseguro que antes de perderla me inspiraba un miedo cerval, y que, después de perdida, me he convencido de que es el *bú* con que se asusta á los niños, que de lejos los hace temblar y si una vez tienen valor para acercarse á ecsaminarlo, reconocen que es un pedazo de cartón. Cuando yo era muger de opinión, andaba pobremente vestida y nadie fijaba en mí sus ojos ; no pude sufrir por mucho tiempo el agravio que le hacía á mi hermosura, cubriendola de groseros percales : me vestí de seda, y todo el mundo empezó á mirarme y á todos empezé á verlos más inclinados à favorecerme. Desde entonces vivo...

— ¿ Y mañana ?

— ¡ Já ! ¡ já ! ¡ já ! Mañana es la necedad mayor del mundo.

— Bebe.

— No : bebe tú por mí, que te faltan muchas copas para ponerte á mi altura.

Julián bebió, sin replicar una palabra.

— Me opongo, caballero, dijo Guillermo al periodista.

— Escuchadme.

— Si estoy enterado !

— Pero si quiero decir precisamente lo contrario de lo que habeis entendido.

— Entonces también me opongo.

— ¿ Cómo es eso ?

— Por que es tan falso vuestro pensamiento, que de cualquier manera que se ecsamine resulta falso.

— He dicho que el talento á las mugeres les perjudica...

— Niego la conseqüencia ; el talento no puede perjudicar á nadie : lo veo á V. muy inclinado á patrocinar la tontería.

— Pero si voy á parar en que les es útil, cuando...

— También me opongo : el talento, como V. lo comprende, no puede ser útil á nadie.

Ramira soltó la carcajada.

— ¡ Caballero !

— Señores, les advierto, dijo Ramira, que la vanidad y el orgullo perjudican más que el talento de peor especie!

— Muy metidilla á bachillera está la mocita, dijo el regenerador de la novela, queriendo desquitarse en Ramira de lo mal que lo trataba Guillermo; ¿has tenido relaciones con algún catedrático de Teología?

— No, hijo mío, sino que la ignorancia...

— Dice el refrán que es muy atrevida.

— ¿Y V. qué dice á eso, Caballero?

— Qué tiene razón el refrán.

— Me opongo abiertamente.

— Véngame, chico.

— Y ¿cómo prueba V?.....

— De la manera más fácil ¿En qué consiste la acción de atreverse? en conocer el peligro y sin embargo arrostrarlo. ¿Puede uno atreverse á un peligro que no conoce? De modo ninguno. ¿Conoce la ignorancia el peligro? No, señor; pues entonces ¿cómo tiene V. valor para decir que la ignorancia es atrevida?

— ¡Ja! ¡ja! ¡ja! Responda V., caballero.

El novelista estaba muy irritado para que pudiera ocurrírsele nada: hizo un gesto de desprecio y apuró una copa.

— Toma, resalao, dijo Ramira, tomando otra y remedando un lenguaje que no era el suyo, para acabar de amostazar al otro prójimo; apúrala á mi saludo, que me encanta tu piquito de oro!

— ¡Ay, pichona mía! ¡cuanto me envanece tu conquista!

— ¡Vaya! seamos francos, que otra conquista es la que á tí te envanece esta noche.

— ¿Cuál?

— No seas hipocrita: ¿deberé decirlo?

— ¡Ay! ¡qué ojos tiene!

— Vamos, no me acaricies para disimular tu alegría.

— Chica, ¿sabes que voy sospechando que tienes talento?

— Pues mira, quizas te equivoques; yo sospechaba que tú eras un tonto.

El vino empezaba ya á acalorar los cerebros, y la orgía iba entrando en su segundo período. El Conde mandó á Dª Martina que corrieran las cortinas de los tres balcones.

CAPÍTULO XIV.

Elena en el jardín.

Dejamos á Luisa encerrada en el coche, aguardando á su ama, y antes de trasladarnos al jardín, será conveniente que sepa el lector el medio de que se valió el Conde para alejarla de aquel sitio. Ya hemos visto que con la oportuna salida de aquellos dos hombres que estaban escondidos en la portería, se acaloró la imaginación de Elena hasta el último momento, y se la hizo entrar en el jardín sin hacer reflecsión de ninguna especie ni concebir la menor sospecha, y se logró que se volviera Luisa al carruaje.

Ahora era preciso alejarla de allí, porque en aquel sitio y mientras supiera fijamente que su ama estaba dentro, podía ser muy peligrosa, así que, repuesta del primer susto, la calma de la noche, la soledad y la tardanza de su ama, le hicieran ver las cosas de distinta manera. Era, pues, preciso alejarla, y asi que se fijó en aquel punto, concibió el Conde su espediente.

Dijimos que el Conde había salido de la sala, haciendo una reflecsión muy prudente, inspirada por el breve relato de las aventuras de Julián. Llegóse entonces á una de las habitaciones interiores de la casa, donde otra alumna de Dª Martina le estaba esperando.

— ¿ Eres tú la elegida ?

— Así parece.

El Conde la ecsaminó fijamente.

— ¿ Qué tal ? ¿ tengo la dicha de que mi cuerpo se parezca al cuerpecito de ese Ángel ?

—¡ Dá un paseo! ¡ Nó, nó ! : suprime toda tu gravedad. ¡ Así nó! ; ¡ más natural ! : ¡ maldito sea tu cuerpo ! ¡ si vas empalada!

— Pues ¿ cómo es el andar de esa niña ?

— Flecsible sin gachoneria, y gracioso sin desgarro ; vamos, dá otro paseo. ¡ Maldita de Dios ! si ahora vas con aire de matrona.

— Vaya, no se enfade V. dijo la muchacha desconsolada, viendo la desesperación que causaban en el Conde sus pocas facultades teatrales. ¿ No tengo que salir llorando, tapándome la cara con el pañuelo, hasta entrar en el coche ?

— Sí.

— El pasadizo ¿ no debe estar ya medio á oscuras ?

— Si, miserable, y sin esas precauciones? podrías tu pasar por Elena, ni á los ojos de un ciego ?

— Pues entonces ¿ qué teme V. ?

— Temo que el menor movimiento, de esos que tan bien te caracterizan, hiera la imaginación de la criada, aun en medio de las sombras, y una vez concebida la menor sospecha, todos somos perdidos.

— ¿ No he de salir llorando ?

— Si, pero sin gritar.

— Ya entiendo : sollozos sofocados ; pues bien, casi todas las mugeres lloramos del mismo modo.

— ¿ Y el vestido... ?

— Este que me estoy poniendo es igual al suyo.

— ¿ La misma tela ? No sea que al tacto...

— Es igual : una blusa de seda.

— ¿ El manto ?

— Miralo : idéntico.

— Pero ¿ estás segura de llorar... ?

La muchacha tomó un pañuelo ; preparó su fisonomía : hizo como que se enjugaba los ojos, y á los pocos instantes empezó á lanzar los sollozos más desconsolados del mundo.

— Basta ; basta : que vas á alborotar la casa.

— ¿ Qué tal ?

— Perfectamente. Nunca he tenido la dicha, dijo el Conde para sí, de ver llorar á esa muger; pero su llanto debe ser más blando y suave : bueno será que esta chica vierta lágrimas más verdaderas.

— ¿Salgo ya ?

— No, esperate, que aun debe tener mucha luz la farola del pasadizo : dentro de cuatro minutos, dijo, sacando su reloj, debe estar apagandose. ¿ Con que, estás en todo ?

— No hay cuidado.

— Llegas al cochero y le dices, procurando que Luisa no lo oiga, que te conduzca á la calle del Olmo. Ya sabes, á la casa.

— ¡ Pudiera no saberla y aquella fué mi primera escuela !

— Le encargas al cochero que parta á galope.

— Así lo hará, dijo la muchacha, tentándose los bolsillos de la blusa para ver si había recojido el dinero que el Conde había puesto sobre la mesa.

— Con el ruido del coche no se oirán bien las palabras.

— Bien : le contesto por señas.

— Te dirá primeramente que si há muerto.

— Le respondo que no.

— ¡ Pero, llorando siempre ! Después, que si está herido.

— Le respondo que sí.

— Llegas á la calle del Olmo.

— La digo por señas que me espere. Subo á la casa de mi antigua maestra : me abre la puerta de la tienda : salgo por ella, dejo el coche aguardándome, y vengo á contaros cuanto haya sucedido.

— Perfectamente.

— Y si la niña para marcharse aguarda á que yo baje, pasa dentro de un año por allí, si quieres decirle alguna cosa, que allí la encontrarás. Con que ¿ vamos ?

— Faltan dos minutos.

El Conde salió á la pieza inmediata y se asomó á un balcón, que daba á un patio pequeño que estaba delante del jardín.

— Aún está la farola muy brillante, dijo, volviendo ; esperemos un rato. Y empezó á pasearse.

— ¿ Y tu hermana ?

—¿ Mi hermana ? ¡ Pobrecita ! Ayer se la llevaron al hospital.

— ¿Qué enfermedad es la suya?

— La misma que tiene la Gertrudis.

— Hoy ha muerto la Gertrudis.

— ¡ Hoy ! ¿ V. lo sabe ?

— Toma, como que he visto su cadaver. ¡Pobre muchacha! Si vieras qué desfigurada estaba, te hubieras muerto de horror. Hace un año que yo la conocí : ¡ qué fresca estaba y qué hermosa! Valia más que la Ángela : ... Pero, tú : ¿cómo has consentido que tu hermana vaya al hospital ?

— ¡ Si yo también estoy mala ! dijo la pobre muchacha, prorrumpiendo en un llanto tan triste que partía el corazón; si no tengo más dinero que este que V. me ha dado. ¡ O Dios mío ! ¡ Mi pobre hermanita !

— Vamos ; ya es hora : la farola está apagándose; no es bueno que salgas completamente á oscuras.

La desconsolada joven cojió su manto, se lo puso con algún desórden, y bajó la escalera reprimiendo el llanto, pero recordando después que su obligación consistía en llorar, soltó la rienda á su dolor y se acercó al cochero bañada en lágrimas. Luisa, así que vió llegar á la que juzgaba su ama, pugnaba por abrir la puerta del coche para salirle al encuentro ; entretanto la finjida Elena dió maquinalmente las instrucciones que del Conde había recibido, abrióse por fin la puerta, y Luisa recibió dentro á su Señora.

— ¿ Ha muerto? preguntó con la mayor ansiedad.

— Si.

Un grito agudísimo se oyó dentro del carruaje, que partió al escape. La desconsolada muchacha, al escuchar « Ha muerto ? », creyó sin duda que le preguntaban por su amiga Gertrudis.

2ª

Elena estaba en el jardín.

El ruido que hizo Dª Martina al cerrar la puerta con el pesado cerrojo, había despertado en su corazón los ecos más dolorosos.

Cruzó con planta vacilante las primeras calles, esperando encontrar alguna persona que le diera noticias de Gustavo.

El jardín estaba desierto. El aire era frío, y la jóven empezaba á temblar.

El ruido que hacían las ramas de los árboles, imaginó, mientras andaba, que eran las pisadas de Luisa que la seguía; se volvió para dirijirle silenciosamente la palabra, y se halló rodeada de la soledad más profunda.

— ¡ Dios mío ! ¡ Dios mío ! ¡ Tened piedad de mí ! ¿ Dónde me encuentro ? Dónde estará Luisa ? Pero yo sola debía penetrar en este sitio... ¿ cuál será la intención de Gustavo ? ¿ Se divisará desde aquí el lugar en que deba verificarse el combate ?

En seguida giró la vista alrededor suyo : solo vió el cielo, los árboles, y los balcones cerrados de la casa.

La noche estaba serena : el cielo medio cubierto de blancas nubes : la luna, casi escondida en medio de ellas, parecía una sultana reclinada en blandos almoadones. Madrid se iba durmiendo poco á poco. El ruido de los carruajes no era ya tan frecuente, y los que cruzaban la calle iban á galope, lo que hacía imaginar á la ecsaltada Elena que aquella noche estaba llena de peligros y querían acojerse cuanto antes al sagrado de sus habitaciones.

Poco á poco se fué familiarizando con los objetos que la rodeaban, y al fin, más repuesta, se sentó en un banco, considerando que no está el mayor peligro de una jóven en la completa soledad.

Reinó un instante de profundo silencio : el aura de la noche iba también entregándose al sueño. Un rumor sordo estalló de pronto en las habitaciones de la casa : gritos después de ven-

ganza y de muerte turbaron el silencio y alborotaron de nuevo y con mayor violencia el pecho de la jóven.

En todo cuanto la rodeaba quería encontrar un anuncio de la suerte de su ingrato amante. Los gritos se hicieron más agudos. « ¡ Que me matan ! » llegó distintamente á sus oidos. La pobre niña, sin poder contenerse, cayó de rodillas y levantó sus manos al cielo.

Serenaronse las voces [1] : volvió á reinar el silencio más solemne : el aura agitó sus alas, y resonando entre los árboles parecía murmurar una plegaria por el hombre que dejaba de ecsistir.

Elena empezó á verter un río de lágrimas.

Calmóse el aura de nuevo y Elena no se atrevió á seguir llorando, temerosa de interrumpir el silencio ; ni aun se atrevía á pensar.

— ¿ Qué será dél, Dios mío ? ¿ Qué será dél ? » Era el único pensamiento que se formulaba en lo más escondido de su alma.

Una música solemne y pausada resucitó de pronto todos los ecos de la soledad.

Elena se estremeció de placer ; el cielo le había respondido favorablemente : miró con ansia la puerta, esperando ver entrar á Gustavo con los brazos abiertos para estrecharla sobre su corazón.

Calló la música ; nadie abrió la puerta ; desvaneciose su esperanza, y cayó de nuevo en su inquietud y en sus mortales congojas.

Distintas armonías turbaron otra vez la calma del espacio : no ya el acento solemne y pausado de las primeras, sino los gritos y la espresión del contento más desordenado. Era el amor, que gemía de placer debajo del manto de la noche.

Elena retrocedió espantada : le pareció que todo el mundo se

1. Tachado : los gritos se calmaron.

estaba burlando de su pena, y se tapó los oidos por no escuchar el acento de aquella música sacrilega ; pero en vano ; la aguda voz de la orquesta penetraba dentro de su alma y, siguiendo su compás desordenado, danzaban á su alrededor mil parejas frenéticas que la incitaban á tomar parte en sus placeres.

La pobre niña nunca había tenido un sueño tan horroroso, y mil veces hubiera caido desvanecida, si no la sostubiera el violento y nervioso dolor que le producía la ignorada suerte de Gustavo. Siguió la música, y en fuerza de escucharla se fué desvaneciendo el efecto que la había producido y poco á poco dejaron de girar en torno suyo los árboles que habían sido las parejas desordenadas.

Sin embargo, los esfuerzos que había tenido que hacer para no moverse de un sitio, habían promovido un sudor abundante, que, enfriado por el aire de la noche, circulaba por todo su cuerpo. Faltaronle las fuerzas, vaciló dos pasos y cayó desfallecida sobre un banco de piedra.

En esto se abrieron los tres balcones del salón, por los cuales podía ver el que se encontrara en el jardín el animado espectáculo que iba presentando la orgía.

La luna corrió del todo las blancas cortinas de su lecho y se quedó profundamente dormida.

3ª

El jardín quedó en completa oscuridad, lo que hacía más brillantes las luces que iluminaban la orgía. Elena, recostada sobre el banco y cubriéndose el rostro con sus temblorosas manos, no pudo apercibirse de pronto del nuevo espectáculo que se ofrecía á sus ojos.

Gustavo, como solía siempre que se hallaba agitado de algún pensamiento, se había levantado de su silla y se paseaba por detrás de la mesa. El Conde estaba en otra habitación inmediata, que también tenía balcones al jardín, y allí aguardaba que la

luna brillara de nuevo, por ver si divisaba á Elena y podía conocer las impresiones que debía causarle la horrible situación en que la había colocado. Moncada, aprovechando la ausencia de Gustavo, trataba de conquistar algunos favores de Ángela. Julián, dueño de Fernanda, por la ausencia del Conde, cada vez estaba más enamorado de su hermosura, y Ramira, en medio de Guillermo y del Novelista, estaba pasando un rato divertido.

El competidor de Guillermo, siempre que le faltaba una razón, apuraba una copa; el vino le había infundido valor, y sacudiendo el miedo en que los muchos é inesperados sarcasmos de su contrario le habían puesto, ya no se callaba á ninguno, y cuando no se le ocurría una gracia, que era casi siempre, apelaba á un insulto. Ramira los apaciguaba, acariciando al más ofendido, é impidiendo al mismo tiempo que riñeran y que se hicieran amigos, para mantener en su punto la diversión.

— Pero ¿ qué tiene tu amigo ? dijo Ángela á Moncada, ¿ no ves qué pensativo ? No parece que se divierte.

— El tiene una razón infernal, y necesita muchas copas para echarla por tierra. Luego verás como es el más loco.

— Quisiera verle contento ; le quiero mucho ; si no hubiera sido por él....

— Me lo has contado dos veces y hace un cuarto de hora que se alejó de nosotros.

— ¿ No me quieres agradecida ?

— A mis favores. Apura esta copa.

— ¿ Otra ? A qué fin te propones embriagarme ?

— Porque dentro de media hora todos habremos perdido la razón, y si tu la conservas, vas á pasar un rato muy aburrido.

Angela apuró la copa y siguió mirando á Gustavo.

— ¿ Gustavo ? Dijo Moncada.

— ¿ Quién me llama ?

— Tu compañera suspira por tí.

— No le interrumpas.

— No te muestres esquivo, pues si efectivamente llegases á enamorarla, sería tu mejor gloria.

— Te juro, dijo Gustavo, dandole mucha importancia al asunto, que si hubiera encontrado á esa muger lejos de este sitio, la hubiera tenido por la imagen del candor y de la inocencia : no sé si la hubiera amado ; pero sé positivamente que me hubiera batido con el hombre que en mi presencia se hubiera atrevido á dudar de su honor.

Todos soltaron la carcajada. Angela permaneció impasible, quiso responder á Gustavo y no se le ocurrió otra cosa que alargarle una copa.

— Efectivamente, dijo Guillermo, que había escuchado la anterior arenga y comprendió el efecto que Angela había producido en su amigo, el rostro celestial de esa muger es el sarcasmo más horrible en contra del candor y de la inocencia.

— ¿ Quién se atreverá á amar en adelante ? ¿ Quién juzgará de la pureza de una muger por la espresión de su rostro ? ¿ Quién podrá estar seguro de que la inocente virgen de sus amores no es una Angela ? ¡ Oh ! Qué misterio tan profundo !

— Pues es lo malo que en el corazón de todas las mugeres hay algo del corazón de esa, y en todas sus fisonomías algo también de su hermosura angelical.

Angela los miró entristecida al parecer ; Gustavo quedó suspenso, imaginando [1] que iba tal vez á derramar algunas lágrimas por su perdida inocencia.

— ¿ Qué estais hablando ? ¿ Los entiendes tu, Ramira ?

— Dicen que no eres buena.

— ¿ Yo ? ¿ por qué ?

— Por que no tienes la cara tan mala como los hechos.

— ¿ Eso habeis dicho ?

— No : te engaña.

— Pero sírvate de consuelo el haber asegurado este caballero, que todas las mugeres del mundo son como tu, sobre poco más ó menos.

1. Tachado : esperando.

— Quien se enamora del alma, dijo Julián, está enamorado del viento ; por eso yo no pienso tener otros amores que los que tu me inspires.

— ¿ Con que es decir que yo no tengo alma ?

— Y ¿ qué falta te hace, siendo tan bella ?

— ¡ Que vanos sois los hombres ! Juzgais del alma de una muger, por el amor que os tiene.

— ¿ Que regla más segura ?

— ¡ Vaya ! ¿ Con que cada uno debe suponer, según eso, que la muger á quien él no le haya inspirado un grande amor, es imposible que tenga alma ? ¡ Já ! ¡ já ! ¡ já !

— ¡ Vive Dios, Fernanda, que cada vez me vas enamorando más !

— De suerte que cada vez se debe ir engrandeciendo tu alma.

— Dejemos eso ¿ Quieres ser mi querida ?

— Soy muy orgullosa para serlo de nadie.

— No comprendo ese orgullo.

— Mientras lo soy de todos, me pertenezco á mí misma ; el día que lo fuera de uno, ya sería agena.

— Debemos ahorcar á Dª Martina.

— ¿ Por qué ?

— Por que para humillar nuestro orgullo, nos ha buscado muchachas que saben más que nosotros.

— Menos yo, dijo Angela.

— El mayor talento de la muger es la belleza.

— Si no es por Ramira, me quedo sin entenderles una palabra.

— Tú, dijo Gustavo, que ya se iba acalorando, tienes el verdadero talento de la muger.

— ¿ Cual ?

— El de saber inspirar pensamientos...

— Pero, si no los comprendo...

— Y ¿ qué muger comprende los pensamientos que inspira ?

— ¿ Te voy gustando ?

Gustavo le tomó una mano.

— Si ; tu rostro es divino ¿ qué importa tu corazón ?

— Yo no soy mala.

— ¡ Cielos ! dijo Gustavo para sí ; ¡ esta muger ha nacido privada absolutamente del sentimiento de la virtud ! ¡ Qué tipo tan horrible !

Se levantó, y empezó á pasearse por la pieza inmediata.

— Si un hombre de corazón, decía el artista, paseándose, hubiera visto á esa muger y fiado en su rostro le hubiera entregado su alma, el día que esa muger, sin saber lo que hacia, hubiera olvidado sus deberes, ¡ qué tormento tan horrible hubiera sido el suyo, al ver que ni aun tenía la esperanza de que los remordimientos vengarían su deshonor ! Si Guillermo..... que, en todas las mugeres, hay algo de Angela.

— Jamás pensé, dijo Julián á Fernanda, que el orgullo viniera á buscar su asiento en esta casa.

— Tú has pensado muy poco, á lo que yo veo. Consulta este asunto con tu amigo Guillermo.

— Fernanda tiene razón, dijo Guillermo, que los estaba escuchando. El mundo tiene sus leyes, y el orgullo no consiente ninguna ; aquí es donde vive á sus anchas.

— ¡ Teneis razón, vive Cristo ! ¡ el hombre solo es verdaderamente libre, cuando está borracho ! dijo Julián, apurando una copa.

— No es eso precisamente lo que ha querido decir el amigo Guillermo.

— Y ¿ quién le ha dicho á V. que yo no he querido decir eso ?

— La espresión literal de vuestras palabras.

— El que solo entiende la espresión literal de una frase, no entenderá nunca lo que dicen los hombres de algún provecho.

— Y el que se lanza á imprudentes interpretaciones...

— ¡ Haya paz !

— Entenderá siempre lo contrario de lo que se dice.

— Convengo en que los tontos hacen muy bien en no separarse del sentido literal; por que de otra suerte se verían perdidos en el hondo abismo de su ignorancia, pero...

— ¡ Eso de tontos, señor mío !...

— ¡ Es mucho trabajo que no he de poder nombrarlos sin que V. se dé por aludido !

— ¡ Haya paz !

— Es que V. neciamente se ha empeñado...

— Yo no me he empeñado en nada, caballero. Para mi no es plato de gusto hallar un alma de topo en un cuerpo semejante al mío.

— V. todo lo interpreta : de todo habla ; sin tener en cuenta que el hombre más sabio es un ignorante.

— Compasión dá ver al hombre en sus manos.

— Dice del orgullo de Fernanda...

— El orgullo de Fernanda, dijo Guillermo, algo trastornado y lanzandose ya sin freno á su mania de analizarlo todo, es ó puede ser una personificación del orgullo humano, que es generalmente estúpido y mal fundado.

— ¡ Profanación ! El orgullo, enemigo de la vileza, hermano de la dignidad, padre de as heróicas acciones...

— Y abuelo de la petulancia.

— ¡ Caballero !

— El orgullo, dijo Guillermo, continuando.....

— ¡ V. me insulta... y yo ! .....

— El orgullo de Fernanda, por ejemplo, no pudo consentir mucho tiempo el verse mucho tiempo vestido de percal, y no dijo una palabra al verse sin honra : el orgullo de Fernanda no puede consentir la tiranía de un hombre, ni aun quizás de un marido, y no dice una palabra cuando todos le dan dinero. En el corazón de todas las mugeres hay algo de este orgullo.

— El de V. es el más intolerable que yo he visto...

— Y a V., señor mío, le irrita tanto... vamos claros... no porque sea contrario lo que yo digo á lo que V. piensa, que

esto sería muy difícil, sino por temor de que los concurrentes se figuren que son buenos discursos que no suenan en los labios del Regenerador de la novela. ¡ Todo miseria, todo miseria !

— ¡ Otro insulto !

— ¡ Ira de Dios, dijo el flemático Guillermo puesto en cólera, con que á V. le insulta que un hombre tenga sentido común y á mí no ha de insultarme que V., siendo un hombre como yo, carezca dél !

El novelista le miró un instante : la ira no le dejaba hablar, porque todo lo que se le ocurría le parecía debil ; él quería confundir á su enemigo con una sola palabra : todos aguardaban una grande esplosión, y Ramira ya se disponía á contenerle.

— Señor mío, dijo calmándose inesperadamente, como los insultos, si prueban algo, es la poca crianza...

— Educación es de mejor tono. Siga V.....

— De la persona que los usa, quiero confundirle prácticamente. V. se precia de conocer el corazón humano.

— No es el conocimiento del suyo el que ha de envanecerme.

— Vamos á adivinar en los ojos de Ramira cuales han sido las causas de su perdición : y el que ande más acertado, según el juicio de la interesada, ese será proclamado el vencedor.

— ¡ Bravo ! ¡ Magnífico ! repitieron todos, interesándose en la cuestión.

— Acepto el duelo.

— ¿ Juras decir francamente y con lealtad cual de los dos ?...

— ¡ Basta ; lo juro !

— Empiece V., Caballero.

— V., que ha sido el inventor.

— Y ¿ cuál ha de ser el premio ? dijo Fernanda.

— Un beso que Ramira, respondió Julián, estampará en la frente del que venza.

— ¡ Magnifico ! ¡ Que calle la orquesta !

— Brindemos por que el diablo los ilumine.

— Si ; yo aseguro, dijo Ramira, levantando su cepa, que no será un Angelito el que les diga al oido lo que ha pasado en mi corazón.

Las copas se apuraron, y todos prestaron esa atención de las orgías, que siempre está pronta á interrumpirse por una estrepitosa carcajada.

— Mírame frente á frente, Ramira, no con mirada estudiada, sino con la que tu hayas usado toda tu vida, dijo el novelista, decidiendose á hablar el primero.

— ¿ Te agrada ésta ?

— No tan gachona.

— ¿ Y esta ?

— No tan grave.

Ramira hizo una mueca muy graciosa, y todos soltaron la carcajada.

— ¡ Silencio ! ¡ atención ! dijo Julián ; siga el ecsámen...

— Señores, el alma de una muger es un abismo impenetrable : su educación, que tiende, no á hacerlas buenas, sino á enseñarles el modo de finjir que lo son, les presta un disimulo tan perfecto é inalterable, que impide á los ojos más perspicaces penetrar en los sentimientos de su corazón. ¿ Qué tal, señores ?

— ¡ Bravo ! ¡ Magnífico ! ¡ Una copa ! !

Mientras la acalorada concurrencia apuraba otra copa, Guillermo, que nunca perdía la razón del todo, decía para sí :

— Eso podría decirse con alguna oportunidad en el tiempo en que se escribió el *Si de las niñas* : hoy cada Sta. toma generalmente la educación que le dá la gana.

— Por lo tanto, Señores, nadie estrañara que para dar mi fallo definitivo, vuelva á ecsaminar el rostro de la interesada.

Ecsaminó de nuevo á Ramira, cosa que produjo mal efecto, porque el vino no presta mucha atención, y todos aguardaban, sin más preparaciones, la sustancia de su discurso.

— Dos elementos dominan en la fisonomía de esta joven encantadora : la imaginación y el deseo : estas han sido las cau-

sas de su perdición. El deseo escitandola de contínuo, y la imaginación engrandeciendo esos mismos placeres que su temperamento le ofrecía. Esa misma imaginación no dudo que ecsageraría tan bien los dolores que había de causarle el desprecio público : he aquí la lucha. En fin, Señores, como el Angel malo es más poderoso que el bueno, quiero decir... En fin, Señores, si Ramira hubiera nacido tonta y sin deseos, sería una muger honrada. He dicho.

— ¡Bien! ¡bravo! ¡Otra copa!

— ¡Silencio, Señores! no profaneis vuestra razón, aplaudiendo el discurso de mi contrario. Decir que si Ramira hubiera nacido tonta, sería honrada, es tanto como asegurar que la estupidez es el fundamento de la virtud. ¡Absurdo monstruoso!

— ¡Bravo!

— ¡Indigno de vuestras ilustradas orejas!

— ¡Bravísimo!

— ¡Adelante!

— ¡Otra copa!

— Nadie puede negar que Ramira tiene talento y que sin embargo es... es Ramira; pero ¿ esto consiste en que en el talento vaya envuelta la deshonra ? De modo ninguno, Señores. Prestadme atención, que yo procuraré ponerme á vuestro alcance. El talento, Señores, aunque sea muy doloroso el confesarlo, sirve generalmente para conocer el camino del bien, pero no para seguirlo; para conocer que obramos mal, pero no para enmendarnos, y tal es nuestra pervertida naturaleza, que apénas sirve de otra cosa que de desarrollar nuestras pasiones, sean buenas ó malas : el talento, en mano de la virtud, la eleva al cielo : en manos de la perversidad, produce el criminal más terrible.

— ¡Bravo!

— ¡Adelante! ¡Adelante!

— Chico, que estás hablando de mí.

— ¡Otra copa!

— No; en acabando.

— Ahora.

— ¡Que descanse!

— ¡Que siga!

— Silencio, Señores; voy á contraerme.

Restablecióse la calma: el auditorio se había aumentado con todos los músicos, que habían abandonado sus instrumentos. Guillermo continuó.

— El talento de Ramira tomó necesariamente el rumbo á que su maligno natural le inclinaba. Se empleó en destruirse el dique que la opinión pública le oponía; no con intención al principio de obrar mal, sino para poder convencerse de que si obraba bien, se lo debía á sí misma, y no al temor de ser despreciada por personas cuyo aprecio le importaba muy poco. Voy á esplicarme: la opinión pública, el mundo, lo componen á los ojos de cada uno el círculo de las personas que le rodean. Ramira conoció desde luego la mala fé del tribunal que había de juzgarla; adivinó por instinto que aquellas mugeres que le predicaban modestia y recojimiento, lo hacían interesadamente, para disculpar sus faltas á los ojos de la virtud, haciendo que otros corazones le rindiesen un culto que ellas no habían podido tributarle en el suyo.

— ¡Bravo!

— ¡A la salud del orador!

— Sigue, dijo Julián, rompiendo el velo hipócrita que cubre el miserable corazón humano.

Ramira escuchaba con entusiasmo.

Angela era la única que se dormía.

Guillermo continuó:

— Conoció también que la reprobación que cae sobre la infeliz que ha olvidado sus deberes, no es hija del escándalo que produce el nuevo agravio hecho á la virtud, sino del contento que causa en cada uno haber encontrado una nueva disculpa para sus propios vicios.

— ¡Bravisimo!

— ¡Divino!

— Estás inspirado. Otra copa á tu salud.

— ¡Otra!

— Silencio : voy á concluir. Conocidas las causas que movían á su tribunal á persuadirle la virtud y á condenar el vicio, acabó, como era natural, por escucharlo con el mayor desprecio. La gracia y el ingenio con que lanzaba un sarcasmo á la persona que se atrevía á reprenderla, borró de su mente la imagen de la humillación á que el vicio podia conducirla. Roto el dique de la opinión, enérgica por temperamento, libres sus instintos de muger, Ramira tenía necesariamente que ser una de nuestras adorables compañeras. He dicho.

Estalló un frenético estruendo de bravos y de palmadas, y aun hubo alguno que pidió la repetición del discurso.

— ¡El premio! ¡el premio!

— Si; mi corona.

Ramira se levantó, y estrechando con sus dos manos las sienes de Guillermo, le puso en la frente el beso más sonoro que han restallado labios de muger.

El beso también fué aplaudido con frenesí.

— Ese beso vale más que el discurso.

— Demonio de hombre, dijo Ramira, y no me ha visto mas que esta noche. ¡Yo debo habérselo contado; pero como! ¡ si yo no lo he comprendido hasta ahora!

— En el talento de todas las mugeres, dijo Guillermo, epilogando su discurso, hay algo del talento de Ramira.

Mucho hubiera sufrido el novelista, si ya no se encontrara completamente borracho; así es que se contentó con decir :

— Cuando Ramira ha dado el premio á mi contrario...

— Es porque él lo ha ganado.

— No, señor; porque yo la he calado mejor, y como esto á nadie le gusta, se ha vengado de esa manera. No me importa, porque al fin...

— ¡ Música! ¡ Música!

La orgía iba entrando en su último período. El discurso de Guillermo había infundido cierto alarde y satisfacción de su estado en todas las mugeres, y el beso de Ramira había acalorado la imaginación de todos los hombres.

— ¡ Música !

— Verémos si la música es capaz de ser la verdadera espresión de corazones como los nuestros.

Los músicos, que también habían bebido algunas copas, con admirable espresión empezaron á tocar la introducción de la *Lucrezzia*. Todos llevaban el compás con las copas y los cuchillos, menos Julián, que cantaba á media voz.

Elena levantó los ojos y se encontró frente á frente de la orgía.

4ª

Jamás un espectáculo semejante se había presentado á los inocentes ojos de la vírgen.

En ningún sueño podía haberlo forjado su cándida y limpia imaginación.

Abrió los ojos, y un momento después aún le parecía que los mantenía cerrados y que aquellos eran fantasmas, hijos del letargo en que había estado sumida.

Sin embargo, la espantosa realidad empezaba á penetrar en su corazón y á helarle la sangre : aquellos séres debian tener una ecsistencia propia, por que ella no hubiera podido nunca crearlos : aquellas mugeres que mostraban en sus ojos pasiones tan diversas de las suyas, aquellos hombres embriagados y frenéticos, no podían ser de modo ninguno imágenes nacidas y alimentadas en su alma de vírgen.

Elena empezaba á penetrar horrorosos misterios desconocidos. El ángel malo, mofador de la virtud, rasgaba de pronto el velo que siempre había cubierto á sus ojos los tenebrosos abismos

del corazón humano. Empezaba á concebir la ecsistencia de pasiones miserables y hediondas, y temblaba de que ecsistiesen en el mundo donde ella vivía.

En el desnudo seno de aquellas mugeres, ella imaginaba que los hombres estaban contemplando el suyo, y la pobre niña corrió confusa y avergonzada á esconderse entre los árboles, cubriendo el pecho virginal con sus manos trémulas.

El estruendo de la orgía, cada vez más atronador y frenético, asordaba los ecos de la noche.

Elena permaneció algún tiempo anonadada en un rincón del jardín, como la oveja que se refujia en la cueva, temerosa del trueno.

Pasado el primer atolondramiento, que puso su razón á punto de desvanecerse, empezó á despertarse en su pecho una punzante curiosidad enteramente nueva, que la impelía á fijar la vista en aquél espectáculo desconocido. Había en este impulso algo de ese incomprensible deseo que nos lleva á ecsaminar los cadáveres y á gustar mil sensaciones dolorosas, sólo por el ansia de sorprender á la naturaleza en todos sus secretos.

El génio del mal la estaba persuadiendo á que volviese el rostro; quería adelantarse, sin poder darse cuenta del impulso que la movía, pero la contenía fuertemente el temor de ser vista y devorada por aquél monstruo.

Si Elena se hubiera encontrado en aquel momento rodeada de murallas de bronce, no hubiera podido menos de asomarse por una almena á contemplar aquel espectáculo, y sin saberlo hubiera destrozado el manto de su inocencia. El miedo la contenía. No volvió el rostro, pero ¿ qué importa ? la orgía cambiaba de sitio y se le ponía delante en donde quiera que fijáse sus ojos. Sólo una vez había visto aquellos rostros, y mientras viviera, estaban destinados á turbar sus sueños.

Una sola mirada había bastado para empañar su inocencia, y sentía un dolor vivísimo que le destrozaba el alma. La razón trataba ya en vano de oponerse al tropel de arrebatadas imágenes que amenazaba destrozarla.

Dió algunos pasos vacilantes, y ya no sabía si estaba ó no delante de los balcones, porque en todas partes se le representaba la orgía con los mismos colores.

Los objetos tomaban á su alrededor formas gigantescas : todo ya le parecía posible en aquella noche de confusión y trastorno. Ya no le hubiera sorprendido que uno de aquellos hombres hubiera salido volando por el balcón, la hubiera arrebatado por los aires y en medio de las nubes hubiera manchado [1] su hermosura.

5ª

El Conde de San Román, retirado de la orgía, como hemos dicho, fijaba los ojos en los árboles del jardín, ansioso de que la luna le descubriera el sitio en que Elena se encontraba.

Un placer infernal bañaba su pecho.

Se figuraba que en aquél momento se estaba aniquilando la única virtud que había encontrado en el mundo y que de allí en adelante podría entregarse á su antigua vida, sin temor de que otra muger le saliera al encuentro, insultándole con su alma sublime y ahogándole con deseos nunca satisfechos.

Estaba seguro de que no había de encontrar otra Elena, y empezaba á respirar tranquilo.

Su causa en aquél momento era la causa de Satanás, y le engrandecía el papel que estaba representando.

— Si ; ya habrá visto la orgía : ya es imposible que ecsista su inocencia. Después verá á Gustavo, y morirá su amor y saldrá de este sitio hecha una muger tan vulgar como la última de mis queridas.

El Conde se frotó la frente y se creyó invencible.

La luna no brillaba ; el jardín estaba oscuro y Elena no se distinguía. Un proyecto infernal cruzó por su mente.

---

1. Tachado : destrozado.

El profundo abandono en que aquella joven se encontraba, la oscuridad del jardín... su cabeza empezó á trastornarse. El orgullo del triunfo le cegaba y empezaba á inspirarle [1] empresas más atrevidas.

— Es imposible que el diablo no haya sacado algún partido de la situación en que yo he colocado á esa muger. Si tiene sangre humana, es fuerza que con lo que ha visto por primera vez, se haya inflamado á pesar suyo. Deseos nunca sentidos deben agitarla : su razón estará trastornada, su virtud dormida... si yo, en el silencio de la noche que la rodea, hiciera resonar en su oido palabras de amor y de placer... ¡ Maldición ! ¡ no ! ; ¡ no es posible ! mi vista le volvería la razón ; recobraría su cetro y yo volvería á gemir desesperado en las sombras. No : que vea á Gustavo ; que se convenza de que es despreciada ; que se desespere, que pierda su virtud y su inocencia, aunque otros hayan de recojer el fruto de mi trabajo. Si : ¡ ella está perdida y esto es lo que importa ! La cuestión estaba reducida á que fuese mía ó á que dejase de ser lo que era ¡ He vencido ! — Permaneció un momento pensativo.

— ¡ Pero si mañana pide esplicaciones á Gustavo ! ¡ ella, imposible, después que se convenza del agravio !... pero él, ignorante de lo que pasa, puede buscarla y entonces... bien ¡ ya se arreglará todo !

6ª

Cada vez era más violenta la fiebre que se iba apoderando de la infeliz Elena. El abandono en que estaba sumida, los gritos de muerte que había escuchado, la incertidumbre de la suerte de Gustavo, aquellos hombres desencajados y horribles, que tal vez celebraban su victoria, después de haberlo matado ; cada una de estas circunstancias, representada en su mente por una imagen

1. Tachado : concebir.

siniestra, pugnaba por absorver su atención, que no podía fijarse en ninguna, y lanzaba su razón á un vértigo contínuo, que ya empezaba á trastornarla del todo.

La orgía no se apartaba de sus ojos; era el vicio enamorado de sus galas, lleno de luz y de insolencia, que pùgnaba por que lo vieran, pensando destruir la virtud sólo con ser visto.

Elena recordó la curiosidad que al principio había querido moverla á ecsaminar aquel espectáculo, y se convenció de que eran sus ojos los que buscaban la orgía, y aun sentían placer en contemplarla, porque un génio infernal se había introducido dentro de su pecho.

Esta idea la llenó de espanto, y con un vigor nunca sentido, empezó á correr y á dar vueltas entre los árboles.

Un nombre pronunciado en el salón [1] vino á pararla en medio de su delirio.

— ¡ Gustavo ! dijo Moncada.

Gustavo apareció en la orgía. El vino había fermentado : su rostro armonizaba perfectamente con el de todos sus compañeros.

— He decidido amarte, dijo, sentándose al lado de Angela y echándole un brazo sobre el cuello.

Angela le contestó con mirada tiernísima.

Gustavo la dió un beso.

Elena reconoció á su amante, y sus pensamientos tomaron un rumbo nuevo y más espantoso; aquella repugnante descompostura de la fisonomía de Gustavo, era la esplosión de proyectos horribles y encubiertos por mucho tiempo. Gustavo intentaba matarla : ¿ En quién podría yá encontrar consuelo ? No había remedio; por razones impenetrables, se trataba de perderla, de anonadarla, todo el mundo estaba en contra suya : no quiso acordarse de su tutor ni de Luisa, temiendo que se aparecieran en la orgía. El genio infernal que, según creía, se había encerrado

1. Tachado : la orgía.

en su pecho, lanzaba en este instante carcajadas espantosas. ¿ Qué poder más fuerte que el mundo podría sacarla de aquel abismo ?

La luna se esclareció un poco, y en medio del jardín se distinguían confusamente los blancos contornos de una estátua : Elena vió distintamente la imágen del angel de la guardia, y dando un agudo grito de esperanza, corrió en el mayor desórden á arrodillarse á sus pies.

— ¡ Sálvame ! ¡ sálvame ! decía la desgraciada besando el mármol ; ¡ sácame del mundo, tén piedad, tén piedad, no me dejes sola !...

La luna brilló en todo su esplendor, y el Angel de la Guardia se convirtió en la estátua de Venus.

— ¡ Horror ! ¡ también el cielo !... dijo Elena, apartándose de aquella muger deshonesta.

Permaneció un instante temblando delante de la estátua, y su razón estalló del todo. La pobre respiró como si arrojara de si una carga insoportable.................................

....

....

— Gustavo me desprecia ; ha querido matarme, yo no sé por que, y yo me he muerto.

Este fué el primer pensamiento que se formuló en su desordenado cerebro.

— ¡ Pobre tutor ! ¡ él, que me quería tanto, cuando sepa que me he muerto, cuánto vá á llorar !

Quiso llorar y no pudo.

— ¡ Gustavo,... mi alma tan noble, como se ha pervertido ! ¿ De qué le habrá servido matarme ? ¡ Cuando mañana se arrepienta, cuanto vá á sufrir ! ¡ Pobre jóven !

Otra vez quiso llorar, y otra vez se negaron las lágrimas á aliviar la mortal congoja que los futuros padecimientos de Gustavo le producían.

— Los muertos no lloran.

La idea de que había muerto, empezó á serenar su pecho.

Dió algunos paseos con mucha tranquilidad.

La orgía le pareció que sonaba más distante. Aquellos hombres y aquellas mugeres que tanto le habían espantado, los contemplaba ya sin sorpresa ni asombro, y compadeciéndolos sinceramente.

— Si ; yo se lo pediré á Dios... ellos se arrepentirán y todos mañana vendrán á unirse conmigo... ¡ Qué cansada estoy !

Se reclinó tranquilamente sobre un banco. La luna brillaba en todo su esplendor.

Elena contemplaba el jardín con una espresión de inefable felicidad.

Se le figuró que estaba en medio de un cementerio, que su vestido era blanco, y que ella era la estátua que habían colocado encima de su sepultura.

CAPÍTULO XV

Elena y Gustavo.

La orgía presentaba yá un cuadro de espantoso desórden : apénas había una botella llena : todos los cerebros estaban completamente trastornados.

Todos querían hablar; ninguno escuchaba; cada uno se creía un gran orador y nadie comprendia por qué habían aplaudido el insulso discurso de Guillermo.

Los músicos habían soltado los instrumentos y estaban confundidos con los demás.

Ya se habían discutido todos los asuntos posibles y se habían sentado las proposiciones más absurdas.

Guillermo y el novelista habían acabado por ser íntimos amigos.

Ramira, cansada de sus polémicas, acabó por no oponerse á las paces.

— Vive Dios, que es la primera vez que me he equivocado, decia Guillermo, mirando fijamente á su interlocutor.

— ¿ Por qué lo dices ?

(Yá se hablaban de tú.)

— Porque me disgustaste mucho la primera vez que te ví.

— Yo conocí...

— Te creí un pedantón insufrible, escéptico.

— Hombre, yo...

— Qué mal te juzgaba ! Yá te conozco á fondo.

— ¡ Me alegro ! dijo el novelista con orgullo.

— Eres un pobre diablo.

— ¡ Cómo ! Lo dices...

— No ; no te incomodes...

— Pero un pobre diablo...

— Un pobre diablo puede tener tanto genio y talento como el que más... Porque... atiende : lo pobre diablo se refiere á las prendas del carácter ; á la índole bonachona.

— Pues ; y bajo ese concepto, casi todos los genios...

— Dices bien : han sido unos pobres diablos.

— Tú me disgustaste mucho al principio, pero desp_es... ¿ Porqué sucede que cuando una persona disgusta, si luego nos agrada, nos agrada más que si al principio no hubiera disgustado, cuando debiera suceder...

— Lo que sucede. Nos convencemos de haber cometido una injusticia, y la conciencia del agravio que hemos hecho nos hace más cariñosos, y por esto sucede.

— Es que tienes talento, y cuando yo te lo digo...

— ¿ Tengo talento ?

— Sí.

— Pues no temas, que á pesar de eso seré tu amigo.

— Se dieron un abrazo estrechísimo : no hay nada más sincero que el abrazo de dos borrachos.

Julián creía mirar [1] en Fernanda la personificación verdadera

1. Tachado : encontrar.

de su vida licenciosa y de escándalo, y se gozaba de encontrarla tan bella. Gustavo estaba perdidamente enamorado de Angela, que no entendía una palabra de los apasionados discursos que inspiraba, y Moncada, convencido de que no podía competir con Gustavo, se dió á enamorar á Dª Martina.

— ¿ Qué es la vida ? decía Julián á Fernanda, alzando la voz para que los demás lo oyeran, porque en este momento se creyó inspirado. El pasado es un inútil recuerdo, el porvenir una sombra, el presente todo. El hombre que piensa, vive en el pasado y en el porvenir, que es no vivir en parte ninguna. Yo no quiero la razón, enemiga de la felicidad, y si mañana la adquiero, es por tener de nuevo el gusto de perderla.

Estas últimas palabras fueron aplaudidas. Á Guillermo se le ocurrieron observaciones que nadie escuchó.

— ¡ Oh ! ¡ yo te adoro ! ; decía Gustavo á Angela.

— ¿ No me engañas ?

— Tu rostro de ángel debía estar eternamente en un laboratorio artístico.

— ¿ Y para qué ?

— Yo, al mirarle, sentiría en mi corazón los cantos más melodiosos y sublimes.

— ¿ Por qué al principio me mirabas con tanta estrañeza ?

— Por que era un necio.

— ¿ Con que ya me miras con cariño ?

— Angela, te amo. ¿ Qué es el amor ? Un traje ilusorio que nuestra imaginación viste sucesivamente á varias mugeres ; yo te lo presto esta noche. Mañana me dirá el sol que no lo mereces, que lo has manchado ; pero, ¿ á qué muger se lo vistiera que no me sucediese lo mismo ?

— ¡ Qué cosas te se ocurren !

— Eres bella, y la hermosura es un favor del cielo que hace á la muger que lo recibe digna de ser adorada.

Angela, cuando no sabía que contestar, le acariciaba.

Los músicos habían encontrado parejas entre las muchachas

que sirvieron la mesa y otras que sacaron de las habitaciones interiores, y que si bien al principio se negaban á salir, porque no se hallaban tan elegantemente vestidas como sus tres principales compañeras, después de apurados los primeros vasos, se paseaban con arrogancia por el salón, creyéndose bastante adornadas con las galas de su insolencia.

Moncada, deseoso de producir algún efecto, anunció en voz alta que iba á bailar la polka con Dª Martina; este pensamiento fué acogido con entusiasmo : aquella mole bruta y borracha se resistía con valor, pero no hubo remedio ; varios instrumentos tocaron ; abrióse corro ; separóse la mesa, y Moncada salió dando vueltas con su globo.

A las pocas vueltas, dieron ambos con sus personas en medio de la sala.

Todos aplaudieron, riendo frenéticamente.

Nadie concebía que hubiese en el mundo una diversión más grande que ver á Dª Martina bailar la polka.

Cada cual se sintió con deseos de hacer lo mismo con su pareja y todos se pusieron en confuso y desordenado movimiento.

Las palabras no podían ya espresar la alegría de sus corazones y era preciso saltar y dar vueltas.

El conde solo conservaba la razón : era el génio maléfico que dirijía á su antojo la tempestad. Nadie sospechaba en el salón, en medio de su frenética alegría, el horrible crímen de que era cómplice. Le pareció que ya era hora de completar su obra y se acercó á Gustavo.

— ¿ Gustavo ?

— ¿ Conde, [1] cómo es eso ? ¿ No estás borracho ? ¡ Traidor ! ¡ Muchachos !

— ¡ Calla ! Tengo que hablarte : una muger te aguarda en el jardín.

---

1. Sigue, tachado : dónde andas ?

— Que aguarde muy en hora buena.

— No vienes ?

— Muger por muger, ninguna en este momento hay para mí más hermosa que Angela. Que aguarde.

Gustavo, para hablar con el Conde, se había separado un paso de su pareja ; la turba desenfrenada la recojió en su centro y se la llevó, dando vueltas por el salón.

— Te importa conocerla. Huyendo de tí ha bajado al jardín.

— ¡ Pues yo la persigo ! Vamos, ya veo que estamos iguales. ¿ Cuántas botellas ?

Gustavo le echó el brazo por cima.

— ¿ Y hasta ahora no lo has conocido ? dijo el Conde, sacándolo insensiblemente del salón.

— Oyó tu nombre.

— ¿ Quién ?

— La muger que está en el jardín.

— ¡ Ah ! ¿ y Angela ?

— Estaba en esa sala inmediata, emborrachándose con un músico : oyó tu nombre ; se levantó asustada ; se asomó á la puerta del salón con mucha cautela, para reconocerte sin ser vista, y así que quedó convencida de que eras tú, abandonó su pareja, y sin escuchar más razones, bajo la escalera, halló cerrada la puerta de la calle, y huyendo de tu sombra entró apresuradamente en el jardín.

— ¿ Y allí está ?

— ¡ Mira que luna tan hermosa !

— Baja conmigo.

— No ; esas escenas deben verificarse en la soledad.

— Si ; voy corriendo.

— Después me contarás lo que te pase.

2ª

Bajó Gustavo la escalera, ansioso ya de verse en presencia de la dama desconocida.

Los diversos lances de aquella noche y el vino, le hacían el hombre más venturoso del mundo.

El resplandor de la luna; el aura que mansamente mecía los árboles; las voces lejanas de la orgía... no podía presentarse un cuadro que más halagase su imaginación. Sólo faltaba una muger que diese aliento á aquella soledad, y la esperanza de hallarla aumentaba su dicha.

Cruzó la primera calle, y al fin de la segunda, que se estendía á la derecha, se le figuró ver á una muger lánguidamente reclinada sobre un banco. La postura no podía ser más poética : apresuró el paso con intención de arrodillarse á sus pies, sólo por completar el cuadro.

A medida que se iba acercando, la dama misteriosa, que tanto al principio había halagado su imaginación, se iba convirtiendo en una imágen espantosa que hería fuertemente su razón y pugnaba por despertarla del profundo letargo en que estaba sumida.

— ¡ Horror ! horror ! ¡ Es Elena !, dijo á dos pasos de la joven, sin atreverse á aprocsimarse, temiendo que se convirtiera en evidencia tan horrible sospecha.

Al fín se adelantó : ¡ no había duda ! : ¡ ella, ella misma ! Se frotaba la frente ; se restregaba los ojos ; la luz de la luna le parecía escasa y maldecía al vino que no dejaba á su razón juzgar con esactitud de aquel lance, que había de decidir de sus creencias.

Se trabó [1] una lucha desesperada entre su razón y su embriaguez, que le produjo un dolor agudo en los sesos.

La escéptica filosofía de que se hace alarde en las bacanales ; el recuerdo de lo que Guillermo y Moncada habían sospechado acerca de Elena, el recuerdo de Angela, de aquella prostituta con rostro divino...

1. Tachado : estableció.

— No hay duda; es una Angela.

Dudando todavía, se acercó á ella y la tomó violentamente por la mano. La pobre niña le contempló un momento con una espresión angelical; le hizo señas de que se callara y lo apartó algunos pasos del banco en que había estado sentada.

— ¡ Calla ! : ¡ no des voces ni hagas ruido ! : ¡ aquella es la tumba de Elena ! ¡ no la despiertes !

— Está borracha ! dijo Gustavo con una espresión de sorpresa, de desprecio y de ira, imposible de describir. — ¡ Miserable ! ¿ me conoces ?

— ¡ Ai ! ¡ que me haces daño ! ¡ Yo no te conozco ! Y tú, conoces á Gustavo ? Dile que sea bueno, dijo, poniendole con suavidad [1], las manos sobre los hombros y mirandole cariñosamente.

Gustavo quedó convencido de que Elena estaba trastornada por el vino.

Su espanto fué disminuyendo, y su razón quedó completamente vencida por su embriaguez : ¡ Elena en aquella casa y borracha ! quiso reirse, pero no pudo; sin embargo, el desengaño que acababa de sufrir mataba completamente todas sus creencias, y en aquel momento le declaraba libre de todos los lazos sociales, y este estado de libertad absoluta empezaba á halagar su corazón.

Elena era muy bella; la luz de la luna y la espresión melancólica de su locura, aumentaban estraordinariamente su belleza. Gustavo la tenía entre sus brazos.

La noche, la soledad, y un deseo satánico de concluir completamente [2] con el mundo moral, empezaron á inflamar sus venas [3].

La luna se nubló de repente.

1. Tachado : suavemente.
2. Id. : en aquella noche.
3. Sigue, tachado : La luna se habia nublado.

CAPÍTULO XVI

El entierro.

Así que Gustavo se dirijió al jardín, el Conde se puso en el balcón.

La luz de la luna le dejó ver la escena que el había preparado y que dejamos lijeramente descrita.

Por lo demás, conoció que pasaba entre los dos una cosa estraordinaria, que no era de modo ninguno lo que él imaginaba que debía suceder.

Elena trataba con cariño á Gustavo, el acabó por corresponderle, y el jardín quedó en completa oscuridad.

Los celos más horrorosos empezaron á destrozarle el corazón. Tembló un momento, pensando que empezaba su castigo.

— ¡ Traición! ¡ Traición ! entró gritando en la sala. — La turva se suspendió un momento.

— Gustavo ha desertado : ha vendido vilmente á su pareja, y está en el jardín con una muger á quien ninguno de nosotros conoce.

— ¡ Al jardín !

— ¡ Al jardín !

— La luna se ha nublado ; bajad luces.

Cojieron cuantas velas había en la sala, y todos, en confuso tropel, bajaron atropelladamente la escalera.

Entraron en el jardín y se esparcieron por diferentes calles ; cortaron las ramas de los primeros árboles y á las puntas ataron las velas con los pañuelos para que parecieran achas.

— ¡ Aquí están ! ; ¡ venid acá, venid!

Todos acudieron gritando á donde sonaba la voz de Moncada.

— ¡ Traidor ! ¿ Cómo te atreves ?.

— ¡ Oh, qué linda ! ¡ bribón !

— A echarla á suerte.

— A mi me pertenece; dijo Moncada, tuya es Angela.

— El mismo tipo.

— Señores, dijo Gustavo, me alegro infinito que hayais traido luces para adornar la tumba de mis ridículas creencias. ¿ Veis esta muger ?

— ¡ Divina !

— ¿ Recordais la casa en que nos hallamos ?

— La casa de Dª Martina.

— Esa muger es Elena.

— ¡ Elena !

— ¡ Elena !

Casi todos habían oido hablar á Gustavo de una Elena sublime, y al escuchar su nombre soltaron una estrepitosa y atronadora carcajada. Todos saltaron de contento al ver como el mundo acreditaba con la práctica las teorías que acababan de desarrollar en la mesa.

Guillermo quiso en el acto pronunciar un discurso; pero nadie se lo escuchó.

— No, no le creais, dijo Elena adelantandose (todos guardaron silencio). Elena ha muerto. Aquella es su tumba. Venis á su entierro ?

Todos soltaron de nuevo la carcajada.

— Tienes razón ; ha muerto, dijo Gustavo.

— Lo que es para mí, repuso Guillermo, no has nacido todavía, prenda del alma.

— Venís á su entierro.

— ¡ Já ! ¡ Já ! ¡ já ! ¡ está borracha !

— ¡ Tu Elena borracha !

— ¡ Tu sublime Elena !

Otra vez saltaron de contento.

— ¿ Venis á su entierro ?

— Señores, se me ocurre una idea, dijo Julián.

— ¡ Á ti una idea ! replicó Guillermo.

— Representemos en esta ninfa la virtud de la muger y hagamosle su entierro, puesto que ella lo quiere.

— ¡ Bravo !

— ¡ Magnífico!

— Manos á la obra. Organicemos la procesión [1].

Gustavo y Julián hicieron una silla de manos ; sobre ella colocaron á Elena; en la frente, le pusieron la corona de azucenas de Angela.

Dª Martina, presidiendo el coro de sus alumnas, todas con velas encendidas, formaba la primera. Detrás se colocaron [2] los músicos. Moncada y Guillermo iban al lado de Elena, para impedir que se cayese. Impúsose un profundo silencio y rompióse la marcha.

Los músicos, acostumbrados á asistir á las fiestas de Iglesia, sabían de memoria los salmos penitenciales, y con voz espantosa empezaron á cantar el *de profundis*... [3].

1. Sigue tachado : Entre.
2. Tachado : marchaban.
3. Sigue : Fin del tomo primero ; y, àl respaldo de la cuartilla, la nota del Censor, mencionada en la Advertencia.

REPRESENTACION
DE LOS MÁRTIRES JUSTO Y PASTOR,
DE FRANCISCO DE LAS CUEBAS

This auto, which is here printed for the first time, is found in a volume of manuscripts in the Biblioteca Nacional of Madrid, No. 6149 (formerly R. 5), fol. 65-74. Its full title reads as follows : *Esta es la Representacion que Francisco de las Cuebas compuso y se hizo representar por mandado de los señores Abbad y Cabildo de la Santa Yglesia de Alcalá de Henares en la venida y recibimiento de los gloriosos cuerpos de los martires Justo y Pastor, sus patrones y defensores*. Nicolás Antonio [1] mentions a certain " F. Franciscus de las Cuevas, Minimorum fratrum Hispalensis provinciae sodalis ", who translated the Italian work, *Vita et Miracoli di S. Francesco di Paola* of Paulo Regio with the title, *La Vida y Milagros de San Francesco de Paula : Regla tercera de su Orden para Hombres y Mugeres*, which was published at Saragossa in the year 1588. It is probable that he was also the author of this auto.

The play here published was not mentioned in the *Catálogo* of Barrera, nor did Señor Paz y Melia include it in his Catalogue of the manuscript plays preserved in the Biblioteca Nacional. Its importance to the student of the Spanish drama was first pointed out by Señor Manuel Cañete [2], and later in an article on Francisco de las Cuebas, he gave extracts from it, and described

1. *Bibliotheca Hispana Nova*, vol. I, p. 418.
2. In the introduction to his edition of the *Farsas y Eglogas fechas por Lucas Fernández*, Madrid, 1867, p. XII.

the circumstances of its representation [1]. However, it was not included by M. Léo Rouanet in his *Coleccion de Autos, Farsas y Coloquios del Siglo XVI* [2].

As the title indicates, the auto was composed, and represented at Alcalá de Henares in honour of the reception of the bodies of the martyrs Justo and Pastor, Patron Saints of the city. The historian Ambrosio de Morales [3], gives us important facts concerning this celebration, which was held in March, 1568. When the edict was proclaimed in Alcalá that all Christians should renounce their faith, two young brothers, Justo and Pastor, left their school-books and offered themselves to martyrdom. The Roman Governor, Dacian, having failed to frighten them by threats of punishment, ordered them to be beheaded, and the little victims were buried by the Christians. However, their place of burial was forgotten until about a hundred years later. at the beginning of the fifth century, when Asturio, Archbishop of Toledo, discovered their remains and again buried them. At the time of the Moorish invasion, the bodies were taken to Narbonne, but later were brought back to Spain and buried in the church of San Pedro at Huesca. There they remained until 1567 when Philip II obtained a brief from Pope Pius V, allowing the holy relics to

1. *Teatro español del Siglo XVI*, pp. 297-354.

2. M. Rouanet mentions this auto in vol. IV, p. 207, and adds : " Cañete a vu cette pièce manuscrite, il en cite même des extraits, tout en négligeant avec soin de nous apprendre où elle se trouve ". It is true that Cañete did not say where the auto was to be found in his study of Francisco de las Cuebas, but he had done so years before in the introduction to his edition of the *Farsas y Eglogas* of Lucas Fernández, p. XIII.

3. *La Vida, el Martyrio, la Inuencion, las Grandezas, y las Translaciones de los Gloriosos Niños Martyres San Justo y Pastor, y el solemne Triumpho con que fueron recebidas sus santas Reliquias en Alcalá de Henares en su postrera Translacion.* Que escreuia Ambrosio de Morales, natural de Cordoua, Coronista del catholico Rey nuestro Señor don Philippe, segundo deste nombre, y Cathredatico (*sic*) de Rhetorica en la Uniuersidad de Alcalá de Henares. En Alcalá en casa de Andres de Angulo, 1568.

be transferred to their first resting-place at Alcalá. The town of Huesca declined at first to surrender the precious relics, but after negotiations which lasted over two months, preparations were made to carry out the King's orders. On the twenty-third of January, the journey to Alcalá was begun, and in all the towns along the route, festivals were held in honour of the little martyrs who had suffered death for the sake of their religion.

On the seventh of March, a procession composed of representatives of the Church, Municipality and University, left Alcalá early in the morning, and met the relics in the meadow of Esgaravita, half a league from the city, and escorted them through the gaily decorated streets. An important feature of the procession was a moveable scaffold upon which an auto was to be performed at three different stations. The first part was represented at a tomb which had been erected on the Guadalajara road, two hundred paces outside of the Puerta de los Mártires, through which the saints were to enter, but owing to the lateness of the hour, the second and third parts were postponed, and the relics were taken without delay to a tomb which had been constructed in the church of San Justo. The play was performed in its entirety the following Sunday, March, 15, in the same church. Morales describes this performance in detail, and gives extracts which correspond with the text here printed.

The University had also prepared a *grán representacion del Martirio de los Santos*, written by Maestro Alonso Torres, to be performed when the relics arrived at the altar of the Colegio. This play was postponed until the following day because of the great crowd which interfered with its representation. Señor Cañete [1] conjectured that this auto of Maestro Alonso Torres is the *Auto del Martirio de Sant Justo y Pastor*, contained in a volume of manuscript autos in the Biblioteca Nacional, and later publ-

1. *Teatro español del Siglo XVI*, p. 316.

ished by M. Léo Rouanet [1]. Señor Sánchez Arjona [2] states that an auto intitled *Justo y Pastor*, was performed at the Corpus Christi festival at Seville in the year 1593, but there is no evidence that it was one of the plays presented at Alcalá in 1568.

The *representación* of Francisco de las Cuebas is of especial interest in furnishing valuable information as to how the religious plays were performed and staged in the sixteenth century. We need only read this account to be convinced that the statements in regard to the crudeness of the scenery even in later times, are exaggerated. The description of the scaffold is one of the most minute, and at the same time one of the oldest which we possess concerning these moveable stages which played so important a part in the religious festivals.

The manuscript contains many mistakes, some of which I have corrected, but I have placed the original reading at the foot of the page. I have preserved the orthography of the ms, except that I have employed capital letters, have written the abbreviations in full and have not distinguished between ç and c before e and i. I have also used accent marks to distinguish homonyms, and in the future and preterite tenses of verbs.

J. P. Wickersham CRAWFORD.

Esta es la Representacion que Francisco de las Cuebas compuso y se hizo representar por mandado de los señores Abbad y Cabildo de la Santa Iglesia de Alcala de Henares en la venida y recibimiento de los gloriosos cuerpos de los martires Justo y Pastor, sus patrones y defensores; el qual por más acomodarse con los animos de los oyentes, con la demasiada gente y brebedad del tiempo, le pareció repartillo en tres partes, no dexando por eso de proseguir un mesmo intento y hazer una sola obra como se pareció al tiempo que se representó todo junto en la dicha yglesia como qualquiera que aqui lo leyere, lo podrá veer y considerar; para el hornamento de lo qual, se hizo un carro o

1. *Coleccion de Autos, Farsas y Coloquios del Siglo XVI*, 1901, vol. I, pp. 483-501. (*Bibliotheca Hispanica*).

2. *El Teatro en Sevilla en los siglos XVI y XVII*, Madrid, 1887, p. 297.

castillo mouedizo, todo de madera muy bien labrada; tenia de ancho diez pies y más, y de largo diez y siete y más. En el frontispicio dél, iban pintadas armas de la yglesia que son los dos niños Justo y Pastor en un escudo, el qual sustentaban de una y otra parte el Arçobispo Don Alonso Carrillo y el Cardenal Ximenez, arzobispos de Toledo y fundadores de la dicha yglesia, y con las otras dos manos, iban recogiendo las gotas de sangre que de las mesmas armas cayan, con una letra que decia :

et sanguis eorum a progenie in progenios.

Los lados yban repartidos, cada uno en dos quadros. En el primero de la mano derecha yba pintado Daziano, que fué el adelantado que martirizó estos sanctos niños, con una venda en los ojos y dos calaberas coronadas en las manos de laurel. Decia la letra :

Ciego está,
Pues no uee lo que le da.

[En] el primer cuadro de la mano hizquierda estaban dos parras que subian por una encina adelante, y dos hozes que estaban podando ; y decia la letra :

Podadas crezemos más.

En el segundo quadro desta misma parte, asi por regozijar como por declarar más la representacion que se auia de hazer, yba pintado un carro triumphal, enzima del qual yba la Niñez triumphando de la Gentilidad, con muchas danzas e inuenciones de niños con coronas de laurel y palmas en las manos. Decia la letra :

Quid in cœlis,
Sit talia in terra.

En él de la otra parte que corresponde á éste, iba otro carro triumphal, aunque de muy diferente hechura, en el qual iba la Justicia Diuina triumphando de Daciano, con muchas danzas de angeles por lo alto y los demonios por lo bajo, que iban regozijandose y aguardando tiempo para dar con él en los infiernos ; y decia la letra :

Non est qui redimat,
Nec qui bura (sic) *faciat.*

En el postrero, yba pintado un arbol de dos troncos que nacia de las dos cartillas que dice la Historia que arrojaron estos niños en el suelo quando se fueron á ofrecer á la muerte ; del qual arbol salian muchas rramas y flores, de cada una de las quales, salia un cuerpo y rostro, que significaban los dolores de la yglesia Uniuersidad que con los brazos altos sustentaban un asiento donde estaba la Fee con su cruz y caliz en la mano. De la una parte,

estaba Sant Justo y de la otra Sant Pastor, acabados de degollar, que en la una mano tenian una calderita en que recoxian la sangre, y con la otra estaban regando los troncos del susodicho arbol ; y decia la letra :

Con razon tal fruto dieron
Las cartillas que sembrastes,
Pues con tal sangre regastes
La tierra donde cayeron.

Diuidian estos quadros quatro columnas, muy bien labradas y pintadas. Encima del carro abia muchas berjas, sus mesas berdes (*sic*), de donde salian unas flores que cierto galanamente parezian. Auia tambien en lo postrero del carro una silla muy rica, berde, con las mismas flores de lises y otras bueltas y labores muy galanas. Para subir en este suelo, auia dos puertas y escaleras que cayan en el mesmo carro, que por estar zerrado por todas partes ningunas y por ninguna parte se beian, por donde baxaban y salian los representantes de un aposento que dentro del carro se hazia, fundado todo sobre los mismos dos exes donde iban las quatro ruedas con que todo el carro se mouia.

Salió el dicho carro por la mañana al mesmo tiempo que la procesion, al qual llebaban de dos cadenas que delante yban, dos Gigantes o Salbajes que tenia cada uno á pie, de dos estados en alto con sus barbas y cabelleras largas y dos grandes mazas en las manos. Yba en la silla el Angel Custodio con una espada desnuda y unas doradas llabes y una g[u]irnalda de flores que muy galanamente parezia. Llegadas pues al tumulo [1] que fuera de la Villa estaba para el primer recibimiento que la dicha yglesia auia mandado hazer, se detubo el dicho carro en la parte que pareció más comoda ; adonde despues de auer llegado los sanctos cuerpos, se hizo la platica parte de la dicha representacion de la manera siguiente : Fueron entrelocutores : — el Angel Custodio, el qual llevaba una ropa de raso blanco y negro, larga hasta los pies, con unos braones grandes de lo mesmo, la manga muy justa y de tafetan blanco, unas alas doradas y galanas, una cabellera rubia larga y con su g[u]irnarda (*sic*) de flores encima y sus llabes doradas : y la Gentilidad, el qual yba en abito de salbaje, barba y cauellera larga y una gran maza y azerada en la mano. Pintóse asi porque no le quadró mal y principalmente que asi conuenia á la hermosura de la representacion. Introduxose más : Tierna Edad, un niño pequeño y de buen rostro. Vistióse un coleto de raso blanco con sus ribetes y braçaletes de tafetan verde con sus calzas de lo mismo. En la cabeza no llebaba cosa alguna, porque asi significó mexor lo que era. Entraron con éste el Temor con un bestido de raso amarillo y un tocado todo á la antigua. Llebaba una liebre por

1. Ms. tronbolo.

devisa y la Vergüenza que fué una dama, toda vestida de colorado y negro, muy ricamente tocada. Su diuisa fué una donzella que tenia atapada la cara con las manos; y la Ignorancia que fué otra, vestida de azul y verde oscuro, y su diuisa fué unas escamas de peces y un belo por los ojos.

CANCIONES

¡ Vengais norabuena,
Niños escoxidos,
Seays bien venidos !
Pues tambien ganastes
Vida y gloria eterna;
Y en edad tan tierna,
Muerte tal pasastes.
Al pueblo que amastes,
Muertos y nacidos,
¡ Seays bien venidos !

Aora dize el mesmo Angel, ablando.

ANGEL.

Sagrados cuerpos, que auiendo sido compañeros en tantos tormentos, estays verdaderamente guardados para que juntos con las gloriosas almas de la eterna bienabenturanza eternamente gozeis, yo como aquel á quien Dios tiene dado el cargo de la conseruacion y aucmento de vuestro pueblo, y [en] nombre de la sancta iglesia que en el mesmo lugar donde vosotros fuistes martirizados se fundó : en [1] nombre juntamente de la ynsigne academia que de las cartillas que vosotros sembrastes y frutiferamente florecido, y finalmente en nombre deste venturoso pueblo á quien tantas mercedes el sumo Hazedor por vuestra intencion ha hecho y haze ante nosotros, me presento para que despues de auer recebido la norabuena de tan benturosa venida, recibais estas llabes, que en señal del gouierno y cuydado que de oy más con ellos aueis de tener, se os ofrecen. Suplican os por la sangre de aquel que de tantos quilates pudo hazer la vuestra, que no mirando sus pequeñas fuerzas, la voluntad con que todo quanto tienen os ofrezen, recibays y os alegrais con los que en algun tiempo como de sus verdaderos hermanos vuestra tierna muerte lloramos, en cuyo principio humilmente os piden que esos serenos ojos voluiendo á lo que por dar quenta de vuestra firmeza de animos y gloriosos merezimientos, represen-tarseos quiere. El oydo atento presteis, para que entendiendo vuestro pueblo la Tierna Niñez en que aquel soberbio tirano llamado Gentilidad, por dar la honrra á esta verdadera cruz venzistes, más esforzadamente vuestras dignas alabanzas canten.

Aqui ba entrando la Sensualidad, acabando de ablar el Angel.

1. Ms. el.

SENSUALIDAD.

¿ Quién puede sufrir tamaño
Contrapeso á sus dolores,
Que me haga tanto daño;
Lo que por tormento estraño,
Yo he dado á los malhechores ?

Menester es andar listo
En apagar esta luz,
Porque naze á lo que he visto,
De uno qu'es llamado Christo,
A quien yo puse en la cruz.

A mi valor soberano,
¿ Quién ygualarse mereze ?
¿ El mundo no está en mi mano ?
¿ El emperador romano
No se rinde y me obedeze ?

Pues ablando en la verdad,
¿ Yo no soy por auentura,
La suma Gentilidad ?
¿ De mis dioses la deydad,
No es la verdadera y pura ?

Tanta zeguedad no entiendo
Como poder soportar,
Que quantos se esten perdiendo
A uer si yo la defiendo.
Quien la ha de osar adorar,

Esté puesta en los collado[s],
Que todos en recompensa
Por los mi (*sic*) dioses preziados,
An de ser sacrificados,
A quien han hecho la ofensa.

Aqui entra la Niñez y van en su seg[u]imiento Temor y Vergüenza, Ygnoranzia. Dizen todos tres cantando :

Cancion.

TEMOR.

Niño tierno, ¿ adónde vas ?
Cata que te perderás.

NIÑEZ, *cantando.*

Y vosotros ¿ qué quereis ?
Dexáme ; no me canseis,
Pues sabeis que es por demás.

TEMOR y los Demás.

Todos estamos rogando
Que quieras atras voluer.

NIÑEZ.

Pues que no se ha de hazer,
¿ De qué sirue estar cansando ?

LOS TRES

Pues ¿ por qué no lo harás,
Pues á ti te cumple más ?

NIÑEZ.

Por lo que vos no sabeis.
Dexáme ; no me canseis,
Pues sabeis qu'es por demás.

Dize el TEMOR *ablando.*

Tierra Niñez, más m'espanta
Tu temeridad tan loca,
Y en las entrañas me toca,
Que quieras que furia tanta.
Se rinda á fuerza tan poca.

La impresa es justa en estremo ;
Mas lo que me aflixe y temo
Es que pensarla alcanzar,
Es pensar hazer andar
La varca sin vela o remo.

NIÑEZ.

Señor Temor, ¿ en qué se anda ?
¿ Piensa hazerme atras voluer
De mi tan justa demanda ?
Andad con Dios á una vanda,
Que yo no os he menester [1].

Qu'él que por ganar la mia,
Dió su bida y su alegria,
En la cruz como hombre y Dios,
Me dará en lugar de vos,
Grande esfuerzo y osadia.

VERGÜENZA.

Niñez, si el Temor no excede
A tu ziega y bana prez,
Yo he de exceder hasta ver
Que Vergüenza mucho puede,
Espezialmente en Niñez.

Serás de tantos mirado,
A la vatalla [l]legado,
Que aunque no vengas venzido,
Vernás de puro aflixido,
Corrido y auergonzado.

NIÑEZ.

Muy bien dice, por mi vida,
Si asi uuiera ello de ser;
No ay con que más me enpida.
Al fin, Señora encoxida,
Vos ablais como muger.

Vergüenza no me da pena,
Que él que en la cruz por culpa axena
Tantas vergüenzas pasó,
En vuestro lugar ni en otro [2]
Recato y modestia buena.

IGNORANCIA.

Pues tal fuerza y tal constancia
Allan en tu gran locura
Temor y Vergüenza pura,
A mí que soy la Ignorancia,
Ser me ha dado por ventura.

Mira, Niñez, que es muy mal
Negocio y muy desigual,
Que aun no sabiendo viuir,
Quieras saber resistir
Un golpe tan diestro y tal.

NIÑEZ.

Ninguna razon se halla
Para dexar mi opinion,
Aunque un golpe de razon
Mucho puede en la vatalla
De los que ignorantes son;

Mas quien murió en el madero
Como inocente cordero,
Con la fee por me esforzar :
En vuestro proprio lugar
Me dió el saber verdadero.

Cantando TEMOR, VERGÜENZA *y* IGNORANZIA.

Vuelue, Niñez; ¿ quién te vende
Temor ? No estes tan fuerte.

NIÑEZ *cantando.*

Nadie ha de temer la muerte,
Sino quando á Dios ofende.

1. Ms. nos.
2. The last word of this line should rhyme with *pasó*.

LOS TRES.

Auergüenzate de uer,
Niñez, que alguno te venza.

NIÑEZ.

Nadie a de tener vergüenza,
Sino solo al mal hazer.

LOS TRES.

Niñez, si quieres viuir,
Tu propia ignorancia siente.

NIÑEZ.

Ese es el propio insipiente,
Quien no sabe á Dios seruir.

Dize la NIÑEZ *ablando* :

Por la excelenzia y ganancia
De la cruz que alli mirais,
Mando que de mí os caigais,
Temor, Vergüenza, Ygnoranzia.

Aqui se caen los tres en el suelo y abla la Niñez con la Sensualidad.

NIÑEZ.

¡Ea, fierosa! y aun de aqui [1]
As de ir al profundo abismo,
Porque yo te digo asi,
Que te ha de venir á ti,
El que ha venzido á sí mismo.

Humillate luego y calla,
Y el bien que en la cruz se alla,
No impidas á nadie digo,
Sino sepas que conmigo,
As de ser luego en batalla.

GENTILIDAD.

¡O uil criatura, indigna
De aun te ver donde yo estoy!
No entiendes tu desatino.
¿No has visto acaso, mezquino,
Quién eres tú y quién soy yo?
¿Tú no eres la Tierna Edad,
Y yo la Gentilidad?
Pues ¿qué pides á mis pies?
Te arroxa luego si quieres
La vida o la liuertad.

NIÑEZ.

¡O ziego saluaje, en quien
Tanta maldad reyna y mora!
Aguarda, y verás agora
Quán ajeno estás del bien
Que en tan alta cruz se adora.

GENTILIDAD.

¡Niñez, muy más dura y fiera
Que piedra o bestia qualquiera!
Espera y mira, infernal,
Quán zercano estás al mál,
Que él que adora en cruz, se espera.

Aqui gana la Niñez la maza de la Gentilidad y entra á luchar con ella.

NIÑEZ.

La maza por esta vez
No te hará más embarazos.

1. *Ms.* anda aqui,

GENTILIDAD.

¿ Venir quieres á los brazos,
Tú mesma, Tierna Niñez?
¿Quieres morir, hecha pedazos ?
Cata que vas de uenzida.

NIÑEZ.

Cata que una vez caida,
Pocas te leuantarás.

GENTILIDAD.

¿ Dónde vas?

NIÑEZ.

Mas ¿ dónde vas ?

GENTILIDAD.

¡ Ya cays !

NIÑEZ.

¡ Ay quien lo impida !

GENTILIDAD.

¡ Ay, Niñez, dexate desas!

NIÑEZ.

¡ Quando me dexe el viuir!

GENTILIDAD.

¿ Qué muerte quieres recebir?

NIÑEZ.

Morir en tales empresas,
Viuir es, que no morir.

GENTILIDAD.

¿ Es posible que no estás
Ya muerto?

NIÑEZ.

Tú lo estarás
Primero.

GENTILIDAD.

¡ Rindete pues!

NIÑEZ.

¡ Rindete tú!

GENTILITAD.

¿ Que no quieres?

NIÑEZ.

No, que ya no puedes más.

GENTILIDAD.

Lastima te he ya sin duda.

NIÑEZ.

Yo no la tengo de ti.

GENTILIDAD.

¿ Cómo puedes tanto? Di;
¿ Quién te ayuda ?

NIÑEZ.

¿ Quién me ayuda?
Quien murió en la cruz por mí.

GENTILIDAD.

¡ Tente un poco!

NIÑEZ.

¡ No ay tener!

GENTILIDAD.

¡ Muerto soy!

NIÑEZ.

Muerto has de ser.

GENTILIDAD.

¡ Ay de mí!

NIÑEZ.

Haz arto estruendo.
Alla irás do estés ardiendo,
Furia infernal á plazer.

Aqui derriba la Niñez á la Gentilidad venzida. Entra el Angel Custodio y con él, Esfuerzo y Modestia, y Verdadera Sabiduria, con palmas en las manos, y dize el Angel Custodio ablando :

ANGEL CUSTODIO.

Tierna Niñez, que auiendo venzido tu propio y natural apetito, á la soberana cruz a sido tan valerosa muerte, de la furiosa Gentilidad as triumphado, recibe la corona y palma que en señal de gran fortaleza y verdadero amor que le as tenido, el summo Señor y verdadero Dios te enuia juntamente con la verdadera cruz por quien y con quien á tanto riesgo puesto, tanta victoria con tan dudoso tranze alcanzar pudiste, para que con tales gustos y regalos, adelantando el fin deseado y premio prometido á tu vrebe y animosa jornada, gloriosamente alcanzes, y vosotros, tiernos mozos que con la leche en los rostros, á gustar de la suauidad de las diuinas letras de tan distantes y diferentes partes á esta illustre uniuersidad soys uenidos, tomad exemplo en nuestro buen Justo y Pastor, á quien todo lo aquiere y pretendo se refiere, para que mirando atentamente la fortaleza y animo con que en tan tierna edad á los temerosos tormentos del cruel Daziano se ofrezen, y mirando asi mesmo el contento, fuerza y fortaleza con que el fin de su batalla alcanzan, os animeis y esforzeis vosotros, no solamente en las letras que ellos entonzes aprendian, vuestro delicado ingenio con entera curiośidad exercitando, pero aun á vuestros naturales inclinaciones resistiendo de tal manera (con) en Cristo y con Christo, con estos gloriosos sanctos niños os uñeis (*sic*) que de vuestra propia fortaleza inzitados, el venturoso martirio que adelante y en este mesmo lugar se os representará, succederos pueda; y vosotros, Esfuerzo y Modestia y Verdadera Sabiduria que en lugar del Temor, Vergüenza y Ignoranzia, la Tierna Niñez para su contento alcanzando razones que alegrandose y regozijandose con ella, con danzas y canziones que su animo y victoria demuestren, ensalceis y alabeis lo que vuestros contrarios con tanta fuerza inpiden.

Aqui puestos de dos en dos y la Niñez en medio, hizieron una danza, cantando el villanzico siguiente :

Cancion.

Si por ensalzar la cruz,
A tal peligro os pusistes,
Que la cruz a dado la luz
Con que venzistes;

Si en una tan tierna edad,
Justo y Pastor, vatallastes,
Y en la mesma cruz allastes,
La vitoria y la virtud;

Si por quien murió en la cruz,
A la batalla venistes,
Que la cruz os ha dado luz
Con que venzistes;

Si batallais por dar gloria
Tal, tan gloriosa y vella,
Bien os la ha pagado ella,
Pues que os dió tan gran vitoria.

Si la ofensa de la cruz,
Tanto en el alma sentistes,
Que la cruz os ha dado la luz
Con que venzistes;

Si el tormento que pasastes,
Todo el mundo entiende y sabe,
No faltará quien alabe
El bien que en él alcanzastes.

Si amastes tanto á la cruz,
Bien supistes lo que hizistes;
Pues la cruz os ha dado la luz
Con que vencistes.

Fin al primer acto.

En este 2 acto, se trató el martirio de los sanctos niños, Justo y Pastor, y juntamente se representó cómo baxaron los Angeles del cielo por sus sanctas animas y cómo Jesu Xpo los recibió con gran musica y alegria de los coros angelicales; para lo qual se hizo un arco grande de treinta y seis pies en alto, y veinte y ocho en medio; en medio del cual se hizo un zielo que tenia quatorze pies en güeco y en ancho diez, y siete pies en largo. Este se gouernaba por de dentro y hazia su arco y daba sus vueltas como el verdadero cielo. Auia musica de dentro y gente. Tenia sus puertas zerradas, las quales se abrian con estrellas de oro de que toda la mitad estaba quajado. Esto era á la parte donde estaba la luna, porque la otra mitad donde estaba el sol, solamente tenia su color azul. Este se hizo de lienzo, fundado en aros de zedazos. Estaba en dos medios, porque de otra suerte no se podia hazer bien. Estaba fundado cada medio en dos medias lunas de madera, de las quales iban muchas riostras á todas las partes de los arcos, porque de otra manera, no pudiera tener firmeza. Encajaronse estas dos medias lunas en una gruesa viga redonda y larga que atrabesaba todo el arco en medio; en medio de la qual viga, se hizo un andamio donde pudiese estar la gente que estaba dentro del dicho cielo. Tenia este cielo por un lado una puerta pequeña, á la qual cubrian dos Angeles que estaban gouernando el cielo de la una parte, y otros dos de la otra, y por ella entraban y salian; por lo qual era necesario, sin que persona lo viese. En medio del andamio auia dos tornillos en los quales estaban dos cuerdas de alambre, largas y delgadas, de cada una de las quales estaba un Angel, entretallado de madera de asta dos [pies], pintados de oro y plata y otras muy ricas colores. Venian á dar enfrente de las puertas, que á su tiempo se abrieron. Fueron interlocutores: El mesmo Angel Custodio y los dos martires que salieron con unos sayos de raso blanco muy bien hechos, y sus ribetes verdes y sus afollados y cañones de lo mesmo, con unas botas justas y blancas. En la cabeza llebaban dos coronas o g[u]irnaldas de las dichas colores, aforradas en tafetan verde y una cruz pequeña y dorada en medio. Las vandas fueron verdes. Entroduxeronse más la Idolatria que fué una donzella galanamente aderezada. Llebaba un baso en la mano y siete cabezas doradas que iban á veber dél, y el Furor que era un sayon, vestido de colorado,

con un morrion de raso amarillo y ribetes colorados, sus botas caydas, y un cuchillo de madera que por ninguna parte tenia corte. Era su diuisa una leona despedazando sus hijos. Salió el Martirio, vestido de fina rropa de carmesi hasta en pies, con una banda blanca y una palma en la mano y una corona de laurel en la cabeza. Llebaba por diuisa un ayunque con dos martillos y un alfanje al lado; pues como llegó al carro que algo adelante de la procision benia á ponerse debaxo del susodicho cielo, el Angel Custodio que en la mesma silla se benia, comenzó á decir en la manera siguiente:

ANGEL CUSTODIO.

Aun auiades, bien gloriosos sanctos, como hermanos el uno al otro mostrado el deseo que de morir por vuestro Dios teneis, vuestro propio temor, vergüenza y ignorancia benziendo, ni aun bien acabado de dar el pregon que en los corazones de los Xpianos tanto encojimiento y tan gran temor auia puesto, quando con un vigoroso esfuerzo que más la grandeza de animos que la pequeñez de vuestros cuerpos mostraba, sembrando las cartillas por el suelo, y con verdaderas razones la mostruosa Ydolatria, confundado el soberano Martirio que ya y en vrebes terminos ponerseos quiere, graciano mente (*sic*) os ofrecistes; pues tened, sagrados sanctos, la acostumbrada atenzion que ya que en tiempo de tantas (angustias) alegrias, más de la excelente vitoria que de vuestra propia muerte y tormento tratar pareze que fuera justo, no ba tan fuera de proposito, pues ni á vuestros, á tanta estima ni á vuestras gloriosas animas á tanta bienauenturanza vinieran, si por los filos de los sangrientos cuchillos con tanto dolor y pena vuestros humiles cuellos lo pasaron.

Aqui entran los niños cantando, y responde la capilla.
Villancico.

Entre los ojos traygo,
Que tengo de morir martirizado.

JUSTO.

Dios qu'en nuestra ayuda
Siempre estás y bienes...

PASTOR.

Tú que das sin duda
Tanta gloria y bienes.

LOS DOS.

Si el cielo me tienes
Tan aparejado,
Yo tengo de morir martirizado.

Dize Justo ablando.

Buen Pastor, mi hermano amado,
Mi amigo y buen compañero,
Ya as visto el pregon tan fiero
Que el duro Daziano ha dado
Contra mi Dios verdadero:
Pues aunque m'es muerte aqui.
El apartarmede ti,
Yo no lo puedo sufrir.

Por mi Dios he de morir,
Pues mi Dios murió por mí.

PASTOR.

Mi buen Justo, no te pese
De mí que tu hermano soy.
Si tú bas, contigo voy,
Que no ha muy poco que dese(e)
Mismo proposito estoy [1].

Tu hermano ha de ser tambien
En gozar el cielo quien
Tu hermano en la tierra es.
Muramos por Christo, pues
El murió por nuestro bien.

JUSTO.

No menos que esa esperanza,
Yo de ti, Pastor, tenia.

PASTOR.

Buen Justo, ten confianza,
qu'ésta es la más corta via
Por do la gloria se alcanza.

JUSTO.

Pues muestra, Pastor muy justo,
Animo fuerte y robusto.

PASTOR.

No abrá, mi Justo, otra cosa.

JUSTO.

¡O qué vida tan sin gusto!

PASTOR.

¡O qué muerte tan sabrosa!

Aqui entra el Martirio, la Ydolatria y el Furor cantando, y responde la capilla á todo el villancico.

LOS TRES.

Duras muertes, niños fuertes,
Os aguardan.

NIÑOS.

Tales muertes bien son muertes,
Si se tardan.

LOS TRES.

Duras muertes os daremos,
Mas por ellas viuireis.
Mirad, niños, quál quereis
Escoger destos estremos;
Que las muertes son muy fuertes,
Que os aguardan.

NIÑOS.

Tales muertes bien son muertes,
Si se tardan.

Dize la Idolatria ablando.

IDOLATRIA.

Señor Martirio.

MARTIRIO.

¿Qué manda
La señora Idolatria?

IDOLATRIA.

Estos dos niños queria.

MARTIRIO.

Muy buena está la demanda
Con ellos, Señora mia.

1. *Ms.* propriosito.

Que yo sé de cada uno
Que á Dios, biuo, trino y uno,
Ofrezen sus tiernos cuerpos,
Y sino, sabeldo dellos,
Que yo no fuerzo á ninguno.

PASTOR

Ydolatria, confusa
Más que los dioses que pones,
Aunque es tu ciencia á montones,
Aora no se te escusa
De entrar conmigo en razon.

Niños somos, tambien bemos
Quanto más que tú entendemos.
¿ Qu'es lo que te muebe, di ;
Que quieras que asi y por ti
De adorar á Dios dexemos ?

IDOLATRIA.

Aunque quedar enconados,
Niños que sin ella estan,
Es un muy terrible afan ;
Y[o] os la quiero dar á dos,
Quiza os aprouecharán.

Yo no os mando si mandais [1],
Que á Dios no ameis y siruais ;
Antes de contrario los niego,
Pues con mis dioses os ruego,
Y no es Dios él que adorais.

Mis dioses contino han sido
Muy poderosos por cierto,
El vuestro es gran desconcierto ;
Mis dioses siempre an viuido,
El vuestro en la cruz fué muerto.

Pues tal mundo y tanta gente,
Es cosa muy conueniente,
Que tenga dioses sin cuento,
Que es muy gran apocamiento
Tener un dios solamente.

JUSTO.

¡ O quán es tu opinion !
¡ Quán fuera bas de los medios
Y terminos de rrazon !

PASTOR.

¡ Qué terrible confusion
Aurá entre esos dioses todos !

JUSTO.

Si entre ellos ay igualdad,
Desension avrá y maldad.

PASTOR.

Rejirán la vida humana,
Uno oy, otro mañana,
Como por antigüedad.

JUSTO.

Uno mandará que llueba,
Otro que seque el suelo ;
Uno calor, otro yelo,
Uno que niebe y si nieba [2],
Otro que se ha de undir el cielo.

PASTOR.

Cada uno terná cuydado
De hazer bien auenturado
Al que mejor le siruiere.

1. Ms. nos.
2. Ms. niba.

JUSTO.

Contra él que á uno prefiriere,
Estará el otro enojado.

Pues ya que en el un dios oses
Poner más honrra y respeto,
Aqui en todo este sujeto,
Los demás no serán dioses,
Qu'en Dios no ay nada imperfeto

Asi que de qualquier modo,
Si no está el hombre beodo,
Como hemos hecho los dos,
Se ha de dar un solo dios
Que sea causa y fin de todo.

IDOLATRIA.

Para tan niño, ablais
Muy filosophico y diestro;
Mas sepamos, si mandais,
Ya que en un solo dios pongais,
Por fuerza ha de sér el vuestro.

JUSTO.

Es tan conforme á rrazon,
Señora, esa conclusion,
Que aunque fee no lo mostrara,
Nos lo mostrara á la clara,
La misma y propia rrazon.

¿ Quál nacimiento hiziera
Al zielo las alegrias[1]
Que hizo en aquellos dias
Si solo Dios ? ¿ Quién pudiera
Cumplir tantas prophecias ?

¿ Quién mostrara en tantas cosas
Sus fuerzas tan poderosas,
Su vida y costumbres sanctas ?
¿ Quién pudiera hazer tantas
Obras y tan milagrosas ?

PASTOR.

¿ Tu ciencia y esfuerzo fino,
(Dime aora en qualquier tranze,
Como haze el verbo diuino),
Hará en el mundo camino
Por do la virtud se alcanze ?

Y esos dioses que decis,
Con quien tú tanto podias,
Todos juntos y en concierto,
¿ Resuzitarán un muerto,
Hediendo de quatro dias ?

JUSTO.

Quanto más que fee nos dió,
Para amallo y entendello,
El es Dios, no ay duda en ello.

PASTOR.

Y si siendo Dios murió,
Era hombre y pudo hazello.

Esos tus dioses de alli
Venzió, que demonios son.
Mira si tengo razon
De amarle y dexarte á ti.

YDOLATRIA.

Ya me ofendeis al oydo
Con las razones que urdis;
Sin razon, fuerza o sentido
Dezis lo que aueis oydo,
Y no sabeis que os dezis.

1. Ms. el zielo.

Furor, da les tú á entender
Cómo les podrá valer
El Dios de sus corazones;
Que á tan ygnorantes razones,
Asi se ha de responder.

FUROR.

Presto estoy á tu mandado.
Al punto enpiezo á cumplillo.

IDOLATRIA.

¿Qu'es eso dese cuchillo?

FUROR.

Señor, a se me enbotado.

IDOLATRIA.

¿De qué?

FUROR.

No sabré decillo.

YDOLATRIA.

Si no aprobecha el tuyo,
Busca otro y concluyo.

FUROR.

No bastarán otros ciento.

IDOLATRIA.

¿Qué remedio?

FUROR.

No le siento,
Sino de el Martirio el suyo.

Vuestro cuchillo nos dad,
Martirio.

MARTIRIO.

Dame gran gusto,
Y sabed que en la verdad,
Nunca cortó contra el justo
El cuchillo de maldad;
Y vos, niños, que sin duelo
Tomais la muerte en el suelo,
Gloriados en vuestras cruzes,
Que portales arcaduzes
Lleba Dios sanctos al cielo.

Cancion de los Niños, y responden los Cantores.

Dios mesmo nos llama,
De la gloria do el bien posa.
¡Ya yo boy, mi Dios! ¡Ya yo boy,
[mi Dios!
¡O qué muerte tan sabrosa!

FUROR, *cantando.*

Niños que tan fuertes
Estais á lo que os viniere,
Temed vuestras muertes
Y al que daros las ya quiere.

NIÑOS, *cantando.*

Pues quien por vos muere,
En el cielo y con vos posa;
¡Ya yo voy, mi Dios! ¡Ya yo voy,
[mi Dios!
¡O qué muerte tan sabrosa!

FUROR, *cantando.*

Tened compasion
Desos ojos vuestros bellos,
Y de aquestos quellos
Que más blancos que niebe son.

NIÑEZ, *cantando.*

Haz presto, sayon,
Que no es tiempo de otra cosa.
¡Ya yo boy, mi Dios! ¡Ya yo boy,
[mi Dios!
¡O qué muerte tan sabrosa!

Aqui los degüellan y dize la Ydolatria.

IDOLATRIA.

¡ Qué zeguedad tan sin tiento !

MARTIRIO.

¡ Qué fuerza tan singular !
¡ Qué animo y qué contento !

FUROR.

Asi se ha de executar
Un tan feroz mandamiento.

YDOLATRIA.

¿ Veis aqui, Martirio ? Pues
Bien degollados los ves,
Si mucho los esforzaste ;
Pues si bien los degollaste,
Escucha un poco si quies.

A este tiempo se abrió el cielo y sonó mucha musica y se vieron venir angeles y subir las animas al cielo, en el qual se cantó este villancico.

Almas más bellas que estrellas,
Y de valor más subido,
Subid á gozar sobre ellas,
Del premio tan merezido.

Frescas y olorosas flores,
Que del mesmo Dios sembradas,
Aunque en tierna edad cortadas,
Dais tan sabrosos olores ;

Pues muy más que las estrellas
Vuestro valor ha subido,
Subid á gozar sobre ellas
Del premio tan merezido.

Aqui llegaron las almas á lo alto y se boluió á zerrar el cielo con que se dió fin al segundo acto.

En el terzer acto, se muestra el alegria que los sanctos recibieron con la venida de las almas de los martires y juntamente con la condenacion de Daciano que fué el adelantado que los hizo degollar. Introduxeronse Sant Eu[n]genio, primer Arzobispo de Toledo, y Asturio, primer obispo de Alcala que primero fué tanbien arzobispo de Toledo. Fueron vestidos como Pontifices, uno martil y el otro confesor. Ablaron de dos pequeños tabladitos que en el arco triumphal que se hizo á la puerta de la yglesia donde este acto se representó, se hizieron, estando en medio el carro donde salió, despues de ellos entrados, Daziano, vestido de carmesi con su zetro en la mano y corona en la cabeza. Salió más la Justicia Diuina con su espada desnuda, vestida de color de cielo, y las tres Furias que salieron con vestidos de lienzos enteros y pintados, y cabelleras largas y unas sierpes grandes entre los cabellos, y unos azotes hechos de las mesmas sierpes. Entra el mesmo Angel Custodio y dize ablando :

ANGEL CUSTODIO

Tal pues, gloriosos sanctos, que por vuestro verdadero Dios recebistes, y tal la vida y gloria que con tanta alegria de los angeles vuestras diuinas almas alcanzaron ¡ o letras bien entendidas, o bien empleada y más venturosa niñez ! ;

pues aun casi no siendo capazes de recebir por vuestras obras pena de tanta gloria, el justissimo Dios hos hizo participantes con justa razon, esta vuestra iglesia alegra y regozija tanto en la venida destos gloriosos y descansados cuerpos y con justa razon espezialmente aquellos á quien más este negocio toca, acrecientan y muestran el contento que en la platica que alla estays oyendo, y aqui se os quiere representar de aquellos dos tan celebres perlados, Eugenio, segundo patron de las Españas, y Asturio, primer obispo deste nuestro pueblo, claramente se muestra.

Aqui cantó el coro este villanzico :
Letentur cœli, exultet terra.

En tan benturoso dia,
Tengan todos alegria.

Regozijese su memoria
La tierra con fiesta tal,
Y la corte celestial
Sienta un grado más de gloria ;
Y pues de tan gran vitoria
A todos, parte cabia,
Tengan todos alegria.

SANT EUGENIO, *ablando.*

Asturio, illustre que tanto
Zelo y tan santo tubiste,
Que en Alcala do viuiste,
En lugar sagrado y sancto,
Los sanctos cuerpos pusiste ;

Vaja los ojos alla
A la tierra y verás ya
Las fiestas glorificadas,
Que imitando tus pisadas,
Oy hazen los de Alcala.

Mira la yglesia de quien
Tu fuiste el primer pastor ;
¡ Con quánto zelo y amor
Buelue á su lugar el bien
De sus dos Justo y Pastor !

Ten por otra parte quenta
Quán alegre y quán contenta,
Con quánta festiuidad
La illustre uniuersidad
Sale, ofreze y representa ;

Y la venturosa villa
Y con tantos comarcanos,
¡ Quán alegre á marabilla
Ante sus proprios hermanos,
Se reguzija y humilla !

Y aquel sepulchro diuino
Tan de tu memoria digno,
Dexando su antiguo lloro,
Ya rreconosce el tesoro
Por do tanta gloria ha auido.

Tú, con voluntad, Señora,
Tu pueblo y silla oluidaste,
Y los buscaste y guardaste,
Y tu santa yglesia aora
Los buelbe á do los dexaste.

Tú hiziste mucho en ello,
Y tu yglesia ha hechado el sello ;
Pues razon es que cantemos,
Y gloriemos y alabemos
A Dios qu'es la causa dello.

Aqui tornan á cantar el mismo villanzico.
Letentur cœli, et exultet terra.

En tan benturoso dia,
Tengan todos alegria.

Oy se rregozija el bien
En la tierra, alegre y bella,

Y de ver las fiestas della,
Se goze el zielo tanbien.
No aya en zielo y tierra á quien,
Con justa razon rrazon oy dia,
No muestre y tenga alegria.

ASTURIO.

Eugenio sagrado, en quien
Dios tanta gloria reparte,
Bien puedes regozijarte,
Que de tan gozoso bien
Tú as sido la mayor parte.

Si yo dexé mi cauaña,
Y con tanto zelo y maña
Guardé el fruto desta flor,
Tú fuiste el primer pastor
Qu'el grano sembró en España.

Yo á Toledo muy bien de veras
Dexé, mas dexando en grazia,
Tú alzaste al mundo vanderas,
Que España por ti se precia
Ser de Xpo en las primeras.

Por ti está puesta en la cumbre
De pureza y mansedumbre;
Por ti está firme en su fee;
Por ti lo estará hasta que
Dios quite al mundo su lumbre;

Y si el Jacobo excelente
Labró en España y sembró,
Pareze que claramente
No alcanzó do la simiente
Que tú sembraste, nació.

No ay ninguna flor tan bella
Ni tan relumbrante estrella,
Como por sus zelos tantos
Son los martires y sanctos,
Que an nazido y muerto en ella.

Bien es verdad que aunque das
A España tanta alegria,
Puesto en la regla y compas,
Que aunque está prouincia mia,
Pareze que alcanza más.

Leocadia [1] adornó este suelo,
Y Justo y Pastor de un buelo,
Eugenio y Felix tambien,
Y Eliphonso, aquel por quien
La Virgen bordó en el suelo;

Y aun no es de callar en tanto
A Gimenez, flor de flores,
Al collegio alegre y sancto,
Pues dél salen los doctores
Que adoran mi yglesia tanto.

Mas al fin fin (*sic*) como quiera
Tu honrra, es cierta y entera,
Que aunque yo alguna merezca,
A ti es razon que se ofrezca
Como á su causa primera.

EUGENIO.

Ora bien, Asturio, á Dios,
Se dé la gloria y contento
De tanto merecimiento,
Que él fué la causa, y los dos
No fuimos sino instrumento.

Mas dime; ¿qué te pareze,
Quien tantas fiestas mereze,
La piedad y santa ley
De Phelippe, aquel gran Rey,
Que oy en las Españas floreze?

1. Ms. Leocadadia.

ASTURIO.

Tú, vraboso pastor,
Que á tantos y en tanto excedes,
Con la de gracia y primor,
Que á España ablandaste, puedes
Declarar eso mejor;

Que de virtud tan sobrada
Una lengua no limada,
Aunque ponga al mundo espanto,
Dirá poco. Adonde ay tanto,
Más bale no decir nada.

EUGENIO.

Hablando de todas ellas,
Bien conozco, Asturio hermano,
Que son tus virtudes vellas,
Y que contar las estrellas,
Es trabajo echado en bano.

¿Mas no contarás el zelo
Con que nos honrran en el suelo,
A mí y á estos niños dos?

ASTURIO.

Eso al cargo está de Dios;
El se lo quenta en el cielo,

Quanto más que aca en la tierra.
Dios muestra en él su poder,
Que á lo que yo sé entender,
Tal ventura en paz y guerra,
Nadie la puede tener.

Mira al Gran Turco temiendo
Ya dentro en su reyno, viendo
Su gente rota y venzida;
Y al Luterano sin vida,
Y al Indio humilde siruiendo.

Del gozo de aca y de alla,
El es la parte mayor,
Pues por su industria y fabor
Oy la iglesia de Alcala
Se goza en Justo y Pastor.

Ya que la gloria cumplida,
Eugenio, en su venida,
Nos dió tu cuerpo diuino,
Bien claro está que nos vino
De su mano esclarezida.

EUGENIO.

¡Qué valor! ¡Qué industria y maña!

ASTURIO.

¡Qué saber tan singular!

EUGENIO.

¡Qué debozion tan sin par!

ASTURIO.

¡Dios lo conserue en España!

EUGENIO.

¡Dios nos le dexe gozar!
Mas digo, Asturio hermano,
Aquel pareze á Daziano.

ASTURIO.

El es, yo lo sé muy bien.

EUGENIO.

A tiempo viene tambien,
Que acaso no será en vano.

Aqui canta la capilla y va entrando Daziano.

Canzion.

Que no ay cosa que á Daziano
Más le alegre el corazon,
Que la sangre de un Xpiano,
Vertida sin compasion,

Es el furor tan sin par
Del tirano que pareze
Que al que menos mal mereze,
Más gusta de degollar;

Y agora que viene ufano,
Viene á ver el corazon
De Justo y Pastor, su hermano,
Que muertos sin causa son.

DAZIANO.

No siento contento o gloria,
Suma grandeza o renombre,
Que no se humille á mi nombre.
Gran cosa es dejar memoria
De sí y de su fuerza el hombre.

Dame estremado consuelo
El ensangrentado suelo,
Por auer muerto estos dos;
Yo sé que me dará el dios
Jupiter silla en el zielo.

Yo á mis dioses engrandezco,
Y á su valor singular
La sangre inozente ofrezco,
Pues el pago me an de dar,
Conforme á lo que merezco.

Si del ser furioso sale
La gloria que tanto vale,
¿Quál hombre aurá que me niegue?
Pues no ay furor que me llegue,
Que no ay gloria que me yguale.

Aqui entra la Justicia Diuina cantando. Responde la capilla.

Cancion.

Buenas nuebas,
Yglesia, la de Alcala,
Que presto Daziano morirá.
Del infierno,
No siento quien le quite,
Dios eterno lo manda y permite
En desquite
De los tormentos qu'él da,
Que presto Daziano morirá.

DAZIANO.

Muger, digna de mill penas,
¿Quién eres que tal malizia
Publicas á vocas llenas?

JUSTICIA.

Yo, Señor, soy la Justicia,
Que traygo unas nuebas buenas.

DAZIANO.

Y di; ¿esas nuebas que llebas,
Son de ueras?

JUSTICIA.

Señor, sí.
Presto lo uerás aqui.

DAZIANO.

Esas no son buenas nuebas,
Sino malas [para] mí.

JUSTICIA.

¿Eras tú acaso el perdido
Infiel, condenado á muerte?

DAZIANO.

Yo soy Daziano, el temido.

JUSTICIA.

Nunca tú me as conozido,
¿Cómo he yo de conozerte?

Pues que de sentencias tales
No piensas que sabes poco,
Ten paciencia en tantos males,
Que las Furias infernales
Te bienen á tornar loco.

Aqui entran las Furias cantando.

Cancion.

Al tirano que peca de loco,
Hazemele un coco.

Y despues de auer cantado dos vueltas, haziendo cocos á Daziano, le dize la Justicia.

JUSTICIA

Furiosa y triste Mejera,
Del infernal aposento,
Dama, cruda y fiera [1],
Este tirano sangriento
Ha gran tiempo que os espera;

Pues porque no pienses qu'es [2]
Su esperanza de sobre loco,
Es menester que le des
Un vestido hasta en pies,
Que aqueste es corto un poco.

Aqui le ponen un lienzo asta en pies, pintado de llamas de fuego, y le quitan su bestido y vuelben las Furias á cantar.

Hazemele un coco
Al tirano que peca de loco,
Hazemele un coco.

MEXERA *cantando.*

Al bellaco, furioso Daciano,
Malbado tirano,
Que sin merezello
Ha cortado los cuerpos y el cuello
De dos niños tiernos,
En duros infiernos,
Tristezas y llanto,
Ha de estar en tanto
Que Dios fuere Dios;
Que pues que soys vos,
Quien miró su prouecho tan poco,
Hazemele un coco,
Aquel tirano que peca de loco,
Hazemele un coco.

JUSTICIA.

Tú, Aleto, Furia infernal,
Que tanta furia contiene,
Pues que es tu amigo leal,
Truecale ese rostro que tiene
En otro más principal;

Y porque escuche las quexas
Como á hombre cuerdo y no loco,
Dale lengua y dale orejas,
Qu'éstas son chicas y viejas,
Y la lengua es torpe un poco.

Aqui le pusieron una mascara muy fea con cuernos y orejas y lengua, y tornaron todas tres á cantar.

Hazemele un coco
Al tirano que peca de loco,
Hazemele un coco.

ALETO *cantando.*

El bellaco, pellejo de coro [3],
En una mazmorra
A de estar metido,

1. Ms. Damos, cruda, y las fiera.
2. Ms qu'eres.
3. The last word should rhyme with *mazmorra*. Perhaps *zorra* should be suplied.

Pues lo ha merezido
Por sus testimonios.
Los sus dioses, maluados demonios,
A quien él seruia,
De noche y de dia
Le den muerte dura,
Y pues que ventura
Os le a dado tal furia de loco,
Hazemele un coco,
Aquel tirano que peca de loco,
Hazemele un coco.

JUSTICIA.

Tú, Tesifonte, que tienes
Tantas furias, tantos males,
Pues que á tal tiempo vienes,
Vien es que con hombres tales
Partas tanbién de tus bienes :
Y pues que se ensalza y entona
Tanto en su furor tan loco,
Darásle un zetro y corona,
Que conforme á su persona,
Aqueste que tiene es poco.

Aqui le quitan la corona y el zetro y le ponen un garabato, y comienzan todas tres á cantar.

Hazemele un coco
Al tirano que peca de loco,
Hazemele un coco.

TISIFON *cantando.*

Al bellaco, mula moyna,
Peruerso malino,
Peor que los mismos
Que le guardan alla en los abismos,
Juez sin gouierno,
Tizon del infierno,
Pena y más pena
Le den por estrena.
Tenedle de aqui ;
Dalde por ay ;
Hazelde que trote,
Y pues que mi azote
Es el propio castigo del loco,
Hazemele un coco,
Al tirano que peca de loco.
Hazemele un coco.

Aqui le ban dando con los azotes y cantando todas tres la mesma cancion.

Al tirano que peca de loco,
Hazemele un coco.

Dice el ANGEL CUSTODIO *hablando.*

Auianse mostrado los dos tan pequeños y finissimos diamantes, ablandados en la sangre del sin manzilla Cordero, tan fuertes y duros á los fieros golpes del cruel tirano, ablandando' en la sangre que en las mesmas piedras donde fueron martirizados, hizo las señales que asta aora claramente se uen que no contenta está su alegria, decia con alentar y dar exèmplo á los buenos justos, con la soberana gloria que le representó, quiso justamente confundir los peruersos y malos, dando á entender la pena eterna y crudelissimos tormentos con que el sangriento Daziano en el profundo de los infiernos [recibio] el justisimo premio de sus encarnizadas crueldades; y pues ya pareze que el claro y resplandeziente sol, dando lugar á la escuridad de las [n]octurnas tinieblas ba acabando de hazer su acostumbrado curso, y vosotros soberanos cuerpos aueis

llegado á tan deseado lugar, de donde con tanta agonia de los que dexastes, tan largo tiempo aqui os partistes, y pues ya la tierra de vuestra tierna sangre antiguamente regada con abundantes frutos y nueba yerba y flores, reconoze el beneficio de vuestra tan regozijada venida, razon es que dando ya fin al trabajoso camino de vuestra tan larga jornada, no os desdeñeis de recibir el pequeño seruizio de tan gran voluntad salida con que aquesta vuestra antigua morada, más de maduras letras y excelentes virtudes que de grandes tesoros y demasiadas rentas recaya dornada, se os ofreze ; pues aquel soberano Dios á quien vosotros tan esforzadamente seguistes, dexando los sumptuosos palazios adonde como tan verdadero Rey pudiera, en unos caydos pesebres de un pobre y despoblado portalejo para nacer en medio del inbierno escoje, y vos, regozijada yglesia, con la esperanza de un tan venturoso dia tan largo tiempo sostenida, rezibiendo el presente y prendas de amor con que la santa yglesia de oy más vuestra querida hermana y ennoblezida Vescar os envia, cantad y solemnizad el gozo y gloria que en el zielo espera á quien la tierra tanto contento de la diuina mano alcanza.

Aqui canta la capilla esta cancion con que se dió fin á toda la obra.

La yglesia que tales hijos
Y güespedes tiene ya,
¡Qué vida y qué regozijos,
Qué gloria, qué paz terná
Alla en el zielo!

Si al tiempo del batallar
Alcanza tal gozo y gloria,
Quando alcanze la vitoria,
¡Qué gloria podrá alcanzar !
Si el fabor de tales hijos,
Tantos contentos le da
Aca en el suelo,
¡Qué vida, qué rregozijos,
Qué gloria, qué paz terná
Alla en el zielo !

La yglesia que tales hijos
Y güespedes tiene ya,
Aca en el suelo,
¡Qué vida, qué regozijos,
Qué gloria, qué paz terna
Alla en cielo !

finis laus Deo.

This *romance*, attributed to Francisco de las Cuevas, follows immediately after the auto in the manuscript.

DE FRANCISCO DE LAS CUEVAS.

Por la barba cána viene
El buen biejo, Arias Gonzalbo,
Cubierto todo de luto
Hasta los pies del cauallo.
En la una mano trae la rienda,
Con otra se iba mesando,

Llorando de los sus ojos
Desta manera ablando :
¡Ay de ti, viejo mezquino!
¡Ay de ti, viejo cuitado!
Cinco hijos que tenias,
¿Cómo se an de ti apartado?
Los dos perdí en Zamora,
Como buenos peleando;
Los dos en casa del rey,
A traycion los an matado.
Pues ¿quién podrá sufrir
Desastre tan señalado?
O si aqui viniere alguno
Que sea tan esforzado,
Que se quiera conbatir
Y salir conmigo al campo;
O siquiera sean dos,
O siquiera sean quatro,
Con tal que no sean primos,
Ni menos sean hermanos,
Ni de las tiendas del Cid,
Ni de sus paniaguados.
Oyendo dos caualleros
En Andaluzia criados,
Vanse para el buen rey
Ante él se han postrado
Las rodillas por el suelo,
Desta manera an ablado :
Suplicamos á tu Alteza
Como leales vasallos,
Que nos mandes dar licencia
Para salir con él al campo.
Alli ablara el rey,
Desta manera ha hablado :
Eso no la daré yo,
Ni por mí será mandado,
Que aquel viejo que alli veis,
Yo lo ví matar con quatro.
A los dos dexó alli muertos,
Al otro muy mal llagado,
Por el otro que se le fué,
Las barbas quedó mesando.
Si alla fuerades, Caualleros,
Vuestro será todo el daño.
No aprobecha con ellos
Sino que salen al campo;
A los primeros enquentro (*sic*),
Ambos los ha derribado.

Fin.

SOME UNPUBLISHED VERSES OF LOPE DE VEGA

The following verses are attributed to Lope de Vega in a volume of manuscript poetry preserved in the Biblioteca Nacional of Madrid No. 3700. The volume was described by Gallardo[1] who printed some of the verses, but those here given have not been published elsewhere, so far as I know.

Only four of the poems call for special mention. No. VIII, the romance *Los campos del Mançanares*, was written in honour of the death of the Queen Margarita, which occurred on the third of October, 1611. It will be remembered that Lope wrote another poem on the Queen's death, published in the *Rimas Sacras* :

Falta, sin poder faltar,
Hoy Margarita en el suelo,
Porque quien reina en el cielo
No ha dejado de reinar[2].

The sonnets to Clori, Nos. IX and X are especially interesting, as Lope mentioned them in his correspondence. On November 30, 1611, he wrote as follows to the Duke of Sessa concerning the poetical academy which the Count of Saldaña had organized in honour of the death of Queen Margarita : « La Academia del sábado fué razonable : sólo tuvo mala para mí salir á hora que no lo fué de escribir á V. Exª... En ella estuvieron Feria, Pastrana,

---

1. *Ensayo de una Biblioteca española de libros raros y curiosos*, Vol. 1, col. 1027-1060.

2. *Biblioteca de Autores españoles*, Vol. 38, p. 275-276.

D. Antonio de Avila y otros de menor jerarchía. No se disputó nada, porque era fiscal el de Saldaña, y es más bien intencionado que el Rector de Villahermosa... esos sonetos llevé yo á la academia; fué el sujeto á una dama Cloris, á quien por tener enfermos los ojos, mandó el medico que la cortasen los cabellos[1]. » These sonnets were never printed, and Barrera was not aware or their existence. Quevedo's *idilio*, which begins :

¿ Cómo pudiera ser hecho piadoso
Dar licencia al duro acero,
Para ofender cabello tan hermoso ? [2]

probably refers to the same lady.

No. XV, the romance *Por las puertas del estio*, is attributed to Lope de Vega, but it may have been written by the Count of Saldaña, whose poetical name, *Salicio*, appears in the sixth stanza.

J. P. Wickersham Crawford.

I

Fol. 9.

Olas que vais y venis
Del mar de mis pensamientos,
Por las tormentas del alma,
Siempre al golfo y nunca al puerto;
¿ Cómo viuo y cómo tarda
El fin del dolor que siento,
Si llamo con tantas olas
A la muerte que deseo?
Ya de mi paciencia el arbol
Rrompió de la enbidia el viento,
Quien carga tales desdichas,
¿ Dónde yrá con tanto peso ?
¡ O qué bien enpleado lo que padezco
Si dij(i)ese mi Aldalia « lastima [tengo ».
Paso en este mar la vida
De tantas rrocas y estrechos,
Que me hazen creer que es alma
La ynmortalidad del cuerpo.
Pero ¿ qué mucho si ya
De desdichas me sustento,
Pues biben los que se crian
Desde niños con beneno ?
¡ O fuerça de estrellas mias !
Mas no diré, por lo menos,
Que me lleuan donde quieren,
Pues me lleuan donde quiero.

II

Fol. 9.

Encontrandose dos arroyuelos
Al pasar de un verde valle,

1. Barrera, *Nueva Bibliografia de Lope de Vega*, p. 176.
2. *Biblioteca de Autores españoles*, Vol. 69, p. 61.

Uno á otro se tiran perlas,
Rrifan y bullen y saltan,
Y porque se amansen,
Meten paz cantando las abes.
Vaxaua un arroyo manso
De una fuente clara y fria,
Y otro que tras él venia,
Encontróle en un rremanso:
Era el valle su descanso
Pues por qual yrá delante,
Uno á otro, etc.
Si rriñen con tal rrigor
Por pasar dos arroyuelos,
¿ Cómo pasará sin celos
Quien tiene competidor?
Notable fuerça de Amor,
Pues por qual yrá delante
Uno á otro, etc.

III

Fol. b-2234.

Vengo, Señora, á quereros
De mi voluntad forçado,
Mas apenas bengo á veros
Quando me aprieta el cuidado
De enojaros ó perderos.
Porque aunque mi pensamiento
Rreciue en veros contento,
Temo de vuestro amor rrigor,
Que á lo que es fuerça de Amor,
Llamareys atreuimiento.
Y quiere mi desbentura
Porque este dolor no amanse,
Que en toda vuestra hermosura
Para que el alma descanse,
No tenga parte segura.
Qve como no ay en el suelo
Para ablandar vuestro yelo
Justicia, amor ni rrazon,
Será ynfierno al coraçon [1]
Lo que es á los ojos cielo.
¿ Qué bien abrá para mí
Sin vuestras gracias, Señora,
Si aunque aya menos que os vi,
Ha que mi alma os adora
Desde el dia en que nací?
Por vos, fama el cielo cobra
Como hazedor de tal obra,
Mas para mí mejor fuera
Que en misericordia os diera
Lo que en hermosura os sobra.
De mi pensamiento altiuo
A ser tan sugeto vengo,
Y tanto en seguirle estriuo
Que por ynposible tengo
El no veros y estar bibo;
Que es Amor golpe tan fuerte
Y en mi alma dió de suerte
Que para sanar su erida
Si no pudiere la vida,
Tanpoco podrá la muerte.
Ya, como quien me aborrece,
Direys que os canso y persigo,
Y á mi alma le parece
Que es muy poco lo que digo,
Y mucho lo que padece.
Mas si oyrme os descontenta,
Aunque este dolor más sienta,
Callaré el mal de que muero,
Que más que á mi vida quiero
Teneros á vos contenta.

IV

Fol. 24 b.

Mucho enprendeys, coraçon,
¡ Quiera Dios salgays con ello !

1. *Ms.* el coraçon.

Que oluidar amor tan largo
No es echo de breue tienpo.
Desde la rriuera el mar[1]
Parece manso y sereno,
Pero despues en el golfo
Velas rrompe y quiebra rremos.
Quien a menester á otro,
No se despida con fieros;
Quien a de boluer humilde,
¿ Para qué se fué soberuio ?

Coraçon, teneos,
Que nos perderemos.

No os fieis en la ausencia,
Que Amor aunque vaya lejos,
Suele ser como nabio
Que ba y biene con un biento ;
Ni en desengaños que sienpre
Curas sobre falso hizieron,
Con que fué mayor el daño
Que pudo ser el prouecho.
Pensaldo bien y mirad
Que aquellos ojos serenos
Me buscan quando me voy
Y me dexan quando buelbo.
Mirad que pienso que en vano
Huye quien lleua en el pecho
El beneno de quien huye,
Y que soys vos el exenplo.
Tened, no nos despidamos,
Que es cierto que bolueremos,
Y que el esclauo que uye,
Dobla la furia del dueño.
Si aquesta ausencia a de ser
Para que os doblen los yerros,
Sufrid, coraçon, sufrid,
Que si biuis, venceremos.

V

Fol. 28 b.

Senbrando estaua papeles
Un labrador afligido,
Despues de hauer bien arado
El campo con mill suspiros.
Celos, ausencia y mudança
Que tubo al arado asidos,
Alli juntos sueltos pacen
Más que yerbas, basiliscos,
Con el agua que sus ojos
Vertieron á los principios
Del más desdichado otubre
Que por año esteril vino ;
Ronpiendo palabras tiernas
De unos papeles fingidos,
Y arrojandolos al ayre
Senbró sus letras y dixo :
¿ Qué fruto esperan los enganos mios,
Senbrando celos y cogiendo oluido ?

No se vaxauan las aues
A los papeles rronpidos,
Porque era veneno y muerte
Lo que ellas pensauan trigo.
La tierra no los consiente
Y viendo que no los quiso,
El ayre juega con ellos
Que dicen que son sus hijos.
Quien sienbra viento, no espere
Más fruto que el viento mismo,
Gran cosecha de palabras
Y buen año de suspiros.
¡ O qué rrico labrador
De agrauios y de martirios,
De bienes presentes pobre,
Y de ausentes males rrico !
Que fruto, etc.

1. *Ms.* al mar.

No ha de hauer en todo el Tormes,
  De desdichas propio rrio,
  Quien pague tales despojos
  Al escarmiento diuino.
Verdades van por el ayre
  Y pensamientos altibos,
  Que an de henchir despues de valde
  Las historias y los libros.
De una serrana del Tajo
  Compró tales desbarios,
  Baratos para verdades
  Y caros para fingidos;
Y aunque los rrasga y desprecia
  Por celos de honbre indino,
  Con cada parte que rronpe,
  Lleua el corraçon partido.
    Que fruto, etc.

VI

Fol. 41.

¿ A dónde vays, pensamiento,
  Siguiendo aquel loco engaño
  Que fabrica por su daño
  Torres de amor en el biento ?
  Y si buestro atreuimiento
  Tan caro os a de salir,
  ¿ Para qué querevs bibir,
  Pues cometa aueis de ser?
  Que el acauar de nazer
  Es començar á morir.

Conozco que es cobardia
  Amar y no se atreber,
  Mas ¿ qué puede pretender
  Quien lo ynposible porfia ?
  Lo que me abrasa, me enfria,
  Lo que me yela, me arde,
  Ya llega el discurso tarde,
  Pues que el mismo Amor ordena
  Que esté animoso en la pena,
  Y en la esperança cobarde.

Mas no es bien que culpa os den,
  Pensamiento, por ser alto,
  Que el ser de meritos falto,
  Me la dareys vos tanbien;
  Entre los dos está bien,
  Yo por vos y vos por mí,
  Y pues que la causa os dí,
  Disculpemosnos los dos,
  Que no a de ser culpa en vos
  Lo que a sido amor en mí.

Pensamiento, yo os prometo
  Estaros sienpre obligado
  Por aberme lebantado
  A un ynpusible sugeto.
  Abrá un amante secreto,
  Y aunque me pueden culpar,
  Yo quiero amar y callar,
  Que mucho más es tener
  Rresistencia en padecer,
  Que atreuimiento en ablar.

Contentos nos andaremos,
  Pensamiento, vos y yo,
  Que ablando en quien os causó,
  Bastante gloria tendremos.
  Siruamos pues y callemos,
  Que á seruir sin ynteres,
  No falta premio despues,
  Porque es callar y seruir
  El más discreto pedir,
  Si el dueño tanbien lo es.

VII

Fol. 44 b.

Anton, labrador que rronpe
  Con el arado la tierra,
  El cielo con mill suspiros
  Siendo él más yngrato que ella;
Porque ella le corresponde,
  Liberal á lo que encierra,
  Y el cielo, á sus quejas sordo,

Jamas sus males destierra.
Ese que un tiempo en el Tajo
Labró y agora las vegas
Que enriquece Mançanares
De plata que engendra perlas,
Quejoso está del amor,
Y asi que son justas quejas,
Que es niño que da ocasion
Para que con él se pierdan.
¡ Ay vella enemiga ! dice,
A quien dieron las estrellas
Destos valles la hermosura,
Destos montes la aspereça ;
Que tu condicion esquiba
Parece, ayrada y soberbia,
A las chisp(i)as del errero
Que tenemos en la aldea ;
Pero aca es mayor el daño,
Pues lo que allá el biento lleua
Mis pensamientos abrasa,
Y mis esperanças quema.
Çagala de pocos años,
¿ Cómo es pusible que seas
En la condicion tan dura,
Siendo en los años tan tierna ?
A los suspiros de Anton,
Pasqual vaxó de la sierra,
Y asi por su mal pregunta,
Y él ansi le da rrespuesta :
¿ De qué te quejas, Anton ?
De una niña por quien muero,
Que las chispas del errero
Parece en la condicion.

VIII

Fol. 57 b—58.

Los campos del Mançanares
Un pastorcillo pasea,
Y apacentando el ganado
Cantaba esta triste letra :
Fuego de Dios en la muerte,
Y en quien su vida desea
Al Escurial ubo de yr
A matar á nuesa rreyna.
¡ O quién se allara alli
Antes que el golpe le diera,
Con los perros y la onda
Y una aldada de piedras.
De su guadaña ó espada
Se me diera á mi dos perchas,
Que para el arma sin huego
Diz que las piedras son buenas.
Enbidiarame Dauid
De berme en campo con ella,
Y el ynbencible Sanson
De ver mis gallardas huerças.
No es posible sino que estaba
La garda dormida ó ciega,
Pues que no bieron entrar
Aquesta omicida necia.
Algun diuino maestro
Le hizo llave maestra,
Que sin ella era ynpusible
Que pudiese abrir las puertas ;
Y aun apostaré que entró
Descalça de pie y de pierna,
Para llegar sin rruydo
A donde estaba la enerma.
Si ella tubiera salud
A la. C. no se atreuiera,
Que era una muger chapada,
Más baronil que no fenbra.
Tardaras, fiera enemiga,
Asta que los nietos biera
De los hijos que dexó,
Que aun andar saben apenas.
A España quitaste, yngrata,
Su anparo, rreyna y defensa,
La mitad del alma al rrey,
Y una coluna a la yglesia ;
Su pelicano á los pobres
Pues qual madre berdadera,

Les daba el pecho rreal
Con la sangre de sus benas.
El cielo se puso luto
Quando la dexaste muerta,
Con tal llanto que eran rrios
Las lagrimas en la tierra;
Mas no; ¿para qué me canso
Si el sol, la luna y estrellas
Nos dicen ya con su hermosura
Que gozan de su velleça?
Gozad, Margarita santa,
Del rreyno y gloria perfeta,
Que como no os merecimos,
Os lleuó Dios á su esfera.

IX

Fol. 74.

Enferma Clori de sus ojos vellos,
Porque lo manda un fisico ynhu- [mano,
Consulta el permitir que alguna [mano
Sacrilega le corte los cabellos;
« ¿ De qué siruiera », le rresponden ellos,
« Hauernos echo el cielo soberano,
Prision de Amor, si el pensamiento [vano
No se enlaçara fuertemente en [ellos? »
Bien dizen, Clori, y es rrazon que uyas
De cortarte el cabello, aunque rre- [celo
Te ofende el peso de las almas suyas;
Que si al cielo no pesan las del suelo
Es porque en gloria estan, pero las [tuyas
Pesan porque padecen en tu cielo.

X

Fol. 74—74 b.

Para cortar á Clori los cauellos,
Solicita la tierra pretendia
Sauer del cielo en qué lugar queria
Poner sus laços para honrrarse dellos;
El sol decia que á sus rrayos vellos
Se deue el oro, pues le engendra y [cria,
Y por tener dos soles, dixo el dia
Que el cielo diuidiese el sol con [ellos.
Amor de su velleça pretendiente,
Los pidió para el arco, estraña his- [toria,
Mas dixo Venus por honrrar al suelo:
Cielo por cielo esten sobre su frente,
Pues ay almas que aspiran á su glo- [ria,
Y tenga sol la tierra como el cielo.

XI

Fol. 107 b.—108.

Desde la noche al alba
Suspiro en este monte,
Y buelbo á suspirar
Desde el alba á la noche.
La causa de mi pena
Preguntan los pastores,
Mouidos de mi llanto,
Suspensos de mis voces;
Pero pues no adiuinan
Mis celos i tu nombre,
O ellos son mui necios,
O yo no sé de amores.
Mil beces decir quiero
La pena causa Cloris,
Y entre el alma i los lauios
Mis desdichas se ponen.
Algunos que me miran,
Apenas me conocen,
Que no se diferencian
Amantes i bisiones.
Çagalas que otros tiempos

Lloraron mis rigores,
Agora con los tuios
Bengandose me corren.
Los celos imaginan,
No sauen los fauores
Que todos los sucesos
Se juzgan á la postre.
Yo más que el biento firme,
Tronco de antiguo roble,
No bueluo la caueça
Si no es á quien te nonbre.
Mis pensamientos libres,
A los primeros golpes
Dificilmente abrian
La puerta á tus traiciones.
Mas quando uí tu cielo
Llorando por dos soles,
Pensé qu'eran berdades
Lo que eran tratos dobles.
Dejé lleuar el alma
A tus dulces prisiones,
Mas fué la tuia ingrata,
Tirana desde entonces.
Cloris, discreta eres,
No es justo que te nonbre;
Auorecerte intento,
Tu hermosura perdone;
Que tales sinraçones
Bueluen en piedra el coraçon de bronce.

XII

Fol. 108—108 b.

De los toros de el aldea
Fiesta al fin para desgracias,
Bino la hermosa Belilla
A el prado de su cauaña.
Tan triste de uer alegre
A Siluio con una uanda,
Que siendo uerde, boluió
En celos las esperanças.
No porque su amado ingrato
Trujese berde por gala,
Mas porque le uió en el uaile
En el cuello de Lisarda.
La sarta aroja de perlas
Que de inuidia se alegraua;
Porque mirando sus dientes,
No eran iguales ni blancas.
Las çagalejas que quieren
Reciuilla y abraçalla,
La mano pone en sus pechos,
Y de el suio las aparta.
¿Qué tienes? la dice Menga,
Belilla, ¡qué Dios te valga!
Brauos an sido los toros
Pues bienes dellos tan braua.
Si andaba Amor en el cojo
Con las flechas i el aljaua,
Abrá tomado por dicha
De tus desdenes bengança.
Ynportunada Uelilla,
I porque el alma descansa,
Quando dice lo que siente
Responde tales palabras:
Para mí se hicieron penas,
Para mí,
Para mí que las tengo por buenas,
Y para penar nací.

XIII

Fol. 110 b.—111.

Siluano que ba siguiendo
El camino de Castilla,
Desde la corte del Rey
A Valladolid la rrica;
Solo se ocupa y desbela
En celosas fantasias,
Que aunque tenga falsa causa,
Dan berdadera fatiga.
Piensa que todo le ympide,
Mudable á Tirsi ymagina,
Como si no fuera Tirsi

La misma fe y cortesia.
Ya del oluido se agrauia,
Y él solo de sí se oluida,
Como ofendido aborrece,
Y como amado porfia.
Los sueños haze verdades,
Y las verdades mentiras;
La tierra y cielo rebuelue
Y á ningun lugar se aplica.
¡O celo rauioso! dize,
¡Monstruo fiero! ¿á do te crias?
Que eres hijo de tres madres,
Sospecha, Aficion y Embidia.
En un tiempo se conciben,
Y es notable marauilla
Que no te paren á un tiempo,
Siendo una criatura misma.
Primero comiença el parto
La Aficion pura y sencilla,
Y en ella solo se quedan
Los dolores y ansias biuas.
Sucede la Sospecha
Y al parir pierde la uida,
Que sospechas no preñadas
Ni viuen ni desatinan.
Luego la Enbidia cruel,
Esta fiera al mundo enuia,
Que todos la llaman Celo,
Y yo Ynprudencia y Desdicha.
Siembra en las almas beneno
Que produce noche y dia
Yntenciones de bengança
Por ofensas no entendidas.
Este accidente padeze
Siluano, y con él camina.
¡Plegue á Dios que no le acaue
Tan desygual compañia!
Mas no le podrá acauar,
Porque le alienta y anima
De Tirsi el balor diuino,
Y la onestidad altiua:
Y asi despierto y cansado
De presumciones yndignas,
Buelbe á contemplar el sol
Que le alumbra, enciende y guia.
Allale limpio y desnudo
De aquellas nieblas temidas,
Que formaua el pensamiento
Por sombras de una partida.
Conoce que son sus rrayos
Tan claros como solian,
Rrenouando en la memoria
Lo que se ymprimió en la uista.
Prosupone al mismo punto
Que Tirsi ayrada le mira,
Y que con justo rrigor
Su ymaginacion castiga.
Confiesase por culpado
Ante la ymagen diuina
De quien es templo su pecho,
Y por quien arde y suspira.
Clemencia pide y perdon,
Diciendo, si ausencia quita
Las fuerças al sufrimiento,
Que ausente no desbaria.

XV

Fol. 118 b.—119.

Por las puertas del estio
Mostraba la berde frente,
Ceñida de barias frutas
El apacible Setiembre;
Entre las secas aristas
Renueban cogollos berdes,
Con la umedad de los ayres
Que ya de la Sierra bienen.
Engañabanse los prados,
Pero no es mucho que piensen
Sin ber renacer las flores,
Que la primavera buelbe.
Quando ya con secos laços
Otra bez las bides quieren

Trepar á los quellos altos
  De los alamos silbestres ;
Las abes que la templança
  Contemplan del cielo alegre,
  Piensan que el tiempo a dormido,
  O se a olbidado seis meses.
Todo canta, todo rie,
  Abes, plantas, olmos, fuentes,
  Solo Salicio está triste,
  Sin ser, zeloso y ausente.
No siente el pastor umilde
  Ni fabores ni desdenes,
  Que á uno a llegado su dicha
  A merezer que le dejen.
El alto sujeto mira
  De las penas que padeze,
  Entre tan corta esperança
  Que las manos se le mueren :
Y biendo que sus deseos
  Entre ympusibles se pierden,
  A su pensamiento dice
  Por disculparse en perderle :
Es tan alta la causa
  De mi deseo,
  Que se pierde en el ayre
  Mi pensamiento.
Como la esperança
  Me sirbe de guia,
  La descomfianza
  Me desanima.
Si mi amor os mira,
  Tan alta os beo,
  Que se pierde en el ayre
  Mi pensamiento.

XVI

Fol. 121 b.—122.

Caiasse de un espino
  Por los fines del verano
  Una uid que á su principio,
  Le dió hermosura y abraços.
Quexauasse el berde espino
  Que le sustentó sus ramos,
  Quando eran panpanos tiernos,
  Racimos, ojas y lazos.
A la memoria le uino
  Lo que muda el tiempo bario,
  Lo que se truecan los gustos,
  Lo que se cansan los años.
Quando vió de blancas flores
  El espino coronado,
  Y que la uid amorossa
  Solicitaua sus braços ;
Y que ya que el roxo fruto
  Iua en la tierra sembrando,
  Las laçadas desprendia
  Que de sus puntas colgaron,
Contento estaua el pastor
  De uerse desengañado,
  Y buelto el rostro al aldea
  Dixo alegre de su agrauio :
Si por un engaño
  Dí mi libertad,
  ¿ Qué haré por un desengaño,
  Que la uida me da ?

XVII

Fol. 128.

Çagala del Tajo
  Cuya ausencia llora[n]
  Como á ninfa suya
  Estas fuentes todas ;
Y si á Mançanares
  Bas á ser pastora,
  Por desdichas mias
  Que no guardas pocas,
Despues que les dieron
  Tus ojos y boca,
  Oro á sus arrenas
  Perlas á sus ondas ;
¿ Cómo en las mugeres,
  Aunque no son todas,

Siempre las ausencias
Fueron peligrosas?
Que te mudas, dicen,
¡ Lenguas mentirosas!
Lo que ablas, myran
Lo que myras, notan.
Si á las fiestas sales
Con labrada cofia,
Peinado el cauello
Que al sol hace sombra,
La garganta blanca
Me dicen que bordas,
De acebache negro
En ylo de aljofar.
Quando los ausentes
Se visten y adunan,
Otros dueños buscan
Otros gustos cobran.
No fies del prado,
Que sus fuentes sonoras
Murmuran ausencias,
Califican honrras.
Huye de que un arbol
Te mires y te oyga,
Que en agenas faltas,
Ojos son sus ojas.
Si en chinelas nuebas
El botin asomas,
Culparán tus brios
Por açañas locas.
Fingete estar triste;
Mira que te importa,
Que leguas y lenguas
Aumentan las cosas.
Tus envidias me ablan, çagala hermosa,
Myentras más me dicen, más me ena-
[moran.

XVIII

Fol. 180.

Al son de una clara fuente
A cuya murmuracion
Por ser sabrosa de oyr
El eco estaria sin boz;
De Belisarda se quexa,
Tirse, de nadie pastor,
Que mal guardará ganado,
Quien á sí no se guardó.
Muerto le tienen sus ojos,
Y ellos lo confiessan oy,
Pues los cubre luto negro
Quando los llama su sol.
No dizen que le desechan,
Pero que cobardes son,
Y quien no se determina,
No diga que tiene amor.
¡Ay mis ojos negros! dize,
Pues que mi uentura soys,
Que me espanto de tenerla
De uuestra misma color.
¿ Quién amó con dos estremos,
Ni a tenido como yo,
Tan cerca las esperanças,
Tan lejos la posesion?
¿De qué sirue, ermosos ojos,
Quando llama la ocasion,
Que digan sí las palabras,
Y las obras digan no?
El dexarme padecer
Más que victoria, es rigor;
Y quien no se determina,
No diga que tiene amor.

COMPTES RENDUS

La jeunesse du Cid [Étude et « traduction intégrale de l'œuvre de don Guillén de Castro »]. *Signé* Marcel Dieulafoy. *La Nouvelle Revue*, 1er janvier, 15 janvier, 1er février 1908.

M. Marcel Dieulafoy a fait jouer, l'hiver dernier, au théâtre de l'Odéon, une traduction de *las Mocedades del Cid* de Guillén de Castro. L'intérêt spécial que présente cette pièce pour les Français justifie pleinement la tentative, et le public lettré avait là une occasion de comparer Corneille à son devancier qu'il devait saisir avec empressement. Notre intention n'est pas de refaire, après tant d'autres, le parallèle entre les deux poètes, ni de décider lequel est supérieur à l'autre. Quelque opinion que l'on ait à cet égard, on ne saurait nier que la pièce de l'auteur valencien, outre le mérite singulier d'avoir servi de modèle à notre grand tragique, ne soit une des *comedias* les plus dramatiques et les mieux composées du théâtre espagnol. Mais ce théâtre espagnol du XVIIe siècle, si vivant, si coloré, copie exacte d'une époque originale et d'un pays plus original encore, présente de redoutables difficultés d'adaptation. En Espagne même, il n'est plus compris et goûté que refondu et rajeuni. Sans parler de l'étrangeté des mœurs qu'il reflète, des obscurités impénétrables d'une langue hérissée de pointes et entachée de phébus, les textes dans lesquels il est parvenu jusqu'à nous ont été si mal établis qu'ils ne font qu'ajouter une incertitude nouvelle à des causes si nombreuses de confusion. Là, plus peut-être que pour toute autre variété d'ouvrages de l'esprit, se dresse, pour le traducteur, cette question délicate : faut-il s'efforcer de rendre, au pied de la lettre, la pensée de l'écrivain dans ses moindres nuances, faut-il reproduire son dessin, son coloris, son rythme, faut-il respecter ses procédés, ses défauts même, ou doit-on, par un effort d'abstraction, substituer sa propre personnalité à celle d'autrui, et, puisant aux mêmes sources d'inspiration, transposer librement le même thème en le revêtant des sonorités nouvelles d'un timbre différent ? Cette seconde méthode est peut-être plus séduisante parce qu'elle écarte d'avance tout examen rigoureux de la critique, mais n'y a-t-il pas quelque outrecuidance à l'appliquer à des œuvres immortelles ? Ce n'est pas sans quelque étonnement que nous voyons, par exemple, la désinvolture avec laquelle les traducteurs espagnols traitent les plus grands noms de notre littérature. Si vous voulez être édifiés à ce sujet, lisez ce que M. Jacinto Benavente intitule *traduction* du *Don Juan* de Molière. En France, nous sommes

généralement plus respectueux de la forme d'un ouvrage, et un littérateur de la valeur de M. Jacinto Benavente n'en userait pas si cavalièrement avec le plus humble des folliculaires. M. M. D. a fait de louables efforts pour rester le plus près possible de son modèle, et il est juste de reconnaître qu'il s'est acquitté de sa tâche avec une conscience scrupuleuse. Si sa compétence n'est pas aussi indiscutable, prenons-nous en aux difficultés spéciales dont nous avons parlé, et dont on ne saurait triompher, même avec une culture générale très étendue, qu'au prix d'une longue préparation et d'une connaissance approfondie de la langue.

M. M. D. a fait précéder sa traduction d'une étude sur Guillén de Castro; malheureusement il ne nous y apprend pas quelle édition il a suivie. D'après quelques phrases empruntées mot pour mot aux notes de l'ouvrage de M. Mérimée, on pourrait conjecturer qu'il a eu sous les yeux l'édition des *Mocedades*, publiée par ce professeur, mais d'autres indices, notamment la division des scènes, nous laisserait à penser qu'il s'est servi d'un texte moins bien établi. Force nous sera donc de borner nos observations aux erreurs manifestes d'interprétation et de ne pas nous arrêter aux versions fautives que pourrait justifier une lecture différente. D'ailleurs en recourant aux variantes qui sont données dans l'édition Mérimée, il ne sera pas difficile de s'orienter dans ce travail et de juger en toute impartialité.

Pour plus de simplicité nous nous bornerons, en citant les vers, à nous reporter à la numération de l'édition Mérimée.

Vers 38 :

DIEGO. No hay mas gloria que esperar.

M. D. traduit : Il (le patron de l'Espagne) n'en répandra sur nous que plus de faveur. Le sens est, à n'en pas douter : On ne saurait aspirer à plus de bonheur.

Dans les vers 39 et 40 :

RODRIGO. Quien te sirve y acompaña
al cielo puede llegar.

Un indicatif pris pour un subjonctif fait dire à M. D. : « Celui qui te sert et te prend pour modèle puisse-t-il entrer dans le Paradis! »

V. 174 :

CONDE. Si, merece, y mas agora
que a ser contigo ha llegado
preferido a mi valor
tan a costa de mi agravio.

Traduction de M. D. — « Oui, il la mérite (cette faveur), comme tu la méritais quand ma vaillance se vit préférer ta sagesse au prix d'un outrage sans

nom ». — Cette réplique, qui est adressée à Peransules chez M. D., est incompréhensible. Elle devient, au contraire, très claire, si, ce qui n'est pas douteux, elle vise le roi et doit être comprise : Certes, il (D. Diego) la mérite, et maintenant plus que jamais puisqu'il en est arrivé, au prix de quel outrage ! à se voir préférer par toi à un homme tel que moi — ce qui entre parenthèse est le fameux :

Enfin vous l'emportez et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi.

Vers 206 :

Diego. Que si es verdad que se muere
qual se biue, agonizando...

La traduction nous donne : « S'il est vrai qu'il se meurt celui qui vit... », ce qui constitue un faux sens qu'une connaissance moyenne de la grammaire castillane eût évité : S'il est vrai qu'on meurt comme on a vécu...

V. 228 :

Rey. A ! de mi guarda !

signifie non pas — « Garde-toi de ma colère »... mais simplement : Hola ! A la garde !...

Pour les vers 230 et suivants :

Conde (au roi). Espera, escusa alborotos,
Rey poderoso, Rey magno,
y no los haura en el mundo
de hauellos en tu palacio.

M. D., ne faisant d'ailleurs que reproduire une note de M. Mérimée, propose : « Prends patience, excuse cette querelle, roi puissant, et bien qu'elle ait éclaté dans le palais, le monde l'ignorera. » Or, il faut comprendre ici à notre sens : Calme-toi, roi puissant, grand roi, en tolérant cette algarade en ton palais, tu coupes court à celles qui se produiraient en dehors — autrement dit : mieux vaut que cette querelle se vide ici en secret, plutôt que de mettre à feu et à sang ton royaume.

Vers 242 :

Conde (au roi). Considera que no es bien
que prendan los Reyes sabios
a los hombres como yo.

Le moindre clerc en matières hispaniques corrigera la traduction suivante : Rappelle-toi que les monarques ont tort de préférer des savants à des hommes d'action.

V. 520 :

Rodrigo. Tan en mi daño ha sido
tu mudança, que es tuya, y no la creo ?

M. D. n'a pas senti le — que es tuya. — « Dans ma détresse, dit-il, tu (la fortune) t'es montrée si inconstante que je ne crois pas à mon malheur. »

V. 536 :

> RODRIGO. Razon es que sacuda
> de amor el yugo

ne signifie pas, comme l'a cru M. D., « C'est une raison pour secouer le joug de l'amour », mais : Il convient que je secoue le joug de l'amour.

V. 570 :

RODRIGO (il s'agit de l'épée de D. Diego qui fut celle de Mudarra, le frère puîné des infants de Lara).

> Haz cuenta, valiente espada,
> que otro Mudarra te ciñe.

« Compte, vaillante épée qu'un autre que Mudarra te ceint. » Ainsi s'exprime M. D. soulignant d'une *perogrullada* un contresens si apparent qu'il n'est pas besoin de le corriger.

V. 656 :

CONDE. Si sangre llamè a su cara, serait : « Si le sang lui monte à la face. » Nouvelle et fâcheuse ignorance des formes les plus élémentaires des verbes castillans qui se manifeste encore un peu plus loin, v. 661 :

> CONDE. Esta opinion es honrada,
> procure siempre acertalla
> el honrado y principal ;
> pero si la acierta mal,
> defendella y no emendalla.

« C'est l'opinion d'un homme d'honneur. Quiconque se respecte et respecte son sang, s'efforce d'y conformer sa conduite et s'il vient à se tromper, il n'en convient jamais et surtout ne s'excuse pas. »

V. 710 :

> RODRIGO (à Ximena). Con glorias creces mi pena.

Traduction de M. D. : « Avec les succès croissent mes peines. » Glorias a ici le sens fréquent de : bonheur, félicité parfaite.

V. 790 :

> RODRIGO. Y mi espada mal regida
> te dira en mi braço diestro,
> que el coraçon es maestro
> desta ciencia no aprendida.

« Et mon épée, mal dirigée, mais au service d'un bras vaillant..... » Il est difficile d'attribuer au mot : *diestro* le sens de vaillant ; d'autre part si l'on

traduit par : adroit, on se met en contradiction formelle avec le vers précédent. Sans doute faut-il lire tout uniment : mon bras droit.

V. 842 :

Rodrigo à l'Infante : (en parlant des serviteurs qui ont voulu, les armes à la main, venger le comte, leur maître).

> No matallos, ni vencellos
> pudieras mandarme a mi,
> pues por respetarte a ti
> lo dexo con vida a todos.

M. D. traduit : « Par respect pour toi, je leur ai laissé la vie ; tu ne pourras donc plus m'ordonner de les vaincre, ni de les tuer. » Il n'a pas vu le second terme de cette rodomontade dans les vers suivants :

> Quando me quieras honrar,
> con tu ruego y con tu boz,
> deten el viento veloz,
> para el indomito mar.

C'est-à-dire : Que ne ferais-je pas par égard pour toi ? ce n'est pas assez de t'obéir et de leur laisser la vie quand tu m'ordonnes de leur épargner une défaite et une mort inévitables, si tu veux me faire honneur, enjoins-moi d'arrêter le vent, etc.

V. 854 :

> Rodrigo. Y no irán tantos viniendo,
> como parare matando.

« Il ne s'en retournera pas autant que j'en laisserai morts sur le sol. » Si Rodrigue les tue au fur et à mesure qu'ils se présentent on voit mal comment ils pourront s'en retourner. Cette lapalissade, issue d'un contresens, renchérit sur la précédente.

V. 899 :

Ximena (parlant du duel où son père a trouvé la mort).

> Fue malicia y confianza.

Vers assez obscur qu'on peut interpréter selon nous : Il y eut préméditation de votre part et pas la moindre défiance de la part de mon père, et que M. D. traduit intrépidement : « La confiance en soi dénote les mauvais desseins. »

V. 208 :

Ximena (parlant de son père).

> Fue el vasallo mas honrado.
> Diego : Sabe el cielo quien lo ha sido.

« Le ciel sait ce qu'il fut. » Léger changement qui dénature le sens du second vers : Dieu sait qui le fut (honrado vasallo).

V. 935 :

XIMENA (parlant d'elle-même).

Y aunque el pecho se desangre
en su misma fortaleza,
costar tiene una cabeza
cada gota desta sangre.

« Et bien qu'en leur présence, mon cœur défaille dans sa forteresse... » Il fallait comprendre : Et dût ma fermeté me coûter tout mon sang.

V. 942 :

DIEGO (parlant du comte).

Llegue y hallele sin vida,
y puse con alma esenta
el coraçon en mi afrenta
y los dedos en su herida.

« Alors..... je posai ma joue déshonorée sur son cœur, j'introduisis mes doigts dans la blessure béante. » Le pittoresque de l'expression s'évanouit parce que M. D. ne l'a pas senti.

V. 1076 :

XIMENA. Y dejadme sola adonde
ni aun quejas puedan salir.

« Je désire rester seule, bien que mes pleurs ne puissent être entendus. »

V. 1112 :

RODRIGO (à Ximena). Pasa el mismo coraçon
que pienso que está en tu pecho.

M. D. traduit : « Mon cœur souffre au point que je le crois dans ta poitrine. » Lisez : Transperce ce cœur (le mien) qui n'est autre que celui qui bat dans ta poitrine.

V. 1210 :

DIEGO. Ni el leon que sus hijos le han quitado.
« Ni le lion abandonné par ses petits. »

M. D., comme un écolier, a cru que *quitar* ne pouvait signifier autre chose que : quitter.

V. 1398 :

URRACA (à Rodrigo). Mi voluntad es divina.

Dios te guie, Dios te guarde,
Como te esfuerça y te anima.

« Ma bonne volonté seule est divine, en ce qu'elle est sans borne et sans limite. Dieu te garde, Dieu te guide, comme il te soutient et t'encourage. » M. D. n'a pas vu ici que le sujet de : te esfuerça y te anima, était non pas : Dios, mais : mi voluntad.

V. 1473 :

PASTOR. Bueno ! Mire lo que va
de Santiago a Mahoma.

« Bien ! Voyons qui l'emporte de Saint Jacques ou de Mahomet. » Disons plutôt : Bravo ! Voyez la différence qu'il y a entre saint Jacques et Mahomet.

V. 2055 :

XIMENA (en apprenant la mort de Rodrigo).

Boluere por mi opinion.

« Je saurai quand même les faire changer d'opinion. » Contresens flagrant ; il faut lire : je défendrai mon honneur.

V. 2261 :

RODRIGO. Las azemilas vendran tan presto ?
PASTOR. Vienen pesadas.

« Où a-t-on mis les bâts des mulets ? Les portera-t-on bientôt ? LE BERGER. — Les voilà, on les porte, mais ils sont pesants. » Plaignons ces pauvres gens obligés de porter des *azemilas*. Sans doute La Fontaine a-t-il pensé à eux dans sa fable : Le Meunier, ses fils et l'âne ?

V. 2525 :

RODRIGO (au roi). Buelue, Señor,
por la opinion de Castilla !

Même erreur qu'au vers 2055. M. D. traduit : « Sire, reviens sur ta décision pour l'honneur de la Castille ! »

V. 2581 :

RODRIGO. Nunca perros ladradores
tienen valientes colmillos.

« Jamais les chiens voleurs n'eurent la dent courageuse. » *Ladrón*, *ladrador*, c'est tout un, a pensé M. D.

V. 2882 :

LE ROI (à D. Sancho son fils qui supporte impatiemment ses décisions).

Mis maldiciones te caygan,
si mis mandas no obedeces !

« Mes malédictions te poursuivront si tu enfreins mes ordres ». *Manda* signifie non pas *ordres* mais : *legs*, disposition testamentaire.

Nous pourrions pousser beaucoup plus loin cette fastidieuse énumération d'inexactitudes et d'erreurs. Nous pourrions relever dans cette traduction d'étranges anomalies. Tel mot, telle expression incomprise et mal traduite à cinq ou six reprises finit, Dieu sait pourquoi ? par trouver son équivalent à peu près exact. A la suite de longs morceaux fort heureusement transposés, les passages les plus vibrants du poète sont alourdis et dilués dans une prose embarrassée et traînante. M. D. s'est cru sans doute encore aux temps fortunés où l'on pouvait, à peu de frais, se faire une notoriété dans les lettres en s'occupant de ce pays, guère moins ignoré que la Chine, qu'était l'Espagne. Grâce au ciel, nous n'en sommes plus là.

H. Peseux-Richard.

Guillaume d'Orange et les origines des Antilles françaises. Étude historique d'après les Chroniques de l'époque et de nombreux documents inédits, accompagnée d'un exposé de la descendance de Guillaume d'Orange et de pièces justificatives, par le Vicomte du Motey... *Paris, Alphonse Picard et fils*, 1908, in-8°. xi-471, pp.

In presenting to us this interesting and pleasingly written study the author seems to have two quite distinct objects in view. He wishes firstly to perform the task too long neglected, as he feels, by the " corps savants " and the « pouvoirs publics », of tracing the history of early French colonization in the West Indies, and secondly to reconstruct the life of a certain William of Orange who played a considerable part therein. The extraordinary prominence given to the exploits of this personage, a member of the lesser nobility of Normandy, is accounted for by the fact that he was a " colon modèle ", an " héros qui fut un modèle parfait de dévouement et de vaillance » and finally the ancestor of a surprising number of notabilities including the Empress Josephine, the present king of Sweden and the distinguished writer himself. Such diversity of aim in a work of this nature is rather unfortunate. The necessity of keeping before us the movements of one man who was not a dominating factor in the situation, has not been conducive to clearness of outline or the best of proportion in the main picture. But this will perhaps be more apparent when we have noted the content of the work.

The period covered is from the landing of D'Esnambuc at St. Christopher's in 1626 to the victory of Port Royal and the death of Orange in 1674, and falls roughly into three divisions. The first, extending up to about 1640, is a period of discovery and settlement. Here we have the early history of the French in St. Christopher's, their struggles with the natives, the English and the Spaniards, the formation of the Compagnie de Saint-Christophe, the beginnings of a commercial

system and the " golden age " of this colony. Then comes the re-organization of the company as the Compagnie des Isles de l'Amérique in 1635 and the establishment of colonies at Martinique, Guadeloupe and Dominica in the same year. These were times of extreme hardship, of famine, sickness and horrible native wars, but on the whole times of expansion and internal peace. But with the appointment of de Poincy as lieutenant-general of the Antilles in 1638 a new period sets in, a quarter century of the most hitter and exhausting internal quarrels. Ceaseless conflicts between rival commanders, rebellions, persecutions and plots reduce the islands from time to time almost to anarchy. The Compagnie des Isles de l'Amérique comes to an inglorious end, and the colonies become seigneurial until at length they are reabsorbed by the new Compagnie des Isles Occidentales. This consolidation came just in time for, in the same year 1664, we enter upon the last period, the period of the war with England terminated by the Peace of Breda in 1667 and the ensuing war with Holland. In face of the outward danger the internal strife dies down, but the unfortunate islands pass through what must have been a time of great distress, and Martinique is more than once narrowly saved from capture. And through all this the romantic figure of William of Orange appears, fighting the English in St Christopher's, recruiting colonists in Normandy, exploring and helping in the settlement of the islands, crushing native revolts, throwing himself heart and soul into the endless faction fights and finally perishing in the culminating struggle against the Dutch.

The career of Orange is in fact most fascinating, and it is only to be regretted that M. du Motey has not been able to tell us as much of him without detracting from the value of his main work. For unfortunately the attention paid to each colony seems to be measured chiefly by the extent of Orange's connection with it. The history for example of St Christopher's during the year immediately succeeding Orange's departure in 1638 is of quite exceptional interest, yet is passed over in the most summary fashion in order that we may follow Orange in Guadeloupe. The general reader will perhaps be satisfied but the serious student who looks for a complete and well-balanced narrative must look elsewhere.

And there are, we fear yet other faults which the " serious student " must discover. M. du Motey modestly disclaims membership in the " corps savants ", and yet we feel that he has not quite done himself justice. As a genealogist or indeed as a biographer he is in general excellent. His unmistakable interest and sympathy, his easy and vivacious style, his aptness of illustration and quotation render his accounts of personages or of isolated events charming. But when he emerges into the broader field of pure history serious defects appear. His very interest and care seem here to show a certain diminution. In his use of " sources " he is most disappointing. In spite of his eulogy of

Dampierre, he has paid but too little attention to this most excellent guide. His main fault is that of over-reliance on du Tertre, from whom of necessity the bulk of his recital is drawn. The work of the good abbé, admirable and even priceless as it is, can be accepted only with much reserve, and this reserve our author is in many instances far from showing. While he has deserved our fullest gratitude by supplementing the statements of this and of his other chroniclers with documents laboriously drawn from more than one repository, he has ignored evidence of no less importance made accessible to any and every scholar through the press. Of the Calendar of State Papers (America and West Indies) which according to Dampierre " représentent la série la plus complète actuellement existant de documents relatifs aux Antilles ", and of the narrations of Captain John Smith, which must be conceded to have a value at least equal to those of du Tertre, we find never a mention. The collection of Moreau de Saint-Méry is equally neglected although, even supposing it to contain no documents omitted by du Tertre, it would almost certainly supply a purer text for those which it gives in common with the latter.

An inevitable result of these defects is a lack of finality and at times even a falsity of tone in M. du Motey's work. In the much-vexed question of the priority of British or of French occupation in St. Christopher's, we are left with the time-honored statement that they arrived " at the same time " (p. 20), a statement made on the authority of Rochefort and du Tertre, although so good a Briton as Smith, writing shortly after the event, concedes the honor of first permanent occupation to France. On the other hand the author's complete reliance upon French sources produces a bias that is surely quite accidental on the side of his countrymen. We hear much of the French complaints of English aggressions in St. Christopher's but nothing of the doleful tales of the English colonists that the French " sought to surprise us and all the cassado, potatoes and tobacco we had planted ". Such examples might easily be multiplied and a few references to the Calendar of State Papers (compare e. g., pp. 278-280 with C. S. P. America and West Indies 1661-1669, pp. 279-280) forces us to disagree with the author's conclusion that du Tertre for the two decades preceding the Peace of Breda is " un guide qu'on peut suivre sûrement ". The opening and closing chapters, for which M. du Motey was unable to draw upon du Tertre, seem to us the best in the book.

Minor inaccuracies exist as in the repeated statement (pp. 15 and 26 n) that the English occupation of Barbados took place in 1627. There is ample evidence (Memoir of the First Settlement, Smith et al.) to show that 1625 is the correct date. The retention of the 17th century French spelling of English names such as Waërnard, Wats and Harmant for Warner Watts and Harmon seems undesirable, and a few typographical errors such as " Nières " for

Nièves (p. 41) call for correction. The genealogical tables which occupy the last eighty pages of the book seem in all respects excellent and constitute a feature of distinct interest and value.

And now having exercised to the full the reviewer's right to grumble we beg to congratulate the author on the production of a much-needed and useful work.

Herbert C. Bell.

François Rousseau. Règne de Charles III d'Espagne (1759-1788). *Paris, Plon-Nourrit,* 1907, 2 vol. in-8°, XXVIII-423 et 451 pp.

Charles III fut loin d'être un génie. On ne peut voir en lui qu'un honnête gentilhomme, consciencieusement appliqué à son métier de roi. Tel qu'il est, il fait l'effet d'un grand homme au milieu des tristes monarques qui se sont succédé sur le trône d'Espagne depuis Philippe III jusqu'à Alphonse XII. Il eut du moins le sentiment de ses devoirs envers l'Espagne, un réel souci de l'honneur national, un sincère désir du progrès, et quelque énergie pour combattre les abus. Comme il est facile de reconnaître en lui un homme imbu des idées françaises, comme il fit la guerre aux Jésuites et brida l'Inquisition, comme son idéal était de ramener doucement l'Espagne à l'unité, les écrivains espagnols de la dernière génération, très férus de particularisme et de cléricalisme, lui ont été peu favorables ; il a été de mode pendant longtemps en Espagne de dédaigner le XVIIIe siècle, et presque d'anathématiser Charles III, cet excellent bureaucrate, aussi conservateur et aussi pieux qu'on peut l'être sans perdre tout sens politique. L'histoire assez impartiale de Ferrer del Rio (Madrid, 1856, 4 vol. in-8°) était considérée comme quasi-révolutionnaire. Quand l'Académie de l'Histoire résolut de confier à ses membres la rédaction d'une nouvelle histoire d'Espagne, ce fut à M. Danvila y Collado qu'échut la tâche de traiter le règne de Charles III. Il l'a étudié en six gros volumes, bourrés de documents, à la mode espagnole actuelle, mais l'histoire du règne restait à écrire après lui, et le livre de M. Rousseau répond, au moins en partie, à ce desideratum.

Les vingt-neuf ans du règne de Charles III présentent deux événements capitaux, qui ont été, l'un et l'autre, parfaitement étudiés par M. Rousseau : l'alliance intime des deux monarchies, française et espagnole, connue sous le nom de pacte de famille ; et l'expulsion des Jésuites des domaines d'Espagne, suivie de l'extinction de la Compagnie de Jésus.

L'alliance franco-espagnole est l'idée maîtresse de la diplomatie française au XVIIIe siècle ; nous dirions volontiers que c'est la grande idée des Bourbons ; elle fut si grande qu'elle devrait diriger encore aujourd'hui notre politique étrangère, avec les différences que la diversité des temps a apportées dans le

problème. L'Europe se partage naturellement en trois groupes : le groupe slave, le groupe germanique et le groupe latin ; le groupe slave a, à peu près, trouvé son unité politique sous l'hégémonie russe, mais a payé sa puissance de sa liberté ; le groupe germanique est devenu un bloc formidable par l'alliance intime de l'Allemagne et de l'Autriche ; le groupe latin, toujours hésitant et divisé, n'a pas encore pris conscience de sa personnalité, mais sa constitution assurerait la paix de l'Europe, et les Bourbons ont fait tout le possible pour le constituer. Louis XIV a assis un prince français sur le trône d'Espagne. Louis XV a aidé des princes français d'Espagne à acquérir une situation prépondérante en Italie. En 1759, la maison de Bourbon règne à Paris, à Madrid, à Naples et à Parme, et l'idée d'unir par un « Pacte de famille » toutes les branches de la maison est la première ébauche, et jusqu'ici le seul essai effectif de la Confédération latine.

M. R. a apporté à l'étude de cette question capitale une excellente méthode et expose avec grande clarté les interminables négociations qui eurent lieu entre la France et l'Espagne et entre ces deux puissances et l'Angleterre. Il s'est principalement servi des documents français conservés aux Archives du Ministère des Affaires étrangères et des documents espagnols collectionnés par Danvila. Il a bien été à Simancas et à Madrid, mais la rareté relative des références à ces deux grands dépôts semble indiquer une étude un peu hâtive, et ce serait là, peut-être, le point faible de cette partie de l'ouvrage. M. R. a très bien vu le côté officiel, et le côté français ; peut-être a-t-il moins bien saisi le côté espagnol. L'alliance française était profondément impopulaire en Espagne, parce que les longues guerres du XVIe et du XVIIe siècle avaient laissé des souvenirs terribles dans la nation ; parce que la France avait contribué alors à la ruine financière et militaire de l'Espagne, parce que les ministres français de Philippe V avaient fait la guerre au régionalisme et avaient paru dédaigner la noblesse, et parce que la France du XVIIIe siècle était le pays de « l'impie Voltaire » et du révolutionnaire Jean-Jacques. Il faut donc tenir très grand compte de cette opinion, très répandue, presque universelle, bien plus puissante sous Charles III que sous Charles IV, et qui explique en grande partie les demi-succès obtenus. Les deux gouvernements étaient sincèrement alliés, les deux peuples ne se comprenaient pas et les Espagnols ne nous aimaient guère ; mauvaises conditions pour obtenir d'éclatants succès.

La question des Jésuites ne le cède pas en importance à la précédente. Les gens qui l'étudient sans parti pris, et M. R. est du nombre, y voient le prologue de la Révolution. La Société de Jésus était la force conservatrice la mieux organisée et la plus redoutable qui existât au monde. C'était une sorte de phalange macédonienne, toujours prête à se porter sur tous les points du champ de bataille religieux et social pour rétablir le combat. Les partisans de la Révolution ne pouvaient espérer de sérieux succès tant que subsisterait cette milice

universelle, si admirablement informée et si bien disciplinée. Les philosophes la rencontraient partout devant eux, et profitèrent avec une extrême habileté de toutes les circonstances favorables à leurs desseins. La Compagnie de Jésus se faisait sur sa force réelle les plus dangereuses illusions ; elle ne savait pas combien la vieille société aristocratique, dont elle s'était constituée la gardienne, était vermoulue et peu solide, et elle succomba avant d'avoir songé à se mettre en défense. Comment les philosophes purent-ils amener un prince aussi profondément pieux que Charles III à persécuter la Compagnie de Jésus, c'est ce que l'on voit maintenant très clairement, après les recherches de M. Danvila et les travaux de M. Rousseau. Charles III était membre du tiers-ordre de Saint-François, et vénérait la mémoire de Palafox y Mendoza, évêque de la Puebla de los Angeles, l'ennemi acharné des Jésuites. Tanucci, Roda, Campomanes, Aranda l'endoctrinèrent peu à peu et le rendirent de moins en moins favorable aux Pères. Les émeutes de mars 1766 furent représentées au roi comme une conspiration contre son autorité. Une lettre hardie de l'évêque de Cuenca lui fut dénoncée comme une rébellion, et se croyant menacé dans sa sécurité, le roi fut impitoyable. Il procéda à l'expulsion de tous les membres de la Compagnie et à la saisie de tous ses biens avec une brutalité telle que la Révolution n'a pas un geste qui puisse être comparé à cet immense coup de filet. Quiconque a quelque idée du droit ne peut que s'indigner en face d'un pareil acte de despotisme, et c'est vraiment un chef-d'œuvre politique, un de ces chefs-d'œuvre à rebours où la justice, la loi, la morale sont également méconnues, que d'avoir amené un roi catholique à sanctionner une telle mesure.

Ce qui fut plus odieux encore peut-être, ce fut la campagne diplomatique qui suivit l'expulsion, et où l'on vit les plus puissants souverains de l'Europe assiéger le pape pour lui arracher la condamnation de la Compagnie. M. R. a peint de la façon la plus intéressante ces interminables et scandaleuses négociations, l'une des plus amusantes et des plus tristes comédies auxquelles puisse assister l'historien. C'est le pape qui refuse de recevoir l'ambassadeur d'Espagne, et qui trouve le temps, tous les jours, d'aller jouer aux quilles. C'est l'archevêque de Reims, c'est l'archevêque de Paris qui poussent Madame du Barry à entrer dans le parti dévot. C'est le nonce qui accepte à souper chez la favorite. On fait jouer tous les ressorts pour faire la guerre à quelques religieux errants, qui trouvent bientôt asile et protection chez un prince philosophe et chez une souveraine schismatique.

Ces deux grosses questions sont parfaitement traitées dans le livre de M. R. Mais le règne de Charles III est peut-être plus intéressant encore comme époque de transformation économique et intellectuelle que comme histoire militaire ou diplomatique, et cette partie a été traitée beaucoup trop brièvement par M. R. Elle exigerait une très profonde connaissance de l'Espagne et une immense lecture, car, si l'on peut connaître les tendances du gouvernement royal, les

idées du roi et des principaux ministres, les plus importantes lois de réforme, on ne sait pas, ou l'on sait très mal, jusqu'à quel point ces réformes modifièrent la mentalité nationale. Il paraît bien qu'il se forma alors une élite réellement instruite et émancipée, très supérieure comme maturité d'esprit et comme méthode à tout ce que l'Espagne a produit au XIXe siècle, mais trop peu nombreuse pour avoir une véritable influence sur le développement de la nation.

Les quinze pages que M. R. consacre aux Beaux-Arts sont tout à fait insuffisantes pour donner une idée de l'œuvre du règne. Charles III fut un grand bâtisseur et son goût classique et pédant trouva ample satisfaction dans les compositions insipides des architectes de son époque. Mieux vaut l'art churriguéresque, avec son amusante complication, que la froideur de Ventura Rodriguez.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Adolfo Bonilla y San Martin. Historia de la Filosofía española desde los tiempos primitivos hasta el siglo XII. *Madrid : Victoriano Suárez*. 1908. 473 pp.

M. Adolfo Bonilla, professeur à l'Université centrale (Madrid) et auteur d'un très grand nombre d'ouvrages littéraires, philosophiques et juridiques, a voulu donner au public un manuel bio-bibliographique de la philosophie espagnole, un répertoire de noms et de faits, où seraient inventoriés et classés à leur place tous les penseurs qui se sont, en Espagne, occupés de philosophie.

Dans une préface très alerte et très judicieuse, M. B. nous dit ce qu'il entend par philosophie. Les systèmes tout faits le laissent assez froid; il les voit tour à tour séduire les esprits et passer de mode, pour faire place à d'autres systèmes, qui ne seront pas moins éphémères. A ces brillantes et inconsistantes hypothèses, il préfère les solides réalités de la morale et de la psychologie; il lui semble que celui qui enseigne à bien faire est bien autrement intéressant que celui qui montre seulement à bien discourir, et il voit dans cette tendance réaliste et pratique la tendance naturelle de la philosophie espagnole, qui compte peu de constructeurs de systèmes et compte des légions de moralistes, jusque parmi ses romanciers, ses poètes et même ses mystiques. Son sens pratique et réaliste va jusqu'à le rendre très sévère, sinon presque injuste pour les simples critiques, qui, sans rien tirer de leur propre fonds, savent très bien montrer les faiblesses des œuvres d'autrui. Nous devons signaler cette manière de voir de M. B.; nous ne lui en ferons pas un gros reproche, étant bien près nous-mêmes de penser comme lui sur ce point; nous n'irions cependant pas jusqu'à faire de Socrate un simple et stérile pédant, et la critique nous semble avoir parfois son utilité; c'est un contre-poids nécessaire à l'absolue liberté dont jouit aujourd'hui l'écrivain.

Après avoir défini les principes qui lui serviront de guides à travers son œuvre, M. B. nous trace le plan du voyage, et nous permet de voir d'avance, comme sur la carte, toutes les contrées qu'il se propose de nous faire parcourir, les grandes haltes, et le point d'arrivée.

Le voyage commence aussitôt, par une excursion à travers les temps primitifs. On sait combien sont vagues encore les renseignements que nous possédons sur les Ibères : M. B. nous donne à peu près tout ce qu'on peut savoir de leurs croyances métaphysiques et religieuses et de leurs légendes. Nous avons retrouvé avec plaisir dans ces vieux mythes ibériques le roi Gargoris Melicol, propagateur légendaire de l'apiculture en Espagne, dont fait mention, d'après Justin et Trogue Pompée, un chroniqueur navarrais du seizième siècle, Mossén Lopez Davalos de la Piscina. Dans l'histoire de Habis et de Geryon, M. B. voit des mythes solaires, analogues aux mythes héroïques de la Grèce primitive.

Avec l'époque romaine nous nous trouvons en présence d'un véritable philosophe, Sénèque, auquel M. B. consacre une étude intéressante, appuyée de précieuses notes bibliographiques; après avoir exposé la doctrine du philosophe M. B. nous dit quelle fut son influence à travers les âges et cette partie historique ne sera pas considérée comme la moins intéressante par ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées morales en Espagne.

M. B. commence son chapitre sur « le christianisme en Espagne » en disant que « la venue de saint Jacques dans la Péninsule est très douteuse »; cette phrase n'est sans doute qu'un euphémisme de politesse, et l'auteur ne croit certainement pas plus à la venue de saint Jacques qu'aux légendes de Gargoris et de Géryon, mais comme un évêque mexicain, au mois de septembre dernier, en plein congrès marianique de Saragosse, parlait encore des voyages de Saint Jacques en Espagne comme d'un fait acquis et indubitable, il faut quelque courage pour révoquer en doute une tradition si bien acceptée. Les noms d'Hosius, le rédacteur probable du symbole de Nicée, de Prudence, et de Priscillien témoignent de la vie intellectuelle du clergé espagnol dans les derniers temps de l'empire romain; mais c'est avec Paul Orose et saint Isidore de Séville que l'Église d'Espagne trouve ses premiers grands docteurs. Saint Isidore est l'une des plus curieuses figures de la science médiévale. Il a touché à la grammaire, à l'histoire, aux lettres, à la philosophie, à la théologie; son influence au moyen âge a été considérable, et les notices que M. B. consacre à sa vie, à son œuvre et à son école fourniront de précieux renseignements à tous ceux qui voudront connaître le grand évêque de Séville.

Dans le dernier chapitre de ce premier volume M. B. suit la vie philosophique de l'Espagne depuis le VIIIe jusqu'au XIIe siècle et nous présente l'école chrétienne, avant d'aborder l'étude de l'école juive et de l'école musulmane.

L'École chrétienne est déjà toute scolastique, en ce sens que l'Écriture Sainte

est pour elle le criterium définitif de la vérité, et qu'elle a un caractère éminemment polémique. M. B. traite cette partie avec toute sa conscience habituelle; nous permettra-t-il de trouver un peu court ce qu'il dit de la querelle adoptianiste, et de la grande querelle de la grâce soulevée par Gotteschalk? Les *Lettres de Servat Loup abbé de Ferrières* lui auraient fourni un magistral exposé de la question, plus intéressant peut-être que la lettre de saint Augustin à l'évêque Vital, et, en tous cas, contemporain de la dispute. Cette question, qui devait passionner le dix-septième siècle, était déjà posée au neuvième dans toute son étendue. Peut-être eût-il mieux valu également étudier la philosophie juive et la philosophie musulmane avant de montrer comment l'école de Tolède, dirigée par l'archevêque Raimundo, traduisit et commenta leurs œuvres; M. B. n'a pas voulu sans doute quitter les chrétiens pour y revenir après avoir étudié les juifs et les arabes; il n'en reste pas moins vrai qu'il paraît singulier de voir traduire et répandre avec tant de soin et de zèle des œuvres dont l'historien n'a encore indiqué ni le caractère, ni la valeur.

Cette légère critique n'ôte rien d'ailleurs à l'intérêt que présente ce dernier chapitre, le plus neuf sans doute du livre, moins encore par la richesse de la documentation, que par l'esprit réellement scientifique dans lequel il est traité. Le livre de M. B. est, en somme, un excellent répertoire, clairement divisé et exposé, et ce premier volume fait souhaiter que l'ouvrage se complète rapidement; il rendra aux travailleurs les plus grands services.

G. Desdevises du Dezert.

Ernest Gossart. La domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe II. *Bruxelles : H. Lamertin*. 1906. In-8. viii-303 pp.

M. Gossart nous donne dans ce volume la suite des études publiées par lui en 1905 sur l'*Établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'Insurrection*. Après avoir dépeint le régime espagnol à l'époque de l'apogée autrichienne, il l'étudie à l'époque de la décadence et montre sous quel jour Philippe II a envisagé les affaires de Flandre. Le roi d'Espagne voyait dans les Pays-Bas le vrai cœur de la monarchie hispano-bourguignonne et n'a rien épargné pour les conserver. Après avoir vainement essayé de noyer la révolte dans le sang, il met à prix la tête de Guillaume d'Orange, puis tente de conquérir la Flandre en soumettant l'Angleterre, puis la France. Il échoue dans ces entreprises insensées où l'Espagne trouve sa ruine.

L'ouvrage de M. Gossart s'appuie sur les plus récentes publications espagnoles, françaises, allemandes et flamandes, et sur les vingt et un volumes de la Correspondance de Philippe II, copiée à Simancas, et conservée aux

Archives générales du royaume de Belgique, que Gachard n'avait point utilises. La documentation est suffisante : nous pourrions cependant signaler quelques lacunes relativement aux interventions de la France aux Pays-Bas. M. G. ne cite pas les *Lettres et négociations de Mondoucet résident de France aux Pays-Bas*, t. I, 1892, ni la bonne étude de M. Hauser sur *François de la Noue*, ni l'*Histoire de son temps* de de Thou, ni les études de M. Martin Philippson; *West Europa im Zeitalter von Philipp II, Elisabeth und Heinrich IV. Berlin*, 1882, ni le tome VI de l'histoire de France de M. Lavisse : *La Réforme et la Ligue. l'édit de Nantes* (1559-1598) par M. Mariéjol. Paris. 1904.

Le livre n'en est pas moins fort intéressant. Écrit dans une langue très simple et très claire, il est divisé en dix chapitres : Tentative de conciliation après la terreur — La pacification de Gand et l'Édit perpétuel — Anarchie — Séparation des provinces du Nord — Assassinat du prince d'Orange — Invincible Armada — Expéditions en France — Cession des Pays-Bas aux Archiducs — Les provinces obéissantes à la fin du XVIe siècle — Philippe II, souverain des Pays-Bas.

M. G. comprend l'histoire de la façon la plus scientifique et la plus large. Il ne demande pas aux hommes du seizième siècle d'avoir les idées du XXe, il ne s'étonne pas que Philippe II ait refusé aux Flamands la liberté de conscience, mais il voit dans ce refus systématique la cause profonde de la révolte et de la sécession. Il critique le choix de D. Luis de Requesens, comme successeur du duc d'Albe; ce n'était pas à un homme malade, nerveux et fanatique qu'il fallait confier une tâche aussi difficile. Il nous présente D. Juan d'Autriche comme un soldat doublé d'un rêveur; n'ayant, lui non plus, rien de ce qu'il fallait pour pacifier les Flandres, trouvant les Flamands « plus dignes d'être empalés que cajolés..... Feu et sang, voilà ce qu'ils méritent. » Il donne de curieux détails sur les projets de conquête de l'Angleterre que formait D. Juan, et sur son dessein d'épouser Marie Stuart.

L'affaire de l'assassinat de Guillaume d'Orange est présentée d'une façon très juridique, qui aide à comprendre comment le roi d'Espagne a pu consentir à faire assassiner son ennemi. Philippe a mis le Taciturne au ban de ses États, comme Charles-Quint avait mis au ban de l'Empire Jean-Frédéric de Saxe et le landgrave de Hesse. Les juristes contemporains ne trouvent guère à lui reprocher que d'avoir introduit aux Pays-Bas une pénalité inconnue dans la législation nationale. Après avoir raconté la mort de Guillaume d'Orange, M. G. trace un excellent portrait du Taciturne, qui est un des meilleurs morceaux du livre.

L'histoire de l'Invincible Armada est étudiée en grand détail et les responsabilités paraissent bien définitivement établies; c'est Philippe II qui est le principal auteur du désastre. Il a voulu tenter la conquête avant d'avoir soumis les Flandres, et il a donné un chef incapable à l'expédition, contre l'avis de l'intéressé lui-même.

Moins profonds peut-être nous paraissent les chapitres consacrés aux projets de Philippe II sur la France, ce qui tient sans doute à ce que M. G. n'a pas fait pour cette partie un usage assez étendu des sources françaises. On s'étonnera sans doute de ne pas même voir mentionnée dans cette partie du livre la *Satire Ménippée*, qui reflète si clairement les sentiments des Français. Nous voyons bien que les États n'ont pas voulu entendre aux propositions du duc de Feria, mais nous ne voyons pas pourquoi. M. G. eût pu l'indiquer.

Les deux derniers chapitres contiennent de très intéressants renseignements sur l'état des Pays-Bas à la fin du XVIe siècle, et une étude très impartiale du caractère de Philippe II. Les récents travaux ont montré qu'il y avait dans le « Démon du Midi » un homme susceptible d'affection et de tendresse; un homme vraiment pieux, dont l'âme, faussée par de terribles préjugés, n'était cependant ni méprisable, ni criminelle.

Les deux volumes consacrés par M. Gossart à l'histoire des Pays-Bas au seizième siècle constituent, à notre avis, la meilleure étude d'ensemble qui ait été faite jusqu'ici sur cette période.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Historia de la arquitectura cristiana española en la edad media según el estudio de los elementos y los monumentos, por Vicente Lampérez y Romea, arquitecto... Obra premiada en el V° Concurso internacional « Martorell », Barcelona, 1906. Tomo primero. *Madrid*, 1908, in-4°, 635 pp., 590 gravures et 4 planches hors texte. 35 pesetas.

L'œuvre monumentale de M. Lampérez est l'un des travaux les plus savants et les mieux composés qui aient paru depuis bien longtemps en Espagne ; elle sera saluée avec joie par tous les archéologues et tous les amis des arts.

L'auteur débute par les réflexions les plus justes et sur le ton le plus scientifique : « L'histoire de l'architecture chrétienne espagnole ne peut encore se faire. Presque toutes les archives ecclésiastiques sont fermées ou inexplorées, la richesse monumentale du pays est encore, en grande partie, inconnue, et faute de monographies régionales pour aplanir le chemin des études d'ensemble, l'entreprise qui consiste à enfermer dans un livre le développement de notre-art architectural, est sans doute un peu prématurée. Mais chacun doit contribuer, dans la mesure de son savoir et de ses forces, à faire cette histoire, avec une âme sereine et une attitude modeste, en se gardant de la vanité qui voudrait asseoir des théories définitives, et bien persuadé que son œuvre sera constamment rectifiée, et même annulée en bien des points. » C'est là un excellent langage et une conception tout à fait objective du sujet.

De même que les églises romanes ont souvent un narthex, à la mode byzantine, M.L. fait précéder son ouvrage d'une large introduction bibliographique et historique, où le lecteur français trouvera ample matière à réflexion.

L'histoire de l'architecture espagnole commence au XVIIIe siècle, avec le célèbre *Viage de España* de Ponz, dont le premier volume parut en 1787. L'auteur est un néo-classique et ne comprend pas grand'chose à l'art médiéval ; il confesse cependant que le gothique, qu'il croit d'origine allemande, a de grandes beautés. Bien plus perspicace est Jovellanos qui, dans son *Elogio de D. Ventura Rodriguez* (1788) révèle à ses contemporains surpris les goûts magnifiques des Goths, l'importance de l'école architecturale asturienne et les origines orientales de l'art du moyen âge. En 1829, Llaguno y Amirola et Cean Bermúdez publient leurs *Noticias de los arquitectos y arquitectura de España desde su restauración*, véritable monument élevé à la culture artistique de l'Espagne. Le discours préliminaire de Cean Bermúdez peut être considéré comme le premier essai d'une histoire générale de l'architecture espagnole. L'avènement du romantisme a contribué, en Espagne comme en France, à remettre le moyen âge en honneur. Beaucoup d'artistes et d'écrivains se sont improvisés archéologues, mais leurs œuvres ont parfois plus de mérite littéraire que de valeur scientifique. D. Juan Miguel Inclán Valdés soutient dans ses *Apuntes para la historia de la Arquitectura* (1833) que l'art gothique est né en Espagne et ne doit rien à l'étranger. D. Manuel Assas professa de 1846 à 1849 à l'Athénée de Madrid un Cours d'architecture espagnole, édité plus tard dans le *Semanario pintoresco español*, et publia un *Album artistico de Toledo* où se trouvent des appréciations assez neuves sur l'art des Wisigoths. L'*Ensayo histórico sobre la Arquitectura española* de D. José Caveda (1849) est un livre aujourd'hui très dépassé, mais composé avec méthode et d'une tournure scientifique alors très nouvelle. Le *Museo español de antigüedades* et les *Monumentos arquitectónicos de España* constituent deux excellentes collections qui ont fait entrer l'Espagne dans le grand courant de l'investigation moderne. Les *Monumentos*, en publiant des plans, des coupes et des élévations des grands édifices ont révélé la supériorité du dessin géométrique sur la description la plus minutieuse pour l'éducation architectonique. C'est pour n'avoir pas compris cette vérité que l'*España artistica y monumental* de Pérez Villamil y Escosura, et les *Recuerdos y Bellezas de España* de Quadrado ne peuvent rendre tous les services que permettaient d'espérer la science et le talent de leurs auteurs ; les dessins pittoresques et fantaisistes de la première collection, les descriptions romantiques de la seconde mettent le savant en défiance et lui feront toujours regretter un bon plan. A l'époque des grandes encyclopédies artistiques a succédé l'âge des monographies, travaux plus modestes, mais plus utiles, qui ont peu à peu renouvelé l'histoire du vieil art espagnol. On trouve la plupart de ces travaux dans les discours de réception à l'Académie des Beaux-Arts, dans les rapports officiels

sur le classement des monuments historiques, dans les leçons professées à l'Athénée de Madrid, à l'Athénée barcelonais, aux Écoles des Beaux-Arts, d'architecture et de diplomatique, au Centre excursioniste de Barcelone, et dans les Revues et bulletins des Sociétés savantes : Société centrale des architectes, Société des architectes catalans, Société espagnole d'excursions, Société artistico-archéologique de Barcelone, Société Lullienne, Revue des Archives, bibliothèques et musées etc... Des bibliographies spéciales, ajoutées par M. L. à chacun de ses chapitres, donnent une liste très ample des monographies utilisées par lui.

Peu d'étrangers se sont occupés avec fruit d'archéologie espagnole. M. L. cite avec éloge l'œuvre de l'Anglais Street *Some account of Gothic architecture in Spain* (1869) et critique assez âprement la méthode employée par M. Enlart dans l'*Histoire de l'Art* de M. André Michel. Il accorde une mention honorable à deux publications allemandes : *La Arquitectura en España, estudiada en sus principales monumentos* de Max Junghandel, et *Die Kirchliche Baukunst des Abendlandes* de Dehio y Bezold (Stuttgart, 1901) copieuse série de plans et de coupes, qui complète les renseignements fournis par les *Monumentos arquitectónicos de España*.

Les chapitres historiques qui font suite à cette excellente introduction bibliographique traitent de la vie artistique du moyen âge, et nous renseignent sur les noms que l'on donnait alors à l'architecte, sur sa position sociale, sur sa rétribution, sur l'ouvrier et les corporations ouvrières, sur les marques entaillées dans la pierre par les maîtres carriers, sur la confection des plans et modèles, sur les devis des travaux, les ressources nécessaires à leur exécution. Certaines questions controversées sont traitées avec un développement spécial. M. L. réfute la théorie de l'anonymat des artistes du moyen âge. L'architecte-moine, content de travailler à la gloire de son ordre, n'a pas cherché à léguer son nom à la postérité, le maître d'œuvres laïques s'est montré plus personnel et s'est fait connaître ; parfois il a signé son œuvre en toutes lettres, et s'est même représenté au milieu des saints, comme l'a fait le sculpteur Mateo, à la porte de gloire de *Saint-Jacques-de-Compostelle* [1] .M. L. rapporte les idées parfois étranges qui ont été émises à propos des marques gravées sur les pierres des édifices antiques et médiévaux ; il ne croit point qu'elles constituent d'une manière générale un langage hiéroglyphique, un secret intelligible aux seuls initiés ; il y voit, très probablement avec raison, des marques personnelles,

---

1. Il en était de même en France. Les noms des architectes de la cathédrale de Clermont sont connus : ils s'appelaient Jean Deschamps et Pierre de Cébazat. On sait que ce dernier travailla aussi à la Chaise Dieu. Un chapiteau de Notre-Dame-du-Port est signé *Ritlius me fecit.* — Le tympan de St Lazare d'Autun porte le nom du sculpteur : *Gislebertus hoc fecit.*

permettant aux carriers et tailleurs de pierre de calculer plus aisément leurs salaires ; il reproduit un grand nombre de ces marques, et note ce fait curieux qu'on les trouve pour la première fois en Espagne sur les murailles romaines de Tarragone, qu'elles disparaissent à peu près pendant l'époque wisigothique, et reparaissent ensuite, parfois presque identiques aux marques des constructeurs romains. — Il étudie avec un soin particulier les plans des édifices et cite quelques plans anciens encore aujourd'hui existants ; le plan de la *cathédrale de Séville*, tracé sur une peau, a disparu en 1734 dans l'incendie de l'Alcazar de Madrid, mais on conserve encore aux archives de la *cathédrale de Barcelone* le projet d'achèvement du grand portail, et l'École d'architecture de Madrid possède des plans partiels de la *cathédrale de Salamanque*, dessinés sur parchemin. Le musée provincial de Tolède garde un plan en relief de *Saint-Jean-des-Rois*. Les plans des églises espagnoles présentent une très grande variété et témoignent d'une extrême recherche de l'effet pittoresque et de la beauté des proportions. Des mesures très exactes ont montré que la coupe des grandes églises romanes et gothiques (*S. Miguel de Escalada*, *Santiago de Compostela*, *Vera-Cruz de Segovia*, *San Vicente de Avila*, *cathédrales de Tolède* et de *León*, *collégiale de Manresa*) donne un triangle équilatéral, dont la base est formée par la largeur même de l'église et dont la hauteur correspond à la perpendiculaire abaissée du sommet sur la base. La demi-largeur, divisée en un certain nombre de sections, sert de base à une série de triangles équilatéraux inscrits, dont les sommets indiquent précisément la hauteur des basses nefs, du triforium et de la retombée des voûtes supérieures. Une étude comparative des coupes des cathédrales de Reims et de Léon montre que les deux édifices sont construits exactement sur le même plan et offrent des proportions identiques[1]. Tout est donc méthode, raisonnement et calcul dans cette admirable architecture gothique où les pseudo-classiques voulaient voir le règne de la déraison et de la fantaisie. — Non seulement les plans des architectes médiévaux sont parfaitement rationnels, mais ils tiennent compte des lois de la perspective et vont jusqu'à admettre certaines déformations pour accroître l'effet pittoresque des édifices[2].

1. Cf. J. Knauth. Das strassburger Munster und die Cheopspyramide, Raetsel der Baukunst. *Rev. alsacienne illustrée*, 1908.

2. Une récente étude a montré que chaque travée des voûtes dans le chœur de la cathédrale du Mans a sa hauteur propre et a demandé un appareillage spécial et distinct.

Les déviations d'axe de nos cathédrales, dont on a tant parlé, s'expliquent très probablement par un instinct pittoresque, que notre idolâtrie de la ligne droite ne nous permet plus de comprendre.

Tantôt le plan va en s'élargisssant depuis le portail jusqu'au sanctuaire, comme à l'*église du marché à León*, tantôt les travées se rétrécissent à mesure qu'on approche du chœur, comme à l'*église d'Udalla* (province de Santander), ou bien les voûtes s'abaissent en retraits réguliers comme à la *cathédrale de Tarragone*, pour accroître la longueur apparente de l'édifice[1]. M. L. fait remarquer avec grande raison que s'il est possible de découvrir dans le plan des églises gothiques un symbolisme très curieux et très élevé, il ne faut pas le voir partout, et qu'il faut surtout ne jamais oublier combien les maîtres d'œuvres du moyen âge furent hommes de sens, d'expérience et de jugement[2]. Il prouve par des exemples bien choisis que les tailleurs de pierre avaient pour règle générale de donner à chaque pierre sa taille définitive avant de la mettre en place ; mais cette règle souffrait d'après lui de nombreuses exceptions ; il est, au cloître de la cathédrale de Burgos tels ornements délicats qui n'ont pu être apportés tout taillés de l'atelier[3], il est des églises qui présentent des chapiteaux et des bases de colonnes simplement épannelés[4].

On doit certainement savoir gré à M. L. de tous les détails curieux accumulés dans cette partie de son ouvrage (p. 27-91) ; on pourrait cependant faire observer qu'il est peut-être un peu hardi de traiter toutes ces questions en 64 pages, que la condition des maitres d'œuvres et des tailleurs d'images, des maçons et des manœuvres n'est pas à proprement parler matière archéologique et que la plupart des renseignements fournis par l'auteur s'appliquent surtout à l'époque romane. Avec la page 97, nous entrons définitivement dans le sujet.

---

1. Le même effet a été obtenu à la cathédrale de Tours en exagérant la hauteur de la grande nef par rapport à sa largeur. L'architecte est arrivé ainsi à donner à une église de dimensions moyennes (100 m. de longueur, 30 de large, 28 de haut.) l'aspect d'une immense basilique.

2. C'est l'idée maîtresse de Viollet-le-Duc. Sur cette question du symbolisme, on lira avec intérêt *la Cathédrale* de Huysmans, et la thèse remarquable de Male, *L'art religieux du XIIIe siècle en France*. 1898.

3. D'autres auteurs prétendent que la sculpture sur le chantier, à pied d'œuvre, explique, au contraire, l'incroyable relief de l'ornementation gothique, la pierre isolée pouvant être retournée dans tous les sens, tandis qu'elle ne le peut plus, une fois mise en place.

4. La cathédrale de Coutances offre un exemple très frappant de ce fait. Les archivoltes des basses nefs autour du chœur n'ont jamais été moulurées, Les colonnettes de la seconde galerie de la tour lanterne n'ont ni leurs bases, ni leurs chapiteaux terminés.

I. — *Architecture wisigothique.*

Les traditions espagnoles mentionnent quelques édifices chrétiens du premier siècle, que M. L. ne pouvait pas laisser de côté sans irriter bien des gens ; il les a mentionnés sobrement sans y insister, et a renvoyé le lecteur aux pieux ouvrages de D. Vicente de la Fuente [1] et de D. Antonio Lopez Ferreiro [2]. Il décrit, au contraire, en véritable archéologue les ruines de *Centcellas* (Tarragone) que l'on a considérées comme les restes d'une basilique byzantine, et qui appartiennent très probablement à une villa d'Hadrien. On y voit encore une salle circulaire, munie de quatre absidioles, et couverte d'une voûte hémisphérique, décorée d'une superbe mosaïque, unique en Espagne, avec scènes de chasse, figures, architectures simulées, et détails ornementaux. La crypte de l'église *Santa Engracia* à Saragosse a été tant de fois modifiée qu'elle ne présente plus guère d'intérêt, mais on y voit encore quelques beaux sarcophages de l'époque constantinienne. Toutes les autres églises dont parlent les textes du IVe et du Ve siècle ont disparu.

L'invasion des barbares a séparé l'Espagne de la vie romaine, et la domination des Wisigoths lui a rendu sa vie autonome. Les nouveaux maîtres n'étaient plus absolument des barbares ; tant soit peu policés par un long contact avec le monde romain, ils eurent quelques idées d'ordre et leurs princes s'ingénièrent à conserver ce qui restait encore de la civilisation antique dans la péninsule. On a nié longtemps qu'il y ait eu un art wisigoth, il est aujourd'hui certain que les Wisigoths ont eu le goût de la magnificence, ont fait bâtir de grands et riches édifices et les ont marqués d'un cachet particulier, qui ne permet pas de confondre leurs restes avec les ruines des édifices romains, ou des constructions musulmanes. La *basilique de Saint Marcius à Evora* était de forme octogonale, revêtue de marbres, pavée de mosaïques et ornée de colonnes. Paul Diacre vante la basilique de *Sainte Eulalie de Mérida*, ses pavés de marbre, ses tours élevées. Paul de Mérida fait de la grande église de la ville un prodige de richesse et d'art.

De toutes ces merveilles, il reste aujourd'hui bien peu de chose : quelques pans de murs et des pierres sculptées déposées dans les musées archéologiques de fondation récente. Ces faibles débris ont permis à M. L. d'écrire un de ses plus intéressants chapitres.

L'art wisigothique procède de l'art romain, qui l'avait précédé sur le sol

1. *Historia eclesiastica de España.* Madrid, 1873-75, 5 vol.

2. *Historia de la Santa Iglesia de Santiago de Compostela.* Santiago, 1898-1902, 5 vol.

espagnol et l'on y peut noter en outre des influences byzantines et quelques traces d'un art barbare, apporté par les Goths de leurs longues migrations à travers l'Europe.

M. L. étudie successivement tous les éléments de l'art wisigothique, puis décrit sommairement les rares édifices qui ont subsisté jusqu'à notre époque. On ne peut que louer de tous points cette excellente méthode d'exposition.

Les Wisigoths construisent leurs murs à la manière romaine. Ils emploient rarement le grand appareil (*S. Pedro de Nave*). On ne connaît pas de murailles wisigothiques en briques ou à chaînages de briques [1]. Dans une chapelle située à *La Alberca*, à cinq kilomètres de Murcie, on trouve un appareil formé de bandes régulières de pierres de petit appareil et de pierres disposées en arête de poisson. La plupart du temps les murailles sont bâties en petit appareil, plus ou moins irrégulier et mélangé de moellon. Il n'y a pas d'exemple de ressauts ni de contreforts. L'exécution est gauche et barbare, un enduit et des peintures, ou des placages de marbre dissimulaient la grossièreté de l'ouvrage.

Disposant d'un grand nombre de colonnes antiques [2], les Wisigoths ne se sont pas fait faute de les employer dans leurs constructions. Les fûts antiques galbés sont employés entiers, ou gauchement empilés les uns sur les autres, sans souci de l'élégance des profils. Ils ont parfois conservé leur chapiteau corinthien ou composite ; plus souvent l'architecte barbare les a coiffés de chapiteaux de sa façon, imitations plus ou moins barbares du type corinthien (*San Juan de Baños*), chapiteaux cubiques décorés de rinceaux à faible relief, à la mode byzantine (*Santa Eulalia, Mérida*), corbeaux rectangulaires à reliefs plus accusés (*San Pedro de Nave*). Les Wisigoths ont employé également le pilier carré (*San Juan de Baños*), et ont parfois adossé une colonne à un pilier, mais n'ont pas connu le pilier composé [3].

Les arcs constituent un des éléments les plus intéressants de l'architecture wisigothique. Un certain nombre de stèles funéraires, dont quelques-unes

1. En France quelques fragments d'églises mérovingiennes sont bâtis, comme les remparts gallo-romains, en petit appareil, alterné de chaînages de briques. Le nombre des édifices wisigothiques cités par M. L. est peut-être trop restreint pour qu'il soit en droit de conclure d'une manière absolue que les Wisigoths n'ont pas employé la brique dans leurs constructions.

2. On en voit encore quatre à Barcelone. L'une d'elles se dresse sur la Plaza del Rey, en face de la chapelle de Santa Agueda. Les trois autres sont enfermées dans l'hôtel du *Centro excursionista de Barcelona*, et ont été dégagées dans toute leur hauteur par les soins de la Société.

3. Le temple gallo-romain d'*Izernore* (Ain) en fournit un des plus anciens exemples connus en Gaule.

peuvent remonter au second siècle de notre ère, sont ornées d'arcatures en fer à cheval, et cette forme d'arc a été la forme préférée des architectes wisigoths. M. L. a étudié avec le plus grand soin les arcs de quelques monuments d'origine wisigothique indiscutable et croit pouvoir affirmer que l'arc wisigoth se traçait au moyen de deux courbes distinctes : un demi-cercle complet, une courbe de rayon plus étendu, ou une courbe de sentiment, qui rattachait les extrémités du demi-cercle à leurs points d'appui (*San Juan de Baños*). La hauteur verticale de l'outrepassement correspondrait en général au tiers du rayon de la courbe. Les Arabes d'Espagne ont donc emprunté l'arc en fer à cheval aux Wisigoths, et ne l'ont point, comme on l'avait cru longtemps, importé d'Orient en Espagne [1].

Les fenêtres présentent souvent, comme les grandes arcatures des églises, le tracé en fer à cheval. Les Wisigoths ont connu les fenêtres géminées et l'on cite même un exemple d'une fenêtre à triple ouverture. Des réseaux de pierre découpée servaient de remplage.

Les Wisigoths ont employé la voûte en berceau et la voûte d'arêtes, ils ont voûté leurs absides en quart de sphère ; il est possible qu'ils aient connu la coupole, mais on n'en a plus d'exemples.

Leurs basiliques étaient précédées d'un portique ou d'un narthex.

Elles étaient pavées de briques formant des dessins réguliers, ou de mosaïques, comme celle que l'on a découverte en 1905 à *Illici*. Les plus pauvres avaient une aire en ciment (*astracum*).

L'ornementation s'inspirait des modèles antiques ; on a retrouvé des frises ornées de perles, d'oves, de bucrânes, grossièrement exécutés. Le travail de l'ouvrier est maladroit et inhabile, mais précieux dans le détail, avec une tendance marquée à styliser les objets naturels. De l'orient byzantin, ou syrien, semble être venue la mode des sculptures en méplat, des chapiteaux gravés, des rosaces taillées en biseau. De l'art nordique et scandinave paraissent procéder les imitations en pierre des broderies et des bijoux dont les barbares aimaient à se parer. Le musée de Mérida possède une frise wisigothique, formée de quatre grandes rosaces de dessin différent encadrées entre deux galons perlés, et d'un aspect très riche et très original. M. L. emprunte un autre exemple de cette sculpture nordique à l'église de *San Juan de Baños* (p. 136).

Les églises wisigothiques, ordinairement bien orientées de l'Est à l'Ouest, offrent toutes les variétés de plan connues des Romains et des Byzantins, depuis la simple *cella* terminée par une absidiole, jusqu'à la basilique à trois nefs

1. Cf. Velázquez Bosco, *Discurso de ingreso en la R. Academia de S. Fernando*, 1894.

et à trois absides. Certaines églises sont bâties sur le plan byzantin en croix grecque, d'autres ont le tracé polygonal des baptistères romains. Plusieurs possèdent une crypte étendue. Beaucoup avaient des tours, qui servaient déjà de clochers [1].

Après avoir défini les caractères généraux de l'architecture wisigothique, M. L. essaie de dresser la liste des églises encore existantes. Il en compte seulement 14, dont 6 absolument authentiques, 3 probables et 5 autres, ou tellement petites ou tellement ruinées, qu'elles sont de peu d'intérêt. Il décrit avec soin (p. 145) la basilique de *San Juan de Baños* (Palencia), dont M. Manuel Anibal Alvarez a révélé en 1898 le très curieux plan antique, et dont il a signalé les ressemblances avec certaines basiliques d'Algérie bâties à l'époque constantinienne, la basilique de *Segóbriga* ou de *Cabeza de Griego* (Ségovie), l'église de *Santa Comba de Bande* (Orense), en forme de croix grecque, avec abside quadrangulaire, l'église de *San Pedro de Nave* (Zamora) d'une ornementation si curieuse, le baptistère de *San Miguel de Tarrasa* (Barcelona) de style byzantin très marqué, la crypte de la cathédrale de *Palencia* [2], la chapelle d'*Elche* (Alicante), la chapelle de *Burguillos* (Cáceres). Des vestiges wisigothiques se voient encore à *San Miguel in Excelsis*, sur le mont Aralar (Navarre), à *la Capilla de Arnal* (Bathala, Portugal) à l'*hermita de los Santos Justo y Pastor* (Medína Sidonia, Cádiz), à l'église de *Camarzana de Tera* (Zamora), à la basilique de *Guarrazar* (Toledo), à la cathédrale de *Setabis* (Iativa, Valencia), à la vieille église de *Sahagun*, et à la mosquée de *Cordoue*, dont les murs extérieurs ont peut-être conservé quelques traces de l'ancienne église dédiée à saint Vincent.

M. L. termine son étude sur l'art wisigothique par deux monographies très documentées, du *Cristo de la Luz* de Tolède, et de l'église de *Germiny-des-Prés*, au diocèse d'Orléans.

Le *Cristo de la Luz* a servi de mosquée avant de devenir église, mais peut-être aussi a-t-il été église avant de devenir mosquée. Une inscription arabe atteste qu'en l'an 370 de l'hégire (980 de J.-C.) les architectes Mousa-Ibn-Ali et Saâda reconstruisirent la partie supérieure de la mosquée pour la faire plus belle ; la partie inférieure des murs, les quatre colonnes qui soutiennent la coupole centrale, leurs fûts et leurs chapiteaux [3] paraissent bien être wisigo-

1. Le rituel wisigoth intitulé *Liber Ordinum*, ordonne de sonner les cloches pour annoncer la mort des évêques.

2. Cf. *Revue de l'art chrétien*, 1906, p. 336, note de M. Enrique Serrano Fatigati.

3. M. L. nous dit que trois des chapiteaux peuvent être considérés comme wisigothiques, le quatrième aurait été enlevé et remplacé par un chapiteau

thiques, et le plan général rappelle celui de *San Miguel de Tarrasa* et de *Santa Maria de Lebeña.*

Il offre encore plus de rapports avec le plan de la petite église française de *Germiny-des-Prés* au diocèse d'Orléans, construite en 806 par Théodulfe évêque de cette ville. Ce très curieux petit monument est établi sur plan carré, comme le *Cristo de la Luz*, il est, comme l'église espagnole, voûté en berceau, avec lanterne centrale et absides voûtées en quart de sphère ; il emploie comme elle l'arc outrepassé. M. L. n'hésite pas à voir dans l'église de *Germiny* un monument de style espagnol exécuté sous la direction d'un prélat carolingien, originaire de Saragosse, qui avait longtemps vécu en Espagne et avait amené avec lui des ouvriers de la Péninsule. Si les mosaïques de l'église de *Germiny* sont dues, comme cela paraît à peu près certain, à des mains étrangères, pourquoi le plan ne serait-il pas lui-même l'œuvre d'un architecte étranger, et pourquoi, étant donnée la nationalité de l'évêque Théodulfe, cet architecte ne serait-il pas espagnol ? La théorie de M. L. semble à tout le moins très ingénieuse et nous paraît résoudre d'une façon très satisfaisante le problème archéologique qui se pose en face de cette singulière église [1].

II. — *Architecture mozarabe.*

L'invasion arabe du VIIIe siècle ruina l'empire wisigoth, mais les vainqueurs ne purent détruire la population chrétienne et se montrèrent même, tout d'abord, assez bien disposés à son égard. La cathédrale de Cordoue resta chrétienne jusqu'en 748. A cette époque, les chrétiens durent en partager l'usage avec les musulmans, mais la cathédrale ne fut entièrement livrée au culte musulman qu'en 784. Pendant la longue domination de l'Islam, l'église traversa des périodes de paix et connut des années de persécution. Il y eut de terribles moments. Au début du XIIIe siècle, le sultan almohade Yacud Alman-

toscan « *modernisimo* ». Dans certaines églises d'Auvergne, notamment à Notre-Dame-du-Port, les deux colonnes engagées qui soutiennent la voûte du narthex sont coiffées de chapiteaux dissymétriques : l'un appartient au type corinthien, et l'autre au type toscan, interprétés comme on pouvait le faire au XIIe siècle. L'église San Sebastián de Tolède offre elle-même un autre exemple de cette bizarrerie (p. 210 de l'ouvrage de M. L.).

1. M. Cloquet compare à son tour *Germiny* et l'église arménienne d'*Etchmiadzin* ; il rappelle que Mabillon avait été déjà frappé de l'aspect oriental de l'église de *Germiny*. Le Style Byzantin en Occident (*Revue de l'art chrétien*, 1906, p. 82).

zor se vantait de n'avoir pas laissé debout un seul temple chrétien ; mais les faits démentent cette orgueilleuse prétention. On sait qu'en 1214, trente et un ans avant la conquête chrétienne, une église se construisait à *Sanlucar la Mayor*. Beaucoup d'églises subsistèrent, et ce sont elles qui nous permettent aujourd'hui de connaître l'art mozarabe, directement issu de l'art wisigothique, et influencé par l'art musulman, trop voisin et trop magnifique pour ne pas lui avoir servi de modèle.

M. L. reprend, suivant sa méthode ordinaire, l'étude des élements de l'art mozarabe et décrit ensuite un certain nombre de types de cette architecture.

Les murs sont construits souvent en grand appareil, plus ou moins régulier ; on voit reparaître l'emploi de la brique ; parfois même, dans les parties hautes, la brique est simplement liée avec de l'argile en guise de ciment (*S. Miguel de Escalada*). On trouve aussi des murs en moellon, avec angles de pierre de taille. Les murs se terminent par des corniches très simples, formées d'un ou deux tores, ou ornées de dents de scie, ou de modillons à rosaces.

Les architectes mozarabes emploient la colonne ; toutes les fois qu'ils peuvent se procurer une colonne antique, ils se l'approprient, mais elles commencent à se faire plus rares, et ils construisent des piliers carrés ou prismatiques (*San Lucas* de Tolède), qui les conduisent logiquement au pilier cruciforme (*Lebrija*). Les chapiteaux antiques sont remployés, quand on a pu s'en procurer ; à défaut des beaux modèles romains, on les imite du mieux que l'on peut, et plutôt très mal (*San Millan de la Cogolla*). La corbeille du chapiteau fait place à un simple cylindre, les acanthes sont grossièrement dessinées au trait, et remplies d'entrelacs, qui rappellent mal le précieux travail des nervures des feuilles, les vrilles ont disparu, l'abaque et le fleuron se sont transformés en un tailloir dentelé, de l'effet le plus bizarre et le moins esthétique. Quelquefois, l'exécution est moins barbare ; le sculpteur a eu la main heureuse et a su retrouver l'art de détacher les feuilles de la pierre. Les beaux chapiteaux de *San Cebridn de Mazote* sont d'un corinthien simplifié, qui ne manque ni de force, ni d'élégance.

Les arcs gardent en général le tracé ultra-semi-circulaire, mais sont presque toujours dessinés d'une seule courbe ; parfois leur forme est légèrement surbaissée. Les architectes ne font plus retomber directement l'arc sur le tailloir du chapiteau, mais le font porter sur un imposte, à la mode byzantine et arabe.

Les voûtes employées sont toujours la voûte en berceau (*Santa Maria de Lebeña*) le berceau surhaussé, la voûte d'arêtes (*San Cebridn de Mazote*), la voûte coupoliforme, sur plan polygonal ou rectangulaire, ou formée d'anneaux cylindriques (*Santo Tomás de las Ollas, San Miguel de Celanova*).

Les façades restent extrêmement simples. La mieux conservée est celle de

San Miguel de Escalada, bâtie sur le plan des basiliques latines à trois nefs. Les portes sont parfois géminées (*Santiago de Peñalba*); les fenêtres, longues et étroites, ressemblent à des meurtrières. Les clochers ont presque partout disparu; mais on sait qu'ils ont existé. Le musée de Cordoue possède une cloche hémisphérique, de dimensions réduites, donnée en 946 par l'abbé Samson à l'église Saint-Sébastien.

L'église de *Santiago de Peñalba* a conservé sa tour lanterne.

La décoration est extrêmement pauvre et d'exécution très médiocre. Ce sont des rinceaux, des grecques, des oiseaux, sans relief et sans grâce, retravaillés en biseau (*San Miguel de Escalada*).

L'orientation n'est pas toujours exactement observée.

Les plans sont tracés suivant les modèles connus : basiliques à un seule nef (*San Roman de Moroso*), basiliques à deux nefs (*San Millán de la Cogolla*), à trois nefs (*San Cebrián de Mazote*), avec ou sans transept, avec une ou trois absides circulaires ou rectangulaires, avec ou sans narthex. D'autres églises sont bâties sur plan byzantin (*Santa Maria de Melque*). L'église de Santiago de Peñalba possède deux absides opposées, à la mode germanique.

Parmi les églises étudiées par M. L. nous choisirons quelques types qui nous ont semblé particulièrement intéressants.

Santa Maria de Melque (Tolède) est bâtie sur plan byzantin : une croix à quatre branches égales. Les quatre nefs sont voûtées en berceau. La tour-lanterne se termine en voûte d'arêtes coupoliforme supportée par quatre grands arcs très outrepassés. La construction soignée, en moyen appareil n'offre pas d'autre trace d'ornementation qu'une grossière corniche formée de trois tores superposés, qui règne tout autour de l'église à la naissance de la voûte et sert de chapiteau aux huit piliers semi-cylindriques placés à la croisée pour soutenir les quatre grands arcs de la tour lanterne. M. L. voit dans cette église une construction des débuts de l'occupation musulmane.

San Miguel de Escalada (León), bien daté de 913-914 dans un texte conservé par Risco, est bâti sur le plan d'une basilique à trois nefs, et à trois absides avec transept. Tous les arcs sont en fer à cheval et reposent directement sur le tailloir des chapiteaux. Des briques romaines, portant l'estampille de la Legio VII gemina, ont été employées en grand nombre dans la maçonnerie. D'après M. Gómez Moreno, l'architecte de *San Miguel de Escalada* serait le même que celui de *San Pedro de Montes*, consacré en 919, et dont on connaît le nom. Vivianus serait ainsi le premier maître espagnol dont le nom et l'œuvre seraient parvenus jusqu'à nous.

San Cebrián de Mazote (Valladolid) est aussi une basilique, mais le plan est, cette fois, un peu plus compliqué. Il comporte un narthex rectangulaire, une triple nef à cinq arcades en fer à cheval, reposant sur des colonnes coiffées de chapiteaux antiques et barbares, un transept à double abside avec coupole à la

croisée, et trois absides rectangulaires. L'église, aujourd'hui voûtée, avait jadis une charpente apparente, à la mode latine.

Le plan de la petite église de *Santiago de Peñalba* (León) est des plus singuliers. Au dehors, on dirait d'une croix latine ; au dedans, les deux bras du transept n'étant que de simples dépendances, séparées de l'église par un gros mur, on n'a qu'une courte nef terminée à ses deux extrémités par des absides. La nef comprend deux travées, marquées par un arc outrepassé reposant sur deux colonnes engagées. L'une des travées est voûtée en berceau. La seconde est couverte d'une voûte à huit segments, dont les retombées s'appuient toutes sur les reins des arcs formerets qui terminent les quatre côtés de la croisée. C'est ce que M. L. appelle une *cupola gallonada*; c'est une voûte d'arêtes tendant à la coupole, comme on en voit encore une à *Santo Tomás de las Ollas* (León).

San Miguel de Celanova (Orense) paraît avoir été une chapelle de cimetière dépendant du monastère de *San Rosendo de Celanova*, et représenterait très probablement un spécimen de l'art mozarabe, tel qu'il était compris à Cordoue au xe siècle. Le plan se compose de trois parties, nettement séparées. Une nef rectangulaire, voûtée en berceau ; un transept couvert d'une voûte d'arêtes très surhaussée ; une abside très étroite, plus semblable au mirhâb d'une mosquée qu'au chœur d'une église, et voûtée d'une voûte d'arêtes coupoliforme à huit pans. Tous les arcs de ce petit édifice sont en fer à cheval très prononcé; l'arc triomphal, ouvert sur le sanctuaire, est inscrit dans un tableau rectangulaire, (*arraba*) d'aspect tout à fait oriental. L'effet général est si étrange que plusieurs auteurs font de la petite église une mosquée. A l'extérieur, le compartiment central est couronné d'une corniche à modillons, de profil auvergnat, et les contreforts apparaissent le long des murs pour les renforcer; ce qui a fait attribuer le monument au xiie siècle par M. Murgia. M. L. le date du xe siècle, avec MM. Villaamil et Ferreiro.

Santa Maria de Lebeña (Santander) rappelle le plan de *Germiny-des-Prés* et du *Cristo de la Luz*, un peu modifié et amplifié. L'église, de plan carré, est précédée d'un narthex et porte en son centre une tour lanterne. Elle se termine par trois absides rectangulaires, séparées par un mur plein. La tour lanterne est établie sur quatre doubleaux, portant sur des piliers quadrangulaires cantonnés de quatre colonnes engagées. Les colonnes ont la base attique et sont coiffées de chapiteaux de modèle corinthien, avec les acanthes refouillées en biseau suivant l'usage barbare ; les abaques sont énormes et forment comme trois tablettes en encorbellement. L'aspect général est robuste et élégant. M. L. voit dans cet édifice l'un des meilleurs morceaux du style mozarabe.

L'église de *Bamba* (Valladolid) reproduisait jadis la plupart des dispositions de *Santa Maria de Lebeña*.

La petite *Ermita de San Baudilio* (Soria) est construite su un plan extrême-

ment bizarre. Elle consiste essentiellement en une salle carrée, dont la voûte « en coin de cloître » s'appuie sur un pilier de pierre placé au centre de la construction et duquel jaillissent huit doubleaux surhaussés ; quatre de ces arcs vont toucher les angles de la salle et reposent sur de petites trompes coniques, les quatre autres retombent au milieu des côtés sur un corbeau de pierre. M. L. voit dans cette petite chapelle un édifice du xe siècle construit par des artistes venus de Cordoue, et il en fait le spécimen le plus mahométan de l'art mozarabe.

III. — *Architecture asturienne.*

Berceau de la nationalité espagnole et point de départ de la reconquete chrétienne, la principauté des Asturies a vu naître et se développer, du VIIIe au XIe siècle, un art local, dont subsistent encore de très intéressants monuments. Les archéologues espagnols voient en eux une architecture vraiment nationale, dont le développement logique a été arrêté par l'influence prépondérante des écoles romanes étrangères, et principalement de l'école française.

M. L. donne pour caractères généraux à l'art asturien l'interprétation libre des plans traditionnels, l'adoption des absides curvilignes à l'extérieur comme au dedans, l'emploi des piliers composés, l'emploi des contreforts, l'introduction d'éléments actifs comme la colonne et l'arcature dans la construction des murs, l'usage des voûtes en cintre surhaussé, la persistance des anciens types ornementaux, envahis peu à peu par des influences étrangères.

Les murs sont généralement de structure barbare, avec pierres de toutes formes, noyées dans d'épais lit d'un mortier assez médiocre. Quelques édifices sont cependant bâtis en pierre de taille, mais ce qui donne à l'art asturien sa physionomie originale, c'est l'emploi judicieux de la colonne, de l'arc et du contrefort dans la construction même des murs ; l'architecte parvient ainsi à reporter les poussées sur certains points de l'édifice et peut dès lors alléger les autres à volonté. Le mur n'est plus une masse inorganique, c'est un ensemble articulé, souple et élégant, que l'on peut adapter à tous les besoins.

Le contrefort saillant au dehors de la muraille n'est pas absolument une innovation. Il apparaît dès le VIe siècle dans les basiliques latines d'Afrique [1]. Les Asturiens l'ont retrouvé et en ont fait un usage plus fréquent et plus logique.

1. Le contrefort a été assez fréquemment employé par les Romains. En Gaule, nous en voyons des exemples dans les *aqueducs de Fréjus*, dans les *théâtres de Soissons* et *de Vieux*, à *Saintes*, à *Fréjus*, peut-être au *temple de Mercure du Puy-de-Dôme*. La muraille romaine connue à Clermont-Ferrand sous le nom de *mur des Sarrasins* présente une série de contreforts circulaires. Dans l'hypo-

Les colonnes antiques devenant de plus en plus rares, la colonne isolée est remplacée par le pilier quadrangulaire, cantonnée de colonnes engagées. Quand la colonne subsiste, elle ne présente plus ni galbe, ni renflement, c'est un simple cylindre de pierre, composé le plus souvent de tambours rapportés. Les chapiteaux appartiennent au type antique, entendu à la mode barbare, ou au type pseudo-cubique, ou polyédrique, orné d'enroulements et de rosaces de faible relief. On voit aussi apparaître les chapiteaux historiés, qui seront une des curiosités de l'art roman.

L'arc en fer à cheval, si employé aux périodes précédentes, a disparu à peu près complètement. L'arc asturien est l'arc en plein cintre surhaussé.

La voûte d'arêtes devient rare. La forme la plus répandue est le berceau, parfois renforcé de doubleaux, bâti en béton ou en pierres de taille.

Quelques édifices étaient couverts de charpentes ; presque toutes ont disparu ; on a conservé quelques fragments de poutres, grossièrement ornées de rosaces et d'étoiles gravées dans le bois.

Les portes sont d'architecture très simple. Il est rare de les trouver ornées de jambages sculptés (*Linio*) ou de colonnes (*Lena*). Les fenêtres sont parfois de forme rectangulaire ; le plus souvent elles forment un arc ; les fenêtres géminées, ou à triple baie se rencontrent fréquemment. Quelques-unes ont conservé leurs remplages en pierre ciselée.

La plupart des églises sont munies d'un narthex. Beaucoup offrent sur les côtés des portiques plus ou moins spacieux, d'un caractère très original.

Les pavages en ciment mélangé de briques et de pierres de couleur forment une grossière mosaïque.

L'ornementation, très pauvre, consiste surtout en chancels de marbre ou de pierre, ornés de motifs géométriques ou de feuillages travaillés en biseau, que l'on plaçait devant l'autel. L'église *Santa Maria de Naranco*, est décorée de boucliers votifs sculptés en méplat, et qui semblent suspendus à l'extrémité d'un large baudrier couvert de broderies rappelant le style wisigothique.

L'orientation des églises est presque toujours régulière. Le plan rappelle toujours la basilique romane. C'est la cella rectangulaire, la basilique à trois nefs avec ou sans transept. Les absides sont en général de forme quadrangulaire. Souvent, au-dessus de l'abside centrale est bâti un compartiment voûté

thèse qui fait de ce mur le dernier vestige d'un temple, ces contreforts pourraient bien n'être que le noyau des colonnes engagées qui décoraient la Cella. L'*hippodrome de Sévère*, au Palatin, montre encore en place des colonnes engagées en briques, absolument semblables à celles de Clermont et possédant encore en partie leur revêtement de marbre.

accessible seulement du dehors, par une échelle, et dont l'utilité n'est point encore expliquée [1]. Les façades commencent à présenter quelque intérêt (*Santa Maria de Naranco*). Les tours, dont l'existence est prouvée par les textes, ont partout disparu.

Parmi les églises décrites par M. L. nous choisirons celles qui nous ont paru à la fois les plus sérieusement datées et les plus intéressantes.

Santianes de Pravia remonterait à la fin du VIIIe siècle (774-783). C'était une basilique à trois nefs, narthex et trois absides rectangulaires, mesurant seulement 24 m. 50 de long. sur 13 mètres de large. Le narthex a servi de caveau pour les sépultures royales. Tous les arcs de la construction sont en plein cintre. On a recueilli un fragment de chancel et l'autel principal, décorés dans le goût wisigothique.

La *Camara Santa* de la *basilique du Sauveur d'Oviedo* est la seule partie qui ait subsisté de l'église bâtie par Alphonse le Chaste (791-835). C'est une simple salle rectangulaire formée d'un sanctuaire carré, très bas, d'une nef à deux travées, voûtées en berceau, et d'un narthex très remanié. Le sanctuaire s'ouvre sur la nef par un arc triomphal porté sur deux colonnes aux chapiteaux de type corinthien.

La basilique de *Santullano* est, comme celle de Pravia, une église à trois nefs, avec narthex et absides rectangulaires. Le transept est accusé au dehors par deux sacristies, qui ne font point à l'intérieur partie intégrante de l'édifice et ne communiquent avec lui que par de simples portes. Peut-être doit-on voir dans ces deux salles le trésor de l'église (*gazophylacium*) et le lieu de distribution des aumônes (*diaconicum*).

L'église à demi détruite de *San Miguel de Linio* (848) était bâtie sur plan byzantin.

Santa Maria de Naranco, la perle des églises asturiennes, fut consacrée le 4 juillet 848. Elle forme un rectangle très allongé divisé en trois parties : un narthex, une nef à sept travées, marquées par des arcatures aveugles, un sanctuaire ouvert sur la campagne par une triple baie. Sur les côtés, deux portiques donnent au plan général la forme vague d'une croix. Une crypte règne sous toute la longueur de l'édifice. L'église de Naranco est bâtie en moyen appareil ajusté avec soin. Les façades orientale et occidentale sont d'un tracé très sobre et très élégant et donnent une impression d'art que l'on chercherait en vain dans les monuments que nous venons de citer. La décoration

1. A l'église des *Saintes-Maries-de-la-Mer* (Bouches-du-Rhône) il existe au-dessus du sanctuaire une chambre de cette espèce, qui renferme le reliquaire des saintes. Le jour de la fête, le reliquaire est descendu dans l'église, au moyen d'une ouverture pratiquée dans la voûte du sanctuaire.

intérieure est d'un style assurément fort original. Les colonnes engagées sont sculptées en torsade ; les chapiteaux, décorés de segments triangulaires ou en forme de trapèze, présentent des figures sculptées en méplat, d'un style à la vérité très barbare, mais très inattendu. Les arcs sont ornés de moulures, contrairement à la pratique constante des maîtres d'œuvre asturiens. M. L. pense que l'*Église de Naranco*, avec ses petites dimensions et son sanctuaire à jour n'était qu'une chapelle où l'on célébrait l'office divin devant le peuple assemblé en plein air autour de l'édifice.

La petite église de *Santa Cristina de Lena* (905-909), réplique de la précédente, a gardé en avant du sanctuaire une sorte d'iconostase d'un dessin très curieux.

San Salvador de Val de Dios (893) est une petite basilique à trois nefs, de 16 mètres de longueur seulement, qui présente les plus grandes analogies de construction avec Germiny-des-Prés. Comme à *Sainte-Marie-de-Naranco*, on y voit un portique latéral.

San Salvador de Priesca (921) reproduit en plus petites dimensions le plan de *Val de Dios*.

M. Lopez Ferreiro, l'historien de *Saint-Jacques-de-Compostelle*, croit avoir retrouvé sous le pavé de la cathédrale actuelle, l'église du IXe siècle, consacrée en 896. Le centre de l'église aurait été occupé d'après lui par la chapelle funéraire de l'apôtre. En arrière se serait développée une très longue abside, en avant une basilique à trois nefs, de cinq travées, avec absidioles à la hauteur de la chapelle funéraire. Ce plan présente des particularités si extraordinaires que M. L. a peine à l'accepter comme parfaitement authentique.

L'ancienne *cathédrale de León* (916) a été retrouvée de la même manière en 1886 par le restaurateur de la cathédrale gothique, D. Demetrio de Los Rios. La basilique d'Ordoño II était déjà un grand édifice : 60 mètres de long, 42 m. 50 de large. Elle présentait un plan complet et bien développé : trois nefs de six travées, un transept terminé aux deux extrémités par une chapelle rectangulaire, et trois absides circulaires au chevet. La construction, de brique et moellon mélangés, était encore barbare. Un chapiteau de type corinthien et de tradition wisigothique, un débris d'imposte, couvert d'un échiquier avec traces de peintures, peuvent donner une idée de la décoration, mais M. L. fait observer avec raison que León fut dévastée par les Musulmans en 996 et en 999, et que la cathédrale a dû subir au XIe siècle d'importants remaniements. Il y voit donc une église de plan latino-byzantin, avec nombreux détails romans.

Ces caractères nouveaux sont encore plus accusés dans la petite église de *San Salvador de Fuentes* (1023), bâtie en moyen appareil très régulier, avec chevet carré orné d'arcatures, et dans le *caveau sépulcral des rois de León* à *l'église San Isidoro de León* (1003), dont l'aspect est déjà franchement roman.

IV. — *Architecture romane.*

Le XIe siècle a vu commencer pour l'Espagne une période de paix relative qui a favorisé le développement de la richesse et le progrès des arts. Les pèlerinages de Saint-Jacques, les relations commerciales, les alliances entre princes espagnols et princes français, les rapports réguliers entre les monastères de la Péninsule et ceux de la France ont fait pénétrer en Espagne la culture et l'art français ; nos puissantes écoles romanes d'Auvergne, de Bourgogne, de Poitou et même de Normandie ont trouvé en Espagne de fervents disciples, qui ont fait des pays aragonais et castillans des provinces de l'empire roman. L'influence de l'art italien fut plus spécialement importante en Catalogne.

Ce style d'importation a renouvelé tous les éléments de l'architecture, l'a fait sortir de la longue période de tâtonnement, où elle s'attardait depuis des siècles, et a réellement constitué un art nouveau, d'une rude et mâle franchise, et d'une magnificence qui n'a plus rien de grossier ni de barbare. L'art ogival avec ses délicates splendeurs est l'aboutissant logique de l'art roman.

Les murs des églises romanes sont bâtis en pierre ou en brique. Là où domine la pierre, on voit parfois reparaître le grand appareil, comme à Tarragone ou à Mérida, dont les ruines romaines offrent au maître d'œuvre des pierres toutes taillées. Ailleurs, c'est le moyen appareil qui est la règle. Les pierres, de dimension médiocre, et telle qu'un homme pouvait aisément les soulever, sont posées par lits réguliers mais parfois de hauteur inégale. En Castille, la pierre est travaillée et aplanie avec soin. En Catalogne, elle est seulement piquée ; la construction en prend un air de force et de simplicité qui s'harmonise parfaitement avec le milieu catalan. Les murs des églises romanes sont, en général, monochromes : parfois, en Catalogne, on a alterné les assises rougeâtres et les assises de teinte orangée et l'on a obtenu des édifices rayés comme les aiment les Italiens. Le mur est parfois segmenté par des bandes lombardes (*San Pons de Corbera*), plus souvent par des contreforts. A *Saint Jacques de Compostelle*, les contreforts sont réunis par des arcs, et donnent ains à la muraille un aspect robuste et décoratif d'un excellent effet.

La colonne isolée n'est plus employée qu'à titre exceptionnel ; le poids des voûtes oblige les constructeurs à renforcer les points d'appui et à remplacer la svelte colonne par le pilier plus résistant. Le pilier n'est d'abord qu'un prisme rectangulaire, puis il se cantonne de colonnes engagées sur une ou deux de ses faces, puis sur ses quatre faces, et devient le pilier cruciforme. La colonne, désormais partie intégrante d'un tout plus solide, s'affranchit des règles classiques ; elle file droite et mince, sans renflement, de la base au chapiteau ; elle enlève au pilier ce qu'il avait de trop massif et trop lourd, et pour l'alléger encore aux yeux, elle l'entoure, elle le cache on n'en laisse voir que les angles vifs, les tranchantes perpendiculaires. Le fût de la colonne engagée reste lisse le plus

souvent, mais aux portails des églises, dans ces grands décors où les artistes ont déployé toutes les richesses de leur art, la colonne se couvre de dessins, et de broderies sculptées. Toutes les colonnes ont leur base et leur chapiteau. La base, inspirée du vieux modèle attique, est souvent ornée aux angles de griffes et de fleurons. Les chapiteaux interprètent librement l'antique modèle corinthien, ou se réduisent à une simple corbeille, ou se couvrent de feuillages fantastiques et de figures, ou racontent les miracles de la Vierge et des saints. La variété, la fantaisie personnelle, que n'avait presque pas connues l'art antique, donnent aux chapiteaux romans une individualité extraordinaire. Chacun d'eux est en soi un objet d'art, dit son histoire, et parfois dit son nom. L'école cistercienne arrête assez fréquemment la colonne à une certaine hauteur au dessus du sol ; la nef se fait ainsi plus ample ; en certaines églises il ne reste plus de certaines colonnes que le chapiteau ou qu'un cul de lampe pour supporter la retombée des ogives, dont l'architecte primitif n'avait pas prévu la construction.

L'arc est presque toujours en plein cintre, surhaussé quand les besoins l'exigent, rarement surbaissé. L'arc en fer à cheval persiste dans quelques régions : en Catalogne, en Andalousie, en Extremadure. L'arc trilobé ou polylobé, probablement d'origine arabe, fait son apparition dans l'architecture chrétienne. L'arc en tiers point apparaît vers 1112 à *Sainte-Marie-de-Tarrasa*. Les grands arcs des nefs sont le plus souvent formés de deux bandeaux en retrait, construits par anneaux indépendants l'un de l'autre. L'édifice y gagne en force et en légèreté.

Les basiliques romanes sont ordinairement voûtées partout. Les architectes romans ont employé la voûte en berceau, ou en demi-berceau, avec ou sans arcs doubleaux, correspondants aux contreforts extérieurs. Le berceau en tiers point, dont la poussée sur les murs est beaucoup moindre, apparaît dès le premier quart du XIe siècle. Le long des escaliers, on emploie aussi le berceau incliné ou le berceau en échelons [1]. La voûte d'arêtes a été aussi en faveur ; mais la voûte romaine, dont les arêtes présentent un tracé elliptique, offre des difficultés d'exécution qui en ont rendu l'emploi assez rare. On lui préfère la voûte d'arêtes surhaussée en forme de coupole, ou la voûte aplatie, dont les arêtes ne se rejoignent pas et laissent au milieu de la voûte un espace plan. Ces simplifications de la voûte romaine sont dans la tradition byzantine. Les maîtres d'œuvre romans ont employé dans les escaliers de grossières voûtes hélicoïdales. Ils ont fait usage de la « voûte en coin de cloître ». On la trouve à la tour de la *cathédrale d'Oviedo* renforcée par une véritable croisée d'ogives,

1. Le Nymphée de Nîmes en offre déjà un très bel exemple.

mais les arcs au lieu d'être diagonaux se coupent à angle droit comme feront plus tard les liernes de l'art gothique. Les sanctuaires romans sont voûtés en quart de sphère; les demi-coupoles sont parfois ornées de nervures, le plus souvent décoratives, mais qui jouent dans certains édifices le rôle d'un cintrage permanent [1].

L'art roman a fait un emploi très fréquent de la coupole, sur trompes ou sur pendentifs, et il semble que ces deux types de coupole ne soient pas répandus au hasard sur le territoire espagnol, mais correspondent bien, l'un et l'autre, à des régions déterminées. En Catalogne règne sans partage la coupole circulaire sur trompes; en Aragon, la coupole circulaire sur trompes, avec ou sans nervures. En Castille, la coupole sphérique sur trompes; dans certaines régions la coupole est ornée de nervures, elle est lisse dans d'autres cantons. Dans le pays de Salamanque la coupole s'élève sur un haut tambour circulaire [2]. La *vieille cathédrale de Salamanque* possède même une coupole double, bâtie trois siècles avant le dôme de Florence. En Navarre, le dôme inachevé de *Sainte-Marie-de-Hirache* se serait élevé sur un dé carré surhaussé, qui a été seul construit et s'est arrêté à la naissance de la coupole portée sur pendentifs [3].

Les charpentes romanes ne présentent aucun intérêt, si ce n'est dans les églises mudéjares, qui avaient gardé la construction romaine à charpentes apparentes, et les décoraient avec soin.

Les églises romanes d'Espagne présentent quelques rares exemples de triforiums décoratifs; plus nombreuses sont les tribunes, au-dessus des basses nefs. La *cathédrale de Tuy* offre une particularité très curieuse : les tribunes qui devaient couronner les basses nefs n'ont pas été achevées, seuls les demi-doubleaux qui devaient appuyer la voûte en quart de rond des tribunes ont été construits, et l'on voit ainsi, de la façon la plus saisissante, comment l'arc-boutant gothique est issu de la voûte auvergnate en demi-berceau. Quelques églises fortifiées sont munies de chemins de ronde. Quelques-unes ont une tri-

1. Cf. abside de *Saint-Jean-du-Moutier* à Arles. Coupole de *Notre-Dame-des-Dons* à Avignon.

2. M. L. en connaît neuf exemplaires : *Vieille Cathédrale de Salamanque*, *Cathédrale de Zamora*, *Collégiale de Toro*, *église du monastère d'Hirache*, *Cathédrale de la Seo de Urgel*, *San Martin Sarroca* (Barcelona), *église du monastère de Rodilla* (Burgos), *collégiale de Santillana* (Santander), *Notre-Dame de la Lugareja* à Arévalo (Avila). — Cf. à ce sujet les réflexions de M. Enlart. — *Histoire de l'art* de M. André Michel, t. II, 1re partie, p. 105 et suiv.

3. La tour lanterne de Saint-Étienne de Caen (XIe siècle) présente exactement la même disposition.

bune ouverte sur l'extérieur, au-dessus de la porte d'entrée. D'autres ont des porches de pierre ou de bois en avant du portail ; parfois le porche s'allonge en galerie sur un côté de l'Église, on en fait même complètement le tour, comme les portiques des temples périptères.

Les portes prennent à l'époque romane un développement tout nouveau, sans précédent dans l'art antique, et dont il faut chercher les premiers exemples chez les Perses Sassanides. Les portes s'ouvrent à la façade principale ou sur les côtés de la nef, ou aux extrémités du transept. Au modèle ancien de l'arcade portée sur jambages lisses ou sculptés se substitue l'arcade triomphale sur colonnes, avec tympan richement ornementé. Bientôt, on trouve la simple colonne trop maigre, on la double, on la triple, on la quadruple ; la première archivolte en supporte à son tour une seconde, puis une troisième, une quatrième, et le portail s'élargit, s'épanouit en forme de trompe (*bocina*) comme pour appeler des foules de plus en plus amples. Le sculpteur s'empare du magnifique motif que l'architecte lui a préparé ; il sculpte les fûts des colonnes, il les grave, il les tord, il les déhanche en zig-zag, il les couvre de rinceaux, il cisèle de la même manière les archivoltes, qui se fleurissent d'étoiles et de rosaces, s'ornent de billettes, de dents de scies, de dentelures et de têtes de clou. Les chapiteaux sont coiffés de chapiteaux historiés. Le tympan s'orne de grandes compositions décoratives ; les sculpteurs abordent bravement les sujets les plus compliqués et les plus difficiles : le Christ au milieu des apôtres, le Christ en sa mandorle, entouré des attributs des quatre évangélistes, le jugement dernier. A Saint-Jacques, les apôtres sculptés en relief par dessus les archivoltes rayonnent autour de la composition centrale. Parfois, la colonne est remplacée par une statue, ou alterne avec des statues. Le portail est accompagné de frises décoratives, de zodiaques, de motifs divers d'une infinie variété. Ces portails gigantesques sont souvent l'œuvre d'artistes spéciaux, que les maîtres d'œuvres laissaient travailler à leur fantaisie et qui apportaient avec eux les traditions des écoles étrangères : germaniques, lombardes et surtout françaises.

Les fenêtres se présentent sous forme de simples arcatures appuyées sur jambages, ou ornées de colonnes et d'une archivolte moulourée. On rencontre également des fenêtres tréflées et polylobées ; à la fin de l'époque romane, des roses s'ouvrent dans les pignons.

La corniche est de style lombard en Catalogne et en Aragon : un bandeau sur petits arcs [1]. La Castille emploie de préférence la corniche sur modillons.

1. Cette corniche n'est pas absolument italienne. La Haute Auvergne en offre un exemple à l'église d'*Ydes* (Cantal). — A. de Chalvet de Rochemonteix, *Les églises romanes de la Haute Auvergne*. Paris-Clermont-Ferrand, 1902,

Les pavements se font en ciment, en brique, en dalles régulières ou en mosaïque. L'*abbaye de Ripoll* était pavée d'une grande mosaïque signée Arnaldus.

La décoration romane fait corps avec l'édifice. Elle se compose d'ornements géométriques, d'entrelacs, de rinceaux, de végétaux stylisés, ressouvenir de l'art antique ou de plantes du pays librement interprétées. Les animaux y figurent, naturels ou monstrueux, parfois symboliques. Les quatre évangélistes sont représentés par des hommes coiffés de têtes d'aigle, de lion, de taureau et d'ange (*tetramorfos*). Sur les chapiteaux, les frises, les archivoltes se déroulent des histoires racontées par l'image : l'Annonciation (*cloître de Silos*), l'Adoration des mages (*cathédrale de Tarragone*), une chasse à l'ours (*Santillana*), une tuerie de porcs (*cloître de Tarragone*), un chevalier prenant congé de son épouse (*San Pedro de Villanueva*), l'enterrement du chat par les souris (*cloître de Tarragone*), couleuvres tétant une femme (*cathédrale de Girone* [1]), les mois de l'année (*Ripoll*) [2], l'architecte tenant en main le plan de son église (*Revilla de Santullana*). Toutes les influences imaginables se reflètent dans cet art éclectique et candide. Tel chapiteau semble provenir d'un monument romain, tel détail vient de l'Orient, tel autre rappelle les ivoires byzantins [3], l'art barbare des scandinaves. L'art français est le grand inspirateur, mais l'art musulman a été aussi consulté. C'est de lui que viennent les polygones étoilés, les nègres, les costumes moresques (*cloître de Silos*), les merlons à échelons (tours catalanes), les animaux stylisés (fonts de *S. Isidoro de León*), les entrelacs à filigranes.

L'exécution est souvent des plus sommaires, le motif est indiqué par un trait gravé dans la pierre. Ailleurs, il est simplement épannelé ; parfois il se détache presque en ronde bosse, et l'artiste fait souvent preuve d'une grande habileté de ciseau; le moindre détail est rendu avec le soin le plus minutieux.

Le statuaire commence par imiter gauchement les ivoires byzantins, ou leurs imitations françaises et lombardes (Vierge de *Sahagun*, apôtres de *San Isidoro de León*), puis, tout en restant hiératique, elle s'essaie à la vie et au mou-

---

in-4°. — Enlart en cite des exemples à *Thaon* (Calvados), à *Notre-Dame-la-Grande* de Poitiers.

1. Même motif à *Saint-Nicolas d'Angers*, *Montmorillon*, *Sainte-Croix de Bordeaux*, *Saint-Sernin de Toulouse*, *Saint-Sauveur de Dinan*, *Saint-Jouin de Marnes*.

2. Même motif à *Saint-Evroult de Montfort*.

3. Cf. G. Sanoner, La vie de Jésus-Christ racontée par les imagiers du moyen âge sur les portes d'églises. *Revue de l'art chrétien*, 1906, p. 310 et suiv.

vement, elle habille ses figures de draperies mouillées à petits plis, elle leur prête une expression extraordinaire (*Camara Santa de Oviedo*, *Santo Tomé de Soria*, *Cathédrale de Lugo*, *San Vicente de Avila*). L'art roman a atteint à *Saint-Jacques de Compostelle* sa forme la plus monumentale et la plus parfaite : le portique de la Gloire, œuvre du sculpteur Mateo, constitue une admirable œuvre d'art, tant pour la maîtrise de l'exécution que pour le sentiment dramatique des figures et la beauté de la composition.

Les artistes romans ont aimé la couleur aussi bien que la forme. *Sainte-Marie-de-Tarrasa* et *Sainte-Eugénie-de-Berga* nous offrent des spécimens, très rares en Espagne, de polychromie naturelle due à l'emploi des matériaux de couleurs différentes. Le portail des platerias, à Saint-Jacques-de-Compostelle, présente de même des colonnes de marbre et de porphyre. Plus souvent la décoration sculptée était peinte, de couleurs très douces se détachant sur des fonds de couleurs vives. La peinture murale, fille des miniatures et des mosaïques, copie aussi des bas-reliefs et reste toujours très conventionnelle et très hiératique. Elle est exécutée soit à fresque, soit à la détrempe, et se recommande par une grande franchise de trait et par des couleurs vives et franches aujourd'hui très atténuées (*Panteon de los Reyes* à León, *Cristo de la Luz* à Tolède, *Santa Maria de Mellid* (Galice), *San Baudilio de Casillas* (Soria).

L'orientation canonique des églises est en général respectée. Les plans offrent de nombreuses varietés. Le plan grec devient rare ; le plan basilicaire est le plus fréquent : basiliques à trois ou à cinq nefs (*Girone*, *Ripoll*), avec ou sans transept, avec ou sans déambulatoire, avec trois, cinq ou sept chapelles rayonnantes. Quelques plans présentent de curieuses variétés, *Saint-Nicolas-de-Girone* est bâti sur plan tréflé. *San Pedro de Tarrasa* (Barcelone) a une abside tréflée [1]. L'église d'*Euserell* (Andorre) possède une abside carrée, flanquée elle-même de trois absidioles. *San Pedro de Roda* a une abside elliptique. A *Saint-Jacques de Compostelle*, les bas-côtés et les tribunes font le tour du sanctuaire. *La Vera-Cruz de Ségovie*, l'église d'*Eunate* (Navarre), l'église *San Marcos de Salamanque* sont des édifices de plan polygonal. *Cervera* (Lerida) possède une église circulaire.

En général, les architectes espagnols évitent les structures compliquées et visent à la simplification. En Galice, les nefs de beaucoup d'églises pauvres sont recouvertes de simples charpentes, portées ou non sur doubleaux. Parfois les trois nefs sont abritées sous le même toit, parfois le toit de la grande nef est surélevé. Dans les églises voûtées, les trois nefs sont voûtées à la mode poitevine en berceaux continus et parallèles, ou bien le berceau central est

1. Même disposition à la petite église de Mailhat (Puy-de-Dôme) à *Auriac l'église* (Cantal).

contrebuté par des voûtes en quart de cercle à la mode auvergnate, ou par des berceaux perpendiculaires à l'axe du berceau central. Les bas-côtés sont souvent voûtés d'arêtes, structure bourguignonne très employée dans la région de Salamanque. On connaît très peu d'exemples de l'application de la voûte d'arêtes à la nef centrale comme on en voit en Allemagne. Peut-être la *cathédrale de Jaca* avait-elle dû primitivement recevoir des voûtes de ce genre, qui n'ont pas été construites.

Quelques grandes églises comme *Saint-Jacques*, *Lugo*, *Tuy*, *Saint-Vincent d'Avila* ont des bas-côtés à double étage, le collatéral inférieur est voûté d'arêtes, la tribune est voûtée en quart de rond, avec doubleaux comme en Auvergne. A Tuy, le constructeur n'a pas achevé la voûte des tribunes; les demi doubleaux seuls sont construits, et contrebuttent la poussée des ogives de la nef, substituées en cours de construction au berceau projeté par l'architecte primitif. Dans d'autres églises, collatéral et tribunes sont voûtés en berceau surbaissé. A *Ripoll*, la grande nef est voûtée en berceau, les deux premiers collatéraux de chaque côté en quart de rond, les deux derniers en berceau.

La plus grande difficulté qu'aient eu à vaincre les constructeurs romans fut de voûter la croisée des nefs et du transept. Ils ont établi en cet endroit des tours lanternes à charpentes ou à voûtes d'arêtes; ils ont construit des coupoles sur trompes et même des coupoles sur pendentifs, ils ont dans la région de Salamanque posé leurs coupoles sur un tambour ajouré.

Les chevets des églises romanes espagnoles sont rectangulaires et voûtés en berceau, ou circulaires et voûtés en cul-de-four, avec ou sans nervures. Les déambulatoires font parfois le tour du sanctuaire et sont couverts de voûtes en quart de rond, ou de voûtes d'arêtes ou en berceau sur un plan trapézoïdal.

Les cryptes sout peu nombreuses, mais sont parfois très remarquables (*San Salvador de Leyre* (Navarre). La plus belle est la crypte construite par Mateo sous le portail de la Gloria à la *cathédrale de Saint-Jacques*.

Les façades, presque toujours assez modestes, rappellent le type lombard (*San Pablo del Campo*, Barcelona), ou le style poitevin (*Santo Tomé de Soria*) ou le style normand (*San Millán de Segovia*). La façade *de las platerias*, à la *cathédrale de Saint-Jacques* est la seule façade romane du monument qui ait été conservée dans son entier; elle est d'une très belle et très riche ordonnance et compte parmi les meilleurs morceaux de l'art roman.

Les tours sont remplacées dans les églises pauvres par des clochers-arcades (espadañas). Les églises riches et puissantes ont, au contraire, multiplié les tours comme des symboles de leur opulence et de leur noblesse. *Saint-Jacques* ne devait pas avoir moins de huit tours, la Seo de Urgel en devait avoir quatre ou cinq. Tantôt la tour sert à la défense de l'église; on la place alors au-dessus de la porte, tantôt elle a un sens liturgique, et on l'élève au-dessus de la croisée. Il y a des tours cylindriques (*S. Martin de Fromista*); la Catalogne présente déjà des tours

octogones, qui seront si fréquentes à l'âge suivant. La plupart des tours romanes sont de forme prismatique rectangulaire. L'école castillane leur donne une base massive, surmontée de plusieurs étages percés de baies assez richement ornées; l'école catalane renforce les angles avec des bandes lombardes et éclaire chaque étage de fenêtres géminées. Les tours se terminent par des plates-formes, ou des toits à quatre égouts, quelquefois par des flèches, d'exécution assez timide (*la antigua* à *Valladolid*). Les coupoles centrales sont parfois enveloppées extérieurement d'une tour carrée qui les dissimule. Les lanternes ouvertes à l'intérieur se voient surtout dans la région castillane léonnaise (*Santillana*); les plus belles se rencontrent dans le pays de Salamanque.

Les églises monastiques, collégiales ou cathédrales, sont en général munies d'un cloître, vaste cour bordée de portiques, qui rappelle les atriums romains.

Les murs de fond sont souvent décorés d'enfeus, pour y loger des sépultures. Les arcades ouvertes sur la cour centrale sont à arc plein cintre ou aigu, elles reposent sur deux, trois ou quatre colonnes. Les galeries sont couvertes en charpentes ou voûtées; elles n'ont jamais d'étage. Quelques-unes (*Ripoll*) atteignent à une extrême richesse et égalent en beauté les plus beaux cloîtres de la période gothique.

L'école romane espagnole ne se présente pas partout avec les mêmes caractères; l'unité de style comporte de nombreuses et intéressantes variétés, qui correspondent à des régions déterminées. M. L. distingue sept écoles principales : castillane-léonnaise, salmantine, galicienne, andalouse, navarraise, catalane, aragonaise, et passe en revue les édifices les plus remarquables qui permettent de reconnaître leurs caractères particuliers :

1° *École castillane léonnaise :*

San Isidoro de León (1063-1149) présente une nef centrale voûtée en berceau et surélevée pour permettre le percement des fenêtres; les grands arcs du transept sont ornés d'un feston découpé qui rappelle l'art musulman.

San Pedro de las Dueñas (1109) est construit en forme de basilique à trois nefs et trois absides; l'abside centrale est ornée de quatorze nervures décoratives.

La Collégiale d'Arbas (fin du XIe siècle) possède une abside polylobée, au devant de laquelle s'ouvre un arc triomphal en tiers point très richement décoré.

San Martin de Fromista (1066) est une église de style poitevin avec coupole sur le transept.

L'église d'Olmos (1186) appartient au style cistercien bordelais; tous ses arcs sont en tiers point.

San Vicente d'Avila (vers 1109) se rapproche de l'école auvergnate; elle a été voûtée sur ogives au XIIIe siècle.

La Collégiale de Cervatos (1199) n'a qu'une seule nef, avec abside semicirculaire.

La Collégiale de Santillana (1045) est un édifice très remanié, avec une intéressante coupole sur la croisée.

San Juan de Amandi est remarquable par l'ornementation de son chevet; décoré de deux ordres de colonnes superposés; l'ordre inférieur supporte une simple plate-bande, l'ordre supérieur se termine par des arcatures.

La Vera-Cruz de Ségovie (1208) est construite sur plan dodécagonal avec tribune centrale sous une coupole.

San Millan de Ségovie, église à trois nefs et trois absides, fut probablement couverte en charpente à l'origine. Quelques débris de la charpente primitive sont encore conservés dans la sacristie.

San Juan de los Cavalleros, à Ségovie, se distingue par ses piliers monocylindriques, ses arcs lisses en plein cintre, ses galeries méridionale et occidentale et la richesse de son ornementation.

L'Église forteresse de Turegano (XIIe siècle) a, du dehors, l'aspect d'une bastille tourelée et crénelée. L'intérieur présente une basilique à trois nefs et une seule abside.

San Juan de Duero n'a qu'une seule nef et qu'une abside, mais, de chaque côté de l'arc triomphal, ont été bâtis deux petits ciboriums, coiffés l'un d'un dôme hémisphérique, l'autre d'un cône d'aspect tout oriental. Les chapiteaux des colonnettes qui supportent les ciboriums ne manquent pas d'intérêt.

2° *École salmantine :*

Église San Martin à Salamanque. Les bas-côtés, construits pour être voûtés d'arêtes, le sont en ogives; les piliers à noyau carré sont cantonnés de quatre colonnes engagées et de quatre colonnettes. Une belle porte, à découpages lobulaires, est encore visible au milieu des constructions qui masquent l'édifice. *La vieille cathédrale de Salamanque* (1150-1250) est un superbe édifice de transition, que les constructeurs de la cathédrale neuve ont eu le bon goût de conserver. Elle appartient au style bourguignon poitevin[1]. Les arcades de la grande nef sont en tiers point, à double bandeau sans moulures et portent sur des piliers à base circulaire, formés de quatre colonnes et de quatre colonnettes; les chapiteaux sont d'une belle exécution. La voûte de la grande nef est ogivale et semble avoir été prévue dans la construction. Il n'en est pas de même des voûtes du transept, dont les arcs ogifs, reposent sur des statuettes, ou sur des consoles, faute de trouver des points d'appui tout préparés. Nous connaissons déjà la belle coupole élevée sur la croisée.

La cathédrale de Zamora (1151-1174) s'inspire aussi de l'art bourguignon. Elle

1. Elle présente de très frappantes ressemblances avec la belle église *Notre-Dame-des-Miracles de Mauriac* (Cantal).

est voûtée d'arêtes dans les bas-côtés et voûtée d'ogives dans la nef centrale. Elle a, comme celle de Salamanque, des piliers cantonnés de quatre colonnes et de quatre colonnettes engagées, des arcs en tiers point sans moulures, une belle coupole à tambour sur pendentifs [1].

La *cathédrale de Ciudad-Rodrigo* (1170-1230) est un édifice de transition, construit pour être voûté d'arêtes et en berceau, et voûté d'ogives au cours même des travaux.

Santa Marta del Azoque à Benavente, nous offre l'exemple d'une église à cinq absides.

San Marcos à Salamanque est une basilique à trois nefs et trois absides, rappelant le *Cristo de la Luz* et inscrite dans un cercle. Ce plan bizarre ne donne, comme on peut le croire, aucun résultat bien artistique.

3° *École galicienne :*

La *cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle* (1071-1217) est le plus grand et le plus bel édifice roman de l'Espagne. Elle mesure 100 mètres de long sur 70 de large. Sa nef de 11 travées, voûtées en berceau, s'accompagne de deux collatéraux voûtés d'arêtes. Les collatéraux sont surmontés de tribunes, voûtées en quart de rond, ouvertes sur la nef par une belle arcade géminée. Collatéraux et tribunes font le tour des transepts largement étendus, et même du sanctuaire, à sept travées tournantes. Les trois nefs sont abritées sous le même comble : trois grands portails et huit tours complétaient le magnifique ensemble de la métropole galicienne. A tous les Français qui la voient la Cathédrale de Saint Jacques rappelle, presque trait pour trait, *St-Sernin de Toulouse;* les Espagnols, de leur côté, veulent que leur église soit une œuvre absolument nationale et n'ait rien emprunté à l'église française. M. L. est trop savant archéologue pour ne pas avoir été frappé des ressemblances qui existent entre les deux monuments. Il ne pense pas que *Saint-Jacques* soit la copie de *Saint-Sernin. Saint-Jacques* fut commencé dès 1071, et la fondation de Saint-Sernin ne fut entreprise qu'en 1080. L'église française est donc postérieure à l'église espagnole, mais les deux églises sont *sœurs.* Elles dérivent l'une et l'autre d'un type commun, que M. L. attribue à l'architecture angevine, et qui doit être attribué à l'école auvergnate, comme nous espérons le démontrer

---

1. M. Lampérez parle de « chapiteaux à créneaux » comme d'un type particulier à la *cathédrale de Zamora.* Les trois trous carrés que l'on remarque à la partie supérieure du chapiteau correspondent en réalité aux parties concaves de l'abaque du chapiteau corinthien, et cette barbare interprétation se retrouve dans d'autres monuments espagnols cités par M. L., notamment à la crypte de la *cathédrale de Palencia* (p. 164).

bientôt. Les conclusions de M. L. sont judicieuses et modérées et peuvent être acceptées provisoirement, tant que l'histoire des deux monuments ne sera pas mieux connue.

La cathédrale de Lugo (1129-1177) visiblement inspirée de la *cathédrale de Saint Jacques*, a gardé de sa construction romane le transept et les trois premières travées de la nef voûtées en berceau, avec tribunes voûtées d'arêtes. Le portail nord a conservé une magnifique statue du Christ bénissant, seul vestige du tympan du XIIe siècle, les portes sont encore munies de très belles ferrures anciennes.

La cathédrale de Tuy (1180) est aussi une imitation de *Saint-Jacques*; monument de transition, terminé seulement au XIIIe siècle, la cathédrale primitive se composait d'un vaisseau à trois nefs, de style auvergnat bien marqué, avec trois absides, probablement semi-circulaires.

La cathédrale d'Orense (1132-1148) est une basilique à trois nefs, de style bourguignon, avec transept très développé et une longue abside flanquée de deux absidioles parallèles. Le portail du Paraiso semble être une réduction du portail de la *Gloria* de *Saint-Jacques*. Des tours de défense accompagnent l'entrée, comme à Tuy. Toute l'église est voûtée sur croisées d'ogives.

San Lorenzo de Carboeiro (1171-1192), monastère aujourd'hui détruit, est un édifice de transition très intéressant, dont le sanctuaire, entouré d'un déambulatoire et de trois chapelles rayonnantes est déjà de plan tout gothique [1].

Santa Maria de Cambre (fin du XIIe s.) possède aussi un chœur avec déambulatoire et cinq chapelles rayonnantes [2]. La nef est couverte en charpente.

Santa Maria de la Corticela, chapelle édifiée auprès de la cathédrale de Saint-Jacques, est une petite basilique à trois nefs, dont le berceau central est contrebuté par deux voûtes en quart de rond. Elle a seulement 16 mètres de longueur sur 14 mètres de large.

Santa Maria del Sar à Saint-Jacques a l'aspect d'une petite église de style poitevin, mélangé d'éléments locaux.

Santa Maria de Aguas Santas (1193) présente trois nefs abritées sous un même toit, et terminées par trois belles absides semi-circulaires de construction très soignée.

4° *École andalouse :*

Peu importante, parce que la conquête de l'Andalousie fut tardive, cette école n'a pas laissé de monuments bien remarquables. M. L. cite *San Pablo el Real* de Cordoue, bâti au XIIIe siècle, en style roman, sur les débris d'un palais

1. Grandes analogies avec le chœur d'*Ebreuil* (Allier).

2. Analogies de plan très marquées avec le plan de la *cathédrale de Tolède*, inspirée elle-même de *Bourges* et du *Mans*.

almohade, et *Santa Eulalia* de Mérida, construite en style roman, au XIIIe siècle, avec des matériaux antiques : une crypte, comblée en 1734, des chapiteaux wisigothiques, une porte en fer à cheval sont les éléments archéologiques les plus intéressants de cet édifice.

5° *École navarraise :*

L'abbaye de San Salvador de Leyre, autrefois fortifiée, possède une belle église de style poitevin, remaniée au XIIIe siècle (1236-1270), mais dont le transept et le chevet sont restés intacts. Les trois nefs de la partie romane sont voûtées en berceau. Une tour quadrangulaire, de style catalan, flanque le côté droit de l'église. Le portail compte parmi les plus belles œuvres du style roman espagnol.

Le monastère d'Hirache (1056-1092) a gardé une belle église de style clunisien, qui présente quelque analogie avec la vieille *cathédrale de Salamanque*. La grande nef, voûtée d'ogives, est éclairée par des œils-de-bœuf d'un effet assez inattendu, et qui se retrouvent dans l'abside principale. La tour lanterne, élevée sur la croisée, et très remaniée, parait avoir eu autrefois une coupole portée sur pendentifs.

Santa Maria la Real, de Sanguesa, est également munie d'une tour lanterne et possède un magnifique portail sculpté.

L'église des Templiers d'Eunate, sur le plan de la mosquée d'Omar (le moutier du Temple) est de forme octogonale, avec abside sur l'un des côtés. L'extérieur, construit avec soin, est orné de contreforts semi-circulaires et d'arcatures. Une ceinture d'arcades fait à une certaine distance tout le tour de l'édifice, et constitue les restes d'un cloître, dont le mur de fond aurait été détruit.

L'église d'Armentia (près Vitoria) renferme les vestiges d'un édifice plus ancien conçu dans le plus riche style poitevin.

L'église de Gazolaz (Navarre) porte sur le côté sud un portique aux arcs géminés tout à fait analogues à ceux du cloître de la *cathédrale de Tarragone*.

6° *École catalane.*

Elle se distingue par la coexistence d'influences antiques, orientales, italiennes et françaises, par la recherche du plan, la beauté de l'appareil, l'aspect rustique de la taille des pierres, et le style général des tours à bandes lombardes et fenêtres géminées.

San Pedro de Tarrasa a un sanctuaire sur un plan tréflé, *San Benito de Bages* possède un beau cloître, *San Juan de las Abadesas* a une abside tréflée si large que l'architecte n'a osé la voûter d'un seul jet, et a planté quatre piliers à l'intérieur de l'hémicycle [1].

1. La même particularité se retrouve dans la crypte de *Notre-Dame-du-Port à Clermont*, de *Saint-Paul-d'Issoire*, et de *Notre-Dame d'Orcival*.

San Pedro de Galligans (1137-1150) à Girone est un vaisseau à trois nefs voûtées en berceau ; le bras gauche du transept se termine par une abside. L'abside principale est flanquée à gauche d'un abside secondaire et à droite de deux absides; un beau cloître règne sur le côté droit de l'édifice. *San Pedro de Besalu* (1003) a son sanctuaire doublé d'un déambulatoire, sans chapelles rayonnantes [1]. A *San Pedro de Roda*, le chevet est de tracé elliptique. *San Nicolas* de Girone est bâti sur plan tréflé, avec nef unique voûtée en berceau et coupole octogone sur trompes. *San Pablo del Campo* à Barcelone et *San Jaime de Frontinya* sont des églises de même type avec réminiscences lombardes.

San Cucufate del Valles (XIe siècle) est un beau modèle d'église catalane à trois nefs et trois absides parallèles, tour carrée à bandes lombardes. Les voûtes appartiennent aux types roman et gothique : demi-coupoles lisses ou nervées, croisées d'ogives. Un cloître accompagne le côté gauche de l'église.

La cathédrale de la Seo de Urgel est, avec l'*abbaye de Ripoll*, la plus belle église de la Haute Catalogne. Bâtie de 1010 à 1075, elle présente un plan d'un dessin très ferme et très original. La nef majeure est voûtée en berceau, les collatéraux sont voûtés d'arêtes. Le transept, plus étroit que la nef principale, se termine par deux tours quadragulaires. L'abside centrale, creusée d'une absidiole ménagée dans l'épaisseur du mur pour le siège de l'évêque, est accompagnée de chaque côté de deux absides secondaires prises dans la muraille. Une galerie haute réunit les deux tours et favorise la défense de l'édifice. Une coupole, malheureusement très remaniée et un cloître XIIe siècle complètent l'ensemble, qui serait très beau si l'édifice avait été mieux entretenu et moins défiguré.

La belle église de *Santa Maria de Ripoll*, reconstruite en 1887 par D. Elías Rogent, s'est inspirée des principaux monuments de la province. Les piliers, les voûtes et la structure des nefs sont empruntés à *San Lorenzo de Munt*, à *San Pedro de Galligans* à *San Juan les Fonts*; la coupole est imitée de *San Pedro de Camprodon*, la lanterne de *San Jaime de Frontinya*, la tour de *Munt*, de *Frontinya* et de *San Juan de las Abadessas*. Le plan basilicaire à cinq nefs comporte un transept très développé, une large abside semi-circulaire et six absidioles latérales. Un beau cloître (1172-1383), un admirable portail sculpté, dernier vestige de l'église primitive; une tour catalane à bandes lombardes et créneaux à échelons complètent le superbe ensemble restauré par ordre de l'évêque Morgades.

La Basse-Catalogne possède aussi de curieuses églises romanes comme *San Martin Sarroca*, dont l'abside est une merveille de richesse et de bonne exécution, et comme l'église à demi ruinée d'Anserral dont l'abside principale se creusait elle-même de deux absidioles et d'une abside tréflée.

1. Même disposition à l'église de *Saint-Saturnin* (Puy-de-Dôme).

7° *École Aragonaise.*

A moitié enfoui dans la grotte de Galión, *San Juan de la Peña* a conservé ses trois lourdes absides, et une porte très ancienne avec arc en fer à cheval. La sépulture des rois d'Aragon a été entièrement remaniée au XVIIIe siècle, la sépulture des riches-hommes est restée à peu près intacte et ressemble à un Columbarium romain. La *cathédrale de Jaca* marie ses absides du XIe siècle et ses nefs du XIIe à des voûtes ogivales du XVe. L'église fortifiée de *Loarre* nous présente un tronçon de nef, une coupole sur trompes, une abside à double rang d'arcades superposées. *San Pedro el viejo* de Huesca possède une tour latérale sur plan hexagonal et un cloître intéressant.

Le monastère de *Sahagún*, aujourd'hui détruit, avait jadis une église considé rable qui était avec *Ripoll* et *Saint-Jacques* l'une des plus grandes églises romanes d'Espagne. Celle de *Silos*, démolie en 1750, ressemblait à la vieille *cathédrale de Salamanque*, possédant trois coupoles et un portique latéral. Le *monastère de Sigena* (1183) offre encore une belle porte romane aux multiples archivoltes, et de longs transepts terminés par des tours quadrangulaires.

Là où manquait la pierre, les maîtres d'œuvres romans ont su tirer de la brique le parti le plus monumental. L'église de *La Lugareja* à Arévalo, bien qu'à moitié détruite, est encore d'aspect robuste et imposant. *San Lorenzo de Sahagún* tout plein de réminiscences moresques est un type de roman « aljamiado ». *San Andrés de Cuellar* a la majesté sobre d'un ouvrage romain.

V. *Conclusions générales.*

De l'immense et savante enquête conduite par M. Lampérez découlent quelques conclusions d'intérêt général et qui paraissent presque toutes solidement établies.

L'art wisigothique est une imitation barbare de l'art romain ou byzantin, mêlé de quelques éléments locaux, dont le plus curieux, à coup sûr, est le fréquent emploi de l'arc outrepassé. Que l'arc outrepassé ait été connu en Espagne, avant l'arrivée des Arabes, c'est ce que ne permettent guère de révoquer en doute les stèles funéraires découvertes à *León*, à *San Miguel de Escalada*, á *Rabanales*, à *Picote*, à *Mertola* où des arcs en fer à cheval très marqué s'unissent à des inscriptions latines du IIe au VIe siècle. Le plan des ruines de *Segobriga* présente une abside en fer à cheval; l'arc triomphal qui y donne entrée, est tracé lui-même en fer à cheval. A *Santa Comba de Bande* un arc en fer á cheval repose sur deux colonnes romaines à chapiteaux barbares. *San Pedro de Nave*, d'une ornementation si caractéristique, à presque tous ses arcs tracés en fer à cheval. Ces nombreux exemples, provenant d'édifices que les textes pemettent de dater, nous paraissent réellement concluants. Il n'est pas, après tout, plus singulier de

voir les Wisigoths adopter l'arc outrepassé, qu'il n'est extraordinaire de voir les Sassanides préférer l'arc elliptique [1], ou les Coptes user de l'arc aigu [2].

Les autres éléments de l'art wisigothique sont beaucoup moins caractéristiques. Les fenêtres géminées ou tripartites se trouvent déjà dans les monuments sassanides [3], syriens [4] ou byzantins [5]. L'ornementation procède des modèles antiques ou orientaux. Le chapiteau sculpté en méplat [6], le chapiteau cubique, le chapiteau en tronc de pyramide sont des inventions orientales, adoptées de très bonne heure par les Byzantins. La sculpture en biseau résulte de la stylisation des motifs végétaux employés par les ornemanistes anciens. Son insupportable sécheresse ne lui interdit pas cependant tout effet décoratif [7]; dans la pénombre des églises obscures, la lumière s'accroche à ses angles et à ses pointes, et met en valeur son faible relief, qui se perdrait aux feux du plein jour. Les rosaces, les entrelacs sont aussi d'origine orientale el se retrouvent à Byzance [8], en Gaule [9] et en Italie [10] comme en Espagne.

1. A. Gayet, *L'art persan*. Paris, 1895, p. 96.

2. L'arc aigu était le trait saillant de l'architecture copte, et son usage remonte au moins au ve siècle de notre ère. — A. Gayet, *L'art arabe*, Paris 1.

3. Arcatures au *palais de Servistan*, sur la façade de l'*arc de Ctésiphon*, à l'intérieur du *palais de Rabbath-Ammon*.

4. A l'église de *Tourmanin* (Syrie).

5. Notamment à *Saint-Vital de Ravenne* : arcatures tripartites dans la galerie haute; fenêtres géminées à la naissance de la coupole. — E. Corroyer, *L'architecture romane*. Paris, 1888, p. 116. — Arcades géminées et tripartites à l'*Église des Saints Serge et Bacchus*, construite à Constantinople, sous Justinien. Le manuscrit syriaque de la Bibliothèque Laurentienne à Florence, exécuté en Mésopotamie en 586 présente beaucoup de figures ornementales empruntées à l'architecture. On y voit, entre autres, une arcature subdivisée en quatre parties par trois minces colonnettes (Ch. Bayet, *L'Art Byzantin*, p. 70).

6. Très notables exemples à Saint-Vital de *Ravenne* et à *Sainte-Sophie de Constantinople*. La sculpture en méplat est en plein développement au palais de *Mschatta*. Cf. Louis Bréhier, *L'art oriental à la fin de l'antiquité. Le palais de Mschatta. Revue des Idées*, 15 juillet 1908.

7. M. Bossan, l'architecte de *Notre-Dame-de-Fourvières, à Lyon*, a fait de ce genre de sculpture un emploi très intelligent qui montre tout le parti qu'en peut tirer un artiste.

8. Cf. A. Michel, *Hist. de l'art.*, t. I, p. 152.

9. A. Michel, *Hist. de l'art*, t. I, p. 397. — Enlart, *Manuel d'archéologie française*, t. I, p. 130. — Des entrelacs dessinés à la truelle sur l'enduit frais viennent d'être reconnus par M. du Ranquet dans la crypte de la *cathédrale de Clermont-Ferrand*.

10. A. Michel, *Hist. de l'art*, t. I, p. 388.

L'architecture mozarabe est très difficile à distinguer de l'art wisigothique. M. L. s'est donné une peine extrême pour déterminer les caractères de cet art très pauvre et très barbare, qui dérive incontestablement de l'art wisigothique, et va se perdre au XIIe siècle dans l'art roman ; il n'a peut-être pas trouvé beaucoup d'éléments certains et significatifs. Lorsque l'on parcourt son livre et que l'on compare les édifices qu'il donne comme wisigothiques, à ceux qu'il présente comme mozarabes, on est surtout frappé de leurs extrêmes ressemblances, et il paraît un peu arbitraire de les distinguer les uns des autres. L'art mozarabe nous semble un art de survivance, qui irait peu à peu s'enrichissant au contact des écoles musulmanes et romanes épanouies autour de lui.

M. L. nous dit que la brique, inconnue dans les constructions wisigothiques, reparaît dans les édifices mozarabes ; mais il avoue d'autre part que nous connaissons à peine quatorze exemples authentiques de l'architecture des Goths ; est-il possible d'affirmer, d'après un si petit nombre de spécimens, que les Wisigoths n'ont pas employé la brique ? Ne serait-il pas extraordinaire qu'ils ne l'aient pas employée, alors que les Romains et les Arabes, qui les ont précédés et suivis, en ont fait un si large usage ?

La corniche à dents de scie, le modillon à rosaces sont bien des traits originaux et caractéristiques, qui différencient le style mozarabe du style wisigothique, mais si ces détails ne se trouvent pas dans le style wisigothique, ils se retrouvent, au contraire, dans le style roman, et peuvent, eux aussi, être d'emprunt chez les Mozarabes.

Le modillon est tout particulièrement curieux, parce qu'il ressemble étonnamment au modillon à enroulements, ou à copeaux, que l'on donnait jusqu'ici comme caractéristique de l'école auvergnate [1]. Le modillon de *San Miguel de la Cogolla* figuré à la page 200 rappelle les modillons en tête de bélier signalés par M. du Ranquet à l'*église de Chamalières* (Puy-de-Dôme). L'espèce d'éventail qui règne au-dessous des rosettes, et dont M. L. ne s'explique pas l'utilité, se retrouve dans presque tous les modillons auvergnats, mais plus ou moins largement échancré, et doit avoir eu pour but de consolider l'extrémité du modillon, tenue pour trop mince et trop fragile par les artistes romans, toujours épris de solidité.

Pour tout le reste : plans, structure, appuis, voûte, décoration, l'école mozarabe n'offre réellement rien qu'on ne puisse rencontrer dès la période wisigothique [2]. Le pilier composé lui-même n'est qu'une modification à peine

1. Enlart, *Manuel d'archéologie française*, t. I, p. 401.

2. Cf. Nef de *San Juan de Baños* (p. 148) et nefs de *San Miguel de Escalada* (p. 218), et de *San Cebridn de Mazote* (p. 225).

sensible du pilier carré cantonné de colonnes, déjà soupçonné des Wisigoths [1], et développé si magnifiquement par toutes les écoles romanes.

M. L. considère les écoles asturiennes comme formant un groupe spécial dans l'art roman, et y voit une des créations les plus originales de l'art espagnol. Cette opinion n'est pas partagée par les archéologues français. M. Marignan date les églises asturiennes du XIIe siècle [2]. Il fait remarquer qu'elles sont construites en moyen appareil, assemblé avec soin et ornées de contreforts extérieurs, que leurs absides, tracées sur plan rectangulaire, sont ornées d'arcatures aveugles, que leurs chapiteaux sont sculptés en méplat, et qu'il n'y a pas d'exemples de cette décoration avant le XIIe siècle. Il croit à la fausseté des inscriptions citées par les savants espagnols et estime que les textes ne peuvent tenir devant les données archéologiques. M. Enlart [3] voit dans les églises asturiennes des monuments du XIe siècle, tout au plus, et bien plutôt du XIIe; il s'y trouverait seulement quelques fragments rapportés d'édifices antérieurs. « Ces édifices montrent ce qu'eût été l'art espagnol sans l'importation française. » M. Dieulafoy [4] reporte les églises asturiennes du VIIIe au Xe siècle, comme le font les savants locaux, mais ne voit en elles aucun élément national [5]. Les chapiteaux en tronc de pyramide procèdent de l'imposte byzantin, comme les cordes et les broderies en méplat, comme les voûtes bâties sans l'aide de cintrages. Les voussures en fer à cheval ou semi-ellip-

---

Plan et aspect général de *Santa Comba de Bande* (p. 154-155) et de *Santa Maria de Melque* (p. 216-217).

Plan du *Cristo de la Luz* (p. 178) et de *Santa Maria de Lebeña* (p. 237).

Chapiteaux de la *crypte de la cathédrale de Palencia* (p. 175) et de *San Millán de la Cogolla* (p. 201).

1. Cf. *San Cebrián de Mazote* (p. 159) et *Santa Maria de Lebeña* (p. 238).

2. *Les premières églises chrétiennes en Espagne*. Paris, 1902.

3. A. Michel, *Histoire de l'art*, t. I, IIe partie. L'architecture romane par M. Enlart, p. 558.

4. *Mémoires et Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1907.

5. Le beau livre de M. de la Rochemonteix sur *Les églises romanes de la Haute Auvergne* (Paris, Clermont-Ferrand, 1902, in-4°) nous met en présence d'un art local, très comparable pour l'originalité à l'école asturienne : petits édifices à décoration pauvre et à plan très varié — bases historiées — chapiteaux d'un style très spécial : oves, perles, raies de cœur, cordages, nattes, chapiteaux flabelliformes — modillons spéciaux rappellant plutôt l'école normande — clochers à peigne. On ne songe point cependant à faire de l'architecture cantalienne une école spéciale.

tiques, les absides ultra semi-circulaires rappellent les traditions persanes. M. Dieulafoy trouve de grandes ressemblances entre les églises asturiennes et *Saint-Philibert de Tournus*.

M. L. soutient la cause nationale et fait ressortir avec habileté tous les détails originaux de l'architecture asturienne : plans rectangulaires, chevets curvilignes à l'extérieur, annexes nombreuses (*gazophylacia ? diaconica ?*) galeries latérales extérieures [1], composition savante des murs, armés de contreforts et d'arcatures, arcs surhaussés, ornementation de style wisigothique, voûtement intégral des édifices. Il fait observer à M. Marignan que l'emploi du moyen appareil dans les églises asturiennes est une exception, et que les maçonneries sont, en général, négligées, que les absidès rectangulaires, et les arcs surhaussés sont en eux-mêmes des signes d'ancienneté, que les arcs en fer à cheval constituent une très vieille mode espagnole, que les contreforts extérieurs existent déjà dans les basiliques africaines, que les arcatures décoratives se rencontrent à Germiny-des-Prés, que la sculpture méplate est précisément ce qui témoigne le plus éloquemment en faveur de l'antiquité des églises asturiennes, que les inscriptions ont été reconnues pour authentiques par des épigraphistes comme M. de Hübner et le R. P. Fita, que le mépris des documents n'est pas un argument et qu'il se peut après tout qu'un système d'architecture ait été connu en Espagne avant de l'être en France.

Nous serions tentés pour notre part de nous rallier à l'opinion de M. Dieulafoy. Les églises asturiennes nous paraissent d'un caractère archaïque très accusé et leur décoration de provenance wisigothique ; nous croyons à la valeur des inscriptions et des documents écrits, mais nous ne voyons vraiment dans les petits édifices asturiens presque rien d'original ; si ce n'est le plan rectangulaire de *Santa Maria de Naranco* et de *Santa Cristina de Leña*. Le meilleur argument des Français, à savoir qu'on ne connaît pas d'édifices entièrement voûtés avant le XIIe siècle [2], perd beaucoup de son poids quand on considère les médiocres dimensions des églises asturiennes et leurs plans rectilignes qui suppriment à peu près toutes les grosses difficultés.

L'étude de l'époque romane occupe plus de la moitié de l'ouvrage de M. L.

1. M. Enlart voit dans ces porches latéraux « une création originale de l'art roman espagnol ».

2. La cathédrale de Clermont, bâtie au Ve siècle par saint Namatius était peut-être voûtée ; le terme de *camera* dont se sert Grégoire de Tours semblerait l'indiquer. Cf. L. Bréhier, *Archéologie, Moyen Age*, dans *Clermont-Ferrand et le Puy-de-Dôme*. Clermont-Ferrand, 1908, in-8°.

Il reconnaît très franchement la prédominance des influences françaises [1] dans le développement de l'art roman espagnol et signale avec raison comme particularités intéressantes les portiques latéraux des églises castillanes, les coupoles à tambour de la région salmantine, les voûtes nervées de certaines absides, la beauté et l'opulence de certains portails. On comparera avec intérêt à la belle monographie de M. L. le chapitre consacré à l'art roman par M. Enlart dans l'*Histoire de l'art*, publiée sous la direction de M. André Michel.

Parmi les questions les plus soigneusement traitées par M. L., on doit citer les pages relatives à *Saint-Jacques-de-Compostelle*, appelée avec raison par M. Enlart « la merveille » de l'architecture romane espagnole. Trois églises françaises : *Saint-Martial de Limoges*, *Conques*, *Saint-Sernin de Toulouse* forment avec *Saint-Jacques-de-Compostelle* une même famille architecturale, dont *Saint-Jacques* est évidemment le spécimen le plus achevé et le plus parfait [2]. *Saint-Jacques* a été commencé en 1074 ou 1075, terminé en 1128, mais le portique de la Gloire n'a été achevé qu'en 1188. *Saint-Sernin*, commencé en 1000, a été consacré en 1096 et on y travaillait encore en 1140. De ces dates, données par M. Lopez Ferreiro et par le Congrès archéologique de Toulouse (1899), il est impossible de tirer une conclusion absolue. Si l'église espagnole a été commencée cinq ou six ans avant l'église française, cette dernière a été consacrée trente-deux ans avant l'église espagnole, ce qui a permis évidemment plus d'une retouche et plus d'un remaniement. Le plus probable est que les architectes de *Saint-Jacques* et de *Saint-Sernin* ont travaillé sur les mêmes données, et il serait fort intéressant de connaître à ce sujet la date de construction de *Sainte-Foy de Conques* et de *Saint-Martial de Limoges*, le plus ancien de ces édifices ayant dû servir de prototype aux autres. Il ne faut pas dire comme M. L. que *Saint-Jacques* est de style « angevin ». Il y a bien un style angevin,

1. Elles ne sont d'ailleurs pas exclusives, et l'Espagne a parfois à son tour influé sur l'art français. Les chapiteaux de Moissac racontent des légendes de saints espagnols; leurs modèles viennent d'au-delà des Pyrénées. Le portail de l'église Sainte-Marie d'Oloron rappelle le portail de Saint-Vincent d'Avila.

2. L'église *Saint-Jacques* est bâtie en pierre, tandis que *Saint-Sernin* est bâti en brique. Ses piliers sont ornés de colonnes engagées, tandis que *Saint-Sernin* doit se contenter de pilastres. La partie ornementale est beaucoup mieux traitée et plus riche à *Saint-Jacques* qu'à *Saint-Sernin*. La nef de *Saint-Sernin* comporte, il est vrai, deux bas-côtés, tandis que *Saint-Jacques* n'a qu'un simple collatéral, mais le transept de *Saint-Jacques* est plus long, et le collatéral fait le tour de l'abside. Enfin l'église espagnole n'est point défigurée par les quatre tours octogones qui rétrécissent d'une manière si fâcheuse la croisée de l'abbatiale toulousaine.

qu'on appelle aussi le style Plantagenet, mais c'est une école gothique, et *Saint-Jacques*, église purement romane, se rattache au style auvergnat. C'est en Auvergne que s'est élaboré le plan complet de l'église romane avec triple nef, voûtée en quart de rond dans les tribunes ; c'est l'Auvergne qui a mené autour du chœur les déambulatoires et qui a ouvert sur eux les chapelles rayonnantes ; c'est elle, en un mot, qui a tracé le plan définitif de la basilique chrétienne.

La première église construite dans ce style fut la seconde *cathédrale de Clermont*, élevée par l'évêque Étienne II et consacrée en 946. Le roi Robert le Pieux (996-1031), qui visita Clermont peu après l'achèvement de l'église, la trouva si belle qu'il voulut rebâtir sur le même modèle l'*église de Saint-Aignan* dans sa ville d'Orléans. Les deux édifices ont disparu, mais la *crypte de Clermont* existe toujours sous le chœur de la cathédrale gothique actuelle, et des fouilles sont déjà commencées sur les indications de M. H. du Ranquet pour en dégager l'intérieur et en relever le plan [1]. Les tours carrées qui accompagnaient le portail roman n'ont été démolies qu'en 1851 ; un ouvrage sur l'Auvergne publié un peu plus tard [2] en donne encore un dessin et nous nous rappelons en avoir vu les derniers débris dans les chantiers de construction du portail actuel, œuvre de Viollet-le-Duc : un chapiteau de type corinthien et simplement épannelé était encore en place au-dessus d'une lourde colonne engagée dans un des pilastres du narthex. La crypte de Saint-Aignan est connue et présente en plan toutes les caractéristiques du plan auvergnat [3].

C'est ce plan que l'école limousine a repris et perfectionné ; elle a amplifié les tribunes des églises auvergnates et les a largement ouvertes sur la nef majeure par des arcades géminées ; elle a conduit les tribunes autour du transept jusqu'au rond-point du sanctuaire ; elle a segmenté la voûte en berceau de la grande nef par des arcs doubleaux, menés de travée en travée, depuis le narthex jusqu'au sanctuaire. *Saint-Jacques* représente le chef-d'œuvre de cette école et l'on peut voir en lui le chef-d'œuvre de l'art roman tout entier.

G. Desdevises du Dezert.

---

1. Cf. Mallay, *De quelques découverte faites dans ces derniers temps à la cathédrale de Clermont*. Semaine religieuse de Clermont, 1869.

2. Émile Thibaut, *Guide en Auvergne*.

3. *Revue de l'art chrétien*. Janvier 1808. Léon Maître, Une promenade sous le chevet des églises *Saint-Aignan* et *Saint-Euverte d'Orléans*.

Liste des églises romanes espagnoles citées par M. Lampérez.

I. — Architecture wisigothique.

Arnal (Capilla de).
Bande (Sta Comba de).
Baños (San Juan de).
Burguillos (Capilla de).
Camarzana de Tera.
*Cordoba (San Felix de).
— (San Vicente de).
Elche (Capilla de).
Evora (San Marcio).
Guarrazar (Basilica de).
*Hornija (San Roman de).
*Mallorca (iglesia de Santa Maria).
Medina-Sidonia (hermita de San Justo y San Pastor).
Miguel (San) in excelsis.
*Mérida (catedral de).
*— (Sta Eulalia de).
Nave (San Pedro de).
*Orense (San Martin de).
Palencia (catedral de).
*Sahagun (antigua iglesia de).
Segóbriga (basilica de).
Setabis (catedral de).
*Tarragona (iglesia de Arce).
— (San Pablo de).
Tarrasa (San Miguel de).
Toledo (El Cristo de la Luz).
*— (Santa Leocadia).
*— (San Gines).
Toledo (San Pedro y San Pablo).

II. — Architecture mozarabe.

Bamba (iglesia de).
Casillas de Berlanga (San Baudilio de).
Castrón (San Juan de).
Celanova (San Miguel de).
Cogolla (San Millán de la).
Cordoba (San Lorenzo).
— (San Miguel de).
Escalada (San Miguel de).
Lebeña (Santa Maria de).
Lebrija (iglesia mayor de).
Mazote (San Cebrián de).
Melque (Santa Maria de).
Moroso (San Roman de).
Ollas (Santo Tomás de las).
*Peña (San Juan de la).
Peñalba (Santiago de).
*Sahagun (iglesia de).
Samos (capilla de).
Socueva (capilla de).
— (San Juan de).
Toledo (Santa Eulalia).
— (Santa Leocadia).
— (San Lucas).
*— (San Roman).
— (San Sebastian).
*—. (San Tirso).
*Villanueva de las infantas (iglesia de).

III. — Architecture asturienne.

Bárcena (San Miguel de).
*Cangas (Santa Cruz de).
Cardeña (San Pedro de).
Caserres (San Pedro de).
*Castañeda (San Martin de).
Castroverde (San Martino).
Cospindo (San Tirso de).
*Cuxa (iglesia de).
Deba (San Salvador de).
Fuentes (San Salvador de).
*Gerri (iglesia de).
Goviendes (Santiago de).

Guixols (San Feliú de).
*Gurb (iglesia de).
Leire (San Salvador de).
Lena (Santa Cristina de).
*León (antigua catedral de).
— (basilica de San Juan).
— (panteón de los reyes de).
Linio (San Miguel de).
*Lugo (basilica de Santa Maria de).
*Martin (San) basilica.
Naranco (Santa Maria de).
Nora (San Pedro de).
Oviedo (camara santa de).
*— (El Salvador).
*— (Panteón real de).
*— (San Tirso de).
Priesca (San Salvador de).
Salas (San Martin de).
*Santiago (antigua basilica de).
*— (batisterio de).
Santiañes (San Juan de Pravia).
Santullano (San Julián de los Prados).
Sariego (Santiago de).
Sebrayo (Nuestra Señora de).
Teverga (San Pedro de).
Tuñon (San Adrián de).
Val-de-Dios (San Salvador de).
*Velamio (Santa Eulalia de).
Viñon (San Julián de).
*Vicente (San) monasterio de.

IV. — Architecture romane.

1. *Castilla y León.*

Abajas.
Abamia.
Aguilar de Campóo (Santa Cecilia de).
Aguilar de Campóo (San Andrés de).
Aguilar de Campos.
Agreda (Nuestra Señora de la Peña de).
— (San Miguel de).
Almazan.
Alminié.
Arce.
Arenillas de Villadiego.
Arcellares del Toro.
Arcos.
Arenillas del Miño.
Arlanzon.
Arreba.
Arroyo de San Zadornil.
Atienza (la Trinidad de).
Amusco.
Arconades.
Arenillas de San Pelayo.
Astudillo (hermita de Torre de).
Argueso.
Avila (San Vicente de).
— (San Pedro).
— (San Segundo).
— (San Martin).
— (San Isidoro).
Arroyo de la Encomienda.
Antolin (San) de Bedon.
Arguelles (San Martin de).
Anayo (Santa Maria de).
Avilés (San Nicolas).
— (Santo Tomas de Sabugo de).
Arbas.
Balsera.
Bareyo.
Barrio de Santa Maria.
Brihuega (San Juan de).
— (San Felipe de).
— (Santa Maria de).
— (San Miguel de).
Bahabón.
Barbadillo de Herrero.
Barcina de los Montes.
Barrio de Bricia.
Barrio locino.

Barrios de Bureba.
Belorado (San Nicolas de).
Bricia.
Bañares.
Becerril del Carpio.
Bartolomé (San) de Nava.
Cardeña (San Pedro, la Torre).
Cantilseco.
Cerezo.
Canales de la Sierra.
Cuzcurita.
Citores.
Castil de Lences.
Cornellón (San Miguel de).
— (San Pedro de).
Cuenca (catedral de).
Castrecias.
Castrillo de Solarana.
Castrogeriz (Santa Maria de).
Cobos de la Molina.
Condado.
Cifuentes
Carrion de los Condes (Santiago de).
— (Santa Maria de).
Concichillos.
Castromonte.
Claudio (San).
Cruz (Santa) de Castañeda.
Cervatos.
Elines.
Escalada.
Esteban (San) de Gormaz (San Miguel de).
— (Nuestra señora del Rivero).
Espinosilla.
Frómista (San Martin de).
Fontible.
Fuente caliente de Lucio.
Grijota (cementerio de).
Husillos.
Hormaza.
Hornillos del camino.
Huidobro.
Huerta (Santa Maria de).
Isidoro (San) de Dueñas.
Ibeas de Juarros.
Isar.
Juan (San) de Amandi.
Juan (San) de Ortega.
Jaramillo de la Fuente.
Jaramillo quemado.
Juan (San) de Otero.
Losa de las Navas.
Labanza.
Loma de Castrejón.
Lloraza.
León (San Isidro de).
Laredo (Santa Catalina de).
Mieres.
Magaz.
Moarbes.
Monzón.
Muda.
Molina de Aragon (San Martin de).
Medina Celi (San Roman de).
Miranda de Ebro (San Nicolas).
Miñon.
Medina de Pomar.
Melgosa de Villadiego.
Martin (San) de Sonsierra.
Mahave.
Monasterio de Rodilla (Nuestra Señora del Valle de).
Mayorga.
Nogal de los Huertos.
Narzana (Santa Maria de).
Nieva (Santa Maria de).
Oreña.
Ochandari.
Ojedo.
Olmos de Picaza.
Olmos de Santa Eufemia, Granja,

Oviedo (torre de la catedral de).
Pedro (San) de Arlanza.
Pomar de Valdivia.
Pedro (San) Manrique.
Paradilla.
Paredes de Nava (Santa Eulalia de).
— (Santa Maria).
— (San Juan).
Piñilla de Jadraque.
Prádanos de Ojeda.
Piasca (Santa Maria de).
Pisón de Castrejón.
Pamo de Cornellada.
Pedro (San) de Villanueva.
Pedro (San) de las Dueñas.
Priorio.
Palencia (San Miguel de).
Quintanaluengos.
Quintanilla de Escalada.
Quirce (San).
Rebolledo.
Rebolledo de la Torre.
Revenga (Ermita de).
Revilla de Santullán.
Rueda de Pisuerga.
Renedo de la Inera.
Rebolleda.
Salvador (San) de Cornellada.
Santoyo.
Salvador (San) de Cantamuga.
Sigüenza (Santiago de).
— (San Vicente de).
— (catedral de).
Soria (San Nicolás de).
— (San Pedro de).
— (Santo Tomé de).
— (San Juan de Duero de)
— (San Juan de Rabanera].
Segovia (La Vera-Cruz de).
— (San Martin de).
— (San Esteban de).
— (San Lorenzo de).
— (San Andres de).
— (San Quirce de).
— (San Salvador de).
— (San Justo de).
— (San Clemente de).
— (San Millán de).
— (San Juan de los Caballeros de).
Sepúlveda (Nuestra Señora de la Peña de).
— (San Justo de).
— (San Salvador).
Sotosalvos.
Sebrayo.
Salvador (San) de Perlora.
Siones.
Santillana.
Santoña (Santa Maria de).
Tirgo.
Tejada.
Tobes.
Tuvilla del agua.
Turégano (parroquia).
Talamanca.
Támara (iglesia del castillo).
Torquemada.
Torremormojón.
Tamariz.
Ujo.
Urones.
Villafranca del Bierzo (San Juan de).
— (San Francisco de).
— (Santiago de).
San Vicente de la Sonsierra (Santa Maria de la piscina de).
Villaseca.
Valdelateja.
Villacibio.
Villaldemiro.
Villamayor de Treviño.
Villamoño.

Villanueva de Argaño.
Villegas.
Villarliego (San Lorenzo de).
Villamorón.
Villaolmos.
Vergamo.
Villaespinoso de Aguilar.
Villerias.
Valmir.
Villanueva la Nía.
Villalba del Alcor.
Valladolid (la antigua de).
— (Restos de Santa Maria-la-mayor de).
Valladolid (San Martin de) torre.
Villamayor de infiesto.
Villaviciosa (Santa Maria de).
Valdebárcena.
Val-de-Dios (Santa Maria de).
Villalón (San Miguel de).
Zorita del Páramo.

2. *Région de Salamanque.*

Alba de Tormes (San Juan de).
— (San Miguel de).
— (Santiago de).
Almenara.
Benavente (San Juan del Mercado de).
Benavente (Santa Maria del Azoque de).
Benavente (San Andres de).
— (San Nicolás de).
Ciudad-Rodrigo (catedral de).
— (San Isidoro de).
Castañeda (San Martin de).
Fuente carnero.
Ledesma (Santa Elena de).
Moreruela.
Mombuey.
Paradinas.
Pelayo (San).
Plasencia (Sala capitular de la catedral de).
Sando.
Salamanca (catedral de).
— (San Marcos de).
— (Santo Tomás de).
— (San Julian de).
— (Santa Eulalia de).
— (San Cristóbal de).
— (Santiago de).
— (San Juan de Bárbalos de).
— (San Mateo de).
— (La Vega de).
— (San Martin de).
Toro (Colegiata de).
Tera (Santa Maria de).
Távara.
Villar de Gallinaro.
Zamora (catedral de).
— (la Magdalena de).
— (Santo Tomé de).
— (San Claudio de).
— (Santiago del Burgo).
— (Santa Maria la Nueva).
— (Santa Maria de Orta).

3. *Galice.*

Ambroa.
Arcade.
Allones.
Aranga.
Aruego.
Acebeiro.
Aguas santas.
Alban.
Allariz.
Ansemil.
Astureces.
Arés.[1]

Armentera.
Alau.
Betanzos (Santiago de).
— (Santa Maria del Don de).
Barbadelo.
Breamo.
Bergonda.
Betote.
Burgo.
Bembibre.
Bahamonde.
Brahio.
Coruña (Santiago de la).
Coruña (Santa Maria de la).
Castroverde.
Caaveiro.
Castrelos.
Cairós.
Cuinas.
Castrelo de Miño.
Celas.
Corujo.
Cangas (San Fiz de).
Collares.
Cines.
Carboeiro (San Lorenzo de).
Cambre (Santa Maria de).
Cos.
Coristanco.
Coiro.
Dexo.
Elviña.
Espenuca (Santa Eulalia de).
Ferreira de Panton.
Grandel.
Gustey.
Gonte.
Juvia (San Martin de).
Junquera de Ambia.
Leboreiro.
Lovo.
Lesa.
Lugo (San Francisco de).
Lugo (Catedral de).
Lestedo.
Monday.
Mezquita.
Monterey.
Mens.
Mondoñedo (San Martin de).
Moldes.
Mugia.
Mosteiro de Eiré.
Mosteiro de Ramirás.
Moraime (San Julián de).
Mellid.
Meira (Santa Maria de).
Maroña
Mella.
Navio.
Neda.
Noya (Santa Maria de).
— (San Marin de).
Ourantes.
Orense (la Trinidad de).
— (la catedral de).
Ois.
Oliveira.
Oza.
Oseiro.
Osera.
Portoz.
Paradela.
Pineiro.
Pontevedra (San Francisco de).
Regodeigon.
Ribadavia (Santiago de).
Rocas.
Rivas Altas.
Rivas de Sil.
Requeijo.
Rianjo.

Serantes.
Santiago (la catedral de).
— (Nuestra Señora del Sar de).
— (Santa Maria Salome de).
— (San Felix de).
— (San Jerónimo de).
Salto.
Sarría.
Sejalvo.
Salorio.
Sobrau.
Tiobre.
Túy (la catedral de).
— (San Bartolomé de).
Villar de Sarría.
Villaved.
Vivero (Santa Maria de).
Villajuan.
Valverde.

4. *Andalousie.*

Córdoba (San Pablo de).
— (San Miguel de).
— (Santa Lucia de).
Córdoba (Santa Marina de).
Mérida (Santa Eulalia de).

5. *Navarra.*

Armentia (San Andres de) Alava.
Alegria (nuestra Señora de Ayala) Alava.
Artajona (San Pedro de).
Argandona (Alava).
Cirauqui (San Roman de).
Deva, Iziar (Guipúzcoa).
Eunate.
Estella (San Miguel de).
— (San Pedro de la Rúa de).
Estibáliz (Nuestra Señora de) Alava.
Fitero.
Gazolaz.
Galdácano (Santa Maria de) Vizcaya.
Huarte-Araquil (San Miguel in Excelsis de).
Huarte-Araquil (San Marcial de).
Hirache.
Iruña (Alava).
Murguia (San Miguel de Zumechea) Vizcaya.
Olite (San Pedro de).
Pamplona (San Nicolás de).
Puente-la-Reina.
— (El crucifijo de).
— (Santiago de).
Roncesvalles (Colegiata de).
Sangüesa (Santa-Maria-la-real de).
— (San Nicolás de).
— (Santiago de).
Salvador (San) de Leyre.
Tudela (Colegiata, claustro de).
Ujué (La cabecera de).
Villazabal (Beasain), Guipúzcoa.

6. *Catalogne.*

Amunt (San Felix de).
All.
Ager.
Agullana.
Agramunt.
Amer (Santa Maria de).
Artias.
Anserrall.
Balvi.
Bages (San Benito de).
Breda (San Salvador de).
Barcelona (San Miguel de).
— (Santa Ana, la parte baja).
— (San Pablo del campo de).
— (San Pedra de las Puellas).

Bell-Lloch (Santa Maria de).
Busada.
Bosost.
Betrén.
Barcelona (Santa Lucia de).
— (la Catedral de).
Bellpuig.
Berga (Santa Eugenia de).
Bases (San Esteban de).
Besalú (Santa Maria de).
— (San Pedro de).
Cruilles (San Miguel de).
Cardona (Colegiata de).
Castellón de Ampurias (torre).
Corbera (San Pons de).
Caserras (San Pedro de).
Cuxa (San Miguel de).
Covet.
Culera (San Quirico de).
Camarasa.
Concort (San Miguel de].
Camprodón (San Pedro de)
Cervera (San Pedro de).
Estany (Santa Maria de).
Escornalbón.
Espluga de Francoli.
Espira de la Gli.
Fluviá (San Miguel de).
Fonts (San Juan les).
Folla.
Frontinyá (San Jaime de].
Gerri (Santa Maria de).
Gerona (San Daniel de).
— (San Félix, parte baja).
— (San Pedro de Galligans).
— (San Nicolás).
Guils.
Guixols (San Feliú de).
Ger.
Lérida (San Lorenzo de).
— (Catedral de).
Lavaix.
Llusá (Santa Maria de).
Munt (San Lorenzo de).
Marmella (Castillo de).
Manresa (Claustro de).
Montgrony.
Montral.
Martin (San) Sarroca.
Mateo (San), del Maestrazgo.
Ortoneda.
Olérdula.
Olius (San Estaban de).
Portella.
Palma de Mallorca (Santa Eulalia de).
— (Santa Ana de).
Pobla de Lillet.
Perelada.
Planes.
Porqueras (Santa Maria de).
Pedret.
Poblet.
Queralps.
Roda (San Pedro de).
Roca Rosas.
Ripoll (Santa Maria de).
Ribert.
Sales.
Saga.
Serrataix (Santa Maria de).
Sampedor.
Sans.
San Juan de las Abadesas.
— (San Pablo de).
Salardú.
Solsona (Colegiata de).
Seo de Urgel (Catedral de).
— (San Miguel de).
Tarragona (San Pablo de).
— (Catedral de).
Tahull (San Clemente de).
Tavernolas.

Tarrasa (San Pedro de).
— (Santa Maria de).
Vilabertrán.
Voló.
Viella
Valles San Cucufate.
Valbona delas Monjas.
Valencia (la catedral de).

7. *Aragón.*

Aguero.
Alahón, Sopeira.
Aler.
Alquezar.
Apies.
Ayerbe.
Anzano.
Almudévar.
Bierge.
Berbejab.
Barbastro (San Juan de).
Cruz (Santa) de la Serós.
Chalamera.
Daroca (Santo Domingo de).
— (San Miguel de).
— (San Juan de).
Foces (San Miguel de).
Fraga.
Gardeny.
Huesca (Nuestra Señora de Salas de).
Huesca (San Miguel de).
— (San Pedro el viejo de).
Jaca (Catedral de).
Juan (San) de la Peña.
Liesa.
Lanaja.
Loarre (iglesia-castillo de).
Monflorite.
Murillo de Gállego.
Roda (antigua catedral de).
Siresa (San Pedro de).
Tabernas (San Pedro de).
Tamarite (parroquia de).
— (San Miguel de).
Uncastillo.
Urmella.
Veruela.
Victorián (San).
Yéqueda.
Zaragoza (ábside de la Seo de).

Architecture monastique.

Albelda.
Arlanza.
Celanova.
Cardeña.
Hirache.
Juan (San) de la Peña.
Leyre (San Salvador de).
Millan (San) de la Cogolla.
Oña (San Salvador de).
Ripoll (Santa Maria de).
Sahagun.
Silos.
Sigena.
Valles (San Cucufate).

Architecture romane en brique.

Alba de Tormes (San Juan de).
— (Santo Domingo de).
Arevalo (la Lugareja de).
— (San Martin de).
Avila (San Martin de).
Astudillo.
Béjar (Santa Maria de).
Boal.
Cuellar (San Andrès de).
— (San Esteban de).
— (Santa Marina de).

— (San Basilio de).
— (la Trinidad de).
— (San Salvador de).
— (San Martin de).
Ciudad-Rodrigo (San Pedro de).
Maria (Santa) de la Vega.
Madrigal (Santa Maria de).
— (San Nicolás de).
Narros del Castillo.
Olmedo (San Miguel de).
— (San Andres de).
— (San Juan de).
— (San Francisco de).
Pedro (San) de las Dueñas.
Portillo.
Pozo antiguo (San Pedro de).
Rágama.
Sahagún (San Tirso de).
— (San Lorenzo de).
— (La Trinidad de).
Toro (San Salvador de).
— (San Lorenzo de).
Toledo (Santiago del Arrabal).
Villoria.
Villalpando (Santa Maria de).
— (San Nicolás de).
— (San Pedro de).

Chapters on Spanish Literature, by James Fitzmaurice-Kelly. *London, Archibald Constable and C°, Ltd.*, 1908, 259 pp.

Owing especially to the Hispanic Society of America, which invited Mr. James Fitzmaurice-Kelly to give a course of lectures in the United States in the winter of 1907, we have before us in printed form these « Chapters on Spanish Literature ». The lecturer's task was not an easy one ; knowing, in the first place, that he had to address a mixed audience whose judgment would be unbiassed by any acquaintance with the subject, and whose chief demand would therefore be simplicity of presentation, and realizing, furthermore, that the publication of the lectures would be desired by his friends, Mr. F.-K. has, nevertheless, succeeded admirably in combining popular charm with careful statement. He has given us a book which ought not only to prove interesting to the general reader, but stimulating also to the student of Peninsular literature. Those of us who had the privilege of welcoming Mr. F.-K. to our lecture-halls, and who, as teachers, know how infinite is « the capacity of the young mind to resist the introduction of knowledge », were gratified at seeing how many listeners were sufficiently impressed by Mr. F.-K's presentation of a subject more or less new, to look for more information on their own account. Indeed, the main charm of the book is its stimulating quality ; we are persuaded to look into the works of which it speaks, for the sake of gaining at first hand the impressions which it records.

The volume contains ten chapters. Owing to the fact that they were delivered in the form of lectures, often separately, before variously constituted audiences, they have the character of ten essays treating more or less indepen-

dently, but in chronological order, the chief names and writings of Spanish literature. The whole is singularly even in its appreciations, in the sobriety and objectivity of the treatment of the different topics.

In the first chapter we are told of the difference between the Cid of history and the Cid of legend, and of his checkered career; how this mediaeval soldier of fortune came to be held as a national hero, and how, during the years after his death, while his misdeeds were being gradually forgotten and his valour and leadership enhanced, there was created the *poema del Cid*, the most famous of the *cantares de gesta* that have been saved. As regards the relation of the Spanish epic to the French, the facts are succinctly presented, and the spirit of the *poema* is illustrated by a few selections from the admirable translation by Ormsby. As far as the scope of the essay would permit, the connection between the old chronicles and the epic is explained, and mention of the subsequent appearance of the Cid in dramatic and in lyric poetry closes the chapter.

The excellent summary in chapter II of the *Libro de buen amor* by the Archpriest of Hita gives the chief facts about the times of the author, some idea of his personality, and something of the famous poem whose character has so frequently prompted writers on literature to rank Juan Ruiz with Chaucer. On the sources and the influence of the poem, Mr. F.-K. could no doubt have given us another chapter, and it is a pity that the character of the lectures should not have permitted it. At all events, his plea ought to be heard, that if any one « is in search of a tough piece of work, he can do no better for himself and us, than by preparing a critical edition of the *Libro de buen amor*, with a commentary and — above all — a vocabulary » (p. 31).

In speaking of « the Literary Court of Juan II », chapter III, Mr. F.-K. succeeds in keeping up our interest in those remote periods of Spanish literature, and gives us an admirable resumé of the times and of the writings of the chief men of letters, Alvaro de Luna, Enrique de Villena, Fernán Pérez de Guzmán, the Marqués de Santillana, Juan de Mena, and Juan Rodríguez de la Cámara. The appreciation of Enrique de Villena is especially well done. As regards the statement on the Marqués de Santillana, that « he must have spelled his way through Horace, for he has left a pleasing version of the ode *Beatus ille* » (p. 68), I hold rather to the opinion that the Spanish poem (three stanzas from the *Comedieta de Ponça*) is not indebted to Horace; it does not appear that the Marqués knew the classics at all in the original, while the Spanish and Latin versions are not really convincingly alike.

The next chapter on the *Romancero* takes as a basis for its treatment of Spanish ballad poetry the English translations of Lockhart. This gave Mr. F.-K. a vantage-ground in presenting the subject to his audience, for it could be presumed that Lockhart's versions would be familiar to English and Amer-

icans alike. After a few pages on the structure, the history and the subject-matter of surviving *romances*, numerous ballads are quoted both in translation and in the original with comments. Lockhart's shortcomings are pointed out, and some of his omissions made good from the translations by Gibson. To those who wish to read the very best selection, the little volume of *romances* published by M. Foulché-Delbosc is recommended.

Upon the subjects of the next three chapters, « The life of Cervantes », an excellent resumé, « The Works of Cervantes » with an appreciation of his chief productions, and « Lope de Vega », which gives not only a very clear idea of his personality, but also of his varied and unlimited productivity, Mr. F.-K. has already written much ; but these three essays within their limited scope may well serve as an introduction to the two foremost writers of the Golden Age of Spanish literature.

In chapter VIII, on Calderón, the characterization of that playwright is extremely just, and we have once more the proof that Calderón will henceforth be ranked after Lope. The old view of the Romantic school which idolized Calderón is fortunately no longer held ; yet Mr. F.-K., while pointing out his shortcomings does ample credit to his superior qualities. Calderón « reproduces the conventional ideas which obtained for a certain time, in certain complicated conditions, in a certain latitude and longitude. This local verisimilitude, which contributed to his immediate success, now constitutes a limitation » (p. 202). « He lives as the typical representative of the devout, gallant, loyal, artificial society in which he moved. He is not, as once was thought, the synthesis of the Spanish genius, but no one incarnates more completely one aspect of that genius » (p. 208).

The chapter on « the dramatic School of Calderón » tells us of the character of the drama which, with Calderón as the guide, sprang up in the seventeenth century, after the days of Lope de Vega. It gives a fair idea of the age, of its changes from the previous period, of its mediocre playwrights and of their methods, characterizing briefly the foremost of the numberless writers for the stage. The careful statement of Mr. F.-K., his accurate knowledge of the times of which he writes may be noted especially, if compared with the occasional slips of Martin Hume who, for example, in his recent book « The Court of Philip IV » still repeats seriously the story of La Calderona's parting from the King (p. 208).

The last lecture on « Modern Spanish Novelists » briefly touches on the chief names in modern Spanish fiction, the pages devoted to Pereda and Valera being especially to the point. With regard to Galdós, the admirers of that *poli-grafo* may be a little disappointed in Mr. F.-K's. scant praise ; but they may find that time will vindicate the judgment here set down.

Mr. F.-K. presents throughout the salient features of his subject-matter, and

*

we can only express the wist that other chapters may be forthcoming ; it would be a pleasure to see something more from his pen on the lyric poets, on the mystical writers, and notably on the large body of fiction of the sixteenth and seventeenth centuries. What Mr. F.-K. would have to say would be welcome especially to those interested in the literature of the Spanish Peninsula.

Rudolph SCHEVILL.

TABLES

DU TOME XIX

1908

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉROS 55 ET 56

W. W. SKEAT. — *Aguinaldo, aguilando* 5
Joaquin MIRET Y SANS. — Documents en langue catalane (Haute vallée du Sègre, XI-XIIe siècles) 6
George G. BROWNELL. — The position of the attributive adjective in the *Don Quixote* 20
H. R. LANG. — The so-called *Cancionero de Pero Guillen de Segovia* 60
Juan MENÉNDEZ PIDAL. — San Pedro de Cardeña (Restos y memorias del antiguo monasterio) 62
Joaquín MIRET Y SANS. — Nuevos documentos de las tres princesas griegas 112
Rafael SALILLAS. — Una página histórica fotografiada. La ejecución de Angiolillo 135

TEXTES

El bachiller VILLALON. — Tragedia de Mirrha 159
Marco Antonio y Cleopatra. A tragedy by Diego LOPEZ DE CASTRO, published by Hugo A. Rennert 184
La vie de Lazarille de Tormes, ses fortunes, et ses adversités. Traduite en vers françois par le sieur de B***. Réimprimée par Albert Th. Fournier. 238
Gustavo. Novela inédita de Adelardo LOPEZ DE AYALA. Públicala Antonio PÉREZ CALAMARTE 300
Representacion de los mártires Justo y Pastor, de Francisco DE LAS CUEBAS, published by J. P. Wickersham CRAWFORD 428
Some unpublished verses of LOPE DE VEGA, edited by J. P. Wickersham CRAWFORD 455

COMPTES RENDUS

La jeunesse du Cid, de Guillen de Castro, traduction de Marcel Dieulafoy. *La Nouvelle Revue*, 1908 [H. Peseux-Richard]............... 466
Vicomte du Motey. Guillaume d'Orange et les origines des Antilles françaises [Herbert C. Bell]................................. 473
François Rousseau. Règne de Charle III d'Espagne. Paris, 1907 [G. Desdevises du Dezert].. 476
Adolfo Bonilla y San Martin. Historia de la filosofía española. Madrid, 1908 [G. Desdevises du Dezert].............................. 479
Ernest Gossart. La domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe II. Bruxelles, 1906 [G. Desdevises du Dezert]... 481
Vicente Lampérez y Romea. Historia de la arquitectura cristiana española en la edad media. Tomo I. Madrid, 1908 [G. Desdevises du Dezert]. 483
James Fitzmaurice-Kelly. Chapters on Spanish literature. London, 1908 [Rudolph Schevill]...................................... 529

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

—

Anonyme

La vie de Lazarille de Tormes, ses fortunes et ses adversités. Traduite en vers françois, par le sieur de B***. Réimprimée par Albert Th. Fournier.. 222

B* (de)**

La vie de Lazarille de Tormes, ses fortunes et ses adversités. Traduite en vers françois. Réimprimée par Albert Th. Fournier................ 238

Bell (Herbert C.)

Compte rendu. Vicomte du Motey. Guilaume d'Orange et les origines des Antilles Françaises. Paris, 1908............................ 473

Brownell (George B.)

The position of the attributive adjective in the *Don Quixote*............ 20

Crawford (J. P. Wickersham)

TEXTE. Representacion de los Mártires Justo y Pastor, de Francisco de las Cuebas........ 428
TEXTE. Some unpublished verses of Lope de Vega........ 455

Cuebas (Francisco de las)

Representacion de los mártires Justo y Pastor, published by J. P. Wickersham Crawford........ 428

Desdevises du Dezert (G.)

COMPTE RENDU. François Rousseau. Règne de Charles III d'Espagne. Paris, 1907........ 476
COMPTE RENDU. Adolfo Bonilla y San Martín. Historia de la filosofía española. Madrid, 1908........ 479
COMPTE RENDU. Ernest Gossart. La domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe II. Bruxelles, 1906........ 481
COMPTE RENDU. Vicente Lampérez y Romea. Historia de la arquitectura cristiana española en la edad media. Tomo I. Madrid, 1908........ 483

Foulché-Delbosc (R.)

TEXTE. El bachiller Villalon. Tragedia de Mirrha........ 159

Fournier (Albert Th.)

TEXTE. La vie de Lazarille de Tormes, ses fortunes et ses adversités. Traduite en vers françois par le sieur de B***........ 238

Lang (H. R.)

The so-called *Cancionero de Pero Guillen de Segovia*........ 60

López de Ayala (Adelardo)

Gustavo. Novela inédita. Publícala Antonio Pérez Calamarte........ 300

Lopez de Castro (Diego)

Marco Antonio y Cleopatra. A Tragedy, published by Hugo A. Rennert. 184

Menéndez Pidal (Juan)

San Pedro de Cardeña (Restos y memorias del antiguo monasterio).... 62

Miret y Sans (Joaquín)

Documents en langue catalane (Haute vallée du Sègre, XIe-XIIe siècles). 6
Nuevos documentos de las tres princesas griegas.................. 112

Pérez Calamarte (Antonio)

TEXTE. Gustavo. Novela inédita de Adelardo Lopez de Ayala......... 300

Peseux-Richard (H.)

COMPTE RENDU. La jeunesse du Cid, de Guillen de Castro, traduction de Marcel Dieulafoy. *La Nouvelle Revue*, 1908...................... 466

Rennert (Hugo A.)

TEXTE. Marco Antonio y Cleopatra. A Tragedy by Diego López de Castro. 184

Salillas (Rafael)

Una página histórica fotografiada. La ejecución de Angiolillo......... 135

Schevill (Rudolph)

COMPTE RENDU. James Fitzmaurice-Kelly. Chapters on Spanish literature. London, 1908.. 529

Skeat (W. W.)

Aguinaldo, aguilando.. 5

Vega (Lope de)

Some unpublished verses, edited by J. P. Wickersham Crawford....... 455

Villalon (El bachiller)

Tragedia de Mirrha, réimprimée par R. Foulché-Delbosc............ 159

III. PLANCHES HORS TEXTE

1 et 2. Plaintes de Guitart Isarn, seigneur de Caboet, contre ses vassaux Guillem Arnal et Mir Arnal. 1080-1095. — Donation d'Abella faite par le comte d'Urgel à Guitart, seigneur de Caboet et au fils de ce dernier 10-11
3. Monasterio de San Pedro de Cardeña. Planta baja 112-113
4. San Pedro de Cardeña. Vista exterior de la iglesia del Monasterio 112-113
5. San Pedro de Cardeña. Capiteles del claustro que aparecen en la Capilla de los Mártires al lado derecho del altar 112-113
6. San Pedro de Cardeña. Capiteles del claustro que aparecen en la Capilla de los Mártires al lado izquierdo del altar 112-113
7. San Pedro de Cardeña. Claustro de los Mártires (sección del E.) 112-113
8. San Pedro de Cardeña. Claustro de los Mártires (sección del O.). 112-113
9. San Pedro de Cardeña. Lápida conmemorativa en el Claustro de los Mártires 112-113
10. San Pedro de Cardeña. Torre del antiguo Monasterio. Ventana gemela del O. 112-113
11. San Pedro de Cardeña. Detalle de la ventana gemela del O. en la torre del antiguo Monasterio 112-113
12. San Pedro de Cardeña. Detalle de la ventana gemela del O. en la torre del antiguo Monasterio 112-113
13. San Pedro de Cardeña. Columna de una ventana que se abre al E. en la torre del antiguo Monasterio 112-113
14. San Pedro de Cardeña. Puerta de la Sala Capitular 112-113
15. San Pedro de Cardeña. Arcos laterales de la puerta de ingreso á la Sala Capitular (sección del S.) 112-113
16. San Pedro de Cardeña. Arcos laterales de la puerta de ingreso á la Sala Capitular (sección del N.) 112-113
17. Torre del monasterio de San Salvador de Tabara 112-113
18. Angiolillo 140-141
19. El garrote con el palo en sección transversal 150-151
20. El garrote de perfil 150-151
21. Ejecución de Angiolillo. Primer momento 152-153
22. Ejecución de Angiolillo. Segundo momento 154-155
23. Ejecución de Angiolillo. Tercer momento 154-155

24. Ejecución de Angiolillo. Cuarto momento.................. 154-155
25. Ejecución de Angiolillo. Quinto momento.................. 154-155
26. Ejecución de Angiolillo. El reconocimiento médico.......... 158-159
27. Ejecución de Angiolillo. La exposición del cadáver........... 158-159
28. Adelardo López de Ayala................................ 300-301

Le Gérant : M.-A. Desbois.

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 040 938